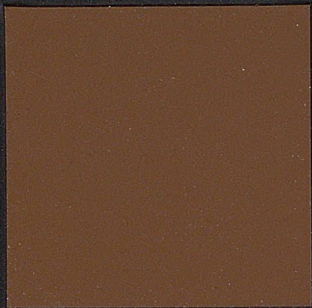
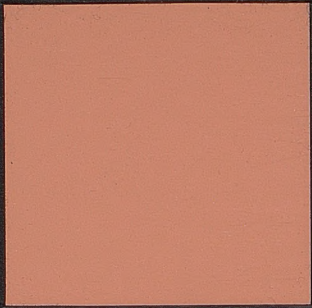
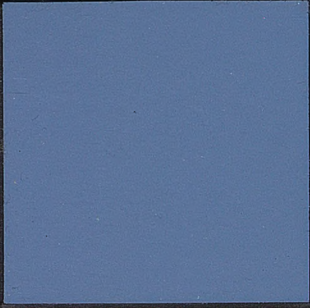
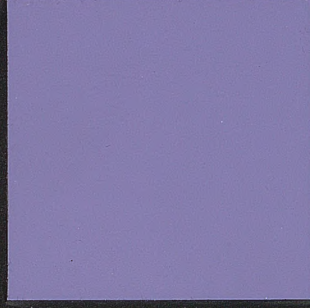
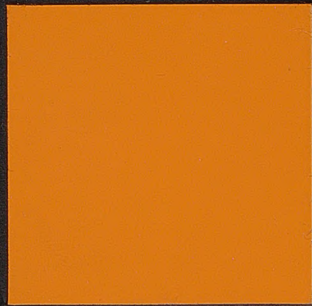
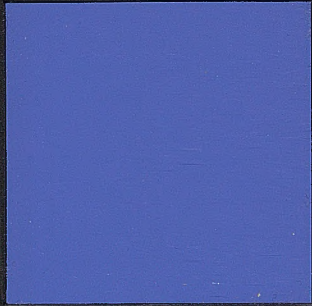
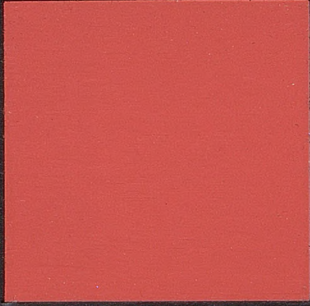
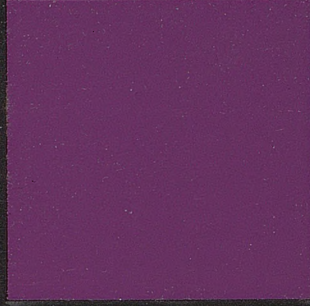
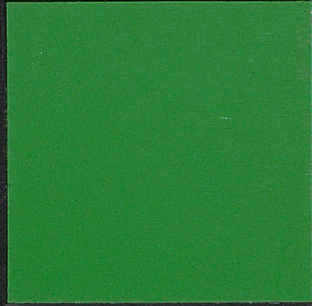
colorchecker CLASSIC

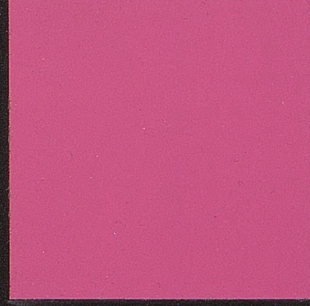
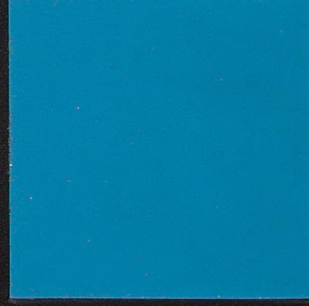
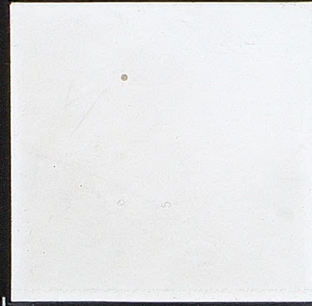
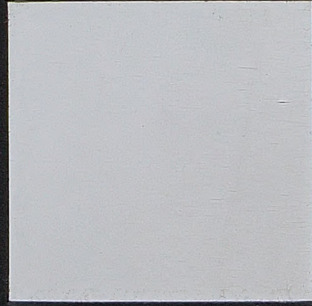
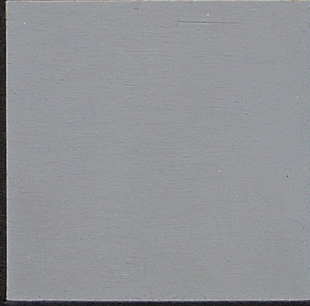
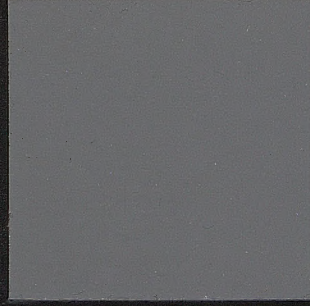












x-rite

mm

FACULTÉ DES LETTRES

POÉSIE LATINE

M. PATIN PROFESSEUR

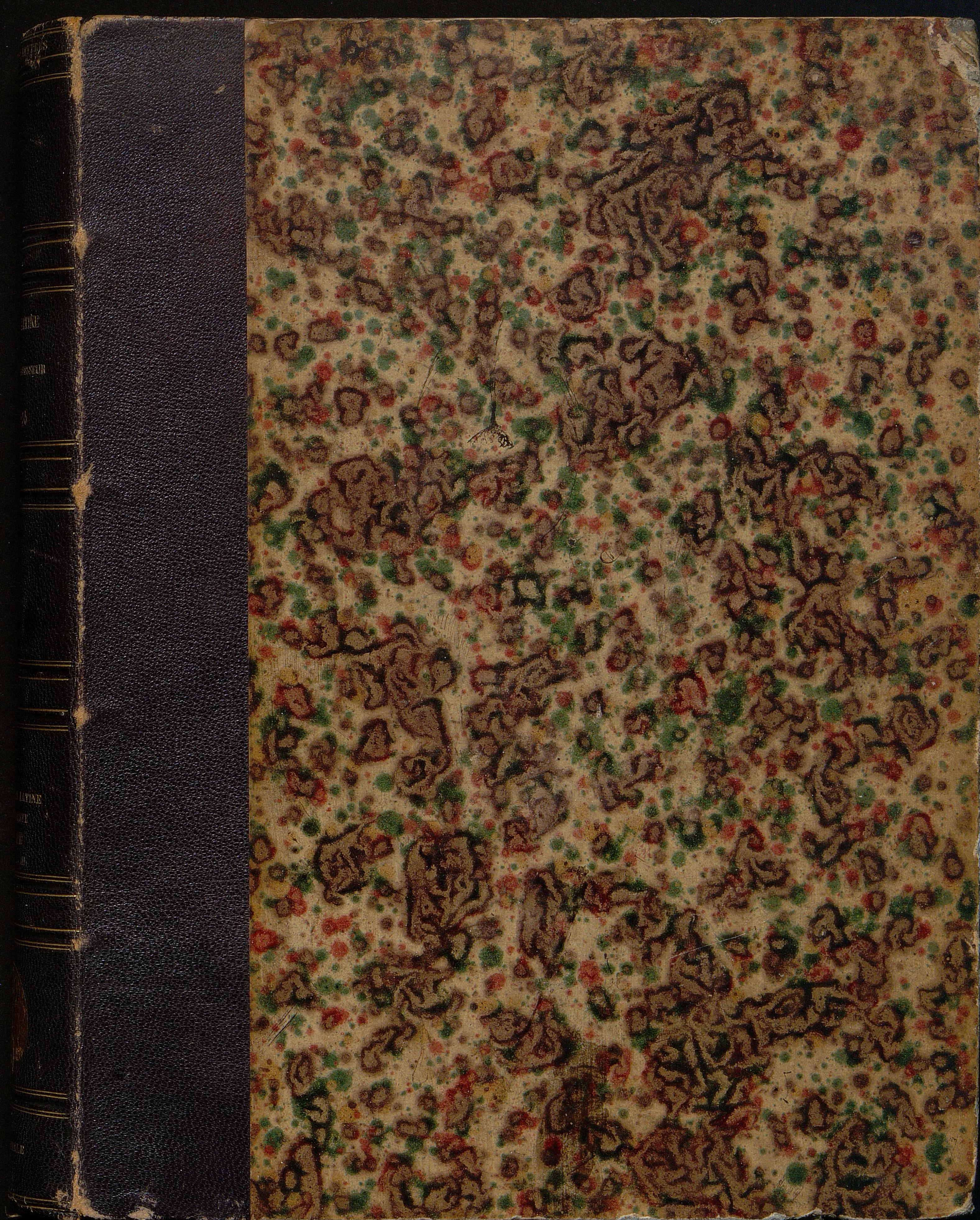
1854-55

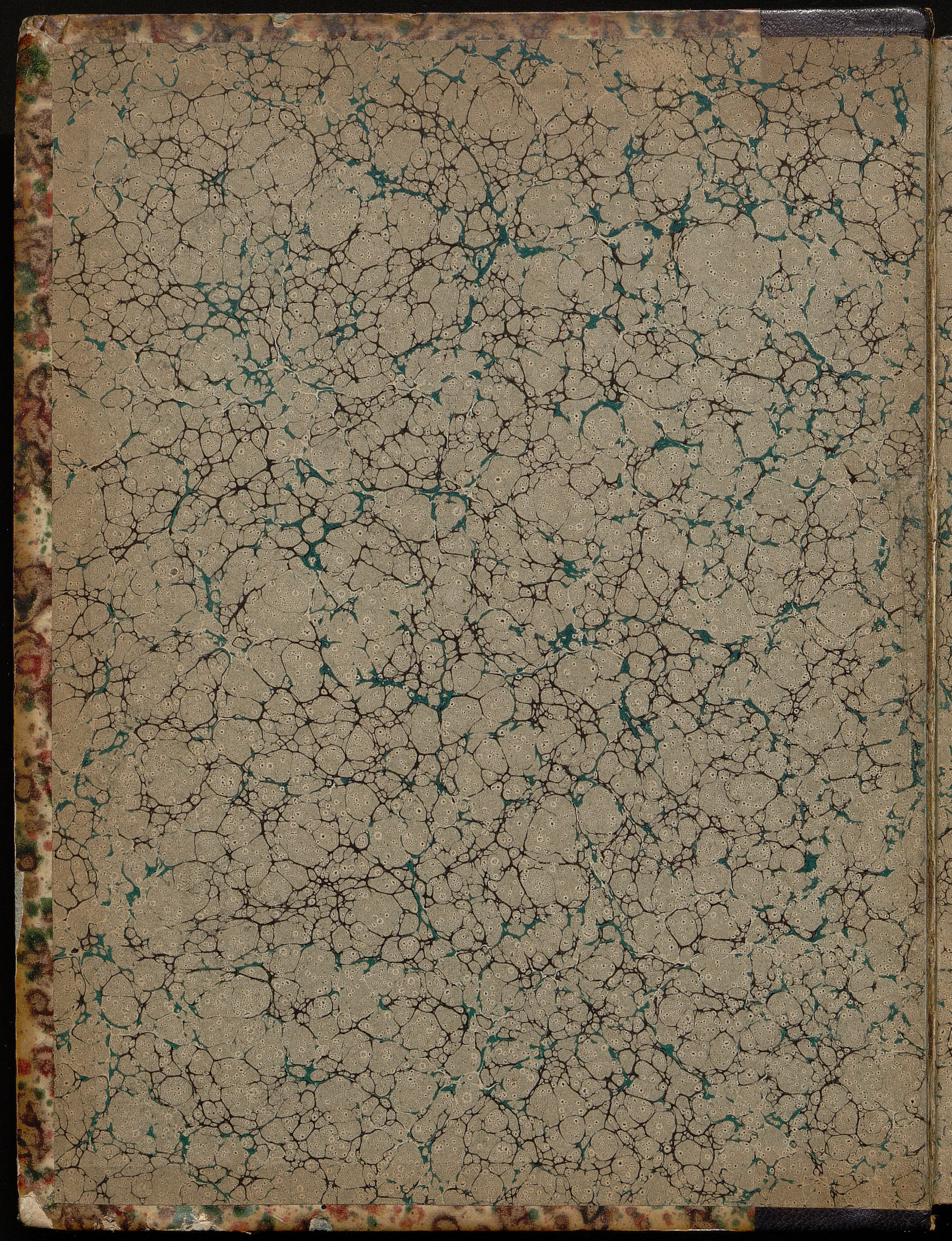
I

DE L'ÉPOPÉE LATINE
SOUS AUGUSTE
ENÉÏDE
LIVRES I. II. III,

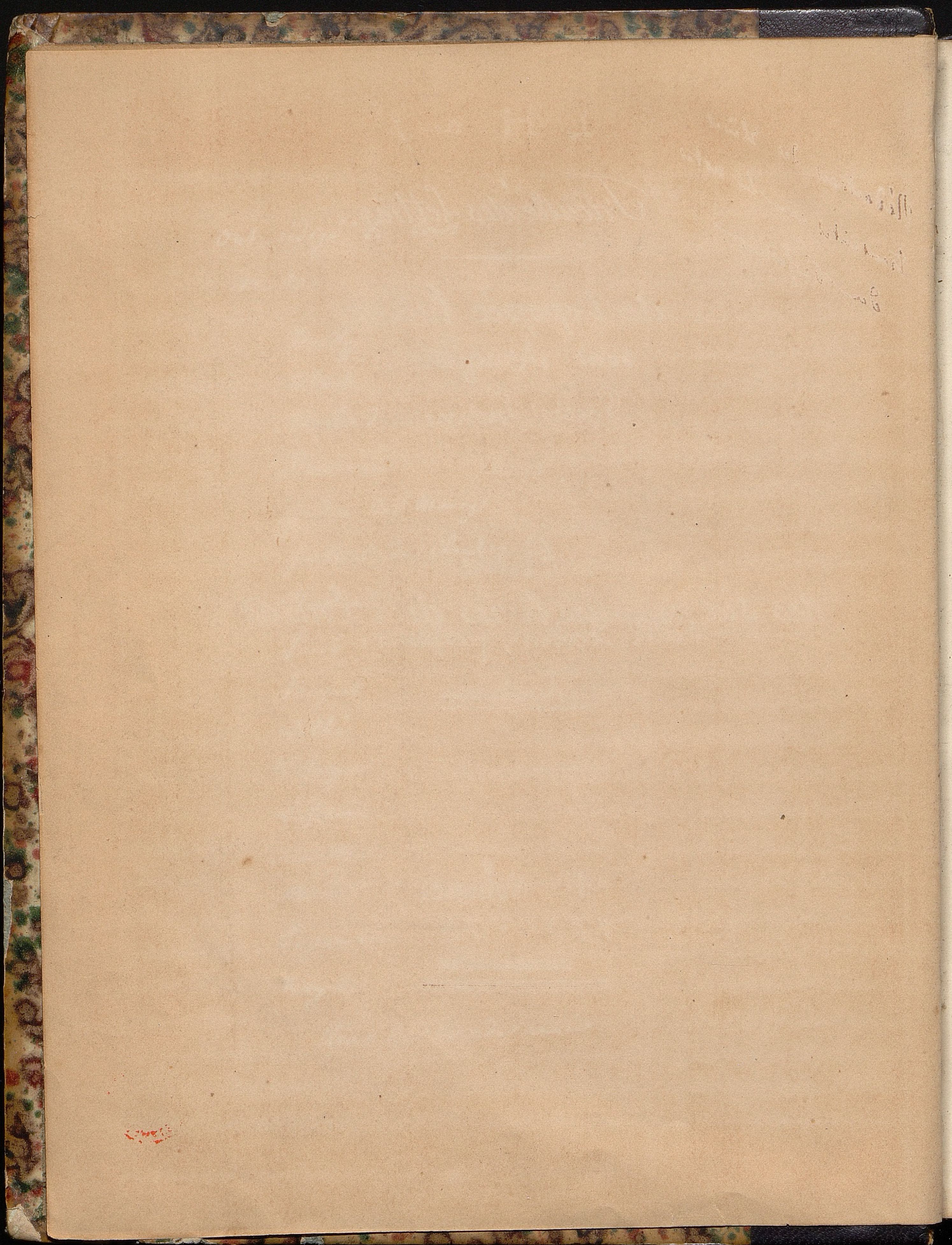


ÉCOLE NORMALE









Rédactions des élèves transcrites avec les notes du Professeur.

Faculté des Lettres.

Poésie latine.

1

M. Patin, professeur.



1854-55.



Ont rédigé le cours :

M. M.

Bailly
Colomb
Courbaud.
Derniame
Gindre de Mancy
Gaultier de Claubry
Hinstin
Jacob
Jacquet
Labbé
Lafargue
Laferrière
Marotte
Mercier
Pigeonneau
Royet

Elèves de Seconde année

De l'épopée latine sous Auguste.

Étude des six premiers livres de l'Énéide.

1.er volume.

1re Leçon.

---

introduction.

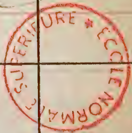
1re Leçon.
Introduction. *

Messieurs,

Le devoir de me transporter avec vous dans des âges littéraires postérieurs au siècle d'Auguste, d'autre part la convenance de ne pas quitter cette époque sans avoir achevé l'étude interrompue d'un certain nombre de ses plus belles œuvres, ce sont là deux motifs qui m'ont amené de concert à choisir le sujet que j'ai annoncé: la comparaison de l'Enéide avec les compositions du genre épique des contemporains et des successeurs de Virgile, celles de Properce et d'Ovide, de Lucain et de Silius-Italicus, de Valérius Flaccus et de Stace, enfin, au dernier terme de l'histoire des Lettres profanes, de Claudien.

Parmi mes auditeurs il y a peut-être quelques personnes qui n'ont pas oublié par quels prolégomènes j'étais arrivé à l'Enéide.

J'avais cherché la poésie épique des Romains dans ces cinq premiers siècles, où, d'après une loi universelle du genre, elle eût dû naître spontanément et des merveilles convenues de leurs origines fabuleuses, et aussi des merveilles réelles



* Copie des notes manuscrites que le professeur a bien voulu communiquer à l'École.

de leur histoire. Je ne l'avais rencontrée qu'au sixième siècle seulement, dans la rude Odyssée traduite d'Homère par Livius Andronicus, dans ces poëmes où, tout aussitôt, Névius et Ennius, en soldats comme en poëtes de Rome, célébrèrent ce qu'ils avaient vu, ce que, pour leur part, ils avaient fait, l'un la première guerre punique, l'autre la seconde, et bien davantage, remontant tous deux, mais Ennius avec les plus amples développements, à travers tout le glorieux passé de leur patrie, jusqu'à ses premiers commencements.

Dans ces poëmes, j'avais dû montrer la fable et l'histoire mêlées, ou plutôt juxtaposées, de telle sorte que ce qui commençait par la fable, l'histoire le continuât et l'achevât toute seule. Puis, parvenu au septième siècle, il m'avait fallu faire voir le divorce de la fable et de l'histoire dans deux ordres de compositions tout à fait distinctes : les unes historiques, où les successeurs d'Ennius continuaient, au cours des événements, ses Annales, mais avec moins de grandeur, en historiographes de quelques grands personnages romains plutôt qu'en historiens de Rome ; les autres toutes mythologiques, traductions, imitations de plus en plus libres, de plus en plus voisines de l'inspiration originale, d'Homère

d'abord, ensuite des poëtes cycliques, enfin des poëtes Alexandrins, arrivant comme leurs derniers modèles, au mélange de la science et de l'élégance, à l'introduction dans le récit des formes lyriques et de l'intérêt dramatique. De là de longues études qui m'avaient fait passer en revue bien des noms jusqu'à ceux de Varron d'Atax et de Cicéron, de Catulle et de Varius, interroger bien des fragments, lire, analyser, commenter quelques œuvres respectées par le temps, notamment les Noces de Thétis et de Pélée et le Ciris. Par ce dernier poëme j'avais été conduit à Virgile dont il a porté le nom, et, dans ce qu'on sait ou ce qu'on croit savoir de la vie de Virgile, dans les ouvrages de sa jeunesse et de son âge mûr, j'avais cherché surtout, prenant conseil de mon sujet, le vœu, la promesse l'annonce de cette épopée romaine que les progrès patients de son génie le mirent enfin en état de produire, dans le temps où Rome elle-même, par la lente éducation de sa langue, de sa versification, de son style poëtique, par l'épurement de son goût, par la liberté croissante de ses inspirations, par ses essais épiques multipliés, historiques et mythologiques, devenait capable de cette grande œuvre.

Voilà où j'en étais, quand la fin de l'année classique a interrompu les leçons que je reprends aujourd'hui.

Devais-je, content d'avoir touché au seuil de l'Enéide, passer à côté du monument, pour aller sans délai chercher plus loin dans les temps de décadence poëtique assignés à la dernière année de notre Cours triennal, de nouveaux sujets d'étude ? Je ne l'ai pas pensé. Il m'a semblé que je pouvais ressaisir le beau sujet qui m'était échappé, en faisant de l'Enéide le point de départ de parallèles avec ces productions épiques qu'elle eût dû décourager, supprimer, puisqu'enfin Rome avait désormais son épopée, qui n'eussent pas dû s'aventurer sur ses traces, se résigner à ne les suivre que de loin avec l'humilité d'une admiration impuissante, qui ne s'excusaient pas assez de leur vaine témérité par cet aveu si souvent cité :

* Stace, Theb. XII, 816.

Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere et vestigia semper adora.*

L'étude spéciale, isolée de ces poëmes nous eût d'ailleurs offert moins d'utilité et d'intérêt. C'est surtout en les rapprochant de leur inévitable et désespérant modèle, l'Enéide, qu'il est instructif et curieux d'observer par quels procédés

d'un art ingénieux, mais aussi au prix de quelles erreurs de goût, avec quel mélange inégal de succès et de disgrâces, ils ont cherché la nouveauté. En outre, ils n'eussent pu suffire, même par leurs beautés si clair semées, si imparfaites, si mêlées de graves défauts à nous donner, dans sa pureté ce sentiment du beau, qui doit toujours vivifier les travaux de la critique et par lequel seul ils deviennent attrayants. Nous ne manquons pas, vous le voyez, de bonnes raisons pour nous applaudir de l'heureuse nécessité qui nous oblige à réparer les lacunes du cours précédent, en ouvrant celui-ci par une analyse de l'Enéide.

Cette analyse sera complète. On ne choisit pas dans les chefs-d'œuvre, dans ceux surtout qui se recommandent à ce degré par l'art savant de la composition, l'exquise pureté du goût, la justesse constante des sentiments et des idées, la noblesse, l'élégance, l'harmonie continue du style. Je me propose de repasser avec vous, dans ce premier semestre, l'Enéide tout entière, profitant des occasions qui pourront s'offrir d'y mêler, par des rapprochements partiels, ces autres poèmes dont je dois aussi vous occuper, et à l'étude desquels sera d'ailleurs plus spécialement consacré le second semestre.

Pour aujourd'hui je voudrais vous faire apercevoir par avance les divers points de vue que nous découvriront l'analyse de l'Énéide et la comparaison de ce poëme avec les autres épopées latines qui l'ont suivie.

D'après une tradition de bonne heure reçue à Rome et qui y avait passé de la croyance populaire et des institutions publiques dans le langage consacré des orateurs, des historiens et des poëtes, Enée, échappé des ruines de Troie avec les restes du peuple vaincu, avait gagné, après une longue et laborieuse navigation, les côtes de l'Italie et les rives du Tibre. Il s'y était établi par la guerre, malgré la résistance des peuples du Latium; il y avait fondé une ville, qui de Lavinie, fille de Latinus, roi des Latins, devenue la femme du chef étranger, s'était appelée Lavinium, ville prédestinée, de laquelle devait sortir Albe, comme d'Albe sortirait Rome.

C'est cette tradition, à laquelle la vanité nationale, au temps de la république, la vanité de la famille régnante, au temps de l'Empire, avaient communiqué quelque chose de l'autorité de l'histoire, que sous Auguste, Virgile, avec un très grand sens, reprit en quelque sorte des mains de ses vieux prédécesseurs,

e Névius et Ennius, qui en avaient fait le début de leurs récits historiques, pour en faire lui le sujet spécial de son épopée romaine, de son Enéide.

Voilà pour le choix du sujet, véritablement heureux. Virgile ne se montra pas moins judicieux et moins habile dans ce qui concerne l'ordonnance :

Ad Pison.* 148.

Ad eventum festinat et in medias res
Non secus ac notas auditorem rapit ...*

"...... Il court à l'événement et jette au milieu de son sujet, comme s'il leur était connu, ses auditeurs ..." a dit Horace du poëte épique. Ce n'est pas une loi pour tous les sujets : c'est une convenance pour quelques uns. Cela convient en effet dans des poëmes tels que l'Odyssée et l'Enéide auxquels introduiraient languissamment de longs récits de voyages. Cela eût convenu, par la même raison, aux Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, qui y eussent certainement gagné en mouvement et en intérêt.

Mieux inspiré, Virgile, renouvelant la disposition dont l'auteur de l'Odyssée avait donné l'exemple, montre d'abord son héros déjà près d'aborder en Italie, puis rejeté par la tempête

sur les côtes d'Afrique, accueilli dans les murs nouveaux de Carthage et racontant à Didon ses aventures antérieures. De cette façon il entra en matière assez près du dénouement, resserra le champ de sa narration, en marqua plus fortement l'unité, lui imprima un mouvement plus vif et plus rapide.

Autant qu'Homère il fit l'occasion du précepte d'Horace :

Ad Pison. 148. ... ad eventum festinat et in medias res
Haud secus ac notas auditorem rapit.

Le poëme, d'ailleurs, se divisa naturellement en deux parties principales, contenant :

L'une, avec l'histoire du dernier jour de Troie, les longs voyages du héros jusqu'en Italie ;

L'autre, ses combats pour s'y établir ; une double image d'abord de l'Odyssée, ensuite de l'Iliade, la reproduction d'Homère tout entier dans son majestueux ensemble.

A ce partage en correspondit un autre. Dans les six premiers livres se résumèrent les souvenirs du monde grec ; dans les six derniers se révéla l'antique et obscur berceau de Rome, le monde Ausonien.

En même temps que le héros de l'Enéide aborde dans cette patrie où l'ont appelé ces

conduit les oracles, le poëte semble arriver lui-même à la partie la plus nouvelle, la plus originale de son sujet, à celle qui lui appartient en propre, et il en prend en quelque sorte possession par une invocation nouvelle:

« Maintenant, Muse, quels étaient les rois, quel était l'état de l'antique Latium, au premier moment où un peuple étranger aborda sur les rivages d'Ausonie, je vais l'expliquer; je vais reprendre l'origine de leurs premiers combats; toi, déesse, inspire ton poëte. Je dirai d'horribles guerres; je dirai les armées et leurs chefs animés au carnage, les forces Thyrrénéennes, l'Hespérie toute entière rassemblée sous les armes. Un plus grand ordre d'événements s'ouvre devant moi; je mets la main à une œuvre plus grande."

Eneid. VII
37-44.

Nunc age, qui reges, Erato, que tempora rerum,
Quis Latio antiquo fuerit status, advena classem
Quum primum Ausoniis exercitus appulit oris,
Expediam, et primæ revocabo exordia pugnæ.
Tu, vatem, tu, Diva, mone. Dicam horrida bella:
Dicam acies, actos que animis in funera reges,
Thyrrenam que manum, totam que sub arma coactam
Hesperiam. Major mihi rerum nascitur ordo,

Majus opus moveo..."

Comment des événements de la légende d'Enée, ainsi choisis entre tous les sujets, ainsi distribués, Virgile a-t-il fait une épopée, et, particulièrement, une épopée romaine ?

Par un double procédé dont l'étude reviendra sans cesse.

D'une part il mêle ces événements, dans leurs plus petits détails, de merveilleux.

Boileau l'a dit du 1er Chant :

Art poét. III.

"Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Eole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie ;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache ;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur,

Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide."

Cela s'applique à tous les autres chants du poëme.

Il ne s'y agit point seulement d'un chef de bannis en quête d'un refuge,

Mais de l'antique querelle de Junon et de Vénus ;

Du maintien des arrêts du destin par la toute puissance de Jupiter ;

De l'entremise de divinités secondaires, comme Neptune, Vulcain, Mercure ; de divinités subalternes, comme Eole, Iris, Morphée, Alecton, le Tibre, la Renommée, les Pénates, Faunus, Juturne ;

Ou bien encore des ombres d'Hector, de Creüse, de Polydore, d'Anchise ;

De personnages prophétiques, tels qu' Hélénus, Anius, Nautès, la Sibylle ;

C'est d'oracle en oracle, de révélation en révélation, de prodige en prodige, qu'Enée, à travers tous les obstacles, suscités par des dieux ennemis, écartés par des dieux protecteurs, se rend et se fixe en Italie.

Voilà l'histoire de l'établissement d'Enée en Italie devenue une épopée. Mais qui en a

fait particulièrement une épopée romaine ?

C'est, je l'ai déjà montré, le caractère éminemment national de la légende reproduite par le poète ; c'est encore, quelque chose qui appartient de plus près à son art, je veux dire les perspectives ouvertes à tout instant sur l'histoire de Rome, qui, ainsi aperçue du sein de la fable, dans une sorte de lointain, devient ce qu'elle n'avait pas encore été pour les prédécesseurs de Virgile, poétique, épique.

Au premier livre et au dernier, et dans l'intervalle, au dixième, le poète fait prédire par Jupiter, consolant les ennuis maternels de Vénus, maîtrisant enfin la haine obstinée de Junon, ou bien dans le Conseil des dieux, imposant silence à la discorde des deux déesses, leur intimant les volontés du destin et les siennes, il lui fait prédire les grandes destinées promises à la race d'Enée ;

Il fait passer en revue, dans le sixième, par le héros lui-même ces âmes destinées à revivre, qui doivent animer les grands hommes de Rome, de la Rome royale, républicaine, impériale ;

Il lui fait contempler, au huitième, dans les représentations prophétiques du bouclier

que lui a forgé Vulcain, les principaux faits des Annales romaines ; et ces faits, pour la plupart, correspondent aux lieux que dans le même livre Evandre montre à Enée.

Ces lieux, le poëte les nomme, par avance, des noms qu'ils porteront un jour ; c'est déjà, du moins dans ses vers confidents de l'Avenir, le Capitole, le Forum, le quartier des Carènes :

« Il le conduit au Capitole, si brillant d'or aujourd'hui, alors tout hérissé de sauvages buissons . . . .

Parmi ces entretiens ils approchaient de la demeure du pauvre Evandre, et voyaient çà et là errer des troupeaux mugissants dans le Forum romain, dans les splendides Carènes.

Æn. VIII. 347-359.

"ad ... Capitolia ducit—
Aurea nunc, quondam silvestribus horrida dumis
. . . .
Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta vi-
-debant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis."

Dans les noms des Compagnons d'Enée on démêle déjà ceux de quelques-unes des grandes familles romaines, comme des familles Memmia, Sergia, Cluentia :

Enéid.	Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi,
V, 116. 121. 122-3.	Sergestusque, domus tenet a quo Sergia nomen.
	.... Cloanthus
	... genus unde tibi, Romane, Cluenti.
	Dans le nom du fils d'Énée, apparaît de loin ce grand nom de Jule, dont la puissance fatale semble embrasser tout l'ensemble des destinées romaines :
Én. I. 288.	Julius a magno demissum nomen Julo.
	Par un artifice analogue, Virgile transporte dans un passé fabuleux les usages de Rome, à ses époques historiques, et même aux plus récentes.
	Dans le palais de Picus, ce divin ancêtre du roi Latinus, est représenté avec la trabée et le
* Én. VII. 187-188 cf 612.	bâton augural de Romulus, avec l'Ancile de Numa*.
	Laurente a ses rois devant qui marchent
** ibid. 172-173.	les faisceaux**; sa Curie et ses pères ***;
*** ibid. 174-176.	un temple,**** image anticipée de celui dont
****	les portes ouvertes laisseront un jour la guerre s'échapper et se répandre pendant des siècles sur tout l'univers.
	On est bien loin de la bataille d'Actium, mais déjà les Troyens semblent prévoir les jeux Actiaques et les célébrer, par avance, sur cette
*****	côte d'Epire qu'illustrera la victoire d'Auguste.
Én. III. 280.	Actia q. iliacis celebramus littora ludis*****

Par ces quelques exemples, auxquels on en pourrait ajouter un si grand nombre, (nous les retrouverons tous en leur lieu et leur donnerons une grande attention) ; par ces exemples, dis-je, on peut comprendre comment le poëte, dans son œuvre mythologique a donné place à l'histoire de Rome, à son passé, à son présent, à Auguste lui-même qui s'y retrouve à tout instant ; comment il l'a remplie d'un intérêt national, et d'un intérêt contemporain, sans lesquels elle n'eût point été une véritable épopée romaine, et même, il faut le dire, une véritable épopée ; car, pour aspirer à ce grand titre, un poëme doit être comme l'expression du peuple auquel on l'adresse.

Ceux qui, selon Servius, (Ad Æn. VI. 752) appelaient le poëme de Virgile, non pas Æneis, mais Gesta populi romani, le caractérisaient sans doute à tort par quelques-unes de ses parties, mais, toutefois, entraient dans son esprit général.

L'Enéide a ainsi comme un double horizon, la fable et l'histoire. C'est cette combinaison, vainement cherchée jusque là, mais enfin habilement opérée, qui fait surtout son originalité.

L'*Enéide* est originale, bien qu'imitée d'Homère et de tous les poëtes de l'école homérique. Le caractère de cette imitation devra être un des principaux objets que nous aurons à considérer.

C'est une imitation libre, celle d'un esprit orné et ému, qui use avec imagination des trésors de sa mémoire, comme chez nous celui de Fénelon; ce n'est pas le minutieux assemblage des pièces d'une mosaïque;

Cette imitation mêle les modèles empruntés soit à un même poëte, soit à plusieurs ensemble.

Elle modifie, elle altère ingénieusement tout ce qu'elle emprunte et se le rend propre.

A personne mieux qu'à Virgile ne peut s'appliquer cette comparaison célèbre de Montaigne:

Essais, I. 25.

« Les abeilles pillottent de çà, de là les fleurs; mais elles en font après le miel qui est tout leur; ce n'est plus thym ni marjolaine: ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien."

L'*Enéide* est bien à Virgile, quoique venant en grande partie d'Homère.

Virgile s'est fait une place à côté d'Homère, de qui il procède, mais à qui il ne ressemble

quérir :

Il y a entre eux des différences qui sont celles des temps plus encore que des poëtes.

Marquer ces différences sera une part considérable de notre tâche.

Le merveilleux chez Homère est article de foi ; chez Virgile, machine littéraire, dont le poëte use industrieusement, spirituellement, éloge qui, au point de vue de l'épopée, est presque une critique.

Ce n'est pas Homère qui se fût étonné des passions tout humaines de ses dieux, qui eût dit :

" Dans des âmes divines peut-il entrer tant de colère ? "

En. 1. 10. ... " Tantæ ne animis cœlestibus iræ ? "

Il n'eût pas prêté à ses héros ce doute épicurien :

" Que les dieux, s'il en est qui regardent la piété des mortels, si la justice n'est pas un vain nom, que du moins le témoignage de votre cœur, soient votre digne récompense ! .. "

Di tibi (si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitiæ est et mens sibi conscia recti)
Præmia digna ferant !

Il n'eût pas terminé sa descente aux enfers par l'insinuation sceptique qui semble l'assi-

miler aux illusions d'un songe :

Én. VI. 898. ..... porta que emittit eburna.

Homère raconte naïvement ce que lui apprend la tradition. Il y a chez Virgile un art plus réfléchi et plus apparent à faire agir et parler ses personnages, une plus curieuse étude des passions et de leur langage.

Homère est tour à tour grec ou troyen par l'imagination, comme Virgile troyen, italien, romain. Mais notre poëte est surtout homme ; il peint surtout l'humanité ; il a pour elle une tendre sympathie. De là la mélancolie de ses tableaux presque contemporains du Christianisme, et qui contraste avec la sévérité de la poésie d'Homère ;

de là ces traits Virgiliens par excellence :

« Il y a ici des larmes pour le malheur ; des cœurs touchés du sort des mortels ».

Én. I. 462. Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

« Je n'ignore pas le malheur ; j'ai appris à secourir les malheureux. »

ibid. 630. Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Et tant d'autres où la sensibilité du poëte se fait jour à travers son sujet, et s'étend de la considération des malheurs particuliers qu'il

retrace, à une compassion, une pitié plus générale pour la misère humaine.

Ce sentiment, il le prête même à ses dieux par un autre trait qui me semble le distinguer d'une manière frappante d'Homère :

Dans l'Iliade, les dieux sont représentés comme attentifs aux luttes de la terre, en faisant

Il. XX.* 22 sqq. leur joie ;* quelquefois s'y mêlant par leurs propres passions.

Dans l'Énéide, témoins aussi des combats, ils se prennent de pitié pour les vaines fureurs et des vainqueurs et des vaincus, ils les plaignent des êtres qui doivent finir, des mortels, d'être condamnés à de si durs travaux.

En. X. 758-59. Di Jovis in tectis iram miserantur inanem
Amborum, et tantos mortalibus esse labores.

Les deux poëtes peignent admirablement la nature ; mais Homère avec plus d'abandon et de grandeur, Virgile avec un art de composition plus marqué. Ces grands traits que l'un jette négligemment, l'autre les ordonne en tableaux.

Tous deux expriment les détails familiers de la vie, mais Homère plus que Virgile et différemment :

Chez Homère, la nouveauté du monde et de la société leur donne une sorte de merveilleux qu'ils ne peuvent plus avoir dans l'Enéide;

Chez Virgile, c'est réminiscence homérique, recherche de contrastes piquants, mérite de la difficulté vaincue.

Le langage d'Homère est en harmonie complète avec la nature de ses tableaux;

Celui de Virgile, dans son élégance polie, se trouve quelquefois dans un désaccord nécessaire avec la simplicité, la rudesse, la barbarie des mœurs.

Auguste n'aurait pas mieux tourné qu'Evandre, son antique prédécesseur sur le Palatin, cette invitation à un banquet:

« Dès ce moment accoutumez-vous à partager la table de vos alliés. »

En. VIII. 174. ... Jam nunc sociorum assuescite mensis.

Le soin de la composition se montre autant chez Virgile qu'il se cache chez Homère.

C'est partout un art ingénieux à lier, à grouper les traditions, à leur donner un air de vraisemblance historique;

C'est un perpétuel souci d'accorder avec l'unité de l'ensemble la variété des détails, de main-

tenir la proportion et l'harmonie des parties.

---

* Ad Pison. v. 45. Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.*

Ce vers d'Horace, comme bien d'autres, s'applique parfaitement à Virgile le plus précis des poètes, qui choisit, abrège, sous-entend, laisse le lecteur compléter ses narrations et achever ses tableaux.

Il ne faut pas triompher, comme on l'a fait trop souvent, des lacunes qu'on y aperçoit. Ce sont des lacunes volontaires. Tout ce qui peut être suppléé par le lecteur, Virgile le supprime.

Par exemple, il ne croit pas devoir lui dire quand et comment le jeune Iule reprend auprès de la reine de Carthage sa place un moment occupée par Cupidon.

Il ne lui apprend que Didon a une sœur qu'au moment où l'amante d'Énée a besoin de confier à une oreille amie le secret de sa passion:

En. IV. 8. 9. ...... Unanimam alloquitur malesana sororem:
Anne soror .....

Cette manière est tout le contraire de la libre et naturelle abondance de l'inspiration homérique.

En somme, les différences qui, malgré la communauté du genre et les rapports de l'imitation,

séparent Virgile d'Homère, se résument dans la différence générale de l'épopée artificielle des âges polis, et de l'épopée naïve des époques primitives.

Mais, chez Virgile, ce mot artificiel ne constate qu'un fait presque chronologique. Il ne faut s'en servir que pour désigner et louer l'infinie perfection de son art.

Cet art, nous devrons souvent en faire la remarque, ne relève pas seulement d'Homère, mais encore des poètes Alexandrins.

Dans les Noces de Thétis et de Pélée, dans le Ciris, ces modèles sont déjà mêlés; il n'est pas étonnant qu'ils le soient encore dans l'Enéide. Mais chez Virgile la trace du mélange s'aperçoit moins; elle est plus effacée, non seulement par la plus grande habileté du travail, mais par la liberté plus grande de l'inspiration.

Du reste, l'avantage qu'Homère peut et doit avoir sur Virgile, à certains égards, pour le naturel, la simplicité, la grandeur, Virgile l'a de son côté sur les Alexandrins.

Il est d'un âge littéraire relativement plus jeune, plus étranger aux recherches qu'amène

le long usage des formes littéraires. En leur dérobant leur élégance, il en corrige le raffinement.

Comme eux il est antiquaire, mais plus qu'eux il sait donner à sa science l'air, je ne dirai pas naïf, mais presque naïf, de la tradition.

Il les a surpassés, il a surpassé leurs précédents disciples par l'intérêt et l'éloquence passionnée des scènes tragiques, des drames qu'il a, à leur exemple, introduits dans ses récits.

La Médée d'Apollonius de Rhodes, l'Ariane de Catulle ont suscité dans sa Didon un type de passion d'un ordre supérieur, auquel l'antiquité ne pouvait rien comparer, et qui sembla aux Romains la beauté la plus nouvelle, la plus originale, et le plus grand attrait de l'Énéide.

*Trist. II. 533 seqq.

Ovide, dans cette pièce où il excuse* la licence reprochée à ses vers par tant de peintures de la passion amoureuse chez les poètes de la Grèce et de Rome, même les plus graves et les plus purs, allègue Virgile à son tour :

« L'heureux auteur de ton Énéide, dit-il à Auguste, a lui-même conduit le guerrier, son héros, dans la couche de la reine tyrienne, et de toute cette grande œuvre, ce qu'on lit

le plus, n'est-ce pas l'histoire d'un amour illégitime ? "

..... Ille tuae felix Aeneidos auctor

Contulit in tyrios arma virumque toros ;

Nec legitimo pars ulla magis de corpore toto,

Quam non legitimo foedere junctus amor.

Une autre supériorité de Virgile sur les poëtes d'Alexandrie et leurs précédents imitateurs latins consiste dans la mesure plus discrète, et le mouvement plus passionné de son intervention personnelle au milieu de ses récits. Comme eux et à leur exemple il est lyrique, mais il ne l'est que rarement, à-propos, avec éloquence, et ces apostrophes aux personnages du poëme, qui sont trop souvent ailleurs une simple figure de rhétorique, sont toujours chez lui un trait de sentiment.

C'est son émotion qui suspend tout-à-coup le tableau des douleurs de Didon par cette parole qu'il lui adresse, comme s'il assistait véritablement à ce qu'il raconte :

" Quels étaient cependant, ô Didon, à cette cruelle vue, tes sentiments ? "

En. IV. 408. Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia, sensus ?

Ailleurs, lorsqu'il raconte le dévouement mutuel de Nisus et d'Euryale, et l'amère douceur de leur double trépas, il est lui-même

trompé et consolé par son art, au point de s'écrier dans son illusion :

" Heureux tous deux ! Si mes vers ont quelque puissance, aucun jour ne vous ravira à la mémoire des âges, tant que la maison d'Enée habitera l'immobile roche du Capitole, et que le souverain, père des Romains, gardera l'empire. "

Æn. IX. 446. seq.

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.

Le beau transport poétique ! Quelle réalité il donne à la fiction du poète ; et, en même temps, avec quelle adresse inattendue est ici rappelée, une fois encore, l'idée fondamentale du poëme, toujours présente à Virgile, ce lien secret qui unit aux destinées d'Enée, celles de Rome et de l'Empire !

Ces beaux vers seront au nombre de ceux qui, bien souvent, nous provoqueront à des parallèles avec les poëtes de Rome, successeurs de Virgile dans l'épopée et par là ses nécessaires imitateurs ! Ils ont été invités à la

* Argon. II. 242-246.
** Theb. X. 442-448.
*** ibid. XII. 810 sqq.

fois par Valérius Flaccus * et par Stace, ** mais par ce dernier avec le ton spirituel et gracieux qu'il a donné, dans la conclusion de sa Thébaïde *** à l'expression de sa respectueuse déférence pour l'Enéide.

Relisons ce passage dont nous avons déjà cité quelque chose et rapprochons-le de l'autre, animé du même esprit, et dont nous pouvons tirer la même conséquence.

Le poëte, en finissant, s'adresse ainsi à son œuvre :

« Dois-tu durer et, toujours lue, survivre à ton auteur, ô toi, sujet de mes veilles pendant deux fois six années, ô ma Thébaïde ? Déjà du moins la faveur de la renommée t'a ouvert le chemin et t'a montrée nouvelle aux âges à venir. Déjà notre magnanime César daigne te connaître ; déjà, dans son zèle bienveillant, la jeunesse de l'Italie t'apprend et te répète. O, vis, c'est ma prière, mais ne va pas défier la divine Enéide, suis-la de loin, adore ses traces... »

Durabis ne procul, domino que legere superstes,
O mihi bis senos multum vigilata per annos,
Thebais ? Jam certe praesens tibi fama benignum
Stravit iter, cœpit que novam monstrare futuris.
Jam te magnanimus dignatur noscere Cæsar,

Itala jam studio discit memoratque juventus.
Vive, precor : nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere et vestigia semper adora.

Ailleurs Stace fait périr ensemble dans une généreuse entreprise deux jeunes guerriers liés d'une tendre amitié. Comme le chantre de Nisus et d'Euryale, il les montre confondant avec joie leur dernier soupir et jouissant du repos commun de la tombe. Comme lui, mais d'après lui encore, il leur promet l'immortalité peut-être réservée à ses vers :

« Vous aussi, consacrés dans mes vers, bien qu'ils résonnent sur une lyre plus humble, vous triompherez de l'oubli des ans. Peut-être Euryale et son glorieux ami Nisus ne dédaigneront-ils pas de vous admettre dans leur compagnie. »

Theb. X. 446 sqq.

Vos quoque sacrati, quamvis mea carmina surgant
Inferiore lyra, memores superabitis annos.
Forsitan et comites non aspernabitur umbras
Euryalus, Phrygiique admittet gloria Nisi.

Il y a certainement dans cette invocation modeste à la gloire sans rivale de l'Énéide, beaucoup d'agrément et même de charme. Mais du sentiment, même, à la vérité duquel le

poëte a su atteindre par une si heureuse expression, on doit conclure qu'après l'Enéide, il n'y avait guère de place dans la littérature latine pour une autre épopée réellement nouvelle.

Ovide l'avait compris : il s'était borné à de courts récits où s'encadraient de petits drames épiques et tragiques ; il en avait formé, au moyen d'un lien facile, le tissu de ses Métamorphoses, de ses Fastes, renonçant à la belle unité de Virgile, mais le suivant encore dans l'art de mêler, de concilier la fable et l'histoire. C'est à Romulus, à César, à Auguste que, de merveille en merveille, conduisent les Métamorphoses, et dans les souvenirs que rassemblent les Fastes, le passé historique de Rome semble alterner avec son passé fabuleux.

Si bien inspiré pour lui-même, Ovide ne laisse pas de célébrer, comme Properce avec la complaisance de l'amitié, mais une complaisance plus exempte d'ironie, les poëtes mal avisés, mal instruits par les enseignements de l'Enéide, qui poursuivent encore, en si grand nombre (les Tristes, les Pontiques sont pleines de leurs noms, des titres de leurs poëmes) qui, dis-je, poursuivent en si grand nombre la chimère de l'épopée mythologique.

Cette poursuite stérile se perpétue dans les âges suivants, au temps de Néron, au temps de Domitien, au temps même d'Honorius. En vain la poésie elle-même réclame contre cette redite sans fin des lieux communs de la fable ; à force de se renouveler, ses réclamations elles-mêmes sont devenues un autre lieu commun.

On se rappelle les vers par lesquels Virgile, au début du IIIe livre des Géorgiques*, écarte dédaigneusement tant de fables surannées loin desquelles il veut se frayer une voie vers quelque sujet plus nouveau :

Cætera quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata .....

On se rappelle comment Juvénal débute**, se révoltant lui-même contre ces banalités qui l'obsèdent, qui l'oppriment :

Semper ego auditor tantum nunquam ne reponam
Vexatus toties ? ...

J'ai quelquefois cité ces passages. J'en veux rapporter un autre, de sens tout pareil et qui se place, par sa date, entre eux deux, s'il est vrai, comme on le pense aujourd'hui, que le poème de l'Etna, auquel je l'emprunte, ce poème trouvé dans les œuvres de Virgile, qu'on a attribué à Manilius, à Cornélius

* 3. sqq.

** Sat. 1. 1. sqq.

Sévérus, à Claudien, soit d'un poëte du temps de Néron, de ce Lucilius auquel Sénèque a adressé ses belles épîtres morales.

Il s'applaudit de chanter l'Etna, qui n'est pas lui-même si nouveau, ni poétiquement, ni même scientifiquement. Il se moque à cette occasion des sujets usés, qu'il évite :

" Qui peut ignorer cet âge d'or sur lequel régna paisiblement Saturne ? "

* v. 9 sqq. Aurea securi quis nescit secula regis ? *

C'est fort bien, mais pourquoi, signalant l'écueil, y donner soi-même et, après tant d'autres, décrire aussi l'âge d'or ? Passons donc cette description et arrivons à ce trait heureux renouvelé par Juvénal :

" A personne il n'a été donné de mieux connaître son propre temps. "

Non cessit cuiquam melius sua tempora nosse.

Juvenal a dit à son tour :

" Nul ne connaît sa maison aussi bien que m'est connu le bois sacré de Mars. "

** Sat. 1. 7. Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus Martis, etc. **

L'énumération moqueuse continue :

" Qui s'est tu sur les antiques combats de la Colchide ? Qui n'a pleuré Pergame mise par les

Grecs sur le bûcher, l'inconsolable mère de tant de fils immolés, la retraite du jour devant un odieux forfait, et ces dents jetées dans la terre comme une semence? Qui n'a blâmé la perfidie de la nef infidèle et plaint la fille de Minos abandonnée sur un rivage désert? Vieux sujets que les vers ont tant de fois empruntés à la fable."

Ultima quis tacuit juvenum certamina Colchos?
Quis non Argolico deflevit Pergamon igni
Impositum, et tristem gnatorum funere matrem
Aversumque diem, sparsumve in semina dentem?
Quis non perjuræ doluit mendacia puppis,
Desertam vacuo Minoïda littore questus?
Quidquid in antiquam jactata est fabula carmen.

C'est sur ces vieux sujets sans rapport aucun avec les préoccupations de la pensée romaine, dont le public était dès longtemps fatigué, excédé, que toutes les ressources de l'art ne pouvaient désormais rajeunir, qui condamnaient, inévitablement, ou à la répétition servile d'inventions et de formes usées, ou à la recherche de nouveautés périlleuses, c'est sur de tels sujets que, parmi tant de poëtes auxquels ils ont eu la fortune de survivre, Valérius Flaccus, Stace, Claudien consumèrent sans fruit leur talent: sans fruit, non pas pour le succès du jour, qui ne leur a

pas manqué, mais pour la gloire durable. Ce qu'on y cherche aujourd'hui, ce que nous devons y chercher, c'est moins quelques traits heureux, que les traces trop visibles de la décadence du goût. Nous verrons l'œuvre poétique de Virgile formée par l'industrieux assemblage de tous les mérites de la composition et du style, se défaire pièce à pièce, et nous trouverons à la place l'énergie tourmentée et l'expression dure de Valerius Flaccus; la surcharge mythologique, l'intempérance descriptive, l'enflure, la recherche de Stace; l'élégance, l'harmonie, la pompe froides et monotones de Claudien.

Dans cette décadence, il nous semblera que l'histoire a inspiré plus heureusement la muse épique des Romains. Je me hâte de dire que je n'entends pas parler de Silius Italicus qui, dans sa *Guerre punique*, a marqué avec bien de la faiblesse la réaction d'un goût meilleur, qui traducteur timide des récits de Tite Live et de Polybe, a, par une étrange erreur de goût, appliqué à leurs sévères réalités la machine merveilleuse, *l'Enéide*. Il admirait, il adorait Virgile, mais il ne le comprenait pas assez pour sentir que l'action personnelle des dieux sur les affaires humaines, admissible dans la

querelle d'Enée et de Turnus, ne l'était pas autant dans celle de Scipion et d'Annibal.

Que d'exemples nous offrira son poëme de ce travestissement ridicule de la vérité historique en fable épique ! Citons-en seulement quelques-uns :

Annibal est blessé au siège de Sagonte. C'est Jupiter qui aide à la direction du trait retiré de la blessure par Junon.*

A Cannes, Annibal prend ses dispositions pour que le Vulturne aveugle de poussière les yeux des Romains. C'est Eole qui, à la prière de Junon, a fait souffler le Vulturne.**

L'armée Carthaginoise s'amollit à Capoue. C'est Vénus qui l'a amenée où l'on a tant reproché à Annibal de l'avoir conduite.***

La tradition de ce procédé un peu puéril n'était pas perdue, quand, sous Honorius, Claudien célébrant l'événement contemporain de la guerre de Gildon, ouvrait son poëme par un conseil de l'Olympe, où Rome et l'Afrique comparais-saient devant Jupiter, pour y porter plainte contre ce Gildon, tyran de la Mauritanie, et réclamer son châtiment.

Ainsi n'ont point fait quelques poëtes du siècle d'Auguste, Cornélius Sévérus, Pedo-Albinovanus, Rabirius, qui ont traité, avec

* Punic. I. 518 sqq.

** ibid. IX. 438 sqq.

*** ibid. XI. 385.

la seule inspiration de l'histoire, à ce qu'il semble, des sujets historiques. On peut le conclure de quelques fragments curieux que nous ne négligerons pas d'étudier.

Ainsi surtout n'a pas fait Lucain ; nous pourrons le dire avec plus de certitude d'après son poème resté entier et qui compte parmi les grands monuments de la poésie latine.

Pas plus qu'eux Lucain n'a pu songer à faire ce que lui interdisait comme à eux la date récente de son sujet. Les divinités mythologiques ne pouvaient avoir de rôle auprès de ces personnages de la Pharsale, épicuriens pour la plupart, qui n'y croyaient pas ou les croyaient indifférents aux choses de ce monde ; auprès du stoïcien Caton, qui, dans un admirable discours, nie qu'ils habitent des sanctuaires terrestres, et retire à leurs oracles la conduite des actions de l'homme pour la remettre entière à sa conscience. *

La Pharsale ne manque cependant pas de merveilleux. Elle en a de plus d'une sorte.

Elle a le merveilleux des souvenirs. Lucain conduit César aux ruines de Troie * *, où il implore avec le langage d'une foi officielle ces dieux auteurs de sa race, garants de future puissance qu'un jour chantera Virgile ; où il évoque

* Pharsale. IX. 564 sqq.

* * ibid. IX. 950. sqq.

les ombres des héros d'Homère, ces ombres qui doivent tant aux poëtes : multum debentes vatibus umbras.*

Elle a le merveilleux de cette religion des Druides que César rencontre sur son chemin et qui tombe devant lui avec les ombres de la forêt de Marseille, un de ses redoutables sanctuaires.**

Elle a le merveilleux encore conciliable avec les mœurs et les opinions du temps, des Oracles et des Songes. Appius, proconsul de l'Achäie, va consulter la Pythonisse de Delphes*** sur l'issue de la guerre civile. L'ombre de Julie vient troubler le sommeil de Pompée par l'image de ses désastres.****

Elle a le merveilleux de ces prodiges auxquels se prête partout et qu'acceptait à Rome, plus qu'ailleurs, dans les temps de calamités publiques, la crédulité populaire. De tels prodiges sont dans le poëme, l'annonce effrayante et de la guerre civile prête à éclater,***** et de la journée de Pharsale.******

Elle a le merveilleux de ces superstitions pratiques qui, dans le déclin des religions, viennent prendre leur place. Une magicienne de Thessalie consultée par Sextus Pompée, lui fait révéler par un soldat mort, qu'ont un moment ranimé ses enchantements, le lugubre avenir et des vaincus et des vainqueurs.*******

* Pharsale IX. 963.

** ibid. III. 399. sqq.

*** ibid. V. 67. sqq.

**** ibid. III. 8. sqq.

***** ibid. I. 523. sqq.

****** ibid. VII. 151 sqq.

******* ibid. VI. 419 sqq.

Elle a enfin, dans un célèbre passage, le merveilleux de l'allégorie, conception de l'esprit généralement assez froide, mais à laquelle ici l'émotion et l'art du poëte ont prêté une réalité saisissante. Le remords secret de César, au moment où il va franchir le Rubicon, prend à ses yeux l'apparence du spectre plaintif et menaçant de la Patrie, qui lui défend d'avancer. *

* Pharsale. 1. 183 sqq.

Par de telles fictions et, en même temps par la forte couleur de ses tableaux, Lucain, on ne peut le nier, agit puissamment sur l'imagination.

Il n'a pu prêter aux acteurs tout politiques qu'il avait à mettre en scène ce détail d'actions particulières qui est la vie de l'épopée héroïque. Il les a fait moins agir que parler, mais c'est avec une verve oratoire qui lui a mérité d'être compté par Quintilien au nombre des orateurs.

Par la même raison il a dû prodiguer les portraits, portraits frappants, dont Mr. de Fontanes a peut-être eu tort de dire que Rome en décadence en donna le premier modèle; car il y en avait déjà dans les Annales du vieil Ennius, et de tels morceaux ne peuvent pas plus manquer au poëme historique qu'à l'histoire elle-même.

Lucain abonde de plus en pensées fortes

expression de ses principes stoïciens et de ses affections patriotiques. Un noble sentiment anime son œuvre, celui qui anime aussi l'histoire de Tacite, et qui vivait au cœur des plus nobles Romains de cet âge : l'amour et le regret des anciennes institutions de Rome, le culte persévérant de la liberté perdue.

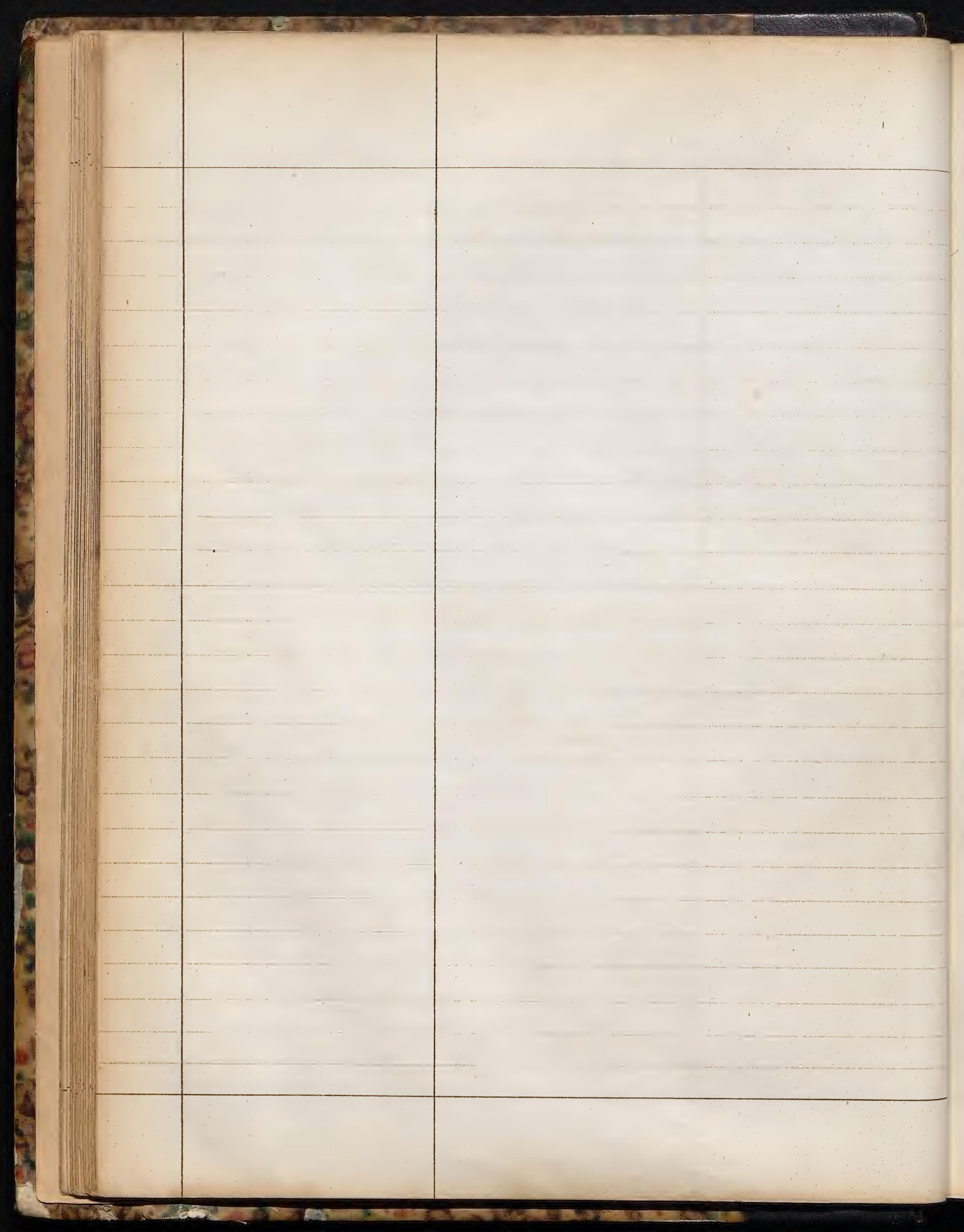
Voilà les mérites qui rachètent, chez Lucain, des vices de composition, de pensée et de style, souvent bien graves ; voilà ce qui le protège contre les justes reproches que la critique a pu lui adresser au nom de la vérité de l'histoire, et de la pureté du goût.

Dans la ruine des Lettres antiques Lucain est resté debout auprès de Virgile. C'est ainsi qu'il apparaît à Dante au moment où lui-même vient prendre sa place dans l'école de la haute poésie.* Lucain par de grands caractères qu'il n'a empruntés de personne, qui lui sont propres, qui lui ont assuré la gloire de l'originalité, réclamera de nous, après Virgile, la meilleure part de notre attention.

* Inf. Cant. IV.

Tels sont, autant que je puis les apercevoir d'avance, les points de vue principaux qui s'offriront à nous dans la carrière où je vous appelle. Ils ont, par eux-mêmes, un intérêt

que je voudrais bien ne pas affaiblir. Vous m'y aiderez, par l'encourageante attention que je puis attendre de Vous, à divers titres ; des uns, parce qu'ils sont appelés à perpétuer les traditions de cette école qui place au rang de ses premiers devoirs et de ses principaux titres d'honneur l'étude sérieuse de l'antiquité ; des autres parce que leur seule présence ici atteste le goût, devenu assez rare, de ces lettres antiques, sœurs aînées des lettres modernes, que les esprits d'élite ont toujours jugé si utile et si doux de mêler aux enseignements spéciaux que reçoit la jeunesse, aux travaux de la vie active dans l'âge mûr, aux souvenirs dont s'entretiennent et s'enchantent nos derniers jours.



2e Leçon.

Sur la tradition de l'établissement d'Enée en Italie.

2e Leçon.

Sur la tradition de l'établissement d'Énée en Italie.

Rédaction faite avec soin. Étude personnelle des textes, dont témoignent d'heureuses additions.

Nous avons exposé le plan de ce cours, annoncé les divers points de vue que nous découvriront l'analyse de l'Énéide et la comparaison de ce poëme avec les épopées latines qui l'ont suivi. Le premier de ces points de vue est le choix même du sujet, sujet heureux, le plus beau que pût traiter un poëte romain écrivant sous Auguste, et pour Auguste lui même.

L'Énéide offre deux caractères principaux: d'abord une imitation, une continuation d'Homère à la manière des Alexandrins, mais avec une qualité qui leur manquait, le génie; ensuite, ce qu'on n'y voit pas toujours assez, le dénouement du travail épique de Rome qui n'arrive qu'au huitième siècle, entre les années 724 et 735, à l'œuvre nationale d'une épopée.

Le but de ce travail était la conciliation de la poésie épique et de l'histoire nées presque ensemble au sixième siècle de Rome. Nævius et Ennius, qui précédèrent de peu les premiers historiens latins, firent comme eux: ils racontèrent les événements contemporains en remontant jusqu'aux temps fabuleux. De là l'incohérence de leurs compositions épiques, où la fable et l'histoire se succèdent sans se fondre.

Au siècle suivant, le problème si imparfaitement résolu est abandonné. On voit alors des poëmes exclusivement mythologiques, ou exclusivement historiques; mais ni les uns ni les autres ne pouvaient produire l'épopée que l'on cherchait. Les premiers, sans l'histoire, manquaient d'intérêt pour les Romains, et ne pouvaient être des œuvres vraiment nationales; les seconds, sans la mythologie, n'avaient pas ce merveilleux qui donne en quelque sorte la chaleur et la vie au poëme épique.

Enfin Virgile vint, qui concilia ce qu'il voyait simplement juxtà-posé chez Nævius comme chez Ennius et séparé chez leurs successeurs. La mythologie et l'histoire s'unirent dans le sujet de l'Enéide. C'est ce que nous allons voir par l'étude de ce sujet même. Il importe d'en rechercher les antécédents littéraires, d'en suivre la formation; d'en reconnaître le caractère merveilleux, et en même temps l'intérêt national et la convenance contemporaine, de voir enfin ce que Virgile a su tirer des antiques traditions sur l'origine de Rome (simple début jusque là de récits historiques soit en prose, soit en vers) pour faire de son poëme la véritable épopée romaine.

La tradition qui fait remonter jusqu'à Enée et jusqu'à sa mère, Vénus, la généalogie fabuleuse de Rome, a son origine dans Homère.

Au 20e chant de l'*Iliade*, Énée, qu'Apollon lui-même expose aux coups d'Achille pour en préserver Hector menacé par ce héros, Énée va succomber dans cette lutte inégale, lorsque Neptune s'intéresse à son sort, s'adressant en ces mots aux dieux immortels (Vers 293 suiv.)

Ὢ πόποι, ἦ μοι ἄχος μεγαλήτορος Αἰνείαο,
ὃς τάχα Πηλείωνι δαμεὶς Ἄιδόσδε κάτεισιν,
πειθόμενος μύθοισιν Ἀπόλλωνος ἑκάτοιο·
νήπιος, οὐδέ τί οἱ χραισμήσει λυγρὸν ὄλεθρον.

Il faut sauver Énée en faveur de sa piété:

ἀλλὰ τίη νῦν οὗτος ἀναίτιος ἄλγεα πάσχει
μὰψ ἕνεκ' ἀλλοτρίων ἀχέων, κεχαρισμένα δ' αἰεὶ
δῶρα θεοῖσι δίδωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν;

Il faut surtout qu'Énée vive dans l'intérêt des destinées promises à sa race:

μόριμον δέ οἵ ἐστ' ἀλέασθαι,
ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
Δαρδάνου, ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων
οἳ ἔθεν ἐξεγένοντο, γυναικῶν τε θνητάων.
ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἔχθηρε Κρονίων·
νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Telle est l'origine lointaine de cette tradition

qui se perpétua dans la littérature romaine, comme dans la croyance universelle.

Dans un autre poème attribué à Homère, l'Hymne à Vénus, cette déesse promet à Anchise un fils auquel les mêmes destinées sont réservées.

Σοὶ δ' ἔσται φίλος υἱὸς, ὃς ἐν Τρώεσσιν ἀνάξει·
καὶ παῖδες παίδεσσι διαμπερὲς ἐκγεγάονται.

Ce fils s'appellera Énée : Vénus en donne une raison curieuse.

Τῷ δὲ καὶ Αἰνείας ὄνομ' ἔσσεται οὕνεκα μ' αἰνὸν
ἔσχεν ἄχος, ἕνεκα βροτοῦ ἀνέρος ἔμπεσον εὐνῇ.

Au sujet de ce vers, un scholiaste d'Homère cite un passage du logographe, Acusilaüs d'Argos, où il est dit que c'est en vue de ces hautes destinées promises à son fils, que Vénus s'était unie à Anchise :

Fragmenta hist. Graec. I. p. 103, (Firmin Didot)

"Ἀφροδίτη, χρησμοῦ ἐκπεσόντος ὅτι τῆς τῶν Πριαμιδῶν ἀρχῆς καταλυθείσης, οἱ ἀπ' Ἀγχίσου Τρώων βασιλεύσουσιν, Ἀγχίσῃ ἤδη παρηκμακότι συνῆλθε."

On y voit même que Vénus avait excité Pâris à ravir Hélène, pour amener ainsi la ruine de Troie, et avancer l'accomplissement de ces destinées :

"Τεκοῦσα δ' Αἰνείαν καὶ βουλομένη πρόφασιν κατασκευάσαι τῆς τῶν Πριαμιδῶν καλύσεως Ἀλε

(ibidem.)

ξάνθεω πόθον Ἑλένης συνέβαλε."

Du premier passage d'Homère, on a quelquefois conclu que, si Énée régna sur les Troyens, ce fut en Phrygie même. Denys d'Halicarnasse l'atteste (Antiquit. rom. I. ch. 12. 1).

On lit dans Xanthus de Lydie (Strab. XII et XIV) historien né dans un pays voisin de la Troäde, qu'après la prise de Troie un état troyen continua de subsister au pied de l'Ida, ou même que la ville de Troie fut relevée. Cet état fut détruit par les Phrygiens quand ce peuple passa de la Thrace en Asie. Le récit de Xanthus se concilie bien avec les vers d'Homère, et les explique peut-être.

Cette tradition du séjour d'Énée en Phrygie était assez répandue dans l'antiquité. Sans parler des autres historiens que cite Strabon (p. 608, 607), nous voyons que dans Festus, au mot Roma, il est question d'un tombeau d'Énée à Bérécynthe. Plusieurs lieux de la Troäde et de la Thrace portaient des noms que leur avait donnés, selon les traditions locales, Ascagne ou Énée lui-même. Étienne de Byzance et Pomponius Méla sont d'accord sur ce point.

D'autres traditions conduisent Énée hors de la Troäde, en Thrace, par exemple, où il fonde la ville d'Ænos ou Æneas : "Eximia est Ænos ab Æneâ profugo condita," (Pomponius Mela II. 2) et

où il finit ses jours (Denys d'Halicarnasse. 1. 49) Quelques auteurs le conduisent en Arcadie, où il fonde Capys (Strabon. XIII. 608) et d'autres en Sicile, où il s'établit à Elyme ; la plupart enfin dans le Latium, où régnait alors le roi Latinus.

De toutes ces traditions recueillies et arrangées par quelques historiens ou mythographes, on a composé à Enée un long voyage, une longue série de vicissitudes jusqu'à son établissement définitif en Italie. (Voir Heyne, Excursus 1 sur le Chant III de l'En.)

Cette méthode éclectique, fondée d'ailleurs sur la croyance générale, Virgile l'a suivie. Avant de mettre la main à son poëme, il a dû étudier avec soin, concilier, combiner les diverses légendes et fixer le long itinéraire d'Enée. C'est de ce travail préparatoire d'érudition, qu'il parle dans sa curieuse lettre à Auguste. Macrobe nous l'a conservée (Saturnales, I, 24).

Symmaque veut montrer à son interlocuteur Evangelus que Virgile ne s'est pas toujours tenu dans les plus hautes régions de la poésie, et qu'il a dû quelque fois descendre à des recherches de savant plutôt que de poëte : " Si in hac opinione es, inquit Symmachus, ut Maro nihil nisi poeticum sensisse æstimetur, licet hoc quoque eidem nomen invideris : audi quid de operis sui mu

tiplici doctrina ipse pronuntiet. Ipsius enim Maronis epistola, qua compellat Augustum, sic incipit:

"Ego vero frequentes a te litteras accipio"
et infra: "de Aenea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem..."
Ces mots sont bien du poète qui a voulu brûler son Enéide trop peu digne encore, à ses yeux, de la postérité.

La grandeur et les difficultés de l'œuvre qu'il a entreprise, les travaux préliminaires qu'elle exige, tout cela l'effraye d'avance:

"Sed tanta inchoata res est, ut pæne vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar, cum præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multo que potiora impertiar."

On le voit, cette lettre nous fait entrer dans la préparation laborieuse de l'Enéide.

Il ne faut pas s'y tromper, ces diverses traditions qui conduisent Enée en Thrace, en Sicile, en Italie, ont été inventées dans ces pays mêmes, jaloux d'un tel honneur, et mises en œuvre par les poëtes nationaux. Homère n'a pas eu la moindre connaissance des destinées qui appelaient le héros troyen en Italie. Il ne pouvait faire allusion à Rome, qui ne devait être fondée que bien long-temps après lui: autrement, il faudrait lui reconnaître, avec le bon Eustathe, cet esprit prophétique que les anciens

attribuaient aux poètes. D'ailleurs on sait où en était alors la science géographique chez les Grecs. Dans l'Odyssée, la Sicile est présentée comme un pays de géants et de monstres, et la contrée des Cimmériens, c'est-à-dire le rivage de Cumes en Italie, comme l'extrémité du monde (Odyssée XI, 1-40)

Hésiode, sans doute postérieur à Homère, ne paraît pas beaucoup mieux connaître l'Italie, qui était encore pour les Grecs une région mystérieuse : " Circé, dit-il, eut trois fils, Agrius, Latinus et Telegonus, qui régnèrent bien loin à l'extrémité des îles Sacrées sur le peuple entier des illustres Tyrrhéniens :

Κίρχη δ' Ἡελίου θυγάτηρ Ὑπεριονίδαο
γείνατ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἐν φιλότητι
Ἄγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε,
Τηλεγόνον τ' ἔτικτε διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην.
Οἳ δ' ἤτοι μάλα τῆλε μυχῷ νήσων ἱεράων
(Théogonie 1011) Πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλειτοῖσιν ἄνασσον.

Ainsi les Grecs pouvaient alors connaître les Tyrrhéniens ; mais où les plaçaient-ils ? dans les îles Sacrées : expression vague, et qui dénote assurément des connaissances géographiques fort confuses encore.

Ce passage d'Hésiode a pu mettre Virgile dans l'embarras. Comment le concilier avec la tradition qui fait arriver Enée à la Cour du roi Latinus. Comment le fils d'Ulysse pouvait-il avoir une fille

à offrir en mariage au prince troyen ? Force a été de changer la généalogie de Latinus, et de lui donner pour père, non plus Ulysse, mais Faunus.

Homère ne pouvait donc pas songer à la grandeur future de Rome, lorsqu'il disait :

νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει.

Il n'y avait qu'un moyen de lui prêter une pareille intention, c'était de changer le vers. Ainsi firent quelques scholiastes (Strabon, XIII, 609). Ils substituèrent γένος à βίη ; πάντεσσιν à Τρώεσσιν et lurent :

νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο γένος πάντεσσιν ἀνάξει.

C'était une allusion évidente à la puissance romaine.

Cette interpolation est antérieure à Virgile, qui en a profité. Voici en quels termes l'oracle d'Apollon promet à la race d'Énée l'empire du monde :

Dardanidæ duri, quæ vos a stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Accipiet reduces : antiquam exquirite matrem.
Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

(Æneid III, 94)

Le quatrième vers rappelle clairement le vers grec altéré par les scholiastes. Virgile emploie ailleurs encore domus comme équivalent de γένος ; par exemple, dans ces vers si souvent et si justement cités :

Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperium que pater Romanus habebit.
(IX. 444)

Enfin, dans le dernier vers on reconnaît facilement
καὶ παίδων παῖδες τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Nous ne pouvons passer outre sans expliquer en quelques mots " antiquam exquirite matrem. " L'Italie était la mère des Troyens, parceque Dardanus, fondateur du royaume de Troie, en était sorti. Il était né à Corythe en Tyrrhénie. Forcé de s'expatrier après le meurtre de son frère, Jasius, il avait passé dans l'île de Samothrace, et delà en Phrygie près de Teucer qui lui donna sa fille en mariage (Enéide, 3e livre, 6e Excursus de Heyne " De Dardani originibus."). Le seul nom de "Dardanidæ" aurait suffi pour éclairer Enée s'il avait connu cette origine. Il l'ignorait, comprit mal l'oracle, et ce furent ses Dieux Pénates qui lui en révélèrent dans un songe le sens véritable, lorsqu'ils lui dirent :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt

. . . .

Hæ nobis propriæ sedes; hinc Dardanus ortus
(IIIe. liv. v. 163)

Cette généalogie des Romains fut donc imaginée par les Grecs ; mais à quelle époque? Plutarque (Quæstiones romanæ et Vie de Romulus) :

Denys d'Halicarnasse (Antiquités romaines) et Festus (Roma) nomment quelques-uns des auteurs qui l'ont adoptée.

Le plus ancien paraît être Damastès de Sigée, ancien logographe, disciple d'Hellanicus, contemporain d'Hérodote, qui correspond au commencement du quatrième siècle de Rome. Et il n'est peut-être pas le premier qui ait fait mention de ce voyage d'Enée en Italie (Didot, Fragm. des historiens grecs, T. II, p. 64 et 66).

On cite après lui un certain Dioclès de Péparèthe (Id. ibid. T. III, pag. 80), suivi, selon Plutarque, par Fabius Pictor. Plutarque veut-il parler de Quintus Fabius, celui que Tite-Live appelle "Scriptorum antiquissimus" ou de Numerius Fabius Pictor, celui que nomme Cicéron dans le De divinatione (I, 21) : "His adjungatur etiam Æneæ somnium, quod in Numerii Fabii Pictoris Græcis annalibus ejusmodi est ...) ? Il ne s'explique pas à cet égard.

On nomme ensuite Cephalon de Gergithe (dans la Grande-Grèce), auteur d'un ouvrage intitulé : Τρωϊκά. On pourrait citer encore beaucoup d'autres noms de ce genre ; mais il doit nous suffire de rappeler les plus anciens.

Si cette tradition toute grecque a été suivie par les historiens de la Grèce, elle devait l'être à plus forte raison par ses poètes. Sous Ptolémée Philadelphe, dans la deuxième moitié du cinquième siècle de Rome, Lycophron, que la Cour des Lagides avait placé dans sa pléiade poétique avec Apollonius de Rhodes, Aratus, Homère fils de Myro, Sosithée, Théocrite, Lycophron fait prédire à sa Cassandre l'origine troyenne des Romains. Dans son poème intitulé Ἀλεξάνδρα, poème dont Suidas a pu dire: "τὸ σκοτεινὸν ποίημα"; Stace: "latebras Lycophronis atri" et que de nos jours on a finement appelé "un véritable monstre de bizarrerie et de ténèbres plus que Cimmériennes" (Mr Boissonnade, art. Lycophron dans la Biographie Universelle), dans ce poème, Cassandre, du haut de la tour, où Priam la tient enfermée, voit partir le vaisseau "qui transporte aux rivages du Péloponèse le ravisseur d'Hélène". — "Ce spectacle, ajoute le critique éminent que nous venons de citer, redoublant les accès de sa sainte manie, l'avenir tout entier se déroule devant elle: ses regards prophétiques aperçoivent par avance tous les malheurs que ce fatal voyage doit attirer sur l'Asie; et cédant à l'assaut victorieux du démon victorieux qui l'obsède, elle raconte ces longues ca-

l'amitiés dans un langage inspiré que les hommes n'avaient point encore entendu, et qu'ils pourront à peine comprendre. Ce n'est plus une mortelle, c'est Apollon même qui parle par sa voix; non pas cet Apollon qui chantait les vers faciles qu'Homère écrivait; c'est l'Apollon des trépieds, le dieu qui dictait à ses prophètes des paroles inintelligibles, et que les tortueuses ambiguïtés de ses oracles avaient fait surnommer Λοξίας".

Cassandre vient de prédire les malheurs réservés à tous les siens; mais en revanche, dit-elle, la gloire de son antique race s'accroîtra chez ses descendants; ils conquerront par leurs armes le premier rang parmi les nations, et la domination universelle sur la terre et sur les mers:

(v. 1226. édit. de M. Dehèque Page 55.)

Γένους δέ πάππων τῶν ἐμῶν αὖθις κλέος
μέγιστον αὐξήσουσιν ἄμναμοί ποτε,
αἰχμαῖς τὸ πρωτόλειον ἄραντες στέφος,
γῆς καὶ θαλάσσης σκῆπτρα καὶ μοναρχίαν
λαβόντες...

Ce n'est rien moins que le tableau de la grandeur romaine.

Un de ses descendants, ajoute-t-elle, le fils de Castnia, de Chœrade, laissera deux lionceaux de la plus forte race:

Τοιούς δ' ἐμός τις σύγγονος λείψει διπλοῦς

σκύμνους λέοντας, ἔξοχον ῥώμῃ γένος.
ὁ Καστνίας τε τῆς τε Χοιράδος γόνος,
βουλαῖς ἄριστος, οὐδ' ὀνοστὸς ἐν μάχαις.

Ce parent de Cassandre, c'est Enée, fils de Vénus <u>Castnia</u> (du mont <u>Κάστνιον</u> en Pamphilie). Dans ces deux lionceaux, on reconnaît Rémus et Romulus ; on serait même tenté de croire que dans <u>ῥώμῃ</u>, le subtil poète d'Alexandrie ait voulu mettre une allusion indirecte au nom de Rome.

" Après avoir long-temps erré, il trouvera l'hospitalité en Tyrrhénie sur les bords du Lingée, qui roule des eaux fumantes, à Pise et dans les humides vallées d'Agylla." (<u>Trad. Dehèque</u>) :

Πάλιν πλανήτην δέξεται Τυρσηνία
Λιγγεύς τε, θερμῶν ῥεῖθρον ἐκβράσσων ποτῶν,
καὶ Πῖσ' Ἀγύλλης θ' αἱ πολύρρηνοι νάπαι.

Voilà des noms plus connus, moins celui du Lingée qui, sans doute, désigne le Tibre ; la prophétie devient plus claire ; la concordance de ces prédictions avec le sujet même de l'<u>Enéide</u> est de plus en plus frappante. D'ailleurs Virgile ne songeait-il pas à ce passage de Lycophron, lorsqu'il faisait dire à Anchise :

" Nate, Iliacis exercite fatis,
Sola mihi tales casus Cassandra canebat " ?

(En. III, 182).

Cassandre prédit, plus obscurément il est vrai, les combats qui attendent Enée en Italie; elle fait allusion à la fable des tables mangées, à celle de la laie aux trente petits; elle voit enfin naître la ville qui portera un jour le nom de Rome:

vers 1250 ἔνθα τράπεζαν εἰδάτων πλήρη κιχών,
τὴν ὕστερον βρωθεῖσαν ἐξ ὀπαόνων,
μνήμην παλαιῶν λήψεται θεσπισμάτων.
κτίσει δὲ χώραν ἐν τόποις Βορειγόνων
ὑπὲρ Λατίνους Δαυνίους τ' ᾠκισμένην,
πύργους τριάκοντα ἐξαριθμήσας γονὰς
συὸς κελαινῆς...

Virgile a soigneusement recueilli et raconté ces légendes au VIIe livre (V. 114) et au IIIe (V. 390) de son Eneide.

La prophétesse poursuit en exaltant la piété du héros "καὶ ἐχθροῖς εὐσεβέστατος κριθεὶς", celui que Virgile appellera "pius Aeneas"; et elle termine en s'écriant avec une sorte d'enthousiasme:

"Il fondera pour ses descendants une patrie dont les poëtes chanteront la prospérité et les victoires, une citadelle qui s'élèvera près des grands bois du Circeum (montagne du Latium, demeure de Circé), près du vaste port d'Aetos... &c:

τὴν πλεῖστον ὑμνηθεῖσαν ἐν χάρμαις πάτραν

(vers 1221). ἐν ὀψιτέκνοις ὄλβιαν δαμήσεται....

Tel est ce passage vraiment curieux, où un poëte d'Alexandrie fait prédire par la fille de Priam les faits merveilleux dont l'éclectisme de Virgile a composé l'Enéide. Properce semble s'en être inspiré lorsqu'il dit:

Aut si Pergameæ sero rata carmina vatis
 Longævum ad Priami vera fuere caput:
Vertite equum, Danai! male vincitis; Ilia tellus
(IV, 1, 51). Vivet, et huic cineri Jupiter arma dabit.

et avant Properce, Virgile:

Sola mihi tales casus Cassandra canebat.
(III, 183). etc.

On a soupçonné d'interpolation toute cette partie de l'Alexandra. On a dit que Lycophron entendait trop bien son rôle de courtisan pour faire un tel éloge d'un état autre que celui de Ptolémée et que d'ailleurs les Romains n'étaient pas alors assez puissants ni connus pour être exaltés à ce point par un poëte contemporain. C'est l'opinion de lord Rouston, traducteur de Lycophron, et de Niebuhr. On peut répondre, non pas comme Tzetzès que l'objection est ridicule, car ce n'est pas répondre mais comme Mr. Boissonnade, "que Lycophron qui connaissait l'histoire de l'Italie aussi bien que celle de la Grèce, n'ignorait pas que d'anciens ora

cles avaient promis aux Romains l'empire du monde ; qu'il avait cru pouvoir en faire usage dans les convenances du rôle de Cassandre, sans blesser celles du rôle de courtisan, parce que les Romains étaient alors si éloignés de voir se réaliser leurs magnifiques prophéties, qu'elles n'étaient qu'une fiction propre seulement à fortifier et à conduire l'économie de l'ouvrage. »

En résumé, tout montre que la fabuleuse généalogie des Romains est une invention des Grecs, et que ceux-ci l'ont imaginée à une époque indéterminée, mais à coup sûr antérieure aux premiers historiens des Romains, venus au sixième siècle de Rome en même temps que leurs premiers poètes.

Les anciens historiens l'ont tous prise pour point de départ. Denys d'Halicarnasse, dans le 1er liv. de ses Antiquités romaines ; Aurélius Victor, contemporain de Julien, dans son Origines gentis romanae ; Servius, çà et là dans son Commentaire de Virgile, nous en ont laissé de nombreux témoignages.

Dès lors l'histoire suivit presque toujours cette tradition. Salluste, si sévère et si grave, la rappelle au sixième chapitre de son Catilina : « Urbem Romam, dit-il, sicuti ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui, Aenea duce, profugi, sedibus incertis vagabantur. »

C'est par là que Tite-Live commence son histoire: après la prise de Troie et la ruine des Troyens, deux seulement ont été épargnés, Antenor et Enée. Antenor est allé s'établir au fond du golfe Adriatique. Quant à Enée: " Aeneam, ab simili clade domo profugum, sed ad magna rerum initia ducentibus fatis primo in Macedoniam venisse (Lycophron l'y conduit également, 1236); inde in Siciliam quaerentem sedes delatum: a Sicilia classe ad Laurentem agrum tenuisse." Puis nous voyons tout le sujet de l'Enéide se dérouler devant nos yeux: la défaite de Latinus, bien que Tite-Live cite à ce propos une autre tradition (" duplex fama est "), la fondation de Lavinium; la guerre qui s'allume entre les aborigènes aidés des Troyens et Turnus roi des Rutules; nous y trouvons encore, comme dans Virgile, la tradition de la mort de Cacus et du culte d'Hercule institué par Evandre.

Tous ces faits, Tite-Live ne les adopte pas avec une aveugle confiance. Il en commence le récit par ces mots: " Jampridem omnium primum satis constat ... — Il dit plus loin: " Quis rem tam veterem pro certo affirmare queat?" On ne peut donc l'accuser de crédulité. D'ailleurs il montre bien dans son admirable préface, qu'il ne se fait pas d'illusion sur l'authenticité de ces vieilles légendes

der; il les adopte sans les discuter : " Quæ ante conditam condendamve urbem, poeticis magis decora fabulis, quam incorruptis rerum gestarum monumentis traduntur, ea nec affirmare, nec refellere audeo." Un peuple a le droit de consacrer ses origines : le peuple romain plus que tous les autres : " datur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divis, primordia urbium augustiora faciat : et, si populo licere oportet consecrare origines suas et ad deos referre auctores, ea belli gloria est populo romano, ut, quum suum conditorisque sui parentem Martem potissimum ferat, tam hoc gentes humanæ patiantur æquo animo quam imperium patiuntur."

On voit dans Justin (43, 1) que Trogue-Pompée remontait, dans son histoire, à l'origine troyenne des Romains : " (Latino) tenente regnum, Æneas ab Ilio, Troja expugnata, in Italiam venit " ; puis vient l'histoire de la fondation de Rome, telle que la raconte Tite-Live.

Cette tradition a peut être son expression la plus parfaite dans un autre passage du même auteur, lorsqu'il représente les Romains sous les murs de Troie, au commencement de la guerre d'Antiochus (XXI. 8) : " Quum ab utrisque bellum pararetur, ingressique Asiam Romani Ilion venissent,

mutua gratulatio Iliensium ac Romanorum fuit, Iliensibus Aeneam, caeteros que cum eo duces à se profectos, Romanis se ab his procreatos referentibus. Tanta que laetitia omnium fuit, quanta esse post longum tempus inter parentes et liberos solet...... Romanos, avitos Lares et incunabula majorum, templa que ac deorum simulacra inexplebile desiderium videndi tenebat."

Ce tableau est, comme on le voit, assez vif et animé. Il montre avec quelle confiance Trogue-Pompée avait adopté cette tradition, et aussi jusqu'à quel point elle était devenue nationale.

Denys d'Halicarnasse contemporain de Virgile devait plus que tout autre — donner place dans son histoire à cette fabuleuse généalogie de Rome; il la discute, il cite, comme nous l'avons vu, les logographes ou historiens qui en ont parlé. Seulement, il raconte ces événements obscurs et incertains avec une précision qui, chez lui, a quelque chose de puéril.

Nous voyons que, sur ce point, les orateurs étaient d'aussi facile composition que les historiens. Cicéron dit au 32e chapitre du "De Signis" "Segesta est pervetus oppidum in Sicilia, quod ab Aenea fugiente à Troja atque in haec loca veniente conditum esse demonstrant."

Les poëtes n'ont pas dû faire autrement: d'ab

leurs les anciens poètes n'étaient, à certains égards, que des historiens en vers.

Naevius remontait à l'émigration d'Anchise et d'Enée. D'après Artinus et le Laocoon de Sophocle, il admettait qu'ils étaient sortis de Troie avant la victoire des Grecs. On sait que, sur les sept livres de son poème, deux traitent de ce préambule fabuleux de l'histoire romaine.

A son tour Ennius fait la généalogie d'Enée depuis le Chaos, et passe en revue ses descendants jusqu'à Romulus. – Son apostrophe à Vénus ne manque pas de beauté:

Te nunc, Sancta Venus, precor, et genitrix patri' nostri
Ut me de coelo visas cognata parumper.

Le mot Cognata appliqué à Vénus est spirituel. – Il n'est pas jusqu'au sceptique Lucrèce qui n'ait payé son tribut à cette vieille tradition. Tout le monde connaît sa belle invocation à la mère des Romains, à Vénus: Aeneadum genitrix!

Il est naturel que les poètes contemporains de Virgile aient accueilli avec plus d'empressement encore cette légende fabuleuse.

L'an 737 de Rome, deux ans après la mort de Virgile, Horace est chargé du Carmen seculare. Il y rappelle l'établissement d'Enée en Italie:

Roma si vestrum est opus, Iliæque
Littus Etruscum tenuere turmæ,
Jussa pars mutare lares et urbem
Sospite cursu
Cui per ardentem sine fraude Trojam
Castus Æneas, patriæ superstes,
Liberum munivit iter, daturus
Plura relictis.

Dans cette sixième ode du IV.e livre, qui passe pour être une préparation du chant séculaire il s'exprime de même:

Ni tuis victus Veneris que gratæ
Vocibus, divum pater annuisset
Rebus Æneæ potiore ductos
Alite muros.

Il rappelle encore cette tradition dans l'ode 3.e du 3.e livre, lorsque Junon se réconcilie avec Romulus et son peuple:

Sed bellicosis fata quiritibus
Hac lege dico, ne nimium pii,
Rebusque fidentes, avitæ
Tecta velint reparare Trojæ.

Si l'on ajoute à ces divers passages les odes en quelque sorte nationales où le poète chante les gloires de la république et déplore les excès de la liberté, celles où il célèbre l'empire et le pacificateur de

l'univers, on formera de cet ensemble comme une Enéide lyrique, contemporaine de l'Enéide épique, et peut-être non moins grande.

Properce est fidèle à la même tradition; il s'était proposé d'écrire un poème sur le sujet traité depuis par Ovide dans ses Fastes :

"Sacra dies que canam et cognomina prisca locorum"

dit-il, dans une pièce qui semble un fragment de ce poème, la première des élégies de son quatrième livre. Comme Ovide, il aurait rappelé les souvenirs fabuleux et historiques de sa patrie. L'origine troyenne de Rome devait être nécessairement son point de départ:

Hoc quodcumque vides, hospes, qua maxima Roma est,
Ante Phrygem Aneam collis et herba fuit;
Aque ubi navali stant sacra palatia Phœbo,
Evandri profugæ concubuere boves.

Ce début rappelle les beaux vers de Virgile:

. . . . . . passim que armenta videbant
Romano que foro, et lautis mugire Carenis.

et renouvelle une idée souvent reprise depuis par les poëtes.

Plus loin (vers 39) Properce reporte sa pensée vers Troie, mère de Rome, vers Enée, le pieux héros :

Huc melius profugos misisti, Troja, penates,
O quali vecta est Dardana puppis ave!
Jam bene spondebam tunc omina, quod nihil illa[m]
Laeserit abiegni venter apertus equi,
Quum pater in nati trepidus cervice pependit
Et verita est humeros lambere flamma pios.

Tibulle fait de même. Il célèbre (II.5) l'entrée des fils de Messala dans le collége des prêtres Sibyllins. De là un certain nombre de vers où il retrace quelques prophéties de Phébus. Ainsi inspirée par lui, la Sibylle fait entendre au fils d'Anchise la volonté des dieux :

Hæc dedit Aneæ sortes, postquam ille parentem
Dicitur, et raptos sustinuisse Lares.
Nec fore credebat Romam, quum mœstus ab alto
Ilion ardentes respiceret que deos.

. . . .

Impiger Anea, volitantis frater Amoris,
Troïa qui profugis sacra vehis ratibus;
Jam tibi Laurentes adsignat Jupiter agros;
Jam vocat errantes hospita terra lares.
Illic sanctus eris, quum te veneranda Numici
Unda Deum cœlo miserit Indigetem.

Le poète achève l'histoire d'Enée et de ses successeurs, et arrive ainsi à la fondation de Rome :

. . . . . hic magnæ jam locus urbis erit.

La tradition est religieusement suivie. Comme Virgile, il marque le contraste entre les humbles commencements de Rome et sa grandeur présente.

Sed tunc pascebant herbosa palatia vaccae
Et stabant humiles in Jovis arce casae;
Lacte madens illic suberat Pan ilicis umbrae
Et facta agresti lignea falce Pales...

Tibulle aime beaucoup les peintures de la vie rustique; il les prodigue à cet endroit, non sans charme, mais en traits qui peut-être adoucissent trop l'antique rudesse. Il y revient encore à la fin de son poëme, lorsqu'il invite les gens de la campagne à se réjouir:

Laurus, Io, bona signa dabit, gaudete, coloni
Distendet spicis horrea plena Ceres
etc..

Enfin il n'oublie pas qu'il écrit une élégie; il fait allusion à ses amours:

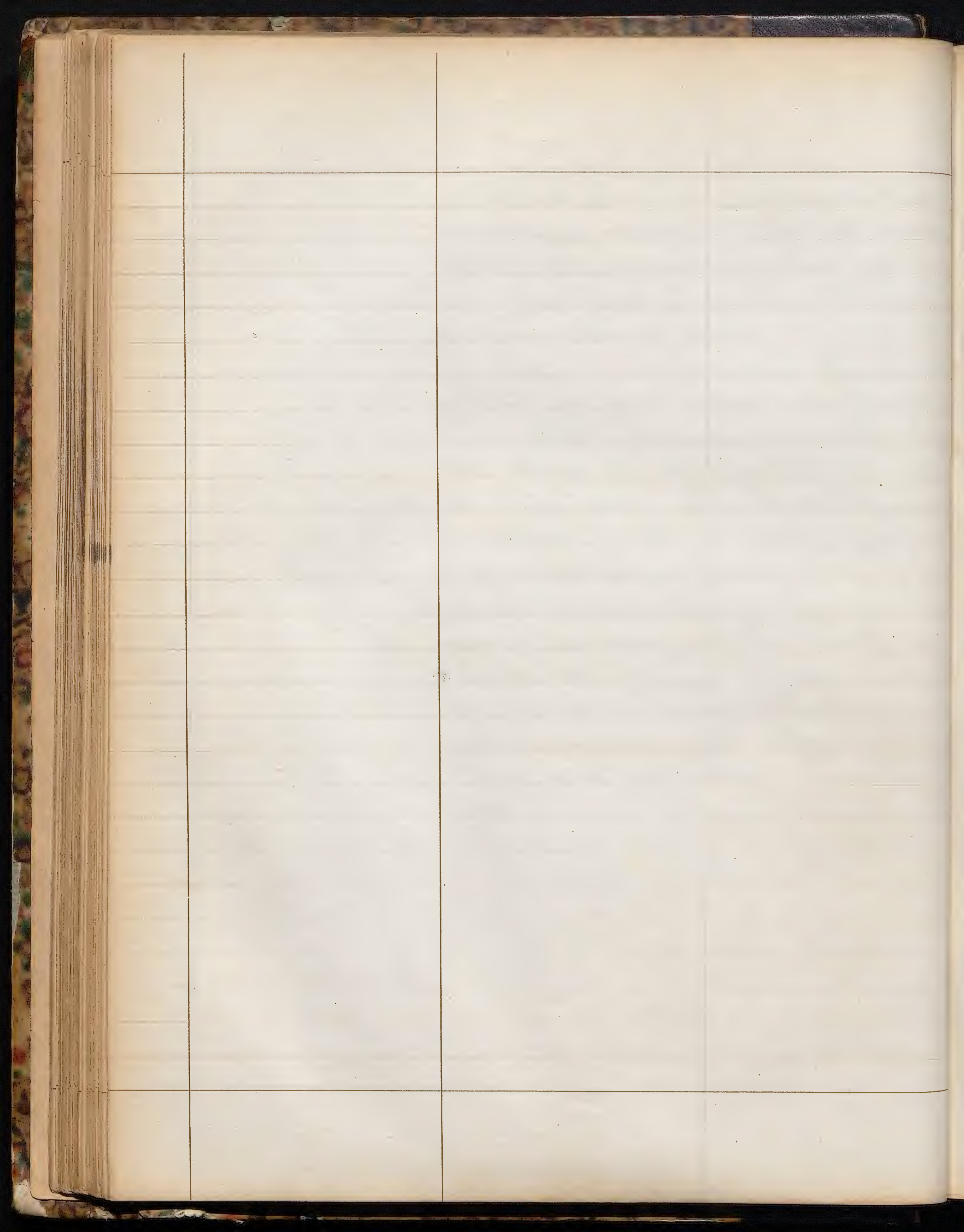
Pace tua, pereant que arcus, pereant que sagittae,
Phoebe: modo in terris erret inermis Amor.
Ars bona; sed postquam sumpsit sibi tela Cupido,
Heu! heu! quam multis ars dedit illa malum!
Et mihi praecipue....

Tibulle a donc fait son Enéide élégiaque.

A toutes les époques et sous toutes les formes, nous voyons se renouveler à Rome cette antique légende, cette généalogie merveilleuse ; mais c'est sous Auguste surtout que les écrivains la racontent, la chantent comme de concert.

Virgile n'a fait que ce qu'ont fait avant lui et de son temps tous les historiens et tous les poètes. Comme eux et mieux qu'eux, il a combiné les traditions diverses ; il a mis un art infini à les fondre dans un seul tout qui eût une sorte de vraisemblance historique. Mais le sujet de l'Enéide n'avait pas seulement une existence littéraire ; il avait, pour ainsi dire, une existence publique plus ancienne encore. Nous verrons que Virgile ne le puisa pas seulement dans les auteurs grecs et latins, mais aussi dans la croyance universelle ; que ce sujet avait un grand intérêt national, et même un grand intérêt contemporain, l'intérêt de l'à-propos.

Hinstin.



3e Leçon.

Sur la tradition de l'établissement d'Énée en Italie.

(Suite).

—

Caractère national et populaire de cette tradition.

Rédaction faite avec soin. Textes bien étudiés. Idées rapportées avec exactitude, et d'un style généralement facile et assez élégant.

3e Leçon.

Sur la tradition de l'établissement d'Enée en Italie (Suite). Caractère national et populaire de cette tradition.

Dans l'étude de l'*Enéide*, le sujet même devait attirer d'abord notre attention. Nous avons suivi à travers les siècles depuis Homère et les plus anciens logographes jusqu'à Tite-Live et à Virgile, la tradition des grandes destinées promises à Enée et à sa race, de son établissement en Italie et de l'origine troyenne des Romains : nous l'avons vue passer de l'histoire et de la poésie grecques aux vieux annalistes et aux anciens poètes de Rome, et se transmettre comme un héritage national, de la chronique de Fabius Pictor aux histoires de Salluste, de Tite-Live et de Trogue-Pompée ; de la rude poésie de Naevius et d'Ennius à la langue harmonieuse et parfaite du siècle d'Auguste, où Virgile donnait enfin aux Romains leur *Enéide* épique, tandis qu'Horace dans ses odes, Tibulle et Properce dans leurs élégies, semaient pour ainsi dire çà et là les fragments d'une *Enéide* lyrique et élégiaque.

A cette liste des poètes qui ont chanté Enée et les ancêtres troyens du peuple romain, un nom manquait, c'était celui d'Ovide : nous devons l'y ajouter aujourd'hui.

Les *Fastes*, cette revue poétique du calendrier

romain, offrent à chaque page les souvenirs des vieilles traditions qui font remonter à Troie et à Enée l'origine des Romains. Dans les livres IV et V des <u>Métamorphoses</u>, un résumé rapide de l'<u>Enéide</u>, entrecoupé de légendes grecques et italiques, sert de fond au récit des dernières merveilles qui amènent le poète à la Rome historique de Romulus et de César. Presque à la fin du poème, quand Ovide appelle sur la tête d'Auguste la faveur des dieux protecteurs de Rome, les divinités qu'il invoque, ce sont les dieux communs à Enée et à ses descendants, Phébus, Jupiter, Vesta; ce sont les Pénates de Troie, ce sont les héros de la patrie troyenne ou romaine, devenus des dieux à leur tour:

Di, precor, Æneæ comites, quibus ensis et ignis
Cesserunt, Dique Indigetes (1) genitorque Quirine

(1) Il n'est peut-être pas d'étymologie qui ait été plus débattue que celle d'<u>Indigetes</u>. On l'a fait venir de <u>in</u> et de <u>dico</u>, consacrer, d'où <u>indices</u> et <u>indiges</u> par le changement de C en G; de <u>indigito</u>, qui a le même sens qu'<u>invoco</u>, et qui se compose de <u>indu</u> pour <u>in</u>, et de <u>cito</u> invoquer; de <u>indu</u> pour <u>in</u>, et de <u>ago</u> habiter, vivre; en ce sens que les dieux nationaux habitent le sol où on les adore; quelques-uns enfin le font dériver de <u>indu</u> et de <u>geno</u>, <u>gigno</u>. (Forcellini, Indigetes). Quoiqu'il

Urbis, et invicti genitor Gradive Quirini,
Vestaque Caesareos inter sacrata penates,
Et cum Caesarea tu, Phœbe domestice, Vesta,
Quique tenes altus Tarpeias Jupiter arces...

Métam. liv. XV 861 seq.

Il est curieux de retrouver dans cette invocation la même religion politique que dans l'Enéide.

Les poëtes, les historiens, jusqu'aux orateurs latins viennent de passer tour à tour devant nos yeux et de rendre témoignage à l'antiquité, comme à la perpétuité de la tradition qui fait de Rome une fille de l'Asie et des Troyens : la légende d'Enée avait à Rome une existence littéraire : ce n'était pas assez pour en faire le sujet d'une épopée nationale, il lui fallait encore une existence publique et populaire consacrée par la croyance universelle, par le langage officiel, par les institutions religieuses et politiques.

Ces deux choses peuvent être séparées : la tradition savante n'est pas toujours la tradition populaire, et la France en a vu un exemple au sei-

en soit de ces étymologies, le sens n'est pas douteux. Les Indigetes ce sont des mortels devenus dieux, et dieux de la patrie, comme Virgile l'indique lui-même dans un vers célèbre :

Di patrii Indigetes, et Romule, Vestaque mater !

zième siècle, dans un stérile essai de Ronsard.

Entre Marot et Malherbe, sous le règne de cette poésie légère, fille de nos vieux fabliaux et qui commençait à déchoir avec les héritiers de Marot ; le chef de la pléïade poétique, Ronsard, voulut relever la muse française et donner à sa patrie une épopée taillée sur le *patron* (c'est l'expression dont il se servait) d'Homère et de Virgile. Le seizième siècle, tout ébloui par son admiration pour les anciens, ne songeait plus guère aux héros de notre littérature épique du XIIIe siècle, ni aux vieux poëmes qu'avait si libéralement répandus sur l'Europe ce pays où l'on n'a pas la tête épique, comme on s'est plu à le dire. Ronsard les connaissait pourtant : il savait les noms de Roland, de Renaud, de Charlemagne :

Ronsard, Sonnet au roi Henri III.

Et tous ces vaillants preux de la saison première ;

mais il aima mieux les laisser dormir dans les chansons de geste et les romans de chevalerie, et il choisit pour son héros Francus, fils d'Hector, fondateur de Paris et aïeul des rois de France : " Muse, " s'écrie-t-il au début de son poëme,

Id. Franciade, vers 7, ch. 1.

De ce Troyen conte-moy les travaux,
Guerres, conseils, et combien sur les eaux
Il a de fois, en despit de Neptune,
Et de Junon surmonté la fortune,
Et sur la terre eschappé de péris,

ains que bastir les grands murs de Paris.

Par ce choix Ronsard pouvait se croire sur les traces de Virgile : il célébrait une tradition que Frédégaire avait rappelé dès le septième siècle; que les poëmes et les chroniques du moyen-âge avaient recueillie et qui de la Philippide de Guillaume le breton, et du Parthenopeus de Blois, avait passé de main en main jusqu'au seizième siècle où Etienne Pasquier s'arrête encore à la discuter. Mais cette légende de Francus était une tradition savante; le peuple ne l'avait jamais connue, ou l'avait oubliée; la religion et les institutions n'y croyaient pas : la Franciade aurait pu être une œuvre de génie; jamais elle n'aurait été une véritable épopée.

Mr. Gandar, Etude sur Ronsard, p. 27 suiv.

L'Enéide, au contraire, était une œuvre vraiment nationale : elle avait de quoi flatter le patriotisme de la vieille Rome républicaine, de quoi satisfaire aux légitimes exigences ou aux vanités de la Rome impériale; elle s'appuyait à la fois sur le passé et sur l'avenir des Romains; elle avait une existence publique aussi bien que littéraire.

Une question curieuse, mais qui ne peut recevoir de solution exacte, se présente au début de cette étude : à quelle époque la tradition d'Enée commença-t-elle à prendre place parmi les croyances du peuple romain? On se demande si

du temps des rois elle avait déjà pénétré en Italie : sans doute l'archéologie romaine eût répondu négativement à cette question par la bouche du plus savant des Romains, Varron, et de Macrobe son successeur dans la science. Macrobe (Saturnales, liv. 1 ch. XII) remarque d'après l'autorité de Cincius, auteur d'un livre sur les Fastes, que la mère d'Enée, Vénus, n'est pas nommée à côté des autres dieux dans les chants des prêtres Saliens, et que dans le mois d'Avril (Aprilis), dont on veut rattacher le nom à celui de la Vénus hellénique, Aphrodite, par le mot grec ἀφρός (écume de la mer) Vénus n'avait pas même de fêtes chez les plus anciens Romains. Varron lui aussi n'avait pu trouver le nom de Vénus dans les anciens monuments de la Rome royale, et faisait dériver le nom d'Avril du mot aperire, parce qu'au printemps tout s'ouvre et s'épanouit :

" Secundus (mensis), ut Fulvius scribit et Junius a Venere (dictus) quod ea sit Aphrodite; quojus nomen ego antiquis literis quod nusquam inveni, magis puto dictum quod ver omnia aperit, aprilem."

(Var. de lingua latina liv. 6. ch. 33).

Ainsi, si nous voulons en croire Varron, Vénus, la mère des Romains, Aeneadum genitrix, comme on l'appelait au temps de César, n'avait pas même de nom dans l'ancienne Rome !

Il est vrai qu'à l'érudition de Varron on peut

opposer un autre témoignage ; mais c'est celui d'un poète, d'un familier d'Auguste, d'Ovide enfin qui a choisi une tradition plus poétique et plus agréable aussi à la famille Julia : "Romulus, dit-il, lorsqu'il institua l'année romaine de 10 mois, consacra le premier à son père, au dieu Mars ; le second, il le donna à Vénus, à la mère d'Enée, son aïeul, et le nomma Aprilis, du nom de la déesse Aphrodite :

Ovide (Fastes, liv. IV vers 23)

Hoc pater Iliades, quum longum scriberet annum
Vidit et auctores retulit ipse suos.
Ut que fero Marti primam dedit ordine sortem,
Quod sibi nascendi proxima causa fuit ;
Sic Venerem gradibus multis in gente repertam
Alterius voluit mensis habere locum.

Le poète profite de l'occasion pour rappeler la longue généalogie des rois d'Albe qui rattache Romulus à Enée, puis il revient à Vénus et au mois d'Avril, entremêlant avec art les noms des chefs troyens qui ont suivi Enée en Italie et qui y ont fondé des villes, avec des dissertations philologiques sur l'origine grecque du mot aprilis et de spirituelles apostrophes à la déesse insultée par cette science curieuse qui veut lui ravir son beau mois. C'est une note insérée dans le texte, comme en faisaient quelquefois le vieil Ennius et ses contemporains, mais embellie de tout l'art et de tout l'esprit d'Ovide qui en avait tant.

Ovid. Fastes, liv. IV, v. 61.	... Veneris mensem Graio sermone notatum Auguror: a spumis est dea dicta maris. Nec tibi sit mirum graeco rem nomine dici, Itala nam tellus Graecia major erat. . . . .
id ibid liv. IV. 85.	Quo non livor adit? Sunt qui tibi mensis honorem Eripuisse velint, invideantque, Venus, Nam quia ver aperit tunc omnia; densaque cedit Frigoris asperitas, fetaque terra patet: Aprilem memorant ab aperto tempore dictum, Quem Venus injecta vindicat alma manu.
	Mais ces gracieuses allusions à la jurisprudence romaine qui nous montrent Vénus mettant la main sur ce mois devenu sa propriété, cette spirituelle indignation du poète contre les grammairiens ne sont pas des arguments, et sans doute il nous faut renoncer malgré Ovide à faire remonter jusqu'aux premiers temps de Rome la légende d'Enée et de l'origine troyenne des Romains. Toutefois la première apparition de cette croyance se perd encore dans la nuit des antiquités romaines. Le temple de Vesta fondé par Numa reçut de très bonne heure le nom de Foyer Iliaque, qu'Ovide lui donne à chaque page:
id id III 418. (voir aussi, même livre, le vers 423)	Quisquis ades, sacraque colis penetralia Vestae, Cratera Iliacis thuraque pone focis,

dit le poète au prêtre de Vesta ; et quelques vers plus loin en invoquant la déesse pour le salut d'Auguste, son grand pontife, il ajoute :

Ortus ab Aenea tangit cognata sacerdos
Numina : cognatum, Vesta, tuere caput.

Dans le temple de Vesta, on conservait des objets sacrés que la croyance populaire regardait comme des monuments de l'origine troyenne de Rome. C'était, avant tout le fameux Palladium, cette mystérieuse statue de Minerve qui était tombée du ciel sur le mont Ida, et que les Troyens regardaient comme un gage de salut et de prospérité. Enée, dit-on, avait sauvé la statue sacrée, l'avait emportée avec lui en Italie, et l'avait léguée aux Romains ses descendants. Toutefois là encore, la critique impitoyable opposait à la tradition romaine la tradition homérique, et demandait comment le Palladium, enlevé par Ulysse et par Diomède, aurait pu se retrouver tant de siècles après dans une ville de l'Italie. Les explications ne manquèrent pas : les uns prétendirent que la statue enlevée par les Grecs était un faux Palladium destiné à tromper leur adresse ; d'autres que le Palladium avait été rendu à Enée par Diomède lui-même, lorsque les deux héros s'étaient rencontrés en Italie après leurs longues traverses. Quoiqu'il en soit, Rome croyait à l'authenticité du Palladium, et,

(Voir Denys d'Halicarnasse II, 66)

dès le commencement du sixième siècle, un fait raconté par les historiens et par les poètes atteste que cette croyance avait jeté de profondes racines, et ne pouvait être née de la veille chez un peuple où elle comptait déjà des martyrs.

En l'an 511 de Rome (252 av. J.C) le temple de Vesta fut incendié. Le Palladium allait être consumé: L. Cæcilius Metellus, grand pontife et l'un des premiers personnages de Rome, se dévoua pour le sauver: il l'emporta à travers les flammes, mais il perdit la vue et eut un bras brûlé. Pour reconnaître ce dévouement, le peuple romain lui accorda le privilège inouï jusqu'alors de se faire conduire en char au Sénat.

Pline l'ancien raconte dans un beau passage le dévouement de Métellus, et c'est lui qui nous a conservé la mémoire de la récompense inouïe accordée au grand pontife de Vesta:

Pline (hist. natur. VII.45)

" Quintus Metellus in ea oratione quam habuit supremis laudibus patris sui L. Metelli, pontificis, bis Consulis, dictatoris, magistri equitum, quindecem viri agris dandis, qui primus elephantos in primo punico bello duxit in triumpho, scriptum reliquit, decem maximas res optimasque in quibus quærendis sapientes ætatem exigerent, consummasse eum. Voluisse enim primarium bellatorem esse,

optimum oratorem, fortissimum imperatorem, auspicio suo maximas res geri, maximo honore uti, summa sapientia esse, summum senatorem haberi, pecuniam magnam bono modo invenire, multos liberos relinquere, et clarissimum in civitate esse: hæc contigisse ei, nec ulli alii post Romam conditam. Longum est refellere et supervacuum, abunde uno casu refutante. Si quidem is Metellus orbam luminibus exegit senectam, amissis incendio, quum Palladium raperet, ex æde Vestæ, memorabili causa sed eventu misero. Quo fit ut infelix quidem dici non debeat: felix tamen non possit. Tribuit ei populus romanus, quod nunquam ulli alii ab condito ævo, ut quoties in senatum iret, curru veheretur ad curiam. Magnum et sublime, sed pro oculis datum."

Voici la traduction de ce dernier passage, d'après Mr. Littré :

"En effet ce Métellus passa sa vieillesse dans la cécité: il avait perdu la vue dans un incendie, pendant qu'il enlevait du temple de Vesta le Palladium: la cause de son accident était glorieuse, mais le résultat était triste. De fait, si on ne doit pas le dire malheureux, on ne peut pas le dire heureux non plus. Le peuple romain lui accorda le privilège que nul autre depuis la

fondation de Rome n'avait eu, d'aller en char, toutes les fois qu'il se rendrait au sénat : grande et noble récompense, mais donnée pour la perte des yeux."

Avant Pline, Métellus et le Palladium qu'il avait sauvé avaient trouvé un autre historien moins mélancolique, et moins élevé peut-être. C'était Ovide. Au sixième livre de ses Fastes (v. 419 et suiv.) le poète raconte longuement l'histoire du Palladium, ses voyages et enfin le péril d'où l'arracha Métellus :

Mœnia Dardanides nuper nova fecerat Ilus,
Ilus adhuc Asiæ dives habebat opes.
Creditur armiferæ signum cæleste Minervæ
Urbis in Iliacæ desiluisse jugo.
Cura videre fuit : vidi templum que locumque;
Hoc superest illic : Pallada Roma tenet.
Consulitur Smintheus, luco que obscurus opaco,
Hos non mentito reddidit ore sonos :
"Æthercam servate deam : servabitis urbem :
Imperium secum transferet illa loci."
Servat et inclusam summa tenet Ilus in arce,
Cura que ad hæredem Laomedonta venit.
Sub Priamo servata parum : sic ipsa volebas,
Ex quo judicio forma revicta tua est.
Seu genus Adrasti, seu furtis aptus Ulysses,
Seu pius Æneas, eripuisse ferunt.

Auctor in incerto est : res est romana : tuetur
Vesta : quod assiduo lumine cuncta videt.
Heu! quantum timuere patres, quo tempore Vesta
Arsit, et est tectis obruta pæne suis!
Flagrabant sancti sceleratis ignibus ignes :
Mista que erat flammæ flamma profana piæ.
Attonitæ flebant demisso crine ministræ ;
Abstulerat vires corporis ipse timor.
Provolat in medium, et magna "Succurrite" -voce,
"Non est auxilium flere", Metellus ait.
"Pignora virgineis fatalia tollite dextris,
Non ea sunt voto, sed rapienda manu.
Me miserum dubitatis!" ait (dubitare vi- -debat
Et pavidas posito procubuisse genu).
Haurit aquas, tollens que manus; "ignoscite", -dixit,
Sacra : vir intrabo non adeunda viro!
Si scelus est, in me commissi pœna redundet;
Sit capitis damno Roma soluta mei."
Dixit et irrupit : factum dea rapta probavit,
Pontificis que sui munere tuta fuit.
Nunc bene lucetis sacræ sub Cæsare flammæ
Ignis in Iliacis nunc erit est que focis.
Ce récit où brillent les qualités d'Ovide,

son élégance, sa noble familiarité, son élévation même, mais où l'on regrette de trouver aussi quelques-uns de ses défauts, par exemple ces oppositions subtiles, ces recherches de détails minutieux et affectés qui déparent souvent ses plus belles œuvres, ce récit prouve du moins que le culte de Vesta et du Palladium remontait bien au-delà du sixième siècle : de pareils dévouements ne pouvaient être inspirés par des croyances récentes, et les traditions qui s'y rattachaient devaient sans doute avoir jeté dans l'esprit des Romains de bien profondes racines.

Ce fait n'est pas isolé : on pourrait en recueillir beaucoup d'autres qui tous montrent l'antiquité de la tradition qui fait descendre les Romains des Troyens et d'Énée. Il existait à quelques milles de Rome, à Lavinium, un temple où l'on conservait, dit-on, les dieux pénates d'Énée, arrachés à l'incendie de Troie par la piété du héros : les consuls, les dictateurs entrant en charge allaient sacrifier à ces dieux protecteurs et à Vesta. Varron (Livre V 144, De lingua latina) ; Valère-Maxime (I. 6. 7) font allusion à cette coutume : Macrobe confirme et étend leur témoignage : " Eodem nomine (τὴν δυνατήν) appellavit (Virgilius) et Vestam, quam de numero penatium, aut certe comitem eorum esse manifestum est ; adeo ut et con-

(Macrobe, III. 4)

sules, et dictatores, et prætores, cum adeunt magistratum, Lavinii rem divinam faciant Penatibus pariter et Vestæ." Ces dieux avaient leur légende, et voici ce qu'en raconte Denys d'Halicarnasse:

(Denys, antiq. rom. I. 15)

"Dans le temps qu'on bâtissait Albe, il arriva un prodige fort étonnant. Car dès qu'on eut élevé un temple avec un sanctuaire, et qu'on eut transporté les statues des Dieux qu'Enée avait apportées de la Troade et qu'il avait placées à Lavinium, la nuit suivante, quoique les portes du temple fussent fermées, ces statues changèrent de place, sans qu'il y eût aucune ouverture aux murailles ni au toit, et on les retrouva à Lavinium sur leur ancien piédestal".

Une tradition recueillie ainsi par l'histoire et consacrée par un culte public devait remonter à une haute antiquité. Dans le beau passage de la Pharsale où Lucain nous montre César sacrifiant aux Dieux sur les ruines de Troie, il n'oublie pas les Dieux Pénates d'Enée conservés à Lavinium, ni tous ces souvenirs de la patrie troyenne consacrés par le culte et le respect des Romains:

(Lucain, Pharsale, IX, 990 s.sq.).

Di, cinerum phrygias colitis quicumque ruinas,
Æneæque mei quos nunc Lavinia sedes
Servat et Alba, Lares, et quorum lucet in aris

Ignis adhuc phrygius, nullique aspecta virorum
Pallas, in abstruso pignus memorabile templo,
Gentis Juleæ vestris clarissimus aris
Dat pia tura nepos, et vos in sede priori
Rite vocat. Date felices in cætera cursus:
Restituam populos. Grata vice munera reddent
Ausonidæ Phrygibus, romanaque Pergama
- surgent.

Enée même, l'aïeul de Romulus, et de César, était devenu un dieu après sa mort: il avait disparu dans une bataille sur les bords du Numicius: on disait que purifié par les eaux du fleuve, comme Hercule par les flammes du bûcher, il avait été prendre place dans le ciel à côté des Dieux, et on l'adorait sous le nom de Jupiter Indigète. Denys d'Halicarnasse vit encore ce temple, ou plutôt ce tombeau: c'était un petit tertre sur les bords du Numicius: un bois sacré l'entourait, et, suivant le témoignage de Pline, ce bois s'appelait Lucus Jovis Indigetis. Bien avant Denys d'Halicarnasse, un des plus anciens historiens de Rome, Pison avait parlé de ce bois et de ce temple: à tous ces témoignages vient s'ajouter celui de Tite-Live, qui, au 1er livre de ses Histoires, raconte la mort d'Enée et parle de son tombeau: "Secundum inde prælium Latinis, Æneæ etiam ultimum mortalium

(Denys d'halicarn. Antiq. I)

(Pline, hist. naturel. III. 5.)

(Tite-Live, Liv. I, ch. 2)

operum fuit. Situs est, quemcumque eum dici fas jus que est, super Numicum flumen. Jovem Indigetem appellant."

La tradition avait été plus loin : elle ne s'était pas contentée d'indiquer la place du tombeau d'Enée, et de consacrer un culte à ses Pénates ; elle avait entouré d'une sorte d'immortalité tous les objets qui se rattachaient aux origines merveilleuses de Rome et aux premiers fondateurs de la Ville Eternelle.

On montrait encore à Rome, du temps de Procope, le vaisseau qui avait apporté Enée en Italie. On voyait à Lavinium dans le temple de Vesta, où l'on conservait les dieux Pénates d'Enée, une représentation en bronze de la fameuse laie blanche qui donna son nom à Albe la longue. Varron dans son deuxième livre du De re rustica, rapporte qu'il vit à Lavinium le monument qui rappelait le prodige dont Enée avait été témoin : "(Portentum) illud antiquissimum

(Varro, De re rustica, II, 4)

fuisse scribitur, quod sus Aneae Lavinii triginta porcos pepererat albos. Itaque quod portenderit, factum triginta annis, ut Lavinienses condiderint oppidum Albam. Hujus suis ac porcorum, etiam nunc, vestigia apparent Lavinii : quod et simulacra eorum a henea etiam nunc in publico

posita, et corpus matris ab sacerdotibus, quod in salsura fuerit, demonstratur."

Lycophron ne va pas aussi loin que Varron: il ne parle que de la statue de bronze conservée à Lavinium.

Lycophron (Cassandre) 1253

Κτίσει δὲ χώραν ἐν τόποις Βορειγόνων
Ὑπὲρ Λατίνους Δαυνίους τ' ᾠκισμένην,
Πύργους τριάκοντ', ἐξαριθμήσας γονὰς
Συὸς κελαινῆς, ἣν ἀπ' Ἰδαίων λόφων
Καὶ Δαρδανείων ἐκ τόπων ναυσθλώσεται,
Ἰσηρίθμων θρέπτειραν ἐν τόκοις κάπρων·
Ἧς καὶ πόλει δείκηλον ἀνθήσει μιᾷ
Χαλκῷ τυπώσας καὶ τέκνων λαγοτρόφων.
Δείμας δὲ σηκὸν Μυνδίᾳ Παλληνίδι,
Πατρῷ' ἀγάλματ' ἐγκατοικιεῖ θεῶν. (1)

(1) "Il fondera dans le pays des Borigènes au-dessus du Latium et de la Daunie une ville à trente tours, ayant compté la progéniture d'une truie monstrueuse que, des collines de l'Ida, et des champs dardaniens, il emmènera sur son vaisseau nourrice de trente petits sangliers. De cette truie et des petits qui la têtent il consacrera dans sa ville unique l'image en bronze: et ayant construit un temple à Myndia Pallénis (Minerve), il y placera les statues des dieux de sa patrie."

(Traduct. de Mr. Dehecque, p. 55).

On voit que les témoignages ne manquent pas pour donner un caractère populaire aux moindres circonstances de la légende d'Enée.

En même temps que les croyances populaires faisaient des traditions troyennes une légende nationale, les actes du gouvernement lui donnaient une sorte de caractère officiel et public. En 550 de Rome (203) quarante ans après l'incendie du temple de Vesta et le dévouement de Métellus, au moment où le peuple romain épuisé par treize ans de guerre contre Annibal avait besoin de tout son courage pour en finir avec ce terrible ennemi, on consulta les livres Sibyllins pour ranimer la confiance et dissiper les craintes causées par quelques prodiges; et on y trouva qu'Annibal sortirait d'Italie, quand la statue de la grande déesse, Cybèle, aurait été apportée de Pessinunte à Rome. On pensait après six cents ans à une divinité de l'antique patrie, oubliée par les premiers Romains, et on proclamait ainsi en même temps que le culte de la déesse asiatique, l'origine troyenne de Rome. Tite-Live fut l'historien de ce culte nouveau, Ovide en fut le poète, et c'est à son récit que nous emprunterons les principaux traits:

Tite-Live XXIX, ch. 10. 11. 14

Ovide, Fastes, IV, 251 suiv.

Quum Trojam Æneas italos portaret in agros,
Est dea sacriferas pæne secuta rates.
Sed nondum fatis Latio sua numina posci

Senserat, adsuetis substiterat que locis.
Post ut Roma potens opibus jam secula quinque
Vidit, et edomito sustulit orbe caput,
Carminis Euboïci fatalia verba sacerdos
Inspicit: inspectum tale fuisse ferunt.
Mater abest; matrem jubeo, Romane, requiras:
Quum veniet, casta est accipienda manu.
Obscuræ sortis Patres ambagibus errant:
Quæve parens absit, quove petenda loco.
Consulitur Pæan: Divum que accersite matrem
Inquit, in Idæo est invenienda jugo.
Mittuntur proceres: Phrygiæ tum sceptra tenebat
Attalus: Ausoniis rem negat ille viris.
Mira canam: longo tremuit cum murmure
-tellus:
Et sic est adytis diva locuta suis:
Ipsa peti volui: nec sit mora: mitte volentem
Dignus Roma locus quo Deus omnis eat.

Le pöete nous raconte, un peu longuement peut-être, le voyage de la Déesse, son arrivée à Ostie, l'empressement du peuple: mais le vaisseau s'arrête dans le lit desséché du fleuve: aucun effort ne peut l'entraîner: seule une Vestale, Claudia, dont on avait soupçonné la vertu, invoque la Déesse, et avec sa ceinture attire le vaisseau que des milliers de bras n'avaient pu mouvoir; prouvant ainsi sa

chasteté par un miracle.

Trois ans à peine après l'arrivée de Cybèle à Rome, la tradition qui faisait remonter à Énée l'origine des Romains recevait une confirmation aussi éclatante : un général romain, Titus Flaminius, après avoir vaincu les Macédoniens et proclamé aux Jeux Isthmiques la prétendue liberté de la Grèce, consacrait dans le temple de Delphes une couronne d'or et des boucliers d'argent, avec une inscription qui donnait aux Romains et au général lui-même le nom de descendants d'Énée. C'était déjà le titre qu'un demi siècle plus tard Attius donnait sans doute aux Romains, dans sa tragédie de Decius, ou des Æneades (Decius, sive Æneades).

Plutarque, Vie de Flaminius, XXV.

Rome prenait soin de proclamer partout cette parenté troyenne qui la rattachait à l'Asie. Lorsqu'elle l'envahissait avec l'armée de Lucius Scipion, elle se faisait précéder de la légende d'Énée, et semblait ne vouloir que reconquérir son berceau. Il faut lire dans Tite-Live la visite que Lucius Scipion, marchant contre Antiochus, ne manqua pas d'aller faire à la ville d'Ilion, visite fameuse chantée par Ennius et par les contemporains. L'historien du siècle d'Auguste raconte avec complaisance comment le général romain monta à la citadelle, comment il y sacrifia à

Minerve, quelle était la joie des habitants d'Ilion en se voyant de pareils descendants, et celle des Romains en retrouvant leur berceau : " Inde Ilium processit, castris que in campo, qui est subjectus mœnibus positis, in urbem arcem que quum ascendisset, sacrificavit Minervæ præsidi arcis ; et Iliensibus in omni rerum verborum que honore ab se oriundos Romanos præferentibus, et Romanis lætis origine sua".

(Tite-Live, XXXVII. 37.)

Dans le traité conclu avec Antiochus après la bataille de Magnésie, les négociateurs romains n'oublièrent pas Ilion qui reçut la souveraineté des deux villes de Rhœteum et de Gergithe. Les visites à Ilion semblèrent dès lors une tradition pour les grands personnages de l'histoire romaine. César, dans la Pharsale, visite les ruines de l'ancienne Troie et les murs de la nouvelle. Germanicus aborde à Ilion pour y retrouver les souvenirs des origines romaines, et Tacite a soin de nous l'apprendre au deuxième livre des Annales : " Adito Ilio, quæque ibi varietate fortunæ, et nostri origine veneranda, relegit Asiam."

(Pharsale, livre IX)

(Tacit. Annales. II. 54)

Suétone nous apprend dans la Vie de César, que ce culte de l'antique berceau des Romains ne s'était pas borné à de stériles hommages. Le bruit avait couru que César voulait transporter à Ilion le siège de l'empire, et ramener la fortune des

(Suétone, Vie de César, 79)

Romains vers cet Orient d'où elle partait. Peut-être est-ce à un dessein semblable qu'il faut attribuer la troisième ode du livre III d'Horace, ode qui serait alors une protestation patriotique du poète en faveur de la Rome nouvelle contre l'antique Ilium:

(Horace, Odes. liv. III ode 3. vers 37).

Dum longus inter sæviat Ilion
Romam que Pontus, quâlibet exsules
In parte regnanto beati :
Dum Priami Paridis que busto
Insultet armentum, et catulos feræ
Celent inultæ, Stet Capitolium
Fulgens, triumphatis que possit
Roma ferox dare jura Medis.

L'origine troyenne des Romains était donc devenue une vérité officielle et consacrée, sinon historique. Mais ce caractère ne se bornait pas à l'ensemble des faits, il s'étendait jusqu'aux circonstances accessoires de la tradition d'Enée. Le plus grand orateur de Rome, dans un procès où une province plaidait contre un magistrat romain, et où les plus grands intérêts semblaient engagés, n'hésitait pas à rappeler la fondation de Ségeste en Sicile par le héros troyen comme un fait avoué et certain : "Segesta est oppidum pervetus in Sicilia, Judices, quod ab Ænea fugiente a Troia atque in hæc loca veniente conditum esse demonstrant. Itaque Segestani non

Cicero, in Verrem. De Signis, 33.

solum perpetua societate atque amicitia, verum etiam cognatione se cum populo romano conjunctos esse arbitrantur."

(Cicero, De Suppliciis, 47)

Cicéron invoque ce même lien de parenté entre Rome et Ségeste dans le De Suppliciis: " Illa Segestanorum non solum literis tradita neque commemorata verbis, sed multis officiis illorum usurpata et comprobata cognatio." Pour hasarder avec confiance de pareils souvenirs, il fallait que Cicéron fût sûr de trouver un appui dans les croyances de son auditoire.

Pour résumer en peu de mots cette étude préliminaire, nous avons vu que la tradition de l'établissement d'Énée en Italie et de l'origine troyenne des Romains, avait à Rome une existence littéraire que lui avaient acquise pendant quatre siècles les témoignages successifs de l'histoire et de la poésie grecque ou romaine. Elle avait plus encore, une existence publique et populaire, fondée sur les croyances universelles, sur les institutions religieuses et politiques, sur le langage officiel: nul sujet n'était plus propre à éveiller ou à satisfaire le patriotisme: nous nous attacherons à montrer que nul aussi ne convenait mieux à l'époque de Virgile, et que l'Enéide réunissait le mérite de l'à-propos à celui d'une tradition vraiment nationale.

H. Pigeonneau.

4e Leçon.

De l'intérêt du sujet de l'Enéide
pour les Romains.

—

Début du poëme.

—

Exposition – Invocation.

4e Leçon.

De l'intérêt du sujet de l'Enéide pour les Romains. Début du poëme. — Exposition. — Invocation.

Bonne rédaction. Etude des textes allégués, faite avec soin. Idées exactement rapportées et en un style convenable; où l'on pourrait quelquefois souhaiter un peu plus de fermeté et de précision. Traduction un peu faible.

Nous avons consacré déjà deux leçons au sujet même de l'Enéide; à l'histoire de sa formation chez les Grecs, de sa popularité chez les Romains, non seulement comme tradition littéraire, mais encore et surtout comme tradition nationale; nous nous sommes convaincus que nul sujet n'était plus propre, et par son merveilleux même, et par le cadre dans lequel Virgile avait su faire entrer l'histoire de son pays, à répondre au sentiment public de Rome: d'ailleurs, à l'époque où ce sujet fut traité par Virgile, c'est-à-dire au moment où la famille Julia venait d'arriver à l'empire, il n'y en avait pas dont le choix fût plus heureux, et eût plus d'à-propos.

L'origine troyenne de Rome était une fable si complètement passée à l'état de croyance historique, que toutes les grandes familles de Rome prétendaient retrouver dans quelqu'un des compagnons d'Enée la souche de leur maison: de là cet ouvrage de Varron: De familiis trojanis, dont parle Servius, dans une note sur laquelle nous aurons à revenir: Nautiorum familia Minervae sacra retinebat; quod etiam Varro docet in libris, quos de

Servius (Commentarii in Virgilium) (Note sur le vers 704 du Ve livre de l'Enéide).

Familiis trojanis scripsit." De là aussi un ouvrage analogue d'Hygin dont parle encore Servius dans un autre endroit de son livre : " Sane sciendum hunc (s.e. Entellum) *secundum Hyginum, qui de Familiis trojanis scripsit*, unum Trojanorum fuisse ...." C'étaient là en quelque sorte les d'Hozier de ce temps, et c'est probablement chez Varron que Virgile a pris les filiations fabuleuses par lesquelles il flatte la vanité des grandes familles de Rome : s'il faut en croire le poëte un peu complaisant, c'est du héros Mnesthée que descend l'illustre famille Memmia, celle-là même dont un autre grand poëte venait d'immortaliser le nom ;

(Servius, note sur le vers 389 du *même* livre)

(V. Lucrèce, de Rerum naturâ livre I. vers 27)

Mox Italus *Mnestheus*, genus a quo nomine
Memmi.

dit Virgile (Eneid. livre v, vers 117) ; plus loin nous apprenons que les familles Sergia et Cluentia viennent de deux autres héros troyens, Sergeste et Cloanthe :

(Virgile (Enéide, l. v. vers 121 et s99.)

*Sergestus*que, domus tenet a quo *Sergia* nomen,
Centauro invehitur magna, Scylla que *Cloanthus*
Cærulea, genus unde tibi, romane *Cluenti*.

Enfin, dans ce même Cinquième livre, au vers 704, il est question de Nautès : " Nautès, suivant Servius, était un Troyen, compagnon d'Enée, qui avait sauvé le Palladium ; et c'est pour consacrer

ce souvenir, que la famille Nautia, l'une des plus considérables de Rome, (V. Denys d'Halicarnasse livre VI, Ch. 69), avait seule le droit d'offrir à Minerve les sacrifices d'usage : " Quod autem dicit (s.e. Virgilius) Pallas quem docuit, propter illud, quod supra diximus fingitur, quia ipse Romam Palladium detulit. Unde Nautiorum familia Minervæ sacra retinebat, quod etiam Varro docet in libris, quos de Familiis trojanis scripsit". Ce témoignage est confirmé par Denys d'Halicarnasse : " ἀνίσταται Σπόριος Ναύτιος, οἰκίας ἐν ταῖς πάνυ λαμπροτάταις διάδοχος· ὁ γὰρ ἡγεμὼν αὐτῶν τοῦ γένους Ναύτιος, ἀπὸ τῶν σὺν Αἰνείᾳ στειλάντων τὴν ἀποικίαν, [ὅς] ἦν Ἀθήνας ἱερεὺς Πολιάδος, καὶ τὸ ξόανον ἀπηνέγκατο τῆς θεᾶς μετανιστάμενος, ὃ διεφύλαττον ἄλλοι παρ' ἄλλων μεταλαμβάνοντες οἱ τοῦ γένους ὄντες τῶν Ναυτίων. (Antiquités Romaines, II. 69). Virgile, au passage cité, dit ce troyen Nautès instruit des choses de l'avenir par Minerve elle-même :

(Servius, Comment. in Virg. liv. V, au vers 704).

Tum senior Nautes, unum Tritonia Pallas
quem docuit, multaque insignem reddidit arte,
Hæc responsa dabat.....

(Virgile, Eneid. V. vers 704)

C'était une flatterie bien délicate pour la Gens qui se vantait d'une telle origine.

Cette prétention des grandes familles de Rome,

César la partageait, et malgré son scepticisme religieux, ce chef de la grande famille Julia tenait à remonter jusqu'à Jule, fils d'Enée, et par lui jusqu'à Vénus, mère du héros troyen : c'était une sorte de noblesse consacrée, qu'il rappelait lui-même à l'occasion, et qu'on acceptait avec une certaine complaisance : Nous en trouvons la preuve dans les historiens. Velléius Paterculus, par exemple, atteste que César était issu de la très noble famille des Jules, et, ce qui passait pour constant chez les plus anciennes autorités, il tirait son origine d'Anchise et de Vénus : "Hic nobilissima genitus[2] Juliorum[1] familia, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise et Venere deducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus, qui denique semper et somno et cibo in vitam non in voluptatem uteretur." Il est curieux, même à l'époque de Velléius Paterculus, et même chez lui, de voir cette prétention ainsi accueillie de l'histoire ; de rencontrer dans ce portrait si fidèle et si vivant, ce souvenir des fables de la Grèce : c'était en effet comme un mensonge officiel à Rome ; on ne l'acceptait

(Velléius Paterculus, hist. rom. II, 41).

point avec une confiance sans réserve; on le respectait comme une tradition consacrée. Nous en trouvons dans Suétone un autre témoignage non moins précieux : César, dans sa questure, prononça à la tribune aux harangues l'éloge funèbre de sa tante maternelle; et voici ce qu'il dit dans cette circonstance : "Par sa mère, ma tante Julia est issue des rois; par son père, elle se rattache aux Dieux immortels : en effet, d'Ancus Marcius viennent les Marcius rex qui ont donné leur nom à sa mère, et de Vénus viennent les Jules à la famille desquels appartient notre race. On voit donc unies dans notre famille et la majesté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la sainteté des Dieux, qui sont les maîtres des rois." — "Amitæ meæ Juliæ maternum genus ab regibus ortum, paternum cum Diis immortalibus conjunctum est. Nam ab Anco Marcio sunt Marcii reges, quo nomine fuit mater; a Venere Julii, cujus gentis familia est nostra. Est ergo in genere et sanctitas regum, qui plurimum inter homines pollent, et cærimonia Deorum, quorum ipsi in potestate sunt reges." Il semble que ces dernières paroles de César aient inspiré la muse d'Horace, lorsqu'il s'écrie dans ces beaux vers d'une ode fameuse :

(Suétone, vie de César, ch. VI)
(Cf. Plutarque, vie de César ch. V)

Regum timendorum in proprios greges,

(hor. Odes, III, 3, vers 5 sqq)

Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

Quoiqu'il en soit, ce passage de César est très curieux, non seulement parce qu'il nous offre un exemple de son éloquence, si parfaite que Tacite a pu appeler ce grand homme "<u>Summis oratoribus æmulus</u>", et qu'à la même époque Quintilien disait de lui : "<u>Si foro tantum vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur</u>;" mais encore et surtout par ce fait singulier d'une origine divine, proclamée à Rome en face du peuple romain, par César lui-même : il n'y a jamais manqué ; les historiens, Appien, par exemple, nous apprennent que la veille de la bataille de Pharsale, il donna pour mot d'ordre à ses troupes le nom de Vénus : ... οἱ μὲν δὴ (s.e. ἡγεμόνες) τοιάδε κατ' ἀλλήλων ἐμηχανῶντο, καὶ περιῄεσαν ἑκάστους, καθιστάμενοι τά τε ἐπείγοντα, καὶ ἐς εὐτολμίαν παρακαλοῦντες, <u>καὶ τὰ συνθήματα ἀναδιδόντες, ὁ μὲν Καῖσαρ Ἀφροδίτην Νικηφόρον</u>· ὁ δὲ Πομπήϊος, Ἡρακλέα Ἀνίκητον." Dans la même circonstance, il fit vœu de construire un temple à Vénus Genitrix ; c'est encore Appien qui nous l'apprend : "Θυόμενός τε νυκτὸς μέσης, τὸν Ἄρη κατεκάλει, <u>καὶ τὴν ἑαυτοῦ πρόγονον</u>

(Tacite, Annales, XIII, 3)

(Quintilien, Instit. Orator. X, 1, §. 114)

(Appien, de bellis civilib. liv. II, ch. 76).

(Id. ib. liv. II, ch. 68)

Ἀφροδίτην (ἐκ γὰρ Αἰνείου καὶ Ἴλου τοῦ Αἰνείου τὸ τῶν Ἰουλίων γένος παρενεχθέντος τοῦ ὀνόματος, ἡγεῖτο εἶναι)· νεών τε αὐτῇ νικηφόρῳ χαριστήριον ἐν Ῥώμῃ ποιήσειν εὔχετο κατορθώσας." Nous avons sur ce fait d'autres témoignages que celui d'Appien; et un savant moderne, Donato, les a presque tous réunis dans le passage suivant: "In medio foro templum Veneri Genitrici (nam ab ea genus ducere per Æneam et Julum jactabat) extruxit, votum teste Appiano(1), ante prælium Pharsalicum; et Cleopatræ, subdit idem, perillustrem Deo imaginem templo contulit, quæ a nobis adhuc visitur. In eodem Veneri consecravit Cæsar thoracem ex Britannicis margaritis factum, et sex dactyliothecas, ut ait Plinius... Pro Æde statua Cæsaris ex ære inaurata fuit. Equus(2) autem illi persimilis quo insigni fuerat usus pedibus prope humanis, et in modum digitorum ungulis fissis, cumque non patientem sessoris alterius primus ascendit, cujus etiam instar pro æde Veneris Genitricis postea dedicavit." Selon Plutarque, dans la nuit qui précéda la bataille de Pharsale, Pompée eut un songe qui l'effraya beaucoup: il crut se voir ornant le temple de Vénus de nombreuses dépouilles, et, dans son

(Donato, Roma vetus et recens, p. 184. ch. XXI)

(1) au passage cité tout à l'heure)

(2) Cf. Suétone, Vie de César c. 61)

Tacite a aussi parlé du temple de Vénus Genitrix: (V. Annales, L. XVI. ch. 27)

trouble, il s'imagina que la famille de César, qui remontait jusqu'à Vénus, pourrait bien usurper la gloire et l'éclat dont il avait joui jusqu'alors :

(Plutarque, Vie de Pompée ch. 68)

(Cf. Appien, au chapitre cité plus haut, et au chap. 69)

« τῆς δὲ νυκτὸς ἔδοξε κατὰ τοὺς ὕπνους Πομπήϊος, εἰς τὸ θέατρον εἰσιόντος αὐτοῦ, κροτεῖν τὸν δῆμον, αὐτὸς δὲ κοσμεῖν ἱερὸν Ἀφροδίτης νικηφόρου πολλοῖς λαφύροις· καὶ τὰ μὲν ἐθάρρει, τὰ δ' ὑπέθραττεν αὐτὸν ἡ ὄψις, δεδοικότα, μὴ τῷ γένει τῷ Καισαρος εἰς Ἀφροδίτην ἀνήκοντι δόξα καὶ λαμπρότης ἀπ' αὐτοῦ γένηται· καὶ πανικοί τινες, θόρυβοι διάττοντες ἐξανέστησαν αὐτόν. »

Enfin, on cite une lettre dans laquelle Cicéron, s'égayant sur le compte de César, ne manque pas de rappeler ses prétentions à une origine divine. C'est Suétone (Vie de César, c. 49) qui nous a conservé ce curieux témoignage :

(Suétone, Vie de César, C. 49)

« Cicero in quibusdam epistolis scripsit a satellitibus Cæsarum in cubiculum regium inductum in aureo lecto veste purpurea decubuisse, florem que ætatis a Venere orti in Bithynia contaminatum. » César, on le voit, suivi en cela par la société romaine elle-même, n'a jamais manqué de se prévaloir officiellement de cette tradition, qui rattachait sa famille aux Dieux mêmes.

Non moins que Jules-César, Octave se montra jaloux de maintenir cette tradition de sa divine origine, qu'il voyait accueillie, respectée de tous, et qui semblait l'avoir prédestiné à l'empire: de là cette unanimité de tous les poètes contemporains, dans la fable de l'origine troyenne des Romains, et de la famille qui les gouverne: de là, chacun l'aperçoit, est venue surtout l'Enéide: ce sujet était donc doublement heureux, puisqu'il flattait à la fois, et la vanité du souverain, dans lequel alors Rome se personnifiait, et l'orgueil national lui-même, qui retrouvait dans le cadre poétique de cette merveilleuse légende, ce qui avait été jusqu'alors trop historiquement présenté, même en vers, le tableau de la grandeur romaine. Virgile, par le choix même de son sujet, avait donc fait preuve d'un goût exquis: un poète romain, écrivant pour des Romains, et des Romains du temps d'Auguste, ne pouvait mieux rencontrer.

Ce sujet, toutefois, présentait quelques inconvénients: on les a relevés avec une sorte de complaisance, mais on aurait dû voir que Virgile ne pouvait guère les éviter, parce que d'abord ils lui étaient imposés par la tradition; ensuite, on aurait pu dire, pour atténuer cette critique, que le caractère traditionnel qui consacrait ces inconvénients, les diminuait par cela même pour le public romain; enfin on eût



dû voir que ces défauts inévitables se perdaient dans l'intérêt national de l'ouvrage. C'est là ce qu'on n'a pas toujours compris, et Marmontel, dans ses Essais de littérature, nous esquisse le plan d'une Enéide, telle qu'il l'aurait voulue, et qui n'est rien moins que l'Enéide de Virgile :

(Marmontel, Elém. de littérature, au mot Epopée)
V. Les Incas. p. 54.

" Un poëte, qui choisit pour sujet une action, dont l'importance n'est fondée que sur des opinions particulières à certains peuples, se condamne, par son choix, à n'intéresser que ces peuples, et à voir tomber avec leurs opinions toute la grandeur de son sujet. Celui de l'Enéide, tel que Virgile pouvait le présenter, était beau pour tous les hommes; mais dans le point de vue sous le quel le poëte l'a envisagé, il n'a plus, ce me semble, cette beauté universelle : aussi le sujet de l'Odyssée, comme l'a conçu Homère (abstraction faite des détails), est-il bien supérieur à celui de l'Enéide. Les devoirs de roi, de père et d'époux appellent Ulysse à Ithaque; la superstition seule appelle Enée en Italie. Qu'un héros, échappé à la ruine de sa patrie avec un petit nombre de ses concitoyens, surmonte tous les obstacles, pour aller donner une patrie nouvelle à ses malheureux compagnons; rien de plus intéressant, ni de plus héroïque. Mais que, par un caprice du destin, il lui soit ordonné d'aller s'établir dans tel coin de la terre, plutôt que dans tel autre;

de trahir une reine qui s'est livrée à lui, et qui l'a comblé de bienfaits, pour aller enlever à un jeune prince une femme, qui lui est promise ; voilà ce qui a pu intéresser les dévots de la cour d'Auguste, et flatter un peuple enivré de sa fabuleuse origine ; mais ce qui ne peut nous paraître, à la réflexion, que chimérique ou révoltant. Pour justifier Enée, on ne cesse de dire qu'il était pieux, et c'est en quoi nous le trouvons pusillanime ; la piété envers des dieux injustes ne peut être reçue que comme une fiction puérile, ou comme une vérité méprisable, et c'est toujours un mauvais exemple. Ainsi ce que l'action de l'Enéide a de grand est pris dans la nature ; ce qu'elle a de petit est pris dans le préjugé.

L'action de l'épopée doit avoir une grandeur et une importance universelles, c'est-à-dire indépendantes de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national, et fondées sur les sentiments et les lumières invariables de la nature."

Dans ce passage, Marmontel nous semble beaucoup trop exigeant : c'est assez pour l'épopée d'intéresser, et si l'on peut se servir de ce mot, d'exprimer le peuple pour lequel elle est faite, et dont elle doit devenir le monument. On ne peut sans doute qu'applaudir au poète épique, s'il excite un intérêt universel ; et

dans toute épopée, véritablement digne de ce nom, il doit nécessairement se rencontrer des peintures et des sentiments, qui s'adressent à l'humanité tout entière ; mais, à l'exception de certains sujets, ceux par exemple que peut offrir le Christianisme qui touche aux intérêts du monde entier, toute épopée est faite pour le peuple, qu'elle doit exprimer et intéresser. Les sujets d'épopée sont assez rares ; on a même dit que chaque peuple n'en avait guère qu'un seul dans son histoire nationale ; ces sujets, d'ailleurs, sont toujours donnés par une tradition, qu'il faut respecter, tout en l'embellissant : il ne dépendait pas de Virgile de renfermer son Enéide dans cette généralité que demande Marmontel, de le représenter obéissant à des idées politiques et morales, plutôt qu'à des oracles, d'en faire un roi philosophe, au lieu d'un chef superstitieux ; de le rendre fidèle à Didon, et généreux envers Lavinie et Turnus. L'Enée que suppose Marmontel, sans oracles pour le conduire en Italie, n'y fût pas venu : il eût épousé Didon, il fût devenu Carthaginois : l'histoire, on le voit, eût été quelque peu changée, et l'Enéide détruite par avance.

Comme Marmontel, Voltaire et Laharpe sont scandalisés de ne trouver dans le pieux Enée qu'un héros "presque toujours en larmes ou en prière ;

(Laharpe, Cours de littérature 1re partie) L. I. Ch. IV. Section II.

qui se laisse très tranquillement aimer par Didon, et la quitte tout aussi tranquillement, dès que les Dieux l'ont ordonné"; un héros sans délicatesse "qui enlève à un jeune prince une femme qui lui est promise." Toutes ces critiques, où perce un esprit romanesque et tout moderne, tiennent à une idée très fausse, c'est que l'épopée dépend du caprice et de l'imagination du poète. Mais, en effet, l'épopée n'est telle qu'à condition d'être nationale; et elle ne peut l'être, que si elle repose sur une tradition reçue: cette tradition, on peut l'embellir, sans doute; mais, avant de l'embellir, il faut l'accepter. C'est ce qu'a fait Virgile: il a respecté, telle qu'elle lui était offerte, la merveilleuse légende qu'il racontait; et pour y rester fidèle il n'a pas craint d'entrer dans les détails les plus familiers, les plus vulgaires même. Il n'a rien omis, ni cette laie et ses innombrables rejetons promis par les oracles (1), ni les tables dévorées par Énée et ses compagnons (2): en un mot, il a tout respecté, montrant bien par là qu'il ne se croyait pas le maître de la tradition, qu'il s'en croyait seulement l'ordonnateur et l'interprète.

Cette fidélité scrupuleuse du poète lui a valu des reproches: Énée, avec sa piété, son respect pour les oracles, son dévouement absolu aux intérêts de son peuple, qui sacrifie à ces intérêts et Didon

(1) Virg. Eneid. VIII, 81 sqq
" " 42 sqq
(2) " " 115 sqq
" " 256 sqq.

et Lavinie, Enée est par cela même une donnée un peu froide : on ne saurait le nier, mais il faut ajouter que cette donnée était imposée au poète : il ne pouvait l'altérer sous aucun prétexte ; s'il traitait le sujet, il ne pouvait pas le traiter autrement : une seule ressource lui restait, celle d'introduire dans son poème des personnages plus passionnés, et de donner ainsi à son œuvre une vie, une chaleur qui sans cela lui eussent manqué peut-être. Comment Virgile l'a fait, avec quel bonheur, chacun le sait, et l'auteur de l'Enéide est en même temps le créateur de Didon. Ce qui manquait et au héros et à la fable trouvait son excuse dans la tradition qui consacrait ce qui semble aujourd'hui des défauts de composition. Enfin il faut ajouter que ces défauts inévitables se perdaient dans la grandeur de l'œuvre, dont le sujet, à vrai dire, était bien moins Enée que Rome elle-même ; Rome avec son passé fabuleux et son avenir de gloire : c'est cette opposition constante entre son origine merveilleuse et sa grandeur historique, qui fait l'unité et l'incomparable beauté de ce poème.

Voilà ce que nous avions à dire sur le sujet même de l'Enéide, sur ce qu'un pareil choix avait d'heureux, enfin sur les avantages, qui en compensent et en rachètent les inconvénients. Entrons maintenant dans le poème, et commençons

par étudier l'exposition. Cette exposition, comme celles des poëmes d'Homère, est essentiellement rapide, claire et simple. Homère avait établi cette manière, qui le distingue des poëtes cycliques ; c'est Horace qui l'a remarqué :

Horace, Art poétique, v. 136 suiv)

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim :
Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturient montes ; nascetur ridiculus mus.
Quanto rectius hic, qui nil molitur inepte, :
Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque et cum Cyclope Charybdin ;
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Virgile, l'ami d'Horace, aurait pu lui fournir dans l'Enéide un exemple plus voisin, plus prochain de lui ; c'est Boileau qui s'est chargé de nous l'offrir comme un modèle :

Boileau, Art poétique. ch. III)

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas, dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :

"Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre."(1)
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux:
"Je chante les combats et cet homme pieux,
Qui, des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie"!
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles,
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Elysée errants."

Ces deux passages, si conformes l'un à l'autre, et qui s'appuient sur deux exemples divers, mais identiques, établissent la théorie des expositions épiques: toutefois celle de Virgile est la plus parfaite, peut-être; étudions-la dans le détail: elle nous révèlera le plan du poème tout entier, son objet et sa marche:

" Je chante les combats et ce héros qui, banni par le destin des bords Troyens, vint le premier en Italie et sur les rivages de Lavinium: long-temps le jouet misérable de la

(1) Alaric, poème de Scudéri Liv. 1.

(1) Traduction un peu faible et languissante.

puissance des Dieux, l'infatigable haine de Junon le poursuivit sur la terre et sur les mers; long-temps il eut à souffrir les maux de la guerre, jusqu'à ce qu'il eût fondé une ville, et transporté ses Dieux dans le Latium. C'est de lui que sortirent et la race des Latins, et les Pères Albains, et ceux par qui s'élevèrent les murs de la haute Rome."

" Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus, Lavinaque venit
Littora: multum ille et terris jactatus et alto
Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram
Multa quoque et bello passus dum conderet urbem,
Inferretque Deos Latio: genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ."

Ces vers, qui nous annoncent tout le sujet de Virgile, sont extrêmement connus, et cependant ils présentent eux-mêmes des difficultés; il y a là bien des mots qu'on a souvent répétés, et peut-être cependant n'est-on pas sûr d'en saisir le sens véritable: et d'abord que faut-il entendre par ces premiers mots: Arma virumque? Est-ce un exemple de cette figure que les rhéteurs ont appelée ἓν διὰ δυοῖν; est-ce pour Arma viri ?, et faut-il traduire: "Je chante les combats de ce héros, qui..." On l'a prétendu: mais alors ce sens donné à arma ne s'accorde guère avec ces quatre premiers

vers dont on fait ordinairement précéder le début de l'Enéide:

Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et, egressus sylvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis; at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano..

Si l'on conserve ces quatre vers, comme le veulent quelques savants, il faut absolument rapporter Arma à horrentia Martis " Je chante les horribles combats de Mars "; arma est donc alors un mot tout à fait détaché de virumque, et qu'il faut traduire à part.

Primus: ce mot présente une nouvelle difficulté: quel est ici son vrai sens? Veut-il dire, précisément, que le premier, Enée aborda en Italie; mais avant Enée, on le voit même dans l'Enéide, d'autres y étaient déjà venus, tant Grecs que Troyens: ainsi Hercule, Evandre:

Virg. Enéid. Liv. VIII. v. 51. seq. Cf. sur Hercule, id. id. vers 185. seq. et 362)

Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum, et posuere in montibus urbem
Pallantis proavi de nomine, Pallanteum.

Ainsi encore le troyen Antenor, dont parle Virgile dans ce premier livre même:

(Virg. Eneid. Liv. I. v. 242)

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus

Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi..

. . . .

Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
Troia, nunc placida compostus pace quiescit.

Il faudra donc, ont dit certains critiques, restreindre la priorité attribuée à Enée par ce primus, à cette partie de l'Italie où était bâtie Lavinium. Ainsi se trouveront expliquées les contradictions qu'offre en apparence ce début de l'Enéide avec les passages du 1er et du 8e livre. D'autres pensent que primus ne s'applique pas seulement à son arrivée en Italie, mais à cet ensemble de circonstances, qui accompagnent Enée jusqu'à son établissement dans sa nouvelle patrie.

Mais le savant Heyne ne voit dans toutes ces opinions que des subtilités : et il entend par primus " à une époque reculée, autrefois " — " Sed arguta, dit-il, en parlant des conjectures de ses devanciers, haec potius quam vera puto; et poetae animo hoc unicum insidere debuit, quod ab antiquissima memoria repetita res est." (Heyne, Note 1re du 1er livre de l'Enéide)

Il cite à l'appui de son opinion des exemples empruntés à Virgile lui-même : ainsi au vers 24 de ce livre nous lisons :

. . . . . veterisque memor Saturnia belli,

Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis.
Cela ne veut point dire que la première elle avait conduit la guerre contre les Troyens, mais bien qu'elle l'avait conduite autrefois, olim, antea.
Au VIII.e livre, v. 319:
Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo.
Mais Saturne n'était pas le premier dieu qui fût venu dans le Latium, puisqu'il y avait été reçu par Janus; cela veut dire simplement: à une époque reculée.

On voit dans Horace (Sat. II, 2. v. 93):
.... hos utinam inter
Heroas* natum tellus me prima tulisset.
C'est Ofellus qui vante l'austérité des paysans de l'ancien temps, et qui regrette de n'avoir pas vécu au milieu de cette mâle génération: il est bien évident que prima, ici encore, ne veut pas dire autre chose que olim, dans ces temps reculés.

* Cf. Moretum, v. 60.

Dans tous ces passages, et l'on en pourrait citer d'autres encore (Cf. Valerius Flaccus, I, v. 1 des Argonautiques ....) le mot primus désigne d'une manière générale et vague une époque reculée; et il est bien probable que c'est là le sens de ce mot au début de l'Enéide.

Lavinia venit: il y a ici beaucoup d'incertitude: on ne sait trop quelle est la véritable leçon,

(1) Virgile, Énéide. v. 16)
(2) Virgile, Géorg. liv. I. v. 482
Cf. id Enéide, VII. 237
id id IX. 33
id id VII. 769
id id XII. 401
id id V. 269.

Les uns lisent Laviniaque venit, en faisant de Lavinia un mot de trois syllabes, Lavinja : l'i se transforme en j, comme dans ces vers bien connus :
. . . . Secta que intexunt abiete costas.(1)
Fluviorum rex Eridanus (2)
Cette conjecture n'a rien que de légitime, on peut dire seulement que Lavinja que venit serait peu harmonieux. D'autres suppriment que, et lisent simplement
Italiam, fato profugus, Lavinia venit —
Littora.
faisant ainsi de Lavinia littora une apposition à Italiam : " il vint en Italie, c'est à dire sur le rivage où devait être bâti Lavinium". Mais cette apposition est peu naturelle, parce qu'elle assimile le particulier au général : Lavinia littora, c'est un endroit bien déterminé ; Italiam, c'est une vaste étendue de territoire : le mot est d'une trop grande généralité pour être confondu dans une même idée avec Lavinia littora. Reste donc la leçon Lavinaque. On remarque tout d'abord que Lavina n'est pas formé très naturellement de Lavinium : le seul adjectif qui puisse régulièrement venir de Lavinium, c'est Lavinius ; mais on a pu dire Lavinum, et on l'a dit en effet : Juvénal, dans une de ses satires, parle d'un voyage sur mer, d'où le navigateur aperçoit " une hauteur chérie d'Jule,

délicieux séjour qu'il préférait à Lavinium, séjour de sa marâtre:

(Juvénal, Sat. XII, v. 71)

. . . . tum gratus Iulo,
Atque novercali sedes praelata Lavino,
Conspicitur sublimis apex ...

Si on a pu dire Lavinum, de Lavinum s'est formé très naturellement l'adjectif Lavinus; et en effet on le trouve dans une des élégies de Properce: c'est dans un passage bien célèbre, que nous avons eu déjà occasion de citer bien des fois, et où le poète annonce le premier au monde ce magnifique chef-d'œuvre, rival des chefs-d'œuvre d'Homère:

Properce, Élegies, (II, XXXIV, v. 64)

Actia Virgilium custodis littora Phœbi,
Cæsaris et fortes dicere posse rates,
Qui nunc Aneæ Trojani suscitat arma,
Jacta que Lavinis mœnia littoribus.
Cedite, Romani scriptores; cedite Graii;
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Rien n'empêcherait donc, d'après ces deux autorités, de lire Lavinaque, ce qui serait peut-être plus naturel; c'est d'ailleurs l'opinion de Servius:

(Servius, Comment. in Virgil. note 2)

"Lavina legendum est, non Lavinia", dit-il en propres termes. Un manuscrit porte Lavina venit sans la copule que; il est bien évident qu'il faut la rétablir.

Virgile aime à reprendre, à redoubler son idée;

ainsi, dans ces deux premiers vers :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

il exprime d'abord succinctement les combats d'Enée en Italie, et les voyages qui les précèdent ; or il redit la même chose ensuite avec plus de détails dans ces vers :

... multum ille et terris jactatus et alto,
Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram ;
Multa quoque et bello passus ; dum conderet urbem,
Inferretque Deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

(Servius, Comm. in Virgil Note 1).

C'est une remarque de Servius, que Virgile annonce d'abord par le mot arma le dénouement de son poëme, et remonte ensuite aux événements qui l'ont amené ; puis, dans la seconde partie de ce début si court, il fait tout le contraire ; nous peint d'abord les voyages d'Enée, et nous conduit ainsi jusqu'au dénouement, c'est-à-dire l'établissement du héros en Italie, et la fondation de Rome : et ainsi fait-il mesurer deux fois au lecteur toute l'étendue de son sujet.

Quant à la beauté des expressions, on peut dire du poëte latin ce qu'on a dit de Racine,

que toutes les hardiesses de son style disparaissaient dans le tissu même de ce style. Quelle énergie et quelle beauté dans ce memorem iram ! Virgile s'était peut-être inspiré d'Eschyle:

Eschyle, Agamemnon, v. 157. éd. Schütz)

. . . . μίμνει
τᾶς φοβερὰ παλίνορσος
οἰκόνομος δολία
μνάμων μῆνις τεκνόποινος.

On a remarqué que la même expression se retrouve aussi chez un illustre contemporain de Virgile, chez Tite-Live: "Traditur inde dicta mirabile, ... Censorem etiam Appium, memori Deorum ira, post aliquot annos luminibus captum."

Tite-Live, liv. IX, ch. 29). cf. Ovide, Heroïdes, XXI. v. 9)

Genus unde Latinum. Que veut dire grammaticalement cet unde ? Faut-il le rapporter au Latium, ou à la ville fondée par Énée, ou à Énée lui-même ? Peut-être vaut-il mieux le traduire simplement par de là, de toutes ces circonstances devaient sortir (qua ex re, quo factum est, ut . . . .), en le faisant rapporter, non plus à Latio, ou à Urbem, mais à tout ce qui précède.

V. Heyne, note du vers 6.

Enfin le mot Patres a soulevé, lui aussi, des discussions. Doit-on entendre par là les sénateurs de la ville d'Albe ? c'est l'opinion de Servius, qui commente ce mot par " Omnes nobiles familias," et aussi de Heyne; mais des critiques plus récents

Servius, Comm. in Virgil. Note 7.

aiment mieux le traduire simplement par les anciens, les vieux Albains; et l'on cite ordinairement pour justifier ce sens donné au mot Patres, un vers du septième livre, où Virgile parlant des anciens Aurunces, ou Ausones, dit:

Virgile, Énéide, VII. 727.

...... et quos de collibus altis
Aurunci misere patres.

Évidemment, on ne saurait traduire ici patres autrement que par les anciens.

On le voit donc, Virgile en ce peu de vers a renfermé bien des choses: le plan du poème; l'émigration et les voyages d'Énée; ses guerres en Italie, avant de s'y établir; les causes et les suites des événements, les uns mythologiques (fato profugus; vi superum; sævæ memorem Junonis ob iram): les autres historiques (fondation de Lavinium, puis d'Albe, enfin de Rome): voilà tout ce que nous promet ce début si court. C'est ainsi que Virgile en si peu de vers, en si peu de mots, nous annonce son sujet, tel que nous l'avons défini, ce sujet à double perspective, qui regarde à la fois et la fable et l'histoire, qui va, pour ainsi parler, de Troie à Rome, et aussi d'Homère à Virgile.

L'étude de cette exposition nous conduit à l'invocation, qui n'est à vrai dire qu'une secon-

de exposition plus étendue, et où le poëte dévelop-pe ce qu'il n'a d'abord que brièvement énoncé, le memorem Junonis iram, le altæ mœnia Romæ:

Musa mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina Deum tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit. Tantæne animis cœlestibus iræ!
Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
Carthago, Italiam contra, Tiberinaque longe
Ostia, dives opum studiisque asperrima belli;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo. Hic illius arma,
Hic currus fuit: hoc regnum Dea gentibus esse,
Si qua fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces;
Hinc populum late regem, belloque superbum
Venturum excidio Libyæ, sic volvere Parcas.
Id metuens, veterisque memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis;
Necdum etiam causæ irarum, sævique dolores
Exciderant animo: manet alta mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores:
His accensa super, jactatos æquore toto

Troas, relliquias Danaum atque immitis Achillei,
Arcebat longe Latio; multos que per annos,
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Voilà cette seconde exposition qui renouvelle la première, mais avec plus de détails; c'est la manière de Virgile, nous l'avons déjà remarqué. Une autre observation, qui ne manque ni de vérité ni de finesse, est celle qu'a faite au sujet de cette invocation le Père Lebossu, dans son ouvrage Sur le poëme épique; il remarque qu'à la différence d'Homère qui mêle l'invocation à l'exposition, Virgile a soigneusement séparé l'une de l'autre, et il en donne une raison tout au moins très ingénieuse: " Homère, dit-il, mêle l'invocation avec la proposition en ses deux poëmes.[1] Il ne dit pas qu'il racontera l'action d'Achille ou celle d'Ulysse; il prie sa Muse de faire ces récits. Virgile a fait séparément ces deux parties: il propose premièrement ce qu'il veut chanter, et ensuite il prie la Muse de le lui apprendre..... Homère a si bien joint la proposition et l'invocation dans l'Iliade, qu'il invoque sa Muse pour tout ce qu'il pro-

Le Bossu (le père) Traité du poeme épique, (Liv. III, ch. IV)

[1] C'est une remarque qui se trouve déjà dans Servius (Comment in Virg. note 8).

pose sans réserve. Il avait commencé de même dans l'Odyssée; mais après le dénombrement qu'il a fait de plusieurs choses qu'il demande à sa muse, il se retranche enfin, et la prie seulement de lui en dire une partie.

Virgile s'est rangé à ce dernier parti. Ce qu'il a de particulier est, qu'il ne demande pas en général une partie de son sujet; mais il détermine précisément quelle partie il prie sa muse de lui inspirer. C'est la plus secrète et la plus difficile à connaître. Après avoir assez exactement proposé toute sa matière, il s'adresse à sa muse, et il la prie de lui en apprendre les causes.

Il y a une raison assez naturelle de cette conduite. Car puisque le poète suppose que son action est véritable, et qu'il écrit comme s'il voulait la faire passer pour telle, il doit supposer qu'une aventure si illustre et si importante, n'a pu être ensevelie dans l'oubli. Ainsi, l'histoire ou la renommée lui en auront appris une partie. Il donne cette idée à ses lecteurs, lorsqu'il ne demande pas tout aux Muses.

Peut-être aussi que nos poètes ont fait cela pour partager le travail, et pour avoir l'honneur de chanter avec ces divinités. N'est-ce pas ce que fait Virgile dans sa huitième eglogue?

(Virgile, Bucoliques Egl. VIII, v. 62)

Hæc Damon: Vos, quæ responderit Alphesibœus
Dicite, Pierides: non omnia possumus omnes.

Il chante la moitié de sa matière, et il prie les

Muses de poursuivre et de chanter l'autre partie, parce qu'il ne peut pas tout faire."

Dans cette invocation comme dans l'exposition il y a de sérieuses difficultés qui ont plus d'une fois exercé la sagacité des critiques : par exemple on a longuement discuté le sens de ces mots du huitième vers : "quo numine læso". Ils ont fourni à Heyne le sujet d'un long Excursus ; à la fin duquel ce savant propose de remplacer quo numine par quo crimine, ou quo vulnere " possis substituere magis poeticum quo crimine, ut apud Lucanum (VIII, 847) :

(V. Heyne, L. 1, Excursus I ad verba : quo numine læso)

. . . . quo tanto crimine, Tellus,
Læsisti superos ?

aut quo vulnere læsa : ut mox : Juno
. . . . Æternum servans sub pectore vulnus.

et Ovid. (Met. IV, 720) : "Vulnere læsa gravi".
mais il reconnaît lui-même que ce sont là des changements bien arbitraires, car il ajoute aussitôt : " enim vero et nimis ea recedunt a scriptura nec satisfaciunt judicio morosiori". D'un autre côté il est bien difficile d'expliquer la leçon quo numine : les uns, Heyne l'a rappelé dans son Excursus, séparent quo de numine, et traduisent quo, comme s'il y avait qua in re, en quelle chose, numine læso "en quelle chose la divinité de Junon se trouvant blessée". Ce serait là une construction

bien pénible. D'autres ont proposé de traduire comme s'il y avait : " *qua parte ejus potentiæ læsa*" "*Junon blessée en quelle partie de sa puissance*;" et pour justifier cette opinion, ils citent un passage où Macrobe, voulant démontrer qu'on peut voir dans les attributs d'un même Dieu autant de Divinités, s'appuie sur le passage même de Virgile dont il est ici question : " *Et sicut Maro, cum de una Junone diceret : quo numine læso, ostendit unius Dei effectus varios pro variis censendos esse numinibus; ita* . . . . . ."

(Macrobe, Saturnales, L. 1, ch. 17).

Il décompose ainsi un Dieu non seulement en ses divers attributs, mais encore dans les divers actes de sa puissance : il faudrait donc entendre par *quo numine læsa*, quelle partie de la puissance de Junon se trouvant blessée. Une manière plus naturelle de résoudre cette difficulté, c'est de voir là un exemple de cette figure si fréquente chez les anciens, et que les grammairiens ont appelé *Anacoluthe* : le poëte ne sait pas d'abord, ou feint de ne pas savoir quelle est la Divinité que les Troyens avaient offensée; puis il se reprend, et se demande alors simplement pourquoi Junon était offensée :

Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quid ve dolens regina Deum.

C'est Heyne qui propose cette explication, et la rejette presque aussitôt par une raison que nous ne pouvons

(Heyne, Excursus 1^r Enéid 1 L.)

pas admettre : " recessit poeta a priore junctura, et transiit ad aliam ; quod exemplo haud carere memini : in exordio tamen factum miror." Mais il y a ici une erreur du savant critique : il n'est rien de plus fréquent que cet oubli de correction, et aussi bien dans un exorde qu'ailleurs, il n'y a rien là qui doive nous étonner ; d'ailleurs, plus bas Virgile interrompt sa phrase par une longue parenthèse, depuis Necdum etiam, jusqu'à his accensa super : or, ce qu'il fait au 25e vers, pourquoi ne le ferait-il pas au 8e ? Au reste ce tour se rapproche beaucoup de celui que nous avons remarqué au 4e vers.

Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram, a dit le poète ; — Vi Superum, et cependant il n'y a que Junon qui poursuive les Troyens de sa colère ; mais Virgile a dit d'abord Superum ; la colère des Dieux ; puis il se reprend et désigne la déesse en particulier. On peut dire à la vérité, pour expliquer Superum, que cette colère divine, plus violente chez Junon, Minerve aussi la ressentait, et avec elle d'autres Dieux encore ; mais ce serait bien subtil : il est plus naturel de reconnaître dans ces deux vers, dans le 4e :

Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram

et dans le 8e :

Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens ...

le même tour, la même forme de style, et par conséquent c'est là, ce semble, l'explication qu'il convient d'adopter.

Au sujet du vers 15e:

Quam Juno[1] terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo; hic ... (etc)

Heyne fait remarquer que Junon était adorée à Carthage sous le nom d'Uranie: les Carthaginois la représentaient assise, non pas sur un char, comme sembleraient le prouver ces vers de Valerius Flaccus:

.... Simul æthere pleno corusco
Pallas, et alipedum Juno juga sistit equorum.

mais sur un lion; c'est Apulée qui nous l'apprend: "Magni Jovis germana et conjuga: sive tu, Sami, quæ querulo partu vagitu que et alimonia tua gloriatur, tenes vetusta delubra; sive celsæ Carthaginis quæ te virginem vectura leonis cælo commeantem percolit, beatas sedes frequentas ...."

Virgile, du reste, a l'habitude de faire de Junon une Déesse très belliqueuse: c'est l'ennemie particulière des Troyens: le poète nous l'a déjà dit (Sævæ memorem Junonis ob iram); il le rappelle plus bas (v. 23):

...... Veteris que memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis.

Ailleurs (au vers 614 du livre II) lorsque Vénus découvre à Enée les noms de tous les Dieux hostiles

[1] fertur

(Valérius Flaccus, V, 184).

(Apulée, Métamorphoses, L. VI. 6).

aux Troyens, elle cite entre autres celui de Junon, que le poëte peint *ferro accincta* :

. . . Hic Juno Scaeas saevissima portas
Prima tenet, *sociumque furens a navibus agmen*,
Ferro accincta, vocat.

Ailleurs encore (au livre XII, v. 811), lorsque Jupiter rappelant à Junon la volonté des Destins, lui défend de prolonger plus long-temps la lutte, Junon lui répond :

Nec tu me aëria solam nunc sede videres
Digna indigna pati ; sed flammis cincta sub ipsam
Starem aciem, *traheremque inimica in proelia*
Teucros.

C'est donc une idée qui se retrouve perpétuellement dans l'*Enéide* que de faire de Junon une Déesse belliqueuse ; il n'est donc pas étonnant que Virgile dise ici en parlant d'elle :

. . . . hic illius arma,
hic currus fuit.

Au reste, cette idée se trouve déjà dans Homère :

(Iliade, Chant V, vers 720)

Ἡ μὲν ἐποιχομένη χρυσάμπυκας ἔντυεν ἵππους
Ἥρη, πρέσβα θεά, θυγάτηρ μεγάλοιο Κρόνοιο·
Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα,
Χάλκεα, ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.
Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν
Χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·

Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσι.
Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαδνα
Κάλ' ἔβαλε, χρύσει'· ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη
Ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ' ἔριδος καὶ ἀϋτῆς.

Ce témoignage d'Homère n'est pas le seul : on cite encore sur le même sujet d'autres passages curieux de divers auteurs : un de Lycophron entre autres :

(Lycophron, Cassandra, v. 610 sqq).

Τροιζηνίας δὲ τραῦμα φοιτάδος πλάνης
ἔσται κακῶν τε πημάτων παραίτιον,
ὅταν θρασεῖα θουρὼς οἰστρήσῃ κύων
Πρὸς λέκτρα, τύμβος δ' αὐτὸν ἐκσώσει μόρου
Ὁπλοσμίας, σφαγαῖσιν ἠυτρεπισμένον.

« La blessure de la Trézenienne (Vénus) sera la cause des longues erreurs et des affreuses calamités de leur chef (Diomède) ; une audacieuse et lascive épouse souillera sa couche, et le temple de Junon Hoplosmienne le sauvera de la mort qui lui était réservée. »

(Trad. de M. Dehèque)

Plus loin, nous retrouvons la même épithète Ὁπλοσμία :

(id ib. v. 858)

ἥξει δὲ Σῖριν καὶ Λακινίου μυχούς,
ἐν οἷσι πόρτις ὄρχατον τεύξει θεᾷ
Ὁπλοσμίᾳ φυτοῖσιν ἐξησκημένον.

« Il viendra aussi sur les bords du Siris et

dans la vallée du Licinium, où une Néreide dédiera à la Déesse Oplosmie un jardin paré d'arbres et de fleurs." (Même traduction)

On cite enfin un passage de Pausanias (Liv. v, ch. 15). Cette Junon, que nous retrouvons dans tous ces passages sous les traits d'une Déesse belliqueuse, c'est celle que nous venons de voir dans l'Iliade, dans l'Odyssée, et qui reparaît dans l'Enéide de Virgile : à tous ces témoignages Heyne ajoute encore de curieux détails ; il rappelle la Junon Sabine armée de la lance : " Hasta ei quodam modo propria fuit, etiam ex Latinorum religione. Nota Sabinorum Juno Quiritis." (Heyne, Note du vers 16)

Enfin il cite ce passage où Servius fait mention de la Juno Curulis des Tiburtins : Habere enim Junonem currus certum est : sic autem esse etiam in sacris Tiburtibus constat, ubi sic precantur : Juno Curulis, tuo curru clypeoque tuere meos curiæ vernulas sane." (Servius, in Virgil. Aeneid 1. vers 17)

Ces renseignements sont précieux, parce qu'ils font voir combien d'études archéologiques se cachent sous ces simples mots : hic illius arma, hic currus fuit ; et aussi parce qu'ils montrent que Virgile n'abandonnait rien au hasard : sous cette poésie, si pleine d'aisance et de liberté, on peut reconnaître au fond de très longues et très minutieu-

ses études.

Après Virgile, Ovide a reproduit les mêmes détails avec son esprit habituel. Il s'agit de savoir quelle est la Divinité qui a donné son nom au mois de Juin, et Junon réclame cet honneur pour elle-même; sinon, elle se repentirait de bien des choses, par exemp.

(Ovide, Fastes, Liv. VI. v.45) Pœniteat, quod non fovi Carthaginis arces,
Cum mea sint illo currus et arma loco.

Il y a dans ces vers un souvenir évident et très direct des vers de Virgile.

(Au vers 18) Si qua fata sinant ..... cela veut dire : si de quelque manière; si les destinées le permettent de quelque manière.

Necdum etiam .... C'est ici que se trouve cette parenthèse, tout à fait à la manière des anciens, et dont nous avons déjà parlé : ce n'est point seulement une figure de style; cela donne encore à la phrase un mouvement heureux; le poète abandonne sa première idée, il semble l'oublier, puis il la reprend plus tard :

Id metuens, veterisque memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis
— (Necdum etiam causæ irarum sævique dolores
Exciderant animo; manet alta mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores).

– His accensa super .....
Ce tour donne à la phrase une sorte de grâce et d'abandon.

His accensa super. Super est-il un adverbe ou une préposition ? dans le premier cas, il faudrait entendre : en outre des premiers motifs que j'ai rappelés; dans le second, ce serait Super his : enflammée sur de tels motifs, pour de tels motifs.

Judicium Paridis, spretæque .... rappelle d'autres vers d'Ovide, à l'endroit déjà cité :

(Ovide. Fastes. Liv. VI, v. 43) Causa duplex iræ : rapto Ganymede dolebam,
Forma quoque Idæo judice victa mea est.

Ce n'est plus ici une imitation, c'est presque une reproduction des vers de l'Enéide ; et il est curieux de rencontrer ces souvenirs, ces répétitions à l'époque même de Virgile.

Et genus invisum. La race des Troyens lui est odieuse, parce qu'elle tire son origine de Dardanus, fils de Jupiter et d'Electre, fille elle-même d'Atlas ; c'est ce qu'a dit encore Ovide au même endroit :

(id ibid (Liv. VI, vers 41) Tunc me pœniteat posuisse fideliter iras
In genus Electræ, Dardaniamque domum.

Errabant acti fatis. Ces mots présentent aussi une difficulté que Servius expose d'une manière

(Servius, Comment in Virg. Liv. 1. v. 33).

un peu subtile : si ce sont les Destins, dit-il, qui poursuivent les Troyens, pourquoi le poète a-t-il parlé de Junon ? Et si c'est Junon, pourquoi parler des Destins ? Mais fatum ne désigne pas seulement le Destin lui-même, il désigne aussi la volonté des Dieux qu'on assimile au Destin : le sens proposé par quelques critiques "Conduits par les Destins" serait difficile à concilier avec le vers qui précède : les longs voyages des Troyens seraient ainsi successivement rapportés, tantôt à Junon qui les écarte de l'Italie, tantôt au Destin qui les y conduit. Il faudrait donc admettre en effet que d'un côté les Troyens sont poussés en Italie par les Destins, et que de l'autre ils en sont écartés par la volonté des Dieux : évidemment, il y a là un raffinement subtil et exagéré.

Admirons enfin ce dernier vers, tant de fois cité :

Tantae molis erat Romanam condere gentem !

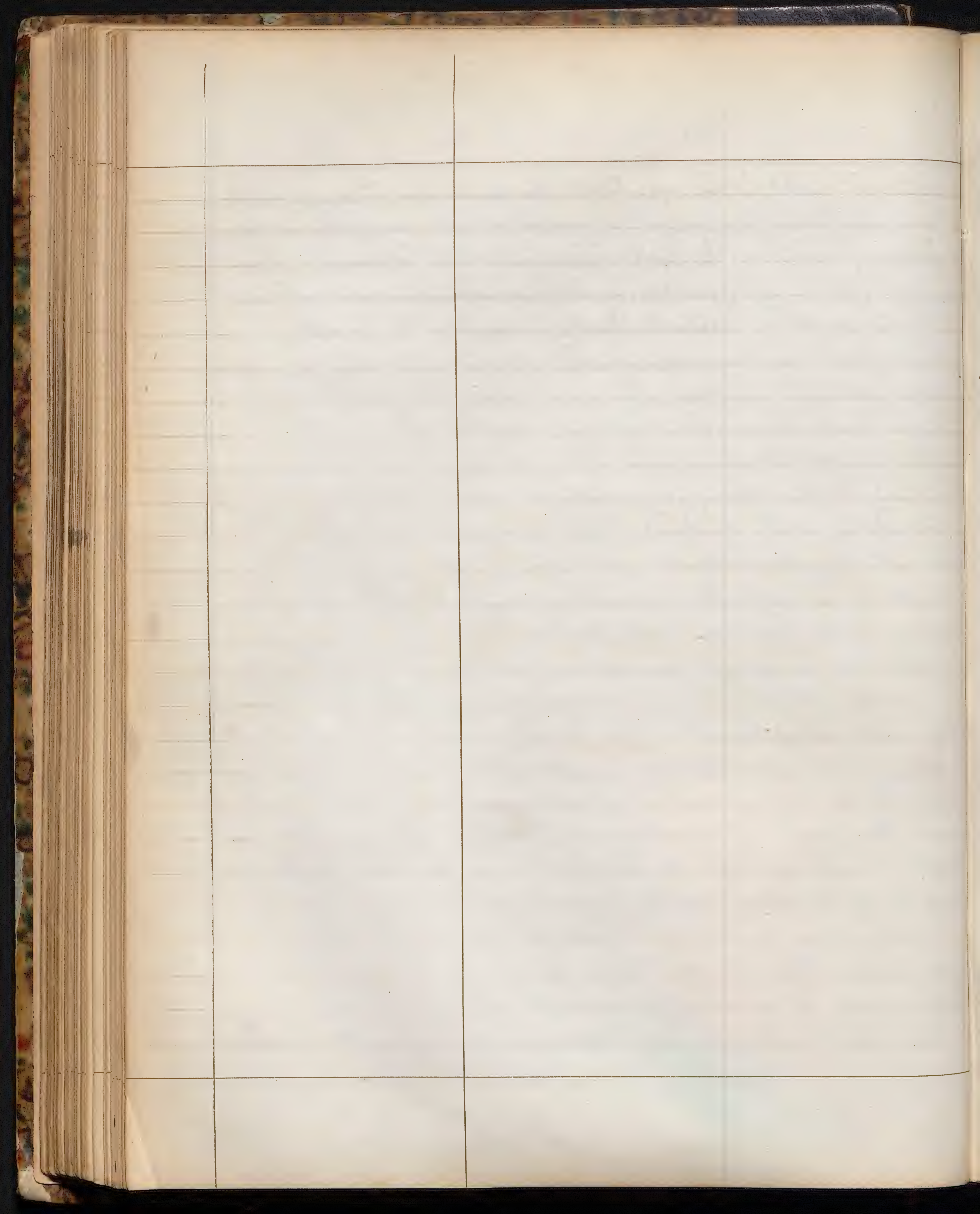
qui met tout à fait en lumière le but du poète : l'établissement lointain de Rome, cette Rome qui deviendra "la plus belle des choses" (rerum pulcherrima), et que le poète voit déjà du point où il se place.

(Virg. Georg. Liv. II. v. 533)

Ainsi, dans cette admirable exposition et dans l'invocation, qui en est la suite, Virgile n'a rien oublié : ni le plan de son poème,

ni son objet, ni la marche qu'il doit suivre; il nous en a montré et les origines fabuleuses, et la suite historique; il est le premier à Rome qui ait concilié dans une même œuvre ces deux ordres de faits; il sera aussi le dernier.

A. Bailly.



5e Leçon.

Le début de l'Énéide
comparé avec celui de la Pharsale
——————— des Punica.

3e Leçon.

Le début de l'Enéide comparé avec celui de la Pharsale.
—— des Punica.

Rédaction étendue, mais qu'allongent inutilement bien des redites. C'est surtout dans une analyse qu'il importe de ne dire les choses qu'une fois.
Ce travail laisse aussi beaucoup à désirer pour la suite des idées, la précision, la propriété, l'élégance de l'expression.
Les éloges et les critiques y sont rendus dans des termes trop vagues.
Il y a trop peu d'art et de soin dans la manière d'amener les citations, de les couper par des remarques.
Cela est resté à l'état de notes un peu confuses, et, à vrai dire, n'est pas écrit.

L'étude du sujet de l'Enéide nous a amenés à l'exposition même de ce sujet qui est un chef-d'œuvre d'exposition épique. Nous avons relu ces vers si justement admirés, que l'on répète, souvent sans trop se douter d'assez nombreuses difficultés d'interprétation, qui ont beaucoup occupé et occupent encore la critique; nous avons tenu compte de ces difficultés, et nous nous sommes arrêtés au vers 37:

Tantae molis erat Romanam condere gentem!

Cette conclusion sentencieuse, c'est ce que l'on appelle en terme de rhétorique épiphonème, forme destinée à frapper fortement la pensée, à fixer vivement l'attention. Ce vers exprime avec beaucoup d'énergie l'intérêt historique de l'œuvre, et il correspond parfaitement à celui que nous avons vu plus haut :

(Eneid. Liv. 1er vers 6)

. . . . Genus unde Latinum,
Albani que patres, atque altæ mœnia Romæ.

En face de cet intérêt historique, le poète fait ressortir aussi l'intérêt mythologique d'une fable dont le ressort principal est le courroux de Junon. La Déesse nourrit contre les Troyens un ressen-

timent dont les causes sont bien éloignées de l'histoire : c'est la naissance de Dardanus, c'est l'enlèvement de Ganymède, c'est le jugement de Paris :

Eneid. liv. 1er v. 23.

Id metuens veteris que memor Saturnia belli
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis.
Necdum etiam causæ irarum sævi que dolores
Exciderant animo : manet alta mente repostum
Judicium Paridis spretæ que injuria formæ,
Et genus invisum et rapti Ganymedis honores.

Le poëte rappelle toutes ces causes de la colère de Junon ; mais il en est une autre à laquelle il se fixe et s'arrête ; c'est la prédilection de la Déesse pour Carthage. Ici la fable touche à l'histoire, qui prend un caractère de vive poésie, dans le lointain merveilleux où Virgile nous la présente :

ibid v. 12

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni,
Carthago, Italiam contra, Tiberina que longe
Ostia, dives opum, studiis que asperrima belli ;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo. Hic illius arma,
Hic currus fuit : hoc regnum Dea gentibus esse,
Si qua fata sinant, jam tum tendit que fovet que
Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces ;
Hinc populum late regem bello que superbum
Venturum excidio Libyæ ; sic volvere Parcas.

Junon préfère Carthage à Samos ; mais elle sait que sur le rivage opposé, près des bords du Tibre, les descendants des Troyens doivent fonder une ville qui sera la rivale et la maîtresse de celle qu'elle chérit. Voilà pourquoi elle poursuivra Enée et les troyens. Ainsi à cette époque reculée des annales fabuleuses, la querelle de Carthage et de Rome est déjà présente à la pensée de Junon, et le merveilleux poétique se mêle à l'histoire. C'est là, nous l'avons dit, le grand artifice de tout le poëme ; nous le trouvons dès le début. Pour mieux apprécier le mérite de Virgile, nous ne pouvons mieux faire que de comparer à son admirable exposition celles des poëtes ses successeurs.

Silius Italicus, au lieu de se placer au sein de la fable pour apercevoir de là l'histoire, se place au sein de l'histoire, et il y introduit la fable qu'on n'y attend guère. Voici le début du poëme des <u>Guerres puniques</u> :

(Silius Italicus, Guer. Puniques, liv. 1er. vers 1)

Ordior arma quibus cœlo se gloria tollit
Æneadum, patitur que ferox Œnotria jura
Carthago. Da, Musa, decus memorare laborum
Antiquæ Hesperiæ, quantosque ad bella crearit
Et quot Roma viros, sacri quum perfida pacti
Gens Cadmea super regno certamina movit ;

quesitum que diu qua tandem poneret arce
Terrarum Fortuna caput. Ter marte sinistro
Juratum que Jovi fœdus, conventa que Patrum
Sidonii fregere duces, atque impius ensis
Ter placitam suasit temerando rumpere pacem
Sed medio finem bello excidium que vicissim
Molitæ gentes, propius que fuere periclo
Quis superare datum. Reseravit Dardanus ar-ces
Ductor Agenoreas : obsessa palatia vallo
Pœnorum ac muris defendit Roma salutem.

Comment Silius introduit-il dans son poème de sujet si historique la fable, dont il eut peut-être dû s'abstenir ? C'est d'abord en vieillissant les appellations de toutes choses. Au deuxième vers, nous trouvons Œnotria jura, pour dire la puissance romaine. L'Œnotrie, c'est l'antique Italie : Virgile emploie aussi cette expression au vers 532 du 1er livre de l'Enéide :

Œnotri coluere viri.

Mais le poète se transporte ici à une époque fabuleuse, et son expression nous paraît toute naturelle : Silius au contraire nous choque par cette affectation d'archaïsme quand il s'agit de Rome et de Carthage au temps des guerres puniques.

Au vers 4, l'Italie est appelée Hesperia. Un peu plus bas, au vers 6, les Carthaginois sont désignés sous le nom de gens Cadmea, le plus ancien auquel on pût remonter. Plus loin c'est une expression plus obscure encore :

Silius. 1er liv. v. 14

. . . . reseravit Dardanus arces
Ductor Agenoreas.

Sous peine de ne pas comprendre le poëte, il faut connaître à fond la mythologie. Cette périphrase veut dire que Scipion est entré dans Carthage. Ce Dardanus ductor, c'est Scipion, comme arces Agenoreas, c'est Carthage. L'artifice est trop visible, et nous n'aimons pas cette vieillesse factice que donne le poëte à un sujet moderne. Il y a là peu de naturel et d'adresse.

Nous pouvons rapprocher de ce passage quelques vers du huitième livre de l'Enéide que nous avons déjà cités et qui, par un procédé tout contraire, produisent un tout autre effet ; c'est quand Evandre, accompagné d'Enée, lui montre les lieux qui seront un jour l'emplacement même de Rome. Virgile emploie les noms modernes, et il n'est rien de plus poétique que cette prévision du poëte qui, dans un passé lointain, aperçoit les lieux tels qu'ils seront plus tard :

Æneid. Liv. 8 vers 347	Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit, Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis et plus bas :
ib. vers 360	. . . . passim que armenta videbant Romano que foro et lautis mugire Carinis.

Un second procédé de Silius pour rendre merveilleuse cette histoire qu'il raconte après les historiens, c'est de remonter à des causes fabuleuses, tout à fait inattendues pour le lecteur. Il va, dit-il, indiquer les motifs de cette haine acharnée entre les deux peuples.

Silius, 1er livre vers 17	Tantarum causas irarum odium que perenni Servatum studio, et mandata nepotibus Fas aperire mihi, superas que recludere mentes, Jamque adeo magni repetam primordia motus.

On sent là que ce n'est plus le style de Virgile. Il n'y a pas de précision dans ces vers ; le poète s'étudie à renouveler par des synonymes l'expression de sa pensée. Virgile aussi redouble l'expression, mais c'est toujours pour donner aux choses une forme plus vive et plus frappante. Ici il y a surcharge. – Les vers d'ailleurs sont assez bien faits, et le style n'est pas sans quelque souvenir de la correction élégante des grands poètes du siècle d'Auguste.

Après cette annonce, Silius remonte à la fondation de Carthage par Didon, aux projets de Junon sur cette ville, projets contrariés par la

grandeur romaine, et c'est Junon qui par suite de sa vieille haine, suscite Annibal. Ce merveilleux rétroactif est loin de nous intéresser comme ces perspectives que Virgile s'ouvre au contraire de la fable sur l'histoire:

Silius, 1er livre vers 21

Pygmalioneis quondam per cærula terris
Pollutum fugiens fraterno crimine regnum .
Fatali Dido Libyes adpellitur oræ;
Tum pretio mercata locos, nova mœnia ponit
Cingere qua secto permissum littora tauro.
Hic Juno, ante Argos (sic credidit alta vetustas)
Ante Agamemnoniam gratissima tecta Mycenen
Optavit profugis æternam condere gentem.
Verum ubi magnanimis Romam caput urbibus alte
Exserere ac missas etiam trans æquora classes
Totum signa videt victricia ferre per orbem,
Jam propius metuens, bellandi corda furore
Phœnicum exstimulat, sed enim conamine primo
Contuso pugnæ; fractis que in gurgite cæptis
Sicanio Libycis; iterum instaurata capessens
Arma remolitur. Dux agmina sufficit unus
Turbanti terras pontum que movere paranti.
Jam que Deæ cunctas sibi belliger induit iras
Annibal: hunc audet solum componere fatis.

Cette exposition de Silius est d'ailleurs assez conforme aux traditions de brièveté et de simplicité dont l'exemple d'Homère et le précepte d'Horace ont fait une loi au poète épique. Quoique Silius soit un poète faible, il y a pourtant dans la réserve de son goût et ses habitudes de correction quelques traits heureux.

Dans ce début peu saillant, nous avons pu remarquer ce vers qui est assez beau:

Silius, 1er livre vers 7

Quesitum que diu qua tandem poneret arce
Terrarum Fortuna caput.

Au vers 38, le poète arrive assez heureusement à Annibal:

Jamque Deo cunctas sibi belliger induit iras
Annibal: hunc audet solum componere fatis.

Silius Italicus, avons-nous dit, est conforme à la tradition de simplicité si bien conservée après Homère dans l'Enéide; cependant on voit par les traits que nous venons de citer, qu'il n'est pas encore aussi simple que Virgile, et que du sein de sa faiblesse il arrive à quelque déclamation. Cette Fortune incertaine où elle placera la Capitale de l'univers, cet Annibal revêtant les colères de Junon et mis par elle aux prises avec le Destin, ce ne sont pas là des idées Virgiliennes; on sent un goût hasardé; on retrouve Lucain au milieu de cette réserve un peu faible.

C'est notre sujet d'introduire dans l'analyse

de l'Enéide quelques rapprochements avec les autres épopées latines qui l'ont suivie. Après avoir comparé Silius à Virgile, comparons-lui Lucain. Lucain, comme Silius Italicus, traite un sujet historique; comme lui, il diffère de Virgile; mais il en diffère autrement.

Ce qui le sépare d'abord et de Virgile et de Silius, c'est que le sujet de la Pharsale est triste. Ce sujet, ce n'est pas une glorification de Rome dans le passé et dans le présent de cet empire, qui est le dénouement d'une histoire commençant à Enée et finissant à Auguste; ce n'est pas non plus une guerre décisive dont le résultat fixe la grandeur romaine. Le sujet de Lucain, c'est la guerre civile.

Virgile y avait touché dans son poëme pour la déplorer, mais sans accuser ni vainqueurs, ni vaincus; il les confondait dans une égale pitié; il les plaignait tous sans flétrir l'ordre de choses que la guerre civile avait amené. Voici ces vers si éloquents:

Enéide, 6e livre — vers 826

Illæ autem, paribus quas fulgere cernis in armis,
Concordes animæ nunc, et dum nocte premuntur,
Heu! quantum inter se bellum, si lumina vitæ
Attigerint, quantas acies stragemque ciebunt!
Aggeribus socer Alpinis atque arce Monœci
Descendens; gener adversis instructus Eois.
Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella.

Neu patriæ validas in viscera vertite vires.
Tu que prior, tu, parce, genus qui ducis Olympo;
Projice tela manu, sanguis meus.

Anchise, dans la revue qu'il faisait faire à Enée des grands hommes de Rome, ne pouvait manquer de rencontrer César et Pompée; et le poëte, par sa bouche, déplore en Romain la guerre civile; mais sa douleur est aussi discrète qu'éloquente; il ne veut pas troubler par quelque chose de trop violent la sérénité de son œuvre. Virgile voulant composer une épopée romaine, c'est-à-dire un poëme qui fût l'expression même de Rome, n'aurait pas choisi le sujet si triste de la guerre civile. C'est au contraire ce que fait Lucain; et il ne déguise pas l'horreur de son sujet, il la redouble. Le mot de guerre civile avait suffi à Virgile, comme à Horace, qui commence ainsi la 1.re ode du 2.d livre:

Motum ex Metello Consule civicum
Belli que causas, etc.

Pour Lucain l'expression n'est pas assez forte, c'est quelque chose de plus que la guerre civile:

Lucain. Pharsale, 1.r liv. v. 1. — Bella per Emathios plus quam civilia campos:

puis il développe son idée avec une triste complaisance; il fait ressortir tout l'odieux, tout l'horrible de cette guerre:

ib. vers 2 — Jus que datum sceleri canimus, populum que potentem
In sua victrici conversum viscera dextra

Cognatas que acies; et rupto fœdere regni,
Certatum totis concussi viribus orbis
In commune nefas; infestis que obvia signis
Signa, pares aquilas, et pila minantia pilis.

Et ce crime des guerres civiles, le poète le fait partager aux Dieux; c'est ce qu'il exprime par ce vers si connu (v. 138)

Victrix Causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Caton, comme le sage des Stoïciens, est ici plus grand que les Dieux eux-mêmes.

On ne peut nier que Lucain n'ait rendu avec énergie l'horreur de la guerre civile; mais dans ce succès de l'art il y a quelque chose de contristant et de désolant; c'est le contraire de Virgile, chez qui tout se résout dans l'image générale de la grandeur de Rome, parvenue à son apogée sous le règne d'Auguste. Tout cet ensemble des annales de Rome, tous ces gouvernements divers, toute cette Rome fatiguée des guerres civiles, tout cela Auguste l'a reçu dans l'asile de son autorité suprême. C'est la même idée que Tacite reproduit au début de ses *Annales*:

Tacite, Annales, Livre 1er.

Urbem Romam a principio reges habuere. Libertatem et consulatum L. Brutus instituit. Dictaturæ ad tempus sumebantur, neque decemviralis potestas ultra biennium, neque Tribunorum militum consulare jus diu valuit. Non Cinnæ,

non Sullæ longa dominatio; et Pompeii Crassique potentia cito in Cæsarem, Lepidi atque Antonii arma in Augustum cessere: qui cuncta discordiis civilibus fessa nomine principis sub imperium accepit.

Il y a en outre, chez Lucain, une inconséquence qui n'est pas dans Virgile. Ce poëme où il condamne, où il déteste les guerres civiles qui ont amené l'empire, il le dédie à l'empereur, et à quel empereur! à Néron! Cette inconséquence n'est guère palliée par le tour qu'il imagine pour l'atténuer:

Pharsale, 1er liv. v. 33

Quod si non aliam venturo fata Neroni
Invenere viam.

C'est une imitation du Fata viam invenient de Virgile. Ce qui suit est moins clair:

. . . . magno que æterna parantur
Regna Diis.

" S'il faut payer cher les royautés éternelles de l'Olympe (Traduction de la Collect. Nisard)

Il vaut mieux traduire soi-même.

Voici(!) la suite de ce morceau:

Pharsale (Suite) v. 35.

C'est la 3e ou 4e fois que les citations sont ainsi introduites; ce sont là des remplissages qu'il faut élaguer, surtout dans une analyse.

. . . . Cœlum que suo servire Tonanti,
Non nisi sævorum potuit post bella gigantum;
Jam nihil, o Superi querimur; scelera ipsa nefas que
Hac mercede placent: diros Pharsalia campos
Impleat et Pœni saturentur sanguine manes:
Ultima funesta concurrant prœlia munda.

His, Cæsar, Perusina fames, Mutinæque labores
Accedant fatis; et, quas premit aspera, classes,
Leucas et ardenti servilia bella sub Etna
Multum Roma tamen debet civilibus armis,
Quod tibi res acta est.

Voilà[2] ce que Lucain a imaginé pour faire passer cette contradiction; ces crimes qui font le sujet de son poème et toutes les guerres civiles qui ont suivi, il accepte tout cela avec reconnaissance par la pensée que les Destins ne pouvaient préparer autrement l'arrivée de Néron. Il y a là quelque chose de révoltant qui assombrit encore le sujet; car il est facile de comprendre qu'une pareille conclusion ne réconcilie pas avec les guerres civiles.

Que Lucain ait fait ces vers dans les premières années de Néron, alors que d'heureux commencements ne pouvaient faire présager tout l'odieux de ce règne; ou que par un surcroît de bassesse il les ait écrits au milieu même des excès les plus honteux de cette tyrannie, toujours est-il qu'une pareille adulation reste sans excuse, et mérite tout le mépris de la postérité.

Trop de mots.

L'apothéose d'Auguste, qui précède les Géorgiques, est une exagération coupable que le poète a justement expié par des écarts de goût ridicules. Mais ce n'est pas dans l'Enéide que nous trou-

Inexact et confus.
On applique à Virgile ce qui a été dit de Lucain.

vous cette apothéose qui a eu le malheur d'être trop imitée par les successeurs de Virgile, surtout par Lucain. L'Enéide est pure de cette flatterie qui gâte un peu le poème des Géorgiques. D'ailleurs il faut se rappeler que ce poème a été inspiré par Auguste qui voulait ramener dans l'empire le goût de l'agriculture et des travaux rustiques. Puis, quand cet éloge[1] a été tracé, c'était le temps où Rome goûtait les fruits du gouvernement d'Auguste. Les crimes du triumvir s'effaçaient un peu devant l'heureuse influence de son règne. Il faut dire aussi qu'au milieu des sentiments de reconnaissance publique qui animaient tout l'empire, Rome était facilement portée à ces idées d'apothéose de tout temps admises chez les anciens et reçues même dans les procédés officiels de l'Etat. Tout porte à croire que les Romains étaient moins choqués que nous ne le sommes de semblables flatteries. On peut donc alléguer en faveur de Virgile d'assez légitimes excuses et, si l'on peut ainsi parler, admettre des circonstances atténuantes. Mais il n'y a qu'à flétrir les poètes qui, exagérant encore l'adulation, n'ont pas craint d'en faire hommage à des empereurs tels que Néron et Domitien.

Voici le morceau de Virgile ; on pourra le comparer à celui de Lucain :

Georgiques, liv. 1. vers 24

Tu que adeo quem mox quae sint habitura Deorum

Virgile doit être blâmé de l'exemple qu'il a donné, mais avec plus de discrétion.

Tout cela a besoin d'être mieux ordonné, et plus resserré.

(1) excessif

Même observation que plus haut.

Concilia incertum est; urbes ne invisere, Cæsar,
Terrarum que velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatum que potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule,
Te que sibi generum Tethys emat omnibus undis;
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelas que sequen-
-tes
Panditur: ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit.
Quidquid eris (nam te nec sperent Tartara
-regem
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido;
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem)
Da facilem cursum, atque audacibus annue
-cœptis,
Ignaros que viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Octave sera un jour un Dieu; le poète, comme l'État, célèbre cette apothéose. Après les autres Dieux auxquels il s'adresse au début des Géorgiques, il invoque le Dieu Octave.

Trop faible.

Dans ce vers:

Georg. 1. 28	.... Cingens materna tempora myrto
	le poète rappelle assez heureusement le souvenir de l'origine divine d'Auguste, descendant de Vénus.
	Au vers précédent :
ib. 26	.... et te maximus orbis
	Auctorem frugum tempestatumque potentem
	Accipiat.
Confusion négligé	il lui demande s'il veut présider aux moissons, et aux saisons de l'année. C'est là ce qu'il y a de plus naturel dans l'apothéose. En effet, au début des Géorgiques il faut au poète un Dieu de l'agriculture. Mais Virgile ne s'en tient pas là ; il va bien plus loin, il lui donne le choix entre les divers départements des Dieux ; il lui cherche une place dans le ciel, à la manière des poètes savants d'Alexandrie. C'est ainsi que la Chevelure de Bérénice avait la sienne parmi les astres, dans le poëme de Callimaque, qui fut plus tard imité par le poète républicain Catulle. Virgile offre une place à Auguste
Georg. 1. v. 33.	.... Erigonen inter Chelas que sequentes.
	Tous ces détails nous révèlent le poète disciple, non seulement d'Homère, mais aussi des Alexandrins qui lui ont donné le goût des curiosités scientifiques et des apothéoses. Erigonen, c'est la constellation ordinairement appelée la Vierge. —

Chelas, ce sont les bras du Scorpion, ou ce qu'on désigne sous le nom de la Balance. C'est une allusion à la justice du prince. Virgile a offert à Auguste toutes les royautés ; il lui conseille de ne pas aspirer à celle des enfers:

Georg. 1 v. 38 Quamvis Elysios miretur Graecia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem.

Il y a dans ces derniers vers une sorte de scepticisme, qu'on peut aussi faire valoir à l'excuse du poète. On sent qu'il ne prend pas au sérieux les fables des Grecs, et toute cette apologie semble être une pure forme littéraire. C'est ainsi que nous retrouvons de ces sortes d'apothéoses au siècle de Louis XIV, dans les arts du dessin, dans la sculpture et dans la peinture. Il y a tout lieu de croire que Virgile et Horace, ces esprits si fins et si éclairés, ne voyaient pas non plus autre chose dans une mythologie à laquelle ils ne croyaient guère. C'est ce qui peut excuser jusqu'à un certain point cet excès d'imagination, sacrilège au point de vue des Romains.

Nous retrouvons cette apothéose chez Lucain, chez Valérius Flaccus, chez Stace. Mais outre que ces poètes célébraient des princes indignes, ils sont tombés dans des exagérations que ne corrige pas la pureté du goût littéraire, et ils nous choquent

en cela plus que Virgile.

Voici l'apothéose que Lucain fait de Néron:

Lucain, Pharsale, 1 46

. . . . . . Te, quum, statione peracta,
Astra petes serus, prælati regia cœli
Excipiet, gaudente polo; seu sceptra tenere,
Seu te flammigeros Phœbi conscendere currus,
Telluremque, nihil mutato sole timentem
Igne vago lustrare juvat; tibi numine ab omni
Cedetur, juris que tui natura relinquet
Quis Deus esse velis, ubi regnum ponere mundi.
Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi gelidus qua vergitur Austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam,
Sentiet axis onus: librati pondera cœli
Orbe tene medio: pars ætheris illa sereni
Tota vacet, nullæ que obstent a Cæsare nubes.
Tunc genus humanum positis sibi consulat armis,
Inque vicem gens omnis amet: pax missa per orbem
Ferrea belligeri compescat limina Jani.

On retrouve dans tout ce morceau les idées et les expressions de Virgile. Ce sont aussi des souvenirs d'Horace, qui ne s'est pas privé non plus de ces sortes de flatteries, et qui dans ses odes nous représente souvent Auguste comme un Dieu transfiguré.

Il y avait dans la poésie une tradition d'adulation que Lucain continue, et qu'il force encore en l'appliquant à un prince tel que Néron.

Le Statione peracta est une spirituelle expression. Ce qui suit, Astra petes serus, est pris d'Horace, qui dit à la fin de la 2e ode du 1er livre : Serus in cœlum redeas. Tout ce passage nous offre au fond les mêmes choses que les vers d'Horace et de Virgile ; mais il y a chez Lucain une emphase de ton qui ne paraît pas chez eux. Comme Virgile, Lucain donne le choix à son héros, les vers sont bien faits et spirituels ; cependant par l'excès même de l'idée qu'il emprunte à son modèle et qu'il pousse à bout, il en arrive au ridicule. C'est un détail bien bizarre que cette terre qui change de soleil et qui n'en est pas effrayée :

trop long : il faut viser à plus de précision

Pharsale 1. 50 Telluremque, nihil mutato sole timentem.

On ne peut nier d'ailleurs que l'expression ne soit pompeusement élégante

ib. 51. .... tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquet
Quis Deus esse velis ubi regnum ponere mundi.

Dans ces vers, comme dans ceux qui précèdent, on sent encore les mêmes choses que chez Virgile ; mais nous ne trouvons pas là cette noblesse et cette simplicité d'expression qui corrige chez celui-ci

ce que l'idée a d'excessif. Lucain charge sa pensée par l'emphase de ses paroles.

Il y a dans les vers qui suivent des choses singulières et c'est encore une imitation. Virgile ne pense pas que le Tartare soit choisi par Auguste; de même Lucain ne veut pas qu'il établisse sa demeure vers l'étoile du nord, ni vers le pôle contraire que le Sirius brûle de ? ses feux.

Pharsale 1. 54. Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus qua vergitur Austri.

Ce polus Calidus est remarquable: ce pourrait bien être là l'origine des pôles glacés et brûlants de l'abbé Dujarry dont Voltaire s'est tant moqué.

Dans la fin de cette apothéose, le poète n'a pas mieux su éviter le ridicule. Il faut, selon lui, que le prince se place au milieu pour tenir en équilibre les poids du ciel

ib. 58. . . . . . . librati pondera mundi
Orbe tene medio.

S'il se mettait à l'extrémité du Nord ou du midi, il ne verrait plus Rome, ou du moins il ne la ? verrait que de travers, ce que Lucain a exprimé plus haut:

ib. 56. Unde tuam videas obliquo sidere Romam.

Comme si les regards des Dieux étaient soumis à ces lois de la distance?

Il termine en disant que cette région de l'éther doit rester libre :

Pharsale, 1. 59.

. . . . . . pars ætheris illa sereni
Tota vacet nullæque obstent a Cæsare nubes.

Comme nous avons pu le voir, tous ces vers sont en général bien faits ; le style est élevé et élégant ; mais il est déparé par des excès ridicules qui sont la juste punition du poëte.

Très confus et inexact. Le Chant des Parques de Catulle, dont il était inutile de parler ici, n'est nullement contemporain des vers de Lucain. Il fallait se borner à un rapprochement avec le passage de Sénèque, et faire soi-même la comparaison, au lieu de dire qu'on pourrait la faire.

Ce morceau est à peu près contemporain de vers que nous avons étudiés l'année dernière dans ce Cours, et que l'on désigne ordinairement sous le nom de Chant des parques. Ils se trouvent à la fin de l'épithalame de Thétis et de Pélée. Ce chant commence au vers 324. Il a été imité plus tard par Sénèque dans l'Apocolokynthosis, où il nous montre les parques ourdissant la trame prospère du règne de Néron. Il serait curieux de comparer à ce passage l'apothéose de Lucain, et de voir comment l'oncle et le neveu sont tombés dans la même flatterie et dans une égale exagération.

Le morceau que nous venons d'étudier dans Lucain remplace l'invocation aux Muses que nous trouvons au commencement de l'Enéide. Aux Muses a succédé Néron ; la faveur du prince est une Divinité qui inspirera le poëte

C'est ce qui est exprimé par ces derniers vers de l'apothéose (63 et suiv):

Sed mihi jam numen; nec si te pectore vates
Accipiam, Cyrrhæa velim secreta moventem
Sollicitare Deum, Bacchumque avertere Nisa
Tu satis ad dandas romana in carmina vires.

C'est ainsi que se termine cette apothéose si justement reprochée à Lucain. On aimerait que le poète n'eût pas fait cette exception à la règle qu'il s'était imposée d'exclure le merveilleux mythologique de son poëme, et qu'en éliminant tous les Dieux, il n'y eût pas, par une contradiction doublement coupable, donné une place au Dieu Néron.

Une dernière différence qui sépare Lucain de Virgile, c'est le ton. Chez celui-ci, comme Boileau nous le dit, le son est aisé, doux, simple, harmonieux; dans Lucain, le vers est énergique et chargé. La Muse de Virgile *(Art poétique, livre III.)*

... en arrivant ne met pas tout en feu; *(ibid.)*

chez Lucain, c'est le contraire. Le début de la Pharsale n'a rien de cette simplicité que demandent Horace et Boileau: rappelons-nous ces vers que nous avons déjà cités plus haut:

(Pharsale. 1er livre v. 1.)

Bella per Emathios plus quam civilia campos
Jusque datum sceleri canimus, populumque potentem

In sua victrici conversum viscera dextra,
Cognatasque acies et, rupto fœdere regni,
Certatum totis concussi viribus orbis
In commune nefas; infestisque obvia signis
Signa, pares aquilas et pila minantia pilis.

Toutes ces expressions, prises une à une, ne sont pas sans beauté; mais l'effort qui les accumule et qu'on sent à chaque vers, est tout contraire au calme et à la simplicité d'un début. Nous comprendrions de pareils vers dans la bouche d'un orateur véhément, comme Cinna; et ceux de Corneille ne peuvent qu'exciter notre admiration:

Corneille, Cinna, acte 1er. Scène III.

Je leurs fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats, et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chance attacher l'univers,
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

C'est là une énergie bien placée; mais il est

contre nature qu'un poëme commence ainsi :

Au huitième vers, le poète se transporte, non par le récit mais par une apostrophe véhémente in medias res. Il lui semble qu'il assiste à la guerre civile, et il adresse la parole à ceux qui la commencent. C'est là un mouvement lyrique qui n'est pas étranger aux habitudes des Alexandrins et des poètes qui les ont imités dans l'épopée latine ; mais l'employer au début, cela est encore peu naturel. Du reste tout ce morceau est plein de sentiments très pathétiques exprimés par de beaux vers. Voici cette tirade :

Pharsale, 1er liv. vers 8

Quis furor, o cives ! quæ tanta licentia ferri,
Gentibus invisis Latium præbere cruorem ?
Cumque superba foret Babylon spolianda tropæis
Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos
Heu ! quantum potuit terræ pelagique parari
Hoc, quem civiles hauserunt, sanguine, dextræ
Unde venit Titan, et nox ubi sidera condit,
Quaque dies medius flagrantibus æstuat horis,
Et qua bruma rigens, ac nescia vere remitti,
Astringit Scythico glacialem frigore pontum !
Sub juga jam Seres, jam barbarus isset Araxes,
Et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo.
Tunc si tantus amor belli tibi, Roma, nefandi

Totum sub Latias leges quum miseris orbem,
In te verte manus : nondum tibi defuit hostis
At nunc semiustis pendent quod mœnia tectis
Urbibus Italiæ lapsis ingentia muris
Saxa jacent, nulloque domus custode tenentur,
Rarus et antiquis habitator in urbibus errat ;
Horrida quod dumis, multosque inarata per an-
-nos
Hesperia est, desuntque manus poscentibus arvis,
Non tu Pyrrhe ferox, nec tantis cladibus auctor
Pœnus erit : nulli penitus discindere ferro
Contigit : alta sedent civilis vulnera dextræ.

Ce licentia ferri que nous trouvons au 1er vers de cette tirade, est comme une expression de famille imitée par Lucain de son oncle Sénèque, qui a dit quelque part# : libido ferri. Nous la retrouvons chez Racine, si éclectique dans les emprunts qu'il fait aux anciens. Joad dit au Cinquième acte, Scène VI d'Athalie :

il n'eût pas été mal de rechercher le passage dans les Troyennes (Vers 280 suiv.)

Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

Dans ces vers sur l'ombre de Crassus errant sans vengeance, et où le poète reproche à Rome d'avoir préféré des guerres sans triomphe, il y a beaucoup de véhémence et d'énergie :

faiblement dit.

Pharsale, 1. 10

Quumque superba foret Babylon spolianda tro-
-pæis

Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

Mais il faut faire à ces vers le même reproche qu'à tout le morceau : ce n'est pas assez simple pour un début, et cette emphase éloquente nous surprend.

Horace avait souvent exprimé cette idée que Rome devait tourner ses armes ailleurs que contre elle-même. Nous la trouvons, par exemple, dans l'ode 2 du 1er livre que nous avons déjà citée :

Audiet cives acuisse ferrum
Quo graves Persae melius perirent, etc.

Lucain se souvient d'Horace, et il se dit en insistant peut-être un peu trop sur cette idée, qu'avec ce sang

Pharsale, 1	13.	on aurait pu conquérir beaucoup de terres et de mers.

Il entre aussi trop géographiquement dans le détail des conquêtes que Rome aurait pu faire. Nous retrouvons là le goût descriptif qui est dans les habitudes de ce temps, et de Lucain en particulier. Du reste cette géographie nous amène un trait assez spirituel sur l'Afrique :

Ibid.	20.	Et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo !

Plus bas, quand Lucain veut exprimer que la guerre civile est l'ouvrage des Romains, nous trouvons de beaux vers dignes d'une juste admiration, même après ceux de Virgile dans les Bucoliques et dans les Géorgiques. Il est à regretter que cette

(trop vague).

éloquence de Lucain soit un peu trop mêlée de surcharges, de détails descriptifs et de déclamation; mais enfin c'est de l'éloquence.

Après l'apothéose de Néron que nous avons étudiée plus haut, vient un beau morceau qui n'est pas de notre sujet, sur les causes de la guerre civile et qui conduit le poète aux portraits si vivement tracés par lui, de César et de Pompée. Il annonce ce nouveau morceau par une courte exposition, où nous trouvons toujours un peu d'emphase:

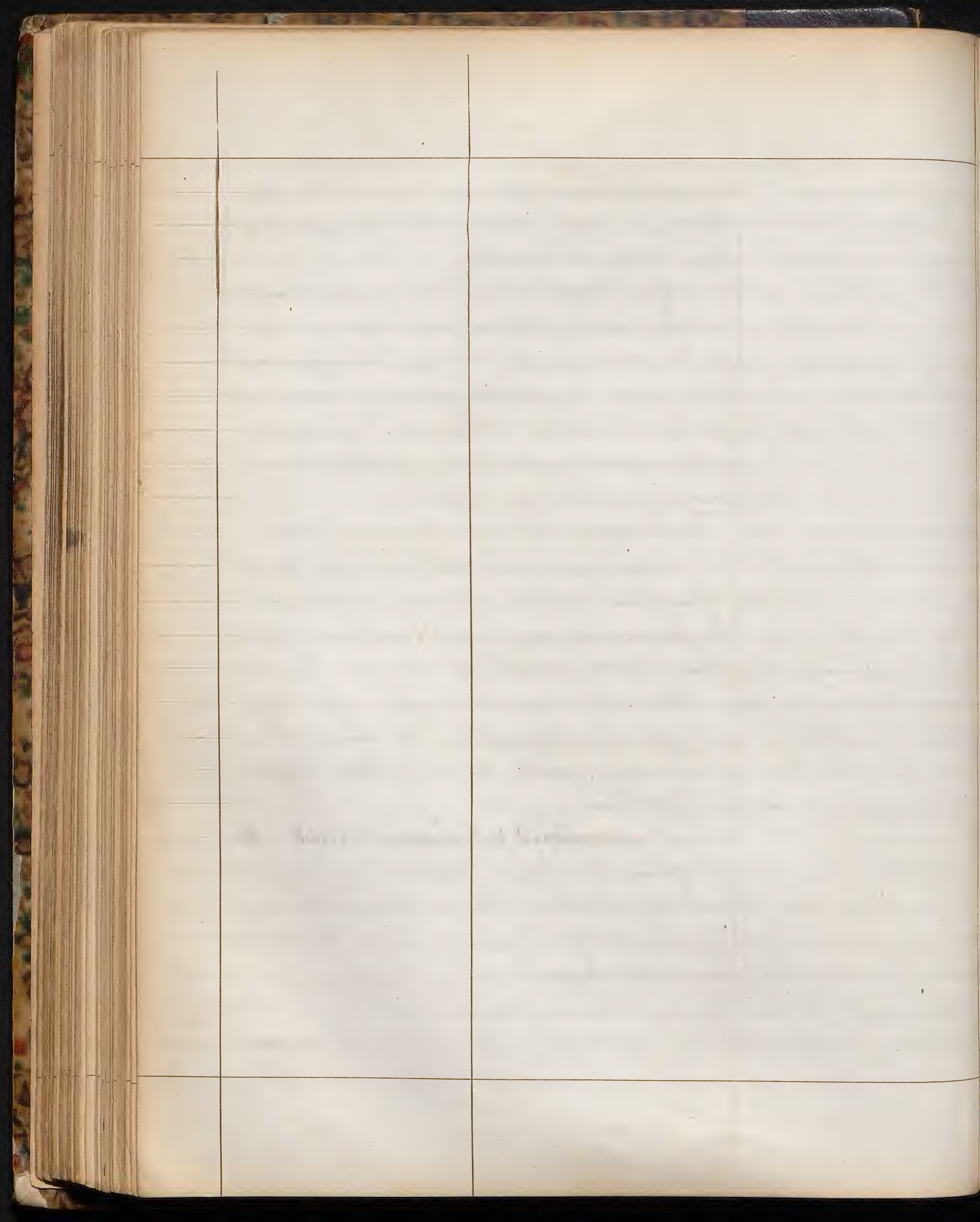
Pharsale, 1. 67
Fert animus causas tantarum expromere rerum,
Immensumque aperitur opus, quid in arma furentem
Impulerit populum, quid pacem excusserit orbi.

Virgile au contraire s'adresse humblement à sa Muse; c'est un nouveau contraste avec Lucain:

Enéide 1. 8
Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina Deum tot volvere casus
Insignem pietate virum tot adire labores
Impulerit.

Nous avons comparé à l'exposition de Virgile celles des poëmes de Silius Italicus et de Lucain; il nous reste à étudier celles de Valérius Flaccus, de Stace et de Claudien. Ce sera l'objet de la prochaine leçon.

Demiame.



6e Leçon.

Le début de l'*Énéide* comparé
avec celui des *Argonautiques*;
——— de la *Thébaïde*;
——— de l'*Enlèvement de Proserpine*;
——— des *Fastes*.

—

Analyse du 1er Livre de l'*Énéide*.

—

Du Merveilleux dans ce livre.

6e Leçon.

Le début de l'*Enéide* comparé avec celui des *Argonautiques*. – de la *Thébaïde*. – de l'*Enlèvement de Proserpine*. – des *Fastes* – Analyse du 1er livre de l'*Enéide*. – du Merveilleux dans ce livre. ——

Nous avons dans la dernière leçon comparé le début de l'*Enéide* avec le début du *poème de la guerre Punique* et avec celui de la *Pharsale*. Cette comparaison a fait ressortir les mérites que nous avions déjà montrés dans le début de l'*Enéide*: la simplicité, la clarté, en un mot tout ce que veut Horace et tout ce que Boileau réclame d'un début de poème épique; mais, pour que cette comparaison soit complète, il faut mettre encore auprès du début de l'*Enéide*, celui de l'*Argonautique* et celui de la *Thébaïde*.

Valérius Flaccus, comme on l'avait fait avant lui, commence son poème par des flatteries. Les noms seulement sont changés; les demi-Dieux qui échauffent ici l'admiration du poète, ne sont autres que Vespasien et ses fils Domitien et Titus. Il y a pourtant une différence assez notable entre les flatteries de Lucain et celles de Valérius Flaccus.

Domitien était poète; Valérius Flaccus ne manque pas d'introduire dans ses louanges quelques traits flatteurs à l'adresse d'un poète héritier présomptif de l'empire. Domitien pourrait, s'il le voulait, chanter les exploits de son frère en Judée.

rédaction faite avec soin et en général exacte. Mais l'expression est trop souvent vague. Il faut dans la critique, pour le blâme et pour l'éloge, des formes d'appréciation plus précises.
Le style est en outre, parfois, un peu commun; un peu faible, n'ayant pas toute la propriété, toute l'élégance désirables.

.... Versam proles tua pandet Idumen,
Namque potest, Solymo nigrantem pulvere fratrem,
Spargentem que faces et in omni turre furentem.
(Argon. lib. 1. 12-15)

On se demande comment Lucain rencontrant en Néron les mêmes prétentions à la poésie, n'a pas encensé le talent du prince. Il s'est peut-être abstenu par prudence. Néron était jaloux de Lucain, et peut-être était-il dangereux de rappeler au plus irascible de ce genus irritabile des poëtes une rivalité où le prince devait bien sentir qu'il avait le dessous.

Valérius Flaccus ne rajeunit en rien ces vieilles formes d'adulation dont la première idée lui est fournie par Virgile (Géorgiques, liv. 1 vers 24-43) et qui lui arrive par l'intermédiaire de Lucain, enrichie de quelques traits de mauvais goût:
(Quod si non aliam, etc)
(Pharsale.)

Depuis que Virgile a placé Auguste entre le Scorpion et la Balance, tous les empereurs doivent, bon gré mal gré, prendre leur rang parmi les astres du ciel:

Ille tibi cultus que Deum delubra que genti
Instituet, quum jam genitor lucebis ab omni
Parte poli: neque enim in Tyrias Cynosura carinas

Certior, aut Graiis, Helice servanda magistris,
Seu tu signa dabis; seu, te duce, Graecia mittet.
Et Sidon. Nilus que rates, nunc nostra serenus
Orsa juves, haec ut Latias vox impleat urbes.
(Argon. 1, 15-22)

Le mauvais goût est encore plus fâcheux ici que chez Lucain, où il est en quelque sorte racheté dans certains passages par la grandeur des sentiments.

Valérius Flaccus et Stace, sont en quelque sorte condamnés à être froids par la nature même des sujets qu'ils ont choisi. La Guerre punique et la Pharsale surtout (quoique ce fût, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un sujet bien triste) pouvaient encore échauffer leur auteur et intéresser le public; mais des sujets comme l'Argonautique et la Thébaïde sont une matière bien refroidie, qui ne peut fournir beaucoup d'enthousiasme. On peut les ranger parmi ceux contre lesquels Virgile a réclamé. (Georg. liv. III, 3-10)

Le sujet de l'Argonautique, on le pense bien, n'était pas nouveau même pour les Latins. Varron d'Atax avait écrit un Jason où il avait imité l'épopée d'Apollonius de Rhodes. Quant aux Thébaïdes même, il y en avait plus d'une. On trouve dans le recueil des Elegies de Properce (Liv. 1. Eleg VII) des compliments

ironiques adressés à un certain Ponticus auteur d'une Thébaïde. De semblables sujets ne sauraient inspirer rien de grand ; aussi, malgré la pompe des paroles, on ne trouve dans ces poëmes qu'une action sans intérêt qui se déroule avec froideur suivant le cérémonial de l'épopée. Lucain, dont le sujet était d'ailleurs plus propre à exciter l'intérêt, échappe souvent à la monotonie compassée qui distingue ses successeurs par des élans d'enthousiasme qui sont quelque fois de mauvais goût, mais qui sont aussi quelque fois sublimes. Valérius Flaccus et Stace n'eurent rien pour réchauffer un peu la froideur de leur composition.

?

resserer : il suffisait de dire que ces sujets n'étaient pas de nature à intéresser beaucoup les Romains, et que malgré le mouvement extérieur des paroles, l'expression en est très froide.

Tout ce que nous venons de dire ne peut pas être bien reproché à Valerius Flaccus. Nous avons montré les qualités qui lui manquent : voici maintenant dans le début de son poëme un grave défaut, l'obscurité. Le premier vers d'abord :

on attend tout le contraire ?

Prima Deum magnis canimus freta pervia natis.
Il faut faire la construction avec soin pour trouver le sens du vers ; et avec cela même on ne comprendrait rien encore, si l'on ne connaissait d'avance le sujet du poëme. Qu'il y a loin de ce vers contourné et qui ne nous apprend rien, aux vers si simples et si pleins de données sur le poëme que nous trouvons en tête de l'Enéide !
Arma virumque cano Trojae qui primus ab oris

(remarquons ce primus dans le sens de très ancien, comme nous avons cru pouvoir l'entendre dans le 1er vers de l'Enéide. Un autre exemple de primus dans ce sens dans l'éloge de Properce cité ci-dessus : primo contendis Homero.)

Italiam, fato profugus, Laviniaque venit
Littora.

Continuons :

Fatidicamque ratem.

Voilà un hémistiche assez clair pour ceux qui savent l'histoire de ce fameux navire Argo qui rendait des oracles et qui finit par se placer au milieu des constellations du ciel, comme le rappellent les vers de Valerius Flaccus, en restant inintelligibles pour ceux qui ne connaissent pas la mythologie dans ses plus petits détails :

. . . . Scythici que Phasidis oras
Ausa sequi, medios que inter juga concita cursus
Rumpere, flammigero tandem consedit Olympo.

Mais il y a bien encore d'autres causes d'obscurité dans ces trois vers ; la concision, hardie sans doute, mais forcée de rumpere cursus medios "s'élancer au milieu de" ; l'érudition géographique de ces juga concita (les roches Cyanées, écueils qui se trouvaient à l'entrée du Pont-Euxin et qui, à ce que croyaient les anciens, s'entre-choquaient : on pouvait être brisé dans leur choc) ; tout contribue à rendre ce passage fort obscur pour un début.

Vient ensuite une invocation à Apollon. Le poëte a besoin que le Dieu lui remette en mémoire

ce qu'il va raconter; à plus forte raison le lecteur aurait le droit de réclamer quelques concessions en faveur de son ignorance : il aurait souvent, lui aussi, besoin d'un Dieu pour lui éclaircir l'obscurité du sens:

Phœbe, mone, si Cymææ mihi conscia vatis
Stat casta cortina domo; si laurea digna
Fronte viret.

On a cru voir dans ces vers un renseignement biographique. On pense d'après cela que Valérius Flaccus avait la charge de gardien des livres Sibyllins.

Que ce début obscur est loin des préceptes d'Horace ! Mais le tantus hiatus n'est pas de trop pour exprimer l'enflure des vers par lesquels débute Stace dans sa Thébaïde :

Fraternas acies, alternaque regna profanis
Decertata odiis, sontesque evolvere Thebas
Pierius menti calor incidit.

(Thebaïd. v. 1-4).

Cela est très mauvais, parce que cela est très emphatiquement obscur. Ceux qui connaissent l'histoire de Thèbes se douteront peut-être de ce que veut dire fraternas acies jeté en tête du poëme, et penseront que le poëte entend par là des armées conduites par des frères, des combats de frère contre frère; mais les autres lecteurs n'y verront rien de

clair. — Alterna que regna profanis decertata odiis est d'une grande obscurité et d'une traduction pénible. — Sontes que evolvere Thebas Pierius menti calor incidit. — Quelle recherche! pour ne pas dire plus. Stace parcourt ensuite dans un certain nombre de vers pompeux tous les sujets de l'ancienne histoire de Thèbes auxquels il aurait pu remonter et s'arrête enfin au sujet de sa Thébaïde. Nous sommes bien loin des préceptes d'Horace.

Claudien ne laissa pas se perdre la tradition de cette emphase. Dans son Enlèvement de Proserpine, il a à traiter un sujet bien simple. Une jeune fille, dans la vallée d'Enna, cueillant des fleurs avec ses compagnes, est enlevée par le Dieu Pluton. Pourtant Claudien se dit comme surchargé par un tel sujet; il est effrayé de l'audace avec laquelle il a osé l'entreprendre.

Inferni raptoris equos, afflata que curru
Sidera Tænario, caligantes que profundæ
Junonis thalamos audaci prodere cantu
Mens congesta jubet.

(De raptu Proserpinæ, v. 1-5)

Ce mens congesta est caractéristique.

Ovide, qui est venu avant tous ces poètes et qui était plus près du modèle, l'avait mieux suivi.

Nous avons déjà dit que ses *Métamorphoses* offraient l'idée d'une alliance entre la fable et l'histoire, sans toutefois que ces deux éléments y fussent fondus dans un tout aussi harmonieux que celui de l'Énéide. Cette alliance avait déjà quelque chose qui rappelait Virgile; nous allons encore trouver un peu de l'art Virgilien dans le début du poème des *Métamorphoses* et dans celui du poème des *Fastes*. Le poème des *Métamorphoses* est annoncé tout entier dans quatre vers clairs, élégants sans affectation :

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. Di cœptis (nam vos mutastis et illas)
Adspirate meis, primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen.

Le début du poème des *Fastes* a les mêmes mérites, quoiqu'un plus long et quoique mêlé de quelques flatteries. Il est vrai que ces flatteries ne sont pas adressées à un Néron, à un Domitien, mais à Germanicus, les amours du peuple romain :

Tempora cum causis Latium digesta per annum
Lapsaque sub terras, ortaque signa canam.
(*Fastes*, I. 1-3)

Voilà en deux vers très brièvement le sujet et le plan du poème suffisamment annoncé.

Excipe pacato, Cæsar Germanice, vultu
Hoc opus, et timidæ dirige navis iter.

Officii que levem non aversatus honorem,
  En tibi devoto numine dexter ades.
Sacra recognosces annalibus eruta priscis,
  Et quo sit merito quæque notata dies.
Invenies illic et festa domestica vobis,
  Sæpe tibi pater est, sæpe legendus avus.
Quæque ferunt illi, pictos signantia Fastos,
  Tu quoque cum Druso præmia fratre feres.
Cæsaris arma canant alii; nos Cæsaris aras;
  Et quoscumque sacris addidit ille dies.
Annue conanti per laudes ire tuorum:
Fastes, liv. I 3-17 Deque meo pavidos excute corde metus.

Sans doute Ovide n'oublie pas de faire ressortir ce que le sujet de son poème peut contenir de flatter pour l'illustre patron qu'il s'est choisi; il lui est impossible de parcourir les Fastes sans rencontrer à chaque pas des souvenirs glorieux pour la famille des Césars. Il est juste qu'il invoque pour le guider un des membres les plus illustres de cette famille: (faiblement dit.)

Annue conanti per laudes ire tuorum.

Puis, après avoir loué Germanicus dans sa famille, il veut le louer lui-même pour ses talents d'orateur et de poète: car Germanicus était orateur et poète, et nous savons qu'il avait, comme Cicéron, traduit en vers les Phénomènes d'Aratus.

Da mihi te placidum; dederis in carmina vires;
Ingenium vultu stat que cadit que tuo.
Pagina judicium docti subitura movetur
Principis, ut Clario missa legenda Deo.
Quæ sit enim culti facundia sensimus oris,
Civica pro trepidis cum tulit arma reis;
Scimus et ad nostras cum se tulit impetus artes,
Ingenii currant flumina quanta tui.
Si licet, et fas est, vates rege vatis habenas,
Fastes, I. 17-27. Auspice te felix totus ut annus eat.

Il y a quelque chose de séduisant dans cette louange si délicate. C'est un poète qui vient se mettre sous la protection d'un autre poète assis sur les degrés du trône. Cette louange ne nous semble pas déplacée, parce qu'elle est adressée à Germanicus; les expressions elles-mêmes ne sont pas outrées et sont
?. quelquefois touchantes. Cette *pagina* qui s'émeut au moment d'affronter la critique d'un redoutable juge et qui lui demande sa protection rappelle un
?. peu ce vers de Virgile dans l'*épître* à Varus:

Eglog. VI. 2-13 ....: Nec Phœbo gratior ulla est
Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.*

En un mot, c'est auprès de Virgile, dans Ovide, que nous rencontrons ce qui s'en rapproche le plus pour la *perfection*.# Sans doute ce début des *Métamorphoses* et ce début des *Fastes* ne peuvent pas lutter

* On peut encore rapprocher de ce début tout entier les beaux vers dans lesquels Virgile met sa 8e églogue sous la protection de Pollion Consul et poète:

voir ce signe reproduit, page suivante.

avec celui de l'*Enéide*; mais ils se placent immédiatement après et bien au-dessus de ce que nous avons trouvé dans les autres poëtes qui osèrent, après Virgile, tenter cette œuvre périlleuse du poëme épique.

Après avoir ainsi comparé le début du poëme de Virgile avec celui des poëmes que son exemple a inspirés, nous allons entrer plus particulièrement dans l'analyse du poëme*. L'idée de rattacher le courroux de Junon, dont les causes si anciennes appartiennent à la fable, à un évènement purement historique, la rivalité de Carthage et de Rome, est le fond même des premiers livres de l'*Enéide*; ou du moins du premier et du quatrième, le second et le troisième étant remplis par des récits qui, à l'exemple d'Homère, nous font reculer vers le temps de la destruction de Troie.
Comment Virgile a-t-il mis en œuvre cette idée? Par quel moyen en a-t-il fait véritablement un récit épique? c'est ce que Boileau va nous apprendre, en partie, dans des vers qui ont déjà été cités dans ce Cours, mais auxquels le sujet nous ramène:

Qu'Enée et ses vaisseaux, par les vents écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés;

tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
sive oram Illyrici legis æquoris, en erit unquam
Ille dies mihi quum liceat tua dicere facta?
en erit ut liceat totum mihi ferre per orbem
sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
a te principium, tibi desinet, accipe jussis
carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
inter victrices hederam tibi serpere lauros.

(Egl. VIII 6-14)

\# Ce mot de perfection déjà employé plusieurs fois est bien vague. Il eût mieux valu résumer les mérites de l'Exposition de Virgile: rapidité, clarté, simplicité; Annonce du double intérêt historique et mythologique que devait offrir le poëte.

*. En général, éviter le vague dans les appréciations.

Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Eole en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air;
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
(Art poétique. livre III, 177-193)

C'est pour ne pas avoir employé ce merveilleux, tout en créant une autre sorte de merveilleux, que nous l'avons fait voir *, que Lucain est resté historien et n'a pas été le plus souvent poète. #
C'est pour n'avoir pas su employer ce merveilleux, tout en y tâchant, que Silius Italicus n'a pas fait autre chose qu'une histoire peu sérieuse et mêlée de fictions au lieu d'un poème épique.

Nous avons déjà montré en quoi Virgile a été supérieur à Silius Italicus dans la manière d'employer le merveilleux. Nous montrerons encore

* Voir la 1re leçon.

inexact. On ne peut pas dire que Lucain n'ait pas été poète. Il avait été dit que Virgile avait pu donner à tous les événements de sa fable ce tour merveilleux, parce qu'il s'est placé par son sujet même dans le domaine de la fiction; que dans un sujet historique cette transformation est ou

impossible (comme pour la Pharsale) ou ridicule (comme pour la Guerre Punique) Lucain s'abstient du merveilleux et Silius en fait un emploi puéril.

* il ne s'agit pas de la dignité de l'histoire, mais du défaut de naturel et de vraisemblance poétique d'un tel mélange.

une fois par des exemples comment Silius Italicus inventait des fictions contraires à la dignité* de l'histoire, en se plaçant du sein même de l'histoire pour entrevoir la fable, au lieu de se placer, comme Virgile, dans la fable pour de là deviner l'histoire.

Au premier livre (vers 518) Annibal est blessé; c'est Jupiter qui dirige le trait; Junon le retire de la blessure. Lorsqu' Enée est blessé, nous ne sommes pas étonnés de voir les Dieux auteurs ou médecins de sa blessure; mais lorsque nous voyons Annibal tel que nous l'a dépeint Tite-Live, c'est-à-dire un personnage purement historique en commerce aussi fréquent avec les Dieux, nous ne pouvons nous empêcher de sourire. Mais écoutons Silius lui-même :

Bis pater intonuit . . . .
Inde inter nubes ventorum turbine cæco
Ultrix injusti vibravit lancea belli
Ac femine adverso librata cuspide sedit.
. . . .
Sed Juno . . . .
Advolat, obscura circumdata nube per auras,
Et validam duris evellit ab ossibus hastam.

Dans une bataille, les Romains sont aveuglés par la poussière que, grâce à la tactique d'Annibal, le vent du Vulturne leur souffle dans

les yeux. C'est Eole qui, à la prière de Junon, a déchaîné le Vulturne. (Ch. 9. vers 438):

Ventis positus custos . . . .
Regnantem Aeolis Vulturnum in proelia campis
Effrenat . . . .
Qui . . . .
Perflat agens caecam glomerato pulvere nubem.

C'est Vénus qui énerve les Carthaginois dans les délices de Capoue (Ch. 11. vers 385):

Non Venerem interea fugit exoptabile tempus
Poenorum mentes caeco per laeta premendi
Exitio, et luxu corda importuna domandi.

Le merveilleux de Virgile n'a pas ce caractère ridicule. Sur le terrain où il s'est placé, c'est-à-dire au sein même de la fable, il peut tout oser, tout feindre; ses fictions ne nous paraîtront jamais comme celles de Silius Italicus une mascarade épique.

trop de mots

Si Enée est accueilli favorablement dans une ville que Junon son ennemie honore d'une bienveillance toute particulière; si Didon accueille Enée non seulement comme un hôte, mais comme un homme qu'elle est bien près d'aimer; ce ne sont pas des accidents humains, ce sont des effets de la volonté divine. C'est Jupiter qui a préparé à Enée cet accueil en envoyant Mercure à Carthage, pour prévenir en faveur du héros troyen le coeur de

(1er livre v 297)

la reine. C'est Vénus qui a conduit son fils en sûreté à Carthage, en lui indiquant le chemin de la ville[+]; c'est elle qui a assuré son entrée en le couvrant d'un nuage obscur.[(a)] C'est Vénus qui imagine encore d'attacher à Enée par des liens indissolubles le cœur de la reine:

Quippe domum timet ambiguam, Phrygiosque
bilingues
(1er livre, 661).

dit le poète dans une de ces vues ingénieuses de l'histoire[#] qui flattaient tant l'amour-propre national des Romains. C'est encore[‡] Vénus qui se charge de circonvenir par des embûches le cœur de la malheureuse Didon; elle lui envoie Cupidon sous les traits d'Ascagne, et la reine de Carthage réchauffe sur son sein l'enfant cruel:

...... Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ Deus.
(Livre 1. 717-719).

C'est ce qu'un peintre moderne, Guérin, a exprimé spirituellement, trop spirituellement peut-être dans un tableau où l'on voit l'Amour sous les traits d'Ascagne retirer du doigt de Didon l'anneau de Sichée:

...... paulatim abolere Sichæum

[+] insuffisant. ses paroles n'ont pas que ce seul objet.

(a) 1er livre. v. 314-418

[#] à travers la fable

[‡] pourquoi encore? C'est toujours la même intention, la même sorte d'intervention.

Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jampridem resides animos desuetaque corda.

(720-723).

Voilà quel est le merveilleux dans le premier livre de l'*Enéide*. C'est, comme nous l'avons fait voir, la forme épique par excellence appliquée aux accidents du hasard et aux mouvements de l'âme humaine. Cette forme appartient à Virgile en propre, quant à l'emploi qu'il en a fait ; mais le fond de traditions sur lequel ces fictions sont établies est emprunté à Homère. Pour les caractères des Divinités, par exemple, Virgile continue et imite Homère, en leur faisant cependant subir quelques modifications ingénieuses où se montre le caractère propre de son esprit et de son talent.

vague).

Junon, dans l'*Enéide* comme dans l'*Iliade*, a contre ceux qui l'ont offensée une haine implacable.

... Æternum servans sub pectore vulnus.

(Liv. 1. v. 36)

..... Manet alta mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ.

(Liv. 1. 26-28)

Cette haine, excitée par l'orgueil offensé, est capable pour se satisfaire, de pousser l'altière déesse jusqu'à une apparente humilité. Quel langage pour Junon que celui dans lequel elle de-

mande le secours d'Eole :

Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa
-est

(Liv. 1. vers 64)

Junon supplie, et rien ne fait mieux voir son abaissement volontaire que ce ton presque protecteur dans son humilité apparente qu'Eole, le subalterne, devenu nécessaire, prend pour lui répondre. Sous prétexte de rappeler les bienfaits de Junon, il rappelle sa propre puissance avec une sorte d'emphase :

. . . . . Tu das epulis accumbere Divum,
Nimborumque facis tempestatumque potentem.

(Liv. 1. 79-81)

Pour le caractère de Neptune, Virgile a aussi suivi la tradition, en l'interprétant de cette manière ingénieuse qui distingue son talent :

Le courroux de Neptune est paisible et dédaigneux :

. . . . graviter commotus ; et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda.

(Liv. 1. 126-128)

Il y a quelque chose dans ce mouvement majestueux qui rappelle les beaux vers du IV.e livre des Géorgiques, lorsque Virgile dépeint la nymphe Aréthuse envoyée par Cyrène pour connaître la cause du bruit qu'Aristée désolé

fait sur le bord du fleuve. Le quos ego . . . . . si fameux nous donne encore l'idée de cette puissance qui épargne la faiblesse, tant elle la méprise. Voulons-nous voir s'exercer cette puissance sur des objets dignes d'elle, la voici à l'œuvre : Neptune en un instant calme le courroux des flots :

Sic ait et dicto citius tumida æquora placat.

(Liv. 1. 142).

On s'est demandé comment Neptune, ennemi des Troyens dans l'Iliade, favorise Enée dans l'Enéide. D'abord, dans un passage du Vingtième livre de l'Iliade déjà cité, nous avons vu Neptune s'attendrir sur le sort d'Enée. Mr. Tissot fait remarquer de plus qu'Euripide, si fidèle d'habitude à la tradition Homérique, fait commencer les Troyennes par les regrets de Neptune qui se reproche[+] d'avoir détruit la ville de Troie. [#]

[+] il ne se le reproche pas, mais il témoigne de la pitié.

[#] on a ajouté qu'ici Neptune est surtout occupé de l'insolence des sujets d'Eole qui n'ont pas pris ses ordres.

Le caractère de Jupiter est plein de majesté. Quelle grandeur Homérique dans ces beaux vers !

. . . . Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes,
Littoraque, et latos populos, sic vertice cœli
Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.

(v. 223-227)

Mais cette majesté est quelquefois une majesté souriante :

Olli subridens hominum sator atque Deorum.
(L. 1. 254).

Nous nous rappelons ici involontairement ces vers d'Ennius déjà cités dans les cours des années précédentes:

Jupiter hic risit, tempestates que serenæ
riserunt omnes risu Jovis omnipotentis.

Enfin Vénus est admirablement reproduite dans l'Enéide avec cette beauté supérieure que lui donne Homère:

Dixit, et avertens rosea cervice refulsit,
Ambrosiæ que comæ divinum vertice odorem
Spiravere; pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit Dea.
(402-405)

avec tous ses artifices, avec ces yeux qui charment par leur éclat et qui touchent par leurs larmes:

... lacrymis oculos suffusa nitentes.
(228)

Virgile a donc reçu d'Homère la tradition de ces divinités; il n'en parle pourtant pas tout à fait comme Homère; il lui manque cette foi naïve et ingénue qui distingue le premier comme le plus ancien des poëtes. Heyne exprime cette différence dans des paroles pleines de sens et de justesse (Excursus ad lib. 1. Æneid) « Intelligemus

scilicet verum esse quod illo loco dictum est, valde diversam illam rationem esse ab ea, quam Homerus secutus est; hic enim afflatu divino abreptus omnia cum fide narrat, tanquam is qui sibi persuasit, ea ita gesta esse; in Marone vero studium fingendi ea, quae aliis persuadere cupiat". Ce défaut de foi naïve chez Virgile, nous l'avons déjà dit d'après Delille, se traduit dans ce vers du 1er livre :

. . . . . . tantæne animis cælestibus iræ ?
(Liv. 1. vers 11)

Homère ne se serait pas fait à lui-même cette question ; il eût trouvé cette colère toute naturelle. Virgile s'en étonne en vrai disciple de la philosophie Epicurienne, en homme qui vient à la suite de Lucrèce :

Il y a dans Virgile un autre passage encore plus épicurien ; car l'intervention des Dieux dans les affaires humaines y paraît mise en doute :

Dî tibi, si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitiæ est, et mens sibi conscia recti,
Præmia digna ferant. (1 - 603-605)

Si qua pios respectant numina : voilà un doute qu'Homère n'a[it] jamais ni conçu ni énoncé, et qui nous empêche de croire que Virgile avait f[oi] à ces traditions mythologiques dont il ornait son poëme. Le merveilleu[x] n'était pour lui qu'une machine épique appliquée industrieusem[ent] à son œuvre, et qu'il a fait agir littérairement avec intér[êt] et vraisemblance.

(Mercier).

7.e Leçon.

1.r Livre.

La fable grecque
et la légende romaine.

Personnages - Didon - Enée.

7e Leçon.
La fable grecque et la légende romaine.
Personnages : — Didon. — Enée.

Bonne rédaction, exacte, et, sauf quelques expressions qui paraissent manquer de propriété et de justesse, convenablement écrite. Recherche et étude personnelle des textes... Addition judicieuse d'un rapprochement avec Shackspeare.

L'analyse du premier livre de l'*Enéide* nous a montré comment Virgile a su donner aux accidents ordinaires de la vie et aux mouvements de la passion la forme de l'épopée, en suivant la tradition du merveilleux homérique, mais en remplaçant par l'art et l'habileté de la composition la foi naïve de son antique devancier. C'est du reste une observation qu'on a déjà pu faire au sujet des poëtes Alexandrins, et en particulier d'Apollonius de Rhodes, celui qui représente le mieux cette école.

Dans le premier livre de l'*Enéide* nous devons remarquer une partie d'imitation toute grecque, où le poëte latin nous fait une rapide et admirable analyse de l'*Iliade*. Il nous représente Enée entrant dans Carthage à la faveur d'une nuée qui le cache ; le héros troyen arrivé dans la ville, voit retracé sur les murs d'un temple, celui de Junon, la longue et glorieuse histoire de Troie. Il voit, dans une suite de tableaux, les combats livrés devant Ilion, les héros troyens et Grecs, Achille, Agamemnon, Priam, Rhésus, Memnon et l'Amazone Penthésilée. Le poëte entre dans le détail de quelques-unes des scènes dépeintes par Homère dans l'*Iliade* ; il repré-

sente les Grecs poussés par les Troyens, les Troyens refoulés par Achille; l'enlèvement des chevaux de Rhésus, les supplications des femmes Troyennes, la vengeance exercée par Achille sur le corps d'Hector, et la rançon du corps d'Hector rendu à Priam. Enée se retrouve lui-même dans la mêlée, et ne peut retenir ses larmes en voyant ainsi les malheurs de sa patrie entourés de pitié et de vénération sur une terre étrangère: il sent l'espérance renaître en son âme:

Hoc primum in luco nova res oblata timorem
Leniit: hic primum Æneas sperare salutem
Ausus, et afflictis melius confidere rebus.
Nam que sub ingenti lustrat dum singula templo,
Reginam opperiens, dum, quæ fortuna sit urbi,
Artificum que manus inter se, operumque laborem
Miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bella que jam fama totum vulgata per orbem,
Atridem, Priamumque, et sævum ambobus Achillem.
Constitit; et lacrymans: "quis jam locus, inquit, Achate,
Quæ regio in terris nostri non plena laboris?
En Priamus! sunt hic etiam sua præmia laudi;
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
Solve metus: feret hæc aliquam tibi fama salutem."
Sic ait, atque animum pictura pascit inani,
Multa gemens, largo que humectat flumine vultum.

Namque videbat uti bellantes Pergama circum
Hac fugerent Graii; premeret Trojana juventus;
Hac Phryges, instaret curru cristatus Achilles.
Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
Agnoscit lacrymans, primo quæ prodita somno
Tydides multa vastabat cæde cruentus,
Ardentes que avertit equos in castra, priusquam
Pabula gustassent Trojæ, Xanthum que bibissent.
Parte alia fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer, atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curru que hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen: huic cervix que comæ que trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.
Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplum que ferebant
Suppliciter tristes, et tunsæ pectora palmis:
Diva solo fixos oculos aversa tenebat.
Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros,
Exanimum que auro corpus vendebat Achilles.
Tum vero ingentem gemitum dat pectore ab imo,
Ut spolia, ut currus, atque ipsum corpus amici,
Tendentem que manus Priamum conspexit inermes:
Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis,
Eoas que acies, et Nigri Memnonis arma.
Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis

Enei. liv 1, 490 seq.

Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet,
Aurea subnectens exsertæ cingula mammæ
Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.

Nous ne chercherons pas à faire valoir toutes les beautés de ce passage; nous remarquerons seulement avec quel art Virgile nous montre Énée rassuré par l'aspect de ces ouvrages, de ces peintures, de ces sculptures; il voit qu'il y a sur la terre où il a abordé des hommes capables de produire de belles œuvres, capables surtout d'estime pour la vertu et de pitié pour le malheur: cela suffit pour lui rendre sa confiance; rien n'est plus vrai ni plus naturel que ce sentiment. Heyne, dans une note sur ce passage de l'Énéide, rapporte à ce sujet l'aventure d'Aristippe, qui jeté par la tempête sur la côte de Rhodes, aperçoit des figures de géométrie tracées sur le sable, et en conçoit un heureux présage: " Illud vero præclarum, quod humanitatis cultum ex conspectis artis operibus, eorumque argumentis, colligit (Æneas); paullo aliter quam Aristippus, qui, naufragio ad Rhodum cum enatasset, conspectis in littore figuris geometricis, bono animo esse jussit comites, hominum enim se vestigia videre."

Le tour pris par Virgile pour nous raconter sommairement l'histoire d'Ilion, et pour créer une situation touchante, est fort ingénieux. C'est une

imitation détournée d'une scène célèbre de l'*Odyssée*, où Ulysse reçu à la Cour d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui ne le connaît pas, pleure en écoutant les chants et les récits de l'aède Démodocus, qui réveillent en lui les souvenirs de la guerre de Troie :

Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Τήκετο· δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.
Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπεσοῦσα,
Ὅς τε ἑῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,
Ἄστεϊ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ·
Ἡ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα,
Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὄπισθεν
Κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον, ἠδὲ καὶ ὤμους,
Εἴρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζύν·
Τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί.
Ὣς Ὀδυσσεὺς ἐλεεινὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶβεν.
Ἔνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,
Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,
Ἥμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν. Odyss. liv. VIII, 521 seq.

Si nous étions entrés dans le détail du passage de l'*Enéide*, nous aurions vu que Virgile a choisi les traits les plus saillants et les plus pittoresques pour ses tableaux, et qu'il les anime encore de l'émotion d'Enée. Non seulement nous voyons la scène, mais nous participons aux impressions du spectateur.

Cependant ici semble se présenter une difficulté. On se demande comment les aventures de la guerre de Troie se trouvent reproduites sur les murs d'un temple Carthaginois. Mais ces événements remontent déjà à sept années; la renommée les a répandus par tout l'univers:

Enéid. liv. 1 457. Bella que jam fama totum vulgata per orbem.

Didon les connaît, et s'étonne que l'on puisse les ignorer:

Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem,
ib. 565. Virtutes que viros que aut tanti incendia belli?

Elle va plus loin: elle explique avec détail comment lui est venue cette connaissance des malheurs de Troie. Teucer, chassé par son père Télamon, pour avoir mal défendu son père Ajax, (Teucer Salamina patremque Quum fugeret, Horace, Odes; liv. 1. ode 6), avait été fonder dans l'île de Chypre une nouvelle Salamine (Ambiguam tellure nova Salamina futuram) Virgile suppose que pour fonder son établissement il eut recours à Bélus, roi de Sidon et père de Didon.

Atque equidem Teucrum memini Sidona venire,
Finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Auxilio Beli. Genitor tum Belus opimam
Vastabat Cyprum, et victor ditione tenebat.
Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomen que tuum, reges que Pelasgi.

Ipse hostis Teucros insigni laude ferebat,
Enéid. 1 619 suiv. Se que ortum antiqua Teucrorum ab stirpe volebat.

Ce passage nous fait parfaitement sentir jusqu'à quel point Virgile dans ses récits cherche toujours à amener la vraisemblance historique. N'est-ce pas aussi pour rendre plus vraisemblable l'origine Troyenne de Rome qu'il fait rappeler par Vénus la fondation de Padoue, une autre ville d'Italie, par un autre Troyen, Antenor, dans le discours de Vénus à Jupiter :

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi,
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti:
Hic tamen ille urbem Patavi sedes que locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, arma que fixit
Enéid. 1. 242 suiv. Troia; nunc placida compostus pace quiescit.

Ces concordances, ces synchronismes trahissent un poëte d'une époque qui n'est plus celle de la foi naïve, mais celle de la science archéologique, pour ainsi parler, et de l'artifice littéraire. D'ailleurs cette science et cet artifice disparaissent sous l'aisance et le naturel du style.

Tournons-nous maintenant vers l'horizon historique du 1er livre de l'Enéide ; c'est Rome

qui nous apparaît.

Enée sait seulement qu'il doit trouver dans le Latium un asile paisible et y fonder un nouveau royaume Troyen; les destins le lui ont promis, et il répète cette promesse à ses compagnons pour les consoler.

Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Eneid. 1. 205. Ostendunt; illic fas regna resurgere Trojæ.

Mais les Dieux en savent davantage; ils savent ce que sera ce nouvel empire Troyen et ce qui doit en sortir. C'est d'abord Junon qui veut écarter de l'Italie le chef des Troyens, parce qu'elle craint pour sa chère Carthage.

Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces;
Hinc populum late regem belloque superbum
Venturum excidio Libyæ: sic volvere parcas.
Id metuens veterisque memor Saturnia belli
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis,
. . . .
. . . . jactatos æquore toto
Troas, relliquias Danaum atque immitis Achilli
ib. 19-31. Arcebat longe Latio.

C'est Vénus qui se plaint à son père des obstacles apportés à la venue des descendants d'Enée, des Romains.

Certe hinc Romanos olim, volventibus annis,
Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucri,

Qui mare, qui terras omni ditione tenerent,
Æneid. 1 234 Suiv. Pollicitus : quæ te, genitor, sententia vertit ?

C'est Jupiter qui, confident des destinées, les découvre à Vénus pour la consoler. Il faut citer en entier ce beau morceau qui présente au plus haut degré l'union de la fable et de l'histoire, dans la conception du poëte, et dont le caractère est tout national sans cesser d'être merveilleux :

Parce metu, Cytherea, manent immota tuorum
Fata tibi : cernes urbem et promissa Lavini
Mœnia, sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Ænean, neque me sententia vertit.
Hic (tibi fabor enim, quando hæc te cura remordet,
Longius et volvens fatorum arcana movebo)
Bellum ingens geret Italia, populosque feroces
Contundet, moresque viris et mœnia ponet,
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis hiberna subactis.
At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo
Additur (Ilus erat dum res stetit Ilia regno)
Triginta magnos volvendis mensibus orbes
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavini
Transferet, et longam multa vi muniet Albam.
Hic jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea, donec regina sacerdos,
Marte gravis, geminam partu dabit Ilia prolem.

Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus
Romulus excipiet gentem, et Mavortia condet
Mœnia, Romanos que suo de nomine dicet.
His ego nec metas rerum nec tempora pono;
Imperium sine fine dedi. Quin aspera Juno,
Quæ mare nunc, terras que metu cœlum que fati-
-gat
Consilia in melius referet, mecum que fovebit
Romanos rerum dominos gentem que togatam.
Sic placitum. Veniet lustris labentibus ætas,
Cum domus Assaraci Phthiam claras que My-
-cenas
Servitio premet, ac victis dominabitur Argis.
Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris,
Julius, a magno demissum nomen Iulo.
Hunc tu olim cœlo, spoliis orientis onustum,
Accipies secura; vocabitur hic quoque votis.
Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
Cana fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt: diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur Belli portæ; furor impius intus,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus
-ahenis
Æneid. 1. 257 Suiv. Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
Il y a lieu de faire sur ce texte quelques

observations de détail

.. *Sublimemque feres ad sidera cœli.*
Ce vers est imité d'un vers d'Ennius, que Servius nous a conservé :

Unus erit quem tu tolles ad cœrula cœli
Templa ...

Ennius parle ici de Romulus. Le vers de ce dernier poëte a été textuellement reproduit par Ovide à la fin de ses *Métamorphoses* (L. XV, 814), dans une circonstance où Mars rappelle à Jupiter que celui-ci lui a jadis fait cette promesse en présence de tous les Dieux, et se fonde là-dessus pour demander l'apothéose de Romulus.

.. *Ilus erat, dum res stetit Ilia regno.*
On est tout étonné de voir cette froide étymologie au milieu de cet éloquent passage ; aussi est-on fondé à la regarder comme une interpolation.

. . . . . . *Quin aspera Juno*

. . . .

Consilia in melius referet
Cet adoucissement de Junon à l'égard des Troyens est le sujet d'une ode fameuse d'Horace, dont nous citerons la plus grande partie, parce qu'elle reproduit exactement la tradition suivie par Virgile au sujet de Junon qui se calme, mais à la condition qu'on ne relèvera jamais Troie : du reste elle ne s'opposera

en rien à la gloire future des descendants d'Enée :

. . . .

(arte) hac Quirinus
Martis equis Acheronta fugit,
Gratum elocuta consiliantibus
Junone Divis : " Ilion, Ilion,
Fatalis incestus que judex
Et mulier peregrina vertit
In pulverem, ex quo destituit Deos
Mercede pacta Laomedon, mihi
Castæ que damnatum Minervæ
Cum populo et duce fraudulento.
Jam nec Lacænæ splendet adulteræ
Famosus hospes, nec Priami domus
Perjuræ pugnaces Achivos
Hectoreis opibus refringit :
Nostris que ductum seditionibus
Bellum resedit. Protinus et graves
Iras, et invisum nepotem,
Troica quem peperit sacerdos,
Marti redonabo. Illum ego lucidas
Inire sedes, discere nectaris
Succos, et adscribi quietis
Ordinibus patiar Deorum ;
Dum longus inter sæviat Ilion
Romamque Pontus ; qualibet exsules

In parte regnanto beati:
Dum Priami Paridis que busto
Insultet armentum, et catulos feræ
Celent inultæ. Stet Capitolium
Fulgens, triumphatis que possit
Roma ferox dare jura Medis;
Horrenda late nomen in ultimas
Extendat oras, qua medius liquor
Secernit Europen ab Afro,
Qua tumidus rigat arva Nilus.

. . . .

Quicunque mundo terminus obstitit,
Hunc tangat armis, visere gestiens
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ pluvii que rores.
Sed bellicosis fata Quiritibus
Hac lege dico, ne nimium pii,
Rebus que fidentes, avitæ
Tecta velint reparare Trojæ.
Trojæ renascens alite lugubri
Fortuna tristi clade iterabitur,
Ducente victrices catervas
Conjuge me Jovis et sorore.
Ter si resurgat murus aheneus
Auctore Phœbo, ter pereat meis
Excisus Argivis; ter uxor

Horace, Odes, liv. III. 3.

"Auguste l'employa, d'après Virgile, d'une manière piquante, comme on aurait pu le raconter ici d'après Suétone (Auguste. 40)

capta virum puerosque ploret.

Gens togata : expression devenue proverbiale, et dont Laberius, au dire de Macrobe, (Saturn. VI. 5) s'était déjà servi pour désigner les Romains"

Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar.

Il faut entendre par là Jules César et non Auguste. Le poète loue plus bas Auguste, sans le nommer, par les faits mêmes de son règne

.... Remo cum fratre Quirinus.

Le fratricide qui a ensanglanté Rome naissante est souvent présenté comme la cause lointaine des guerres civiles. Sous Auguste, les guerres civiles sont apaisées, et Rémus pour ainsi dire réconcilié avec son frère.

Ces beaux vers qui terminent le morceau ont souvent été traduits, souvent imités, entre autres par Louis Racine, au Chant IV de la Religion :

Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.

Ce passage de Virgile aura son pendant au XII. livre du poème, quand Jupiter exprimera une dernière fois ses volontés à Junon. Junon se soumet, comme Jupiter l'avait prédit (Quin aspera

Juno consilia in melius referet) mais en imposant les mêmes conditions que dans l'ode d'Horace :

Sit Latium, sint Albani per secula reges ;
Sit Romana potens Itala virtute propago :
Occidit ; occideritque sinas cum nomine Troja.

Enéid. liv. XII 824 suiv.

Passons maintenant de ce fonds mythologique et historique sur lequel se dessinent les personnages de Virgile, à ces personnages eux-mêmes, et d'abord à Didon et à Enée, qui ont le premier rang dans le livre qui nous occupe. Ces deux personnages sont des symboles historiques. Didon, c'est Carthage ; Enée, c'est déjà Rome ; mais ce ne sont pas seulement des symboles, ce sont les acteurs d'un drame passionné et plein d'émotion.

Didon est une des plus pures et des plus charmantes figures que nous offre l'antiquité. Virgile semble avoir rassemblé sur elle tout ce qu'il avait de grâce et de tendresse, et il est parvenu à en faire un portrait auquel le temps n'a rien effacé, et qui a subsisté, gardant toujours la même vie et la même jeunesse. Avant même de nous la montrer, le poète lui a concilié toutes nos sympathies par le récit qu'il met dans la bouche de Vénus :

Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri
Phœnicum, et magno miseræ dilectus amore.

Cui pater intactam dederat, primis que jugarat
Ominibus . . . .
. . . . (Pygmalion) Ille Sichaeum
. . . .
Clam ferro incautum superat, securus amorum
Germanae, factum que diu celavit, et aegram,
Multa malus simulans, vana spe lusit amantem.
. . . .
His commota fugam Dido socios que parabat.
Conveniunt quibus aut odium crudele tyranni,
Aut metus acer erat; naves, quae forte paratae,
Corripiunt, onerant que auro; portantur avari
Pygmalionis opes pelago; dux femina facti.

Eneid. 1 343 suiv.

L'amour de Didon pour Sichée, le malheur qui la frappe dans ses plus douces joies, son courage, tout nous émeut, et nous intéresse à elle.

Virgile la fait apparaître, et lui donne tout ce qui fait aimer et admirer une femme, la beauté, et les plus nobles qualités du cœur. Le poëte la représente belle comme une déesse, et entourée de toute la majesté royale. Elle préside avec calme et dignité aux soins de son empire, et sa grâce a quelque chose d'imposant qui semble fait pour le commandement :

Regina ad templum, forma pulcherrima, Dido
Incessit, magna juvenum stipante caterva.

Qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros, quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades: illa pharetram
Fert humero, gradiens que Deas supereminet omnes:
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnis que futuris.
Tum foribus Divæ, media testudine templi,
Septa armis, solio que alte subnixa resedit.
Jura dabat leges que viris, operum que laborem
Énéid. 1. 496 suiv. Partibus æquabat justis, aut sorte trahebat —.

Mais ce qui la relève encore plus, c'est sa générosité pour le malheur. Ses premiers mots aux compagnons d'Énée introduits devant elle, sont pour les rassurer:

ibid. 562. Solvite corde metum, Teucri; secludite curas.

Ils peuvent compter sur une libérale hospitalité:

ibid. 571. Auxilio tutos dimittam, opibus que juvabo.

S'ils veulent rester et se fixer à Carthage, on les recevra comme des frères:

Vultis et his mecum pariter considere regnis?
Urbem quam statuo, vestra est: subducite naves;
ibid. 572 suiv. Tros Tyrius que mihi nullo discrimine agetur.

Énée sorti de son nuage, reçoit les mêmes offres, et

l'objet de la même bienveillance. Didon instruite par la fortune, s'est fait un devoir de secourir les malheureux.

Quare agite, o tectis, juvenes, succedite nostris.
Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hic demum voluit consistere terra.
Eneid. 1. 627 suiv. Non ignara mali, miseris succurrere disco.

De tous ces traits se compose une figure singulièrement noble et touchante, sur laquelle le regard s'attache avec intérêt. Aussi n'est-ce pas sans une émotion très vive qu'on la voit dans le festin magnifique qu'elle donne aux Troyens, presser dans ses bras le Dieu terrible placé près d'elle qui a pris la figure d'Ascagne, et dont le pouvoir souverain efface peu à peu le souvenir de Sichée. On assiste à tous ces progrès de la passion de Didon, et l'on suit dès sa naissance cet amour qui causera un jour la mort de la reine.

. . . . . . hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ Deus! At memor ille
Matris Acidaliæ, paulatim abolere Sichæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Ibid. 717 suiv. Jam pridem resides animos desuetaque corda.

Mais l'Amour a peu à faire pour soumettre un cœur déjà tout disposé à aimer Enée. Didon a commencé par admirer le héros Troyen et par s'attendrir sur son sort. Elle a conçu une douce

pitié pour celui qui ont éprouvé déjà tant de misères, et elle est frappée du courage avec lequel il a résisté à tous les coups de l'infortune. Elle ne peut se lasser de lui faire raconter ses aventures, et laisse aller son cœur à tout le charme qu'exerce sur elle la grandeur d'âme jointe au malheur:

Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem;
Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa;
Nunc quibus Auroræ venisset filius armis;
Nunc quales Diomedis equi; nunc quantus Achilles.

Enéid. 1 748 suiv.

Mais cela ne lui suffit pas: elle demande à Enée de lui raconter, dès le commencement, l'histoire de la guerre de Troie, et ses courses à travers les mers:

Imo age, et a prima, dic, hospes, origine nobis,
Insidias, inquit, Danaum, casusque tuorum,
Erroresque tuos.

Ibid. 753 suiv.

Après ce récit, elle n'aura plus d'hésitation, et l'amour règnera en maître absolu sur son cœur.

Un rapprochement plein d'intérêt à faire,* est celui de l'amour de Didon avec un amour qui naît

*(Il a été ajouté judicieusement par l'auteur de la rédaction aux considérations présentées par le professeur)



de la même manière, dans un grand poète tragique moderne. Nous voulons parler d'Othello, de Shakespeare. Dans cette tragédie, le poète nous montre Desdemona, fille de Brabantio, noble Vénitien, éprise d'Othello, général au service de la république. Othello est accusé d'avoir employé des sortilèges pour se faire aimer de cette jeune fille; on l'invite à se défendre, et voici comme il se justifie devant le Sénat :

« Le père de Desdemona m'aimait, dit-il; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les sièges où je m'étais trouvé, les hasards que j'avais courus. Je repassai toute ma vie depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de mon récit : c'était un détail long et varié d'aventures désastreuses, de touchantes infortunes tant dans les camps que sur les mers, de périls imminents où, penché sur la brèche meurtrière, je n'échappai que d'une ligne à la mort. Il fallut dire comment j'avais été pris par l'insolent ennemi, et vendu pour l'esclavage; comment je me vis racheté des fers. Suivit toute l'histoire de mes voyages, où j'eus à parler d'antres sombres, de déserts, d'immenses souterrains, de rochers, de montagnes dont la tête touche aux cieux : tel fut le progrès de mon récit, où je citai

encore les cannibales qui se dévorent les uns les autres, et ces hommes monstrueux dont la tête est surmontée par leurs épaules. Pendant tous ces détails Desdémona sérieuse et attentive se penchait pour m'écouter. mais sans cesse les soins du ménage venaient l'interrompre; et dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle rentrait aussitôt, et d'une oreille avide dévorant mon discours elle tâchait d'en reprendre le fil. Je profitai de cette remarque. Je saisis un jour, une heure commode; et je trouvai le moyen de disposer son cœur à me faire une prière: c'était de lui raconter de suite tout mon pélérinage dans l'univers, dont elle avait bien entendu quelques évènements, mais jamais l'histoire entière. J'y consentis, et souvent je lui surpris des larmes, quand je rappelais quelque aventure malheureuse qu'avait essuyée ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna pour mes malheurs une abondance de soupirs; elle jurait qu'en vérité c'étaient des évènements étranges! bien étranges! que mon sort était digne de pitié; digne de la plus tendre pitié! Elle souhaitait de n'avoir pas entendu, et cependant elle souhaitait que le ciel l'eût fait naître homme et mise à ma place. — Elle me remercia et me dit, si j'avais un ami qui l'aimât, de lui apprendre seulement à raconter mon histoire, et qu'il —

saurait comment la rendre sensible. — A cette ouverture de son cœur, je parlai, elle m'aima pour les dangers que j'avais courus ; je l'aimai pour la pitié qu'elle donnait à mes malheurs. Voilà ma seule magie !"

Othello, acte I Sc. VIII

C'est l'histoire de Didon. La fille de Brabantio, comme la reine de Carthage, écoute avidement le récit d'aventures dont elle n'avait aucune idée, et son âme se remplit d'admiration et d'intérêt pour l'homme qui avait échappé à tant de périls et essuyé tant de fatigues. La pitié dispose à la tendresse, et Desdemona comme Didon passe de l'admiration à l'amour.

L'éloge est unanime pour Didon. Passons maintenant à Enée dont le personnage a été l'objet de certaines critiques qu'il est bon d'examiner.

On a d'abord trouvé qu'il entrait dans le poëme d'une manière peu digne d'un héros par la plainte qu'il fait entendre au milieu de la tempête.

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra,
Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : " O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere ! o Danaum fortissime gentis

Tydide, me ne Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tua que animam hanc effundere
-dextra,
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virum, galeas que et fortia corpora
-volvit!"

Eneid 1 92 suiv.

Cette plainte est au contraire fort touchante et fort noble. C'est la douleur d'Ulysse qui voit son navire battu par une effroyable tempête, et qui regrette de n'avoir pas péri avec gloire devant les remparts d'Ilion:

Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγὼ δειλὸς τί νύ μοι μήκιστα γένηται;
Δείδω, μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν,
Ἥ μ' ἔφατ' ἐν πόντῳ, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι,
Ἄλγε' ἀναπλήσειν· τάδε δὴ νῦν πάντα τε-
-λεῖται.
Οἵοισιν νεφέεσσι περιστέφει οὐρανὸν εὐρὺν
Ζεὺς, ἐτάραξε δὲ πόντον, ἐπισπέρχουσι δ' ἄ-
-ελλαι
Παντοίων ἀνέμων· νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος·
Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ, καὶ τετράκις, οἳ τότ'
-ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.

Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
Ἤματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·
Odyssée, Chant V. 297 suiv. — Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

C'est aussi la douleur d'Achille prêt d'être englouti dans les eaux du Scamandre, et s'indignant à la pensée d'un trépas aussi honteux pour lui, le plus brave des Grecs, et qui devait mourir sur le champ de bataille :

Πηλείδης δ' ᾤμωξεν, ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
« Ζεῦ πάτερ, ὡς οὔτις με θεῶν ἐλεεινὸν ὑπέστη
Ἐκ ποταμοῖο σαῶσαι! ἔπειτα δὲ καί τι πάθοιμι.
Ἄλλος δ' οὔτις μοι τόσον αἴτιος Οὐρανιώνων,
Ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἥ με ψεύδεσσιν ἔθελγεν·
Ἥ μ' ἔφατο Τρώων ὑπὸ τείχεϊ θωρηκτάων
Λαιψηροῖς ὀλέεσθαι Ἀπόλλωνος βελέεσσιν.
Ὡς μ' ὄφελ' Ἕκτωρ κτεῖναι, ὅς ἐνθάδε τέτραφ' ἄριστος·
Τῷ κ' ἀγαθὸν μὲν ἔπεφν', ἀγαθὸς δέ κεν ἐξενάριξε.
Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι,

Ἐκχθέντ' ἐν μεγάλῳ ποταμῷ ὡς παῖδα συφορβόν
Iliade. Chant XXI, 272 suiv. Ὅν ῥά τ' ἔναυλος ἀποέρσει χειμῶνι περῶντα.

Enée est faible à la façon d'Achille qui ne craint que la honte, et d'Ulysse rerum immersabilis undis.

On sait d'ailleurs l'horreur des anciens pour le genre de mort qui les privait de sépulture. Enfin, dans les idées des anciens, il n'y avait rien de honteux pour un héros à craindre ou à pleurer.

On peut avouer cependant qu'en général Enée pleure un peu trop dans l'Enéide, et peut-être n'est-ce pas sans malice qu'Ovide a rappelé cette épithète de flens, lacrymans, donnée si souvent à Enée par Virgile. Il s'agit des oracles rendus par Hélénus au Chef Troyen:

Priamides Helenus flenti, dubio que salutis
Métamorphoses, liv. XV. 437. Dixerat Aeneae...

Il ne s'en suit pas que les larmes d'Enée soient déplacées partout, et par exemple dans ce passage elles sont touchantes.

On a intenté à Enée un second grief au sujet de ces plaintes; on a dit qu'il témoignait par là trop de défiance envers les promesses des oracles; mais Achille, dans le passage cité plus haut, exprime une défiance toute pareille; il accuse même la déesse sa mère de

l'avoir trompé.

On blâme encore la douleur d'Énée qu'on accuse d'égoïsme ; on lui reproche de ne pas tenir compte du sort de son fils et de ses compagnons, en fixant sa pensée sur la considération de sa propre infortune. Mais, dans l'excès du désespoir, quoi de plus naturel que ce premier mouvement !

Énée d'ailleurs n'est rien moins qu'un père indifférent. A peine établi à Carthage, il veut revoir son fils ; son fils est sa plus chère pensée :

Æneas (neque enim patrius consistere mentem
Passus amor) rapidum ad naves præmittit Achaten,
Ascanio ferat hæc, ipsumque ad mœnia ducat.
Æneid. 1. 643 suiv. Omnis in Ascanio cari stat cura parentis.

Plus loin, il ne peut se rassasier de ses embrassements :

Ille ubi complexu Æneæ colloque pependit,
ibid. 715. Et magnum falsi implevit genitoris amorem

A l'égard de ses compagnons, Énée est plein de sollicitude. Quand il a pris terre sur le rivage d'Afrique, pendant que ses Troyens se reposent et préparent leur repas, son premier soin est de chercher au loin sur la mer, s'il n'apercevra pas les navires des compagnons qu'il a perdus.

Æneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum late pelago petit, Anthea si qua

Jactatum vento videat, Phrygiasque biremes,
Aut Capyn, aut celsis in puppibus arma Caïci.
Eneid. 1. 180 suiv. — Navem in conspectu nullam . . .

Il s'oublie lui-même, et fait violence à sa propre douleur, pour consoler ses compagnons :

Talia voce refert; curisque ingentibus æger,
Ibid. 208. — Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.

Les paroles qu'il leur adresse surpassent même celles d'Ulysse dans des circonstances semblables :

O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi graviora; dabit Deus his quoque finem.
Vos et Scyllæam rabiem penitusque sonantes
Accestis scopulos; vos et Cyclopea saxa
Experti : revocate animos, mœstumq. timorem
Mittite : forsan et hæc olim meminisse juvabit.
Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt : illic fas regna resurgere Trojæ.
Ibid. 198 — Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Le langage d'Ulysse n'a pas cette bienveillance, cette sympathie du langage d'Enée :

Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονες εἰμέν.
Οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπι κακὸν, ἢ ὅτε Κύκλωψ
Εἴλει ἐνὶ σπῆϊ γλαφυρῷ κρατερῆφι βίηφιν.
Ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ, βουλῇ τε νόῳ τε,
Odyssée, liv. XII, 208 suiv. — Ἐκφύγομεν· καί που τῶνδε μνήσεσθαι ὀΐω.

On pourrait rapprocher des paroles d'Enée celles de Teucer consolant ses compagnons. Horace a sans doute été inspiré par Virgile dans cette ode

Quo nos cunque feret melior fortuna parente,
Ibimus. O socii, comitesque,
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro:
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
O fortes, pejora que passi,
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas;
Cras ingens iterabimus æquor.

Horace, liv. 1 ode 6.

Dans le triste entretien qui suit le repas des Troyens, c'est Enée surtout qui ne cesse de déplorer le sort de ceux que les flots ont engloutis:

Præcipue pius Æneas nunc acris Oronti
Nunc Amyci casum gemit, et crudelia secum
Fata Lyci, fortem que Gyan, fortem que Cloanthum.

Æneid. 1. 220 suiv.

Tout le rôle d'Enée est rempli des traits les plus touchants. Ainsi sa tendresse pour sa mère:

. . . . Ille ubi matrem
Agnovit, tali fugientem est voce secutus:
Quid natum toties, crudelis tu quoque, mater,
Ludis imaginibus? Cur dextræ jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces?

ibid. 1. 405 suiv.

Le retour qu'il fait sur sa propre situation et

sur celle de ses compagnons, en contemplant les murailles de Carthage qui s'élèvent :

Æneid. 1. 437. O fortunati, quorum jam mœnia surgunt !

On aime à entendre les regrets affectueux que lui donne Ilionée, et dont il est témoin, caché dans son nuage :

Rex erat Æneas nobis, quo justior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major et armis :
Quem si fata virum servant, si vescitur aura
Ætherea, neque adhuc crudelibus occubat umbris,
Non metus officio ne te certasse priorem

ib.d. 544 suiv. Pœniteat ...

Il faut donc avouer que ce personnage d'Enée, tel qu'il nous est offert dans le 1er livre, est très noble et très digne d'intérêt. Le poète nous fait aimer Enée par sa piété, son amour pour son fils, son dévouement à ses compagnons, et enfin par l'admiration et l'amour même de Didon.

Le poète ne nous apparaît pas seulement comme le chantre de Troie et de Rome, le poète de la fable et de l'histoire : il est aussi le poète de l'humanité. A chaque ligne, on trouve chez lui des expressions d'une sensibilité presque mélancolique. On voit qu'il aime les hommes, qu'il compatit à leurs misères, qu'il les plaint, et souvent ses vers trahissent une émotion tout intime qui n'en a que plus d'éloquence

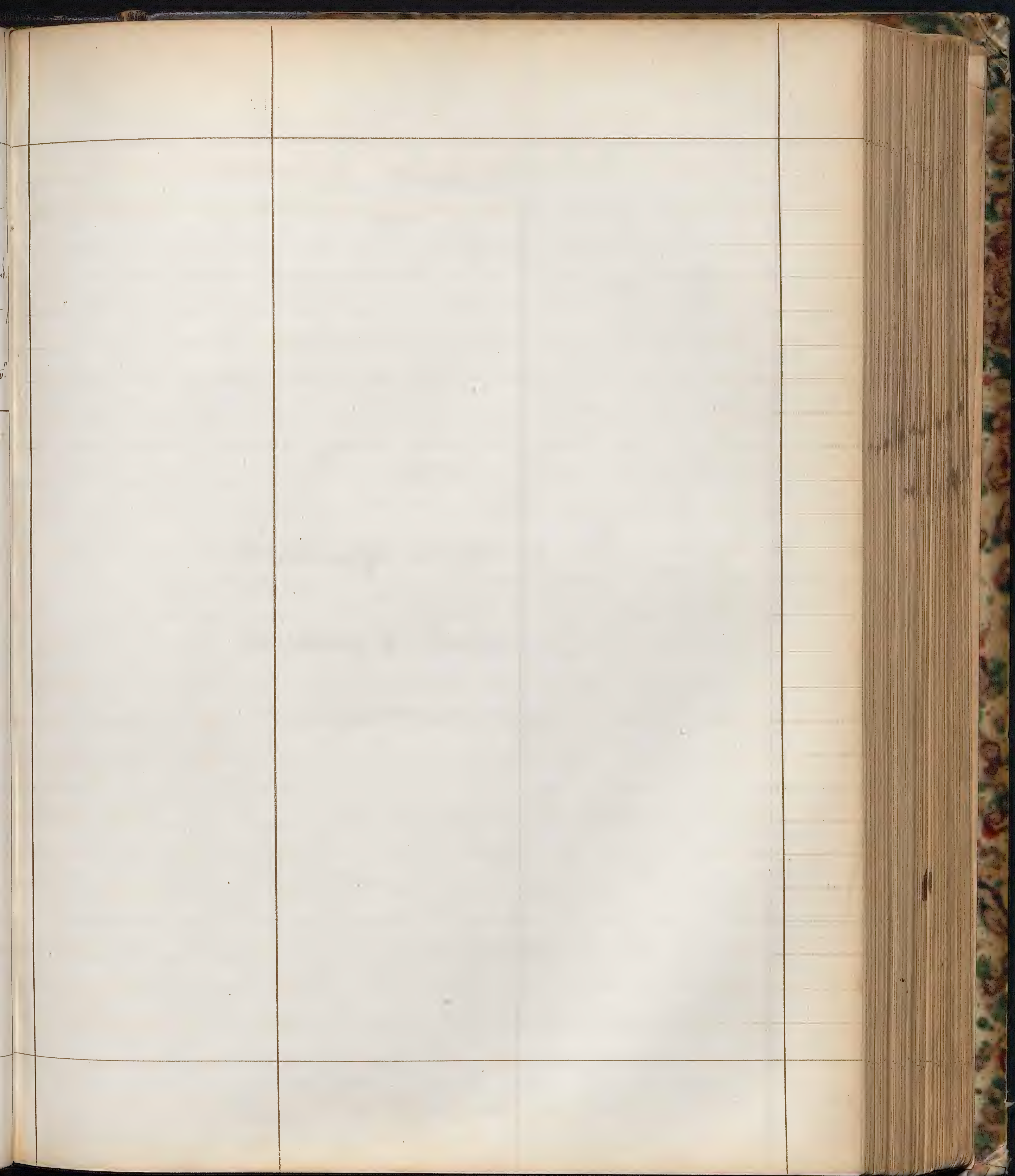
dans la bouche de ses personnages. On peut dire de son poëme ce qu'Énée dit en voyant les peintures du temple de Junon :

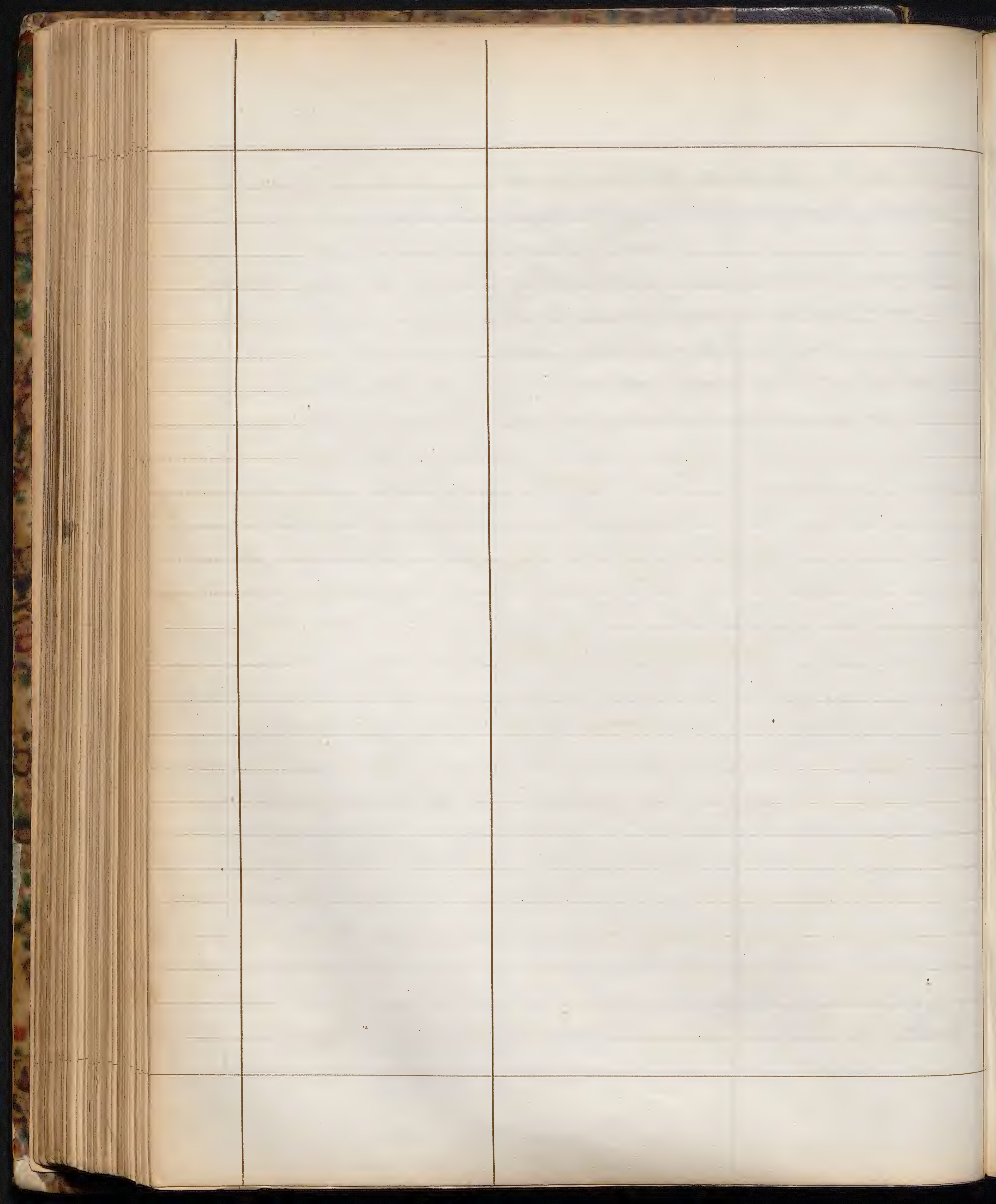
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Virgile aime les hommes, et s'intéresse à eux en tout, comme avait dit autrefois Térence :

" Homo sum, humani nihil a me alienum puto."

Colomb.





8.e Leçon.

1.er Livre.

Personnages secondaires.

---

imitations d'Homère.

8e Leçon.
1r Livre.
Personnages secondaires.
Imitations d'Homère.

rédaction faite avec soin.
étude personnelle des textes.
de l'exactitude et de la facilité
le style, toujours naturel, manque quelquefois de propriété et de justesse.

Après avoir étudié dans l'Enéide ce qui en fait le double intérêt, c'est à dire le fond à la fois historique et mythologique du poëme, entrant dans l'œuvre même, nous en avons examiné les personnages, Didon d'abord, puis Enée, dont Virgile nous faisait la peinture dans le 1r livre. Nous avons rassemblé avec soin les traits divers dont le poëte a composé cette peinture, en discutant à l'occasion la valeur des critiques dont elle a été quelquefois l'objet.

Il nous faut maintenant en venir aux personnages secondaires. Ils ne sont, chez Virgile, ni aussi nombreux ni aussi bien caractérisés que chez Homère. Le 1r livre en particulier nous en offre bien peu, et d'un intérêt médiocre.

Nous n'en voyons que deux parmi les Carthaginois; c'est Iopas d'abord, puis Bitias. Ils forment dans la description du repas donné aux Troyens par Didon, une sorte d'accessoire agréable, qui jette de la variété dans le récit: mais ils sont loin d'avoir l'importance des figures du même genre que nous rencontrions chez Homère.

Bitias est un joyeux convive qui sait faire honneur à ses hôtes, et prend gaiement sa part du festin. Didon

vient de remplir une coupe : elle fait aux Dieux la libation d'usage, effleure le vase de ses lèvres :

Eneid. 1. 737 Summo tenus attigit ore

puis le passe à Bitias, qui ne se fait pas prier ; il le vide intrépidement d'un trait :

Tum Bitiæ dedit increpitans : ille impiger hausit

ibid. 738 Spumantem pateram, et pleno se proluit auro.

Voilà tout ce qui nous en est dit : Bitias ne reparaît ni dans ce livre, ni dans les autres chants du poëme.*

Iopas vient après lui. C'est le barde antique, l'aède, le vates, le chantre aimé des Dieux. Il y a des aèdes aussi dans Homère, et leur rôle est plus grand que celui de Iopas. C'est d'abord Phémius, que nous rencontrons plusieurs fois dans l'Odyssée, au 1er Chant, au XVIIe, au XXIIe. Phémius est le chantre du palais d'Ithaque. En l'absence d'Ulysse, il égaie bien malgré lui les repas des prétendants ; mais ses chants quelquefois affligent le cœur de Pénélope, qui cherche doucement à lui imposer silence. Lorsqu'enfin Ulysse de retour venge sur les prétendants son honneur méconnu et ses biens dissipés, il épargne l'aède que protége son caractère sacré, et le témoignage rendu par Télémaque à sa fidélité.

Odyssée, 1. 153

ibid. 327.

A côté de Phémius, respecté comme lui, paraît Démodocus (Chants VIII et XIII de l'Odyssée). C'est l'aède des Phéaciens, qui chante dans le palais d'Alcinoüs au festin donné à Ulysse. Il célèbre les exploits des

* Silius Italicus s'est souvenu de lui, et semble avoir voulu le dédommager de la modestie du rôle qui lui est attribué par Virgile :

. . . . his tecta domosque
Partitus, justæ Bitiæ venerande senectæ
(Puniq., II, 408)

Grecs sous les murs d'Ilion, la colère d'Achille et sa querelle avec Ulysse. Cependant celui-ci ramène sur sa tête sa robe de pourpre, et s'en cache le visage, afin de voiler ses larmes aux Phéaciens. On sait que cette scène est une des plus belles et des plus touchantes de l'Odyssée. Démodocus est entouré par tous de soins et d'attentions : les hérauts vont le chercher eux-mêmes, l'amènent dans le palais, et l'appuient contre une colonne ; ils suspendent sa lyre au-dessus de sa tête, et lui indiquent comment il la faut prendre : car le vieillard est privé de la vue ; mais les Muses lui ont accordé en retour le don des doux accents.

Odyssée, VIII, 64.

L'Iopas de Carthage est un souvenir de ces personnages, mais un souvenir fugitif et passager. Il chante les grands phénomènes du monde physique :

Cithara crinitus Iopas
Personat aurata docuit quae maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores ;
Unde hominum genus et pecudes ; unde imber et ignes ;
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones ;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quae tardis mora noctibus obstet.

Æneid. I 740-746.

C'est aussi ce que chantent Orphée dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes ; le vieux

Argonaut. I 496 suiv.

Silène dans la sixième églogue de Virgile, et Virgile lui-même dans ce passage fameux des Géorgiques:

Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero, ingenti percussus amore,
Accipiant, cœli que vias et sidera monstrent:
Defectus solis varios, lunæ que labores,
Unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursus que in seipsa residant,
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Georg. II. 475 suiv. Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

et plus loin:

ibid. 490 suiv. Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitum que Acherontis avari!

dernier témoignage de l'ambition qu'éveillait en lui la gloire de Lucrèce.

S'il y a plus de personnages secondaires du côté des Troyens que parmi les Carthaginois, la plupart sont seulement nommés. Il en est un que l'on distingue surtout: c'est Achate, dont le nom est pour ainsi dire devenu proverbial, par son abnégation personnelle. Achate n'est guère que le suivant d'Enée. C'est lui qui va chercher le jeune Ascagne pour le conduire à Carthage: c'est lui qui le ramène, ou qui croit le ramener du moins, puisque c'est Cupidon qui en a pris les traits. Achate sert de compagnon

Eneid. 1. 644. 695

à Enée dans le nuage qui le dérobe à la vue des Carthaginois : il est tout prêt à lui tendre son arc dans la chasse qu'il fait pour nourrir les guerriers qui l'ont suivi. Il fait son entrée dans le poëme bien modestement, en allumant du feu :

Eneid. 1. 411. 188

Ac primum silici scintillam excudit Achates
Suscepit que ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuit que in fomite flammam.

ibid. 174.

C'est un détail exprimé sans doute en vers fort élégants, mais qui rabaisse un peu le personnage. Enée n'y perdrait rien : Achate est trop petit déjà pour n'en être pas ravalé à une sorte de domesticité.

Mais le plus important de ces personnages secondaires, dans le 1er livre, n'est pas Achate, c'est Ilionée, l'orateur si éloquent des naufragés. Il nous intéresse par la dignité persuasive de son discours, que caractérise à merveille un beau trait de Lucain :

Servata precanti
Majestas, non fracta malis.

C'est la dignité qui survit au malheur et se conserve jusque dans la prière.

ibid. 520 suiv.

Les discours sont en grand nombre dans le 1er livre. Nous avons admiré ceux de Junon et d'Eole, de Vénus et de Jupiter. Voici maintenant celui d'Ilionée ; ce sera bientôt l'entretien de Didon et d'Enée. Ils sont tous pleins de vérité et d'art,

conformes au caractère des personnages, et à leur situation. On peut ajouter qu'on y voit partout cette adresse qu'inspirent la nécessité et la passion, les meilleures des rhétoriques. Il est à regretter que nous n'ayons pas sur chacun de ces discours un commentaire semblable à celui que Rollin a donné du premier, dans le Traité des études (livre III ch. 2. art.)

Par ce côté, comme par beaucoup d'autres, Virgile est le rival d'Homère qui fait souvent parler et très bien parler ses personnages. La manière des deux poètes est la même : exceptons-en quelques différences qui tiennent à une diversité plus générale que celle de leurs génies, la diversité des temps. Il y a chez Homère une inspiration plus naïve, et chez Virgile un art plus apparent : mais à cela près l'éloquence des deux parts est égale.

Homère se distingue encore de Virgile en deux points principaux. L'un et l'autre peignent la nature à grands traits ; mais ces traits sont jetés avec plus de négligence par Homère ; Virgile les groupe avec plus de soin pour en composer des tableaux, remarquables d'ensemble et de précision. Prenons pour exemple la description de la tempête chez les deux poètes. Nous la trouvons dans Virgile, au 1er livre de l'Enéide, et dans Homère au XIIe Chant de l'Odyssée.

Ce sont les mêmes traits empruntés à la nature, mais l'arrangement diffère.

Virgile nous montre d'abord les vents échappés de la caverne d'Eole, qui se précipitent et soulèvent la mer. Puis il nous fait entendre les cris des hommes et les sifflements des cordages. Bientôt accourent les nuages qui dérobent le ciel à la vue des Troyens, et obscurcissent le jour. La nuit s'étend sur la face de la mer, la nue retentit des éclats de la foudre, l'éther est tout brillant de feux, et enfin, comme dernier coup de pinceau, le poète nous fait voir la mort présente aux yeux de tous :

Hæc ubi dicta cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Qua data porta ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusq. Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum
Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.
Intonuere poli et crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem. Æneid. 1 81. 91

Virgile, comme on voit, choisit les traits les plus caractéristiques, et les dispose dans l'ordre où ils se produisent naturellement. Après cette

description générale, viennent les plaintes d'Enée, puis des accidents plus particuliers, mais toujours peints avec mesure et sobriété.

Homère, avec autant de vérité a plus d'abandon. Il décrit avec plus d'abondance, et l'ordonnance de son tableau est moins sévère :

" A peine avions-nous quitté l'île du Soleil, aucun rivage n'apparaissait au loin ; on ne voyait plus que le ciel et la mer. Alors le fils de Saturne étendit au-dessus du vaisseau creux une sombre nuée, et la mer en fut obscurcie. Le navire ne marcha pas long-temps d'avantage : car tout-à-coup le Zéphyre accourut en sifflant, et fit tourbillonner l'air avec fureur. L'ouragan brisa du coup les deux câbles du mât : il tomba en arrière, et tous les agrès furent renversés dans la sentine. Le mât lui même alla frapper sur la poupe la tête du pilote, et lui brisa le crâne : semblable à un plongeur, il fut précipité dans la mer, et son âme généreuse abandonna son corps. Cependant Jupiter fit entendre des coups de tonnerre redoublés, et lança la foudre sur le vaisseau embrâsé par le feu divin, le navire tourna sur lui-même et fut rempli de soufre. Mes compagnons tombèrent dans les flots. Semblables à des corneilles marines, ils étaient portés sur la mer autour du vaisseau noir. Un Dieu leur enlevait le retour dans leur patrie ".

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα
δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.
Ἡ δ' ἔθει οὐ μάλα πολλὸν ἐπὶ χρόνον· αἶψα γὰρ ἦλθεν
κεκληγὼς Ζέφυρος, μεγάλῃ σὺν λαίλαπι θύων
ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα
ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν, ὅπλα τε πάντα
εἰς ἄντλον κατέχυνθ' ὁ δ' ἄρα πρύμνῃ ἐνὶ νηῒ
πλῆξε κυβερνητέω κεφαλὴν, σὺν δ' ὀστέ' ἄραξεν
πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς
κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν, λίπε δ' ὀστέα θυμὸς ἀγήνωρ.
Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε, καὶ ἔμβαλε νηῒ κεραυνόν.
ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα, Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,
ἐν δὲ θεείου πλῆτο· πέσον δ' ἐκ νηὸς ἑταῖροι.
οἱ δὲ κορώνῃσιν ἴκελοι περὶ νῆα μέλαιναν
Odyssée, XII, 403. 420 — κύμασιν ἐμφορέοντο· θεὸς δ' ἀποαίνυτο νόστον.

Tel est le passage imité par Virgile. Il nous faut, au sujet de cette imitation, relever une critique qui nous semble peu juste.

Virgile a peint un vaisseau saisi par la tempête, emporté dans un tourbillon, et dévoré par le gouffre. Puis il ajoute en terminant :

Apparent rari nantes in gurgite vasto,
Enéid. 1 118. 119. — *Arma virum, tabulæque et Troia gaza per undas.*

Un critique spirituel, mais trop sévère, a reproché à Virgile de manquer ici de gradation. Hâtons-nous de répondre qu'il n'en a pas cherché. Il a suivi l'ordre des phénomènes, et les a peints tels qu'ils ont dû se présenter. Les débris humains sont les premiers engloutis; les autres ne disparaissent qu'après: c'est là ce que Virgile a marqué. Pour produire un effet frappant, l'ordre inverse vaudrait mieux, sans doute: comme observation de la nature, le tableau de Virgile a plus de vérité.

Nous venons de signaler entre Homère et Virgile une première différence: c'est l'emploi divers des mêmes traits, jetés chez l'un avec plus d'abandon, disposés chez l'autre avec plus d'art. Il en est une seconde que nous avons indiquée dès le début: c'est la peinture un peu différente des détails familiers.

Virgile, non plus qu'Homère, ne les juge indignes de son poème. Nous avons vu Achate allumer le feu pour le repas commun; ce sont maintenant les Troyens qui en font de concert tous les préparatifs:

Tum Cererem corruptam undis cerealia que arma
Expediunt fessi rerum, fruges que receptas
Æneid. 1. 177-180. Et torrere parant flammis, et frangere saxo.

Plus loin, nous retrouvons un tableau du même genre, et plus complet encore que le premier. Énée vient de rapporter à ses compagnons le produit de sa chasse

Illi se prædæ accingunt dapibusque futuris:
Tergora diripiunt costis, et viscera nudant;
pars in frusta secant, verubusque trementia figunt:
Littore ahena locant alii, flammasque ministrant.
Tum victu revocant vires, fusique per herbam,
Eneid. 1. 210-216. Implentur veteris Bacchi, pinguisque ferinæ.

Ces vers sont tout ensemble et d'une grande élégance et d'une extrême familiarité. Mais de telles peintures sont plus rares chez Virgile, moins prolongées, et aussi, caractérisées autrement que dans Homère. Chez le vieux poète Grec, c'est la curiosité et l'étonnement d'une époque où tout est nouveau. C'est ce merveilleux qui vient des choses mêmes, et qui a sa place, dans l'épopée antique, à côté du merveilleux qui résulte de l'intervention continuelle des Dieux. De là les infinis détails qu'Homère se plait à peindre. Il y a dans Lucrèce un vers qui explique bien cette ignorance curieuse des premiers âges. Il raconte l'origine du monde, la naissance de l'homme et la formation des sociétés. Il décrit les fêtes des premiers temps, et cette grosse et franche gaieté qu'excitait, dit-il, dans les cœurs la nouveauté des choses:

Unde oriebantur risus dulcesque cachinni
(De rerum natura, V, 1403) Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.

Il n'en est pas de même à l'âge de Virgile. On n'admire plus beaucoup; on ne s'étonne au moins de rien. Aussi le poète nous introduit-il moins souvent et

d'une main toujours plus discrète, dans les petits détails. S'il les fait même entrer dans son poëme, c'est un honneur qu'ils doivent à des réminiscences homériques, à la recherche de la variété, au mérite de la difficulté vaincue. C'est un talent sans doute que de savoir faire accepter ainsi à la délicatesse d'un public civilisé des choses familières, quelquefois même triviales: Virgile ne le dédaigne pas.

Mais ces sortes de peintures disparaissent peu à peu de l'épopée. Elles deviennent moins fréquentes chez les poëtes latins de la décadence. Elles n'ont aucune place dans les œuvres épiques modernes. On en chercherait vainement dans la <u>Henriade</u> de Voltaire, où, disait spirituellement l'abbé Delille, il n'y a pas même de l'herbe à manger pour les chevaux.

Henri IV porté par la tempête sur l'île de Jersey, y est reçu par un vieux solitaire qui lui fait partager son repas. Voici comment cette scène est peinte dans Voltaire:

Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Henriade, Ch. 1er v. 24 suiv.

Voilà ce que sont devenus les célèbres repas de l'épopée antique, et ces longs détails où elle se complaisait.

on voit qu'ils aboutissent à quelques expressions vagues et abstraites. Voltaire est à cet égard plus loin de Virgile, que Virgile ne l'est d'Homère. Cette différence tient moins à la diversité des génies qu'à celle des temps où ont vécu les poètes, et des lecteurs à qui ils s'adressaient.

Après avoir marqué les grands traits qui distinguent Homère de Virgile, nous pourrions établir entre eux, au sujet de ce 1er livre même, un grand nombre de parallèles de détail, qui feraient tous ressortir la vérité de nos assertions. Il n'y a rien dans Virgile qui ne remonte de quelque façon à une origine homérique. Ce serait sortir du cadre qui nous est donné, que d'en exposer les preuves tout au long. Heyne, dans son édition de Virgile, Mr Eichoff, dans ses études grecques sur ce poète, ont d'ailleurs achevé ce travail. Il est cependant de notre sujet de faire quelques-uns de ces rapprochements, afin de voir par là jusqu'à quel point Virgile est imitateur. Ses emprunts sont fréquents : ils n'ôtent rien à son originalité.

Le 1er livre de l'Énéide se rapporte surtout aux Ve, VIe, VIIe et VIIIe Chants de l'Odyssée.

Dans le Ve, Ulysse poursuivi par la colère de Neptune, précipité dans les flots et séparé de ses compagnons, est jeté par les vagues sur l'île des Phéaciens.

Dans les deux chants suivants, nous assistons à

son entrevue avec Nausicaa, la fille d'Alcinoüs : puis nous le voyons accueilli dans le palais du roi, et traité avec tous les égards dûs à l'hospitalité.

Enfin, dans le VIIIe, le poète nous montre les détails du festin offert à Ulysse par Alcinoüs, et que viennent animer les chants de Démodocus.

On reconnaît d'abord dans ces simples indications tout le 1er livre de l'Enéide : la tempête, qui écarte Enée de sa route et le fait aborder à Carthage, son entrevue avec sa mère, déguisée sous les traits d'une jeune fille Tyrienne, son accueil dans le palais de Didon, et le festin qu'elle lui donne.

Les imitations de détail ne sont pas moins nombreuses : aux vers 54 et suivants, Virgile nous dépeint l'Eolie :

Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris
Aoliam venit. Hic vasto rex Aolus antro,
Luctantes ventos tempestates que sonoras
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt. Celsa sedet Aolus arce,
Sceptra tenens, mollit que animos et temperat iras.
Ni faciat, maria ac terras, cœlum que profundum
Quippe ferant rapidi secum, verrant que per auras.
Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens ; molem que et montes insuper altos

Imposuit, regemque dedit qui fœdere certo
Et premere et laxas sciret dare jussus habenas.

Plusieurs de ces traits sont empruntés à Homère; c'est Ulysse qui parle:

Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν
Αἴολος Ἱπποτάδης, φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσι,
πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ· πᾶσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος
χάλκεον, ἄρρηκτον· λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη.
. . . .
κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων,
Odyssée X, 1 et 21 ἠμὲν παυέμεναι, ἠδ' ὀρνύμεν, ὅν κ' ἐθέλῃσι.

Junon, pour séduire Eole, et lui faire déchaîner la tempête qui doit écarter Enée de l'Italie, lui promet une de ses nymphes:

Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ,
Quarum, quæ forma pulcherrima, Deïopeiam,
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo,
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Eneid. 1 75 suiv. Exigat, et pulchra faciat te prole parentem.

Junon, dans l'*Iliade*, fait la même promesse au Sommeil, pour obtenir de lui qu'il endorme Jupiter:

Ἀλλ' ἴθ'· ἐγὼ δέ κέ τοι Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων
Δώσω ὀπυιέμεναι, καὶ σὴν κεκλῆσθαι ἄκοιτιν
Iliade, XIV, 267 suiv. Πασιθέην, ἧς αἰὲν ἐέλδεαι ἤματα πάντα.

La tempête et ses terribles effets ressemblent beaucoup dans Virgile au tableau que présente Homère dans le

XII.e Chant de son Odyssée. Nous en avons fait voir plus haut la seule différence. Le poète latin a même pris quelques traits à une autre description de tempête qui se trouve dans l'Iliade sous la forme d'une comparaison. C'est Hector qui s'élance contre les Troyens :

Ἐνδ' ἔπεσ', ὡς ὅτε κῦμα θοῇ ἐν νηῒ πέσῃσιν
Λάβρον ὑπὸ νεφέων ἀνεμοτρεφές, ἡ δέ τε πᾶσα
Ἄχνῃ ὑπεκρύφθη, ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης
Iliade XV, 624 suiv. Ἱστίῳ ἐμβρέμεται· τρομέουσι δέ τε φρένα ναῦται.
Δειδιότες· τυτθὸν γὰρ ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται.

On reconnaît dans ce dernier vers le beau trait de Virgile :

Præsentem que viris intentant omnia mortem.

Virgile fait débarquer Enée et ses compagnons dans un port formé par la nature sur la côte d'Afrique :

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum quibus omnis ab alto
Frangitur, in que sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes, gemini que minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent : tum silvis scena coruscis
Desuper, horrenti que atrum nemus imminet umbra.
Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum

Intus aquæ dulces, vivo que sedilia saxo,
Nympharum domus: hic fessas non vincula naves
Eneïd. 1 161. 174. Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

Cette peinture rappelle trait pour trait celle du port de Phorcys à Ithaque, où Ulysse est déposé par les Phéaciens:

Φόρκυνος δέ τις ἐστὶ λιμὴν, ἁλίοιο γέροντος
ἐν δήμῳ Ἰθάκης· δύο δὲ προβλῆτες ἐν αὐτῷ
ἀκταὶ ἀποῤῥῶγες, λιμένος ποτιπεπτηυῖαι·
αἵ τ' ἀνέμων σκεπόωσι δυσαήων μέγα κῦμα
ἔκτοθεν· ἔντοσθεν δὲ ἄνευ δεσμοῖο μένουσι
νῆες ἐΰσσελμοι, ὅτ' ἂν ὅρμου μέτρον ἵκωνται.
αὐτὰρ, ἐπὶ κρατὸς λιμένος, τανύφυλλος ἐλαίη·
ἀγχόθι δ' αὐτῆς, ἄντρον ἐπήρατον, ἠεροειδὲς,
Odyssée, XIII 96 suiv. ἱρὸν νυμφάων, αἳ Νηϊάδες καλέονται.

La ressemblance est tellement frappante qu'on a douté que Virgile ait eu l'intention de peindre un site réel, et qu'il ait fait autre chose qu'embellir son poème d'une description empruntée à son modèle.

La chasse d'Enée est inspirée de celle d'Ulysse dans l'île de Circé:

Æneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum late pelago petit, Anthea si qua
Jactatum vento videat, Phrygias que biremes.

. . . .

Navem in conspectu nullam, tres littore cervos

Prospicit errantes : hos tota armenta sequuntur
A tergo, et longum per valles pascitur agmen.
Constitit hic . . . .
Ductoresque ipsos primum capita alta ferentes
Cornibus arboreis sternit.

Enéid. I 183 suiv.

Ulysse dans Homère aperçoit de même un cerf d'un lieu élevé :

καὶ τότ᾽ ἐγὼν ἐμὸν ἔγχος ἑλὼν καὶ φάσγανον ὀξὺ
καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἐς περιωπήν,
. . . .
ἔστην δὲ, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.
. . . .
καὶ τότε τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, μοῦνον ἐόντα
ὅς ῥά μοι ὑψίκερων ἔλαφον μέγαν εἰς ὁδὸν αὐτὴν
ἧκεν· ὁ μὲν ποταμόνδε κατήϊεν ἐκ νομοῦ ὕλης
πιόμενος· δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἠελίοιο·
τὸν δ᾽ ἐγὼ ἐκβαίνοντα κατ᾽ ἄκνηστιν μέσα νῶτα
πλῆξα· τὸ δ᾽ ἀντικρὺ δόρυ χάλκεον ἐξεπέρησε·
κὰδ δ᾽ ἔπεσ᾽ ἐν κονίῃσι μακών, ἀπὸ δ᾽ ἔπτατο
θυμός.

Odyssée X 145 suiv.

Nous avons eu déjà occasion de parler des belles consolations adressées par Énée aux Troyens qui l'ont suivi :

O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.
Vos et Scyllæam rabiem penitusque sonantes

Accestis scopulos, vos et Cyclopea saxa
Experti : revocate animos, mæstumque timorem
Mittite : forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Æneid. 1. 202 suiv.

Il y a quelque chose de semblable au XIIe. chant de l'*Odyssée*, lorsqu'Ulysse rassure ses compagnons effrayés à l'aspect du gouffre de Charybde :

Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν.
οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπι κακὸν, ἢ ὅτε Κύκλωψ
εἴλει ἐνὶ σπῆϊ γλαφυρῷ κρατερῆφι βίηφιν·
ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ, βουλῇ τε, νόῳ τε
ἐκφύγομεν· καί που τῶνδε μνήσεσθαι ὀΐω.

Odyssée. XII, 208 suiv.

Ce repas même dont nous lisions plus haut la description, nous le trouvons déjà dans Homère, presque avec les mêmes traits :

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο, καὶ οὐλοχύτας προβάλοντο,
αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν,
μηρούς τ' ἐξέταμον, κατά τε κνίσσῃ ἐκάλυψαν,
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
καὶ τὰ μὲν ἂρ σχίζῃσιν ἀφύλλοισιν κατέκαιον·
σπλάγχνα δ' ἄρ' ἀμπείραντες, ὑπείρεχον Ἡφαίστοιο.
αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη, καὶ σπλάγχν' ἐπάσαντο,
μίστυλλόν τ' ἄρα τἆλλα, καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν

ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου, τετύχοντό τε δαῖτα,
Iliade. 11. 421 suiv. — δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης.

Nous avons lu et cité déjà la plainte touchante de Vénus en faveur d'Enée. Nous voyons de même Minerve plaider la cause d'Ulysse dans le Conseil des Dieux :

Ἀλλά μοι ἀμφ' Ὀδυσῆϊ δαΐφρονι δαίεται ἦτορ
δυσμόρῳ, ὃς δὴ δηθὰ φίλων ἄπο πήματα πάσχει
νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης

\- - - - - - - - - - - - -

ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρῴσκοντα νοῆσαι
ἧς γαίης θανέειν ἱμείρεται, οὐδέ νυ σοί περ
ἐντρέπεται φίλον ἦτορ, Ὀλύμπιε; οὔ νύ τ' Ὀδυσσεὺς
Ἀργείων παρὰ νηυσὶ χαρίζετο ἱερὰ ῥέζων,
Odyssée 1 48 et 58 — Τροίῃ ἐν εὐρείῃ; τί νύ οἱ τόσον ὠδύσαο Ζεῦ;

Vénus et Jupiter, dans cette entrevue, l'une des scènes les plus intéressantes, du poëme, sont peints des mêmes traits qu'Homère leur a prêtés.

Vénus est dans l'*Iliade*, la même Déesse timide et caressante :

ἡ δ' ἄρ' Ὄλυμπον ἵκανε, Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ

δακρυόεσσα δὲ πατρὸς ἐφέζετο γούνασι κούρη,
Iliade XXI. 505. ἀμφὶ δ' ἄρ' ἀμβρόσιος ἑανὸς τρέμε.

Jupiter y est représenté déjà avec ce mélange admirable de dignité majestueuse et d'affection bienveillante :

τὴν δὲ προτὶ οἷ
ibid. 507 εἷλε πατὴρ Κρονίδης, καὶ ἀνείρετο ἡδὺ γελάσσας
et ailleurs :

αὐτὸς δ' ἐν κορυφῇσι καθέζετο, κύδεϊ γαίων,
ibid. II. 81. εἰσορόων Τρώων τε πόλιν, καὶ νῆας Ἀχαιῶν.

On reconnaît l'origine de ces beaux vers :

Et jam finis erat, quum Jupiter æthere summo,
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes,
Littoraque et latos populos, sic vertice cœli
Eneid. I 226 suiv. Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.

Fléchi par les prières de Vénus, le maître des Dieux envoie Mercure à Carthage, pour préparer Didon à recevoir son protégé.

Sic ait, et Maia genitum demittit ab alto,
Ut terræ, utque novæ pateant Carthaginis arces
Hospitio Teucris : ne fati nescia Dido
ibid. 301 suiv. Finibus arceret.

C'est ainsi que Minerve descend elle-même au palais d'Alcinoüs, pour amener l'entrevue d'Ulysse et de Nausicaa :

Ἀλκίνοος δὲ τότ' ἦρχε, θεῶν ἄπο μήδεα εἰδώς
τοῦ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Odyssée, VI, 12 — νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα.

Lorsqu' Enée pénètre à Carthage, c'est entouré d'un nuage sous lequel Vénus le dissimule aux regards :

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum Dea fudit amictu ;
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Eneid. 1 411 suiv. — Molirive moram, aut veniendi poscere causas.

Et plus loin :

Infert se septus nebula, mirabile dictu,
Per medios, miscetque viris, neque cernitur
ibid 443. — ulli.

Ce nuage mystérieux est celui dont Minerve couvre Ulysse à son entrée dans la ville des Phéaciens :

καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς ὦρτο πόλινδ' ἴμεν· αὐτὰρ Ἀθήνη
πολλὴν ἠέρα χεῦε, φίλα φρονέουσα Ὀδυσῆϊ
μή τις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
Odyssée, VI 14 suiv. — κερτομέοι τ' ἐπέεσσι, καὶ ἐξερέοιτ' ὅτις εἴη.

Vénus elle-même sous la forme d'une jeune fille de Tyr égarée à la chasse, vient montrer à son
Eneid. 1 318 suiv. — fils la route qu'il doit suivre, et relever par de bonnes

paroles son courage abattu.

Les rencontres de ce genre sont fréquentes chez Homère : ici c'est sous les traits d'une vierge que Minerve s'offre à Ulysse :

ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι
-ἐραννὴν
ἔνθα οἱ ἀντεβόλησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Odyssée VII. 18 — παρθενικῇ εἰκυῖα νεήνιδι, κάλπιν ἐχούσῃ.

Là elle emprunte la figure d'un jeune berger :

σχεδόθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη
ἄνδρι δέμας εἰκυῖα νέῳ, ἐπιβώτορι μήλων,
παναπάλῳ, οἷοί τε ἀνάκτων παῖδες ἔασιν,
δίπτυχον ἀμφ' ὤμοισιν ἔχουσ' εὐεργέα λώπην,
ποσσὶ δ' ὑπαὶ λιπαροῖσι πέδιλ' ἔχε, χειρὶ δ'
Ibid. XIII. 221. — -ἄκοντα.

Beaucoup de traits qui font la grâce touchante et l'intérêt naïf de l'entrevue d'Ulysse et de Nausicaa, rappellent à l'esprit les révélations de Vénus à son fils.

Eneid. I. 526 suiv. — Enfin le beau discours d'Ilionée à Didon fait penser à celui qu'Ulysse adresse à Polyphème au neuvième chant de l'Odyssée :

Ἡμεῖς τοι Τροίηθεν ἀποπλαγχθέντες Ἀχαιοὶ
Παντοίοις ἀνέμοισιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θα-
-λάσσης,
Οἴκαδε ἱέμενοι ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα
ἤλθομεν· οὕτω που Ζεὺς ἤθελε μητίσασθαι.

Λαοὶ δ' Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος εὐχόμεθ' εἶναι,
τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος -
-ἐστί.

τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν, καὶ ἀπώλεσε λαοὺς
πολλούς· ἡμεῖς δ' αὖτε κιχανόμενοι τὰ σὰ γοῦνα
ἱκόμεθ', εἴ τι πόροις ξεινήϊον, ἠὲ καὶ ἄλλως
δοίης δωτίνην, ἥτε ξείνων θέμις ἐστίν.
ἀλλ' αἰδεῖο φέριστε. θεούς· ἱκέται δέ τοι
-εἰμέν.

Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἱκετάων τε, ξείνων τε,
ξείνιος, ὃς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.   Odyssée IX   259 suiv.

Cette énumération, un peu longue peut-être, était de notre sujet. elle y a son importance. Les rapprochements que nous avons faits nous ont remis sous les yeux la suite du 1er livre de l'*Enéide*: ils nous ont en même temps montré tout ce que Virgile avait de souvenirs, et comme il en a su profiter.

A côté de l'imitation d'Homère, il y en a chez Virgile une autre dont il nous faut dire aussi quelques mots. Virgile a plus d'une fois emprunté ses richesses aux poëtes d'Alexandrie, et parmi eux à l'un des plus célèbres, l'auteur des *Argonautiques*, Apollonius de Rhodes. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Au troisième livre des *Argonautiques*,

Minerve et Junon délibèrent ensemble sur ce qu'elles doivent faire pour aider Jason dans son entreprise. Après quelques moments de silence et de réflexion : " Allons trouver Vénus,[1] dit tout à coup Junon, et prions-la d'engager, si elle peut, son fils à percer de ses flèches le cœur de Médée, et à lui inspirer de l'amour pour Jason. La jeune princesse qui connaît tous les secrets de la magie, ne manquera pas de les employer pour rendre les héros maîtres de la toison". L'artifice sourit à Minerve, et les Déesses se rendent au palais de Vénus. Cette scène tout entière est remarquable par un air de politesse mutuelle, sans grande franchise, et qui cache de secrètes railleries. Ce sont les Syracusaines de Théocrite transportées dans l'Olympe. Vénus promet tout ce qu'on lui demande, et se met à la recherche de son fils : " Elle le trouva[2] sous un bosquet fleuri, seul avec Ganymède, dont la beauté charma autrefois le maître des Dieux, qui le mit au rang des immortels. Ils jouaient ensemble comme des enfants du même âge avec des osselets d'or. Le folâtre amour était debout ayant la main gauche remplie d'osselets et serrée contre son sein. Son teint brillait des plus vives couleurs, et la joie étincelait dans ses yeux." Vénus le décide à servir les pro-

(1) Traduct. Caussin. Argonautiques, livre III v. 25 suiv.

(2) idem

jets des deux Déesses par la promesse d'un riche jouet, qu'elle accompagne d'un serment solennel. Cupidon prend son arc, part, et au moment même où Jason paraît devant la famille d'Aétès, va décocher une flèche à Médée dont le cœur se trouble aussitôt : " L'enfant malin voit l'effet du
Argon. III 285. coup, et s'envole en riant."

A ce récit familier succède une tragédie, qui a donné naissance à l'Ariane de Catulle et à la Didon de Virgile.

Mais dans ce récit même, nous reconnaissons déjà la ruse de Vénus:

At Citherea novas artes, nova pectore versat
Consilia, ut faciem mutatus et ora Cupido
Pro dulci Ascanio veniat, donisque furentem
Eneid. I. 661. Incendat reginam, atque ossibus implicet ignem.

Le trouble de Médée fait pressentir celui de Didon, lorsqu'elle presse l'Amour sur son sein, ne croyant embrasser qu'Iule:

Præcipue infelix, pesti devota futuræ,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo
Phœnissa, et puero pariter donisque movetur.
. . . . . Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Ibid. 716. Insidat quantus miseræ Deus.

On devine dans ces vers tout le quatrième livre

L'amour y joue son rôle avec la même joie enfantine et la même cruauté maligne que dans le poëte grec :

Paret Amor dictis caræ genitricis, et alas
Enéid. 1 693. Exuit, et gressu gaudens incedit Iuli.

. . . .

at memor ille
Matris Acidaliæ, paulatim abolere Sichæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
ibid. 723. Jam pridem resides animos, desuetaque corda.

Tels sont les principaux emprunts que Virgile a faits à la Grèce dans le 1.er livre de l'Enéide. Il y en a quelques autres auxquels on s'attend moins ; ce beau trait, par exemple, qui termine la réponse de Didon à Enée :

Quare, agite, o tectis, juvenes, succedite nostris ;
Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hac demum voluit consistere terra :
ibid. 634. Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Virgile a bien pu, sans doute, trouver ce trait lui-même dans la noble nature qu'il donne à sa Didon. Toutefois, Sophocle, dans Œdipe à Colonne, fait tenir à Thésée un discours à peu près semblable, lorsqu'il accueille dans ses états l'infortuné roi de Thèbes :

Δίδασκε· δεινὴν γάρ τιν ἂν πρᾶξιν τύχοις
λέξας, ὁποίας ἐξαφισταίμην ἐγώ·
ὡς οἶδα γ' αὐτὸς, ὡς ἐπαιδεύθην ξένος,
ὥσπερ σὺ, χὠς τις πλεῖστ' ἀνὴρ ἐπὶ ξένης

ἤθλησα κινδυνεύματ' ἐν τῷ μῷ κάρᾳ·
ὥστε ξένον γὰρ οὐδὲν ὄνθ', ὥσπερ σὺ νῦν,
ὑπεκτραποίμην μὴ οὐ συνεκσῴζειν, ἐπεὶ
ἔξοιδ' ἀνὴρ ὤν, χὤτι τῆς ἐς αὔριον
οὐδὲν πλέον μοι σοῦ μέτεστιν ἡμέρας.

Œdipe à Colonne, 520 suiv. (éd. Bothe).

Voici la traduction qu'a donnée de ces beaux vers Mr Guiard:

Parle, il faudrait, mon père, un obstacle bien fort
Pour que mon amitié repoussât ta prière.
Comme toi, j'ai langui sur la terre étrangère:
Plus qu'un autre, jadis, sur le sol étranger
Thésée a vu ses jours exposés au danger.
Aussi jamais banni, comme tu l'es, mon père,
Ne trouvera Thésée hostile à sa prière:
Je sais que je suis homme et faible, et que demain
N'est pas plus dans ma main, vieillard, que dans ta main.

(Théât. complet de Sophocle; Trad. nouv. en vers français par Théod. Guiard. p. 402. Paris, Dezobry, 1852)

C'est le même sentiment qui inspire ces deux passages; l'analogie en est remarquable, et l'on peut supposer sans peine que là encore l'imitation est pour quelque chose.

Virgile ne s'est pas contenté d'ailleurs de faire des emprunts à la Grèce: il en a fait aussi à ses prédécesseurs latins. Quelquefois même il ne se borne pas à les imiter: il leur enlève certains traits qu'il transporte dans son poème sans y rien changer, prenant son bien, comme notre Molière, partout où il le trouve:

Macrobe a consacré un chapitre de ses Saturnales à réunir ces différents traits: il en est

(Livre VI, chap. 1. Voir aussi le chap. 2.)

un pourtant qu'il a oublié.

Nous avons cité tout au long la description de l'Éolie, aux vers 54 et suiv. du 1er livre. C'est un souvenir direct de Lucrèce. Virgile est allé prendre les couleurs de son tableau dans cette prison de nuages où Lucrèce enferme les vents, expliquant de cette façon les phénomènes terribles de la foudre et des éclairs :

Contemplator enim, quum montibus assimilata
Nubila portabunt venti transversa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
Insuper esse aliis alia, atque urgere superne
In statione locata sepultis undique ventis,
Ne tibi sit frudi quod nos inferne videmus
Quam sint lata magis quam sursum exstructa quid
-extent.
Tum poteris magnas moles cognoscere eorum
Speluncas que vel ut saxis pendentibu' structas
Cernere, quas venti cum tempestate coorta
Complerunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveis que ferarum more minantur;
Nunc hic, nunc illic fremitus per nubila mittunt,
Quærentes que viam circum versantur, et ignis
Semina convolvunt e nubibus, atque ita cogunt
Multa, rotant que cavis flammam fornacibus intus,
Donec diversa fulserunt nube corusci.

De rerum natura, VI. 180-201

Il y a dans cette peinture d'admirables traits :

Transversa per auras, par exemple qui montre aux yeux et d'une manière vive la course rapide à travers les airs de ces nuages semblables à des montagnes, montibus assimilata. Sepultis undique ventis: détail magnifique jeté comme d'autres dans des vers que dépare un peu de prolixité et de confusion. — Saxis pendentibus, expression des plus pittoresques et que Lucrèce devait à Ennius[1].

Mais les derniers vers sont les plus beaux, et ce sont aussi ceux où l'on reconnaît davantage l'imitation que Virgile en a faite. Il a su emprunter à son prédécesseur ce qu'il avait trouvé de plus poétique : il a seulement ajouté à son tableau la précision sévère qui manquait à Lucrèce.

Concluons de ces rapprochements que peu de poètes ont plus emprunté que Virgile ; mais sachons reconnaître le véritable caractère de ces emprunts : Virgile ne les fait pas avec la froide industrie d'un assembleur de mosaïques. Comme notre Fénélon, il a l'imagination pleine de souvenirs, et il s'en sert librement pour en composer ses tableaux : ajoutons qu'il le fait avec beaucoup

[1] ou du moins à un vieux poète cité par Cicéron (Tuscul. 1,16)
"Adsum atque advenio Acherunte, vix, via alta atque ardua
Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,
Maximis; ubi rigida constat crassa caligo inferum.

d'art.

Il excelle à choisir et à ordonner, comme l'a remarqué Aulu-Gelle dans un chapitre de ses Nuits attiques :

" Scite igitur et considerate Virgilius, cum aut Homeri, aut Hesiodi, aut Apollonii, aut Parthenii, aut Callimachi, aut Theocriti, aut quorumdam aliorum locos effingeret, partim reliquit, alia expressit."

(Nuits attiques, liv. IX, ch. IX, 3)

Il cite, entre autres preuves de son assertion, une comparaison tirée du 1er livre de l'Enéide, et que Virgile devait à Homère.

Le poète nous peint la belle Didon qui se rend au temple au milieu de ses femmes : pulcherrima Dido. Un seul trait suffit à Virgile ; c'est à l'imagination de faire le reste ; mais il relève en même temps son tableau par une comparaison magnifique :

Regina ad templum, forma pulcherrima, Dido
Incessit, magna juvenum stipante caterva.
Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros ; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades ; illa pharetram
Fert humero, gradiensque Deas supereminet omnes :
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi, regnisque futuris.

Enéid. 1   500 suiv.

Ces vers sont inspirés du VIe livre de l'Odyssée, où Nausicaa est de même comparée à Diane :

οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα
ἢ κατὰ Τηΰγετον περιμήκετον, ἢ Ἐρύμανθον
τερπομένη κάπροισι καὶ ὠκείῃς ἐλάφοισι·
τῇ δέ δ' ἅμα νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα·
ῥεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται καλαὶ δέ τε πᾶσαι·
ὣς ἥγ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής. — Odyssée, VI 102 suiv.

Il n'est pas malaisé de voir que le fond de ces deux passages est le même. Cette imitation de Virgile n'était pas, au dire d'Aulu-Gelle, approuvée de tout le monde :

" Memini audisse me ex Valerii Probi discipulis, docti hominis et in intelligendis pensitandisque veteribus scriptis bene callidi, solitum eum dicere nihil quidquam tam inprospere Virgilium ex Homero vertisse quam versus hos amœnissimos, quos de Nausicaa Homerus fecit." — Nuits attiques, liv. IX ch. IX, 12

Ce Valerius Probus justifiait son opinion par des raisons que rapporte Aulu-Gelle, et qui ne paraissent pas de grande valeur. Heyne, dans son 2e Excursus sur le 1er livre de l'Enéide, a défendu Virgile comme il était convenable de le faire. Il laisse à Homère la gloire de l'invention, accordant à Virgile le mérite d'une disposition plus savante :

" Nobis quidem, est in aliis, inventi laudem

quae haud dubie est major, Homerus, majoris ornatus commendationem habere videtur Virgilius; et esse in utroque quod probes, quod mireris. "

On doit remarquer dans les vers de Virgile, et le choix des détails et l'originalité de l'ordonnance. Le poète commence par nous montrer le lieu de la scène:

In Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi.

Puis il y encadre son personnage:

Exercet Diana choros.

Ce dernier mot l'amène à nous peindre les Oréades qui entourent en foule la Déesse:

quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oréades.

Au-dessus d'elles, il nous fait remarquer les épaules, le carquois et la tête de Diane elle-même:

illa pharetram
Fert humero, gradiens que Deas supereminet omnes:

et c'est ici seulement que vient en forme de conclusion ce beau trait, placé par Homère au milieu de la peinture:

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

C'est là, dit Heyne, une marque de génie: " Est etiam hoc in artificio magnorum poetarum ut in fine comparationis adjiciant adjunctum vel factum aliquod, quod illam notionem ad quam illustrandam tota comparatio erat instituta, inprimis animo audienti

infigi".

L'imitation de Virgile est faite avec discernement et goût : imiter ainsi, c'est conquérir.

On en peut dire autant de la plupart de ses emprunts. Il n'est pas d'artifice adroit qu'il ne sache inventer pour s'assurer sur tout ce qu'il prend comme un droit de propriété. Quelquefois il y réussit en mêlant dans un seul tableau divers passages des poëtes qu'il imite. C'est ce qu'il a fait pour les plaintes d'Enée pendant la tempête :

Extemplo Aeneæ solvuntur frigore membra ;
Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : " o terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere ! O Danaum fortissime gentis,
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra !
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta sub undis
Eneid. 1 95 suiv. Scuta virum, galeasque et fortia corpora volvit.

Il y a là plusieurs souvenirs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : les derniers vers par exemple rappellent cette image du Simoïs :

καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι
Iliade XII 22. κάππεσον ἐν κονίησι, καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν.
et ces paroles de Nestor sur les guerriers morts devant Troie :

Ἔνθα μὲν Αἴας κεῖται ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς,
ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος
Odyssée, III — 109 ἔνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱός, ἅμα κρατερὸς καὶ ἀμύμων.

Mais le sentiment de tout ce morceau est inspiré des plaintes mêmes d'Ulysse, pendant la tempête que Neptune a soulevée contre lui :

Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ.
Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
« Ὤ μοι ἐγὼ δειλός, τί νύ μοι μήκιστα γένηται.
Δείδω μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν,
ἥ μ' ἔφατ' ἐν πόντῳ, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι,
ἄλγε' ἀναπλήσειν· τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Οἵοισιν νεφέεσσι περιστέφει οὐρανὸν εὐρὺν
Ζεύς, ἐτάραξε δὲ πόντον, ἐπισπέρχουσι δ' ἄελλαι
Παντοίων ἀνέμων. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος.
Τρὶς μάκαρες Δαναοί, καὶ τετράκις οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες·
ὡς δὴ ἔγωγ', ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισ-
-πεῖν
ἤματι τῷ ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον
Ἀχαιοί·
Odyssée, V, 299. 313 νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

Alors les genoux d'Ulysse fléchirent ; son cœur trembla, et poussant des gémissements,

il parla ainsi : O malheureux que je suis ! que va-t-il m'arriver ? Je crains bien qu'elle n'ait dit que trop vrai, la Déesse qui m'a prédit que je devais, sur la mer, avant de revoir la terre de ma patrie, combler la mesure de l'infortune. Voici l'effet de toutes ses paroles. Jupiter a caché le vaste ciel sous des nuages épais ; il a soulevé les ondes, et de tous côtés les vents se déchaînent avec fureur. Mon trépas est inévitable. O trois et quatre fois heureux les Grecs morts près de la vaste Troie, au service des Atrides ! C'est avec eux que j'aurais dû périr et succomber à la destinée, en ce jour où de nombreux Troyens dirigeaient leurs lances contre moi sur le cadavre du fils de Pélée ! Alors, du moins, j'aurais obtenu des honneurs funèbres, et les Grecs auraient célébré ma mémoire : mais maintenant le Destin veut que je périsse d'une mort ignorée.

Voilà comme Virgile a su confondre et mêler en un seul quelques-uns des passages les plus touchants d'Homère pour en composer cette belle plainte d'Énée, si simple et si pathétique.

C'est ce qu'il a fait encore pour les consolations qu'Énée adresse à ses compagnons. Nous avons cité le texte latin, et nous en avons rapproché quelques-uns des vers du XIIe. Chant de l'Odyssée, dont Virgile s'est évidemment inspiré. Mais ces vers ne sont pas les seuls, et voici deux autres passa-

ges qui ont à leur tour fourni quelques traits à notre poëte. Le premier est au 10e chant de l'*Odyssée*.

Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πω καταδυσόμεθ', ἀχνύμενοί περ,
Odyssée, X — 174 — εἰς Ἀΐδαο δόμους, πρὶν μόρσιμον ἦμαρ ἐπέλθῃ.

On reconnaît le sentiment qui a dicté ce vers de Virgile :

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

Le second passage se trouve encore dans l'*Odyssée*, au XV chant : nous y trouvons l'origine de ce beau trait :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Ulysse, déguisé en mendiant, passe la nuit avec le porcher d'Eumée, son vieux et fidèle serviteur ; comme les anciens aimaient à la passer : assis devant une table abondamment servie, ils se font l'un à l'autre le récit de leurs aventures. C'est Eumée qui commence :

Νῶϊ δ' ἐνὶ κλισίῃ πίνοντέ τε δαινυμένω τε
κήδεσιν ἀλλήλων τερπώμεθα λευγαλέοισιν
μνωομένω· μετὰ γάρ τε καὶ ἄλγεσι τέρπεται ἀνὴρ
ὅστις δὴ μάλα πολλὰ πάθῃ, καὶ πόλλ' ἐπαληθῇ.
Odyssée, XV. — 398 — Τοῦτο δέ τοι ἐρέω ὅ μ' ἀνείρεαι, ἠδὲ μεταλλᾷς

C'est le même sentiment dans les deux poëtes ; Homère en a développé l'expression davantage ; Virgile y a trouvé ce résumé si bref et si pénétrant que nous avons tant de fois admiré.

A côté de ce procédé d'imitation, employé

par Virgile, et dont nous avons donné deux exemples, il en est un second non moins intelligent : c'est de renverser les traits qu'on emprunte. Virgile ne l'a pas négligé.

Homère a comparé quelque part le trouble d'une sédition à celui d'une tempête :

Κινήθη δ' ἀγορὴ ὡς κύματα μακρὰ θαλάσσης
πόντου Ἰκαρίοιο, τὰ μέν τ' Εὖρός τε Νότος τε
Iliade, II 144. ὤρορ' ἐπαΐξας πατρὸς Διὸς ἐκ νεφελάων.

Que fait Virgile ? il va comparer la tempête à la sédition, ou pour mieux dire, l'apaisement de l'une à celui de l'autre :

Ac veluti magno in populo quum sæpe coorta-est
Tempestas, sævitque animis ignobile vulgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat;
Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant;
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet :
Sic cunctus pelagi cecidit fragor, æquora postquam
Prospiciens genitor, cœloque invectus aperto,
Enéid. 1 152 suiv. Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.

Ailleurs, c'est une intention spirituelle qui

rajeunit l'imitation. Il n'est pas rare de trouver chez Homère des énumérations de présents. Mais le poète n'y entend pas finesse, et ses personnages, le plus souvent, font un peu leurs dons au hasard. Virgile est plus ingénieux dans le choix de ses cadeaux, et l'on voit presque toujours un sentiment percer jusque dans ces peintures familières. Tels sont les présents envoyés par Enée à la reine de Carthage :

Munera præterea, Iliacis erepta ruinis
Ferre jubet : pallam signis auroque rigentem,
Et circumtextum croceo velamen acantho ;
Ornatus Argivæ Helenæ, quos illa Mycenis,
Pergama quum peteret, inconcessosque hymenæos,
Extulerat, matris Ledæ mirabile donum.
Præterea sceptrum Ilione quod gesserat olim,
Maxima natarum Priami, colloque monile
Baccatum, et duplicem gemmis auroque coronam.
Æneid. 1 651 suiv.

C'est, comme le remarque finement Tissot, dans ses Etudes sur Virgile, la parure de la beauté et le symbole de la puissance. Pouvait-on mieux choisir pour Didon ?

Ces rapprochements nous ont ramenés sans efforts à notre point de départ, l'imitation d'Homère par Virgile : imitation fréquente, perpétuelle pour ainsi dire, mais en même temps intelligente et libre,

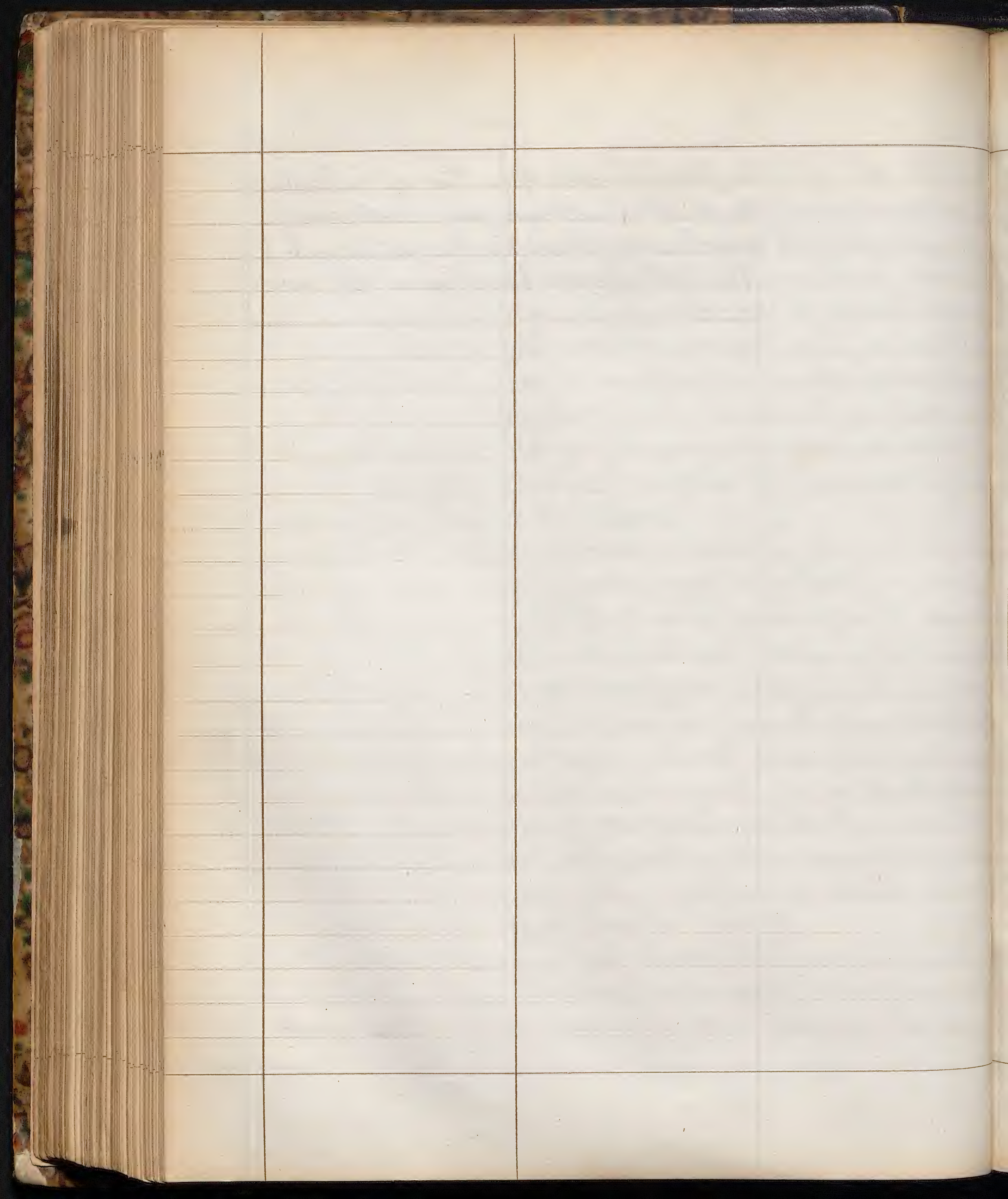
qui, loin de gêner l'originalité du poëte, l'a au contraire servie. Virgile a su, par le choix d'un sujet conforme à la nature, par le mélange de l'intérêt historique et du merveilleux de la fable, une éloquence passionnée et une expression mélancolique, qui étaient les traits les plus particuliers de son génie, enfin par un art supérieur de composition et une perfection soutenue de versification et de style, faire sortir de ses imitations une œuvre qui lui appartient en propre, une véritable épopée; il a su placer l'Enéide auprès de l'Iliade et de l'Odyssée.

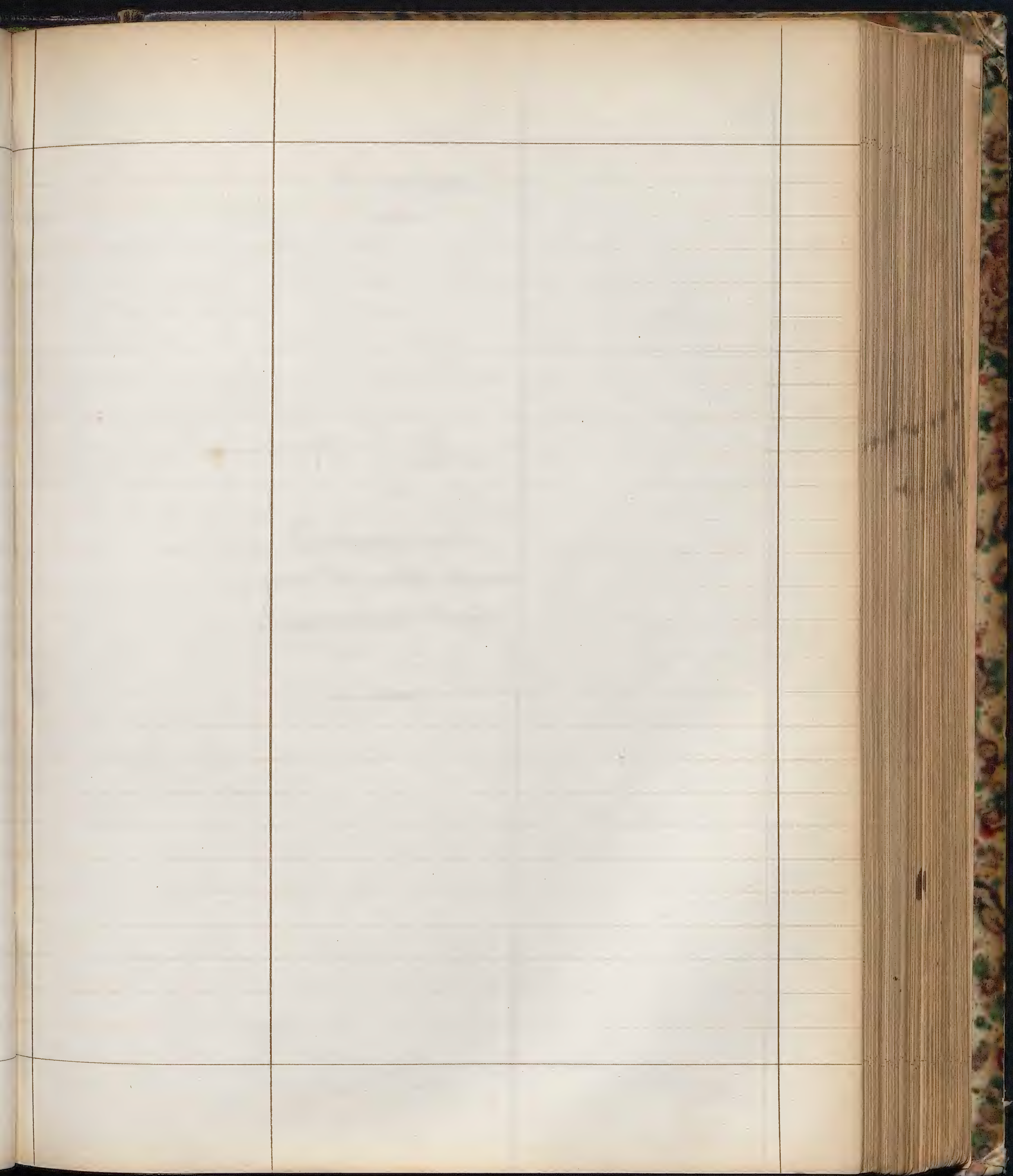
Ajoutons un dernier éloge : la variété des peintures et la précision rapide des tableaux. La scène de l'Enéide, et nous ne parlons ici que du premier livre, change sans cesse : c'est une mer en fureur qui menace de tout engloutir, et puis le calme le plus serein. C'est un port tranquille et riant, dont la seule vue rassure; une ville immense, qui semble comme par enchantement sortir de terre; un temple magnifique, où respire déjà la majesté des Dieux : et, au dedans une belle et noble reine qui sait compatir aux malheureux. Enfin c'est un palais, tout brillant de clartés, et la joie tumultueuse d'une fête.

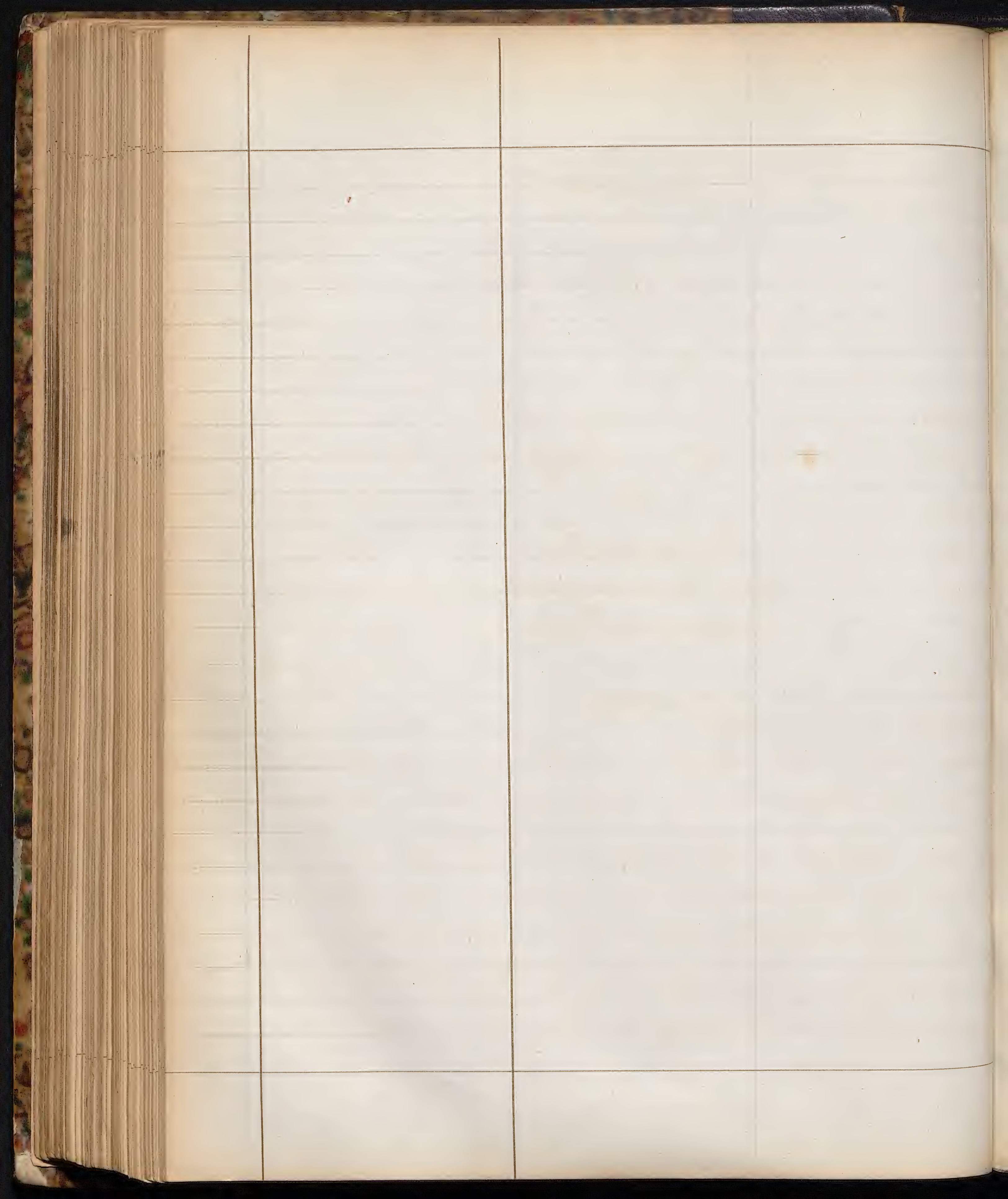
Virgile transporte tour à tour ses lecteurs de la mer à la terre, et de la terre au ciel : et ces tableaux si divers se résument en deux situations principales; Enée jeté par

les flots sur la côte d'Afrique, Énée reçu dans le palais de Didon. Tant d'unité jointe à tant de variété, c'est le comble de l'art ; et l'on peut dire que le 1er livre de l'Énéide est à lui seul tout un chef d'œuvre.

Emile Jacob.







9ᵉ Leçon.

1er Livre.

Passages imités
par les poètes épiques
successeurs de Virgile.

rédaction étendue et exacte, écrite facilement, mais avec quelques faiblesses de style.

9e Leçon.

1er Livre

Passages imités par les poètes épiques successeurs de Virgile.

Le 1er Livre de l'Enéide nous a déjà expliqué l'œuvre entière, l'esprit général dans lequel Virgile a conçu son poëme, c'est-à-dire cette alliance continuelle de l'histoire avec la fable, alliance qui en faisait pour les Romains une épopée vraiment nationale. Nous avons admiré aussi cet art de composition et de style qui se montre dans le choix des fables, dans la succession rapide et la variété des tableaux, dans la beauté des expressions. Nous avons compris comment après un tel poète, il n'y avait guère de place dans la littérature latine pour une nouvelle épopée. Désormais les sujets mythologiques devaient paraître bien froids, les sujets historiques bien étrangers et bien rebelles à ce merveilleux sans lequel il ne peut y avoir de poëme épique. En outre, les formes principales et pour ainsi dire les données du genre ayant été comme épuisées par l'usage que Virgile en avait fait, les poètes ses successeurs ne pouvaient guère que le répéter avec plus ou moins d'aisance, de goût et de succès.

Nous avons fait le compte de ce que Virgile emprunte à Homère, à Apollonius de Rhodes, aux autres poètes grecs, ainsi qu'à ses prédécesseurs

latine. Nous allons rechercher maintenant ce qu'on lui a emprunté à lui-même. Entre ces deux sortes d'emprunts, il y a une très grande différence. Ce que prend Virgile, il le fait sien ; ce qu'on veut, ce qu'on croit lui prendre, lui reste et conserve sa marque. Le premier livre renferme un grand nombre d'expressions renouvelées par Virgile des poëtes grecs ; ce sont autant de conquêtes au profit de la poésie latine ; il renferme aussi beaucoup d'imitations des anciens poëtes latins on peut dire que ce sont autant de conquêtes faites sur l'oubli qui attendait des œuvres destinées à périr. Ces expressions, Virgile les conserve, les met en valeur, et s'en assure la propriété. Au contraire, celles de ses expressions que l'imitation a fait passer en d'autres mains, n'appartiennent jamais aux imitateurs. L'imagination du lecteur se reporte invinciblement à la source où on les a puisées.

Les rapprochements qu'on peut faire entre Virgile et les poëtes qui l'ont suivi, sont innombrables. Nous allons indiquer les plus importants.

Stace, au 1er Livre de sa Thébaïde, décrit ainsi l'approche d'une tempête :

Stace, Thébaïde, Livre 1, 345.

Densior a terris, et nulli pervia flammæ
Subtexit nox atra polos. Jam claustra rigentis
Æoliæ percussa sonant, venturaque rauco
Ore minatur hiems ; venti transversa frementes

Confligunt, axemque emoto cardine vellunt,
Dum cœlum sibi quisque rapit.

Jam claustra rigentis rappelle à l'instant ces vers de Virgile :

Æneid. 1 55. Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt.

Une pareille imitation ne fait que reproduire simplement un détail donné par Virgile. Il n'y a rien là qui marque dans le poëte ce génie qui sait être original et créateur jusque dans l'imitation. Quand Virgile prend à Lucrèce l'idée de cette prison qui renferme les nuages (Lucrèce VI. 189), nous avons vu dans la dernière leçon avec quelle habileté il sait changer certaines images du grand poëte, avec quel art il se les approprie, en remplaçant des vers quelque peu prolixes et confus, par quelques traits admirables de sobriété et de précision. Polie percussa sonans nous fait songer au coup de lance dont Eole frappe la demeure des vents :

Æneid. 1 81. Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus.

Ce vers de Virgile a fourni à Stace une seconde imitation, qui a le même caractère.

Tisiphone, appelée par les imprécations d'Œdipe contre ses fils, accourt à Thèbes, et de là ses sifflements se font entendre jusqu'à l'Œta et au Parnasse, dont

ils frappent les flancs:

Audiit et medius cœli Parnassus, et asper
Eurotas, dubiam que jugo fragor impulit Oeten.
Thebaid. 1 118. In latus, et geminis vix fluctibus obstitit Isthmos.

Outre les difficultés d'interprétation que présentent trop souvent les mots mêmes, par exemple ce *dubiam*, que les uns entendent dans le sens de frontière (l'Oeta séparait la Thessalie de la Doride) et que les autres regardent comme synonyme de *nutantem*, on voit combien l'idée même est recherchée et peu naturelle. Stace fait tous ses efforts pour arriver au grand et à l'extraordinaire; il ne rencontre trop souvent que l'enflure et la bizarrerie.

Le mauvais effet que produit le déplacement de pareilles expressions, dont on aperçoit à l'instant même l'origine, est bien plus sensible encore quand l'imitation s'attaque à des passages plus frappants que le sentiment a gravés non seulement dans la mémoire, mais dans le cœur. Ces vers admirables de Virgile, si familiers à tout le monde:

Eneid. 1 203 .. forsan et hæc olim meminisse juvabit.
ibid. 462 Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt

on éprouve une certaine peine à les trouver ailleurs. Stace ne s'est pas refusé ce genre d'imitation: Dans sa *Thébaïde*, Adraste cherchant à apaiser une querelle entre Polynice et Tydée,

leur dit, d'après Virgile, mais avec un tour bien prétentieux, qu'à cette première haine succèdera probablement l'affection, et que le souvenir même de cette querelle pourra plus tard avoir pour eux quelque douceur:

Non hæc incassum, divisque absentibus acta;
Forsan et has venturus amor præmiserit iras
Thebaïd. 1 471. Ut meminisse juvet.

De même Valerius Flaccus ose imiter le Sunt lacrymæ rerum de Virgile. Jason, par un stratagème, a enlevé Acaste, le fils de Pélias, roi d'Iolcos, et part avec lui pour la conquête de la toison d'or. La douleur de Pélias s'exhale en plaintes amères, et il ajoute en menaçant Jason:

Sunt hic etiam tua vulnera, prædo,
Argonautiques, 1 723. Sunt lacrymæ, carus que parens.

Avec Valérius, nous changeons de style; c'est quelque chose de beaucoup plus court, de beaucoup plus obscur que dans Stace, ce sont des ellipses continuelles. Ainsi il faut faire effort pour comprendre l'allusion cachée sous ces mots "Vulnera, lacrymæ" Jason a laissé sans défense à Iolchos son vieux père Eson. Pélias se vengera du fils sur le père.

Il y a bien de l'imprudence chez ces poètes à réveiller le souvenir de passages aussi touchants.

Ils ne réussissent pas à s'approprier ces beaux traits, et la peine qu'ils se sont donnée n'a pas d'autre résultat que de nous inspirer un regret. Si les sujets mêmes qu'ils choisissaient devaient les conduire invinciblement à l'imitation, que ne cherchaient-ils une route nouvelle? Que ne faisaient-ils ce que Virgile lui-même avait fait?

.. tentenda via est quâ me quoque possim
Georg. III 8. Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

ce qu'avant Virgile avait fait Lucrèce?

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo[1]; juvat integros accedere fontes
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Lucrèce, IV 1-4. Unde prius nulli velarint tempora Musæ.

Mais ces exemples ne furent pas suivis par les poëtes de la décadence; ils se tinrent trop timidement sur les traces de Virgile, et se réduisirent à de stériles imitations.

Virgile aussi est imitateur. Ce beau discours d'Enée à ses compagnons, que nous avons expliqué dans une précédente leçon:

O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)
Ened. I 198. O passi graviora, etc

(1) Solum signifie la plante du pied.

nous savons par Servius qu'il est emprunté tout entier à Névius : « Et totus hic locus de Naevio, belli Punici lib. translatus est. » Névius avait composé une petite épopée sur la 1re guerre punique, et dans une sorte de préface mythologique et fabuleuse, qui précédait son épopée historique, il avait aussi introduit Énée allant chercher une patrie nouvelle en Italie. Névius lui-même avait imité Homère (Odyssée, X, 174 ; XII, 208 ; XV, 398) ; ainsi l'imitation de Virgile était double.

Servius, Comment. au v. 198.

Macrobe nous apprend aussi que le discours de Vénus se plaignant à Jupiter des dangers auxquels Énée et les Troyens viennent d'être exposés, se trouvait aussi chez Névius : « In principio Aeneidos, tempestas describitur, et Venus apud Jovem queritur de periculis filii, et Juppiter eam de futurorum prosperitate solatur. Hic locus totus sumptus a Naevio est ex primo libro Punici belli. Illic enim Venus, Trojanis tempestate laborantibus cum Jove queritur : et sequuntur verba Jovis filiam consolantis spe futurorum. »

Macrobe, Saturnales, Liv. VI ch. 2

On a des raisons de croire que l'heureux anachronisme par lequel Virgile fait rencontrer Énée et Didon, se trouvait aussi déjà chez Ennius.

Jupiter répond à Vénus. Quelle majesté à la fois et quelle douceur la figure du Dieu

n'a-t-elle pas dans ces vers de Virgile :

Olli subridens hominum sator atque Deorum,
Vultu quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ, dehinc talia fatur.

Eneid. 1 254

Eh bien ! ce passage est imité de deux vers charmants d'Ennius :

Ennius. Fragm. epiques des Annales, 1er liv. v. 172.

Juppiter hic risit, tempestatesque serenæ
Risere omnes risu Jovis omnipotentis.

Dans les paroles mêmes de Jupiter, l'idée exprimée par ces vers

.. sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Ænean

est empruntée à Ennius :

Ennius, Annales fragm. 1 165.

Unus erit quem tu tolles in cærula cœli
Templa

et imitée plus tard par Ovide, comme si cela était devenue une chose officielle :

Æneæque meo qui te de sanguine nostro
Fecit avum, quamvis parvum des, optime, numen,
Dummodo des aliquod ...
Lustratum genitrix divino corpus odore
Unxit, et ambrosia dulci cum nectare mixta
Contigit os, fecitque Deum, quem turba Quirini
Nuncupat Indigetem, temploque arisque recepit.

Metamorph. XIV 106.

Mais dans tous ces passages mêmes Virgile

est créateur par la manière dont il choisit et dispose ce qu'il emprunte. Le même mérite ne se trouve pas chez Stace, chez Valerius Flaccus, chez Silius Italicus, quand ils prennent les idées de Virgile, ses sentiments, et jusqu'à certains détails de sa fable épique. Il ne faut pas trop les blâmer, mais les plaindre un peu. Leur situation les forçait à imiter, et la défaite était inévitable.

Silius Italicus commence son épopée de la même façon que Virgile, par un discours de Junon. Virgile avait dit au 1er livre :

Hæc secum : mene incepto desistere victam,
Nec posse Italia Teucrorum avertere regem !
Quippe vetor fatis ! . . . .
. . . .
Ast ego quæ Divûm incedo regina Jovisque
Et soror et conjux, unâ cum gente tot annos
Bella gero ! Et quisquam numen Junonis adoret
Eneid. 1 37. Præterea, aut supplex aris imponat honorem !

et au septième livre :

Heu stirpem invisam et fatis contraria nostris
Fata Phrygum ! . . . .
. . . .
Non dabitur regnis, esto, prohibere Latinis,
Atque immota manet fatis Lavinia conjux,
At trahere atque moras tantis licet addere rebus,

Et licet amborum populos exscindere regum.

Eneid. VII 293. etc.

Dans Silius, la situation est absolument la même. Junon s'irrite de voir la puissance des Romains menacer sa chère Carthage; et elle projette de leur faire payer cher leur audace. Le mouvement général est le même, et il y a une foule d'imitations de détail.

Intulerit Latio, spretâ me, Troius, inquit,
Exul Dardaniam, et bis numina capta penates,
Sceptra que fundavit victor Lavinia Teucris;
Dum romana tuæ, Ticine, cadavera ripæ
Non capiant, similis que mihi per Celtica rura
Sanguine Pergameo Trebia et Hispantibus armis
Corporibus que virum retro fluat, ac sua largo
Stagna reformidet Trasimenus turbida tabo;
Dum Cannas tumulum Hesperiæ, campum que cruore
Ausonio mersum sublimis Japyga cernam,
Teque vadi dubium coeuntibus, Aufide ripis
Per clypeos galeas que virum, cæsos que per artus
Silius, Guerre puniq. I, 42. Vix iter Adriaci rumpentem ad littora ponti.

Le procédé servile des imitateurs de Virgile est ici très apparent. Ces vers ne sont pas sans mérite; mais c'est tout au plus le reflet de vers beaucoup plus beaux et plus connus. Le discours est assurément éloquent, énergique; mais la même forme s'y re-

produit avec profusion, la même idée y est répétée cinq à six fois.

Intulerit ... Dardaniam. Dardaniam est un exemple de ces vieux mots par lesquels Silius cherche à vieillir son sujet historique. Intulerit : Virgile avait dit :

Enéid. 1 5. Multa quoque et bello passus; dum conderet urbem,
Inferretque Deos Latio.

Spreta me rappelle :

ibid 37. .... Mene incepto desistere victam !

Bis numina capta. Troie, avant d'être prise par Agamemnon, l'avait été par Hercule. Cette circonstance est indiquée deux fois dans Virgile : dans la provocation de Numanus :

Non pudet obsidione iterum valloque teneri
Enéid. IX 597 Bis capti Phryges, et morti praetendere muros.

et dans la réponse de Turnus à Drancès :

... proinde omnia magno
Ne cessa turbare metu atque extollere vires
ib. XI 402 Gentis bis victæ, contra premere arma Latini.

Quel amas de souvenirs et d'imitations de toute sorte, pour composer le tissu de ces deux premiers vers !

Sceptraque Sunidarit. Expression peu naturelle. Il n'y a pas là l'aisance, la propriété constante du style de Virgile. Similisque mihi :

pour *similiter*, par suite d'un semblable désastre: expression impuissante.

Retro fluat, belle expression, mais qui appartient à Virgile:

Eneid. XI 405.	Amnis et Hadriacas retro fugit Aufidus undas.
	Cannas, tumulum Hesperiae: Catulle avait dit:
Catulle, Carmen LXVIII. v. 89	Troja nefas, commune sepulcrum Europae Asiaeque

Te que sadi dubium est une très belle expression.

Vix iter Adriaci rumpentem ad littora ponti. Cela frappe quand on ne se souvient plus du passage de Virgile:

Millia multa daret leto, gemerent que repleti
Amnes, nec reperire viam atque evolvere posset

Eneid. V 806.	In mare se Xanthus.

C'est la même image, mais chez Virgile, il y a plus d'aisance et de force.

Per clypeos galeas que virum: cela rappelle.

. . . . ubi tot Simoïs correpta sub undis

Eneid. I 100	Scuta virum galeas que et fortia corpora volvit.

La situation, le mouvement, et jusqu'aux moindres détails de la pensée et du style, tout est pris à Virgile. C'est comme un centon perpétuel. Silius pousse trop loin l'admiration qu'il avait pour le grand poète de Rome.

Valerius Flaccus, dans ses *Argonautiques* se charge de continuer cette seconde édition de

1er Livre de l'Enéide. De la Thrace, Borée voit venir le vaisseau des Argonautes. Aussitôt, plein de colère, il se rend, comme Junon chez Virgile, dans les îles Joniennes, auprès d'Eole. Il lui dénonce cette entreprise hardie par laquelle commence la navigation; il veut qu'elle soit punie:

Interea medio saevus permissa profundo
Carbasa Pangaea Boreas speculatus ab arce,
Continuo Aeoliam, Tyrrhenaque tendit ad astra
Argonautiq. 1 574. Concitus.

Valerius Flaccus donne alors une nouvelle description de l'antre d'Eole. Virgile avait dit simplement, rapidement:

Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris,
Eneid. 1 51. Aeoliam venit.

Il peint d'un seul trait. Valerius Flaccus, au contraire, charge la description. Il s'étend sur la hauteur de cette roche dans laquelle les vents sont emprisonnés. Ce rocher même semble ne pas lui suffire, et il s'amuse à nous décrire d'autres lieux voisins où habitent encore, à côté des Cyclopes, des ouragans et des tempêtes:

Aequore Trinacrio, refugique a parte Pelori,
Stat rupes horrenda fretis; quot in aethera surgit

Molibus, infernas toties demissa sub undas.
Nec scopulos aut antra minor juxta altera tellus
Cernitur; illam Acamas habitat, nudus que Pyracmon.
Has nimbi venti que domos, et naufraga servat
Tempestas; hinc in terras latum que profundum
Argonaut. 1 579 — Est iter.

Quot in æthera surgit molibus. Cette image est renouvelée de cette belle description du chêne dans Virgile :

Æsculus in primis, quæ quantum vertice ad auras
Georg. II 290. — Æthereas, tantum radice ad Tartara tendit.

que Lafontaine aussi a empruntée :

Le vent redouble ses efforts;
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Lafontaine, Fab. liv. 1. Fab. 22 — Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Valerius parle comme Virgile, de cette royauté d'Eole :

... Neque enim tunc Æolus illis
Argonaut. 587 suiv — Rector erat, Libya cum rumperet advena classem,

Quel style elliptique et obscur ! Quelle phrase embarrassée ! Il faut, pour s'y reconnaître, faire la construction : Quum Oceanus advena, lorsque l'Océan étranger, Libya, soufflant de la Libye, rumperet classem, forçait le détroit de

Calpé. Continuons :

.... Quum flens Siculos Œnotria fines
Perderet, et mediis intrarent montibus undæ.

Perderet est une expression faible, qui ne peint rien. On s'attendrait à quelque chose de plus caractéristique dans ce style énergique, dans cette emphatique grandeur qui est un des mérites de ces poëmes de la décadence. Enfin dans ces vers :

Intonuit donec pavidis ex æthere ventis
Omnipotens, regem que dedit, quem jussa vereri
Sæva cohors : in monte chalybs iterata que muris
Saxa domant Euros ; quum jam prohibere fre-
-mentum
Ora nequit, rex tunc aditus et claustra refringit
Ipse volens, placat que data fera murmura porta.

— On aperçoit le travail stérile qu'entreprend Valerius pour renouveler ce à quoi il ne fallait pas toucher. Il allonge inutilement ces deux vers si nets, si pleins, si précis de Virgile :

..... regem que dedit qui fœdere certo
Æneid. 1 62 Et premere et laxas sciret dare jussus habenas.

Borée, comme Junon, dénonce à Eole l'entreprise des Grecs. A peine a-t-il fini de parler, que les vents frémissent et qu'Eole leur ouvre la porte :

Dixerat ; at cuncti fremere intus et æquora venti

Poscere: tum valido contortam turbine portam
Argonautiq. 1 608 Impulit Hippotades.

C'est encore Virgile retourné et affaibli dans ces vers déjà cités:

Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Eneid. 1. 81 Impulit in latus..

Ici Valerius s'engage dans une énumération bien froide de tous les vents, et dans la description de la tempête que ces vents soulèvent:

.. . fundunt se carcere læti
Thraces equi, Zephyrus que, et nocti concolor alas
Nimborum cum prole Notus, crinem que procellis
Hispidus, et multa flavus caput Eurus arena.
Induxere hiemem, rauco que ad littora tractu
Unanimi freta curva ferunt; nec sola tridentes
Regna movent; vasto pariter ruit igneus æther
Cum tonitru, piceo que premit nox omnia cœlo.
Excussi manibus remi, conversa que frontem
Argonaut. 1 610. Cuspis in obliquum resonos latere accipit ictus.

Que cette description est chargée et semble d'un goût médiocre, surtout si on en compare les vers à ceux de Virgile:

Una Eurus que Notus que ruunt, creber que procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamor que virum, stridor que rudentum

Eripiunt subito nubes, cœlum que diem que
Teucrorum ex oculis; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli et crebris micat ignibus æther;
Eneid. 1 85. Præsentem que viris intentant omnia mortem.

En premier lieu, Virgile fait bien, il est vrai, une sorte d'énumération des vents, mais il ne met qu'un seul vers, et un vers rapide, où Valérius en avait mis trois. Puis, dans cette première description générale de la tempête, il sait se borner aux circonstances les plus caractéristiques, et en même temps les plus naturelles, celles qui nous montrent le mieux ce qu'un ouragan a de terrible, le soulèvement des flots, les cris, le sifflement des cordages, l'obscurité répandue partout, le bruit du tonnerre et la vive lumière des éclairs; il termine la scène par un vers d'une simplicité pleine de grandeur qui non seulement la résume, mais qui, par le sentiment de terreur qu'il fait naître, anime singulièrement les détails purement physiques de la tempête. Il n'y a rien de semblable dans Valérius : c'est une accumulation sans intérêt de détails descriptifs; et quand nous croyons qu'il en a fini avec eux, deux vers plus loin il y revient jusqu'à nous en fatiguer:

Quum picei fulsere poli, pavidam que coruscæ
Ante ratem cecidere faces, antenna que lævo
Argonaut. 1 621. Prona dehiscentem cornu quum sustulit undam.

A la plainte d'Enée correspond la plainte de

Argonautes :

... tum murmure incerto :
Hoc erat, illicitas temerare rudentibus undas,
Quod nostri timuere patres : vix littore puppim
Solvimus, en quanto fremitu se sustulit Ægan!
Hoccine Cyaneæ concurrunt æquore cautes?
Tristius an miseris superest mare? Linquite terra,
Spem pelagi, sacros que iterum seponite fluctus. — Argonaut. 1 626.

Au fond, c'est le même sentiment* que dans Virgile, cependant ces plaintes n'ont rien de touchant ni de pathétique.

*C'est plutôt la même situation que le même sentiment. Enée regrette une plus noble mort; les Argonautes se repentent de leur entreprise.

A la considération de Junon et de Pallas, Neptune apaise aussi la tempête. Ces vers

... Quum subitus trifida Neptunus in hasta
Cæruleum fundo caput extulit — Argonaut. 1 641.

rappellent ceux de Virgile

. . . . et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda. — Eneid. 1 126.

où l'épithète placidum a beaucoup plus de sens que Cæruleum.

Voici la fin de cette longue imitation :
Hæc ait, et pontum pater, ac turbata reponit
Littora, depellit que notos, quos cærulus horror
Et madido gravis unda sinu, longe que secutus
Imber ad Æoliæ tendunt simul æquora portæ.
Emicuit reserata dies, cœlum que resolvi

Arcus, et in summos redierunt nubila montes.
Jam placidis ratis extat aquis, quam gurgite ab imo
Argonaut. 1 651. Et Thetis, et magnis Nereus socer erigit ulnis.

Reponit pontum peut se dire ; mais le poëte n'aurait pas dû ajouter : turbata reponit littora. La figure appelée Attraction ne suffisait pas pour autoriser une pareille alliance. Emicuit reserata dies est ingénieux et : in summos redierunt nubila montes est une fort belle image. Et Thetis ... et Nereus socer : de même, dans Virgile, les Dieux de la mer se chargent de débarrasser les vaisseaux engagés dans les rochers :

Cymothoe, simul et Triton adnixus, acuto
Eneid. 1 144. Detrudunt naves scopulo.

Nereus socer : expression elliptique. Nérée était le beau-père de Pélée, l'un des Argonautes. C'est la manière de Valerius de lancer des mots dont le sens a besoin de réflexion pour être compris. Il pêche souvent par excès de concision.

Revenons à Silius Italicus. Virgile avait comparé l'apaisement de la tempête à celui d'une sédition :

Ac veluti magno in populo quum sæpe coorta est
Seditio, sævit que animis ignobile vulgus ;
Jam que faces et saxa volant ; furor arma ministrat.
Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere silent, arrectis que auribus adstant ;

Eneid. 1 150.	Sic cunctus pelagi cecidit fragor ...
	Silius a renversé les deux termes de la comparaison. Fabius vient de calmer ses soldats mutinés. Le poète assimile son éloquence à la puissance du Dieu de la mer.
	His dictis fractus furor, et rabida arma quierunt;
	Ut, quum turbatis placidum caput extulit undis
	Neptunus, totum que videt, toti que videtur
	Regnator ponto, sævi fera murmura venti
	Dimittunt, nullas que movent in frontibus alas,
	Cum sensim infusa tranquilla per æquora pace
Silius, Guerres Puniques VII 253.	Languentes tacito lucent in littore fluctus.
	Ces vers ne manquent pas d'élégance, mais ils n'ont aucune originalité. Rabida arma quierunt : Virgile dit en parlant de la Sibylle (VIe livre, vers 102) : rabida ora quierunt. — Totum que videt, toti que videtur regnator ponto est une opposition bien petite. Dimittere murmura : Virgile n'aurait pas dit cela. In frontibus alas : détail petit et sans intérêt, que Virgile aurait laissé de côté. Cum sensim infusa ... etc sont deux très beaux vers.
	Dans la Thébaïde de Stace, nous retrouvons encore une tempête qui est comme chez Silius le second terme d'une comparaison :
	Sic ubi diversis maria evertere procellis
	Hinc Boreas Eurusque, illinc niger imbribus Auster
	Pulsa dies, regnant que hiemes, venit æquoris alti

Rex sublimis equis, geminus que ad spumea Triton
Frena natans, late pelago dat signa cadenti :
Thebaïde, V 704 Et jam plana Thetis, montes que et littora crescunt.

C'est comme une analyse poétique du morceau de Virgile. C'est une imitation, mais qui n'est pas sans quelque nouveauté. On y trouve bien marquée la différence du style de Stace avec celui de Silius Italicus un peu faible et froid, et celui de Valerius Flaccus, dur, tourmenté, pénible, elliptique. Ici il y a plus d'aisance et plus d'élégance. Geminus... Triton, à double nature, homme et poisson à la fois. Ad spumea... frena natans est élégant. Pelago dat signa cadenti est un bel hémistiche. Le dernier vers est pittoresque, et d'une expression hardie et heureuse.(1)

Stace imite la rencontre d'Enée et de Vénus. Pendant une sécheresse, Adraste est en quête de sources qui puissent rafraîchir ses soldats. Il rencontre Hypsi-

(1) Dans des vers, cités par Laharpe où Du Bartas a peint la fin du déluge, on retrouve les mêmes images, les mêmes expressions :

tous les fleuves s'abaissent,
La mer rentre en prison, les montagnes renaissent,
Les bois montrent déjà leurs limoneux rameaux,
Déjà la terre croît par le décroît des eaux.

pyle qu'il prend pour une Déesse, comme Enée avait fait pour Vénus. Enée parle ainsi :

O quam te memorem, virgo ! namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat : o Dea certe,
Eneid. 1 327. An Phœbi soror ? an nympharum sanguinis una ?

de même Adraste s'adressant à Hypsipyle, lui dit :

Diva potens nemorum, nam te vultus que pudorque
Mortali de stirpe negant, quæ læta sub ipso
Igne poli non quæris aquas, succurre propinquis
Gentibus : arcitenens seu te Latonia casto
De grege transmisit thalamis, seu lapsus ab astris
Non humilis fecundat Amor ; neque enim ipse Deorum
Arbiter Argolidum thalamis novus, aspice mœsta
Thebaïde, IV. 746 Agmina.

Il n'y a pas ici la même brièveté, ni le même goût que dans Virgile. – Quæ læta sub ipso Igne poli non quæris aquas, est froid –. Arcitenens seu te Latonia .... seu lapsus ab astris. Le goût supérieur de Virgile ne se serait pas permis cette hésitation d'Adraste : " Est-ce légitimement que cette déesse est mère ? "

Enée termine sa prière par cette promesse :
Eneid. 1 334. Multa tibi ante aras nostra cadet hostia dextra.

Adraste aussi promet des sacrifices à Hypsipyle :

Dircæos tibi, Diva, greges numerum que rependam

Plebis, et hic magna lucus signabitur ara.

Greges ... numerum que rependam : cette alliance avec le même verbe de deux mots qui expriment des idées si différentes a quelque chose qui trouble. Il faut deviner le sens. Adraste veut dire qu'il choisira à la déesse dans les troupeaux de Thèbes autant de victimes qu'elle aura sauvé de guerriers.

La réponse de Vénus, dans l'*Enéide*, est modeste et simple :

Eneid. 1 335. .... haud equidem tali me dignor honore

Celle d'Hypsipyle veut l'être et n'y parvient pas :

Diva quidem vobis, etsi cœlestis origo,
Unde ego ? Mortales utinam haud transgressa fuissem
Thébaïde, IV 769 Luctibus !

Valerius Flaccus *y a été aussi tenté*. Jason, se rendant à la capitale de la Colchide, rencontre Médée, et, suivant les usages de l'épopée, il la prend pour une déesse :

Si Dea, si magni decus huc ades, inquit, Olympi,
Has ego credo faces, hæc virginis ora Dianæ,
Teque renodatam pharetris ac pace fruentem
Argonautiq. V 379 Ad sua Caucaseæ producunt flumina nymphæ.

Si nous étudions ce récit, nous y retrouverons une partie du 1er Livre de l'Enéide. Jason, comme Enée, est entouré d'un nuage quand il se rend auprès d'Aétès :

Ille autem inceptum famulâ duce protinus urget
Aere septus iter, patitur nec regia cerni
Juno virum, prior Aetæ ne nuntius adsit
Jam que inerat populo, mediæ que incognitus urbi
Argonaut. V 400 Quum ...

dans Virgile :
At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum Dea fudit amictu,
Eneid. 1 411. Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset.

Jason arrive à la ville ; il s'approche d'un temple du Soleil où le roi de la Colchide vient donner audience à ses peuples, et rendre la justice absolument comme Didon

... Comes orsa loqui : Phœbi genitoris ad aras
Ventum, ait ; hinc adytis jam se de more paternis
Pen feret ; hic proceres audit, populos que precantes
Argonaut. V 404 Alloquii facilis ; præsens pater admonet æqui.

dans Virgile, Didon
Jura dabat, leges que viris, operum que laborem
Eneid. 1 507 Partibus æquabat justis, aut sorte trahebat.

Comme Enée, Jason contemple des peintures ou des bas-reliefs placés sur les portes du temple du Soleil. Parmi les sujets de ces bas-reliefs, les uns sont purement mythologiques, comme dans le sixième livre de l'Enéide, vers 14, la mort d'Icare et l'infâme amour de Pasiphaé ; les autres sont

historiques et prophétiques, comme au huitième livre de l'Enéide (vers 626. 729), le tableau de l'histoire future de Rome que Vulcain a tracé sur le bouclier d'Enée. Ici Vulcain a représenté par avance l'histoire même de la conquête de la toison d'or.

Aurea quin etiam præsaga Mulciber arte
Argonaut. V 433. Vellera, venturos que etiam cœlarat Achivos.

Arrive le roi Aétès, entouré d'une foule de courtisans comme Didon. Ici encore se montre la supériorité du génie de Virgile. Dans la description de Valerius, rien n'arrête nos regards sur le roi lui-même nous ne le voyons pas; il disparaît au milieu de ses courtisans, dont Valerius ne manque pas de nous faire une longue énumération. Virgile se contente de dire:

Eneid. 1 497 . . . . magna juvenum stipante caterva.

Mais aussi, comme la figure de Didon se détache de tout ce qui l'entoure! Comme elle est majestueuse dans ces admirables vers où Virgile la compare à Diane!

Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiens que Deas supereminet omnes.
Eneid. 1 498 Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

Jason sort de son nuage. Il y a alors un discours du héros et une réponse d'Aétès : mais tout cela est abrégé de Virgile avec beaucoup de sécheresse.

L'admiration de Didon pour Enée ; son amour naissant (Enéide 1, 613) a été non pas reproduit mais ingénieusement rappelé par Silius Italicus. Sur un bouclier offert à Annibal, on voit représentées les origines de la nation Carthaginoise. Didon fonde la citadelle de Carthage. Près d'elle est Bitias, son ministre, auquel Silius donne un rôle plus important que n'a fait Virgile. Enée paraît, et la reine sent déjà pour lui cet amour qui lui sera si funeste :

Instabat quae operi subducta classe juventus.
Molibus hi claudunt portus, his tecta domosque
Partiris, justae Bitia venerande senectae.
Ostentant caput effossa tellure repertum
Bellatoris equi, atque omen clamore salutant.
Has inter species orbatum classe suisque
Aeneam pulsum pelago, dextra que precantem
Cernere erat : fronte hunc avide regina serena
Infelix, ac jam vultu spectabat amico.

Silius Italicus. G. Puniq. II 406.

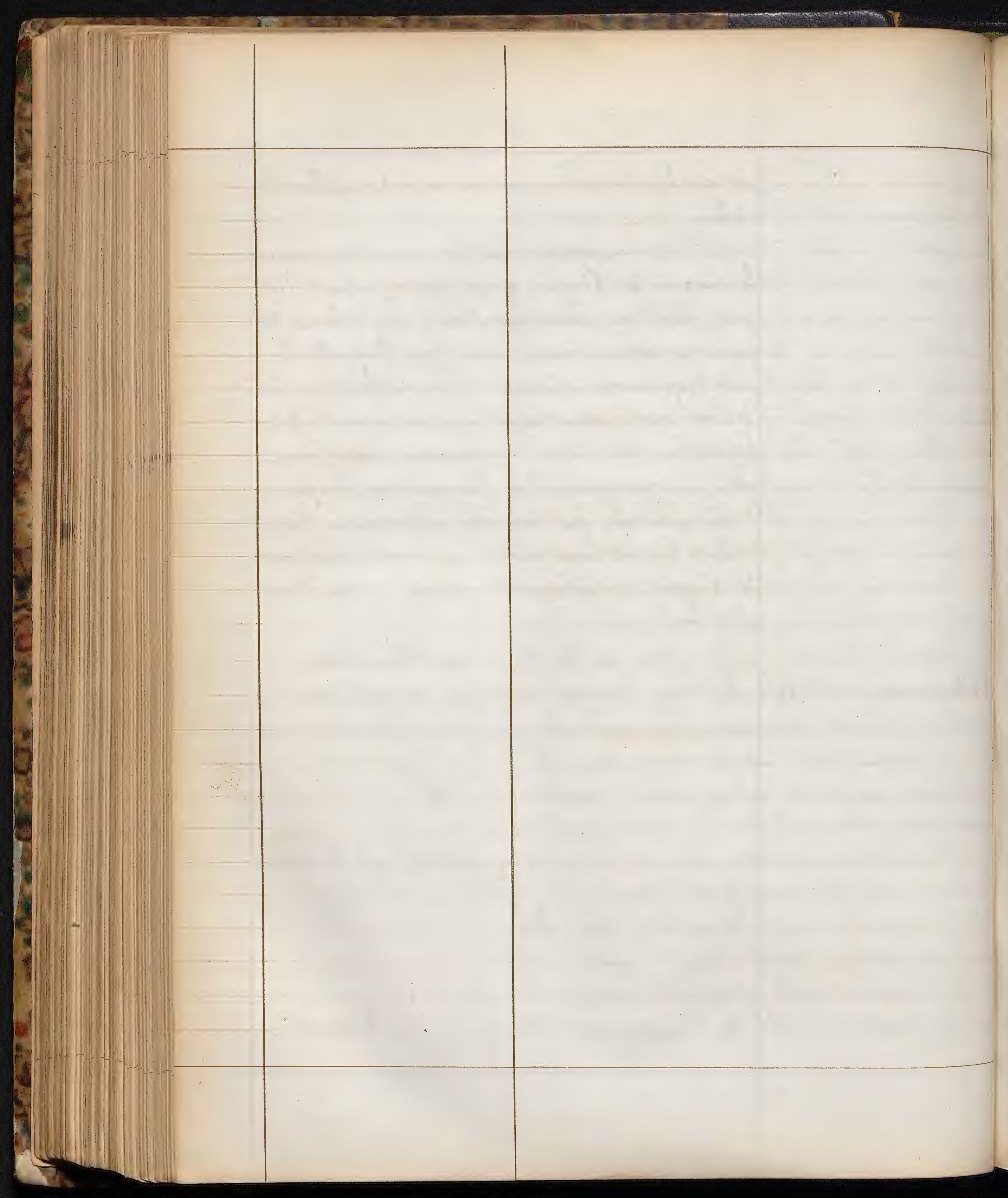
On voit dans ce passage l'intention évidente chez Silius Italicus de rappeler le souvenir de l'Enéide, comme Virgile l'avait fait quelque fois pour l'Iliade et l'Odyssée. Non seulement la fin du 1er livre, mais le 4e livre tout entier de l'Enéide

est analysé dans ce morceau qui est un des meilleurs de Silius.

Toutes ces citations nous font comprendre comment le souvenir de Virgile, que ces poètes imitent de trop près, leur a nui plutôt que servi. Leur talent se découvre à certains traits; mais dans l'ensemble ils sont trop souvent inférieurs à leur modèle. On se lasse de leur copie; c'est un travail ingénieux, mais stérile. Toutefois cette suite de comparaisons nous a fourni plusieurs passages qu'il ne faut pas trop dédaigner, et qui montrent que ces poètes eussent mieux fait, s'ils se fussent tenus moins docilement sur les traces de Virgile, et qu'ils eussent pratiqué ce que Stace a si bien dit :

... Nec tu divinam Æneida tenta,
Thébaïde, XII 816. Sed longe sequere et vestigia semper adora.

Marotte.



10e Leçon.

1er Livre.

—

Passages imités
par les poëtes épiques
des âges suivants.

—

Début du 2e Livre.

10e Leçon.

1er Livre — Passages imités par les poètes épiques des âges suivants. — Début du 2e Livre —

Rédaction exacte, quant au fond, et du travail, étendue ; mais qui eût pu porter davantage sur le style, trop dépourvu de suite, de précision, de correction même quelquefois.

Si Virgile a beaucoup imité les poètes de la Grèce et de Rome, il a été lui-même l'objet de bien des imitations de la part de ses successeurs. Silius Italicus, Stace, Valérius Flaccus ont reproduit comme à l'envi le 1er Livre de l'Enéide. Il nous reste encore à indiquer quelques-unes de ces imitations. Elles ne se rapportent plus à la haine et aux emportements de Junon, à la tempête soulevée par Eole et calmée par Neptune, à la rencontre d'Enée avec cette jeune Tyrienne qu'il reconnaît ensuite pour sa mère Vénus, à son entrée dans la ville de Carthage où il pénètre caché par un nuage qui le dérobe à tous les regards, à la visite qu'il fait du temple de Junon en attendant l'arrivée de la reine ; enfin à son entretien avec Didon. Ces derniers emprunts ont seulement trait à la scène finale du 1er livre, au repas offert par Didon à ses hôtes Troyens, et à l'amour naissant de la jeune reine.

Ouvrons la Thébaïde de Stace, livre 1er, vers 515, nous y rencontrons la description d'un repas offert par le roi d'Argos, Adraste, à Polynice et Tydée qui doivent être bientôt ses gendres. Le poète s'est souvenu du festin de Didon (1. 699) et aussi

du repas des Troyens décrit par Virgile aux vers 177, 210 et suivants. Il a imité à la fois deux tableaux distincts dans l'<u>Enéide</u>. Virgile n'a sans doute pas décrit les apprêts grossiers du repas des Troyens avec moins d'élégance que le festin splendide de Didon; mais peut-être en séparant les deux tableaux réunis par Stace, a-t-il montré un goût plus délicat; ces détails grossiers, qu'il a su si parfaitement exprimer, ne sont pas aussi bien placés quand il s'agit de peindre le luxe d'un festin royal. C'est ce que n'a point compris l'auteur de la <u>Thébaïde</u>. Il y a dans les vers de Stace de l'imagination et de l'élégance, mais il y règne parfois une certaine obscurité. Voici comme il décrit le festin d'Adraste (1, 515)

Thébaïd, 1 515

. . . . Vario strepit icta tumultu
Regia: pars ostro tenues, auro que sonantes
Emunire toros, altos que inferre tapetas,
Pars teretes levare manu ac disponere mensas.
Ast alii tenebras et opacam vincere noctem
Agressi, tendunt auratis vincula lychnis.
His labor inserto torrere ensanguia ferro
Viscera cœsarum pecudum; his cumulare canistris
Perdomitam saxo cererem: lœtatur Adrastus
Obsequio fervere domum, jam que ipse superbis
Fulgebat stratis, solio que effultus eburno.

Nous rencontrons tout d'abord un passage obscur: <u>pars ostro tenues, auro que sonantes emunire</u>

toros, altos que inferre tapetas: les uns préparent les lits, toros; mais que veut dire ostro tenues? On entrevoit le sens: cela exprime sans doute la finesse de l'étoffe de pourpre, comme auro sonantes, les franges d'or qui bordent ces tapisseries. Quelques commentateurs ont proposé toris; mais le passage n'en deviendrait pas beaucoup plus clair. Nous pouvons garder toros; ce qui s'applique à l'étoffe a pu être transporté au lit lui-même. Levare manu: ce levare n'est pas très naturel. Ast alii tenebras... voici les vers qui se rapportent à la description finale du 1er livre de l'Enéide: on peut y reconnaître une sorte de reflet des vers de Virgile: "Il y en a qui font rôtir les entrailles des troupeaux égorgés; d'autres accumulent dans des corbeilles les dons de Cérès domptés par la pierre."

*Les vers qui sont ici annoncés et traduits se rapportent au contraire à l'autre description, vers 177, 210 sqq.

. . . . his cumulare canistris

Perdomitam Cererem: cet emploi de Cérès pour exprimer le blé est fréquent en latin. On se rappelle que Virgile a dit, au 1er livre de l'Enéide (vers 177):

Ce commentaire semble un peu décousu

Cum Cererem corruptam undis...

" Adraste se réjouit de cet empressement de son palais, et lui-même brille sur un lit d'ivoire."

Laetatur Adrastes - Obsequio fervere domum, jam que ipse superbis - Fulgebat stratis, solio que effultus eburno. Ces vers sont élégants.

faible ¿ Si nous comparons à cette description les deux passa-
ges de Virgile, l'imitation de Stace paraîtra évidente.

De pareils repas sont naturellement devenus un des lieux communs de la poésie épique. Il y en a partout. Voici Valerius Flaccus (<u>Argonautiques II, 650</u>) qui nous fait la description du repas offert à Jason par le roi Cyzique; elle est courte, élégante, mais sans originalité:

Argonaut. II. 650 . . . . Simul hospita pandi
Tecta jubet, templis que sacros largitur honores.
Stant gemmis auro que tori, mensæque parata
Regifico, centum que pares primæva ministri
Corpora : pars epulas manibus, pars aurea gestant
Pocula.

"Le prince ordonne qu'on ouvre sa maison hospitalière; il offre aux Dieux des sacrifices; les lits d'or se dressent; les tables étalent un appareil royal; cent serviteurs dans la fleur de l'âge préparent le festin : les uns apportent les mets, les autres des coupes d'or."

Il y a là une copie assez exacte de la description qui termine le premier livre de l'<u>Enéide</u>.

Nous retrouvons encore une imitation de Virgile, au XIe livre, vers 270 de Silius Italicus (<u>Guerres Puniques</u>)

Annibal est entré à Capoue. On lui offre un magnifique repas. On rencontre les mêmes détails, et les

mêmes expressions que chez Virgile:

" On voit des troupes diverses de serviteurs qui dressent les apprêts du festin; les uns placent les mets sur les tables; les autres entretiennent les foyers; d'autres apportent des coupes; ceux-ci sont chargés de l'appareil de la table qui se couvre de vases d'une ciselure antique."

Ces détails sont rendus avec élégance; mais on peut facilement remonter à Virgile.

. . . . Non una ministri
Turba gregis: posuisse dapes his addita cura,
His adolere focos, his ordine pocula ferre;
Nec non et certis struitur penus: aspera mensa
Silius Italicus, XI. 270 Pondera cælati fulgent antiquitus auri.

" Les flambeaux dissipent l'obscurité de la nuit; le palais retentit du bruit de la foule qui s'agite."

Eripiunt flammæ noctem, strepituque moventum
Murmurat alta domus.

Au vers 288, Silius, fidèle à son modèle, introduit un chantre qui anime le festin de ses accents: c'est Teuthras, de Cumes, colonie Eubéenne que mentionne Virgile (VIe livre, vers 2) "Euboicis Cumarum allabitur oris.":

" Il fait résonner sa lyre Eubéenne, et charme ces oreilles assourdies par les durs accords de la trompette guerrière."

Personat Euboica Teuthras testudine, Cymes

Incola, et obtusas immiti murmure saevo
Inter bella tubae permulcet cantibus aures.

Teuthras est le pendant de l'Iopas de Virgile. Silius entre dans le détail de ce chant; il fait célébrer à Teuthras l'histoire fabuleuse de Capoue. Le poète s'est évidemment inspiré de l'Enéide.

Lucain (Pharsale, X, vers 107) a fait une description analogue, plus longue, mais aussi plus originale. César a conclu la paix avec Cléopâtre et Ptolémée: elle est célébrée par un grand repas. Il est curieux de comparer la description de Lucain à celle de Virgile: nous verrons ressortir par le contraste la sobriété descriptive de l'auteur de l'Enéide. Lucain prodigue les détails; mais il y rencontre quelquefois l'originalité. On retrouve sans cesse dans Silius et Valérius ce qui était déjà dans Virgile; Lucain cherche des détails nouveaux qui ne manquent pas de vérité: il vise même à la couleur locale, grande ressource des littérateurs qui ont épuisé la nouveauté des sentiments: on décrit alors d'une manière particulière, on cherche avant tout la mise en scène. L'excès est visible chez Lucain et chez tous les poètes de cette époque de décadence. Il serait trop long de commenter ce passage de la Pharsale: nous allons le lire dans la traduction de Marmontel. Le style de Lucain y

est affaibli dans sa double manière : Marmontel a moins de hardiesse dans le mauvais goût, mais aussi moins de poésie :

« César ayant rétabli la paix entre Cléopâtre et son frère, la joie de ce grand événement fut célébrée dans un festin. »

César ayant rétabli la paix ! cela est prosaïque et bien au-dessous de l'original :

Pax ubi parta duci, donis que ingentibus empta est,
Excepere epulæ tantarum gaudia rerum.

Pharsale X, 107

« Cléopâtre y fit éclater un luxe dont Rome encore n'avait pas l'idée. Le lieu du festin ressemblait à un temple, mais tel que le siècle présent, quoique plus corrompu, le construirait à peine. Les toits étaient chargés de richesses, les bois des lambris étaient cachés sous d'épaisses lames d'or. Les murs n'étaient pas incrustés, mais bâtis d'agate et de porphyre ; dans tout le palais on marchait sur l'onyx. »

C'est faiblement traduit. Le style de Lucain n'est pas sans recherche, sans emphase ; mais il a du moins une hardiesse, une élégance que Marmontel fait disparaître. On aperçoit pourtant à travers cette traduction affaiblie l'intempérance descriptive, la surabondance des détails : le poète fait passer sous nos yeux, toutes les pierres précieuses, les bois rares,

Il eût fallu, comme plus loin transcrire les vers latins, vu surtout l'insuffisance de la traduction.

Une traduction nouvelle plus exacte et plus vive eût même été à tenter.

les marbres divers dont il lui a plu de construire cette salle de festin. Virgile laisse à notre imagination le soin d'achever le tableau. On pourrait appliquer à cette description ces vers si connus de Boileau :

Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
"Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales" :
Je tourne vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Les détails de Lucain ne sont pas seulement excessifs ; ils ont encore un peu d'obscurité.

Après la description de la salle du festin, vient la peinture des serviteurs :

Pharsale, x 127
Tum famulæ numerus turbæ, populusque minister.
Discolor hos sanguis, alios distinxerat ætas ;
Hæc Libycos, pars tam flavos gerit altera crines,
Ut nullis Cæsar Rheni se dicat in arvis
Tam rutilas vidisse comas : pars sanguinis usti
Torta caput, refugosque gerens a fronte capillos.
Nec non infelix ferro mollita juventus,
Atque exsecta virum : stat contra fortior ætas,
Vix ulla fuscante tamen lanugine malas.

Voici la traduction de Marmontel :

« La salle du festin se remplit d'une multitude d'esclaves, différents d'âge et de couleur ; les uns brûlés par le soleil d'Ethiopie, et portant

leurs cheveux en arrière et repliés autour de leur tête ; les autres d'un blond si clair et si brillant que César dit n'en avoir pas vu de plus argenté sur les bords du Rhin. On y voit aussi une malheureuse jeunesse à qui le fer a ôté sa vigueur. Parmi elle se distingue l'âge viril, mais dénué de ses forces, et ayant à peine sur le menton le duvet de l'adolescence."

Pharsale, X 136 — Discubuere toris reges, major que potestas, Cæsar.

Marmontel traduit :

"Ptolémée et Cléopâtre se mirent à table, et César, plus grand que les rois, prit place entre le frère et la sœur."

Major potestas est moins commun que : César plus grand que les rois. C'est le cas de dire : traductore traditore*.

*Cela a été dit si souvent, qu'il ne faut pas le répéter.

Dans la peinture de la toilette de Cléopâtre, on peut encore reprocher au poëte la même surabondance descriptive :

Pharsale, X 137 — ..... immodice formam fucata nocentem,
Nec sceptris contenta suis, nec fratre marito
Plena maris Rubri spoliis, collo que comisque
Divitias Cleopatra gerit, cultu que laborat.
Candida Sidonio perlucent pectora filo,
Quod Niloticis acus compressum pectine serum

Solvit, et extenso lavavit stamina velo.
Dentibus hic niveis, sectos Atlantide silva
Imposuere orbes; quales ad Cæsaris ora
Nec capto venere Juba.

Immodice formam, etc, est une expression ingénieuse. — Lucain renouvelle cette peinture par une profusion de détails particuliers, et aussi en y introduisant certains mouvements oratoires, qui ne sont pas toutefois sans déclamation. Il s'adresse à Cléopâtre pour lui reprocher la folie de ce luxe bien propre à tenter César :

" Reine insensée, à quelle imprudence te porte ton ambition ! En étalant aux yeux d'un hôte vainqueur tout puissant et armé, ces richesses dignes d'envie, ne crains-tu pas d'allumer en lui le désir de s'en emparer ? Quand même il n'aurait pas résolu de s'enrichir des dépouilles du monde, quand ce serait, au lieu de César, un des héros de ces temps heureux où la pauvreté fut en honneur dans Rome, un Fabrice, un Curius, ou ce consul que l'on tira de la charrue, et qu'on amena tout couvert de la poussière de son champ ; qu'il fût assis à cette table, il serait tenté d'emporter en triomphe dans sa patrie une si superbe dépouille ! "

Pharsale, x, 146 .... " Proh ! cæcus et amens
Ambitione furor ! Civilia bella gerenti

Divitias aperire suas, incendere mentem
Hospitis armati ! Non si licet ille nefando
Marte paratas opes mundi quesisse ruina :
Pone duces priscos et nomina pauperis ovi,
Fabricios, Curios que graves : hic ille recum-
-bat
Sordidus Etruscis abductus Consul aratris,
Optabit patriæ talem duxisse triumphum.

Cette tirade ne manque pas d'effet, surtout dans les vers latins : Hic ille recumbat
Sordidus Etruscis abductus Consul aratris.
Voilà sans doute une idée ingénieuse rendue avec force et élégance : mais le poète ne s'arrête pas là ; il ne nous fait grâce d'aucun détail :

« On servit dans des vases d'or tout ce que l'air, la terre, le Nil et la mer ont produit de plus exquis, tout ce que l'ambition d'un luxe effréné a pu rechercher de plus rare. Ce n'est pas aux besoins de la nature, mais aux délices de la table qu'on immole dans ce festin une foule d'animaux, qui sont des Dieux sur le Nil. »

(Traduction de Marmontel).

Pharsale, x — 155

Infudere epulas auro quod terra, quod aër
Quod Pelagus Nilus que dedit, quod luxus
-inani
Ambitione furens toto quesivit in orbe.

Nec mandante fame; multas volucres que feras-
-que,

Ægypti posuere Deos.

Les Dieux mêmes de l'Egypte sont mis sur la table! C'est un de ces traits qui plaisent à Lucain: mais l'idée est un peu singulière.

" Des urnes de cristal versent l'eau de ce fleuve la plus flatteuse au goût qui soit dans l'univers " (Marmontel) Ceci n'est pas dans le texte: il y a seulement: " manibus que ministrat Niliacas Crystallus aquas. "

" De profondes coupes de pierre précieuse reçoivent le jus délicieux des vignes de Méroé, cette liqueur qu'un soleil ardent fait bouillonner, et à la quelle il donne en peu de temps la maturité d'une longue vieillesse ". (Marmontel)

Voici les vers de Lucain:

Pharsale, x. 160

. . . . gemmæ que capaces
Excepere merum; sed non mareotidos uvæ,
Nobile sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroe cogens spumare Falernum.

Marmontel ne les a pas compris. On n'a pas servi du vin d'Egypte: c'eût été trop commun pour ce royal festin: c'est du Falerne qu'on a fait vieillir sous le soleil de l'île de Méroé.

Voici maintenant le tour des parfums:

" Le nard odoriférant, et la rose qui ne cesse de fleurir dans ces climats, couronnent le front des convives; leurs cheveux distillent les parfums que ces bords mêmes font éclore, et dont la subtile essence ne s'est point évaporée, comme quand ils passent sur des bords éloignés."

Pharsale, x 164. Accipiunt sertas nardo florente coronas,
Et nunquam fugiente rosa; multumque madenti
Infudere comae, quod nondum evanuit aura
Cinnamon, externa nec perdidit aera terrae;
Advectumque recens vicinae messis amomum.

Lucain termine sa longue description par des réflexions sur César:

" Là César apprend à dissiper les richesses de l'univers conquis; et honteux d'avoir employé ses armes à vaincre un ennemi pauvre, il ne demande qu'un sujet de guerre contre un peuple si opulent."

Discit opes Caesar spoliati perdere mundi,
Et gessisse pudet genero cum paupere bellum,
Et causas Martis Phariis cum gentibus optat.

A la différence des autres imitateurs de Virgile, Stace, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Lucain renouvelle un peu ce qu'il emprunte par des détails locaux ingénieusement rassemblés,

et aussi par ces emportements déclamatoires dont César fait les frais. Le poëte a dénaturé le caractère de César : il le représente séduit par le luxe et par les richesses, tandis que ce grand homme n'était touché que de l'amour de la gloire et de la puissance !

Il nous reste à mentionner une dernière imitation du premier Livre de l'Enéide ; des vers 687 et suivants : c'est la meilleure de toutes. Nous la trouvons au livre VII, vers 251 des Argonautiques de Valérius Flaccus.

Vénus est descendue du ciel sous la forme de Circé, pour séduire par ses perfides conseils la fille d'Aétès. Médée qui la prend pour la sœur de son père, se jette dans ses bras, et se plaint à elle de la violence de son amour. Vénus, au lieu de la calmer, s'empare de l'infortunée, lui prodigue des baisers funestes, et lui souffle un feu dévorant où la haine se mêle à l'amour. Les vers de Valérius, bien qu'imités, ont une part de nouveauté. Le passage est court, mais expressif, et renouvelle avec bonheur la peinture de Virgile. Citons d'abord les vers de l'Enéide où Vénus ordonne à l'Amour de prendre les traits d'Ascagne

et d'exciter la passion de la reine :

Ut quum te gremio accipiet lætissima Dido,
Regales inter mensas laticemque Lyæum,
Quum dabit amplexus, atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem, fallasque veneno.

Eneid. 1 685. 717 suiv.

Voici l'imitation de Valérius :

Talia verba dabat, collapsaque flebat iniquæ
in Veneris Medea sinus, pestemque latentem
Ossibus, atque imi monstrabat pectoris ignem.
Occupat amplexu Venus et furialia figit
Oscula, permixtumque odiis inspirat amorem.

Argonaut. VII, 251.

Cette revue des diverses imitations de Virgile nous a fait repasser à peu près tout le premier Livre de l'Enéïde. Elle nous a offert une occasion nouvelle de faire connaissance avec quelques poetes qui doivent avoir leur place dans nos études de cette année. Nous avons vu comment ces poetes, malgré leur talent, sont amenés à une reproduction stérile : d'abord Silius-Italicus, avec sa correction de style et de goût un peu faible et un peu froide ; Stace avec plus d'imagination et d'élégance, mais avec un goût mal réglé ; Valérius enfin, avec un style énergique mais dur et tourmenté.

Arrivons au second Livre de l'Enéïde !

Deuxième Livre de l'Enéide.

On a remarqué le rapport des premiers livres de l'Enéide avec l'Odyssée. Enée est, comme Ulysse, un héros voyageur poursuivant avec constance, à travers tous les obstacles, la route que les Destins lui ont montrée. De là beaucoup d'imitations de détail. L'ordonnance est à peu près la même au début des deux poëmes. Ce mot est juste pour Virgile; il ne l'est pas moins pour Homère. On a dit que l'œuvre d'Homère était le produit de plusieurs siècles de poésie épique; mais on ne peut toutefois y méconnaître la main d'un savant ordonnateur.

L'Odyssée en particulier nous offre une admirable composition. Le poëte, avant d'amener son héros sur la scène (Ulysse ne paraît qu'au Ve Chant) s'applique à nous intéresser à lui; il nous peint les malheurs de sa famille à Ithaque*; puis il nous fait entendre, à Pylos chez Nestor, et à Lacédémone chez Ménélas, les magnifiques témoignages rendus au courage et au génie d'Ulysse; en dernier lieu, il nous introduit dans le conseil des Dieux "qui l'ont enfin regardé". C'est après cette habile préparation qu'Ulysse nous est montré dans l'île de Calypso,* Les ordres de Jupiter apportés par Mercure le délivrent enfin de ce long esclavage. Ulysse part; il touche à l'île des Phéaciens, lorsqu'il est aperçu par Neptune. Le Dieu de la mer irrité contre

* Cela n'est pas suffisant; il faut dire qu'on s'y occupe de son retour, dont la pensée trouble ses ennemis et console sa famille.

* pleurant sa patrie absente.

lui, soulève une tempête où le héros eût péri sans l'aide de la nymphe Leucothée. Ulysse est jetté sur le rivage de l'île des Phéaciens, terme fatal de ses longues erreurs. Minerve, qui ne le perd jamais de vue, lui envoie Nausicaa : la jeune fille lui ménage l'amitié de son père. Ulysse admis dans le palais du roi des Phéaciens y attire l'attention générale par ses mérites extraordinaires; on l'admire déjà sans le connaître. A la suite du festin offert au héros, Démodocus, un chantre, fait entendre le récit de quelques aventures de la guerre de Troie. Ulysse attendri ne peut retenir ses larmes. Ses hôtes étonnés le pressent de s'expliquer. Il commence alors le récit de ses infortunes et des faits dont se compose l'avant-scène de l'Odyssée.

On voit, par ce simple exposé, l'admirable composition du poëme. Il y a là autant d'art que de naturel. L'abandon n'est qu'apparent : on découvre au fond la plus savante ordonnance. Homère se joue pour ainsi dire avec une aisance infinie, mais il produit un effet puissant. On ne saurait trouver dans une collection de chants épiques une ordonnance aussi habile; on y saisirait le manque d'unité. C'est avec raison que Boileau a dit d'Homère :

trop long.

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique.

Virgile n'a pu mieux faire que de suivre à peu

près la même marche. Enée vient de quitter la Sicile, il va toucher l'Italie, mais il en est repoussé, comme Ulysse de l'île des Phéaciens :

"Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant,
Quum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : . . ."

La reine des Dieux va trouver Eole et le prie habilement de susciter une tempête contre les Troyens. Enée est jeté sur la côte de Carthage. La protection de Jupiter et de Vénus lui ménage auprès de Didon le plus généreux et bientôt le plus tendre accueil. On célèbre son arrivée par des fêtes, comme celle d'Ulysse dans l'Odyssée. La jeune reine s'intéresse au héros, et est enfin amenée à lui demander un récit plus suivi de ses aventures, de la ruine de Troie. Ce récit rétroactif est préparé avec autant de bonheur et de naturel que celui d'Ulysse. Rappelons-nous ces beaux vers (748) :

"Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem."

Didon s'épuise en questions sur Priam, sur Hector ; il faut lui peindre tour à tour, et les armes du fils de l'aurore, et les coursiers de Diomède, et la valeur d'Achille. Elle a une curiosité toute féminine :

"Immo age . . ."

Avec quelle aisance, quel naturel est introduit ce long récit, et comme Virgile le fait amener

ces avec précision à Didon elle-même ! Il n'est pas étonnant qu'elle sache les dates et les faits, elle a vu Teucer (livre 1, 619) :

"Atque equidem Teucrum memini Sidona venire
Finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Auxilio Beli."

Elle a déjà eu une conversation avec Enée ; elle veut maintenant une narration plus suivie. Comme tout cela témoigne de l'art profond et de l'habileté du poète ! — Nous voyons le rapport frappant de l'Enéide avec l'Odyssée. Virgile avait-il déjà imité l'Odyssée, lorsqu'Horace signalait son artifice dans l'Epître aux Pisons (vers 148) ?

"Semper ad eventum festinat, et in medias res,
Non secus ac notas auditorem rapit."

On ne connaît pas bien la date précise de l'Art poétique, et l'on ne sait si Horace pensait seulement à l'Odyssée, ou tout à la fois à l'Odyssée et à ~~l'Iliade~~ L'Enéide

Ce genre de récits rétroactifs devint une habitude, et l'on s'en lassa bientôt. Hamilton prie un des héros de ses Contes " de commencer par le commencement". On pourrait faire la même prière à bien des héros épiques. Ces récits peuvent être parfois importuns : il faut donc qu'ils soient placés dans un moment de calme et d'arrêt, où la curiosité du lecteur n'est pas trop impatiente, où on les endure aisément. Il faut

dites qu'on a fini par s'en lasser.



aussi que les personnages les désirent et les fassent désirer au lecteur. Cet art de faire désirer le récit est le même chez Homère et chez Virgile. Il est naturel que Didon adresse à Enée une foule de questions, et qu'elle veuille une narration plus complète. On ne peut trop admirer l'art exquis avec lequel Virgile introduit ce long récit d'Enée qui remplit le deuxième et le troisième livres. Dans le deuxième livre, le poète nous expose les événements d'une seule nuit; il met sous nos yeux la ruine de Troie; dans le troisième, il nous décrit les voyages d'Enée pendant sept ans.

" On pourrait demander si la ruine de Troie devait entrer dans le plan de l'<u>Enéide</u>: rigoureusement, les aventures du chef des Troyens ne commencent que lorsque ses compatriotes lui ont confié leur fortune, et son départ de l'Asie semblerait alors former le véritable début de l'action qui le conduit en Italie avec son peuple et les destins de Rome. Mais comment Enée a-t-il pu échapper aux flammes de Troie et aux armes des Grecs? Pourquoi n'a-t-il pas trouvé la mort sur les cendres de sa patrie? Pourquoi fuit-il loin de l'Asie? Dans l'intérêt de son héros, Virgile est forcé de remonter à la dernière nuit de Troie. C'est Enée lui-même qui fait le récit; plein des malheurs de sa patrie, la catastrophe n'a point de circonstances qui lui soient étrangères; et l'on conçoit combien la vérité

obscur

Tout cela est trop chargé et aurait besoin d'être ramené à plus de précision.

On n'y dit pas assez que le récit du deuxième livre relève beaucoup Enée, montrant en lui le successeur d'Hector, dans la défense de sa patrie, le chef désigné par les Dieux de la nouvelle Ilion.

de l'action s'accroît encore par les sentiments qu'elle réveille dans le cœur du pieux Troyen. Mais en même temps ses lamentables souvenirs se trouvent par eux-mêmes rattachés à l'objet plus général que le poète ne perd jamais de vue : c'est dans le deuxième livre, avant et après le tableau de la ruine de Troie, qu'Enée reçoit l'ordre de fuir et d'aller en Occident fonder un empire. C'en est assez pour que ce magnifique sujet forme naturellement une partie nécessaire du grand ouvrage où il figure comme la plus merveilleuse création du génie de Virgile. » (Mr. Magnier. Analyse critiq. et littér. de l'Enéide. T. 1, p. 66)

Nous ne pouvons étudier en détail le deuxième livre de l'Enéide : nous devons nous borner à des considérations d'ensemble. Dans le premier livre, nous avons admiré la variété des tableaux, et dans le second nous l'admirerons encore. En un court espace, le poète fait passer sous nos yeux un grand nombre de scènes, toutes variées avec un art infini. Parmi ces scènes diverses, il y en a d'une nature générale. Virgile peint à grands traits le peuple Troyen lui-même, lorsqu'il se précipite hors des murs pour jouir de la liberté que lui rend la retraite simulée des Grecs, lorsqu'il s'étonne à la vue du Cheval de bois, qu'il se partage entre tant d'opinions diverses, et qu'enfin il le conduit avec une si folle

joie dans la ville. Il nous montre sa trompeuse sécurité, son triste réveil, et nous décrit éloquemment le carnage, l'incendie, le désastre.

Voilà le fond sur lequel se dessinent des tableaux particuliers et plusieurs personnages d'élite qui captivent davantage notre attention et notre intérêt. Des scènes attendrissantes et terribles passent successivement sous nos yeux avec les personnages[†] sont peints les divers sentiments du peuple Troyen.

[†] Cela a été dit plus haut.

On peut rapprocher cette disposition générale du deuxième livre, de celle qu'on remarque dans l'*Hécube* et les *Troyennes* d'Euripide : ces deux tragédies ont une analogie de sujet et d'ordonnance avec le second chant de *l'Enéide* :

" Si l'on peut dire qu'elles ne sont que des tableaux, des tableaux semblables à ces immenses et complexes représentations du Pœcile d'Athènes et du Lesché de Delphes, où, d'après les poètes Cycliques, le pinceau de Polygnote avait exprimé les mêmes sujets, et dont notre poète avait pu s'inspirer, on peut ajouter, en suivant cette image, qui est une définition exacte, qu'elles ont l'une et l'autre pour fond la prise de Troie. — Euripide y rappelle sans cesse avec une inépuisable fécondité d'imagination, l'idée de cette grande et terrible catastrophe ; il y retourne, en mille façons, le contraste de tant de gloire, de prospérité

et de misère ; l'horreur de cette nuit de fête terminée dans le sang et dans la flamme ; ces ruines, ces cendres, cette fumée qui seules marquent la place où fut Troie".

(Mr. Patin, Études sur les Tragiques, Tome III, page 122)

Dans le deuxième livre, il y a une peinture générale qui sert de fond à un certain nombre de scènes particulières. On y trouve une unité collective, résultant comme chez Euripide des scènes diverses rassemblées sous un même point de vue. Nous voyons du côté des Grecs Sinon et son artificieuse éloquence, la valeur farouche de Néoptolème ; du côté des Troyens, les efforts du malheureux Laocoon, le désespoir de Pantheus, la ruse du jeune Corèbe, son amour pour Cassandre ; puis voici les scènes de désolation du palais de Priam et de la maison d'Énée, Anchise, Creüse, Ascagne, épisodes touchants ou terribles qui sont dans toutes les mémoires. Rien n'est plus riche que cette narration, et rien n'est mieux lié ; elle est d'un intérêt très divers, mais en même temps très soutenu. Le poète y a ajouté certains souvenirs des jours meilleurs que Troie a connus. Rappelons-nous ces vers élégants et touchants, où il nous mène à la porte secrète du palais de Priam (Livre II, 453) :

" Il était une entrée secrète, un passage

ignoré qui communiquait aux appartements de Priam; c'est par cette porte cachée derrière le palais, que souvent, dans les beaux jours de l'empire, l'infortunée Andromaque se rendait sans suite auprès de sa famille, et conduisait à son aïeul le jeune Astyanax." (Traduct. Delestre)

" Limen erat, cœcæque fores, et pervius usus
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, infelix qua se, dum regna manebant,
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat,
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat."

C'est un charmant passage et qui interrompt de la manière la plus touchante cette longue suite de désastres; Virgile l'a exprimé avec cette sobriété, cette brièveté qui est dans son génie.

Un autre souvenir non moins heureux, c'est cette tour que démolissent les Troyens:

" Turrim in præcipiti stantem". &a
(v 460)

cette tour de laquelle on découvrait Troie toute entière, et la flotte, et le camp des Grecs: "Achaia castra". Elle nous rappelle bien des vers de l'Iliade. C'est depuis cette tour (Iliade III, 161) qu'Hélène fait à Priam l'énumération des principaux chefs de l'armée ennemie; c'est au pied de cette tour que les vieillards, voyant

s'avancer Hélène, et frappés de sa beauté, ne s'étonnent plus des maux que supportaient pour elle les Grecs et les Troyens :

Οὐ νέμεσις, Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
Τοιῇδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν·
Αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν.

(Iliade, III, 156)

Sur cette tour, le poète place Apollon lui-même pour combattre (VI, 198) ; Priam et la malheureuse Hécube (Iliade XXII, vers 405 et 430) et bientôt après Andromaque, qui aperçoit le corps de son époux traîné par les chevaux d'Achille (Iliade XXII, 462) :

αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἷξεν ὅμιλον,
ἔστη παπτήνασ' ἐπὶ τείχεϊ τὸν δ' ἐνόησεν
ἑλκόμενον πρόσθεν πόλιος· ταχέες δέ μιν ἵπποι
ἕλκον ἀκηδέστως κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.

Virgile a donc réussi, par ce seul détail, à réveiller les plus touchants souvenirs. C'est une habile diversion faite à son récit. Un mérite de ce récit, c'est qu'il porte le caractère de la vraisemblance dans un sujet si peu vraisemblable. L'histoire du Cheval de Troie était imposé à Virgile par la tradition. Le poète avait donc à nous faire croire à cette légende, il lui fallait l'accommoder de son mieux à la crédulité de ses lecteurs. La tragédie avait aussi accepté* la tradition du Cheval de bois. Nonnius attribue à

* il faut ajouter : au théâtre des Grecs ; et au théâtre de Rome :

Livius Andronicus une pièce intitulée _Equus Trojanus_; mais Macrobe (_Saturnales, VI. Ch. 2_) en donne une du même nom à Nævius. Y a-t-il donc eu deux ouvrages dramatiques de ce nom, ou s'il n'y en a eu qu'un, est-il de Livius? Il serait intéressant de le savoir, car cette pièce a eu une longue existence; on la donnait encore en 698. Cicéron, dans une lettre adressée à Marius un de ses amis, le console de n'avoir point assisté aux Jeux de Pompée, en l'assurant qu'il ne s'y serait guère amusé: "On y a donné, dit-il, la représentation d'une vieille pièce, _Equus trojanus_; il est vrai qu'on y a ajouté de grands embellissements, et que selon l'usage de ce temps, on a transformé la tragédie en une pièce à spectacle."

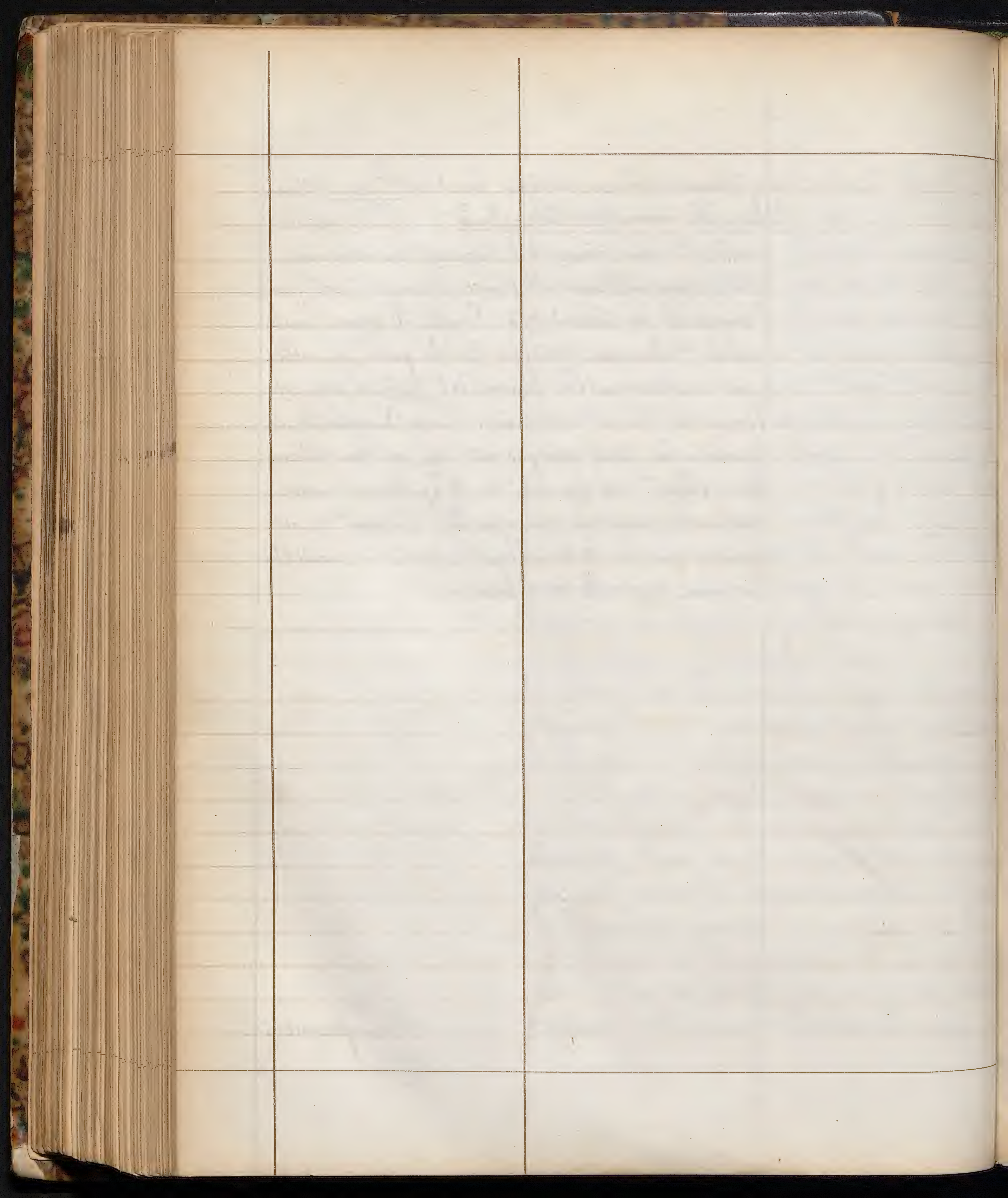
(_Cicéron, ad Familiares_, VII, 1)

Ce passage est fort curieux; il nous montre comment l'appareil de la représentation enlevait tout le plaisir de la pièce: "_Tollebat omnem hilaritatem_."

Virgile a pris la tradition et s'est efforcé de la rendre acceptable. Les mensonges qu'il met dans la bouche de Sinon ont un accent de vérité qui nous persuade comme les Troyens eux-mêmes. L'émotion du discours de Laocoon ne nous laisse pas le loisir de réfléchir sur l'absurdité de l'antique tradition. C'est ce que n'a pas vu un très grand critique, l'empereur Napoléon lui-même, qui

a "daigné s'occuper du second livre de l'*Enéide* (Voir les *Mémoires de Marchand*). Il discute la prise de Troie, comme s'il s'agissait d'un événement de l'histoire militaire. Il trouve le récit d'Enée d'une "choquante absurdité"; à Virgile il oppose Homère, qu'il "soupçonne d'avoir fait la guerre"; il oublie par malheur que le chantre de l'*Iliade* a aussi mentionné le cheval de Troie. Pour Virgile, il n'a parlé de la guerre que par ouï-dire, en vrai pédant de collège. L'opinion de Napoléon est curieuse, piquante, mais peu raisonnable: il aurait dû comprendre que la vraisemblance du poète ne saurait être la même que celle de l'historien).

E. Lafargue.



11e Leçon.

2e Livre.

Le cheval de bois
introduit dans Troie.

Du merveilleux dans ce livre.

11e Leçon.

2e Livre – Le cheval de bois introduit dans Troie. Du Merveilleux dans ce livre.

Rédaction étendue et assez exacte quant au fond ; mais elle laisse à désirer pour la justesse et la précision de la forme. il y a trop de redites, d'expressions vagues et faibles, de négligences de style.

Le deuxième livre de l'Énéide nous a fourni l'occasion de comparer la disposition donnée par Virgile aux premiers chants de son poème, avec celle des premiers chants de l'Odyssée dans Homère. Ce deuxième livre nous a présenté une suite de scènes variées et admirablement liées, les unes générales et placées sur un dernier plan, les autres plus particulières, se détachant sur ce fond et frappant surtout le cœur et l'imagination. Nous avons aussi remarqué l'art du poète qui, recevant de la tradition des faits presque incroyables, a su leur donner une vraisemblance poétique, qu'on pouvait seule exiger, et non cette vraisemblance historique que lui demandait une critique trop exigeante. La fable du cheval de bois, si peu admissible pour la raison, le devient pour l'imagination, grâce à l'artifice du poète, aux circonstances dont il l'entoure, au milieu pour ainsi dire où il la place. Les discours perfides de Sinon, le prodige qui les confirme, troublent assez les esprits des Troyens pour les persuader, et nous avec eux. Nous sommes comme emportés par ce mouvement irréfléchi des opinions populaires, que Virgile a peint avec tant de vérité,

les plus sages n'y peuvent résister ; Enée lui-même est entraîné comme ses malheureux concitoyens.

Eneid. II 228

Tum vero tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor, et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt, sacrum qui cuspide robur
Læserit, et tergo sceleratam intorserit hastam.
Ducendum ad sedes simulacrum, orandaq. divæ
Numina, conclamant.

Cette expression conclamant, peint admirablement cette clameur d'une foule en délire, qui couvre la voix des sages. Voyons le mouvement dont ces cris sont le signal :

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus et stuppea vincula collo
Intendunt : scandit fatalis machina muros,
Feta armis : pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

Quel art de style, quelle élégance, et surtout quelles vives images dans ces vers ! Ce qui frappe d'abord, ce sont ces verbes redoublés qui peignent l'agitation, l'empressement de la multitude. Ce mot pandimus met pour ainsi dire sous nos yeux cette brèche immense faite aux murs de Troie ; cette autre expression

Subjiciunt que rotarum lapsus, est aussi élégante que pittoresque : le poëte peint tout, anime tout par le choix des mots, par leur place, par des figures fortes et saisissantes. Quoi de plus hardi et de plus beau que ce trait, qui annonce la machine de guerre des Grecs : feta armis ... cette machine grosse de soldats ? Et au milieu de ce mouvement, de ce tableau si vif et si bien tracé, remarquez ce dernier détail qu'on a toujours beaucoup admiré :

... funem que manu contingere gaudent.

Il y a un contraste éloquent et pathétique entre la joie, l'enivrement de ce peuple, et les malheurs dont il est menacé ; entre la confiance naïve de ces jeunes vierges qui veulent toucher le câble attaché au cou du colosse, et la ruine de la ville qu'il porte pour ainsi dire dans ses flancs.

Le poëte suit par degrés la marche de cette machine de guerre : il nous la montre d'abord glissant sur des rouleaux, puis franchissant les murs entr'ouverts, et enfin arrivant menaçante au milieu de Troie. Le mot scandit marque ses progrès ; le vers

Illa subit, mediæ que minans illabitur urbi

son arrivée funeste dans la ville.

A ce souvenir le narrateur s'interrompt. Il ne peut se rendre compte de l'aveuglement de

ses concitoyens, aveuglement qu'il a partagé lui-même. De là ces exclamations qui suspendent son récit, qui font éclater ses regrets, son amour pour l'antique Ilion, pour cette cité de Dardanus, pour les palais du vieux Priam:

O patria ! O Divum domus Ilium et inclyta bello
Mœnia Dardanidum ! quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de l'éloquence de ces vers, ou de leur beauté si précise et si élégante.

trop commun et trop vague. il faut se garder de ces formes admiratives sans précision.

Ce bruit sourd, ce cliquetis d'armes qui avait retenti était un avertissement bien clair: il ne fut pas entendu des Troyens; le délire s'était emparé de toute la nation, de Priam et de son peuple.

Instamus tamen immemores, cæcique furore,
Et monstrum infelix sacrata sistimus arce.

Le Colosse est enfin dans la citadelle; Sinon a triomphé; Troie va tomber. Remarquons ces mots: instamus, immemores, cæci: tous sont comme autant de traits qui achèvent de peindre l'égarement de la foule, et par là de donner de la vraisemblance à un fait que notre froide raison

trouve incroyable? Cassandre elle-même élève la voix pour tirer les Troyens de leur aveuglement: mais Apollon a fermé les oreilles de ceux qui l'écoutent. L'erreur et la folie persistent; des fêtes et des réjouissances signalent le dernier jour d'Ilion:

Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, dei jussu non unquam credita Teucris.
Nos delubra deum, miseri, quibus ultimus
-esset
Ille dies, festa velamus fronde per urbem.

Comme ce mot miseri est bien placé! Comme il est attendrissant!

Tu parles?

Ce morceau, que nous avons analysé en détail si beau qu'il soit, n'est cependant pas compté parmi les plus beaux de ce second livre. Du reste, Virgile, en l'écrivant, s'est beaucoup aidé de ses prédécesseurs, d'Euripide et d'Ennius. Nous avons déjà dans la dernière leçon, rapproché la disposition de ce deuxième livre du plan de l'Hécube et des Troyennes. Dans ces pièces, Euripide a cherché l'unité d'intérêt plutôt que l'unité d'action. Il a réuni différentes scènes qui ont suivi la chute de Troie, scènes de deuil et d'affliction qui toutes rappellent et augmentent des maux encore récents. Des chœurs nombreux déplorent les malheurs de cette dernière nuit, de cette nuit fatale qui fut

éclairée par l'incendie d'Ilion, et les opprobres qui attendent tant de femmes illustres dans la terre de l'esclavage. Il y a, surtout dans les Troyennes, un admirable passage duquel s'est inspiré Virgile: nous y trouvons toutes les images, tous les traits dont il a orné le tableau que nous avions tout à l'heure sous les yeux: l'égarement de la multitude, l'entrée du colosse dans Troie, les fêtes dans la ville, puis bientôt la sortie des Grecs, et les cris de désespoir succédant aux cris de joie. Virgile a abrégé ces traits, il les a condensés, et renfermé dans un cadre plus étroit, plus précis et peut-être plus animé.

Voici les vers d'Euripide:

Ἀμφί μοι Ἴλιον, ὦ
Μοῦσα καινῶν ὕμνων
ἄεισον ἐν δακρύοις
ᾠδὰν ἐπικήδειον·
νῦν γὰρ μέλος ἐς Τροίαν
ἰαχήσω
τετραβάμονος ὡς ὑπ' ἀπήνας

Muse, chante-moi au milieu des larmes un nouvel hymne funèbre sur les malheurs d'Ilion. Je vais faire entendre un chant en l'honneur de Troie, je dirai comment ce colosse porté sur quatre pieds a causé la ruine de ma patrie, et m'a sou-

Ἀργείων ὀλόμαν τάλαινα δοριάλωτος
ὅτ' ἔλιπον ἵππον οὐράνια
βρέμοντα χρυσοφάλαρον, ἔνοπλον
ἐν πύλαις Ἀχαιοί·
ἀνὰ δ' ἐβόασεν λεώς
Τρῳάδος ἀπὸ πέτρας σταθείς·
ἴτ' ὦ πεπαυμένοι πόνων
τόδ' ἱερὸν ἀνάγετε ξόανον
Ἰλιάδι διογενεῖ κόρᾳ.
τίς οὐκ ἔβα νεανίδων
τίς οὐ γεραιὸς ἐκ δόμων;
κεχαρμένοι δ' ἀοιδαῖς
δόλιον ἔσχον ἄταν.
πᾶσα δὲ γέννα Φρυγῶν
πρὸς πύλας ὡρμάθη,

mise au pouvoir des Grecs, lorsqu'ils laissèrent aux portes de la ville le cheval enharnaché d'or, garni de guerriers et poussant dans les airs un long frémissement : du haut des remparts Troyens le peuple s'écrie : allez, au terme de vos longues épreuves, introduisez dans nos murs l'offrande sacrée faite à la fille de Jupiter. Parmi nos jeunes guerriers, parmi nos vieillards, en est-il un seul qui ne se mette à l'œuvre. Tous s'encouragent par leurs chants d'allégresse, à s'emparer de la fatale

πεύκᾳ ἐν οὐρείᾳ,
ξεστὸν λόχον Ἀργείων
καὶ Δαρδανίας ἄταν
θεᾷ δώσων,
χάριν ἀζύγος ἀμβροτοπώλου.
κλωστοῦ δ'ἀμφιβόλοις λίνοισι, ναὸς ὡσεὶ
σκάφος κελαινὸν εἰς ἕδρανα
λάϊνα δ'άπεδά τε φόνια πατρίδι
Παλλάδος θέσανθεᾶς.
ἐν δὲ πόνῳ καὶ χαρᾷ
νύχιον ἐπὶ κνέφας παρῆν
Λίβυς τε λωτὸς ἐκτύπει
Φρύγιά τε μέλεα· παρθένοιδ'

machine destinée à nous perdre. Tout le peuple Phrygien se précipite aux portes, armé de torches ravies aux pins de l'Ida, pour offrir à la déesse ce monument de l'art perfide des Grecs, fléau de la Dardanie, qui devait nous mériter la protection de la vierge immortelle. Aussitôt des cordages l'entourent comme un vaisseau qu'on veut mettre en mer, on le traîne dans nos murs, jusqu'au temple de Pallas, si fatal à ma patrie. A la suite de ces joyeux travaux, la nuit nous avait enveloppé de ses ombres. Les sons de la flute Lybienne

ἀέριον ἀνὰ κρότον ποδῶν
βοὰν ἔμελπον εὔφρον'· ἐν
δόμοις δὲ παμφαὲς σέλας
πυρὸς μέλαιναν αἴγλαν
ἔδωκεν παρ' ὕπνῳ.
ἐγὼ δὲ τὰν ὀρεστέραν
τότ' ἀμφιμέλατρα παρθένον
Διὸς κόραν Ἄρτεμιν ἐμελπόμαν
χοροῖσι· φονία δ' ἀνὰ
πτόλιν βοὰ κατεῖχε Περ-
γάμων ἕδρας· βρέφη δὲ φίλια
περὶ πέπλους ἔβαλλε, μα-
τρὶ χεῖρας ἐπτοημένας·

des Phrygiens se mêlaient aux voix, et les jeunes filles frappant la terre en cadence, faisaient entendre leurs chants d'allégresse. Dans les maisons, les flambeaux répandaient leur sombre lueur pendant ces réjouissances. Et moi, au sein du foyer paternel, je célébrais par mes danses la fille de Jupiter, Diane, habitante des montagnes. Tout à coup une clameur homicide répandue à travers la ville remplit les demeures des Troyens. L'enfant timide s'attache de ses mains tremblantes à la robe de sa mère. Mars s'élance de la machine insidieuse, guidé par la divine Pallas.

λόχου δ' ἐξέβαιν' Ἄρης
κόρας ἔργα Παλλάδος.
Σφαγαὶ δ' ἀμφιβώμιοι
Φρυγῶν, ἔν τε δεμνίοις
καράτομος ἐρημία
νεανίδων στέφανον ἔφερεν
Ἑλλάδι κουροτρόφῳ
Φρυγῶν δὲ πατρίδι πένθος.

Dans ce chœur, très beau et très touchant, on peut remarquer ces mots : τίς οὐκ ἔβα νεανίδων, τίς οὐ γεραιὸς ἐκ δόμων ; « Quel jeune homme, quel vieillard ne quitta point sa maison ? Nous trouvons ici, comme dans le deuxième livre de l'Enéide, cet entraînement universel qui s'empara des Troyens après la retraite trompeuse des Grecs. On voit par ce passage qu'Euripide a bien servi Virgile. On en peut dire autant d'Ennius.

Les Phrygiens tombent égorgés au pied des autels ; dans l'intérieur des maisons, les jeunes guerriers sont immolés isolément : voilà les exploits dont la Grèce triomphe, et qui plongent notre patrie dans le deuil.

(M. Artaud)

Virgile aimait le vieux poète, il avait la mémoire pleine de ses vers, et il lui a emprunté avec un peu d'ingratitude beaucoup d'or. Ces expressions animées, ce bruit des armes, ce frémissement des guerriers, nous retrouvons tout cela dans Ennius. Il avait composé une tragédie intitulée Alexander. Dans cette pièce, la prophétesse Cassandre jouait un rôle important. Pâris élevé par des bergers du mont Ida, revient à la Cour du roi Priam, son père. Il est reconnu par sa sœur, qui, entrant dans un délire prophétique, voit dans l'avenir les maux que causera Pâris à sa famille et à sa patrie ; elle voit déjà cette machine fatale qui apportera au sein des murs le carnage et l'incendie :

Liv. VI, ch. 11.

Nam maximo saltu superabit gravidus armatis equus

Qui suo partu ardua perdat Pergama.

Il y a de la dureté dans ces vers, mais ils sont forts et énergiques. Ce trait, gravidus armatis equus, c'est le feta armis de Virgile. Remarquez aussi ce mot, saltu : la marche pénible du colosse devient tout à coup le bond d'un coursier rapide. Ces vers sont très beaux ; on comprend qu'ils aient inspiré Virgile ; aussi les reproduit-il en plus d'un endroit ;

nous les retrouvons au sixième livre de l'*Énéide*. — Enée, au milieu des ombres qui s'empressent autour de lui, en voit une qui veut se dérober à ses regards, et cacher les blessures qui la défigurent : c'est l'ombre de Déiphobe, l'un des fils de Priam. Rassurée par les paroles amies que lui adresse le héros, elle lui raconte les perfidies d'Hélène, et lui rappelle cette nuit
« qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle. »

Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus, nosti (et nimium meminisse necesse est)
Quum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis attulit alvo:
Illa chorum simulans, evantes orgia circum
Ducebat Phrygias : flammam media ipsa tenebat
Ingentem, et summa Danaos ex arce vocabat.

Nous remarquons les expressions d'Ennius encadrées dans ces admirables vers : ce sont ses paroles mêmes, *saltu super ardua Pergama*. Nous insistons sur ces rapprochements, parce qu'ils nous font connaître les procédés de l'art de Virgile : il ne manque pas d'imagination ; il l'a au contraire étendue et variée ; mais sa mémoire, pleine des souvenirs des vieux poètes romains, s'échauffe, son génie s'allume à leur flamme, et, dans la chaleur de la composition, il

peu correct.

laisse échapper ces expressions, ces traits qui l'ont si vivement frappé. Virgile, dans ses exclamations pathétiques, s'est aussi souvenu d'Ennius: ces paroles d'Enée

O patria, o Divum domus Ilium et inclyta bello
Moenia Dardanidum!

sont comme un écho de ces paroles d'Andromaque:

O pater, o patria, o Priami domus!

Ce fragment d'une tragédie d'Andromaque est rapporté dans les Tusculanes, liv. 1. 35. Ce sont de pareils traits qui émerveillaient Cicéron et le faisaient s'écrier en parlant d'Ennius: "O poetam egregium!"

Nous sommes loin d'avoir fait sentir toutes les beautés de détail qui se trouvent dans les 20 vers de Virgile que nous avons cités en les commentant rapidement; mais nous en avons dit assez pour montrer la vraisemblance de cet entraînement populaire qui s'empare des Troyens, de Priam, d'Enée, du lecteur lui-même. Ce qui lui donne encore plus de vérité, c'est l'intervention du merveilleux. Minerve trouble elle-même les pensées de ce malheureux peuple; c'est dans son sanctuaire que vont se réfugier les serpents qui ont étouffé Laocoon et ses enfants. Cette remarque nous conduit à l'étude du merveilleux dans le deuxième livre de l'Enéide. Ce livre renferme de grands événements, de terribles combats, des scènes émouvantes; mais quand nous voyons les Dieux eux-mêmes conjurés contre Troie

pour accomplir les arrêts du Destin, ébranlant ses remparts et ses temples, renversant un empire pour en faire sortir un plus puissant de ses ruines, une nouvelle perspective, un immense horizon s'ouvre tout à coup à nos regards; nous apercevons dans un lointain avenir Rome et ses Césars. Le poëte n'oublie jamais son sujet tout national, tout romain, pas même au milieu de l'imitation des fables grecques.

A peine les Grecs sont-ils dans Troie, qu'Enée en est merveilleusement averti: c'est Hector qui lui apparaît pendant son sommeil, et qui vient lui confier la fortune d'Ilion, et les destins de la race de Dardanus. M^r. de Chateaubriand a inséré dans son Génie du Christianisme une très belle imitation de ce morceau, qui lui fut donnée par son ami M^r. de Fontanes, et que nous allons citer à côté du passage de Virgile:

Livre V, chap. 11.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono Divum gratissima serpit.
In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus:
Raptatus bigis, ut quondam, ater que cruento
Pulvere, per que pedes trajectus lora tumentes.
Hei mihi! qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes!

Squalentem barbam et concretos sanguine crines,
Vulnera que illa gerens quæ circum plurima muros
Accepit patrios. Ultro flens ipse videbar
Compellare virum, et mœstas expromere voces:
O lux Dardaniæ, spes o fidissima Teucrum,
Quæ tantæ tenuere moræ? Quibus, Hector, ab oris,
Exspectate, venis? Ut te post multa tuorum
Funera, post varios hominum que urbis que labores
Defessi aspicimus! Quæ causa indigna serenos
Fœdavit vultus? aut cur hæc vulnera cerno?
Ille nihil: nec me quærentem vana moratur,
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens:
Heu! fuge, nate Dea, te que his, ait, eripe flam-
-mis!
Hostis habet muros: ruit alto a culmine Troja.
Sat patriæ Priamo que datum. Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
Sacra suos que tibi commendat Troja Penates:
Hos cape fatorum comites; his mœnia quære,
Magna pererrato statues quæ denique ponto.
Sic ait, et manibus vittas, Vestam que potentem,
Æternum que adytis effert penetralibus ignem.

Voici les vers de Mr. de Fontanes:
C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le Sommeil, grâce aux Dieux, se glisse dans nos veines.

Tout à coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ces pieds encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas! qu'en cet état de lui-même il diffère!
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançait sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé! Le sang de toutes parts
Souillait sa barbe épaisse et ses cheveux épars,
Et son sein étalait à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de ma patrie;
Moi-même il me semblait qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlais en ces mots:
« O des enfants d'Ilus la gloire et l'espérance,
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence?
O qu'on t'a souhaité! mais pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devait s'offrir,
Quand à ses longs travaux Troie entière succombe?
Quand presque tous les siens sont plongés dans la tombe?

Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre et ces flancs déchirés?
Hector ne répond point, mais du fond de son
- âme
Tirant un long soupir : « Fuis les Grecs et la
- flamme,
Fils de Vénus, dit-il, le Destin t'a vaincu;
Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondements nos murs s'ont disparaître,
Ce bras nous eût sauvés, si nous avions pu l'être.
Cher Enée! Ah! du moins dans ces derniers
- adieux,
Pergame à ton amour recommande ses Dieux;
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie."
Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards
La puissante Vesta qui gardait nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immor-
-telle
Qui veillait dans son temple et brûlait
- devant elle.

C'est une bonne fortune pour M^r. de Châteaubriand (d'avoir reçu de M. de Fontanes ces vers qui sont très beaux*): ils n'ont pas sans doute la précision de ceux de Virgile; il y a quelques remplissages, quelques expressions

*faible. il faudrait dire que demandant à un ami, pour en parer son œuvre, une imitation de Virgile, il l'ait obtenue si belle.

faible et commun.

faibles ; mais on peut avoir du mérite après le poète de Mantoue. Ce morceau, dans le *Génie du Christianisme*, est suivi d'un commentaire où l'auteur analyse avec goût le songe d'Enée. Il nous fait remarquer le contraste admirable, du repos et du calme de la nuit, avec cette apparition effrayante qui vient troubler le sommeil du héros. Il fait ensuite ressortir l'incohérence des pensées, des sentiments et des images qui représentent si bien le désordre d'un songe. Enée oublie qu'Hector n'est plus : il voit ses blessures, ses pieds enflés ; il voit cette courroie qui attachait son cadavre au char d'Achille, et il ne se rappelle plus sa mort que tout lui retrace. Il lui parle comme s'il n'avait fait que s'absenter de Troie ; il y a dans toute cette composition un art merveilleux ; rien n'est plus commun en littérature que d'inventer des scènes semblables, de décrire des songes ; mais rien n'est plus banal et plus ridicule que la manière dont on les décrit ordinairement. L'incohérence dans celui d'Enée, comme dans celui d'Athalie, est discrète et mesurée ; les idées et les images ne se suivent pas mais elles ne sont pas jetées pêle-mêle ; elles n'ont pas beaucoup de rapport entre elles, mais elles ne sont pas discordantes comme dans Crébillon,

Citons en passant une nouvelle imitation d'Ennius par Virgile. Dans l'Alexander, Cassandre s'écrie:

Liv. V. ch. 2.

O lux Trojæ, Germane Hector!
Quid ita cum tuo lacerato corpore miser?
Aut qui te sic respectantibus tractavere nobis?

L'étonnement de Cassandre à ce tableau qui s'offre à elle dans les profondeurs de l'avenir, répond à celui d'Enée chez Virgile. Le poëte nous découvre son art, et nous montre comment il sait transformer ces emprunts pour en faire sa propriété et son bien.

Ajoutons à ce que nous avons dit une chose que Mr. de Chateaubriand n'a pas remarquée. Hector va prendre dans le sanctuaire de Vesta les Pénates sacrés, le feu éternel de la Déesse, les symboles de Troie, et pour ainsi dire Troie elle-même, non pour l'emporter avec lui dans la mort, mais pour la remettre aux mains d'Enée, qui l'aura pour compagne de sa fuite, et ira la relever sur les bords du Tibre. Ces derniers vers dans leur tissu si pur, si élégant, d'un goût si discret, nous dérobent les expressions hardies du poëte: hos cape fatorum comites; il faut s'arrêter sur ces mots pour en sentir la beauté et la grandeur; les traduire, c'est les affaiblir, et leur ôter cette simplicité hardie, qui rend d'une ma-

trop long. il faut, surtout dans ce genre de travail serrer davantage ses idées

nière si précise, une idée si élevée, et nous fait voir les destins de Troie marchant à la suite d'Enée. Ici, comme partout ailleurs, brille l'image d'une nouvelle Troie, de Rome qui remplit tout le poème. Le rôle que ce morceau joue dans le deuxième livre, c'est de rendre Enée dépositaire des destins de la patrie, et de nous ouvrir du sein de la fable une vaste perspective historique dans les âges à venir. Le poète revient plus d'une fois sur cette idée dans ce même chant : il prend plaisir à multiplier les avertissements à son héros, à relever son courage, à mettre l'image de Rome en face de Troie mourante. Ainsi, au vers 590, Vénus s'offre elle-même à son fils pour lui révéler les arrêts de la destinée. Enée demeurait presque seul debout au milieu du carnage de ses concitoyens : tout à coup le souvenir de son vieux père, de son épouse et de son fils Ascagne, vient l'arracher à une lutte désormais inutile. Pendant qu'il se dirige à la lueur des flammes vers sa demeure un peu retirée, il aperçoit Hélène tremblante cachée dans le temple de Vesta. A cette vue il entre en fureur, et il allait immoler celle qui était la cause de tant de maux, quand Vénus l'arrête, et dissipe le nuage qui dérobait à ses yeux le spectacle des Dieux eux-mêmes renversant

Ilion. Rien de plus grand que cet admirable tableau, imité d'Homère. Virgile n'a point copié le chantre d'Achille; il l'imite avec liberté et avec génie; son imagination s'ébranle au souvenir d'Homère; voilà tout.

Au Cinquième livre de l'Iliade, vers 125, Minerve invoquée par Diomède vient au secours du héros, l'encourage, dissipe le nuage qui lui cachait la vue des Dieux, présents au combat, et lui défend de lutter contre aucun d'eux, si ce n'est contre Vénus :

θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι·
ἐν γάρ τοι στήθεσσι μένος πατρώϊον ἧκα
ἄτρομον, οἷον ἔχεσκε σακέσπαλος ἱππότα Τυδεύς·
ἀχλὺν δ' αὖ τοι ἀπ' ὀφθαλμῶν ἕλον, ἣ πρὶν ἐπῆεν,
ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς ἠμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα.
τῷ νῦν, αἴ κε θεὸς πειρώμενος ἐνθάδ' ἵκηται,
μήτι σύγ' ἀθανάτοισι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι,

Vole avec confiance, Diomède, attaquer les Troyens; j'ai mis dans ton sein toute la force de ton père, cette force indomptable qu'avait le belliqueux Tydée. Je vais dissiper le nuage qui couvre tes yeux, pour que tu distingues sans peine les Dieux d'avec les hommes. Si une divinité se présente, garde-toi d'attaquer les immortels; mais si

τοῖς ἄλλοις· αὐτὰρ εἴ κε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη
ἔλθῃσ' ἐς πόλεμον τήνγ' οὐτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ.

Au livre XII de l'*Iliade*, le poëte se transportant dans l'avenir voit le jour où les Dieux réunissant leurs efforts, renverseront les retranchements des Grecs ; Apollon dirigera contre eux tous les flots que roulent les fleuves descendant de l'Ida ; Jupiter versera du ciel des torrents de pluie, et Neptune ébranlera la terre, pour faire disparaître tous les vestiges des travaux des Grecs. On comprend tout ce que Virgile a pu emprunter à ce passage :

* αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μὲν Τρώων θάνον, ὅσσοι ἄριστοι
πολλοὶ δ' Ἀργείων, οἱ μὲν δάμεν, οἱ δ' ἔλιποντο
πέρθετο δὲ Πριάμοιο πόλις δεκάτῳ ἐνιαυτῷ,
Ἀργεῖοι δ' ἐν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἔβησαν
δὴ τότε μητιόωντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων

Vénus la fille de Jupiter, paraît dans les combats ose la frapper avec l'airain cruel.

* Mais après la mort des Troyens les plus illustres, lorsque parmi les nombreux guerriers d'Argos, les uns eurent péri et les autres furent sauvés ; lorsqu'après dix ans de guerre la ville de Priam fut détruite, et qu'enfin les Grecs revirent leur douce patrie ; Neptune et Apollon réso-

τεῖχος ἀμαλδῦναι, ποταμῶν μένος εἰσαγαγόν-
-τες,
ὅσσοι ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων ἅλαδε προρέουσιν,
Ῥῆσός θ', Ἑπτάπορός τε, Κάρησός τε, Ῥοδίος τε,
Γρήνικός τε καὶ Αἴσηπος, δῖός τε Σκάμανδρος,
καὶ Σιμόεις, ὅτι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφά-
-λειαι
κάππεσον ἐν κονίῃσι, καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν·
τῶν πάντων ὁμόσε στόματ' ἔτραπε Φοῖβος
-Ἀπόλλων,
ἐννῆμαρ δ' ἐς τεῖχος ἵει ῥόον· ὗε δ' ἄρα Ζεὺς
συνεχές, ὄφρα κε θᾶσσον ἁλίπλοα τείχεα
-θείη.
αὐτὸς δ' Ἐννοσίγαιος, ἔχων χείρεσσι τρίαιναν,
ἡγεῖτ'· ἐκ δ' ἄρα πάντα θεμείλια κύμασι
-πέμπεν

lurent de renverser ces remparts, en précipitant tous ces fleuves impétueux qui, du haut des montagnes de l'Ida, se jettent dans le sein des mers: le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, le Granique, l'Aesèque, le divin Scamandre, et le Simoïs qui couvre de ses sables profonds tant de casques, tant de boucliers, et cette foule de héros issus des demi-dieux. Apollon, pendant neuf jours, détourna les sources de ces fleuves, et pendant tout ce temps dirigea leur cours contre la muraille. Jupiter ne cessa de verser des torrents de pluie

φιτρῶν καὶ λάων, τὰ θέσαν μογέοντες Ἀχαιοί·
λεῖα δ' ἐποίησεν παρ' ἀγάρροον Ἑλλήσποντον,
αὖτις δ' ἠϊόνα μεγάλην ψαμάθοισι κάλυψε,
τεῖχος ἀμαλδύνας· ποταμοὺς δ' ἔτρεψε νέεσ-
-θαι
κὰρ ῥόον, ᾗπερ πρόσθεν ἵεν καλλίρροον ὕδωρ.

Mais il y a un autre passage d'Homère qui a dû surtout inspirer Virgile. C'est au livre 20e, vers 41. Jupiter assis au haut des cieux, vient de permettre aux Dieux de se mêler à la bataille des Troyens et des Grecs. Tranquille et serein, il se réjouira en contemplant des sommets de l'Olympe les combats et les luttes des malheureux mortels: ἔνθ' ὁρόων φρένα τέρψομαι. Ce plaisir que se donne Jupiter, nous présente un Dieu bien différent de ceux de Virgile, qui s'affligent des peines et des souffrances des hommes:

Ænead. X. 758 Di Jovis in tectis iram miserantur inanem,
Amborum et tales mortalibus esse labores.

Les Dieux déchaînés courent aussitôt dans la mê-

pour engloutir ces retranchements dans la mer. Neptune, lui même, armé de son trident, marcha le premier, et par l'effort des vagues, il détruisit jusqu'aux bases de pierre et de bois que les Grecs avaient posées avec tant de peines. Il aplanit le rivage jusqu'au rapide Hellespont, et ensevelit les débris de ces murs sous une plage sablonneuse. Ensuite le dieu renferma les fleuves entre les deux rives, où jusqu'alors ils avaient roulé leurs ondes limpides.

lé. Homère nous trace en cet endroit un tableau d'une incomparable beauté. Minerve, du haut des retranchements des Grecs, pousse un cri de guerre qui retentit dans la plaine : Mars lui répond des rives du Simoïs par un cri non moins épouvantable. Neptune ébranle le sol, et fait trembler les sommets de l'Ida avec leur couronne de pins et de chênes touffus. Pluton qui a senti la secousse jusqu'au fond des Enfers, pâlit sur son trône, et craint de voir la lumière du jour pénétrer dans le sombre empire des morts .....

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;[1]
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux
Abhorré des mortels, et craint même des Dieux.

(1) Traduct. de Boileau (Traité du Sublime chap. VIII.)

Εἵως μὲν ῥ' ἀπάνευθε θεοὶ θνητῶν ἔσαν ἀνδρῶν,
τέως Ἀχαιοὶ μὲν μέγα κύδανον, οὕνεκ' Ἀχιλλεὺς

Tant que les Dieux se tinrent éloignés des mortels, les Grecs triomphaient de joie. Ils avaient à

ἐξεφάνη, δηρὸν δὲ μάχης ἐπέπαυτ' ἀλεγεινῆς·
Τρῶας δὲ τρόμος αἰνὸς ὑπήλυθε γυῖα ἕκαστον,
δειδιότας, ὅθ' ὁρῶντο ποδώκεα Πηλείωνα
τεύχεσι λαμπόμενον, βροτολοιγῷ ἶσον Ἄρηϊ.
αὐτὰρ ἐπεὶ μεθ' ὅμιλον Ὀλύμπιοι ἤλυθον ἀνδρῶν,
ὦρτο δ' Ἔρις κρατερὴ, λαοσσόος· αὖε δ' Ἀθήνη,
στᾶσ' ὁτὲ μὲν παρὰ τάφρον ὀρυκτὴν τείχεος ἐκτός,
ἄλλοτ' ἐπ' ἀκτάων ἐριδούπων μακρὸν ἀΰτει.
αὖε δ' Ἄρης ἑτέρωθεν, ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσος,
ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων,
ἄλλοτε πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ

leur tête Achille, qui depuis si long-temps n'avait pas paru dans les combats. Un tremblement terrible s'emparait des Troyens à la vue de ce héros couvert d'une armure éblouissante, et ils croyaient voir en lui l'homicide Mars. Mais lorsque tous les Dieux de l'Olympe fondent dans la plaine, la discorde, signal du carnage, réveille toute sa fureur. Pallas pousse des cris belliqueux, tantôt au bord du fossé, hors du rempart des Grecs, tantôt sur le rivage retentissant. Mars semblable à une noire tempête, fait entendre sa voix épouvantable, animant les Troyens

ὣς τοὺς ἀμφοτέρους μάκαρες θεοὶ ὀτρύνοντες,
σύμβαλον, ἐν δ' αὐτοῖς ἔριδα ῥήγνυντο βαρεῖαν
δεινὸν δὲ βρόντησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
ὑψόθεν· αὐτὰρ ἔνερθε Ποσειδάων ἐτίναξε
γαῖαν ἀπειρεσίην, ὀρέων τ' αἰπεινὰ κάρηνα.
πάντες δ' ἐσσείοντο πόδες πολυπιδάκου Ἴδης
καὶ κορυφαί, Τρώων τε πόλις, καὶ νῆες Ἀχαιῶν.
ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀϊδωνεύς,
δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε μή οἱ ὕπερ-θεν
γαῖαν ἀναρρήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
σμερδαλέ', εὐρώεντα, τά τε στυγέουσι θεοί περ
τόσσος ἄρα κτύπος ὦρτο θεῶν ἔριδι ξυνιόντων.

du haut des tours d'Ilion, et bientôt se précipite vers le Simoïs jusques aux monts Collicolone qui bordent les eaux. Les immortels descendus de leurs demeures fortunées, enflamment ainsi les deux armées au combat, et affranchis de tout obstacle, versent parmi elles une rage dévorante. Le maître des Dieux et des hommes tonne du plus haut des cieux avec un bruit formidable. Neptune ébranle la terre immense jusqu'aux sommets des montagnes; le mont Ida avec ses sources nombreuses; les tours de Troie et les vaisseaux des Grecs s'agitent et tremblent. Le roi des enfers, Pluton, épouvanté, s'élance de son trône et pousse un cri terrible.

Toutes ces images étaient présentes au souvenir de Virgile qui les a rassemblées en quelques vers, et en a formé un tableau d'une grandeur et d'une précision admirables. Ce tableau, comme tous ceux de Virgile, est très bien composé. Le nuage qui couvrait les yeux d'Enée s'est dissipé: aussitôt il aperçoit au travers de la poudre et de la fumée Neptune, qui renverse les remparts de son trident; Junon des portes Scées appelle les bataillons ennemis pour achever l'œuvre de destruction; Pallas, debout sur le faîte de la citadelle, agite son égide étincelante; Jupiter lui-même, le père des Dieux, qui a combattu si longtemps pour Troie, excite le courage des Grecs et des immortels conjurés contre la ville. Tous ces traits sont empruntés à Homère, mais avec un art qui en fait quelque chose d'original:

Enéid. II 600 Adspice: namque omnem quae nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam: tu ne qua parentis
Jussa time, neu praeceptis parere recusa.

il craint que Neptune ouvrant la terre, ne découvre aux Dieux et aux hommes ces demeures hideuses, désolées, que les immortels eux mêmes regardent avec horreur: tant est grand le tumulte qui s'élève aux combats des Dieux.

Hic ubi disjectas moles, avulsa que saxis
Saxa vides, mixto que undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magno que emota tridenti
Fundamenta quatit, totam que a sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scœas sœvissima portas
Prima tenet, socium que furens a navibus agmen
Ferro accincta vocat.
Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas
Insedit, nimbo effulgens et Gorgone sœva.
Ipse pater Danais animos vires que secundas
Sufficit, ipse Deos in Dardana suscitat arma.

Toutes les parties de ce tableau sont nettes, fortes, parfaitement graduées : d'un coup-d'œil nous apercevons tous les acteurs de cette immense ruine.

Vers la fin du Livre, désespéré de voir son vieux père Anchise, décidé à s'ensevelir sous les débris de Troie, Enée est sur le point d'aller chercher la mort au milieu des ennemis. En vain Créüse son épouse le retient dans ses bras, et tâche de l'arrêter par ses prières. Tout à coup un prodige éclatant vient suspendre cette scène de douleur une flamme légère et brillante se joue autour de la tête du jeune Ascagne : un prodige semblable devait annoncer plus tard la grandeur future de Servius Tullius. (Liv. I, 39)

Eneid. II 678 Talia vociferans, gemitu tectum omne replebat,

Quum subitum dictu que oritur mirabile monstrum,
Namque, manus inter mœstorum que ora parentum,
Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex, tactu que innoxia molli
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

Ces vers sont célèbres par leur élégance et leur précision ; c'est le mérite de Virgile de rendre par la parole les choses les plus difficiles.

La vue de ce prodige ébranle la résolution d'Anchise ; il est prêt à partir, si Jupiter veut le confirmer par un second avertissement. Aussitôt la foudre gronde à sa gauche ; une étoile tombant du ciel, trace un long sillon de flamme et va se perdre dans les bois de l'Ida, marquant aux Troyens le chemin de l'exil. Le vieillard n'hésite plus ; il voit dans ce double prodige un gage assuré d'une nouvelle patrie et d'une nouvelle Troie.

Enéid. 11 692 Vix ea fatus erat senior, subito que fragore
Intonuit lævum, et de cœlo lapsa per umbras
Stella facem ducens multa cum luce cucurrit.
Illam summa super labentem culmina tecti
Cernimus Idæa claram se condere silva,
Signantem que vias : tum longo limite sulcus
Dat lucem, et late circum loca sulfure fumant.
Hic vero victus genitor se tollit ad auras,
Affatur que Deos, et sanctum sidus adorat.

Jam jam nulla mora est; sequor, et qua ducitis, adsum.
Di patrii, servate domum, servate nepotem!
Vestrum hoc augurium; vestro que in numine Troja est.
Cedo equidem, nec, nate, tibi comes ire recuso.

Toutes ces scènes merveilleuses fixent sans cesse les Troyens et le lecteur sur la pensée de l'avenir glorieux réservé à Enée et à ses descendants.

Enfin un dernier avertissement plus frappant encore, achève de confirmer le héros, et de lui faire connaître ses destins. Pendant sa fuite, Créüse qui suivait ses pas a disparu tout à coup. Ce nouveau malheur le ramène dans la ville; il erre au milieu des ténèbres, et du silence effrayant qui a succédé au tumulte des combats. Il appelle à grands cris son épouse qu'il croit égarée, dans les rues obscures. Pendant qu'il se livre à sa douleur, Créüse elle-même, ou plutôt son image lui apparaît et lui adresse ces paroles.

Eneid. II 776 Quid tantum insano juvat indulgere dolori?
O dulcis conjux! non hæc sine numine Divum
Eveniunt; neque te hinc comitem asportare Creüsam
Fas, aut ille sinit superi regnator Olympi.
Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum.
Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Tybris.

Illic res lætæ, regnum que et regia conjux
Parta tibi. Lacrymas dilectæ pelle Creusæ.
Non ego Myrmidonum sedes Dolopum ve superbas
Aspiciam, aut Graiis servitum matribus ibo,
Dardanis et divæ Veneris nurus :
Sed me magna Deum genitrix his detinet oris.
Jam que vale, et nati serva communis amorem.

Ces paroles de Créüse sont très belles ; on y voit la sérénité d'une âme qui n'a plus rien de mortel, et qui cependant conserve encore un doux souvenir des affections qui l'attachaient à la terre. Nous trouvons quelque chose de semblable dans Eschyle. L'ombre de Darius apparaît à Atossa : il parle avec un mélange d'intérêt pour les affaires et les personnes de ce monde, où il a laissé sa femme et son fils et en même temps avec le calme d'une âme qui est quitte de la vie et qui plane au dessus des douleurs et des illusions humaines. Après avoir attribué à l'orgueil de son fils, le rude châtiment que lui ont infligé les Dieux, il termine par ces consolations qu'il adresse à Atossa : "Et toi, vénérable et tendre mère de Xerxès, retourne au palais ; choisis pour ton fils les splendides vêtements qui lui conviennent, et va au-devant de ses pas ; car les habits magnifiques qui couvraient son corps, il les a déchirés dans l'excès de sa douleur. C'est

à toi par tes discours d'adoucir ta peine : seules, tes consolations, je le sais, peuvent lui faire supporter son infortune. Pour moi, je retourne au fond des ténèbres souterraines. Adieu, vieillards, adieu; quelques maux qui vous accablent, livrez-vous chaque jour à la joie; la richesse ne sert de rien aux morts."

Nous remarquons le même sentiment dans ces paroles et dans celles de Creüse :

Quid tantum insano juvat indulgere labori ?
O dulcis conjux !

Ce vers est simple, mais il est très beau; Créüse est au-dessus de la douleur d'Enée; mais l'affection qu'elle a* pour son époux, la rattachant à la terre par un lien très doux, lui permet de compatir à des peines qu'elle ne sent plus.

* conservé

Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum;
Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Tybris.

Ici le poète lève tout à fait le voile, et explique clairement ce qu'il n'avait fait qu'indiquer ailleurs : l'Hespérie, le Tibre, sont nommés sans fiction, ni allégorie. Un pareil avertissement semble rendre un peu inutiles ceux qu'Enée demande et reçoit au troisième livre. Mais il faut remarquer que ces mots de Tibre et

d'Hespérie n'avaient pas un sens aussi net pour un Troyen que pour nous.

On peut signaler dans le dernier vers que nous avons cité, une nouvelle imitation d'Ennius : Virgile lui a emprunté ce mot d'agmen pour peindre la succession non interrompue des flots. Macrobe (livre VI, Chap. 4) cite ce vers d'Ennius :

Quod per amoenam urbem leni fluit agmine flumen.

Dans ses dernières paroles, Créuse console Énée par la gloire qui l'attend ; elle se console elle-même par les honneurs qu'elle reçoit de Cybèle, et par la pensée qu'elle n'ira pas comme tant d'autres Troyennes subir dans la maison d'un maître les dures lois de l'esclavage. Enfin elle termine par ces admirables vers :

Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Le pathétique n'y est pas prodigué, mais il n'y manque pas ; sous ces expressions si simples il y a un sentiment très profond. Ce mot jamque vale rappelle les paroles d'Eurydice au 4e livre des Géorgiques ; mais il n'y a entre les deux passages rien de commun que cette seule expression : chez Eurydice, c'est la douleur de l'amour, c'est l'accent du désespoir ; chez Créuse, c'est l'adieu plus calme d'une épouse et d'une mère,

d'une épouse qui n'est plus, mais d'une mère qui survit dans son enfant. Enée reportera sur Jule toute l'affection qu'il avait pour elle; il la retrouvera dans ce gage de leur mutuel amour.

Pour bien apprécier la simplicité et la plénitude de sens de ce dernier vers, comparons-le à un passage de Properce, qui n'en est que le commentaire et le développement. Il se trouve dans la dernière pièce du recueil, espèce d'héroïde adressée à un Paul Emile, son contemporain, qui a perdu sa femme Cornélia, et que le poète console en faisant parler celle qu'il a aimée. Les expressions si simples, si sobres, si discrètes de Virgile font place à l'amplification et à la recherche; cependant Properce, par un mélange d'imagination et de sentiment, arrive à de beaux traits:

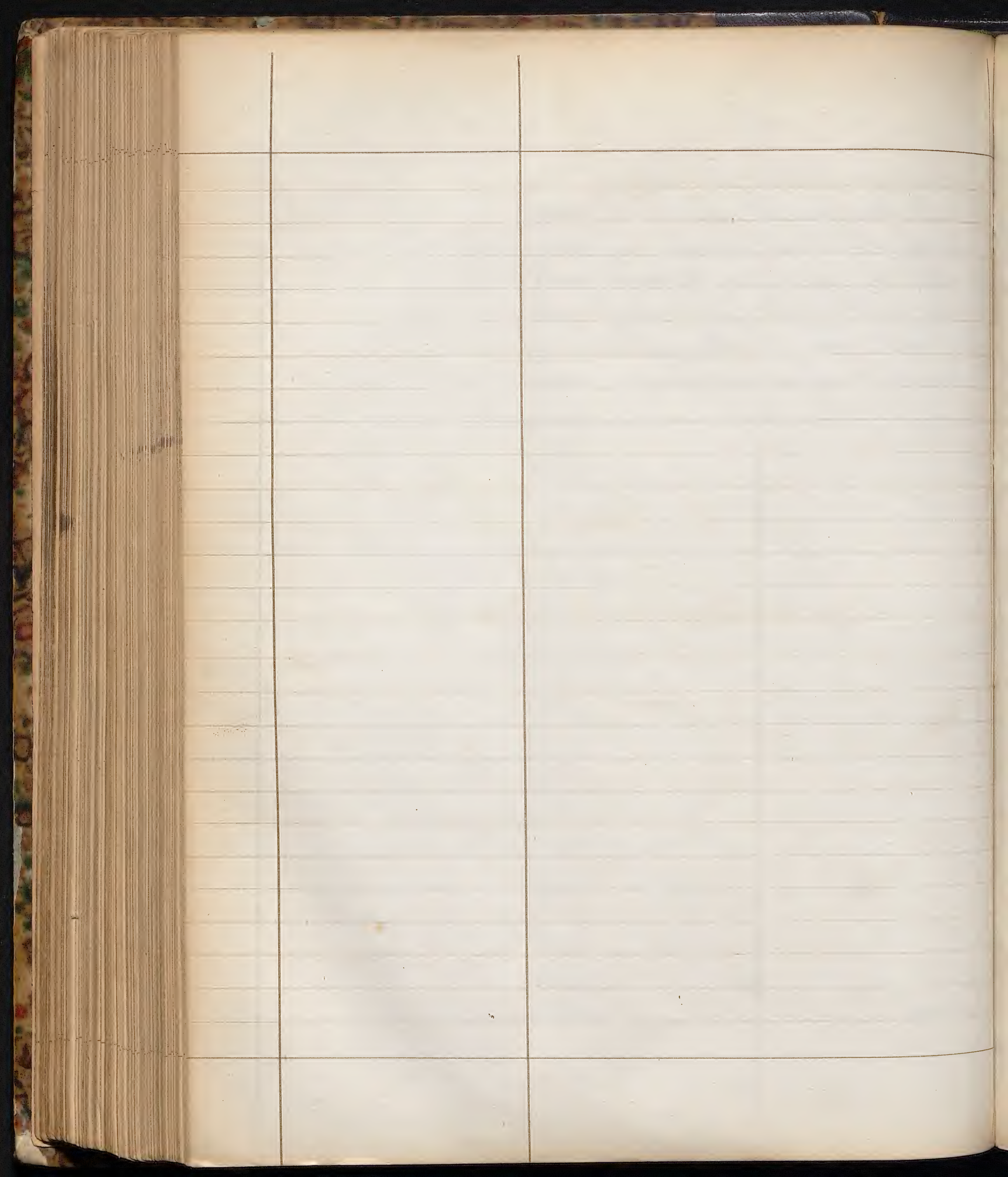
v. 70 Nunc tibi commendo, communia pignora, natos;
Hæc cura et cineri spirat inusta meo.
Fungere maternis vicibus, pater; illa meorum
Omnis erit collo turba ferenda tuo.
Oscula quum dederis tua flentibus, adjice matris.
Tota domus cœpit nunc onus esse tuum.

Ici comme dans Virgile, la mère survit à l'épouse; mais Cornélie a un langage plus spirituel, plus piquant et plus recherché que celui de Créuse.

Toutes ces beautés sans nombre que nous

avons remarquées dans les courts passages que nous avons cités, ne nous font point perdre de vue la pensée qui remplit ce deuxième livre tout entier: Troie succombe, mais en face d'elle Rome s'élève dans l'avenir ; la fable et l'histoire, admirablement unies, nous offrent d'un bout à l'autre un double horizon, toujours présent aux yeux du lecteur.

C. Courbaud.



12e Leçon.

2e Livre

—

Du caractère et du rôle d'Enée.

12e Leçon.

2e Livre. _ Du caractère et du rôle d'Énée.

Bonne rédaction, étendue, travaillée d'un style qui n'est pas toujours sans faiblesses et sans négligences, mais qui ne manque pas non plus de traits heureux, et a de la facilité et du naturel.

Recherche faite avec soin des textes cités, ou simplement indiqués.

Dans les deux leçons qui ont déjà été faites sur le deuxième livre de l'*Énéide*, nous avons rencontré des morceaux qui nous ont frappés par bien des beautés d'ordonnance, de pensée, de sentiment, d'expression; beautés quelquefois empruntées aux poëtes grecs ou latins qui avaient précédé Virgile, toujours originales par l'heureux emploi que le poëte de l'*Énéide* sait faire de tout ce qu'il emprunte. Ce que nous avons surtout cherché à faire ressortir jusqu'ici en étudiant ces morceaux, c'est la variété et la liaison des scènes, la vraisemblance morale et poétique que Virgile sait répandre dans toutes les parties de son récit, en dépit du fond peu vraisemblable sur lequel s'exerce son génie; enfin c'est le caractère de grandeur qu'imprime aux tableaux de cette nuit fatale l'emploi du merveilleux. Il y a encore d'autres points de vue également généraux sous lesquels nous pouvons considérer ce deuxième livre. Ce récit d'Énée qui nous a paru, dans les précédentes leçons, si varié, si bien lié, marqué d'un tel caractère de vraisemblance et de grandeur, il est encore très animé.

Ce récit est très émouvant, parce que le nar-

rateur est très ému. Énée raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait : les malheurs dont il nous retrace le tableau sont ceux de sa patrie et de sa famille. Cette émotion éclate dans ses premières paroles. Le début de ce récit d'Énée est imité d'Homère au Neuvième Chant de l'Odyssée. Dans une précédente leçon, nous avons déjà parlé de cette scène touchante où Ulysse, hôte inconnu du roi des Phéaciens, pleure en écoutant les chants de Démodocus, qui raconte les combats des Grecs et des Troyens : ces larmes éveillent la curiosité d'Alcinoüs, qui l'interroge sur son nom, sur ses parents, sur sa patrie. Ulysse commence alors son récit en ces termes.

" Puissant Alcinoüs, toi qui surpasses tous les habitants de cette île, sans doute il est doux d'entendre les chants de cet aède merveilleux, semblable par sa voix aux immortels. Pour moi je ne pense pas qu'il y ait rien de plus délicieux, que cette allégresse qui se répand dans tout un peuple, quand les convives, assis en ordre dans le palais, écoutent les chants de l'aède ; quand devant eux les tables sont chargées de pain et de viandes ; quand l'échanson, puisant le vin dans le cratère, emplit les coupes. Toute cette fête paraît belle à mon cœur. Mais voici que tu as été entraîné à me demander le récit de mes aventures funestes,

dont je ne saurais parler sans redoubler ma douleur et mes gémissements."

Odyssée, IX. 2.13

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
Ἦτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ
Τοιοῦδ', οἷος ὅδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν·
Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι,
Ἢ ὅταν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κατὰ δῆμον ἅπαντα,
Δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δῶμα τ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ,
Ἥμενοι ἑξείης· παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
Σίτου καὶ κρειῶν· μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
Οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν·
Τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἴδεται εἶναι.
Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στο-
-νόεντα
Εἴρεσθ', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω.

Ce sont ces deux derniers vers que Virgile a imités dans le début à la fois si grave et si touchant de son deuxième livre : " Reine, Vous m'ordonnez de rouvrir une plaie douloureuse, en vous montrant la puissance de Troie et son déplorable empire écroulés sous les coups des Grecs ; affreuse catastrophe que j'ai vue de mes yeux, et dont je n'ai que trop partagé les malheurs. Quel homme à ce récit, fût-ce un Dolope, un soldat de Pyrrhus ou du cruel Ulysse, pourrait retenir ses pleurs ? Déjà l'-

tours languissants et pénibles.

humide nuit va se précipitant du ciel, et les astres sur leur déclin invitent au repos. Mais, puisque vous êtes si empressée de connaître mes infortunes et d'entendre le récit rapide des derniers moments d'Ilion, quoique mon âme ait ce souvenir en horreur, et repousse ces tristes images, j'obéirai.

Æneid. II 3. 13 Infandum, regina, jubes renovare dolorem:
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai, quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. Quis, talia fando,
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssei,
Temperet a lacrymis? Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.
Sed si tantus amor casus cognoscere nostros,
Et breviter Trojæ supremum audire laborem,
Quanquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam.

Ce beau morceau, rapproché des deux vers d'Homère qui en sont comme le germe, montre l'originalité féconde de l'imitation dans Virgile. Il est plein d'expressions qui nous frappent, et il a une harmonie triste qui nous émeut. Le <u>Quorum pars magna fui</u> est devenu proverbe. Il y a une énergie singulière dans ce vers: <u>Quanquam animus meminisse horret, luctuq. refugit</u>,

Cicéron, XIVe Philippique, ch. 3.

bien que Virgile n'ait pas l'honneur d'avoir rencontré le premier ces expressions. On les trouve déjà dans Cicéron (XIVe Philippique, ch. 3) : " Mon âme recule d'horreur, Pères Conscrits, elle tremble de raconter les attentats d'Antoine sur les femmes et les enfants des Parmésans ". — " Refugit animus, Patres Conscripti, eaque dicere reformidat quae L. Antonius in Parmensium liberis et conjugibus effecerit ". De pareilles expressions, qui ont autant de naturel que de vivacité, peuvent sans doute se présenter à la fois à deux esprits comme ceux de Virgile et de Cicéron ; cependant, ce qui ferait croire à une imitation de la part de notre poète, c'est que plus d'une fois on le trouve ainsi sur la trace du grand orateur.

Ce début, où règne une si grande émotion, fait prévoir la passion qui animera tout le récit. C'est ainsi qu'Enée ne raconte pas l'affreuse aventure de Laocoon, sans être lui-même ébranlé par les images qu'il retrace. On sent que son cœur est encore troublé au souvenir de ces prodiges funestes. Au moment où il nous décrit les deux serpents sortis de Ténédos et allongeant sur les flots tranquilles de la mer leurs immenses anneaux, il s'arrête, vaincu par son émotion : Horresco

Eneid. 11 204 referens"; et cette horreur dont il est pénétré, il la fait passer dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Un peu auparavant, après nous avoir montré Laocoon lançant sa javeline contre les flancs du cheval des Grecs, et nous avoir fait entendre le lugubre gémissement dont retentit dans ses profondeurs la masse ébranlée; Enée s'arrête également pour gémir sur cet aveuglement dont les Dieux avaient frappé les Troyens : " Ah! sans l'arrêt des Dieux, sans notre aveuglement, à son exemple, notre fer brisait le repaire des Grecs: ô Troie! tu serais encore debout! Palais superbe de Priam, tu subsisterais encore!"

Ibid. 11 54. 56 Et si fata Deum, si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas fœdare latebras,
Trojaque, nunc stares; Priami que arx alta,
- maneres!

C'est là une de ces apostrophes, qui ne sont point des artifices oratoires, mais les cris d'un cœur troublé par la passion. Nous en avons signalé une autre toute pareille dans une précédente leçon, c'est au moment où la fatale machine pénètre au sein de la ville de Troie. Enée interrompt alors son récit; il se souvient d'un présage qui eût pu sauver Ilion, si Ilion eût pu être sauvée, et il s'écrie : " O ma patrie! O Ilion, séjour

des Dieux ! Ô murs de Dardanus, illustrés par tant de combats ! quatre fois, au seuil même de nos portes, s'arrêta le colosse, et quatre fois ses flancs retentirent du bruit des armes. Cependant, (ô délire !) nous en pressons la marche, et, poussés d'un aveugle transport, nous plaçons le monstre fatal dans l'enceinte sacrée de la citadelle."

Æneid. II — 240. 245

O patria ! O Divum domus Ilium, et inclyta bello
Mœnia Dardanidum ! quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.
Instamus tamen immemores, cæcique furore,
Et monstrum infelix sacrata sistimus arce.

Enée est tellement frappé de cet aveuglement de tout un peuple, qu'il a lui-même partagé, et qui a perdu sa patrie, qu'il ne saurait en parler froidement.

D'autres fois l'émotion a quelque chose de plus grave et de plus contenu. Quel profond sentiment de tristesse dans ces vers, où il nous raconte la mort de quelques-uns des plus respectables d'entre les Troyens ! "Rhipée tombe auprès de Chorèbe, Rhipée, le plus juste et le plus religieux qui fût parmi les Troyens : les Dieux le voulurent ainsi !"

Enéid. II 426. 428

Cadit et Rhipeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui.
Dis aliter visum.

Delestre, dont nous suivons la traduction, n'a pas compris toute la portée de ce Dis aliter visum. Virgile n'a pas seulement voulu dire : les Dieux le voulurent ainsi ; il a voulu nous faire entendre que, d'après les opinions, les conjectures humaines, ce Rhipée eût pu compter plus que tous les autres être sauvé du carnage par la protection des Dieux ; mais les jugements des hommes ne sont pas les jugements de Dieu : " Les Dieux en avaient décidé autrement ! " Il y a à la fois dans ces simples mots le doute douloureux qui nous surprend à la vue de la vertu malheureuse, comme à la vue du crime couronné, quelque chose qui rappelle le fameux début de la 1ère Invective contre Rufin : " Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem ", etc ; et, au dessus de ce doute, un sentiment de pieuse résignation à la volonté toute puissante des Immortels. Le pieux Enée, à la vue de cet événement qui déconcerte sa religion, est frappé d'un doute qu'il n'exprime pas, mais que nous devinons, parce qu'il entre dans notre âme en même temps que dans la sienne : le sentiment qu'il exprime, auquel il aime mieux s'abandonner, c'est celui

d'une résignation soumise aux volontés des Dieux. On ne peut trop insister sur la plénitude de sens de pareilles expressions : dans Virgile, rien n'est inutile ; il sait, par un mot, éveiller une foule d'idées et de sentiments, qui naissent, sans effort, dans l'âme du lecteur attentif. Auprès de Rhipée, "Hypanis et Dymas périssent immolés par leurs compagnons. Toi-même, ô Panthée, tu succombes, et ni ta piété ni la tiare d'Apollon ne purent te sauver."

Eneid. II 428. 430

Pereunt Hypanisque Dymasque
Confixi a sociis ; nec te tua plurima, Pantheu,
Labentem pietas, nec Apollinis infula texit.

Avec quelle simplicité Enée nous dit cette circonstance de la mort d'Hypanis et de Dymas, qui rend ses regrets plus vifs ! "Ils ont été frappés par leurs compagnons !" On se rappelle la ruse des Troyens qui se sont revêtus des armes d'Androgée et de ses Grecs qu'ils avaient immolés, ruse qui tourne maintenant à leur perte. Dans cette plainte "Toi-même, ô Panthée, tu succombes ; et ni ta piété, ni la tiare d'Apollon ne purent te sauver," nous trouvons les mêmes sentiments que tout à l'heure, exprimés d'une manière non moins vive, et aussi non moins respectueuse pour les Dieux.

Nous touchons au plus beau de ces passages, qui nous font sentir si vivement l'émotion du nar-

rateur. Enée, après avoir raconté la mort de ces braves et vertueux citoyens, d'un Rhypée, d'un Panthée, éprouve quelque honte de n'être pas mort avec eux; il a besoin de s'en justifier, et son excuse est vraiment héroïque : "O cendres d'Ilion! tombeau fumant des miens! Vous m'êtes témoin que dans votre désastre, je n'évitai ni le glaive des Grecs, ni tous les hasards des combats; et que, si mon destin eût été de mourir, ce bras me l'aurait mérité!"

Eneid.	II	430. 434	Iliaci cineres, et flamma extrema meorum, Testor in occasu vestro, nec tela nec ullas Vitavisse vices Danaum; et, si fata fuissent Ut caderem, meruisse manu.

C'est pour de tels vers que toutes les traductions sont insuffisantes. Troie en cendres semble à Enée le bûcher funéraire des siens : ce sens profond qui est dans "Flamma extrema meorum" n'est pas suffisamment indiqué par la traduction "tombeau fumant des miens." L'image que nous mettent devant les yeux ces simples mots "in occasu vestro", qui conviennent si bien à une cendre qui s'affaisse, à une flamme qui tombe, n'est pas rendue davantage par ces mots abstraits: "dans votre désastre!"—"Si mon destin eût été de mourir, ce bras me l'aurait mérité."

J'ai mérité de mourir ! Le héros qui dit cela, est bien le même qui, au milieu de la tempête, regrette de n'avoir pas trouvé au pied des remparts de Troie la mort dont il était digne, la mort du fier Hector, et du grand Sarpédon !

Il a été fait bien récemment un emploi éloquent de cette apostrophe d'Énée. Mr. de Fezensac, Lieutenant Général, écrivant l'histoire du régiment qu'il commandait dans la funeste retraite de 1812, et auquel il a presque seul survécu, a pris pour épigraphe de son livre ces vers de Virgile : "Iliaci cineres" etc., ce qu'il traduit ainsi, en l'appropriant à sa situation : "O Cendres d'Ilion, et vous mânes de mes compagnons, je vous prends à témoin que, dans votre désastre, je n'ai reculé ni devant les traits des ennemis, ni devant aucun genre de danger, et que si ma destinée l'eût voulu, j'étais digne de mourir avec vous !" On n'a jamais fait un plus bel éloge de ces vers, qu'en les mettant ainsi en tête d'un récit où tant d'actes de courage et de dévouement sont racontés avec une simplicité si héroïque.

(Journal de la Campagne de Russie en 1812. par Mr. de Fezensac, lieutenant-général. 1849.)

Ces spectacles affreux, que nous avons trouvés indiqués dans les premières paroles d'Énée : "Quæque ipse miserrima vidi", s'offrent à nous dans toute leur horreur, quand le héros est enfin

arrivé au palais de Priam : " J'ai vu Néoptolème avide de carnage, et les deux fils d'Atrée sur le seuil du palais ; j'ai vu Hécube et les cent femmes de ses fils, et Priam arroser de son sang les autels et les feux que lui-même avait consacrés."

Æneid. II 499.502

Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum, geminosque in limine Atridas.
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat, ignes.

La répétition du mot vidi a une force extraordinaire. Qu'on se représente Énée racontant cette scène terrible avec toute l'émotion d'un souvenir trop présent, Didon et ses Carthaginois suspendus à ses lèvres, et l'horreur qui glace tous les cœurs quand le héros s'écrie : " J'ai vu Néoptolème .... j'ai vu Hécube, et Priam souillant de son sang les autels "

Cicéron, et Varron (livre IX du De ling. latina) nous ont conservé quelques vers d'Ennius qui étaient sans doute présents à la mémoire de Virgile quand il a composé cet admirable tableau. Ce sont des fragments des plaintes de la Veuve d'Hector, dans cette tragédie d'Andromaque dont nous avons déjà cité quelque chose. On a rassemblé d'une manière un peu arbitraire, pouvez

faire une tirade, ces fragments qu'on trouve dans les Tusculanes (liv. III ch. 19 ; liv. I ch. 35 et 44) et dans le De oratore (livre III ch. 26 et 58) Cicéron aimait à citer l'ancienne tragédie latine, qu'il savait par cœur ; et ce goût du grand orateur pour les vieux poëtes scéniques de Rome, doit nous apprendre à ne pas dédaigner ces productions de génies vigoureux, bien que rudes encore.

Voici cette plainte d'Andromaque, telle qu'on a essayé de la rétablir d'après les fragments conservés par Cicéron et par Varron :

" Quel secours invoquerai-je ? Quel refuge irai-je chercher ? Quel espoir de salut ou de fuite me reste-t-il ? J'ai perdu ma patrie, et la citadelle d'Ilion : Où me retirer ? A quel rivage aborder ? moi qui n'ai plus ni autels, ni patrie ; patrie, autels, tout a été brisé et réduit en poussière, la flamme a dévoré nos temples ; les murs élevés de nos palais montrent leurs flancs noircis par le feu, avec leurs lambris de sapin sillonnés par l'incendie . . . .

O mon père ! O ma patrie ! O maison de Priam ! temple dont les portes roulaient sur des gonds retentissants, je t'ai vu, au temps de la puissance Phrygienne, avec tes plafonds ciselés, lambrissés, tout étincelant d'or, d'ivoire et d'un

luxe royal ! ...... J'ai vu toutes ces choses livrées aux flammes, et Priam, frappé d'un coup mortel, souiller de son sang l'autel de Jupiter.... J'ai vu (et nul spectacle ne m'a paru plus insupportable) j'ai vu Hector traîné par le quadrige du vainqueur, et le fils d'Hector précipité du haut des remparts."

(Bothe, Q. Ennii fragmenta Andromacha, 4).

... Quid petam præsidi aut exsequar?
Quo ve nunc aut auxilio aut fuga freta sim?
Arce et urbe orba sum: quo accedam? quo applicem?
Quoi nec aræ patriæ domi stant; fractæ et disjectæ jacent.
Fana flamma deflagrata, tosti alti stant parietes
Deformati atque abiete crispa?

. . . .

O pater! o patria! o Priami domus!
Septum altisono cardine templum,
Vidi ego te, adstante ope barbarica,
Tectis cælatis, laqueatis,
Auro, ebore instructum regifice!

. . . .

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram sanguine turpari.

. . . .

Vidi (videre quod me passa ægerrume)

Hectorem quadrijugo curru raptarier,
Hectoris gnatum de muro jactarier.

Sans doute nous ne retrouvons pas dans ces vers du vieux poète, l'élégance soutenue, l'inaltérable pureté de Virgile; nous sommes choqués par la recherche de certains ornements, tels que l'allitération, auxquels d'ailleurs Virgile lui-même n'a pas su toujours renoncer; et ce vers: "Priamo vi vitam evitari" nous paraît d'un goût assez bizarre. Mais il est impossible de ne pas admirer sous la rouille du temps, l'énergie de cette poésie primitive. Il y a dans ces trois vers qui finissent par inflammari, evitari, turpari, une harmonie funèbre. Et quelle force dans les images! Quelle douleur vraie et profonde dans ce dernier vers: "Hectoris gnatum de muro jactarier!"

Ce sont surtout les vers qui suivent l'apostrophe: "O pater! O patria", etc, qui ont été imités par Virgile. Enée, après avoir dit qu'il a vu Priam arroser de son sang les autels, continue ainsi: "Cinquante couches nuptiales, espoir d'une grande postérité, de superbes portiques que décoraient l'or Phrygien et les dépouilles enlevées aux peuples ennemis, tout est détruit, et les Grecs sont partout où l'incendie n'est pas".

Eneid. II 503. 505 Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,
Barbarico postes auro spoliisque superbi

Procumbere : tenent Danai qua deficit ignis.
Nous avons été obligés de changer quelque chose à la traduction de Delestre, qui n'a pas compris auro barbarico. Il y a vu l'or enlevé aux barbares, ennemis des Troyens, tandis que cela signifie l'or phrygien, le luxe de l'Asie, de même que dans Ennius ope barbarica désigne la puissance Phrygienne.

(Hérodote, liv. II, ch. 158)

Hérodote (liv. II. chap. 158) nous dit que les Egyptiens appelaient barbares tous les peuples qui parlaient une langue différente de la leur : "Βαρβάρους δὲ πάντας οἱ Αἰγύπτιοι καλέουσι τοὺς μὴ σφι ὁμογλώσσους." A leur exemple, les Grecs appelèrent barbares tous ceux qui ne parlaient pas Grec ; et les Romains, tous ceux qui ne parlaient ni Grec ni Romain. Cela est fort clair : mais ce qui nous surprend, c'est de voir, dans Ennius ou dans Virgile, Andromaque ou Enée se servir de ce mot de barbares, en parlant des Troyens. Il y a là une petite inadvertance des deux poëtes. On la retrouve dans les Perses d'Eschyle, quand le messager vient apporter à Atossa et aux principaux d'entre les Perses, la nouvelle du désastre de Salamine : l'armée des barbares, leur dit-il, (c'est à dire l'armée des Perses) a péri. " O villes de l'Asie ! O terre de Perse ! et vous, palais, séjour de l'opulence ! Voici qu'un seul coup a flétri tant de prospérités ! La fleur des Perses

est tombée, a péri! O douleur! O triste sort d'être chargé du fatal message! Pourtant il faut l'accomplir: je dois, ô Perses! vous dérouler toute votre infortune. L'armée des barbares a péri toute entière!"

Eschyle, les Perses, 249. 255

ὦ γῆς ἁπάσης Ἀσιάδος πολίσματα,
ὦ Περσὶς αἶα καὶ πολὺς πλούτου λιμήν,
ὡς ἐν μιᾷ πληγῇ κατέφθαρται πολὺς
Ὄλβος, τὸ Περσῶν δ' ἄνθος οἴχεται πεσόν.
ὤμοι, κακὸν μὲν πρῶτον ἀγγέλλειν κακά·
ὅμως δ' ἀνάγκη πᾶν ἀναπτύξαι πάθος,
Πέρσαι· στρατὸς γὰρ πᾶς ὄλωλε βαρβάρων.

On trouve deux fois dans Plaute le mot de barbare employé pour désigner ce qui est Romain par opposition à ce qui est Grec. Le premier de ces passages est dans le *Miles gloriosus* (Acte 2. Scène 2). Périplectomène examine toutes les postures de l'esclave Palestrion qui médite une fourberie, et, comme Palestrion appuie sa tête sur son poing, il s'écrie: "Eh mais! il bâtit; le voilà qui étaie son menton d'un arc-boutant. Fi! je n'aime pas cette manière de bâtir; car il y a, m'a-t-on dit, un poète barbare qui a le col arc-bouté, tandis que deux gardiens se tiennent en sentinelle couchés incessamment auprès de lui."

Plaute, le Soldat fanfaron, acte II, Scène 2.

Ecce autem ædificat, columnam mento subfulsit suo.
Apage, non placet profecto mi illa inædificatio.
Nam os columnatum poetæ esse inaudivi barbaro

Quoi bini custodes semper totis horis adcubant.

Ce poète barbare n'est autre que Névius, alors en prison pour ses attaques contre les Métellus et l'aristocratie romaine; et en l'appelant barbare Plaute n'a pas l'intention de l'insulter: il veut dire seulement qu'il n'est pas Grec. Plaute n'a pas voulu, en faisant cette allusion, plaisanter cruellement sur la disgrâce de son confrère, mais bien plutôt appeler sur lui l'attention du peuple et des tribuns, qui devaient le protéger, et qui en effet ne lui manquèrent pas long-temps.

Dans le prologue de l'Asinaria, nous trouvons le même emploi du mot barbare: "Je vous dirai donc seulement, dit-il au public, que cette pièce a pour titre en Grec Onagos, que Démophile en est l'auteur, et que Plaute l'a traduite en langue barbare. Il veut la nommer l'Asinaire, si vous le permettez."

Plaute, l'Asinaire, prologue.

Nunc quod me dixi velle vobis dicere,
Dicam: huic nomen græce Onago' st fabulæ.
Demophilus scripsit, Marcus vortit barbare.
Asinariam volt esse, si per vos licet.

Puisque Plaute traite les poètes romains de poètes barbares, et la langue latine de langue barbare, on ne peut s'étonner que les Troyens d'Ennius et de Virgile se servent des mêmes expressions quand il s'agit de leur patrie et de leurs concitoyens.

Ainsi, pour nous résumer, c'est la passion du narrateur qui fait surtout l'émotion de ce beau récit. Enée nous touche, parce qu'il est lui-même touché jusqu'aux larmes:

Horace, Epître aux Pisons. v. 102.

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

C'est encore la personne d'Enée qui en fait la liaison et l'unité; c'est elle qui sert de lien à ces scènes confuses, dont se compose nécessairement le récit du sac d'une ville. Enée est d'abord réveillé par le fracas des armes, qui devient à chaque instant plus distinct; il apprend de Panthée, le prêtre d'Apollon, la ruse des Grecs et la ruine qui va fondre sur sa patrie; il rassemble un petit nombre de compagnons, il les exhorte et les mène au combat; il pousse les Grecs de rue en rue; près du temple de Minerve, lui et les siens sont accablés par le nombre; enfin les cris l'appellent au palais de Priam, où se passe l'action principale. Toute cette suite d'incidents paraît fortuite; cependant elle est combinée avec un art merveilleux.

L'auteur des Etudes sur Virgile, Mr. Tissot, se montre un peu sévère pour Enée: pourquoi, dit-il, n'a-t-il pas couru tout d'abord à la citadelle, au palais de Priam? L'ingénieux critique n'a pas vu que Virgile avait été au-devant de ces objections. A peine Enée a-t-il entendu le cri des guerriers et le

son des trompettes, que tout hors de lui il saisit ses armes. Ecoutons-le raconter lui-même ce moment terrible: "Alors tout s'éclairci, et les ruses des Grecs se dévoilent. Déjà le vaste palais de Déiphobe s'est abîmé dans les flammes dévorantes; déjà, tout près de lui, celui d'Ucalégon s'embrase; et les mers de Sigée resplendissent au loin d'une affreuse lueur. Partout retentissent et le cri des guerriers et le son des trompettes. Tout hors de moi, je saisis mes armes: qu'en dois-je attendre? je ne sais, mais je brûle de rassembler une troupe aguerrie, et de voler avec quelques compagnons au secours de la citadelle. La fureur et le désespoir précipitent mes pas, je ne songe plus qu'à l'honneur de mourir au milieu des armes."

Ened. II. 309. 317.

Tum vero manifesta fides, Danaum que patescunt
Insidiæ; jam Deiphobi dedit ampla ruinam,
Vulcano superante, domus; jam proximus ardet
Ucalegon; Sigea igni freta lata relucent.
Exoritur clamor que virum clangor que tubarum.
Arma amens capio; nec sat rationis in armis,
Sed glomerare manum bello, et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi: furor ira que mentem
Præcipitant, pulchrum que mori succurrit in armis.

Ainsi, malgré le trouble dont son âme est saisie dans un pareil instant, il n'échappe pas à Enée que c'est à la citadelle qu'il faut courir. Mais est-il sûr de

pouvoir aller jusque là ? Son palais est à une des extrémités de la ville, et les Grecs ferment toutes les rues : sa première pensée, comme sa dernière, sera donc de mourir en combattant, à la citadelle ou autre part, s'il est déjà trop tard pour tenter la défense de ce sanctuaire d'Ilion. Rien de plus naturel que les hasards qui l'y conduisent ; il y parvient, à travers les Grecs, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, se portant toujours là où il peut frapper de grands coups ou trouver une mort glorieuse.

Il est à la citadelle ; mais tout espoir de salut est perdu ; il n'y est que pour être témoin inutile et impuissant des derniers moments de Priam. Là se place une admirable transition par laquelle le poète nous ramène à la maison d'Enée, où doivent se passer les dernières scènes du livre : " Ainsi finit Priam, telle fut la destinée qui termina sa vie : il périt en voyant Troie en cendres et Pergame écroulée, ce fier potentat de l'Asie, jadis souverain de tant de peuples et de tant de contrées. Son tronc mutilé gît étendu sur le rivage, et séparé de sa tête, son corps sans nom est perdu dans la foule. — Alors, pour la première fois, une cruelle horreur m'environna : je fus saisi d'effroi : l'image d'un père chéri s'offrit à ma pensée, quand je vis un roi du même âge expirant sous une main barbare : je frémis en songeant à l'abandon de Créüse, au pillage de ma maison, au sort du jeune Iule."

Æneid. II 354. 363. Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam et prolapsa videntem
Pergama, tot quondam populis terris que superbum
Regnatorem Asiæ. Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.
At me tum primum sævus circumstetit horror:
Obstupui: subiit cari genitoris imago,
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem; subiit deserta Creusa,
Et direpta domus, et parvi casus Iuli.

Virgile, qui cherche à relever son style par les plus petits détails, emploie souvent à cet effet les archaïsmes: c'est ainsi qu'il a fait finis du feminin, bien que ce mot se trouve plus souvent comme masculin dans les écrivains du siècle d'Auguste; on peut dire aussi que c'est par souci de la variété, afin de ne pas avoir deux fois hic dans le même vers.

Tout le monde a loué la beauté de ce contraste: "Ce fier potentat de l'Asie, son tronc mutilé gît étendu sur le rivage; et séparé de sa tête, son corps sans nom est perdu dans la foule." C'est un des traits les plus cités de ce deuxième livre, et un des plus souvent imités. Manilius s'en est souvenu au livre IV de ses Astronomiques: "Pourquoi énumérer les destructions des villes, et les chûtes des rois? et Crésus sur son bûcher, et Priam gisant sur le rivage,

tronc mutilé, à qui Troie en cendres ne fut pas même un bûcher ?"

Manilius, Astronomiques, IV, 63. 65.

Quid numerem eversas urbes, regum que ruinas?
In que rogo Crœsum, Priamum que in littore truncum
Cui nec Troja rogus?

Ce trait de Manilius, cui nec Troja rogus, est déjà indiqué dans l'Hécube d'Ennius : " hélas! s'écrie la veuve de Priam, j'ai vu les restes du monarque de l'Asie, à-demi brûlé par la flamme de l'incendie, qui avait mis ses os à nu ; je l'ai vu traîné honteusement sur la terre, qu'il souillait d'un sang noir ? "

2. Ennii Hecuba apud Ciceron. Tusc. Quæst. 1. 44.

Heu reliquias semi assi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutam fœde divexarier !

Nous retrouvons les mêmes images dans un chœur des Troyennes de Sénèque :

" Hécube : Donnez maintenant un dernier objet à vos sanglots, et pleurez le sort de Priam ; c'est assez pleurer Hector :

Le Chœur : Recevez donc nos gémissements, ô magnanime souverain de la Phrygie ; recevez nos gémissements, auguste vieillard, que l'on a vu tomber deux fois du trône dans les fers. Hélas ! de votre vivant, tous nos malheurs devaient être doublés : deux fois les Grecs assiégèrent les murs de Dardanus, et deux fois nous fûmes en butte aux flèches d'Alcide. Après la mort de tous les fils d'Hécube, de cette foule de princes

Vous fermez la marche de tant de funérailles: victime immolée au grand Jupiter; votre corps majestueux tombe sur le rivage de Sigée."

Sénèque (les Troyennes) act. 1 sc. 2.

H. Vertite planctus. Priamo vestros
Fundite fletus. Satis Hector habet.

Ch. Accipe, rector Phrygiæ, planctus:
Accipe fletus, bis capte senex.
Nil Troja semel te rege tulit.
Bis pulsata Dardana Grajo
Mœnia ferro; bis que pharetras
Passa Herculeas. Post elatos
Hecubæ partus, regum que gregem,
Postrema pater funera cludis;
Magno que Jovi victima cæsus,
Sigea premis littora truncus.

Qu'il y a loin de traits subtiles comme celui-ci, "Nil Troja semel te rege tulit", ou boursouflé comme ce Grex regum, à la noble simplicité de Virgile!

Nous retrouvons jusque dans Juvénal, de beaux vers qui sont l'écho des vers de Virgile, et comme un éloquent résumé de cette partie du deuxième livre de l'Enéide. C'est dans la satire des Vœux, quand il énumère tous les inconvénients qu'entraîne pour les hommes une vie prolongée fort avant dans la vieillesse, qu'il s'arrête un instant sur les malheurs du vieux

Priam : « Si Priam eût fini sa carrière avant que Pâris eût construit ses coupables vaisseaux, il aurait laissé Troie encore debout, et son ombre serait descendue solennellement vers les mânes d'Assaracus ; Hector, avec tous ses autres frères, aurait porté le lit funèbre, entouré des Troyennes gémissantes ; Cassandre eût jeté les premiers cris de la douleur, et Polyxène déchiré sa robe. Que lui servit-il donc de vivre si long-temps ? Il vit son empire s'écrouler, l'Asie s'abîmer sous le fer et la flamme. Alors, guerrier débile, il déposa la tiare, saisit un glaive, et tomba devant l'autel du grand Jupiter : tel un vieux taureau présente son cou maigre et languissant au couteau de son maître ingrat qui l'a rejeté de la charrue. »

Juvenal (Satires) X. 258. 270

Incolumi Troja, Priamus venisset ad umbras
Assaraci, magnis solemnibus, Hectore funus
Portante, ac reliquis fratrum cervicibus, inter
Iliadum lacrymas, ut primos edere planctus
Cassandra inciperet, scissa que Polyxena palla,
Si foret extinctus diverso tempore, quo non
Cœperat audaces Paris ædificare carinas.
Longa dies igitur quid contulit ? Omnia vidit
Eversa, et flammis Asiam ferro que cadentem.
Tunc, miles tremulus, posita tulit arma thiara,
Et ruit ante aram summi Jovis, ut vetulus bos,
Qui domini cultro tenue et miserabile collum

Praebet, ab ingrato jam fastiditus aratro.

On voit comment Juvénal a imité le vers Arma diu senior desueta trementibus aevo, en donnant à ce trait une tournure presque satirique : la substitution des mots miles tremulus au trementibus humeris de Virgile, marque la différence de la satire à l'épopée. De même, frappé du beau contraste de ces expressions superbus regnator Asiae, et sine nomine corpus, il en a cherché un autre qui pût soutenir la comparaison avec les vers de Virgile, et qui appartînt en propre à son genre de poésie : il l'a trouvé dans ce rapprochement du vieux Priam qui tombe, guerrier débile, devant l'autel de Jupiter, et d'un vieux bœuf dont la charrue ne veut plus, qui tend au couteau son cou maigre et languissant. Le trait de Virgile rabaisse les gloires et les puissances humaines, un peu à la manière de Bossuet, en les respectant ; le trait de Juvénal leur enlève jusqu'à la grandeur de leur chute, et les avilit.

La vue du royal vieillard, gisant aux pieds des autels amène naturellement la transition qui doit nous conduire dans la maison d'Enée. Notre héros, à cet aspect, se souvient de son vieux père, qui a l'âge du malheureux Priam ; ce souvenir l'arrache à ces lieux funestes et l'entraîne vers sa maison, où il a laissé Anchise sans défense

exposé aux coups des Grecs. Ce passage est d'une grande simplicité et d'une grande beauté, et on a droit de s'étonner qu'il n'ait pas été apprécié, comme il le mérite, par M. Tissot. L'auteur des Etudes sur Virgile l'a trouvé froid, peu convenable, presque ridicule. Il n'a pas vu combien il faisait ressortir le patriotisme d'Enée : les dangers de son roi et de sa patrie lui ont fait oublier les objets de ses plus chères affections et l'ont mis pour ainsi dire hors de lui même : c'est quand il ne peut plus rien pour Troie, rien pour Priam, qu'une image horrible le ramène tout à coup à la pensée de tout ce qui le touche ; il vole aussitôt vers son père, vers sa femme, vers son enfant ; et, toujours peu soucieux de ses propres dangers, il se dévoue dès lors à leur salut, comme il s'est dévoué, depuis le commencement du livre, au salut de ses concitoyens.

Si nous voulons voir les derniers traits par lesquels Virgile achève ce tableau de la dernière nuit d'Ilion, transportons-nous vers la fin du livre, au moment où Enée, qui est déjà sorti de Troie, rentre dans la ville incendiée, pour chercher Créüse qui s'est égarée. Le poète a su très habilement tirer parti de cet incident pour lui faire parcourir les dernières scènes du désastre : « D'abord je retourne dans les murs, vers le secret passage par où j'étais

sorti, je reviens sur mes pas, j'en observe, j'en suis la trace malgré les ténèbres, et mon œil interroge ces lieux : partout l'horreur de la nuit et le silence même m'épouvantent. Peut-être, oui, peut-être est-elle retournée dans le palais : je m'y rends ; les Grecs en étaient maîtres et l'occupaient tout entier. La flamme dévorante, poussée par les vents, roule sur les combles ; l'incendie les surmonte, et furieux s'élance en torrents dans les airs. J'avance, je revois la demeure de Priam et la citadelle. Déjà, sous les vastes portiques consacrés à Junon, Phénix et l'odieux Ulysse, dépositaires choisis par les Grecs, veillaient à la garde de nos dépouilles. Là sont accumulés tous les trésors de Troie arrachés à nos temples brûlants : et les tables des Dieux, et les cratères d'or massifs, et les vêtements des vaincus : une longue troupe d'enfants et de mères tremblantes est rangée debout à l'entour.

Æneid. II. 752. 767

Principio muros obscuraque limina portæ
Qua gressum extuleram, repeto, et vestigia retro
Observata sequor per noctem, et lumine lustro :
Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
Inde domum, si forte pedem, si forte tulisset,
Me refero : irruerant Danai, et tectum omne tenebant.
Ilicet ignis edax summa ad fastigia vento
Volvitur ; exsuperant flammæ, furit æstus ad auras.
Procedo, et Priami sedes arcemque reviso.

Et jam porticibus vacuis, Junonis asylo,
Custodes lecti, Phœnix et dirus Ulysses
Prædam asservabant : huc undique Troïa gaza,
Incensis erepta adytis ; mensæ que Deorum,
Crateres que auro solidi, captiva que vestis
Congeritur : pueri et pavidæ longo ordine matres
Stant circum.

Quel art de composition n'a-t-il pas fallu à Virgile pour faire qu'Enée pût être, avec quelque vraisemblance, le témoin de ces scènes, sans lesquelles le tableau restait inachevé.

Ainsi la personne même du narrateur sert à ordonner le récit, auquel son émotion communique le mouvement et la vie. Dans ce récit, tout est disposé en vue de faire valoir Enée ; il s'y montre le successeur d'Hector, le chef désigné des Troyens, après la chute de Troie ; plein de mépris pour les dangers, de dévouement pour sa patrie, de pitié pour ses concitoyens, pour un Rhipée, pour un Panthée, animé d'un pieux respect pour les Dieux, et d'un tendre amour pour ses proches. Quoi de plus propre à lui gagner notre sympathie que son désespoir, quand son père refuse de se dérober à la mort, et la prière touchante qu'il lui adresse pour le fléchir ? :

" Il persistait dans ce refus, et demeurait inébranlable. Créuse, mon épouse, Ascagne, tous

mes amis et moi, nous le conjurons, les larmes aux yeux, de ne pas tout perdre avec lui, de ne pas aggraver le sort qui nous menace. Il résiste, il s'obstine, il reste immobile à sa place. Je veux retourner au combat, et, dans mon désespoir, je ne désire plus que la mort. En effet, que pourrais-je faire? Que pourrais-je espérer encore? " Moi, partir et vous abandonner, mon père! le croyez-vous? Ce crime affreux, c'est votre bouche qui me l'ordonne! S'il plait aux Dieux que rien ne reste d'un si grand empire, si votre âme inflexible veut réunir votre famille et vous dans la ruine de Troie, la mort est à la porte, et bientôt va paraître, tout couvert du sang de Priam, ce Pyrrhus qui massacre le fils aux yeux de son père, et le père au pied des autels. O ma mère! vous m'avez sauvé des traits et des flammes: c'était donc pour voir l'ennemi dans ce palais, pour voir Ascagne, et mon père, et Créuse, immolés dans le sang l'un de l'autre! Des armes! mes amis, apportez-moi des armes! la dernière heure appelle les vaincus. Que je retourne aux Grecs; laissez-moi revoir le champ du combat; nous ne mourrons pas tous aujourd'hui sans vengeance."

Æneid. II 650.670 Talia perstabat memorans, fixus que manebat.
Nos contra effusi lacrymis, conjux que Creusa
Ascanius, omnis q. domus, ne vertere secum

Cuncta pater, fato que urgenti incumbere vellet.
Abnegat, incepto que et sedibus hæret in isdem.
Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.
Nam quod consilium, aut quæ jam fortuna dabatur?
" Mene efferre pedem, genitor, te posse relicto,
Sperasti, tantum que nefas patrio excidit ore?
Si nihil ex tanta Superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræ que addere Trojæ
Te que tuos que juvat; patet isti janua leto;
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.
Hoc erat, alma parens! quod me per tela, per
-ignes
Eripis, ut mediis hostem in penetralibus, ut que
Ascanium, patrem que meum, juxta que Creüsam,
Alterum in alterius mactatos sanguine cernam!
Arma, viri, ferte arma: vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais, sinite instaurata revisam
Prælia: nunquam omnes hodie moriemur inulti.

Cette piété filiale d'Enée, qui est devenue proverbiale, et que nous venons de voir exprimée en si beaux vers, est le trait par où le poëte a cru devoir terminer son deuxième livre. Quand tout est consommé, quand cette nuit, la dernière d'Ilion, a achevé son cours, Enée, reprenant son père, gagne les montagnes de l'Ida : " Déjà l'étoile du matin se levait

sur la cime du mont Ida, et ramenait le jour. Les Grecs tenaient investies les portes de la ville; tout espoir m'était enlevé. Je m'éloigne, et, reprenant mon père, je gagne le sommet de la montagne."

Enéid., II vers. 803.

Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
Ducebatque diem; Danaique obsessa tenebant
Limina portarum; nec spes opis ulla dabatur.
Cessi, et sublato montem genitore petivi.

Quel tableau! l'étoile du matin venant dissiper les ténèbres de cette nuit si fertile en désastres, et l'aurore commençant à blanchir les ruines fumantes de Troie! Virgile aime à opposer ainsi la sérénité de la nature aux scènes terribles de la vie des hommes: c'est le même poète qui, avant de nous montrer cette vision où Hector apparaît tout sanglant à Enée, pour lui annoncer la ruine de sa patrie, écrit ces vers charmants:

Ibid. 268. 269

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono divum gratissima serpit.

"C'était l'heure où le premier sommeil commence à se répandre sur les malheureux mortels, où ce présent des Dieux se glisse dans nos sens avec plus de douceur."

Ce contraste du calme de la nature avec les agitations du cœur de l'homme, est surtout développé dans des vers inimitables que nous demandons

la permission de citer, bien qu'ils n'appartiennent pas au deuxième livre, qui fait le sujet de cette leçon, mais au Quatrième : " Il était nuit, et tout ce qui respire sur la terre se reposait de ses fatigues au sein d'un tranquille sommeil : le calme régnait dans les bois et sur les ondes apaisées : c'était l'heure où les astres ont atteint la moitié de leur course, où tout est muet dans les champs : les troupeaux, les oiseaux au brillant plumage, habitants des lacs humides ou des campagnes buissonneuses, dormant dans l'ombre et le silence, adoucissaient leurs peines, oubliaient leurs travaux.
Mais le calme est bien loin de la malheureuse Didon ; jamais le sommeil n'assoupit ses sens ; pour ses yeux, pour son cœur, il n'est point de paisible nuit : ses tourments redoublent alors ; son amour renaît plus terrible, et son âme agitée bouillonne de colère ."

Æneid., IV, 522. 532

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; silvæ que et sæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager; pecudes, pictæ que volucres,
Quæ que lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti,
Lenibant curas, et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa, neque unquam
Solvitur in somnos, oculis ve aut pectore noctem
Accipit ; ingeminant curæ; rursus que resurgens

Saevit amor, magno que irarum fluctuat aestu.

Mais revenons à ces vers qui terminent le deuxième livre, et qui ont amené cette digression, pour admirer encore une fois la simplicité avec laquelle Virgile nous montre Enée s'arrachant aux lieux où fut sa patrie :

" Cessi, et sublato montem genitore petivi."

On s'est demandé souvent si Enée était aussi bon époux qu'il est bon fils. L'aventure de Créuse, " Qui se perd en chemin ", lui a valu une strophe épigrammatique de Jean-Baptiste Rousseau. Le poète, qui ne peut résister à la tentation d'aiguiser l'épigramme au milieu même d'un morceau lyrique, vient à parler, dans une ode A une jeune veuve, des malheurs de Didon. Elle ne devait, dit-il, s'en prendre qu'à elle-même.

J. B. Rousseau (Odes) liv. II, ode 7.

Pouvait-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin ?

L'épigramme est fine, mais elle porte à faux.

Enée est irréprochable, et sa conduite est héroïque d'un bout à l'autre. Virgile n'est peut-être pas à l'abri de tout reproche. Créüse le gênait : si elle accompagne Enée dans sa fuite, point de Didon, et point de Lavinie ; il fallait à tout prix s'en débarrasser. Ce besoin se traduit par un vers malheureux. Enée, après avoir dit à son père de se placer sur ses épaules, et au jeune Iule de marcher à ses côtés, ajoute : " et que mon épouse suive de loin mes traces"

Eneid. II, 711. .... et longe servet vestigia conjux.

Servius a beau nous dire qu'Enée divise sa troupe, afin de ne pas éveiller, dans sa fuite, l'attention des Grecs, cela ne peut suffire à expliquer cette singulière recommandation d'Enée, ni justifier ce procédé, par trop transparent, par lequel le poète nous prépare à la disparition de Créüse. Quelques vers plus loin, quand Enée se représente fuyant avec son précieux fardeau, et entraînant son fils par la main, il nous dit que son épouse s'avance un peu après eux.

ibid. 725 Pone subit conjux.

Il est impossible de ne pas voir ici un effort malheureux pour rapprocher ce qui a été trop éloigné.

Delille trouve une excuse qui vaut mieux que celle de Servius : c'est qu'après tout, Créüse ne s'est pas perdue en chemin, mais qu'elle a été enlevée par une Déesse. Le merveilleux vient au secours du

poëte dans cet endroit difficile : " Pourquoi, dit à Enée l'ombre de Créüse, pourquoi, cher époux, te livrer à cette excessive douleur ? Ce n'est point sans la volonté des Dieux que cet évènement nous sépare .... L'auguste mère des immortels me retient sur ces bords " :

Eneid., II 776. 788 Quid tantum insano juvat indulgere dolori,
O dulcis conjux ! Non hæc sine numine Divum
Eveniunt . . . .
. . . .
Sed me magna Deum genitrix his detinet oris.

C'est là sans doute, une excuse, mais il est fâcheux que Virgile en ait besoin.

On a fait encore à Enée un autre reproche à propos de ce deuxième livre : on a déclaré indigne d'un héros cette vengeance qu'il veut tirer d'Hélène, et ce mouvement de colère qui le porte à vouloir tuer une femme, et qui n'est arrêté que par l'intervention de Vénus. En tout cas, ce tableau d'Hélène réfugiée aux autels de Vesta, et les paroles dans lesquelles Enée exhale son indignation, sont d'une grande beauté : " Enfin je restais seul, lorsqu'à l'entrée du temple de Vesta, j'aperçois la fille de Tyndare cachée en silence dans cet asile solitaire : les lueurs de l'incendie éclairent mes pas égarés, et je porte

les yeux sur tous les objets qui m'entourent. Craignant la haine des Troyens dont elle a causé la ruine, la vengeance des Grecs et la colère d'un époux trahi, Hélène, le commun fléau d'Ilion et de sa patrie, s'était retirée à l'écart et se couvrait de l'ombre des autels. Mon courroux s'allume, et mon cœur irrité brûle de venger ma patrie expirante, et de punir l'exécrable auteur de nos maux : " Quoi donc ! elle reverra tranquillement Sparte et Mycènes, berceau de ses aïeux ! Elle ira jouir en souveraine d'un insolent triomphe ! Rendue à son époux, à sa famille, à ses parents et à ses fils, elle marchera suivie d'une foule de Troyennes et de Phrygiens esclaves ! Et Priam sera tombé sous le fer ! Troie aura péri dans les flammes ! Le sang aura tant de fois abreuvé nos rivages ! Non : quoiqu'il y ait peu d'honneur dans le châtiment d'une femme, et que cette victoire n'ait rien de glorieux, on me louera du moins d'avoir exterminé ce monstre, d'avoir puni le crime, et mon âme s'applaudira d'avoir assouvi ma vengeance, et satisfait aux mânes de mes concitoyens."

Æneid., II 567.587 Jam que adeo super unus eram ; quum limina Vestæ
Servantem, et tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida aspicio : dant clara incendia lucem
Erranti, passim que oculos per cuncta ferenti.
Illa sibi infestos eversa ob Pergama Teucros,

Et pœnas Danaum, et deserti conjugis iras,
Præmetuens, Trojæ et patriæ communis Erinnys,
Abdiderat sese; atque aris invisa sedebat.
Exarsere ignes animo; subit ira cadentem
Ulcisci patriam et sceleratas sumere pœnas.
" Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenas
Adspiciet, partoque ibit regina triumpho!
Conjugiumque, domumque, patres, natosque videbit,
Iliadum turba et Phrygiis comitata ministris!
Occiderit ferro Priamus! Troja arserit igni!
Dardanium toties sudarit sanguine littus!
Non ita: namque etsi nullum memorabile nomen
Feminea in pœna est, nec habet victoria laudem,
Extinxisse nefas tamen et sumpsisse merentis
Laudabor pœnas, animumque explesse juvabit
Ultricis flammæ, et cineres satiasse meorum."

On peut dire, pour justifier Virgile, que l'idée de cette fiction, qui paraît si choquante à quelques-uns, lui est venue d'Euripide. Dans la tragédie d'Hélène, Teucer, banni de Salamine par son père Télamon, aborde sur les côtes de l'Egypte, dans l'île de Pharos, où Mercure a transporté Hélène, tandis que Junon, pour se jouer de Pâris et perdre Ilion, a livré un fan-

tôme au fils de Priam. A la vue de l'épouse de Ménélas, Teucer, qui ne peut la reconnaître, puisqu'il la croit sur les vaisseaux des Grecs, est du moins frappé d'une ressemblance qui lui fait horreur et s'écrie : " O Dieux ! que vois-je ? l'affreuse image de la femme la plus détestée, de celle qui a causé ma perte et celle de tous les Grecs ! Que les Dieux te maudissent pour ta ressemblance avec Hélène ! Si je n'étais sur une terre étrangère, ce trait lancé par mon bras anéantirait en toi cette odieuse image." Et, comme Hélène lui dit : — " pourquoi donc, malheureux, qui que tu sois, me vois-tu avec horreur ? Pourquoi les malheurs d'Hélène enflamment-ils ta haine contre moi ?" — " J'ai eu tort, répond Teucer, j'ai cédé à la colère plus que je ne devais. — Mais telle est la haine que toute la Grèce porte à la fille de Jupiter."

Euripide (Hélène) 72.81.

ὦ θεοί, τίν' εἶδον ὄψιν; ἐχθίστην ὁρῶ
γυναικὸς εἰκὼ φόνιον ἥ μ' ἀπώλεσε
πάντας τ' Ἀχαιούς. θεοί σ', ὅσον μίμημ' ἔχεις
Ἑλένης, ἀποπτύσειαν. Εἰ δὲ μὴ 'ν ξένῃ
γαίᾳ πόδ' εἶχον, τῷδ' ἂν εὐστόχῳ πτερῷ
ἀπόλαυσιν εἰκοῦς ἔθανες ἂν Διὸς κόρης.
– τί δ', ὦ ταλαίπωρ', ὅστις ὤν, μ' ἀπεστράφης,
καὶ ταῖς ἐκείνης συμφοραῖς ἐμὲ στυγεῖς;

– ἥμαρτον· ὀργῇ δ' εἶξα μᾶλλον ἢ μ' ἐχρῆν·
μισεῖ γὰρ Ἑλλὰς πᾶσα τὴν Διὸς κόρην.

Dans une autre tragédie d'Euripide, intitulée Oreste, Pylade engage son ami à tuer Hélène, afin de causer un grand chagrin à Ménélas.

Euripide (Oreste) 1105 Ἑλένην κτάνωμεν, Μενέλεῳ λύπην πικράν.

et il ajoute un peu plus loin : " Si nous trempions nos épées dans le sang d'une femme plus honnête, nous serions couverts d'infamie. Mais celle qui va périr satisfera par sa mort à toute la Grèce, dont elle a fait les fils orphelins, les pères sans postérité, et les jeunes épouses veuves de leurs époux. Ce ne sera que cris de joie, qu'encens brûlant en l'honneur des Dieux, que vœux de bonheur adressés aux immortels pour toi et pour moi, parce que nous aurons fait périr une femme criminelle. Tu ne seras plus appelé le meurtrier de ta mère, quand tu auras frappé cette femme, mais, quittant ce nom odieux tu en recevras un plus beau celui de meurtrier de cette Hélène qui fut mortelle aux Grecs."

ibid. 1132. 1142 Εἰ μὲν γὰρ ἐς γυναῖκα σωφρονεστέραν
ξίφος μεθεῖμεν, δυσκλεὴς ἂν ἦν φόνος·
νῦν δ' ὑπὲρ ἁπάσης Ἑλλάδος δώσει δίκην,
ὧν πατέρας ἔκτειν', ὧν τ' ἀπώλεσεν τέκνα,
νύμφας τ' ἔθηκεν ὀρφανὰς ξυναόρων.
ὀλολυγμὸς ἔσται, πῦρ τ' ἀνάψουσιν θεοῖς,

σοὶ πολλὰ κἀμοὶ κέδν' ἀρώμενοι τυχεῖν,
κακῆς γυναικὸς οὕνεχ' αἷμ' ἐπράξαμεν.
ὁ μητροφόντης δ' οὐ καλεῖ, ταύτην κτανὼν,
ἀλλ' ἀπολιπὼν τοῦτ' ἐπὶ τὸ βέλτιον πεσεῖ,
Ἑλένης λεγόμενος τῆς πολυκτόνου φονεύς.

Il est probable que l'idée d'une vengeance pareille, c'est à dire du meurtre d'une femme sans défense, n'était pas aussi odieuse pour les anciens qu'elle l'est pour nous. Cependant il y a plusieurs manuscrits de Virgile où cet épisode d'Hélène a été supprimé. Varius et Tucca, entre les mains de qui avait été remis le poëme de Virgile, et qui avaient le droit d'y faire des retranchements, sans avoir celui d'y rien ajouter, avaient cru devoir oser cette suppression. De là cette lacune dans un grand nombre de manuscrits. Servius explique ce retranchement de deux manières : par le peu d'accord d'une pareille pensée avec la générosité habituelle d'Enée, et par le défaut de concordance de ce passage avec un autre du sixième livre, où Déiphobe nous représente Hélène, une torche à la main, ainsi que pour une fête de Bacchus, appelant les Grecs dans la citadelle, et introduisant elle-même dans la maison de Déiphobe, son nouvel époux, Ménélas dont elle veut regagner le cœur par cette trahison. Quoiqu'il en soit des

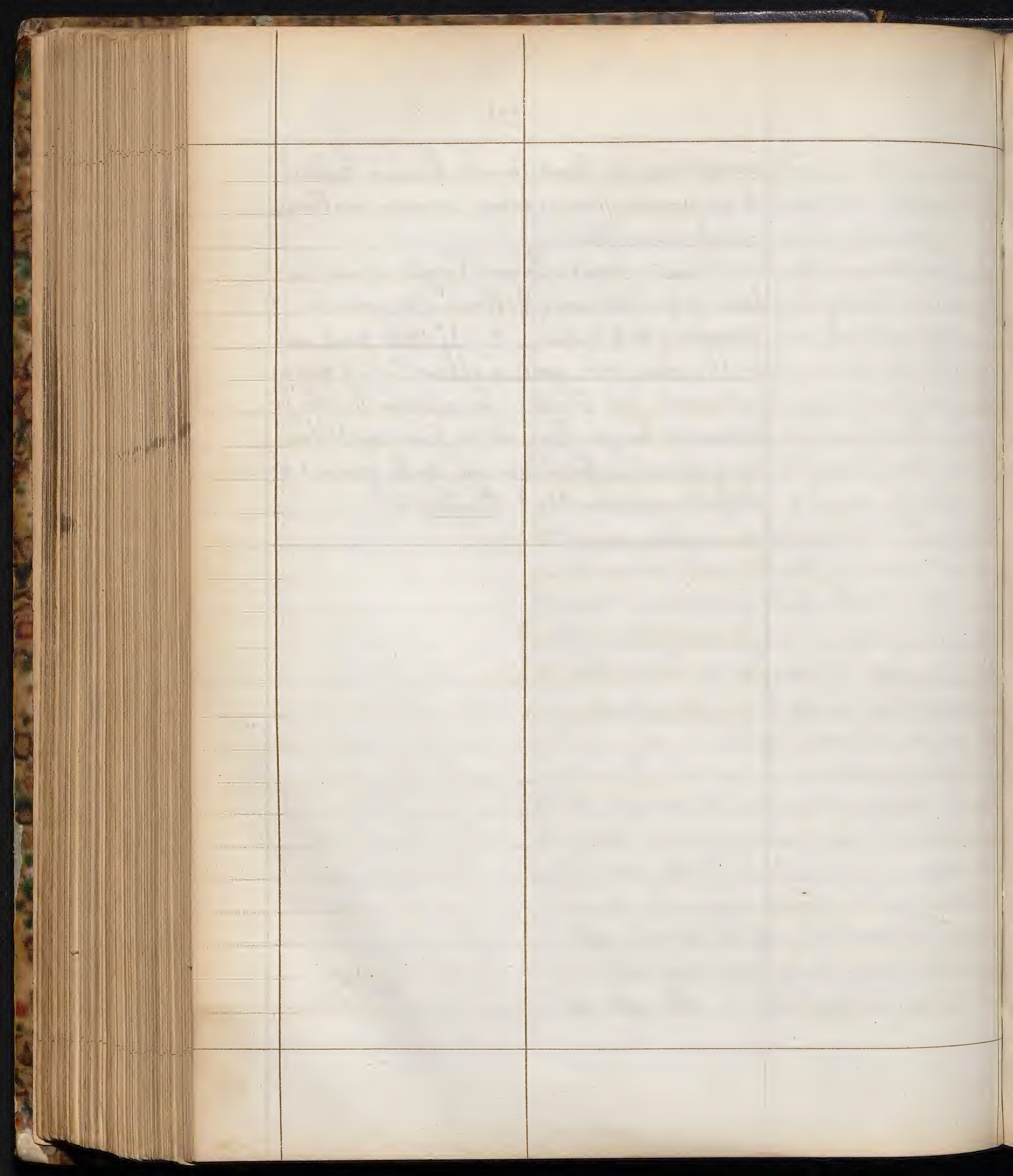
motifs qui ont déterminé Varius et Tucca à retrancher ce morceau, malgré les beautés dont il étincelle, le goût moderne ne peut que les approuver.

Tout ce récit d'Énée a été examiné dans le plus grand détail et avec la plus grande sévérité : cela même fait l'éloge du livre que nous étudions : on n'examine avec cette curiosité que les véritables chefs-d'œuvre. Parmi ces critiques quelquefois un peu sévères, il faut signaler celles de Mr. Tissot, dont nous avons déjà parlé dans le cours de cette leçon, et de Mr. Magnier, l'auteur de l'Analyse critique et littéraire de l'Énéide. Ils se demandent l'un et l'autre comment Énée a pu ne rien tenter pour défendre Priam. Mais d'abord nulle part Énée ne nous dit qu'il a assisté à cette scène où Pyrrhus "massacre le fils aux yeux du père, et le père au pied des autels." Il a vu, dit-il, Priam arroser de son sang les autels et les feux que lui même avait consacrés; il l'a vu expirer. Quant aux circonstances horribles du double meurtre commis par Pyrrhus, il peut n'en avoir pas été le témoin, mais répéter là-dessus ce qu'on lui a raconté. Tout au plus a-t-il pu y assister du haut des murailles du palais, où il était monté pour prendre part à la défense : de ce lieu élevé et sans doute éloigné de la

cour intérieure où furent immolés Priam et Polités, il ne pouvait porter aucun secours au malheureux roi ni à son fils.

Ainsi perpétuellement Virgile répond lui-même à ses critiques. Voltaire a dit contre les détracteurs de Boileau : " Ne dites pas de mal de Nicolas, cela porte malheur ". On peut en dire autant pour Virgile. Les critiques les plus judicieux et les plus fins ont été trouvés en défaut, dès qu'ils ont voulu enlever une seule pierre à cet édifice majestueux de l'Enéide.

J. Labbé.



13.e Leçon.

2.e Livre.

Les comparaisons.

Poëmes sur la chute de Troie
que Virgile a pu imiter.

Imitations du 2.e livre,
chez Stace, Silius Italicus,
Valérius Flaccus.

13e Leçon.

2e Livre — Les Comparaisons — Poëmes sur la chute de Troie, que Virgile a pu imiter — Imitations du 2e Livre chez Stace, Silius Italicus, Val. Flaccus.

travail considérable. étude des textes cités ou auxquels on avait seulement renvoyé.
essais de traduction.
Style qui laisse trop à désirer pour la précision, la justesse, la propriété, l'élégance.
Les appréciations de la critique ont besoin, pour échapper au vague, à l'exagération dans le blâme comme dans la louange, d'être fixées, arrêtées davantage par le travail du style.

Nous n'avons pas épuisé les aspects généraux sous lesquels il a fallu nous borner à considérer le second livre de l'Enéide. La variété des scènes, leur vraisemblance morale et poétique, leur grandeur, l'heureux usage fait par le poëte, pour les animer, les ordonner, les lier, des sentiments et des actes du narrateur lui-même; enfin le relief donné à cette figure d'Enée qui attire l'admiration et l'amour du lecteur, en même temps que l'affection tendre de Didon; voilà ce qui nous a fait pénétrer successivement dans les divers secrets de l'art de Virgile. Nous nous étions ensuite occupés de discuter les critiques dont ce second livre a été l'objet; les unes, tout à fait irréfléchies; d'autres moins dénuées de fondement en apparence, mais desquelles il faut se garder d'abuser contre une belle œuvre.

L'une de ces dernières a été l'objet d'une réfutation ingénieuse que nous ne pouvons omettre ici. Enée dans le temple de Vesta rencontre Hélène qui se cache avec crainte. A cette vue, tous les maux de Troie se représentent à son esprit, et il est résolu à les venger sur celle qui en est la cause, quand sa mère survient pour l'arrêter. Dès l'antiquité on a critiqué

Eneid., II 567 sq.

ce passage. On a pensé que Plotius Tucca et Varius, les exécuteurs testamentaires de Virgile, et qui, sans avoir le droit de rien ajouter à l'Enéide, pouvaient en retrancher, avaient fait disparaître ce passage. Servius, qui l'affirme, en donne pour raison la contradiction qui semble exister entre ce passage, et les vers du sixième livre, où Déiphobe raconte les traitements

Eneid., VI., 523 sq. horribles que lui a faits Hélène; et d'un autre côté, le peu de générosité de cette action qui s'accorderait mal avec le noble caractère d'Enée. Segrais, dans des notes fort judicieuses sur l'Enéide, n'en juge pas comme Servius, et les reproches qu'on fait à ce passage lui paraissent peu fondés. D'abord il ne voit pas de contradiction avec le récit de Déiphobe. Enée en effet, à cause de l'éloignement de sa demeure, n'a connaissance que très tardivement de l'entrée des Grecs; déjà bien des événements se sont passés durant son sommeil, et au moment où il écoute et regarde du faîte de son palais, il nous a dit lui-même que la maison de Déiphobe n'existait plus:

Eneid., II, 310. ... Jam Deiphobi dedit ampla ruinam
Vulcano superante, domus.

Déiphobe donc a déjà subi les traitements dont il parle au sixième livre, et Enée n'en sait rien. D'autre part, Virgile ne nous dit pas au sixième livre qu'Hélène fût assurée déjà du par-

don de Ménélas ; c'est, il est vrai, pour lui plaire, qu'elle lui ouvre la demeure de Déiphobe.

Eneid. VI., 526. 27 Scilicet id magnum sperans fore munus amanti,
Et famam extingui veterum sic posse malorum.

Mais la réconciliation s'est-elle faite? Ménélas en a-t-il eu le temps? On en peut douter ; Virgile nous le montre bientôt après combattant aux portes du palais de Priam :

ib. II. 500. . . . . Vidi ipse . . . . . .
. . . . . . geminos que in limine Atridas.

Hélène peut donc redouter encore
. . . . deserti conjugis iras,
et se réfugier dans sa crainte auprès de l'autel de Vesta.

Ainsi le récit d'Enée dans cette partie du second livre, et celui de Déiphobe au sixième, s'accordent beaucoup mieux qu'on ne l'a dit ; et nous n'y trouvons pas cette contradiction qui aurait forcé les éditeurs de Virgile à retrancher le premier des deux. Reste la seconde partie de la critique qui juge indigne d'Enée d'immoler à sa vengeance une faible femme. Mais Ségrais remarque qu'Enée ne va pas jusqu'à l'acte ; quant au mouvement qui l'emporte d'abord il est naturel, et Vénus survient à temps pour empêcher son fils d'aller plus loin. Ceci doit nous donner une idée du soin attentif qu'a pris Virgile de conserver partout la vraisemblance : il est difficile de le trouver en défaut. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce récit quelque chose qui

arrête le lecteur, qui a besoin d'apologie, et c'est toujours fâcheux; mais il faut avouer aussi que l'apologie est bien spécieuse, et se fait bien aisément accepter.

Après cette critique de détail, nous en devons examiner une dernière qui a quelque chose de plus général. Le style de ce second livre est plein de vivacité, de force, d'élévation, de poésie; c'était le droit du poète, même en faisant parler Énée; mais n'a-t-il pas excédé ce droit en employant de trop fréquentes comparaisons? On en rencontre en effet un très grand nombre dans ce livre.

Quand Laocoon, faisant de vains efforts contre les serpents qui l'enlacent, pousse vers le ciel d'horribles cris, Virgile le compare à un taureau qui s'échappe blessé de l'autel, et dont le cou rebelle a repoussé la hache incertaine:

Æneid., II 222 sq.

Clamores simul horrendos ad sidera tollit:
Quales mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.

Nous trouvons cette comparaison reproduite par Sénèque le tragique, dans la tragédie d'Hercule au mont Œta, mais avec moins de simplicité et moins d'énergie:

Acte III. Sc. II. v. 797

Hinc cœlum horrido
Clamore complet, qualis impressa fugax

Taurus bipenni vulnus et telum ferens,
Delubra vasto trepida mugitu complet.

Plus loin quand Enée arraché au sommeil monte sur le faite de sa maison et prête l'oreille aux bruits sinistres dont Troie retentit; ainsi, nous dit-il, quand la flamme poussée par les vents furieux se précipite à travers les guérets, ou qu'un torrent rapide grossi par les eaux des montagnes, ravage les champs, ravage les riches moissons, tous les travaux du laboureur et dans son cours entraîne les forêts: élevé sur la cime d'un roc, le berger en suspens écoute ce bruit inconnu qui le frappe:

Eneid., II. 302 sq.

Excutior somno et summi fastigia tecti
Adscensu supero, atque arrectis auribus adsto:
In segetem veluti quum flamma furentibus austris
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens,
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas; stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

Ici, la petite troupe des Troyens rassemblée par Enée s'élancent comme des loups, par un sombre brouillard, courent chercher leur proie, quand la faim cruelle les chasse, aveugles et pleins de rage hors du repaire où leurs petits abandonnés les attendent altérés de sang:

Lupi ceu

Raptores atra in nebula, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catuli que relicti
Faucibus exspectant siccis.

Là c'est le grec Androgée qui, tombé au milieu des Troyens, s'en aperçoit enfin. Saisi d'effroi, il se rejette en arrière avec un cri, comme un homme qui marchant au milieu des broussailles, a appuyé sans le savoir le pied sur un serpent; il se trouble, il recule, quand il voit le reptile se dresser furieux et gonfler de colère sa gorge bigarrée:

Æneid., II, 378 Sq. Obstupuit, retro que pedem cum voce repressit.
Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidus que repente refugit
Attollentem iras et cærula colla tumentem.

Ailleurs, les Grecs et les Troyens aux prises dans les rues de Troie sont comparés aux vents qui se disputent l'empire des mers: les forêts en gémissent et, armé de son redoutable trident, Nérée, couvert d'écume, soulève les eaux du fond de l'abîme.

ib. 416 Sq. Adversi rupto ceu quondam turbine venti,
Confligunt, Zephyrus que Notus que et lætus Eois
Eurus equis: strident silvæ; sævit que tridenti
Spumeus, atque imo Nereus ciet æquora fundo.

Une seconde fois il prend pour terme de comparaison un serpent: ce sujet lui était familier; il en avait parlé longuement au troisième livre des

Georg. III. 437 à 439 — Géorgiques, où nous trouvons même déjà deux des vers que nous allons citer ici :

Dans le palais de Priam, Pyrrhus s'élance le fer à la main, resplendissant sous l'armure d'Achille. Tel reparaît au jour, nourrie d'herbes malfaisantes, la couleuvre que le froid hiver retint long-temps sous terre engourdie et cachée ; maintenant elle a dépouillé sa robe vieillie, et brillante de jeunesse, traînant à terre les anneaux de sa queue, elle soulève son cou, se dresse au soleil, et fait vibrer son triple dard :

Ænéid., II. 471 sq. — Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,
Frigida sub terra tumidum quem terra tegebat ;
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventa,
Arduus ad solem et linguis micat ore trisulcis.

Ce n'est pas encore la dernière comparaison dont soit orné le récit. Nous en trouvons une

ib. 516. — pleine de grâce, dans sa brièveté, au vers 516. On voit Hécube et ses filles réfugiées auprès des autels, comme une troupe de colombes chassées par la noire tempête :

Hic Hecuba et natæ nequicquam altaria circum
Præcipites atra ceu tempestate columbæ, etc.

Enfin nous en retrouvons deux encore, l'une vingt vers plus haut que celle-ci, l'autre beaucoup plus loin. Dans la première les Grecs qui font irrup

On ne voit pas trop pourquoi l'ordre des comparaisons a été interverti. Cela oblige à cette explication.

tion dans le palais de Priam sont comparés à un fleuve débordé qui a rompu ses digues. La dernière nous montre la chute de Troie comme celle d'un grand frêne long-temps ébranlé par la hache, et qui s'abat enfin. Nous aurons occasion de les citer en les rapprochant des modèles qu'en avaient fourni à Virgile des auteurs plus anciens.

La plupart de ces comparaisons en effet sont empruntées à Homère. Pour la première, celle de Laocoon avec un taureau mugissant, Virgile a trouvé le trait principal dans l'Iliade. Hippodamas, blessé mortellement par Achille, rend l'âme en mugissant, comme mugit un taureau qu'une troupe de jeunes gens traîne autour de l'autel du Dieu d'Hélice.

Iliade, XX. 403

αὐτὰρ ὁ θυμὸν ἄϊσθε καὶ ἤρυγεν ὡς ὅτε ταῦρος
ἤρυγεν ἑλκόμενος Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα
κούρων ἑλκόντων.

C'est Virgile qui a ajouté cette circonstance de la blessure faite à l'animal par la hache mal assurée du sacrificateur. Il complète ainsi le tableau, et rend la scène plus animée.

Énée écoutant du haut de sa maison, comme le pasteur étonné au bruit de l'incendie ou de l'inondation, rappelle plusieurs passages d'Homère. Nous trouvons dans l'Iliade deux courtes descriptions de l'incendie d'une forêt; dans la première Homère ne songe

qu'à faire remarquer l'éclat que lui rappelle l'armée des Grecs s'avançant au combat sous de resplendissantes armures : " Quand le feu éblouissant embrase une immense forêt, sur le sommet d'une montagne, l'éclat de la flamme paraît au loin : ainsi, etc ".

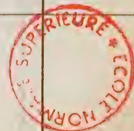
Iliade 11, 455 seq. Ἠΰτε πῦρ ἀΐδηλον ἐπιφλέγει ἄσπετον ὕλην
οὔρεος ἐν κορυφῇς, ἕκαθεν δέ τε φαίνεται αὐγή·
ὣς τῶν ἐρχομένων, etc.

L'autre a fourni davantage à l'imitation de Virgile. Homère veut peindre les Troyens tombant en foule sous les coups d'Agamemnon qui les poursuit, " quand l'horrible incendie envahit une forêt touffue, et que le vent qui tournoie porte partout la flamme, les arbustes détachés de leurs racines tombent, à mesure que le feu les atteint dans sa course ".

ibid. 11. 155 sq. Ὡς δ' ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ
πάντῃ τ' εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, οἱ δέ τε θάμνοι
πρόρριζοι πίπτουσιν, ἐπειγόμενοι πυρὸς ὁρμῇ·
ὣς ἄρ', etc.

ἐμπέσῃ ὕλῃ, c'est le *incidit in segetem* de Virgile. — *Furentibus austris* ne peint pas comme ces mots : πάντῃ τ' εἰλυφόων ἄνεμος φέρει. — Quant au reste de la comparaison, Virgile l'a omis ; il ne copie pas, il imite, et avec choix :

C'est encore pour peindre la valeur impétueuse



d'un guerrier qu'Homère prend pour comparaison un fleuve débordé : " Tel descend à grands flots dans la plaine un torrent venu des montagnes, qui, grossi par les pluies du ciel, emporte et des chênes arides et des pins, et va jeter dans la mer un noir limon. Tel Ajax, etc."

Iliade, XI. 492 Ὡς δ' ὁπότε πλήθων ποταμὸς πεδίον δὲ κάτεισιν
Χειμάῤῥους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρῳ,
Πολλὰς δὲ δρῦς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας
ἐσφέρεται, πολλὸν δέ τ' ἀφυσγετὸν εἰς ἅλα βάλλει

Les deux premiers vers sont presque traduits par celui de Virgile :

. . . . <u>rapidus montano flumine torrens</u> :

seulement, où Homère s'étend avec complaisance, Virgile resserre ; ce qu'il perd en richesse, il le regagne en fermeté et en précision : au lieu du détail que nous trouvons dans les vers cités, il dit ces seuls mots :

<u>Praecipitesque trahit silvas.</u>

Mais rarement il emprunte à un seul passage : ici, il a réuni des traits, ce <u>rapidus torrens</u>, cette idée des ouvrages des hommes que bouleverse le fleuve, qui ont pu venir d'une autre comparaison de l'<u>Iliade</u> au Cinquième Chant :

Le poète dit en parlant de Diomède :

Iliade, V 87. Θῦνε γὰρ ἂμ πεδίον, ποταμῷ πλήθοντι ἐοικὼς
Χειμάῤῥῳ, ὅστ' <u>ὦκα ῥέων</u> ἐκέδασσε γεφύρας·

τὸν δ' οὔτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμέναι ἰσχανόωσιν,
οὔτ' ἄρα ἕρκεα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων,
ἐλθόντ' ἐξαπίνης, ὅτ' ἐπιβρίσῃ Διὸς ὄμβρος·
πολλὰ δ' ὑπ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν.

" Il courait à travers la plaine semblable à un torrent débordé, qui, rapide en son cours, sème au loin les débris des ponts ; les plus solidement attachés sont impuissants à le contenir ; les digues ne peuvent en défendre les vertes campagnes ; sous ses efforts s'écroulent en grand nombre les beaux ouvrages de la forte jeunesse".

Enfin l'idée principale de la comparaison, celle du pasteur écoutant le tumulte lointain, elle est empruntée d'une comparaison du quatrième Chant de l'*Iliade*. Homère, comme après lui Virgile, voulait représenter le tumulte d'un engagement furieux entre les Grecs et les Troyens :

" Ainsi, dit-il, lorsque deux fleuves grossis par la tempête, précipitent ensemble dans un vallon leurs eaux rapides, et sortis d'une large source, se creusent un lit profond, de loin le berger, au milieu des montagnes, entend le fracas de leur chute"

Iliade, IV 452 Ὡς δ' ὅτε χείμαρροι ποταμοί, κατ' ὄρεσφι ῥέοντες,
ἐς μισγάγκειαν συμβάλλετον ὄβριμον ὕδωρ,
κρουνῶν ἐκ μεγάλων κοίλης ἔντοσθε χαράδρης·
τῶν δέ τε τηλόσε δοῦπον ἐν οὔρεσιν ἔκλυε ποιμήν.

Virgile a conservé le mouvement de la phrase ; il l'a même rendu plus sensible, car, suspendant la phrase au milieu du vers, il reprend :

Stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

On doit remarquer aussi que le berger, qui n'est dans Homère qu'un trait accessoire, est essentiel dans Virgile, chez qui les termes des comparaisons se correspondent plus rigoureusement ; c'est Enée lui-même qui ressemble à ce berger.

C'est encore dans Homère que nous trouvons les combattants furieux comparés à des loups : c'est une des comparaisons qui lui sont le plus familières ; nous n'en citerons qu'un exemple. Au onzième chant, les Troyens et les Grecs s'attaquent front à front ; et Homère nous dit :

. . . . οἱ δὲ, λύκοι, ὡς
θῦνον . . κ τ λ.

C'est la mesure même du vers de Virgile qui paraît calqué :

. . . . inde lupi ceu
. . . .
Vadimus.

Seulement Virgile développe et ajoute au tableau des traits qui le rendent plus vif et plus frappant.

Androgée, tombé au milieu des Troyens,

recule, comme un homme qui a marché sur un serpent ; ainsi fait Pâris au III.e Chant de l'Iliade, quand il voit en face de lui Agamemnon : " comme un homme marchant au milieu des broussailles, se rejette en arrière à la vue d'un serpent ; un tremblement s'empare de ses membres, il revient sur ses pas, et la pâleur couvre ses joues " etc...

Ὡς δ' ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη
Οὔρεος ἐν βήσσῃς ὑπό τε τρόμος ἔλλαβε γυῖα ;
ἂψ τ' ἀνεχώρησεν, ὦχρος δὲ μιν εἶλε παρείας.

La peinture n'est pas tout à fait la même dans les deux poètes : ici on ne fait qu'apercevoir le serpent, sans avoir mis le pied dessus ; il y a plus de crainte, peut-être, moins de surprise ; ce qui nous frappe surtout dans Homère, c'est la frayeur de celui qui fuit, dans Virgile, c'est le danger qu'il court ; le poète nous arrête sur ce trait :

Attollentem iras et cærula colla tumentem.

C'est ainsi que Virgile, lorsqu'il semble presque copier son modèle, sait s'approprier les choses qu'il imite par le caractère qu'il leur donne.

La comparaison de Pyrrhus avec un serpent est en partie empruntée à Homère. Hector, rejetant les prières de ses parents, est semblable à un serpent féroce qui, près de son repaire, attend l'approche de l'homme ; nourri d'herbes malfaisantes, la rage le

possède ; il jette de terribles regards en se roulant à l'entour de son repaire :

Iliade. XXII. 92 Ὡς δὲ δράκων ἐπὶ χειῇ ὀρέστερος ἄνδρα μένῃσιν
βεβρωκὼς κακὰ φάρμακ'· ἔδυ δέ τέ μιν χόλος αἰνός·
σμερδαλέον δὲ δέδορκεν, ἑλισσόμενος περὶ χειῇ

On retrouve le "mala gramina pastus" de Virgile, mais les traits qui achèvent la comparaison, c'est dans un poète d'Alexandrie qu'il les faut chercher. Virgile s'inspirait aussi des œuvres de cette école plus récente qu'Homère, et chez qui l'art était plus développé. Nicandre dans son poème intitulé Theriaca, parle du temps où le serpent dépouille ses écailles vieillies et desséchées, et au retour du printemps, se traînant hors de son repaire, supporte avec peine la lumière :

Nicandre (Theriaca) 31 59 Τῆμος ὅτ' ἀναλέον φολίδων ἀπεδύσατο γῆρας
Μῶλυς ἐπιστείχων, ὅτε φωλεὸν εἴαρι φεύγων
Ὄμμασιν ἀμβλώσσει...

La description de Nicandre est bien différente de celle d'Homère, et ne représente pas la même chose ; Virgile cependant a su allier dans ses vers des traits empruntés de l'une et de l'autre, et en y ajoutant quelque chose de lui-même, en faire un petit tableau plein de vérité et de vie.

On a reproché à Virgile d'avoir placé ces deux comparaisons empruntées du serpent, si près l'une de

l'autre, et si près de l'épisode de Laocoon, où les deux serpents de Ténédos jouent un si grand rôle ; elles ne sont séparées l'une de l'autre que par un espace d'environ 100 vers ; et la première vient 150 vers après la mort de Laocoon. C'est peut-être en effet occuper trop fréquemment l'esprit d'idées semblables, et l'ouvrage y perd quelque chose de sa variété.

Les deux dernières comparaisons sont séparées par une autre où Virgile encore se ressemble un peu trop à lui-même : c'est lors qu'il assimile le choc des Grecs et des Troyens à la lutte des vents sur la mer ; on est encore tout plein du souvenir de l'antre d'Eole au 1er livre (vers 81 et suivants).

Les Grecs se répandant dans les avenues du palais de Priam, comme un fleuve qui a rompu ses digues, nous rappellent les passages d'Homère que nous avons déjà rapportés (Iliade, IV, 452 V, 85 XI, 492) Enfin Troie, succombant aux efforts des ennemis, tombe comme un grand arbre frappé au pied par la hache des bucherons. Nous trouvons bien des choses semblables dans Homère. Au treizième chant de l'Iliade, il représente la chute d'un guerrier blessé à mort. Il tomba, dit le poëte, comme tombe un chêne, ou un peuplier blanc, ou un pin élevé, que des charpentiers ont coupé sur la montagne avec leurs haches fraîchement aiguisées, pour en construire un vaisseau :

Iliade, XIII, 389 — Ἤριπε δ' ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν, ἢ ἀχερωῒς,
ἠὲ πίτυς βλωθρή, τήν τ' οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες
ἐξέταμον πελέκεσσι νεήκεσι, νήϊον εἶναι.

Les mêmes vers se trouvent répétés mot pour mot dans
ib. XVI 482. — une circonstance semblable au seizième chant. La description est courte, ou plutôt presque nulle, la comparaison n'est guère qu'indiquée. Elle l'est aussi, et plus brièvement encore, dans un passage d'Hésiode :

Le puissant guerrier, malgré sa force, tombe, et s'abat comme s'abat un chêne, ou comme un rocher escarpé, frappé de la foudre de Jupiter, tombe noirci de ses feux.

Hésiode (Bouclier d'Hercule) (421) — . . . μέγα γὰρ σθένος ἔμπεσε φωτός.
Ἤριπε δ', ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν, ἢ ὅτε πέτρη
ἠλίβατος, πληγεῖσα Διὸς ψολόεντι κεραυνῷ.

Mais ailleurs Homère développe davantage :

" Simoïsius tombe dans la poussière, comme un peuplier, au tronc lisse, à la tête couronnée de feuillage, qui s'est élevé au fond d'une vallée, sur les bords d'un vaste étang, et qu'un constructeur de chars armé du fer à la sombre couleur a coupé pour former de son bois flexible la roue d'un char superbe ; l'arbre flétri demeure étendu sur la rive" :

Iliade. IV, 482 — . . . ὁ δ' ἐν κονίῃσι χαμαὶ πέσεν, αἴγειρος ὥς,
ἥ ῥά τ' ἐν εἱαμενῇ ἕλεος μεγάλοιο πεφύκει,
λείη, ἀτάρ τέ οἱ ὄζοι ἐπ' ἀκροτάτῃ πεφύασι·
τὴν μέν θ' ἁρματοπηγὸς ἀνὴρ αἴθωνι σιδήρῳ

ἐξέταμ', ὄφρα ἴτυν κάμψῃ περικαλλέϊ δίφρῳ·
ἡ μέν τ' ἀζομένη κεῖται ποταμοῖο παρ' ὄχθας.

Le terme de comparaison est le même ; mais les détails ne sont pas ceux qu'a montrés Virgile ; ce qu'il peint, c'est l'effort des bucherons, c'est la longue résistance de l'arbre qui tombe enfin. Il paraît s'être inspiré plutôt de quelques vers d'Apollonius de Rhodes dans ses Argonautiques. Un géant voulait empêcher les Argonautes d'aborder en Crète ; les enchantements de Médée le font périr après qu'il a résisté quelques moments : « Tel sur le sommet d'une montagne, un pin immense que les bûcherons, avec leurs haches tranchantes, ont laissé à demi coupé en quittant la forêt, la nuit, s'ébranle d'abord sous l'effort du vent, puis brisé par le pied, s'abat ; tel le géant se soutint quelque temps, élevé sur ses pieds infatigables ; mais enfin privé de force, il s'abattit avec un grand fracas. »

… ὥς τίς τ' ἐν ὄρεσσι πελωρίη ὑψόθι πεύκη,
τήν τε θοοῖς πελέκεσσι ἔθ' ἡμιπλῆγα λιπόντες
ὑλοτόμοι δρυμοῖο κατήλυθον· ἡ δ' ὑπὸ νυκτὶ
ῥιπῇσιν μὲν πρῶτα τινάσσεται, ὕστερον αὖτε
πρυμνόθεν ἐξεαγεῖσα κατήριπεν· ὣς ὅγε ποσσὶν
ἀκαμάτοις τεῖος μὲν ἐπισταδὸν ἠωρεῖτο·
ὕστερον αὖτ' ἀμενηνὸς ἀπείρονι κάππεσε δούπῳ.

Dans Homère, souvent un seul trait de ressem-

blance rapproche les deux termes de la comparaison; les circonstances ne se correspondent pas exactement et ne servent guère qu'à remettre sous les yeux dans son entier quelque scène de la nature. Ici on remarquera un art plus avancé, un soin plus attentif dans la composition du tableau, enfin une correspondance plus rigoureuse entre les termes. Nous le remarquerons mieux encore dans Virgile; mais si Virgile est allé plus loin que les autres, il n'est pas le premier, parmi les Latins, qui soit entré dans la voie. Aussi ne s'est-il pas contenté d'imiter Homère; en y mêlant des modèles plus récents, Hésiode, Apollonius de Rhodes, Nicandre; il est plein aussi des souvenirs des poëtes latins ses prédécesseurs; et si ses comparaisons procèdent presque toutes d'Homère, quelques-unes procèdent en même temps de Lucrèce et de Catulle. Nous en citerons particulièrement deux qui doivent quelque chose à Lucrèce; une qui a pu s'inspirer de Catulle.

Lucrèce décrit admirablement un fleuve débordé. Il veut donner une idée des phénomènes des vents, et pour cela, il les compare au cours des fleuves: " Leur cours n'est pas autre, quand ils portent au loin le ravage, que celui de l'eau fluide et paisible, devenue tout à coup un torrent qui déborde: il s'accroît des eaux de la pluie, qui descendent

à grand bruit des montagnes, emportant les débris des forêts et des arbres tout entiers; les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc subit des eaux qui affluent; tant est grande la force dont le fleuve, grossi par la pluie, les assaille; il renverse tout à grand bruit, il roule dans ses flots d'immenses rochers, et renverse tout ce qui s'oppose à son cours:

1. 281. Nec ratione fluunt alia, stragemque propagant,
Quam quum mollis aquæ fertur natura repente
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquaï,
Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquaï
Vim subitam tolerare: ita magno turbidus imbri
Molibus incurrit validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem; volvitque sub undis
Grandia saxa; ruit qua quidquid fluctibus obstat.

On remarque dans ces vers une analogie frappante avec la grande manière descriptive d'Homère; tout cela est admirablement disposé, admirablement suivi; seulement il y a un peu de diffusion: largis imbribus auget, et magno turbidus imbri sont des répétitions presque semblables de la même idée; vim subitam venientis aquaï, se trouve répété par incurrens validis cum viribus amnis; les traits sont un peu trop accumulés dans le tableau

il eût fallu resserrer tout cela pour le rendre plus précis ; c'est ce que fait Virgile : les Grecs se précipitent, et le palais de Priam est plein de soldats. Avec moins de violence un fleuve qui a rompu ses digues déborde en bouillonnant, surmonte et engloutit les masses qu'on lui oppose, gonflant ses eaux s'emporte sans frein à travers les champs et parcourant la plaine, entraîne dans son cours étables et troupeaux :

Non sic, aggeribus ruptis, quum spumeus amnis
Exiit, oppositas que evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, campos que per omnes
Cum stabulis armenta trahit.

En moins de quatre vers tout est dit, rien ne manque ; il n'a retranché que ce que l'imagination peut suppléer ; il profite ainsi et de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas, et la poésie s'enrichit du silence du poète.

Nous avons vu plus haut la peinture que fait Virgile de cette inondation que le berger entend du haut de son rocher ; elle est encore plus courte, elle n'a pas trois vers ; dans la même comparaison il décrit un incendie, et sur ce sujet encore nous trouvons quelques vers de Lucrèce. Il feint * que l'or et l'argent sont des matières fondues par l'incendie de grandes forêts, et qui se sont écoulées ainsi dans le sein de

* Ce ne sont pas ces incendies qui ont produit les métaux, mais selon Lucrèce, ils les ont mis en fusion, et les hommes ont appris de là à en faire autant.

la terre. Et de là naissent des traits qui ont de la grandeur, de la vivacité, de la vérité: « On découvrit les métaux après que l'ardeur de la flamme eut embrasé d'immenses forêts sur les hautes montagnes, soit que la foudre les eût frappées, soit que les hommes guerroyant au milieu des bois, eussent porté la flamme chez l'ennemi afin de l'épouvanter. . . . .

. . . .

Quelle qu'en fût la cause, l'embrâsement avec un bruit horrible, avait dévoré les forêts jusque dans la profondeur de leurs racines, et calciné la terre même...

VI, 1242 ... Æs atque aurum, ferrumque repertum est,
1251 sq. Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat
Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso,
Sive quod inter se bellum sylvestre gerentes,
Hostibus intulerant ignem formidinis ergo,
. . . .
... quæcunque est causa, flammeus ardor
Horribili sonitu sylvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni; etc.

Réduisez le luxe un peu surabondant de cette poésie, et vous aurez une peinture vraie, vive, précise, comme on en trouve dans Virgile. Pour lui, dans cette occasion, il a besoin d'être bref; l'incendie n'est qu'une partie d'un des membres d'une comparaison qui elle-même demande à ne pas être longue; aussi

il ne fait qu'indiquer, qu'énoncer le fait même de l'incendie, pour indiquer ensuite la vague terreur que ce bruit lointain éveille dans l'âme du berger. Le passage entier mérite d'être répété ici: c'est Énée qui parle:

Excutior somno, et summi fastigia tecti
Adscensu supero, atque arrectis auribus adsto.
In segetem veluti cum flamma, furentibus austris,
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas; stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

Avec de l'étude, on y reconnaît des traits empruntés; mais tous sont ramenés à l'unité d'un même tableau bien composé, où rien ne manque, mais où tout est réduit à une extrême précision. C'est là un progrès de Virgile sur Lucrèce; mais ce progrès Catulle l'avait déjà fait. Nous avons fait remarquer un peu plus haut, et l'on a vu dans un Cours précédent, comment les longues comparaisons homériques avaient été ramenées par les poëtes Alexandrins à une correspondance plus exacte entre les deux termes, à un plus grand art de composition. Catulle a continué ce qu'ils avaient commencé; Virgile a porté à la perfection l'art de ses devanciers. Virgile, à la fin de son second livre, compare la chute de Troie à celle d'un grand arbre. Nous avons vu

les mêmes images rendues avant lui par Homère et par Apollonius. Dans Homère (aux passages déjà cités, Iliade, XIII, 389; XVI, 482; IV, 482) la chute seule de l'arbre permet de le comparer au guerrier blessé dont il est l'image; toutes les circonstances que le poëte ajoute embellissent le tableau sans augmenter la ressemblance. Il n'en est plus de même dans Apollonius; cette résistance de l'arbre à-demi coupé, qui cède enfin aux efforts du vent, peignent tous les détails de la chute du géant, et toutes les circonstances se correspondent dans les deux termes de la comparaison. Ce sera la même chose dans Virgile, mais entre eux vient se placer Catulle. Il emploie la même comparaison de la chute d'un arbre, pour peindre celle du minotaure abattu par Thésée; et il y réunit les mérites d'Homère et de ses disciples, la grandeur de l'un, l'exactitude et l'art rigoureux des autres: Comme un chêne au sommet du Taurus, agitant ses branches comme autant de bras, ou comme un pin aux fruits coniques, à la suante écorce, dont un fougueux ouragan agite en tout sens le tronc pour l'arracher; l'arbre ébranlé dans ses racines s'incline et tombe, écrasant et près et loin tout ce qu'il rencontre: ainsi Thésée dompte et abat le monstre qui frappe en vain les airs de ses cornes:

Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum, aut conigeram sudanti cortice pinum,
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit: illa procul radicibus exturbata
Prona cadit, late que et cominus obvia frangens;
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequicquam vanis jactantem cornua ventis.

Noces de Thétis et Pélée, 105.

Tous les mots font image: Quatientem brachia répond à l'agitation du monstre qui se débat; en trois mots, le poëte décrit le pin avec une admirable précision: Conigeram sudanti cortice. Voilà pour le détail de l'expression; quant au récit même de la chute, il est plein de mouvement, il fait songer au chêne de Lafontaine, dont la chute est racontée avec tant de vivacité et tant de force:

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque là dans ses flancs
L'arbre tient bon, le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts

Nous arrivons enfin à Virgile, qui ne surpasse pas ses modèles, mais les renouvelle avec

infiniment d'adresse, et en compose un tableau qui est bien à lui, quoique les éléments en soient très vieux.
" Alors il me semble voir tout Ilion s'abîmer dans les flammes, et la ville de Neptune renversée jusque dans ses fondements. Tel on voit sur le sommet des montagnes, un orne antique entamé par le fer et les coups répétés de la hache, quand les paysans s'efforcent à l'envi de le déraciner; l'arbre long-temps menace ruine; son feuillage tremble, sa tête ébranlée chancelle, jusqu'au moment où, vaincu à la longue par tant de blessures, il fait entendre un suprême gémissement, s'arrache du sol et couvre les hauteurs de sa ruine."

Tum vero omne mihi visum considere in ignes
Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja;
Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Quum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim; illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat,
Vulneribus donec paulatim evicta, supremum
Eneid., II. 626 Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.

Ces mots ex imo verti amènent toute la comparaison; mais avec quel art elle est suivie! Comme on voit bien la chute progressive de ce chêne que les bûcherons ont tant de peine à abattre! En même temps tout est bien disposé: on aperçoit

d'abord la montagne, puis l'arbre qui se dresse majestueusement, puis les bûcherons, leurs efforts long-temps impuissants; les détails descriptifs, sans être trop multipliés, sont parfaitement vrais. Mais ici, dans la fin surtout, paraît un art nouveau d'animer, de passionner la nature; cet arbre, Virgile en fait une personne; il a le sentiment, la vie, la vie presqu'humaine: usque minatur; vulneribus evicta, congemuit; toutes ces expressions justifient cet éloge qu'Horace, dans les Dialogues des morts de Fénelon, donne à Virgile:

" Vous avez le talent d'embellir et de passionner toute la nature."

Nous ne saurions donc trop admirer le mérite de ces comparaisons que nous venons d'examiner si longuement; par ces images empruntées à la nature, le poète fait une heureuse diversion aux scènes de trouble et de guerre qui remplissent le récit; dans la bouche de Virgile ce serait parfait. Mais en peut-on dire autant quand c'est Enée qui parle? et l'emploi des comparaisons est-il alors aussi légitime? : C'est une critique que l'on a faite souvent. Heyne l'a exprimée au sujet de la comparaison d'Enée avec le berger écoutant le bruit de l'incendie ou de l'inondation; et Voltaire, au sujet de cette dernière que nous avons

?

Heyne (Enéide, II, 302-308)

citée. C'est Delille qui nous l'apprend. Nous aussi nous reconnaîtrons que ce n'est pas parfaitement naturel, il y a là un petit défaut de convenance. Mais il y a deux choses à répondre en faveur de Virgile. La première, c'est Heyne qui nous la suggère au passage que nous avons cité, c'est que le récit est long. Si Virgile a dit :

Et breviter Trojæ supremum audire laborem,

c'est une ruse du poète pour faire illusion sur l'étendue réelle du morceau. Il n'en est pas moins long pour cela, et il arrive que dans le cours de la narration on oublie insensiblement la personne du narrateur ; ce n'est pas comme sur la scène où la présence des personnages rappelle sans cesse à la vérité dramatique ; ici le poète se substitue insensiblement à lui, et peut bientôt parler en poète sans qu'on en soit choqué. Si après cela on trouve encore qu'il n'y a pas assez d'analogie entre le style et l'homme, ce qui nous reste à répondre est contenu dans le récit que fait Delille de l'objection de Voltaire : « J'étais, dit-il, à Ferney en 1774. Mr. de Voltaire me pressa beaucoup de lui lire de suite la traduction du deuxième et du quatrième livre de l'Enéide ; ce que je fis. Sa critique épargna les deux ou trois premières comparaisons qui se trouvent dans le récit d'Enée ;

mais, lorsqu'arriva celle où ce héros compare la superbe Troie tombant du faîte des grandeurs, à un arbre antique attaqué par les coups redoublés des bûcherons, succombant enfin et couvrant la montagne de sa ruine immense, il m'arrêta et me dit avec humeur : " Mais, Monsieur, est-il convenable qu'Enée emploie dans son récit des comparaisons qui ne conviennent que dans la bouche du poëte ? " Je lui répondis qu'Enée était né dans l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui est figuré, les allégories et les comparaisons ; j'ajoutai : " Un de nos plus grands poëtes a fait dire à Henri IV, en parlant de la mort de Joyeuse :

" Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Un sourire un peu embarrassé fut sa réponse." —

Louons donc, tout en remarquant le défaut de convenance, reconnaissons que c'est un défaut de grands poëtes, où Homère et Virgile sont tombés, et Voltaire à leur exemple ; et soyons indulgents en considération des beaux vers qu'il nous a valus ; si Virgile eût observé un peu mieux les convenances, que de beautés étaient perdues pour nous !

trop long.

Nous venons de voir certaines différences entre Homère et Virgile dans l'emploi et dans la forme des comparaisons ; ces différences peuvent s'étendre en général au style des deux poètes, et l'on ne peut faire mieux remarquer les qualités du style de Virgile qu'en le comparant à celui d'Homère. Virgile est élégant, harmonieux, varié, imitatif, pittoresque, et Homère partage avec lui toutes ces qualités. — Virgile y joint une admirable précision, précision qui date de Catulle, et finit à Virgile. Homère est plus naïf, plus abondant, il y a moins d'effort, plus d'abandon dans sa poésie ; malgré toutes les ressemblances de détails, ces caractères généraux du style les distinguent toujours. Pour examiner ce sujet en détail, il y aurait tout un travail à faire ; nous ne pouvons ici que renvoyer aux auteurs qui s'en sont occupés, tels que Macrobe, Scaliger, Heyne et Mr. Eichoff. Nous nous contenterons de cette observation générale que Virgile a pris ou retrouvé plusieurs des qualités, comme des idées d'Homère, pour y ajouter ensuite celles qui lui étaient propres.

inutile

On a renvoyé à ces auteurs au sujet des rapprochements dans lesquels on n'avait pas le temps d'entrer

oiseux

Mais le détail de l'expression, le style n'est pas toute la poésie. Si nous en venons à l'invention, à la matière même du poème, nous verrons qu'en cela Virgile doit très peu à Homère

dans le deuxième livre de l'*Enéide*; car l'*Iliade* s'arrête avant la chute de Troie. Si l'on en croyait Macrobe, ce second livre aurait très peu d'originalité; toute cette histoire de la prise de Troie, avec la ruse de Sinon et la mort de Laocoon, serait transcrite presque mot pour mot du poëte grec Pisandre, qui, dans un vaste ouvrage, embrassait tous les faits écoulés depuis les noces de Jupiter et de Junon jusqu'au temps où lui-même vivait; la guerre de Troie s'y trouvait nécessairement comprise. C'est ce qui est connu de tout le monde, suivant Macrobe, et même des enfants: " Ea ...... vulgo nota sunt ...... quod eversionem Trojæ ...... à Pisandro pene ad verbum transcripserit ...... hæc et talia, ut pueris decantata, prætereo. "

Macrobe (Saturnales) liv. V ch. 2

Ce que Macrobe affirme avec tant de confiance se trouve aujourd'hui contredit, et reconnu d'une manière à-peu-près certaine pour une erreur. Le poëte grec Pisandre, qui vivait probablement du temps de Solon, ne nous est connu que par une *Héracléide*, où n'a pu avoir place le second siége de Troie. Mais Macrobe paraît l'avoir confondu avec un autre Pisandre, contemporain d'Alexandre Sévère qui, dans son immense récit, avait copié exactement le deuxième livre de Virgile. Macrobe prenait ainsi la copie pour le modèle; à peu près

Macrob., loc. cit.

Voltaire (Siècle de Louis XIV) IIe part. chap. XXXII : Passage sur Corneille.

comme Voltaire prit certaine traduction espagnole du Cid, certaines imitations d'Héraclius pour les modèles qu'avait suivis Corneille.

Heyne (Enéid. liv. II) Excursus 1, 2, 4, 4 bis 5.

Si Virgile ne doit rien à Pisandre, n'a-t-il pas puisé à d'autres sources ? Sur ce point il est bon de consulter les Excursus de Heyne sur le second livre. Dans le premier particulièrement, il montre d'abord comment l'imagination grecque n'a pas cessé de travailler sur le siège de Troie, depuis que les chants d'Homère furent répandus en Grèce ; les poètes cycliques continuèrent l'œuvre, ou reprirent ce qui précédait la prise de Troie ; les lyriques en firent l'objet de leurs chants ; les tragiques y puisèrent à leur tour ; bientôt les historiens rappelèrent les mêmes faits dans leurs préambules, soit pour en tirer quelques conclusions historiques, comme Thucydide, soit pour faire remonter leur récit jusqu'à l'origine des choses, en commençant par la fable avant d'arriver à l'histoire. C'est ainsi que souvent nos chroniqueurs du Moyen-âge, et Grégoire de Tours à leur tête, commençaient à la création. Enfin les grammairiens s'emparèrent des poèmes sur la guerre de Troie, pour en faire le sujet de leurs recherches ; les rhéteurs pour y trouver des matières de déclamation ; les Sophistes pour donner à ces fables des interprétations

plus ou moins philosophiques. Virgile a pu profiter de tous ces travaux, roulant toujours autour des mêmes faits. Il a pu profiter aussi des nombreuses imitations qui en avaient été faites par les poètes latins ses devanciers. Heyne cite dix tragédies de Livius Andronicus, sept de Nævius, sept de Pacuvius, vingt-et-une d'Accius, douze d'Ennius, etc., qui toutes avaient pour principaux personnages ceux qui figurent dans la guerre de Troie. Mais il ne reste de tant d'ouvrages que quelques débris; nous avons également perdu les poëmes grecs qui ont pu fournir le plus à Virgile, nous sommes réduits à des conjectures sur la question de savoir ceux qu'il a imités. Nous nous bornerons à rapporter les noms que Heyne nous propose, après avoir compulsé les témoignages anciens. Ce sont: les Chants Cypriaques de Stasinus; la petite Iliade de Lesches, qui reprenait les faits où Homère les avait laissés; le poëme d'Arctinus intitulé Ἰλίου Πέρσις; un autre poëme du même nom appelé aussi Ἰλιουπερσία, dont l'auteur était le fameux Stésichore, lui qui soutient sur sa lyre le fardeau de l'épopée selon l'expression de Quintilien

Quintilien X, ch 1, §. 62.

" epici carminis onera lyra sustinens"; – enfin Euphorion, poète fort connu et fort imité de Virgile. Il ajoute de nombreuses tragédies sur le siège de

Troie, dont deux de Sophocle intitulées l'une Sinon, l'autre Laocoon. Mais il insiste surtout sur celles d'Euripide. Nous avons vu déjà, ou cru voir dans Virgile quelques imitations de l'Hécube d'Euripide et de ses Troyennes : le plan de ces deux pièces a quelque rapport avec celui même du deuxième livre de l'Enéide.

Peut-être pourrait-on encore allonger cette longue énumération. Mais si nombreux que soient les éléments mis en œuvre dans la composition de l'Enéide, il en est résulté un monument achevé d'une belle unité et sans disparates, où les emprunts ne paraissent plus, fondus qu'ils sont dans l'ensemble du poëme : Virgile se les est appropriés, il en a fait une œuvre qui est tout à fait sienne ; et c'est là ce qui fait sa gloire.

Il ne nous reste plus après cet examen, qu'à en faire, si j'ose parler ainsi, la contre-épreuve, et après avoir considéré les mérites de Virgile en eux-mêmes, à le faire comprendre d'une autre manière, en observant ce qu'en ont tiré ses faibles et trop dociles imitateurs.

On a moins emprunté au second livre qu'au premier, et d'ordinaire avec moins de bonheur encore. Stace se présente en première ligne ; lui qui écrivait ce vers au sujet de l'Enéide :

Sed longe sequere et vestigia semper adora,
il imite plus que tous les autres. Au commencement du Ve livre de sa *Thébaïde*, Adraste, après que son armée s'est désaltérée au fleuve que lui a indiqué Hypsipyle, lui demande de dire qui elle est, à quelle famille, à quelle patrie elle appartient. Alors la Lemnienne soupire, s'arrête un instant les larmes aux yeux, puis commence à peu près comme Énée au second livre : "Prince, vous m'ordonnez de rouvrir d'horribles blessures" :

Thébaïde, V, 28 sq.

Ingemuit
Lemnias orsa refert : " immania vulnera, rector,
Integrare jubes ".

Combien cela est moins naturel que le vers de Virgile :
Infandum, regina, jubes renovare dolorem !

Quelle emphase dans cet *immania vulnera* ! On sent un effort pour grossir les objets le plus possible ; c'est bien là le *magnum hiatus* dont parle Horace.

Hypsipyle continue par des expressions d'un désordre affecté : " et les Furies, et Lemnos :

ibid. V. 30.

. . . . . *Furias, et Lemnon* . . . .
La suite n'est pas moins obscure : " et des armes introduites dans le secret du lit conjugal, et les maris combattus avec un glaive dont on eût dû

rougir ...

Thébaïd., V. 30 sq. . . . . et arctis
Arma inserta toris, debellatosque pudendo
Ense mares.

Elle veut parler des femmes de Lemnos, qui, conjurées ensemble, immolèrent leurs maris dans une nuit. Mais ce sont là de véritables énigmes que l'on excuserait à peine si, comme dans l'Enéide, les auditeurs connaissaient déjà les principaux événements. Elle s'écrie un peu plus bas: "O nuit! O mon père!"

Ibid. 33 . . . . O nox!
O pater!

Elle venait de dire que le spectacle du crime se représentait à ses yeux, que la vengeance glaçait son cœur d'effroi:

Ibid. 32. . . . . . redit ecce nefas, et frigida cordi
Eumenis.

Enfin: "pourquoi, dit-elle, chercher à mes malheurs un long exorde?"

Ibid. 36. ... Quid longa malis exordia necto?

Le poète se condamne lui-même; car cet exorde doit paraître bien long à Adraste qui n'en devine pas le sens: "Mais vous, ajoute-t-elle, la guerre vous appelle:

Ibid. 37. Et vos arma vocant, etc ...

Que tout cela est loin de la simplicité et de la clarté des calmes et graves paroles d'Enée :

Eneid. II, 3. *Infandum, regina, jubes renovare dolorem,*
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danaï, ...

ibid. 8 . . . . *nox humida cœlo*
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.
. . . .

ibid. 12 *Quanquam animus meminisse horret, luctuque*
refugit,

Et ailleurs, cette exclamation si bien amenée, si bien sentie !

ibid. 241. *O patria ! O Divum domus Ilium !* ...

Silius Italicus, au deuxième livre de sa *Guerre punique*, s'est souvenu d'un autre passage. Les Sagontins, assiégés, sont poussés à brûler leur ville par un prodige qui rappelle faiblement l'épisode de Laocoon : ils voient s'élancer du fond d'un tombeau et fuir vers la mer un serpent azuré et tacheté d'or :

Guerres Puniques. II, 584 *Cœruleus maculis auro squalentibus anguis.*

Ce sont des expressions de Virgile retournées, mais d'une manière malheureuse ; cette uniformité de tournure : *Cœruleus maculis*, et, *maculis squalentibus auro*, est loin d'être élégante. Virgile avait montré au Cinquième livre un serpent :

Cœruleæ cui terga notæ, maculosus et auro.

Virgile nous avait peint les deux serpents de Ténédos :

Enéid., 11 — 210. *Ardentes oculos suffecti sanguine et igni* :

Vers très pittoresque et en même temps très précis. Silius dit du sien par une faible imitation : " Ses yeux étincelaient d'une flamme sanglante" :

Guerres Puniques, 11, 585 — *Ignea sanguineâ radiabant lumina flammâ*.

C'est bien moins net et plus insaisissable.

Enfin Virgile disait :

Enéid., 11 — 211 — *Sibila lambebant linguis vibrantibus ora*,

ce qui peignait admirablement ce mouvement de la langue des serpents : Silius emprunte une partie des mots et les retourne, mais en ôtant au vers sa vérité ; il ne représente plus, il énonce seulement :

Guerres Puniques, 11 — 586. *Ora que vibranti stridebant sibila linguâ*.

" Le reptile, roulant ses anneaux autour de la foule effrayée, traverse la ville, et se glisse avec agilité au bas des murs ; il semble fuir, gagne le rivage voisin, et court se plonger dans les flots de la mer écumante :"

Isque inter trepidos cœtus mediamque per urbem
Volvitur, et muris propere delabitur altis,
Ac similis profugo vicina ad littora tendit,
Ibid. — 287 sq. *Spumantisque freti præceps immergitur undis.*

Cette fiction est bien moins intéressante et a bien moins de caractère que celle de Laocoon ; il faut beaucoup plus d'imagination aux Sagontins pour y trouver

le sens qu'ils y trouvent ; c'est à dire que les mânes quittent la ville près de périr, et qu'ils n'ont plus rien à espérer de la résistance. Les vers, nous l'avons vu, ne sont ni sans correction ni sans une certaine élégance ; mais ils sont écrasés par le souvenir du modèle qu'ils imitent.

Le même poète, dans un autre passage, donne plus carrière à son imagination. C'est quand il peint le serpent de Bagrada ; ce sont les mêmes traits qui sont répétés, mais plus librement. Excité par le hennissement des chevaux, le serpent se roule hors de son antre, et de sa gueule fumante exhale en sifflant des vapeurs infernales. Un feu effrayant étincelle dans ses yeux . . . . . Sa triple langue qu'il darde brille dans l'air et le sillonne en s'agitant :

Guerres Puniques, VI, 140.

Excitus hinnitu serpens evolvitur antro,
Et Stygios aestus fumanti exsibilat ore.
Terribilis gemino de lumine fulgurat ignis
. . . .
. . . . trifido vibrata per auras
Lingua micat motu, atque adsultans aethera lambit.

?

Ces derniers vers, un peu difficiles, ne peuvent se traduire exactement. On y reconnaît les mêmes traits que nous avons déjà vus dans l'autre description. Mais ici paraît une exagération choquante, et qui dépasse la nature d'une manière trop démesurée. C'est un serpent qui dévore des lions, qui traversant le fleuve Bagrada,

a déjà la tête sur une rive, quand la queue traîne encore sur l'autre; un serpent dont la crête domine les arbres les plus élevés de la forêt:

At nemus adrectae et procera cacumina saltus
Exsuperant cristae.

Il n'est pas étonnant qu'imaginant un tel monstre, il emploie à le combattre toute l'armée de Régulus. Jamais Virgile n'est tombé dans de pareils excès; ses serpents de Ténédos passent de beaucoup la nature, mais ils conservent néanmoins avec elle une certaine proportion. L'exagération est le caractère de toutes ces réminiscences de Virgile, on croit ainsi le renouveler; mais la comparaison de ces copies, fausses à force de vouloir être grandes, est propre à faire ressortir la vérité du modèle.

La même exagération est peut-être plus choquante dans Stace, au livre V de sa Thébaïde. Tandis qu'Hypsipyle raconte son histoire à Adraste, elle a déposé sur l'herbe l'enfant qu'elle nourrissait, Archémore; là il est frappé par la queue d'un immense serpent et meurt. Pour faire ainsi périr un enfant, Stace n'a pas jugé qu'un serpent comme ceux de Ténédos fût assez fort et assez grand, il enchérit sur Virgile: " Déroulant ses plis, il se traîne immense, et laisse encore derrière de longs anneaux (mot à mot " se traîne immense et se laisse encore immense derrière son dos")

Thébaïde V,	506	tractu que soluto Immanem sese vehit, ac post terga relinquit.
		Ensuite viennent toujours les mêmes traits que Virgile a rassemblés le premier, et qui ne se séparent plus: des yeux étincelants, un dard qui s'agite en sifflant, enfin des cornes
	?	
ibid.	508	Livida fax oculis: tumidi stat in ore veneni Spuma virens, ter lingua vibrat, terna agmina adunci Dentis, et auratae crudelis gloria frontis Prominet.
		Mais voici l'exagération déraisonnable:
ibid.	513.	Nunc ille Dei circumdare templa, Orbe vago labens; miserae nunc robora silvae Atterit, et vastas tenuat complexibus ornos
		Ce n'est pas tout: souvent s'étendant sur les fleuves, il forme comme une digue entre les deux rives qu'il touche à la fois, et les flots fendus par ses écailles bouillonnent contre ses flancs."
ibid.	515.	Saepe super fluvios geminae jacet aggere ripae Continuus, squamis que incisus adaestuat amnis.
		Cela ne suffit pas encore à Stace; il faut pour achever qu'il compare son serpent à celui dont les replis se déploient dans le ciel, ou au monstre Python, qui, percé par Apollon de cent blessures, emportait une forêt de dards.

Thébaïde, V, 529 Quantus ab Arctois discriminat aethera plaustris
Anguis ad usque Notos, alienum que exit in orbem,
Quantus et ille sacri spiris intorta movebat
Cornua Parnassi, donec tibi, Delie, finus,
Vexit arundineam centeno vulnere silvam.

Est-il rien de plus ampoulé, et tout cela pour quelque chose de si simple! Aussi a-t-il raison de s'écrier:

Ibid. 534. Quis tibi, parve, Deus tam magni pondera fati
Sorte dedit? ...

Après avoir fait la part du blâme, il faut aussi accorder à Stace quelque éloge. Ses pensées, tout-exagérées qu'elles sont, ne laissent pas d'être exprimées d'une manière assez ingénieuse; il y a même dans le reste de la description quelques heureux détails: "Maintenant que par l'ordre de Bacchus toute la terre est haletante de chaleur, ... le monstre plus terrible encore .... se roule dans les vallées qu'ont désertées les fleuves; tourmenté, tantôt, la tête renversée, il pompe l'air humide, tantôt, rasant les plaines qui gémissent sous son poids; il s'attache à la terre, cherchant si les gazons verts n'auraient pas quelques sucs humides; les herbes atteintes de sa brûlante haleine, partout où il porte sa tête, tombent flétries, et ses sifflements portent la mort dans les campagnes."

Thebaid., V. 518

Sed nunc Ogygii jussis quando omnis anhela
Terra Dei, ...
Saevior . . . .
Volvitur, et vacuis fluviorum in vallibus errat
Incertus que sui, liquidum nunc aera lambit
Ore supinato, nunc arva gementia radens,
Pronus adhaeret humo, si quid viridantia sudent
Gramina : percussae calidis afflatibus herbae,
Qua tulit ora, cadunt, moritur que ad sibila
- campus.

Avec plus de mauvais goût, Valérius Flaccus ne présente pas moins d'exagération. Il veut peindre un monstre que tue Hercule pour délivrer Hésione, comme Persée délivra Andromède. Nous trouvons d'abord les yeux étincelants et le triple dard qui ne peuvent manquer, mais le tout rendu par des expressions recherchées et accumulées les unes sur les autres :

Cujus stellantia glauca
Lumine nube tremunt, atque ordine curva trisulco
Fulmineus quatit ora fragor.

Quelle exagération dans ce dernier vers ! Il se rencontre pourtant au milieu de tout cela quelques beautés poétiques, comme ce détail :

pontus
Prosequitur lateri assultans

Mais le poëte ajoute : il est poussé sur le rivage

troublé, par sa propre tempête, par la tempête que lui-même soulève :

trepidisque ruentem
Littoribus sua cogit hiems.

C'est d'un bien mauvais goût. Voici qui ne vaut pas mieux :

Non fluctibus æquis
Nubiferi venit unda Noti, non Africus alto
Cautus arat, etc.

De telles exagérations rebutent le lecteur qu'elles veulent intéresser par la nouveauté. On y voit une sorte d'impuissance d'atteindre à l'idéal excessif que ces auteurs se proposent, et qu'ils cherchent en dehors des limites où s'est tenu Virgile.

Il avait été dit seulement qu'Ovide, dans les deux descriptions citées, avait été plus conforme au goût de Virgile duquel il était plus voisin.

Ce que l'on dit ici de son originalité, de son naturel, est un peu contestable.

Ovide, contemporain de Virgile, s'en rapproche davantage par le naturel de l'expression, mais il tombe déjà dans l'exagération démesurée. Du moins, il a plus d'originalité, il ne copie pas. C'est ce que l'on peut remarquer au III.e livre des Métamorphoses, quand il décrit le serpent combattu par Cadmus ; nous nous bornerons à citer les vers :

Metamorp. III., 32 sq.

Martius anguis erat, cristis præsignis et auro.
Igne micant oculi ; corpus tumet omne veneno ;
Tresque vibrant linguæ, triplici stant ordine dentes
. . . .

longum caput extulit antro
Cœruleus serpens, horrendaque sibila misit.

. . . .

Ille volubilibus squamosos nexibus orbes
Torquet et immensos saltu sinuatur in arcus;
At media plus parte leves erectus in auras
Despicit omne nemus, tantoque est corpore quanto
Si totum spectes, geminos qui separat Arctos.

On peut comparer aussi la description du monstre qui gardait Andromède, et que tua Persée. Mais nous avons une imitation plus curieuse. Pétrone, dans son Satyricon, fait donner à un de ses personnages, par le déclamateur Eumolpus l'explication d'un tableau représentant la prise de Troie. Il reprend en abrégé le récit de Virgile, et le travestit par des expressions recherchées, pleines d'antithèses et de mauvais goût, qui nous font goûter avec plus de bonheur la simplicité de l'original:

Métamorph. IV. 714 sq.

mauvaise transition

Pétrone, Ch. LXXXIX, ed. d'Amsterdam, 1669, p. 324. vers 5 sq.

Scissaque in molem cadunt
Robora minacem quae figurarent equum.
Aperitur ingens claustrum, et obducti specus
Qui castra caperent.

Voilà déjà de quoi donner une idée du style de tout ce morceau: « Là, dit-il, se cache le courage irrité par dix ans de combat. Le poids-

des Grecs charge les profondeurs du cheval, et ils se cachent dans leur vœu (c'est à dire dans ce qui était l'accomplissement d'un vœu.):

Pétrone, ibid. 8.

Huc decenni prœlio
Irata virtus abditur, stipant graves
Equi recessus Danaï, et in voto latent.

Laocoon accourant du haut de la citadelle pour s'opposer à l'imprudence des Troyens, est ainsi rappelé:

Ibid. 19

Crinem solutus, omne Laocoon replet
Clamore vulgus; mox reducta cuspide
Uterum notavit: fata sed tardant manus,
Ictus que resilit, et dolis addit fidem.

Voilà bien de la recherche et des antithèses: ce qui suit est encore plus incroyable. Laocoon frappe une seconde fois le cheval; alors "les guerriers captifs frémissent au dedans; et tandis qu'ils murmurent, la masse de bois soupire d'une crainte étrangère:

Ibid. 24.

fremit
Captiva pubes intus, et dum murmurat
Roborea moles spirat alieno metu.

Ainsi allait cette jeunesse captive, tandis qu'elle prend Troie:

Ibid. 27.

Ibat juventas capta, dum Trojam capit.

Puis vient l'épisode de Laocoon: on voit

venir les serpents de Ténédos. Virgile avait dit :

Ænead., II 206 sq.

Pectora quorum inter fluctus arrecta, jubæque
Sanguineæ exsuperant undas ; pars cetera pontum
Pone legit, sinuatque immensa volumine terga.
Fit sonitus spumante salo. Jamque arva tenebant,
Ardentes oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.

Comme tout ce tableau est vivant ! On les voit, on les suit ; tout est précis et tout est animé, mais en même temps tout est simple. Voici comment Pétrone, ou plutot Eumolpus travestit ce passage :

" Nous nous retournons : deux serpents avec leurs anneaux accouplés poussent les flots vers les rochers du rivage ; leur poitrine gonflée, comme des vaisseaux de haut bord, fait bouillonner l'eau sur leurs flancs ; leurs queues font retentir la mer ; leurs crinières qui se dégagent des flots sont d'accord avec leurs yeux, dont l'éclat, semblable à celui de la foudre enflamme les eaux, leurs sifflements font trembler les ondes" :

Pétrone, p. 328, loc. cit. vers 35.

Respicimus angues orbibus geminis ferunt
Ad saxa fluctus : tumida quorum pectora,
Rates ut altæ, lateribus spumas agunt :
Dant caudæ sonitum : liberæ ponto jubæ
Consentiunt luminibus, fulmineum jubar
Incendit æquor, sibilisque undæ tremunt.

Enfin, pour ne citer que ce qu'il y a de pl

saillant, Eumolpus termine le récit de la mort de Laocoon par ce vers :

Pétrone. loc. cit 51. Jacet sacerdos inter aras victima.

Qu'il y ait quelquefois dans ces vers de l'élégance et de l'énergie, on ne peut le nier ; mais c'est bien compensé par l'affectation et le mauvais goût ; cela ressemble plus au style de Sénèque le tragique qu'à celui de Virgile. Il est probable que Pétrone a voulu dans ce morceau se moquer des poëtes de son temps, et donner une idée de leur style et de leur esprit.

Nous citerons encore deux imitations bien froides de passages bien éloquents ; elles sont toutes les deux de Stace. On se rappelle comment Enée, à la vue de Priam rendant le dernier soupir, se souvient tout à coup de son père qui a le même âge.

Eneid., II, 560. Subiit cari genitoris imago.

Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi

Vitam exhalantem.

Hypsipyle, de même : " Voyant Alcimède portant à la main la tête de son père, qui murmurait encore, à la vue de son épée à peine teinte de sang, mes cheveux, dit-elle, se dressèrent, un cruel frisson pénétra mes entrailles, je croyais voir mon père Thoas, il me semblait que cette main criminelle était la mienne ; aussitôt, hors de moi, je cours

au palais de mon père", etc :

Thebaid., 236 sq. *Ut vero Alcimeden etiam num in vulnere truncos*
Terre patris vultus, et egentem sanguinis ensem
Conspexi, riguere comae, atque in viscera saevus
Horror iit : meus ille Thoas, mea dira videri
Dextra mihi : extemplo thalamis turbata paternis
Inferor...

Un peu plus loin, Bacchus apparaît à ce même Thoas dont il est le père, pour le sauver; mais alors Bacchus, nous dit le poëte, n'avait plus les tempes chargées de guirlandes, ni les cheveux entrelacés de grappes vermeilles; il avait le front sombre, et ses yeux versaient des pleurs indignes d'un Dieu :

ibid. v 265 sq. *Non ille quidem turgentia sertis*
Tempora, nec flava crinem distinxerat uva;
Nubilus, indignumque oculis liquentibus imbrem

On découvre un souvenir du *Quantum mutatus ab illo*, de Virgile; mais l'imitation fait souvenir tristement du modèle; et c'est nous, à notre tour, qui, retrouvant Virgile flétri, mutilé dans les œuvres malheureuses de ses imitateurs, sommes tentés de nous écrier :

Quantum mutatus ab illo !

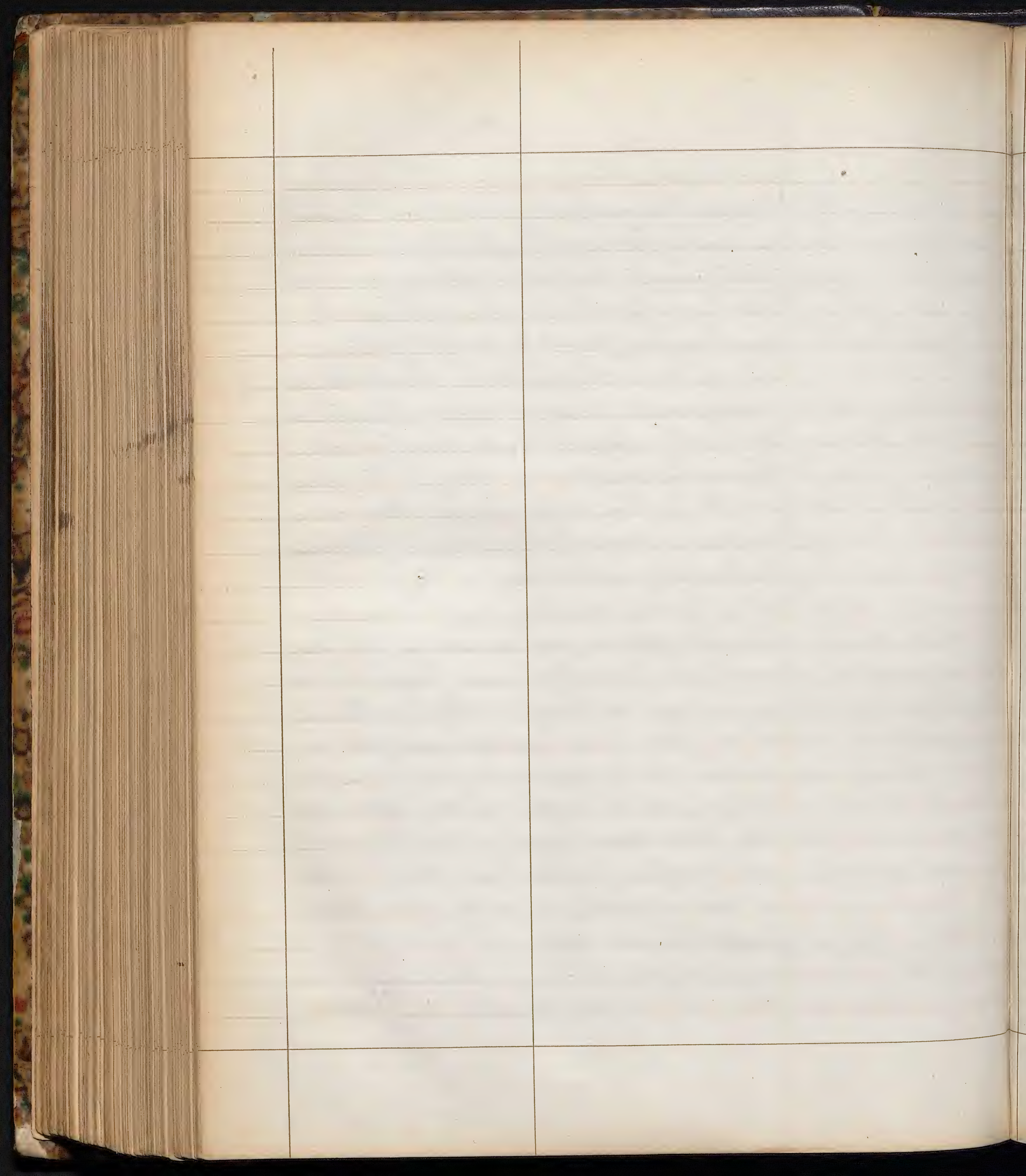
Mais, pour nous consoler de ce triste spectacle, nous trouvons dans les temps qui ont suivi Virgile

une imitation digne de lui, et qui n'a pas cessé d'attirer l'admiration. Ce n'est point la poésie qui nous l'offre ; après Virgile elle ne pouvait que pâlir ; mais la sculpture a voulu représenter aux yeux la mort de Laocoon et de ses enfants, telle que l'avaient peinte les vers de Virgile ; et elle y a admirablement réussi. C'était ainsi qu'il était permis de s'inspirer des souvenirs du poëte sans être un vil plagiaire ; imiter ainsi, c'est créer. On a voulu contester que ce groupe lui fût postérieur et qu'il fût d'un artiste romain. Mais Lessing, dans un ouvrage qui a pour objet de déterminer les limites des arts du dessin et de la poésie, et dont le titre est Laocoon, démontre que les auteurs grecs que nous connaissons, ne rapportaient pas l'épisode de Laocoon comme Virgile l'a imaginé. Quant au Pisandre allégué par Macrobe, et dont Lessing admet l'existence, nous avons vu plus haut qu'il ne peut avoir guidé le sculpteur. C'est donc bien à Virgile que nous devons rapporter la gloire d'avoir inspiré ce chef-d'œuvre ; et si c'en est une d'avoir laissé peu à faire après lui dans la poésie, c'en est une aussi d'avoir fécondé les autres arts.

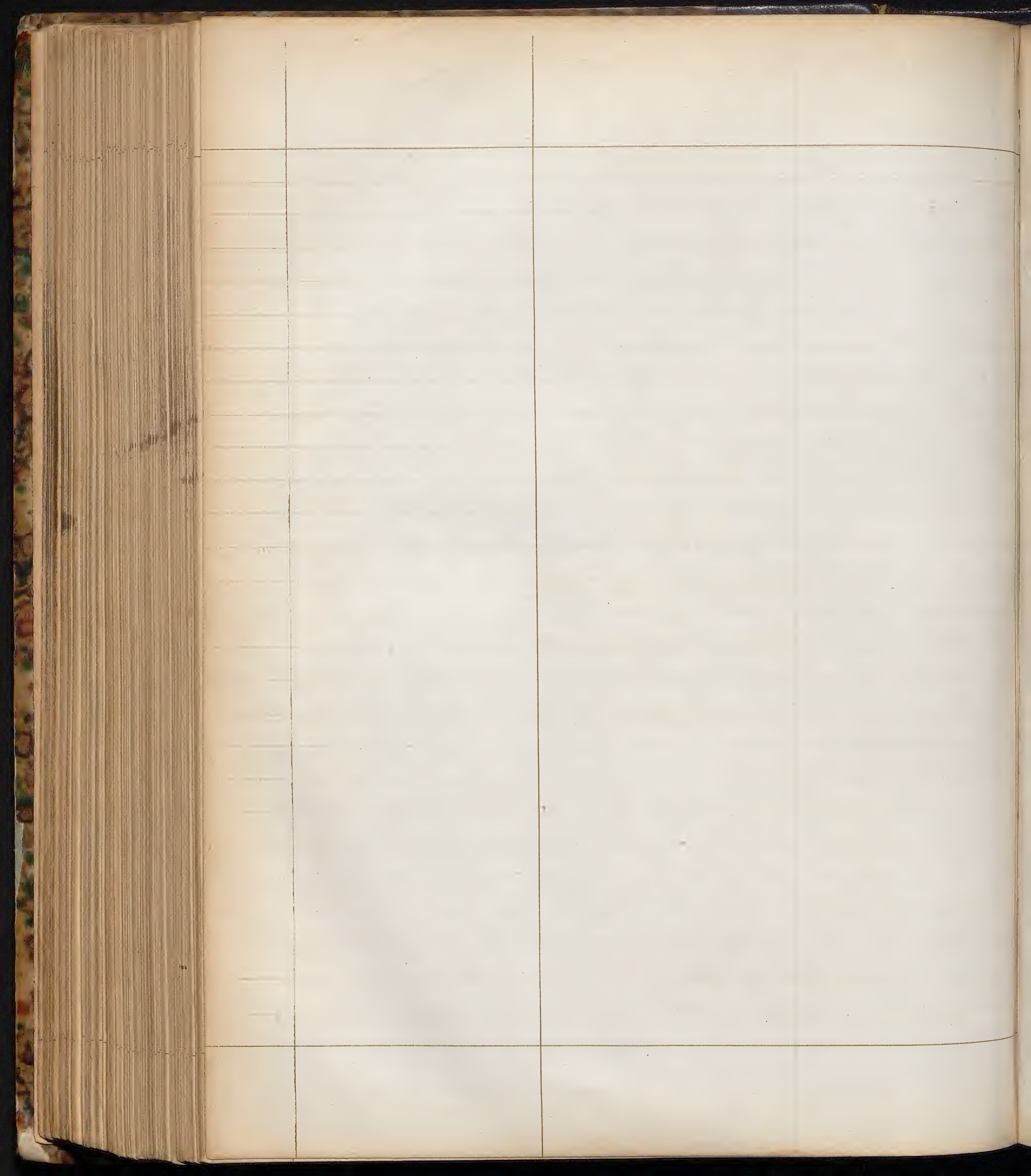
Gaultier de Claubry.

2 On ne donne pas une idée nette du livre de Lessing. Il y fait voir que le sculpteur, traitant un sujet déjà traité par Virgile, s'est écarté en bien des choses du modèle, d'après des convenances qui étaient celles de son art. Il conclut du parallèle et de beaucoup d'autres qu'il y joint, que les procédés de la poésie et ceux des arts du dessin ne sont pas si semblables que le pensent ceux qui donnent un sens si général et si absolu au mot d'Horace ut pictura, poesis.

Cet ouvrage a dû être rappelé comme un frappant commentaire du morceau de Virgile. 1.







14e Leçon.

3e Livre.

Début.

Récit du voyage d'Enée.

Suite et unité du récit.

14e Leçon.

3e Livre – Début – Récit du voyage d'Enée – Suite et unité du récit.

rédaction faite avec soin et généralement exacte. Elle laisse quelquefois à désirer pour la propriété, la justesse et la rapidité de l'expression. Avec plus de précision, en serrant davantage les idées, on eût pu éviter d'assez nombreuses répétitions. Il faut tâcher de ne dire les choses qu'une fois, et alors du mieux que l'on peut. Cela est difficile en parlant, mais se peut toujours, et se doit, en écrivant.

Passons, non sans quelque regret pour bien des sujets d'étude que nous sommes forcés d'omettre, des deux premiers livres de l'Enéide au troisième.

Dans une composition épique bien ordonnée, chaque livre, outre son rapport avec l'unité générale du poème, doit avoir son unité particulière. Ce mérite ne manque pas aux deux premiers chants : l'un nous montre Enée jeté par la tempête sur les côtes d'Afrique et accueilli avec bienveillance par la reine de Carthage, l'autre nous le fait voir racontant à cette même Didon ce qu'il a vu, ce qu'il a fait dans les derniers jours de Troie. Le récit de ses propres voyages pendant sept ans, depuis le moment où il a fui par l'ordre des Dieux le rivage de sa patrie détruite, forme le sujet du troisième livre, qui se détache ainsi des deux premiers. Les vers qui commencent ce livre font très bien ressortir l'unité et l'intérêt du sujet qu'y a traité Virgile :

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja,
Diversa exilia et desertas quærere terras

Auguriis agimur Divum; classemque sub ipsa
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ,
Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur;
Contrahimusque viros. Vix prima inceperat æstas,
Et pater Anchises dare fatis vela jubebat;
Littora tum patriæ lacrymans portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit. Feror exsul in altum
Cum sociis natoque, Penatibus et magnis Dis.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem...
Chacun a remarqué la tristesse grave de ce début et saisi le beau contraste des expressions magnifiques qui rappellent la précédente grandeur de Troie avec celles qui peignent son état présent.
... Et omnis humo fumat Neptunia Troja;
Ce vers nous fait ressouvenir d'une expression très énergique que nous avons rencontrée dans le second livre, lorsqu'Enée apercevant les figures terribles et les puissances de l'Olympe déchaînées contre sa malheureuse patrie, dit qu'il lui sembla voir alors Ilion entier s'abîmer dans les flammes, et s'écrouler de fond en comble la ville de Neptune :

vers 625. . . . . et ex imo verti Neptunia Troja.

Servius interprète ces mots : omnis humo fumat en les traduisant ainsi : ab humo, funditus eversa. C'est du sein de la terre que sort cette fumée qui co

-sume les dernières ruines de Troie.

Tout est à remarquer chez Virgile: rien n'est indifférent dans le travail de son style. Les vers:

. . . . cecidit que superbum
Ilium, et omnis humo fumat . . . .

nous offrent un changement de temps auquel il faut s'arrêter. Peut-être devons-nous y voir un exemple de ce souci continuel de la variété des tours, qui est un des secrets de son art, ou la marque d'une observation délicate de la vérité des choses, que le poète met sous nos yeux, et dont l'une dure encore, tandis que l'autre n'est déjà plus. Quand Troie a disparu, il reste cette fumée qui s'échappe du sein de ses derniers débris.

On peut rapprocher: Immeritam visum superis de ce vers du second livre: Dis aliter visum. Nous y retrouvons ce double sentiment qui nous frappait dans les mots si elliptiques de Virgile, le sentiment de l'indignation humaine à la vue de l'injustice apparente des Dieux, et celui de la résignation à leur volonté. Dans ces courtes paroles: Dis aliter visum, l'un des deux traits est sous entendu, mais l'esprit le supplée forcément; la concision ne fait qu'ajouter à l'énergie de la pensée.

Deux vers plus bas, nous rencontrons des mots

qui méritent de fixer l'attention. Par diversa exsilia il faut entendre, avec tous les bons interprètes, un exil au delà des mers, dans une toute autre région que celle que les Troyens avaient occupée jusqu'ici. Desertas terras, est une expression qui a embarrassé les commentateurs. Les uns ont proposé de remplacer desertas par diversas; les autres par decretas, d'autres enfin par extremas. Mais ces changements ne sont pas nécessaires. Le mot desertas forme un contraste touchant avec les expressions qui ont commencé le troisième livre: Superbum Ilium; Neptunia Troja; il rend d'une façon naturelle la tristesse des commencements de l'exil. A l'époque où nous reporte le début du récit, Enée n'a d'autre révélation, que celle de Créüse:

Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum:
Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
(2e livre, v. 780) Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.

Il a semblé à quelques interprètes que arva opima étaient un peu en contradiction avec desertas terras; par un scrupule trop consciencieux, ils ont cherché à modifier le texte de Virgile. Mais on peut leur répondre que ces paroles de Créüse, dans une circonstance aussi vive, n'ont pas produit sur l'esprit d'Enée une impression assez forte pour qu'il en ait saisi de suite toute la portée et la valeur. Nous reviendrons un peu plus tard sur cette

prédiction, beaucoup plus claire et plus précise pour nous qu'elle ne pouvait l'être pour les Troyens. Tant de prodiges par lesquels s'est manifestée la volonté des Dieux et que rappellent ces simples mots Auguriis Divum; ce miracle de la flamme effleurant mollement les cheveux d'Ascagne, et se jouant autour de ses tempes, celui de l'étoile glissant du ciel à travers les ombres, traînant après elle un long sillon de lumière et remplissant au loin les lieux d'alentour d'une vapeur de soufre; toutes ces images étonnantes et peut-être aussi d'autres oracles que le poète ne juge pas à propos de rappeler, avaient dû jeter quelque trouble dans l'âme d'Énée et ne pas lui laisser le loisir d'apercevoir la portée de ces paroles: arva opima virum.

. . . . Classem que sub ipsa
Antandro, et Phrygiæ molimur montibus Idæ.

Dans les vers qui suivent, nous trouvons exprimé en termes très simples ce que Virgile développera au neuvième livre (vers 80 sq) avec des détails qui ajouteront au merveilleux du poème. Nous verrons comment y est mise en œuvre une de ces traditions poétiques qui se rattachent à la construction de la flotte après la chute de Troie. C'est avec les pins du mont Ida que cette flotte a été construite. La déesse Cybèle demande à

Jupiter que ces arbres qui lui sont chers ne soient ni ébranlés par les flots, ni vaincus par les tourbillons des vents, qu'ils gardent ce saint privilège d'être nés sur ses montagnes. Le fils de Cybèle lui répond qu'il ne peut forcer les destins, mais il lui promet que celles des galères troyennes qui auront échappé à la tempête, et touché aux rivages et aux ports de l'Ausonie, dépouilleront leurs formes mortelles et deviendront des déesses de la vaste mer, telles que les Naïades qui fendent avec leurs seins d'albâtre les flots écumants.

Ces détails ont été judicieusement ajournés jusqu'au moment de la métamorphose seulement indiquée par Virgile, mais qu'il appartenait à Ovide de décrire.

Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur;
Contrahimus que viros. Vix prima inceperat æstas

Delille, dans ses Notes, remarque que le premier de ces deux vers renferme l'expression simple et forte d'un des plus grands malheurs qui puissent affliger l'homme, l'exil et l'incertitude d'un asile. — Par prima æstas, il faut entendre le commencement de la belle saison, le printemps.

Et pater Anchises dare fatis vela jubebat.

Ici s'offre une expression dare fatis vela que l'on avait changée fort mal à propos sur l'autorité de quelques manuscrits qui, au lieu de fatis donnent ventis, lequel est plus correct. Heyne, dans son Commentaire, prenant fatis à l'ablatif, entend "par la volonté du destin

Il prétend que dare vela fatis, en prenant fatis au datif ne fait pas une locution latine. — Nous ne partageons pas son opinion; nous pensons que Virgile a très bien pu dire par figure "abandonner la voile aux destins." C'est là une métaphore qui ne manque pas d'analogie avec l'expression consacrée et qui de plus est d'une grande hardiesse: "Ce sont les destins qui poussent les vaisseaux d'Enée."

Littora quum patriae lacrymans, portus que -relinquo,
Et campos ubi Troja fuit: feror exsul in altum
Cum sociis, nato que, Penatibus et magnis Dis

Les derniers vers sont fort beaux; rien n'est plus simple et plus expressif. Ces mots patriae lacrymans sont rapprochés avec cet art si familier à Virgile, qui consiste à doubler la force des termes par leur voisinage. Et campos ubi Troja fuit est un trait bien célèbre et qui renchérit sur le vers du commencement Omnis humo fumat Neptunia Troja: de toute cette splendeur de l'empire de Priam, il ne reste plus que le souvenir, le nom seul de Troie. Feror exsul in altum rend l'incertitude inquiète de l'exilé qui s'aventure sur la mer. Cum sociis natoque Penatibus et magnis Dis

Ce dernier vers est beau dans sa simplicité; bien que terminé par un monosyllabe, il ne manque pas de majesté : il exprime à la fois le partage douloureux de la misère entre Enée et ses compagnons et leurs motifs de confiance, la foi dans l'avenir vers lequel les Dieux guident les Troyens. Heyne prétend que Penatibus, et magnis Dis ont exactement le même sens la même signification, que l'on peut regarder indifféremment l'une de ces deux expressions comme une apposition de l'autre, et que le plus simple est de traduire comme si on lisait : et cum magnis diis Penatibus. S'il en était ainsi, et serait placé d'une manière bien peu naturelle. Peut-être est-il plus juste de croire que magnis Dis désigne d'autres Dieux que les Dieux Pénates, la Déesse Vesta, par exemple qui, on ne l'a pas oublié, est au nombre de ces dépôts sacrés qu'Enée reçut des mains d'Hector (Livre II, vers 296)

Le vers : incerti quo fata ferant a été l'occasion d'un reproche adressé à Virgile par un critique distingué, Mr. Tissot, l'auteur des Etudes sur Virgile. Il lui semble, comme à plusieurs autres critiques, qu'il y a là une légère inadvertance, une contradiction, qui se reproduit dans le reste du troisième livre, où Enée n'est-

guère éclairé sur le but et le terme de son voyage. Cette incertitude, disent-ils, paraît peu vraisemblable après la prédiction de Créüse au second livre (Vers 780)

Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris

Comme nous l'avons déjà fait observer, ce qu'on peut dire, c'est qu'à cette époque les mots d'Hespérie et de Tibre étaient encore fort obscurs pour Énée, et ne pouvaient prendre un sens pour lui que par degrés ; c'est la première fois qu'il en entend parler, et, nous le répétons, il est aisé de comprendre que son âme surprise n'en ait pas saisi toute la clarté. Au cinquième livre Virgile fait dire à Énée qu'il regrette qu'il n'ait pas été donné à son père Anchise de voir la terre promise aux Troyens par les Dieux:

Non licuit fines italos fataliaque arva
Nec tecum Ausonium, quicumque est, quaerere
- Thybrim
(Vers 83)

Ces mots quicumque est, font bien entendre que le Tibre, annoncé par Créuse, était pour Énée, même à l'époque où il parle, quelque chose de bien vague et de bien indéterminé. Il ne faut donc pas s'étonner que cette prédiction de

Énée n'ait pas pour lui la même netteté qu'elle a pour nous, qu'il ne sache pas bien vers quelle terre le conduisent les dieux.

Le même critique fait à Virgile un reproche plus grave : ce début, que nous venons de relire avec admiration, il le trouve froid. Il aurait voulu que le poète nous eût dépeint " les malheureux restes d'un grand peuple enseveli sous les ruines d'un grand empire " en proie aux mouvements d'une douleur tumultueuse. Mais il y a sept ans que le départ a eu lieu ; ce départ n'a pas suivi immédiatement la chute de Troie ; il a fallu le temps pour construire la flotte qui devait emporter Énée et ses compagnons. Virgile est ici, comme partout ailleurs, conforme à la nature, en exprimant une douleur grave et résignée. La simplicité des paroles fait ressortir la grandeur des choses ; un empire détruit, une ville en ruines et qui n'est plus qu'une terre fumante, où il ne reste de Troie qu'un nom, un souvenir, tout cela est dit en quelques mots qui parlent bien plus à l'imagination que tous les développements qu'on regrette. Le trait, et campos ubi Troja fuit, est des plus expressifs. C'est, à peu d'exceptions, le jugement de tous les critiques anciens et modernes. Macrobe fait un éloge

très vif de ce vers, et Campos ubi Troja fuit:
"Voilà comment en peu de mots le poète a fait disparaître une très grande ville." — "Ecce paucissimis verbis maximam civitatem hausit et absorpsit; non reliquit illi nec ruinam."
Pour en mieux faire ressortir toute la force, et la simplicité, il le compare avec un passage du second livre où le même sentiment est développé avec la plus riche abondance et rendu par les mouvements les plus passionnés. Mettons ce passage en regard du Campos ubi Troja fuit, si expressif dans sa brièveté :

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : fuimus Troës, fuit Ilium et ingens
Gloria Teucrorum. Ferus omnia Juppiter Argos
Transtulit. Incensa Danai dominantur in urbe.
O patria ! o divum domus Ilium, et inclyta bello
Mœnia Dardanidum !
Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare dolorem ?
Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos.

"Quelle source, ajoute Macrobe, quel fleuve, quelle mer répandirent jamais plus de flots que Virgile en cet endroit ne répand

Macrob. (Saturn. liv. 5. ch. 1er)

d'expressions ?" — "Quis fons, quis torrens, quod mare tot fluctibus, quot hic verbis inundavit ?" Ces vers que nous venons de rappeler sont la meilleure réponse à ceux qui accusent Virgile de froideur et de sécheresse, au lieu de le louer d'une brièveté énergique, qui dans ce début du troisième livre comme dans beaucoup d'autres endroits, est un mérite de plus.

Delille, dans ses Notes, est tout à fait du même avis : il lui semble que les simples expressions dont Virgile s'est servi étaient tout ce qu'il y avait de plus fort, et il ajoute : "C'est une règle importante en poésie, de ne point dire ce que l'imagination peut suppléer ; lui ôter ce travail, c'est lui ôter un plaisir, et on peut dire que dans ce cas la poésie s'enrichit de tout ce que le poète ne dit pas." Cette réflexion est fine, et convient à un interprète délicat de Virgile, tel que l'était Delille. Ce mérite de ne pas tout dire, de laisser l'imagination travailler sur les premières données est perpétuel chez Virgile qui sous-entend autant de choses qu'il en exprime. — Nous ne pouvons donc approuver la critique sévère de Mr. Tissot. Ce que Virgile a trouvé est bien ce qu'il y avait de meilleur. Les expressions simples et fortes,

sont à la hauteur de la situation. Ce qu'on suppose que le poëte aurait pu mettre à la place ne nous dédommagerait pas de ce que nous avons.

Sénèque a reproduit avec esprit et sentiment l'impression qui résulte de ce morceau, dans sa tragédie des Troades. C'est dans le passage où les captives troyennes s'entretiennent de leur prochain départ. Les vers sont charmants, et leur seul défaut, c'est que la douleur y est trop spirituelle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Nous ne trouvons jamais rien de semblable chez Virgile. Dans les vers de Sénèque, derrière les personnages des Troyennes se montre le poëte ingénieux qui de la situation tire des détails piquants; chez Virgile, nous ne voyons partout que des personnages, que la situation.

Voici ce passage, qui du reste est charmant:

(Act. IV. Sc. 2. Vers 1048)

Quis status mentis miseris, ubi omnis
Terra decrescet, pelagusque crescet?
Celsa quum longe latitabit Ide?
Tum puer matri, genitrixque nato,
Troja qua jaceat regione monstrans,
Dicet, et longe digito notabit:
Ilium est illic, ubi fumus alte
Serpit in cœlum, nebulæque turpes.
Troës hoc signo patriam videbunt

C'est, on le voit, une sorte de glose poétique de Omnis humo fumat Neptunia Troja ; mais ce sont plutôt les vers de Sénèque que les paroles des Troyennes. L'opposition de ces mots terra decrescere, pelagusque crescere, la description minutieuse qui les suit, convient au poète seul ; on voit qu'il se complaît ici dans son imagination, et qu'il est tout occupé à nous présenter des détails plus spirituels que touchants. Les Troyennes, dans la situation où elles sont placées, ne peuvent avoir le loisir de pareilles combinaisons de pensée et de style. On ne peut nier néanmoins que ces vers ne soient pleins d'agrément. Mais pourrions-nous en dire autant de Virgile ? Tout le monde avouerait que ce serait lui adresser une louange bien indigne de lui.

Lucain (Pharsale, IX, vers 964 sq.) a fait un autre développement de ces vers de Virgile. C'est dans un passage très célèbre où le poète imagine de faire visiter par César les ruines de Troie. L'idée de cette destinée, du contraste de cette puissante cité avec ce qui en reste, pas même des ruines, un nom seulement, un souvenir, est rendue énergiquement dans des vers très beaux, mais qui n'ont pas la même simplicité que ceux de Virgile. Il faut

les placer dans sa mémoire à côté des vers de Virgile, mais il faut les en distinguer un peu:

Circuit exustae nomen memorabile Trojae,
Magnaque Phoebei quaerit vestigia muri.
Jam silvae steriles, et putres robore trunci
Assaraci pressere domos, et templa Deorum
Jam lassa radice tenent; ac tota teguntur
Pergama dumetis: etiam periere ruinae !

Le premier vers est d'un goût douteux. Dans Virgile il est dit qu'il ne reste de Troie que son nom; mais dire de César qu'il fait le tour de ce nom, circuit nomen Trojae, c'est une pensée bien recherchée. Ce vers, du reste énergique, est difficile à traduire dans notre langue et fait contraste avec le vers de Virgile, et Campos ubi Troja fuit, si simple, qu'il semble à chacun que tout le monde aurait pu le trouver, tandis que celui de Lucain sent l'effort de l'esprit, et n'est pas d'un goût sûr.

Magnaque Phoebei quaerit vestigia muri.

Le vers est beau, mais peut-être trouvera-t-on comme nous que la gradation des idées n'est pas bien observée. S'il ne reste de Troie qu'un nom, comment César peut-il chercher les grandes traces du mur construit par Apollon? Etiam periere ruinae est la négation de ce

second vers : Magna que Phœbi.

A part ce défaut de suite dans la forme, l'ensemble est d'une grande beauté. — Cette ruine est bien ancienne ; les générations des arbres se sont succédé sur cette terre où s'élevaient tant de siècles avant les demeures d'Assaracus et les temples des Dieux. C'est ce que nous représente le poète par ces troncs qui tombent en poussière, et ces racines fatiguées qui embrassent les derniers débris de Troie. — Etiam periere ruinæ, est un hémistiche célèbre, des plus expressifs. Il est difficile de rien dire de plus fort. En somme les vers de Lucain sont très beaux, comme ceux de Sénèque sont très ingénieux et encore assez touchants. Toutefois dans l'un et dans l'autre se montrent des traces d'esprit, de recherche raffinée qui les séparent de Virgile. Il est impossible de ne pas trouver supérieurs ces simples traits : Omnis humo fumat ; littora quum patriæ lacrymans ; et campos ubi Troja fuit ; feror exsul in altum. Ce sont des traits fort simples qui expriment énergiquement ce qui fait la matière, l'intérêt, l'unité du troisième livre : le regret de la patrie et les douleurs de l'exil.

Dans l'unité générale doit se distinguer l'unité particulière de ces grandes divisions en livres,

ou chants. Ici l'unité particulière serait lâche si Virgile ne prenait soin de nous rappeler le but du voyage auquel nous ne devons pas oublier que se rattache l'avenir de la grande Rome, s'il ne conduisait Enée, que les promesses des Dieux ont laissé incertain, d'oracle en oracle jusqu'aux riches campagnes arrosées par le Tibre. C'est là ce qui rend plus visible l'unité de ce livre, cette terre toujours montrée aux Troyens, non seulement Lavinium, mais Albe et Rome elles mêmes sans cesse rappelées à leur souvenir, cette succession d'oracles par laquelle Enée est progressivement éclairé et mené pour ainsi dire d'étape en étape jusqu'au siège futur de Rome. La perspective de l'Italie, que nous ne perdons jamais de vue, tel est le lien et le nœud des diverses parties de ce récit qui sans cela seraient flottantes et lâches. Ainsi ont fait Apollonius de Rhodes et Homère, pour marquer l'unité des voyages de leur Ulysse et de leurs Argonautes.

Repassons ce voyage d'Enée. Il va d'abord s'établir très près de Troie, en Thrace, et là jette les fondements d'une ville que de son nom il appelle Aneada. Un premier prodige le détermine à quitter ce premier établissement. Il aborde dans les Cyclades à Délos, où Apollon, par la bouche du prêtre-roi Anius, ordonne aux Troyens, avec l'ambiguité propre aux oracles, de chercher

la mère de leurs aïeux : antiquam exquirite matrem. (Vers 96).

Quelle est cette antique mère ? Il paraît à Anchise, instruit des traditions des vieux âges, que c'est la Crète, d'où vint Teucer, le plus ancien de ceux à qui on rapporte la fondation de Troie, d'où vinrent avec lui le culte de Cybèle, les danses des Corybantes, les fêtes célébrées dans les bois de l'Ida, et le nom de l'Ida lui-même. Enée se décide donc à gagner la Crète où il fonde une nouvelle ville, Pergamée. Mais il s'est trompé sur le sens des paroles d'Apollon, et les Dieux l'en avertissent durement par une contagion qui fait périr une partie de son peuple. Il est sur le point de retourner à Délos pour y consulter de nouveau l'oracle, lorsque les Dieux Pénates lui apparaissent dans son sommeil, et lui apprennent que ce n'est pas la Crète qu'Apollon a voulu lui désigner, mais l'Hespérie, d'où est venu un autre fondateur de Troie, Dardanus, ce qui explique différemment le antiquam exquirite matrem. Mais l'Hespérie, l'Italie étaient des mots bien vagues pour Enée ; et ne devaient pas préciser, déterminer beaucoup pour lui ce que Créuse lui avait dit du Tibre.

Ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.

" Les habitants de l'Asie, dit M. Magnier, dans

son excellente Analyse de l'Enéide, qui connaissaient à peine le nom de l'Italie, avaient-ils jamais entendu parler du Tibre? L'épithète de Lydius, et son opposition apparente avec Hesperiam, devait encore tromper."
Enée est donc averti que c'est bien en Hespérie qu'il doit aller se fixer. Or il ne connaissait de ce pays par ouï-dire que la partie orientale, celle qui regarde les états grecs, l'Epire. C'est là qu'Enée se dirige en longeant les côtes de la Grèce. Il rencontre dans la Chaonie un fils de Priam, le devin Hélénus, qui achève de lever le voile sous lequel se cache sa destinée et lui montre à quel signe il pourra reconnaître cette contrée baignée par le Tibre; il lui apprend qu'elle est située sur la côte occidentale de l'Italie; il faut qu'il en gagne les mers par un long circuit pour éviter les Grecs ennemis qui ont fondé des villes sur tout le littoral de l'Italie orientale, et surtout pour éviter le dangereux détroit de Charybde et de Scylla.
Le reste de ce livre donne tous les détails de la navigation d'Enée jusqu'à Drépane, un des promontoires de la Sicile, à l'Ouest. C'est là que les Troyens sont assaillis par la tempête qui les jette sur le rivage des Carthaginois. Le récit se termine par ce vers:

Vers 715. Hinc me digressum vestris deus appulit oris.

Voilà tout le voyage, tel que le raconte Enée lui-même. Ce récit est très bien suivi, très bien lié, et présenté d'une manière qui fait parfaitement

ressortir l'unité de la composition. Les éclaircissements progressifs des destinées du héros par les oracles qui s'expliquent les uns les autres règlent la marche du livre, et en rassemblent les différentes parties. Ajoutons une considération que nous fournit M. Magnier: « Cela n'est pas indifférent non plus à l'intérêt que doit exciter le héros. Son importance s'en augmente, et le poète ôte par là à son entreprise d'établissement en Italie ainsi ordonnée par les Dieux, toute apparence d'usurpation et de brigandage. »

Voilà donc le plan de ce livre, plan fort bien entendu, mais duquel résulte peut-être quelque monotonie. Ce sont toujours des oracles précédés et suivis par des cérémonies religieuses, des établissements commencés et interrompus, de perpétuels voyages sur mer. Le fond si bien distribué a quelque chose d'uniforme. Tout l'art de Virgile n'efface qu'en partie ce défaut inévitable qui tient au sujet même.

Pour juger de l'intérêt de ce livre, il faut se mettre dans la situation de ceux pour qui Virgile a écrit. Ces oracles que nous trouvons ici en si grand nombre intéressaient la vanité romaine et entraient à ce titre dans le dessein formé par le poète de donner à son œuvre un caractère historique et national. Dans tous ces oracles il est toujours question de Rome, soit que Virgile la nomme ou qu'il

ne la nomme pas. Le discours d'Hélénus, singulièrement élégant, nous paraît à nous un peu long et un peu froid; mais pour les Romains, la vue lointaine de Rome à laquelle se terminent ces prédictions offrait un très grand intérêt.

On peut dire encore que la géographie archéologique de la Méditerranée avait pour eux beaucoup plus de charme que pour nous. Ils devaient se plaire à ces noms harmonieux dont l'origine remontait si haut, à ces épithètes pittoresques qui peignaient l'aspect général des lieux, à cette antiquité fabuleuse donnée à beaucoup de villes que Virgile reculait à dessein pour les environner d'une grandeur poétique plus merveilleuse. Le grand géographe D'anville, étant écolier, préférait, dit-on, le troisième livre à tous les autres, annonçant ainsi sa vocation de géographe. Cette anecdote peut servir à nous expliquer l'intérêt qu'une telle lecture devait présenter aux anciens.

Du moins dans ces détails archéologiques et géographiques Virgile a-t-il su comme toujours garder une grande discrétion. On lui a même reproché de l'avoir poussée trop loin, et de n'avoir pas saisi l'occasion de certaines beautés qu'il avait en quelque sorte sous la main, et qui pouvaient embellir ses récits. Delille et Mr. Tissot se sont trouvés d'accord pour dire que peut-être il aurait pu tirer plus de

partie des antiquités de Délos, si ingénieusement célébrées par Callimaque, qui compare cette île à une fleur jetée au sein de l'onde. Mr. Tissot, après Delille, regrette de ne pas trouver ce palmier auquel Homère compare la taille élancée de Nausicaa, arbre sacré qui ombrageait l'autel d'Apollon, regardé comme une des merveilles du monde, et qui jouissait d'un printemps éternel pour avoir servi d'appui à Latone lorsqu'elle mit au monde Diane et son frère. Mais dans ce voyage poétique Virgile ne séjourne que dans les lieux où il espère rencontrer quelque nouveauté, qui peut lui fournir des fictions que l'art n'ait point usées : or Délos et son palmier étaient devenus des lieux communs ; lui-même a soin de nous en prévenir. Chacun se rappelle les vers par lesquels commence le troisième livre des Géorgiques, et qui font ressortir la nouveauté de son sujet par une opposition piquante avec tant de redites qu'il aurait pu reproduire :

Cetera quæ vacuas tenuissent carmine mentes
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras ?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos...

Virgile s'est mis en garde contre cette critique. S'il ne s'est pas arrêté long-temps dans l'île de Délos, c'est que d'autres poètes y avaient relâché. Il veut éviter les traces trop nombreuses, il veut marcher à part.

. . . . . tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victor que virum volitare per ora.

Nous avons accusé Virgile de quelque monotonie. S'il nous transporte toujours sur la mer, du moins faut-il avouer qu'il en varie beaucoup l'aspect à nos yeux: c'est tantôt le calme, tantôt la tempête, les terres qui semblent fuir au départ ou à l'arrivée, sortir du sein des eaux. Il y a encore tous les détails de la manœuvre qu'il nous fait voir, mais avec sa sobriété habituelle. La vérité, la discrétion qu'il porte dans le descriptif, dans le pittoresque, est un des principaux agréments de ce livre. Les exemples abondent; en les citant, nous referons l'analyse du voyage d'Énée.

Voici comme Virgile nous peint le départ de Thrace:

Inde, ubi prima fides pelago, placata que venti
Dant maria, et lenis crepitans vocat Auster in altum,
Deducunt socii naves, et littora complent.
(vers 69) Provehimur portu; terraeque urbes que recedunt.

Ce sont des vers charmants, animés par cet art de passionner la nature qu'avait Virgile, comme l'a si bien dit Fénélon.

Et lenis crepitans. _ Lenis est pris ici adverbialement. Quelques manuscrits proposent lene: la première leçon est meilleure.

Deducunt socii naves: Nos compagnons mettent

à flot les navires. Il était d'usage de les laisser à sec pendant toute la saison de l'hiver, comme on le voit aussi dans l'Iliade. _ Trahunt que siccas machinæ carinas dit Horace.

Quelle sobriété et en même temps quel agrément! La saison nouvelle, les vaisseaux que l'on tire à la mer, le peuple troyen qui couvre le rivage, tout cela est décrit en peu de mots. Combien il y a de simplicité et de vérité parfaite dans le trait qui termine ce tableau: terræ que urbes que recedunt! Suit la mention de Délos et certains détails géographiques.

Au vers 126 est décrite la joyeuse navigation des Troyens qui croient aller vers le terme dernier de leur voyage, et qui à travers les Cyclades se dirigent vers la Crète:

Linquimus Ortygiæ portus, pelago que volamus;
Bacchatam que jugis Naxon, viridem que Donysam,
Olearon, niveam que Paron, sparsas que per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.

Ce qui frappe ici, c'est un art infini de mêler l'exactitude géographique avec l'agrément poétique! Virgile ne fait que l'énumération de ces îles, se contente de les nommer comme en passant; mais à côté de chacune il place une simple épithète, qui peint l'aspect général du lieu, et il conclut par ce

résumé . . . . Sparsas que per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.
Nauticus exoritur vario certamine clamor.
Hortantur socii, Cretam proavos que petamus.
Prosequitur surgens à puppi ventus euntes;
Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.
Tout le livre est rempli de vers semblables qui peignent avec vérité et intérêt cette longue navigation.

Vient ensuite une description d'un tout autre genre pour varier. La navigation est interrompue par une tempête qui assaille les Troyens au sortir de la Crète. Cette tempête est célèbre. On a admiré comment Virgile avait reproduit les mêmes détails sans les copier, comment il avait renouvelé un sujet qu'on aurait pu croire épuisé dans le premier livre:

Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ulla
Apparent terræ, cœlum undique, et undique pontus;
Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiemem que ferens; et inhorruit unda tenebris.
Continuo venti volvunt mare, magna que surgunt
Æquora: dispersi jactamur gurgite vasto.
Involvere diem nimbi, et nox humida cœlum
Abstulit: ingeminant abruptis nubibus ignes.
Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.

Ipse diem noctem que negat discernere cœlo,
Nec meminisse viæ media Palinurus in unda.
Tres adeo incertos cæca caligine soles
Erramus pelago, totidem sine sidere noctes

Cœlum undique et undique pontus. Il est impossible de mieux représenter par le choix des détails, des mots, et par l'harmonie l'impression de la haute mer. L'expression renouvelle chaque trait du tableau. Dispersi jactamur gurgite vasto rappelle le fameux vers :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Il faudrait tout remarquer, le choix des images, les coupes pittoresques, tout est d'une vérité parfaite. Nox humida est une expression hardie, comme il y en a tant dans Virgile pour peindre ces nuages dont l'entassement produit une nuit. Ce qui distingue cette tempête, comme celle du premier livre, c'est surtout la rapidité, le mouvement, la variété et la vérité des images ; vérité non seulement dans le choix des traits les plus caractéristiques, mais dans l'ordre où les présente le poète, observateur si exact, peintre si fidèle de la nature. " Ces sortes de sujets, observe Delille, sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils sont plus abondants ; il s'agit moins d'inventer que de choisir parmi cette foule d'accidents que présentent le ciel, la terre

et la mer. C'est lorsque la nature, dans toute sa majesté ou dans toute sa fureur, présente les plus frappants phénomènes, que les poëtes médiocres, non contents de ces sources fécondes de grandes images et de beaux mouvements, se précipitent dans la plus extravagante exagération; et, soit qu'ils peignent un incendie, un ouragan ou une tempête, toute la fureur des éléments ne peut leur suffire."

Une comparaison des deux passages que nous venons de rappeler avec les imitations auxquelles ils ont donné lieu, mettrait encore en saillie cette sobriété et cette perfection de goût que nous admirons partout dans Virgile.

Il a peint la tempête, il va maintenant peindre le retour du calme et l'arrivée au port :

Quarto terra die primum se attollere tandem
Visa, aperire procul montes, ac volvere fumum.
Vela cadunt; remis insurgimus; haud mora, nautæ
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.

Se attollere tandem : la terre semble sortir et s'élever du sein des eaux; nous avons déjà remarqué ce trait si pittoresque.

Aperire procul montes : quelle expression vive! la terre découvre ses montagnes. — La peinture vraie et vive de la nature, et celle

de la navigation, sont perpétuellement mêlées dans ce livre, et retracées toujours, comme nous le remarquons sans cesse, avec une discrétion qui égale la vérité des détails.

Ici apparaissent les Strophades. Plus loin, dans ce voyage, le héros a relâché au promontoire de Leucate. Voici en quels termes le départ nous est mis sous les yeux:

Linquere tum portus jubeo, et considere transtris.
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.
Protenus aërias Phæacum abscondimus arces,
Littora que Epiri legimus, portu que subimus
Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem.

Nous trouvons là encore des expressions bien vives, bien remarquables dans le genre de celle que nous relevions précédemment : Aperire procul montes.

Certatim socii feriunt mare, est un vers charmant de vérité et de vivacité.

Protenus aërias Phæacum abscondimus arces, peut paraître au premier abord une façon de langage assez singulière : "nous cachons dans l'horizon les montagnes des Phéaciens". C'est une expression très vive, qui correspond à la locution grecque ἀποκρύπτειν γῆν. On retrouve dans Corneille (Pompée, act. III, sc. 1re) une expression à peu près semblable, et que Voltaire a blâmée bien

à tort comme "un solécisme" :

Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,

pour dire: "ses vaisseaux se sont éloignés de la ville"; cela est fort naturel, puisque quand on s'éloigne du rivage, il semble que ce soit la terre même qui recule. Mr. Boissonade, avec sa curieuse érudition, signale quelque part dans ses notes sur les poëtes grecs, plusieurs emplois pareils de ce mot éloigné dans les écrivains du temps de Corneille. Cette location n'appartient pas à Corneille: il l'a prise, telle que la langue qui avait cours alors la lui offrait. Que Voltaire dise: "cette location n'est plus d'usage", très bien; mais qu'il ne dise point: "Cela n'est pas français". C'est en général le défaut de ce Commentaire, de blâmer beaucoup d'expressions qui ont été dans l'usage et dont Corneille a pu se servir très légitimement.

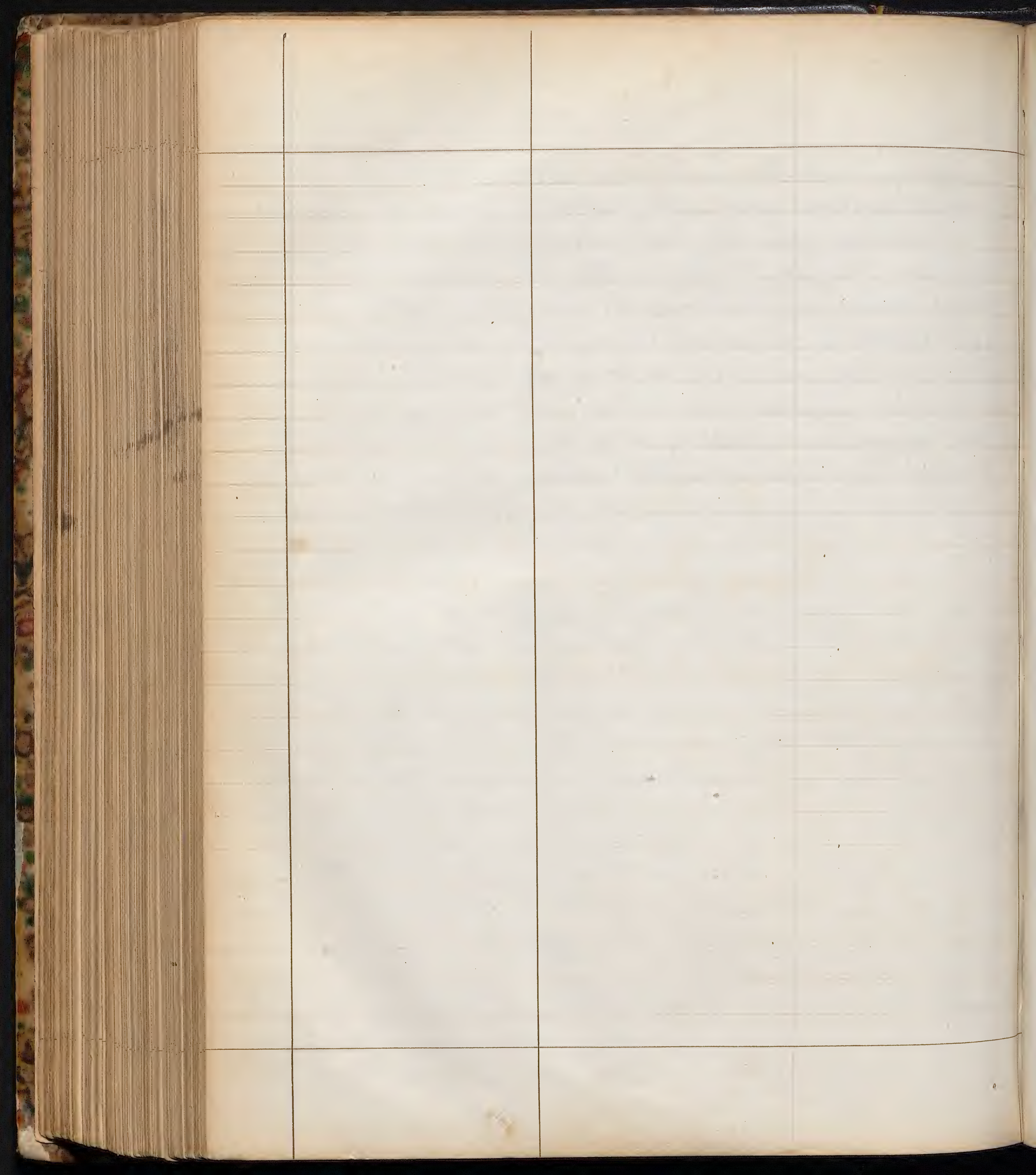
Un passage plein de charme comme peinture de la navigation, est celui où Virgile nous montre les Troyens qui se rapprochent de l'Italie pour n'y point aborder. Ce sont les côtes orientales qu'ils découvrent: toutefois cette vue de l'Italie leur cause une très vive émotion; et ce sentiment est rendu avec beaucoup de force et de vérité par le poëte :

(vers 521) Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis,

Cum procul obscuros colles, humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Obscuros colles humilemque ... nous désigne des collines lointaines dont la ligne se dessine à peine à l'horizon, et une terre basse qui s'étend le long de la mer et s'en sépare à peine. Le rejet d'Italiam à la fin de la phrase montre que chacun la reconnaît alors, et la répétition de ce mot magique révèle l'explosion de la joie que nul ne peut contenir.

E. Laferrière



15e Leçon.

3e Livre.

Voyage d'Enée (Suite).

Merveilleux naturel et mythologique.

15e Leçon

3e Livre. — Voyage d'Enée (Suite). Merveilleux naturel et mythologique.

Rédaction faite avec soin ; recherche et étude des textes ; style en général convenable, mais où l'on souhaiterait quelquefois plus d'élégance. La fin un peu écourtée.

Nous avons cherché dans la leçon précédente à comprendre l'unité, la liaison et l'intérêt du troisième livre de l'*Enéide*. Cet intérêt devait être plus vif sans doute pour les Romains que pour nous : néanmoins le troisième livre du poëme de Virgile a des qualités et des beautés qui nous frappent et nous séduisent. Nous y trouvons des peintures vives, pittoresques, savantes et en même temps discrètes, de la navigation et de la mer. Virgile possède une connaissance parfaite de tous les détails nautiques : aussi toutes les descriptions de ce genre que nous offre sa poésie sont-elles pleines de vérité, de justesse et de précision. L'exactitude du poëte dans cette sorte de détails est poussée tellement loin qu'un auteur moderne, M^r. Jal a pu y trouver la matière d'une thèse intitulée : *Virgilius nauticus*, dans laquelle il étudie le poëte au point de vue de ses connaissances maritimes. Virgile a partout un art merveilleux pour approprier son expression à l'idée qu'il veut rendre : il n'emploie pas indifféremment le mot *puppes* pour le mot *naves*, et ainsi du reste. Ces connaissances si précises lui venaient en partie

de la poésie homérique à laquelle il devait tant de choses, et en partie à son expérience personnelle. Il avait habité longtemps les rivages de l'Italie méridionale, et il devait dans ce séjour avoir appris beaucoup de choses touchant la navigation et la mer. De là ces traits si poétiques et si exacts que nous admirons dans le 3e livre de l'*Enéide*.

Il était bien difficile à un successeur de Virgile de ne pas les affaiblir ou les forcer. Valérius Flaccus est tombé dans ces deux défauts. Prenons quelques exemples.

Nous avons admiré au vers 292,

Protenus aerias Phæacum abscondimus arces,

l'art avec lequel Virgile renversait pour ainsi dire l'ordre du phénomène pour exprimer d'une manière plus pittoresque l'éloignement du vaisseau. Ce passage a été imité par Valérius Flaccus :

" Jam que fretis summas æquatum Pelion ornos
Templa que Tiseæ mergunt obliqua Dianæ.

" Déjà les forêts qui recouvrent les sommets du Pélion ne paraissent plus aux Argonautes s'élever au-dessus de la surface de la mer. Ils perdent de vue le temple de Diane bâti sur le promontoire Tisée.

(Trad. *Caussin de Perceval*).

L'expression est peu naturelle, le vers pénible et tourmenté. Ce passage est de plus assez obscur. *Mergunt*

les Argonautes plongent dans la mer, en s'éloignant, le Pélion, *æquatum fretis* (κατα) *summas ornos*: qui abaisse le faîte de ses frênes à la hauteur des flots. Le mot *æquatum* fait pendant au mot *abscondimus* — employé par Virgile: *Obliqua*, vu de côté.

On voit quelle distance il y a entre l'exactitude poétique de Virgile et la manière recherchée et pénible de son imitateur. Pour rajeunir les détails qu'il empruntait à Virgile, Valerius Flaccus est sorti de la simplicité et du naturel. Ses expressions sont forcées et souvent obscures.

La même observation peut s'appliquer aux vers 8 et suiv. du même livre des *Argonautiques*:

"Jam Sciathos subsedit aquis, jam longa recessit
Sepias; attollit tondentes pabula Magnes
Campus equos . . .

" Déjà l'île de Sciathus disparaît à leurs yeux: le promontoire Sépias s'est perdu dans le lointain. Ils découvrent la Magnésie et les chevaux qui paissent dans ses pâturages."

Le mot *attollit* est emprunté à Virgile (*terra se attollere visa*). Valérius Flaccus a eu tort de mettre en relief tout d'abord les chevaux de Magnésie: ce sont les pâturages qui devraient paraître en premier lieu, suivant l'ordre naturel.

Ces vers sont une imitation du vers 72 du troisiè-

me livre de l'Enéide, vers dans lequel Virgile peint les mêmes aspects que Valérius Flaccus, mais avec beaucoup plus d'aisance, de simplicité et de rapidité.

" Provehimur portu; terraeque urbesque recedunt."

" Nous partons, et la terre et les villes s'éloignent de nous. " (Trad. Delestre)

Virgile n'est pas moins admirable dans les vers 205 et suivants :

" Quarto terra die primum se attollere tandem
Visa, aperire procul montes, ac volvere fumum."

Ces vers au premier aspect semblent n'être que faciles et simples. Tout le monde croirait pouvoir en faire de semblables. Mais quelle hardiesse, quelle poésie dans ces expressions : aperire montes, volvere fumum !

" Nous voyons enfin, le quatrième jour, la terre s'élever, découvrir au loin ses montagnes, et la fumée qui roule dans les airs." (Trad. Delestre)

Citons encore le vers 522 :

.. " procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam"...

Tous ces détails sont pris dans la nature reproduite comme chacun la voit et la sent.

Poursuivons le parallèle entre Virgile et Valérius Flaccus : nous trouverons quelques traits plus heureux que les précédents :

Ut pariter propulsa ratis, stant littore matres,
Claraque vela oculis percussaque sole sequuntur
Scuta virum; donec jam clarior arbore pontus,
Immensusque ratem spectantibus abstulit aër.

" Les mères bordant le rivage suivent des yeux les blanches voiles et les boucliers étincelants aux rayons du soleil jusqu'à ce que la vague ait dépassé le mât, et que l'immensité de l'espace leur ait dérobé la vue du vaisseau. " (Trad. Nisard)

Cette peinture ne manque pas de vérité. Ici Valérius ne copie pas Virgile, et il s'en trouve bien. Sa peinture des voiles qui s'éloignent, de la vague qui dépasse le mât, enfin du vaisseau qui disparaît complètement, dérobé aux yeux par l'immensité de l'espace, a quelque chose de neuf, de juste et d'intéressant. Remarquons cependant un mot obscur, pariter : Virgile emploie souvent ce mot, mais il a soin de l'accoupler à des mots qui l'expliquent : dans Valérius il manque de clarté.

Revenons à Virgile et au voyage épique de son héros.

L'intérêt du troisième livre ne consiste pas seulement dans les détails de ce voyage, mais encore dans les merveilles que rencontre Énée sur sa route; merveilles naturelles, que le génie du poète transforme en merveilles poétiques et mythologiques. Nous avons déjà eu lieu de remarquer dans Virgile ce double caractère :

il est à la fois le peintre de la nature et l'interprète des fables reçues. Le tableau qu'il trace au vers 554 et suivants de Charybde et de Scylla est celui d'un simple observateur de la nature :

Cum procul è fluctu Trinacria cernitur Ætna:
Et gemitum ingentem pelagi, pulsata que saxa
Audimus longe fractas que ad littora voces,
Exsultant que vada atque æstu miscentur arenæ.
Et pater Anchises: nimirum hæc illa Charybdis:
Hos Helenus scopulos, hæc saxa horrenda canebat.
Eripite, o socii, pariter que insurgite remis.
Haud minus ac jussi faciunt: primus que rudentem
Contorsit lævas proram Palinurus ad undas;
Lævam cuncta cohors remis ventis que petivit.
Tollimur in cœlum curvato gurgite, et idem
Subducta ad Manes imos descendimus unda.
Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere,
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.

" Alors, de la pleine mer, on aperçoit au loin l'Etna qui domine la Sicile; nous entendons dans le lointain l'horrible mugissement de la mer, les rochers battus par les ondes, le bruit des vagues qui se brisent contre les rivages, et les flots bondissants mêlés aux sables qui bouillonnent. Anchise s'écrie: " Oui, la voilà cette Charybde, les voilà ces écueils, ces roches affreuses que nous annonçait Hélénus

Fuyez, ô compagnons, et tous ensemble, courbez-vous sur vos rames. " Ses ordres sont suivis et Palinure le premier tourne à gauche la proue frémissante; toute la troupe vers la gauche dirige les rames et les voiles. Nous sommes soulevés aux cieux par l'abîme qui s'enfle, et, soudain retombant, le flot nous entraîne aux Enfers. Trois fois l'onde a mugi au milieu des profonds écueils, trois fois nous la vîmes rejaillir en écume, toucher les astres et redescendre en pluie. "

Dans les premiers vers, quelle rapidité et en même temps quelle richesse de peinture ! Que de choses en peu de mots ! Avec quel art le poète a su établir entre ses expressions une gradation parfaitement soutenue ! On peut remarquer qu'elles deviennent plus précises et plus significatives à mesure que les Troyens approchent davantage du gouffre. Ils n'entendent d'abord qu'un mugissement confus : puis, quand ils sont plus près, ils distinguent la cause du bruit qui les a frappés : ce sont les roches qui retentissent ; c'est la voix des flots qui viennent s'y briser: plus près encore, ils n'entendent plus seulement, ils voient l'abîme. On trouve dans ces vers une grande vérité de poésie, un art admirable pour choisir et placer les expressions. Remarquons en même temps la manière dont Virgile sait animer la nature : c'est la mer qui gémit ; ce sont les flots qui font entendre leur voix.

Les paroles prononcées par Anchise qui se rappelle les recommandations du prophète Hélénus sont pleines de vivacité. Le tour employé par Virgile, et pater Anchises, est très rapide. Pour expliquer hæc illa, il faut dire que illa se rapporte aux paroles d'Hélénus et hæc à leur accomplissement présent : illa, "cette Charybde dont on nous a parlé" ; hæc, "cette Charybde que nous avons sous les yeux." Nous retrouvons dans ces vers le mot pariter dont plus haut nous avons critiqué l'emploi chez Valérius Flaccus. Chez Virgile, ce mot ne présente aucune obscurité : il est expliqué par les mots : insurgite remis.

Après le discours d'Hélénus revient la description. On sait qu'Hélénus avait recommandé aux Troyens de tourner vers la gauche lorsqu'ils approcheraient du gouffre de Scylla, et de décrire un long détour pour côtoyer en Sicile le promontoire de Pachynum. La manœuvre est ponctuellement exécutée. Nous retrouvons dans ces détails de navigation l'exactitude et la vérité que nous avons signalée plus haut comme un des mérites de Virgile. Les efforts de Palinure, le cri du gouvernail (proram rudentem) sont parfaitement exprimés par le choix des expressions, par la place qu'elles occupent, et par l'harmonie du vers. La répétition de lævas et de lævam produit le plus grand effet — un effet merveilleux. Ô Patin ! Patin ! !!!....

Viennent ensuite d'autres détails pleins de vérité et de poésie. Il faut distribuer les quatre vers qui suivent entre Charybde et Scylla : les deux premiers appartiennent à Charybde, les deux autres à Scylla :

Tollimur in cœlum curvato gurgite, et idem
Subducta ad Manes imos desidimus unda.
Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere,
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.
(V. 564 et suiv.)

L'expression Tollimur in cœlum est très pittoresque, ainsi que la coupe du vers après, curvato gurgite. Remarquons le mot clamorem employé pour rendre le bruit que font les rochers, et la force de l'expression spumam elisam, qui peint admirablement le mouvement des eaux sur un gouffre. Ces vers sont pleins d'expressions grandes et hyperboliques ; mais il ne faut pas oublier que la nature du sujet en justifie l'emploi. Virgile ne peint pas ici un objet ordinaire ; il représente une grande scène de la nature à laquelle les fables mythologiques donnaient encore plus de majesté. Ces hyperboles ne font que traduire l'émotion de l'homme qui a vu ces spectacles, émotion produite et par le péril qu'il a couru, et par les idées superstitieuses que la religion païenne attachait à ces lieux célèbres. Virgile ne fait pas comme ses imitateurs qui donnent à tout ce qu'ils

peignent des proportions excessives: il est plus discret et plus mesuré. Ses expressions, pour être fortes, n'en sont pas moins justes.

Nous venons de voir la description naturelle de Charybde et de Scylla: cherchons maintenant dans le discours d'Hélénus la peinture de ces abîmes tels que la mythologie les représentait. (v. 414 et suiv):

" Hæc loca vi quondam et vasta convulsa ruina,
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!)
Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
Una foret: venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arva que et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.

" Ces lieux, ébranlés jadis par une violente et vaste secousse (tant la durée des âges peut amener de changements) se seraient, dit-on séparés: jusqu'alors réunis, ils n'étaient qu'un seul continent: lançant au milieu ses ondes en fureur, la mer arracha la Sicile à l'Hespérie, et détachant avec ses rivages les champs et les villes, les traversa par un étroit canal." (Trad. Delestre)

Hélénus, comme on le voit, rappelle d'abord ce que les anciens croyaient relativement à la séparation de la Sicile et de l'Italie. Son récit nous fait assister à cette grande convulsion de la nature. Le mot dissiluisse est rejeté avec beaucoup d'art

la coupe du vers après pontus, celle qui suit le mot abscidit, produisent d'heureux effets d'harmonie imitative. Ajoutons enfin que les différentes circonstances de cet événement sont racontées dans l'ordre où elles se sont produites.

Valérius Flaccus a mêlé l'imitation de ce passage à celle des vers du 1er livre de l'Enéide dans lesquels Virgile peint l'antre d'Eole.

Voici les vers de Valérius Flaccus :

.. Neque enim tunc Polus illis
Rector erat, Libya quum rumperet advena Calpen
Oceanus ; quum flens Siculos Oenotria fines
Perderet ; et mediis intrarent montibus undæ.
(Argon. 1er liv. v. 587)

" Ils (Les vents) n'étaient pas encore soumis à l'empire d'Eole. Alors l'Océan ~~fougueux~~ advena se frayant une nouvelle route, sépara Calpé de la Libye ; l'Italie gémit en voyant la Sicile s'éloigner de ses bords, et les flots s'ouvrirent un passage au milieu de montagnes escarpées. "

On chercherait en vain dans ces vers la simplicité poétique de Virgile. Des expressions comme Oceanus advena, rumperet Libya Calpen, sont recherchées et peu naturelles : on peut dire la même chose de fines perderet : remarquons toutefois un beau trait qui rappelle le Venit medio

vi pontus de Virgile :

.. mediis intrarent montibus undæ !..

Continuons à étudier la description donnée par Virgile.

"Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.."

Nous retrouvons dans ces vers l'heureux mélange que sait faire Virgile de la fable et de la réalité. A côté d'expressions qui appartiennent à la description naturelle, le poëte nous en présente d'autres qui nous rappellent que Charybde n'est pas seulement un gouffre, mais aussi un personnage mythologique. C'est ainsi que l'expliquent les mots implacata, obsidet : ce lieu est comme un poste gardé par Charybde. Remarquons cette expression si vive et cependant si vraie : sidera verberat unda.

Virgile passe ensuite à la description de Scylla :

" At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,
Ora exsertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus ; postrema immani corpore pistris,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro

Scyllam, et cœruleis canibus resonantia saxa."

" Scylla se cache dans les flancs ténébreux de son antre; elle avance la tête et attire les vaisseaux contre les rochers. Son buste est celui d'une femme, et jusqu'à la ceinture c'est une vierge ravissante; monstrueux poisson par le reste du corps, une queue de dauphin se rattache à son ventre de louve. Il vaut mieux côtoyer en Sicile le promontoire de Pachynum, avancer lentement en décrivant un long détour que d'affronter une seule fois l'horrible Scylla dans sa vaste caverne, et ses chiens azurés qui font retentir les roches de leurs aboiements."

(Trad. Delestre)

Au lieu de nous étendre à faire ressortir les différents traits qui marquent dans ce morceau le mélange de la réalité et de la fable, tel que nous le trouvons partout dans ces sortes de peintures, nous ferons cette remarque à propos d'une seule expression qui est empreinte à un très haut degré de ce double caractère : Cœruleis canibus resonantia saxa. En employant l'épithète de Cœruleis, Virgile nous indique que ces chiens azurés ne sont pas autre chose que les flots, et que leurs aboiements retentissants s'expliquent par le bruit que font les flots en se brisant contre les rochers.

Homère avait su, avant Virgile, réunir en lui ces deux caractères de peintre de la nature et d'interprète des fables consacrées. Citons la description de Charybde et de Scylla, dans le 12e chant de l'*Odyssée* vers 73 et suivants :

"Οἱ δὲ δύω σκόπελοι, ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει
Ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκε
Κυανέη· τὸ μὲν οὔποτ' ἐρωεῖ, οὐδέποτ' αἴθρη
Κείνου ἔχει κορυφὴν, οὔτ' ἐν θέρει, οὔτ' ἐν ὀπώρῃ·
Οὐδέ κεν ἀμβαίη βροτὸς ἀνὴρ, οὐ καταβαίη,
Οὐδ' εἴ οἱ χεῖρές γε ἐείκοσι καὶ πόδες εἶεν·
Πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξεστῇ εἰκυῖα.
Μέσσῳ δ' ἐν σκοπέλῳ ἐστὶ σπέος ἠεροειδὲς
Πρὸς ζόφον, εἰς Ἔρεβος τετραμμένον· ᾗπερ ἂν
- ὑμεῖς
Νῆα παρὰ γλαφυρὴν ἰθύνετε, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.
Οὐδέ κεν ἐκ νηὸς γλαφυρῆς αἰζήϊος ἀνὴρ
Τόξῳ ὀϊστεύσας κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο.
Ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη ναίει, δεινὸν λελακυῖα.
Τῆς ἤτοι φωνὴ μὲν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς,
γίνεται, αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακός· οὐδέ κε-
- τίς μιν
γηθήσειεν ἰδών, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν.
Τῆς ἤτοι πόδες εἰσὶ δυώδεκα πάντες ἄωροι·
Ἓξ δέ τέ οἱ δειραὶ περιμήκεες· ἐν δὲ ἑκάστῃ
Σμερδαλέη κεφαλὴ, ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες,

Πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλεῖοι μέλανος θανάτοιο.
Μέσση μέν τε κατὰ σπείους κοίλοιο δέδυκεν·
Ἔξω δ' ἐξίσχει κεφαλὰς δεινοῖο βερέθρου.
Αὐτοῦ δ' ἰχθυάα σκόπελον περιμαιμώωσα
Δελφινάς τε, κύνας τὲ, καὶ εἴποθι μεῖζον ἕλησι
Κῆτος, ἃ μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.
Τῇ δ' οὔπω ποτὲ ναῦται ἀκήριοι εὐχετόωνται
Παρφυγέειν σὺν νηΐ· φέρει δέ τε κρατὶ ἑκάστῳ
Φῶτ' ἐξαρπάξασα νεὼς κυανοπρῴροιο.
Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ,
Πλησίον ἀλλήλων· καί κεν διοϊστεύσειας.
Τῷ δ' ἐν ἐρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς·
Τῷ δ' ὕπο δῖα Χάρυβδις ἀναῤῥοιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.
Τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναῤῥοιβδεῖ
Δεινόν· μὴ σύ γε κεῖθι τύχοις, ὅτε ῥοιβδήσειεν·
Οὐ γάρ κεν ῥύσαιτο σ' ὑπ' ἐκ κακοῦ οὐδ' Ἐνοσίχθων.
Ἀλλὰ μάλα Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος, ὦκα
Νῆα πάρεξ ἐλάαν· ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν,
Ἓξ ἑτάρους ἐν νηΐ ποθήμεναι, ἢ ἅμα πάντας.
Ὣς ἔφατ'. αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Εἰ δ' ἄγε δή μοι τοῦτο, θεά, νημερτὲς ἔνισπε,
Εἴπως τὴν ὀλοὴν μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν,

Τὴν δέ κ' ἀμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ' ἑταίρους.
Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δῖα θεάων.
Σχέτλιε, καὶ δ' αὖ τοι πολεμήϊα ἔργα μέμηλε
Καὶ πόνος. Οὐδὲ θεοῖσιν ὑπείξεαι ἀθανάτοισιν,
Ἡ δέ τοι οὐ θνητή, ἀλλ' ἀθάνατον κακόν ἐστι,
Δεινόν τ' ἀργαλέον τὲ, καὶ ἄγριον, οὐδὲ μαχητόν.
Οὐδέ τις ἔστ' ἀλκή. φυγέειν κάρτιστον ἀπ' αὐτῆς·
Ἢν γὰρ δηθύνῃσθα, κορυσσόμενος παρὰ πέτρῃ,
Δείδω, μή σ' ἐξαῦτις ἐφορμηθεῖσα κίχῃσι
Τόσσῃσιν κεφαλῇσι, τόσους δ' ἐκ φῶτας ἕληται.
Ἀλλὰ μάλα σφοδρῶς ἐλάαν, βωστρεῖν δὲ Κρα-
-ταιΐν,
Μητέρα τῆς Σκύλλης, ἥ μιν τέκε πῆμα βρο-
-τοῖσιν
Ἥ μιν ἔπειτ' ἀποπαύσει ἐς ὕστερον ὁρμηθῆναι."

" De ces deux rochers, l'un cache dans la profondeur des cieux sa tête immense, toujours environnée de sombres nuages : jamais ni dans l'automne, ni dans le printemps, n'y règne la sérénité. Aucun mortel, fût-il un géant armé de vingt bras et de vingt pieds, ne pourrait gravir jusqu'au faîte de ce rocher aussi lisse dans tout son contour qu'une Colonne, ni n'en pourrait descendre. Au centre s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers l'occident et l'Érèbe. Prudent Ulysse, passe devant ce roc

d'un vol impétueux : la flèche lancée de ton vaisseau par le guerrier le plus vigoureux vers cette haute caverne fendrait vainement les airs. Là, habite Scylla qui fait entendre d'horribles hurlements, tels que les cris lugubres que pousse en sa jeunesse une meute aboyante. Il n'est point de monstre si difforme et si funeste ; son aspect bannit la joie du cœur des humains et même des immortels. Douze pieds placés à la partie antérieure du corps traînent ce monstre immense ; il a six cous d'une longueur démesurée ; ses têtes sont épouvantables, ses gueules sont toujours béantes, hérissées d'un rang triple et serré de dents voraces, antres de la noire mort. Le monstre, à demi plongé dans la caverne, lance ses têtes hors de cet abîme ; et rampant autour de la roche, enlève les dauphins, les loups marins et même les énormes baleines, peuple de la mugissante Amphitrite. Aucun pilote ne s'est encore glorifié d'avoir, sans infortune, passé devant ce roc ; autant le monstre a de gueules, autant il ravit d'hommes du vaisseau fuyant à toutes voiles.

" Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé ; ta flèche, Ulysse, en atteindrait la cime. Là, sous un figuier sauvage qui, chargé d'un feuillage épais, étend sur la mer une

ombre ténébreux, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante : trois fois chaque jour, elle vomit les noires vagues, trois fois elle les engloutit avec d'horribles mugissements. Malheur à toi si ton navire en approchait lorsque les torrents se perdent dans ce gouffre ! Quand Neptune voudrait t'en retirer, Neptune même échouerait. Ah! plutôt rase d'un vol hardi et rapide le rocher de Scylla ; il vaut mieux encore avoir à regretter six de tes compagnons, que d'être tous entraînés dans un même abîme. »

Elle dit, et je prends la parole : « O déesse, réponds-moi, si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrais-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra saisir mes compagnons ? Ne pourrai-je lui disputer sa proie ? »

"Infortuné, me répondit-elle, ne peux-tu donc encore être rassasié de travaux et de combats, et n'apprendras-tu pas même à céder aux Dieux ? Le monstre que tu veux combattre n'est point de race terrestre et fragile ; fléau dont le ciel est père, il est immortel, redoutable, féroce, invincible. Ici la plus ferme valeur est un vain secours ; fuir est ton unique salut. Pour peu que tu t'arrêtes sous ce rocher, je crains que l'hydre ne ravisse une seconde fois, de ses gueules béantes, six de tes

compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper; cours en invoquant la déesse Cratée qui mit au jour cette peste; seule elle peut calmer le monstre et le retenir dans sa caverne. "

Homère, comme on le voit, a mêlé la fable et la réalité dans cette description. Remarquons toutefois que chez lui la fable occupe plus de place que chez Virgile. Il excelle, ainsi que le poète latin, à peindre la nature; mais il fait prédominer dans ses descriptions la donnée mythologique. Dans Virgile, la fable n'est que l'accessoire; dans Homère qui croit naïvement aux fictions du paganisme, la fable est le principal.

Le double caractère que nous signalons se retrouve encore d'une manière bien remarquable dans la description de l'Etna. Virgile vient de peindre une éruption de l'Etna, telle que pourrait se la représenter un simple observateur de la nature; il ajoute cette explication mythologique du phénomène:

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere
-fumo.
(V. 578 et suiv).

" On dit que le corps d'Encélade, à demi brûlé par la foudre, gît accablé sous cette masse ; que l'énorme Etna qui le presse exhale la flamme de ses fournaises entr'ouvertes, et chaque fois que le géant retourne ses flancs fatigués, il fait trembler et mugir la Sicile entière et couvre le ciel de fumée. "

(Trad. Delestre)

On peut remarquer qu'Homère ne distingue pas comme Virgile entre la fable et la réalité des choses. Dans Virgile, Enée n'est pas convaincu de la vérité des traditions qu'il rapporte ; il dit : " la renommée raconte " Fama est : ce mot place la fable dans un lointain qui dégage la responsabilité du narrateur. Enée n'affirme rien en son nom : il rapporte une croyance, une superstition.

Le détail des vers est fort remarquable. La suspension du vers après mutat latus, la dureté heureuse de mole hac produit d'admirables effets d'harmonie imitative. Le poids de l'Etna qui accable le corps du géant peut-il être mieux rendu que par ces mots : ingentem que insuper Aetnam Impositam ! Même dans le gigantesque Virgile est simple et mesuré.

Valérius Flaccus a imité ces vers dans un passage plein de qualités brillantes. Nous trouvons chez lui de grandes beautés, mais qui ne rappellent

en rien le genre des beautés de Virgile. Valérius Flaccus a de l'imagination, du feu, de l'éclat ; mais ne lui demandez pas la simplicité, l'aisance, la clarté de son modèle. Son style est pénible, recherché, souvent obscur :

.. Metus ecce deum, damnataque bello
Pallene; circumque vident immania monstra
Terrigenum cœlo quondam adversata gigantum,
Quos scopulis, trabibusque, parens miserata, jugisque
Induit, et versos exstruxit in æthera montes.
Quisque suas in rupe minas, pugnamq. metusq.
Servat adhuc; quatit ipse hiemes et torquet ab alto
Fulmina crebra pater; scopulis sed maximus illis
Horror abest, Sicula pressus tellure, Typhœus.
Hunc profugum et sacras revomentem pectore flammas,
Ut memorant, prensum ipse comis Neptunus in altum
Abstulit, implicuitque vadis; toties que cruenta
Mole resurgentem, torquentemque anguibus undas
Sicanium dedit usque fretum, cumque urbibus Ætnam
Intulit, ora premens; trux ille ejectat adesi
Fundamenta jugi; pariter tunc omnis anhelat
Trinacria, injectam fesso dum pectore molem
Commovet experiens gemituque reponit inani.
(Val. Flacc. liv. II. v. 16 et suiv.)

" .. Voici Pallène, redoutée des Dieux avant sa défaite, et les géants monstrueux qui osèrent autrefois déclarer la guerre aux Immortels. La Terre, touchée de leur sort, les recouvrit de rochers et de montagnes qui s'élèvent jusqu'au ciel. Chacun de ces rochers conserve encore un air terrible et menaçant. Jupiter fait fondre sur eux les orages, et les frappe sans cesse de la foudre; mais le plus formidable de ces géants, Typhée, entraîné loin de ses compagnons est enseveli sous la Sicile. Il fuyait du combat, vomissant les flammes dont la foudre l'avait embrâsé. Neptune, dit-on, le saisit par les cheveux, le précipita dans la mer, et malgré ses efforts, malgré les flots soulevés par les replis de dragon qui terminent son corps, traînant à travers les écueils ce monstre ensanglanté, le conduisit dans la mer de Sicile, où il plaça sur sa tête l'Etna et toutes les villes qui l'entourent. Ce farouche géant fait jaillir dans les airs les fondements enflammés de la montagne, et ébranle toute la Sicile, lorsque, voulant soulever le fardeau qui presse sa poitrine, il le laisse retomber en poussant d'inutiles gémissements. "

Ce morceau est plein d'imagination et d'éclat. L'imitateur de Virgile paraît à son avantage dans cet endroit plus qu'en tout autre. Nous

pouvons y distinguer sans peine le genre d'esprit différent des deux poëtes. Valérius Flaccus étincelle; mais il n'a point la simplicité et la clarté de Virgile.

Metus deum, damnata bello sont des expressions obscures. La première signifie que Pallène a été la terreur des Dieux parce que c'était de là que les géants étaient partis pour escalader le ciel, et la seconde, que ces géants avaient été vaincus.

Les deux vers qui suivent sont beaux sans doute, mais ils sentent le travail et l'effort: on s'aperçoit que le poëte a grossi sa voix, ce que ne fait point Virgile.

Valérius Flaccus développe ingénieusement la raison pour laquelle ces roches représentent des géants. C'est la mère de ces derniers qui les revêt de roches [pour les défendre:] ces géants sont devenus des montagnes, et tout ce passage singulier atteste le grand combat qu'ils ont livré aux Dieux. Les vers sont bien faits et expriment parfaitement cette poétique métamorphose.

Le vers 21e renferme des traits vifs et heureux; mais ce n'est plus la simplicité de Virgile. Les mots quatere hiemes sont très poétiques; ils marquent que les tempêtes sont comme les armes de Jupiter et que le grand combat dure encore. Flammas sacras signifie la foudre lancée par Jupiter. Signalons

la beauté poétique des expressions : implicuit que vadis, Omnis anhelas Trinacria, la faiblesse et l'insuffisance du mot dedit, l'obscurité des mots toties et anguibus. Ce dernier signifie que les géants avaient des pieds de serpents.

Enée rencontre en son chemin d'autres objets tout à fait fabuleux. Ce sont d'abord les Harpyes. (v. 209 du 3e liv)

" Servatum ex undis Strophadum me littora primum
Accipiunt. Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno quas dira Celæno,
Harpyiæ que colunt aliæ, Phineia postquam
Clausa domus, mensas que metu liquere priores.
Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla
Pestis et iræ deum Stygiis sese extulit undis.
Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.

Huc ubi delati portus intravimus, ecce
Læta boum passim campis armenta videmus,
Caprigenum que pecus, nullo custode, per herbas.
Irruimus ferro et Divos ipsum que vocamus
In partem prædam que Jovem. Tunc littore curvo
Extruimus que toros, dapibus que epulamur opimis.
At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpyiæ, et magnis quatiunt clangoribus alas,

Diripiunt que dapes, contactu que omnia fœdant
Immundo: tum vox tetrum dira inter odorem.
Rursum in secessu longo, sub rupe cavata,
Arboribus clausi circum atque horrentibus umbris,
Instruimus mensas, aris que reponimus ignem:
Rursum ex diverso cœli cœcis que latebris
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis;
Polluit ore dapes. Sociis tunc arma capessant
Edico, et dira bellum cum gente gerendum.
Haud secus ac jussi faciunt, tectos que per herbam
Disponunt enses, et scuta latentia condunt.
Ergo ubi dilapsæ sonitum per curva dedere
Littora, dat signum specula Misenus ab alta
Ære cavo: invadunt socii, et nova prœlia tentant,
Obscenas pelagi ferro fœdare volucres.
Sed neque vim plumis ullam nec vulnera tergo
Accipiunt; celeri que fuga sub sidera lapsæ,
Semesam prædam et vestigia fœda relinquunt.
Una in præcelsa consedit rupe Celæno,
Infelix vates, rumpit que hanc pectore vocem:
" Bellum etiam pro cœde boum stratis que juvencis,
Laomedontiadæ, bellum ne inferre paratis,
Et patrio Harpyias insontes pellere regno?
Accipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta:

Quæ Phœbo pater Omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.
Italiam cursu petitis, ventisque vocatis
Ibitis Italiam, portusque intrare licebit:
Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames, nostræque injuria cædis
Ambesas subigat malis absumere mensas".

" Sauvé des ondes, les Strophades me reçoivent sur leurs rivages. La Grèce a donné le nom de Strophades à des îles de la mer Ionienne qu'habitent l'odieuse Céleno et les autres harpyes, depuis que repoussées du palais de Phinée, la crainte les chassa de leurs premiers banquets. Jamais plus exécrable monstre, jamais fléau plus redoutable vomi par la colère des Dieux ne sortit des ondes du Styx. Ces oiseaux ont les traits d'une vierge; un flux immonde s'échappe de leurs flancs; leurs mains sont armées de serres, et la pâleur de leur visage trahit leur faim toujours renaissante.

" C'est là que nous abordons : nous entrons dans le port, et nous voyons épars çà et là dans les champs un nombreux troupeau de génisses et de chèvres, errant sans guide à travers les prairies. Nous l'attaquons avec nos armes, en invitant les Dieux et Jupiter

même au partage de notre butin. Puis, sur des lits dressés le long du rivage, nous commençons un festin délicieux. Mais tout à coup d'un vol effrayant, les Harpyes sortent des montagnes, et, secouant à grand bruit leurs ailes, pillent nos mets qu'elles souillent de leur contact impur: un cri sinistre se mêle à leur fétide odeur. Dans un réduit enfoncé, sous une roche profonde, que des arbres environnaient partout d'une ombre impénétrable, nous dressons de nouvelles tables, et nous replaçons le feu sur les autels: de nouveau, par un autre côté, s'élançant de ses noires retraites, la troupe bruyante aux griffes recourbées vole autour de sa proie, infecte nos mets de son souffle. J'ordonne alors à mes compagnons de prendre les armes et de livrer la guerre à cette exécrable engeance. Ils obéissent aussitôt, préparent leurs glaives et leurs boucliers qu'ils tiennent cachés sous le gazon. Sitôt que les Harpyes s'élancent et font retentir le rivage du battement de leurs ailes, Misène, d'une éminence où il était en sentinelle, donne le signal au son de la trompette; mes compagnons se précipitent, et, dans ce nouveau genre de combat, s'efforcent d'immoler ces impurs oiseaux de la mer. Mais leurs plumes résistent à nos coups et leurs corps sont invulnérables; d'un

vol rapide ils s'enfuient dans les airs, laissant leur proie à demi rongée et des traces hideuses. Restée seule accroupie sur la pointe d'un rocher, Célæno, sinistre prophétesse, fait entendre ces mots menaçants :

" Quoi ! la guerre pour prix de nos génisses égorgées ! Race de Laomédon, c'est la guerre que vous nous apportez, et vous voulez bannir les Harpyes innocentes de leur royaume paternel ! Écoutez donc, et gravez dans vos cœurs ces paroles sorties de ma bouche. Ce qu'Apollon apprit d'un Dieu tout puissant, Apollon me l'a révélé, et c'est moi, des Furies la plus redoutable, qui vous le déclare à mon tour. Vous cherchez l'Italie ; les vents, selon vos vœux, vous conduiront en Italie, et l'entrée de ses ports vous sera permise ; mais, avant que vous entouriez de remparts la ville qui vous est donnée, la faim cruelle, vengeant notre injure et le massacre de nos troupeaux, vous forcera de dévorer jusqu'aux tables de vos banquets. "

On a reproché à Virgile d'avoir introduit dans son récit ces étranges personnages. On peut dire pour excuser le poète latin que cette tradition bizarre lui était léguée par ses devanciers. Ainsi, on la trouve dans Apollonius de Rhodes, Livre II des Argonautiques, v. 178.

Un fils d'Agénor, Phinée, demeurait sur les côtes de la Bithynie. Pour le punir d'avoir découvert aux hommes les décrets des Dieux, Jupiter l'avait condamné à une éternelle vieillesse, à la cécité, et à ne pouvoir se rassasier d'aucun mets. Apollonius ajoute que tous ceux qu'on lui apportait étaient enlevés ou souillés par les Harpyes:

.. οι ἐκ νεφέων ἄφνω πέλας ἀΐσσουσαι
Ἅρπυιαι στόματος χειρῶν τ' ἀπὸ γαμφηλῇσι
Συνεχέως ἥρπαζον· ἐλείπετο δ' ἄλλοτε φορβῆς
Οὐδ' ὅσον ἄλλοτε τυτθὸν, ἵνα ζώων ἀκάχοιτο.
Και δ' ἐπὶ μυδαλέην ὀδμὴν χέον· οὐδέ τις-
-ἔτλη
μὴ ὅτι λευκανίηνδε φορεύμενος, ἀλλ' ἀπο-
-τηλοῦ
μηδ' ἑστεώς· τοῖον οἱ ἀπέπνεε λείψανα δαιτός.

" Les Harpyes fondant sur lui du haut des cieux, lui arrachaient ces mets de la bouche et des mains. Quelquefois pour prolonger ses tourments en soutenant sa misérable vie, elles lui abandonnaient de légers restes, sur lesquels elles répandaient une odeur si infecte que personne n'aurait eu le courage non seulement de s'en nourrir, mais même d'en supporter de loin la puanteur. "

On peut répondre surtout que Virgile a intro-



dut les Harpyes pour leur faire prononcer l'oracle que renferment les vers 255 et suivants :
« Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames, nostræque injuria cædis
Ambesas subigat malis absumere mensas ! »
prédiction terrible qui s'accomplira d'une manière bien simple au 7e livre, vers 106 et suivants :
« Æneas, primique duces et pulcher Iulus
Corpora sub ramis deponunt arboris altæ,
Instituuntque dapes et adorea liba per herbam
Subjiciunt epulis (sic Jupiter ille monebat),
Et cereale solum pomis agrestibus augent.
Consumptis hic forte aliis, ut vertere morsus
Exiguam in Cererem penuria adegit edendi,
Et violare manu malisque audacibus orbem
Fatalis crusti, patulis nec parcere quadris,
Heus ! etiam mensas consumimus, inquit Iulus,
Nec plura, alludens ...

Virgile ne pouvait négliger ce détail puéril de la tradition. Obligé de faire prononcer par un personnage de son poème ce singulier oracle, il a chargé de ce rôle les Harpyes ; c'étaient les interprètes les plus convenables à un pareil sujet. Virgile n'a pas évité davantage cette prédiction embarrassante que nous trouvons dans la bouche d'Hélénus, livre III, v. 389 :

Hélénus dit à Enée :

"Cum tibi sollicito secreti ad fluminis undam
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit,
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati;
Is locus urbis erit ; requies ea certa laborum."

" Errant pensif aux bords d'un fleuve écarté, tu trouveras sous les chênes du rivage, une énorme laie blanche étendue sur le sable, et trente petits nouveaux-nés, aussi blancs que leur mère, pressés autour de ses mamelles : c'est là le lieu de ta cité, le terme certain de tes maux." (Trad. Delestre)

Nous trouvons au livre 8, vers 42, l'accomplissement de cette prédiction :

Le Dieu du Tibre apparaît à Enée au milieu des peupliers qui bordent les rives du fleuve, et dit :

" Jamque tibi, ne vana putes hæc fingere somnum,
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa jacebit .."

Enée se réveille, parcourt la forêt, lorsque tout à coup :

Candida per silvam cum fetu concolor albo,
Procubuit, viridique in littore conspicitur sus.

Nous étudierons dans la prochaine leçon l'épisode des Cyclopes que Virgile avait emprunté à Homère et à l'auteur des Argonautiques.

Virgile place les Cyclopes au pied de l'Etna, et Homère les avait placés sur la côte occidentale de la Sicile.

On a fait un reproche à Virgile au sujet de l'épisode des Harpyes et de celui des Cyclopes. On a dit que des images aussi dégoûtantes devaient révolter le goût d'un siècle aussi délicat que celui où Virgile écrivait. On aurait dû remarquer que le poëte avait sauvé par l'expression ce que la pensée pouvait avoir de repoussant. Horace du reste s'est montré moins difficile que certains critiques. Le Cyclope d'Homère ne lui causait aucun dégoût: nous ne devons pas supposer qu'il fut plus sévère pour les Harpyes et le Cyclope de Virgile.

Horace dit en parlant d'Homère:

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope
Charybdin

(Hor. Art poet. v. 144)

Le voyage d'Enée présente donc un très grand intérêt et par les descriptions, et par les merveilles à moitié fabuleuses et à moitié réelles dont le poëte a su l'embellir. La peinture des Cyclopes n'est qu'un accessoire des épisodes qui animent ce troisième livre: il en renferme deux autres non moins intéressants, celui d'Andromaque et celui de Polydore.

Ces trois épisodes ont le double avantage d'être un souvenir de la tragédie grecque, et de replacer pour un instant les exilés dans leur patrie en leur présentant des personnages ou des objets qui leur rappellent la terre natale.

Le premier épisode qui frappe nos yeux quand nous ouvrons le troisième livre de l'Enéide, c'est celui de Polydore.

La mort de Polydore est racontée diversement par les poëtes. Homère le fait périr sous les coups d'Achille; Euripide, dans sa tragédie d'Hécube, le montre, comme Virgile, victime de l'avarice et de la perfidie de Polymnestor. Il ne sera pas sans intérêt de retrouver ici le prologue où Euripide met en scène l'ombre de Polydore racontant lui-même sa déplorable histoire :

" Je viens de quitter la retraite des morts et les portes du sombre empire où Pluton habite loin des autres Dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cissée, et Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, il craignit de la voir tomber sous le fer des Grecs, et m'envoya secrètement, hors des confins de la Troade, chez Polymnestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonèse, et tient sous son sceptre un peuple belliqueux.

En même temps, mon père lui remit beaucoup d'or en cachette, afin que, si les murs d'Ilion devaient tomber, ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent point exposés à la misère. J'étais le dernier des enfants de Priam, et c'est pour cela qu'il m'éloigna de ma terre natale. Je n'avais pas encore la force de soutenir le poids d'une armure; et mon trop jeune bras ne pouvait porter une lance. Tant que les frontières de l'Empire demeurèrent intactes, que les remparts de Troie restèrent inébranlables; aussi long-temps qu'Hector mon frère fut victorieux dans les combats; élevé près du roi de Thrace, ami de mon père, malheureux je croissais ainsi qu'un tendre rejeton. Mais, dès que Troie, dès qu'Hector eut péri, quand le palais de mes aïeux eut été renversé, et que Priam lui-même, immolé au pied de l'autel que sa main avait consacré, fut tombé sous les coups du sanguinaire fils d'Achille; cet ami de mon père m'égorgea pour cet or qui causa ma perte, et jeta mon cadavre dans les flots de la mer, pour posséder plus librement mes richesses dans sa demeure. Étendu sur la rive, emporté par l'onde qui s'enfle, je suis le triste jouet des vagues agitées, sans obtenir ni pleurs ni sépulture. »

(Hécube, prologue, v. 1. à 30).

Ennius avait reproduit ces paroles de Polydore,

et les vers du poète latin causaient aux spectateurs une vive émotion, à ce que rapporte Cicéron (Tusc. Liv. 1. Ch. 16) :

" Frequens enim consessus theatri, in quo sunt mulierculæ, et pueri, movetur audiens tam grande carmen:
" Adsum, atque advenio Acherunte, vix, via alta atque ardua,
Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,
Maximis; ubi rigida constat crassa caligo inferum."

Ce passage a été encore imité dans une tragédie, intitulée Ilione, dont l'auteur est inconnu.* Dans cette tragédie, l'ombre de Déïphile (*) apparaît à sa mère pendant son sommeil, lui raconte le supplice dont il a été victime, et lui demande vengeance. Cicéron a cité deux vers de ce morceau dans les Tusculanes Liv. 1. Ch. 44 :

" Mater, te appello, quæ curam somno suspensam levas,
Neque mei te miseret, surge et sepeli natum !"

Le souvenir de ces vers se conserva long-temps chez les Romains. Horace y fait allusion dans la 3e Satire, Liv. 2. v. 61.

.. Non magis audierit quam Fufius ebrius olim,
Quum Ilionam edormit Catienis mille ducentis,
Mater, te appello, clamantibus ...

L'acteur Fufius jouait le rôle d'Ilione endormie.

*On l'attribue soit à Ennius, soit, plus ordinairement à Pacuvius.

(*) Il aurait fallu expliquer la fable. Déïphile est le fils d'Ilione, qu'elle a substitué à son jeune frère Polydore, et que Polymnestre a fait périr à sa place.

Comme il s'était enivré et que par suite il jouait ce rôle trop au naturel, il ne répondait pas aux invocations de Catienus, acteur qui représentait Déiphile. Ce que voyant, tous les spectateurs lui criaient pour le réveiller:

"Mater, te appello!"

Virgile s'adressait donc à un intérêt que la scène avait rendu à Rome même populaire, lorsque dans le troisième livre de l'Enéide il faisait entendre à Enée la voix de Polydore; à l'imitation de ce qui se voit chez Apollonius de Rhodes (II, 477). Il changeait la tradition suivie par Euripide, par Ennius, et qu'a reproduite à son tour l'auteur des Métamorphoses.*

*ici il faudrait dire en quoi consiste ce changement, point de départ de quelques fictions modernes fort célèbres, particulièrement dans les poëmes du Dante et du Tasse.

Jacquet

16.e Leçon

3.e Livre.

Episodes.

Polydore.
Andromaque.
Achéménide.

Bonne rédaction, travaillée, …ucte et d'un tour naturel et …ise.

16e Leçon.

3e Livre — Épisodes — Polydore — Andromaque — Achéménide

Dans les dernières leçons nous nous sommes élevés par degrés jusqu'aux principales beautés du troisième livre. Nous y avons trouvé des récits bien liés, habilement ramenés à l'unité, et très intéressants, quoique peut-être d'un caractère un peu trop uniforme. Ce livre intéressait les Romains par l'annonce souvent répétée de leur berceau traditionnel, et par les détails géographiques et archéologiques qui leur retraçaient quelques-unes des contrées les plus célèbres de leur empire : il nous intéresse, nous, par les peintures de la mer et de la navigation qu'il offre à nos yeux, peintures d'une vérité universelle, éternelle, où l'exactitude technique s'allie avec la plus belle poésie ; il nous intéresse encore par des merveilles auxquels l'art du poète a su conserver une part de réalité ; enfin et surtout par trois grands épisodes qui y répandent la passion et l'émotion tragique. Ces deux épisodes ont deux caractères communs : ils sont conçus de telle manière qu'ils rappellent les exilés de Troie au souvenir de leur patrie, et ils éveillent chez le lecteur lettré des réminiscences de cette tragédie grecque, que Virgile

mêlait volontiers à des modèles Homériques.

Nous l'avons vérifié sur le premier de ces trois épisodes, l'épisode de Polydore. C'était une imagination renouvelée de la tragédie (car Ennius et, avant lui Euripide, avaient fait voir et entendre à Hécube le spectre de son malheureux fils); elle a elle-même un caractère vraiment tragique.

Aussi a-t-elle fait une grande fortune chez les modernes. Au Quatorzième siècle on en voit la trace dans la plus grande œuvre de cette époque, la Divine Comédie. On sait que Dante se fait guider par Virgile dans les enfers: il est donc naturel que son poème présente des allusions à l'Enéide. Par exemple, au Cinquième Chant, lorsque Françoise de Rimini, avant de révéler à Dante l'origine de son fatal amour, semble vouloir s'en défendre par ces vers demeurés célèbres: "* Il n'est pas de peine plus vive que celle de se rappeler dans le malheur les jours de la félicité:" *

. . . . Nessun maggior dolore
Che ricordiarsi del tempo felice
Nella miseria . .

Elle ajoute: "et cela, ton maître le sait bien." Si ce maître n'est pas Brunetto Latini, mais, comme il est plus probable, Virgile lui-même, Dante a sans doute pensé à la maxime inverse que

* trad. Artaud.

* Cette traduction est traînante et ne conserve pas l'ordre des mots si frappants dans le texte: le simple mot à mot valait mieux "Point de douleur plus grande que de se rappeler le temps du bonheur dans l'infortune."

celui-ci met dans la bouche de son héros

Eneid., liv. 1 v. 203.

... forsan et hæc olim meminisse juvabit.

et peut être aussi à beaucoup de passages du deuxième et du troisième livre, où le souvenir des anciennes prospérités de Troie revient à la pensée des malheureux exilés.

Mais l'imitation de Virgile est plus directe et plus évidente au commencement du XIII.e Chant. A la fin du XII.e, Dante et son guide, arrivés à la première enceinte du septième ciel, ont rencontré le centaure Nessus qui leur a fait passer en revue les ombres des tyrans, et, son récit terminé, a repassé l'onde sanglante:

Chant XIII, v. 1 sq. (traduction de M.r Patin)

"Nessus n'avait pas encore atteint l'autre bord, quand nous entrâmes dans un bois où l'on ne voyait la trace d'aucun sentier.

"Point de verdure, mais des feuilles de couleur noirâtre; point de rameaux déliés, mais des branches noueuses et entremêlées; point de fruits, mais des épines et du venin.

"Elles n'ont pas de retraites si âpres et si épaisses, les bêtes sauvages qui se cachent entre la Cécina et Cornéto, en haine des lieux habités.

"Là est le nid de difformes harpyes qui chassèrent des Strophades les Troyens avec la triste annonce d'une future disgrâce.

"Elles ont de larges ailes, des cous et des visa-

ges humains, des pieds armés de serres, un grand ventre couvert de plumes; elles se lamentent sur ces arbres étranges.

" Mon bon maître me dit: " Avant d'aller plus loin, sache que tu es dans la seconde enceinte; tu dois y demeurer jusqu'à ce que tu arrives à l'horrible région des Sables. Regarde si tu vois des choses qui te fassent prêter foi à mes récits.

" J'entendais sortir de toutes parts des cris plaintifs, et ne voyais personne. Je m'arrêtai tout épouvanté.

Mon guide, je pense, me supposait la pensée* que ces voix nous venaient à travers l'épaisseur du bois d'ombres cachées pour nous.

" Romps, me dit-il, une petite branche d'un de ces arbres, et tu connaîtras ton erreur.

" J'étendis la main et détachai d'un grand arbuste épineux un léger rameau; le tronc à l'instant cria: pourquoi me brises-tu?

" Il se couvrit d'un sang noir et cria de nouveau: pourquoi me déchires-tu? N'as-tu aucun sentiment de pitié?

" Nous fûmes des hommes et sommes aujourd'hui des troncs animés: ta main eût dû être pour nous plus compatissante, quand nos âmes eussent été celles de vils reptiles.

" Comme d'un tison vert qui brûle par l'un

* Io credo ch'ei credette ch'io credesse che, &a.
(Ce vers singulier offre un rapport frappant avec les étranges exemples d'allitération qu'on rencontre chez Ennius).

de ses bouts, tandis que de l'autre sort une sorte de gémissement avec l'air qui s'en échappe ;

" du tronc entr' ouvert sortaient ensemble des paroles et du sang. Je laissai tomber la branche rompue, et restai immobile, ainsi qu'un homme frappé de crainte.

" S'il avait pu se persuader d'abord, reprit mon sage conducteur, ô âme souffrante, ce qu'il avait pourtant vu dans mes vers, il n'aurait pas porté la main sur toi ; mais pour le faire croire à une chose incroyable, j'ai dû lui conseiller ce que maintenant je me reproche.

"Dis lui que tu es, etc "

Dans ce beau passage, si plein de poésie et de terreur, n'entend-on pas comme un écho de Virgile ?

Et n'est-ce pas à la fois et de Virgile et de Dante que s'est inspiré le Tasse, quand il a imaginé sa forêt enchantée où paraissent vivre dans l'écorce des arbres les chrétiens et les infidèles tombés sous les murs de Jérusalem, où paraissent s'échapper du tronc frappé par Tancrède le sang et les plaintes de Clorinde ?

Voici ce passage tel que le rend la traduction fort élégante, mais peut-être un peu trop fleurie de Lebrun : il a voulu dorer l'or et parfumer la rose, comme dit un vers anglais :

" Tancrède découvre un vaste et spacieux ter-

rain qui s'élève en amphithéâtre. Au milieu paraît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide: il dirige ses pas vers cet arbre; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Egypte en employait pour fixer la parole et peindre la pensée.

" Parmi ces signes inconnus, il en trouve quelques-uns dont les Syriens font usage; il lit: "O guerrier téméraire, qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort, de grâce, si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide, de grâce, ne trouble point ce secret asile! Pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux; ce n'est point aux vivants à faire la guerre aux morts."

"Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots, il entend le vent qui frémit à travers le feuillage; bientôt des sons lugubres, et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper son oreille, et portent dans son cœur des sentiments mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur:

Fremere intanto udia continuo il vento
Tra le frondi del bosco e tra i virgulti:
E trarne un suon, che flebile concento
Par d'humani sospiri, e di singulti:
E un non so che confuso instilla al core
Di pietà, di spavento, e di dolore.

" Enfin il tire son épée, et de toute sa force, il frappe le cyprès. O prodige! le sang coule

de l'écorce, et va rougir la terre. Le héros frémit, mais il redouble, résolu d'approfondir ce mystère : alors il entend sortir comme du fond d'un tombeau de longs gémissements.

Bientôt une voix lui crie : " Ah ! Tancrède ! arrête ! tu m'as déjà fait une trop grande blessure ; barbare ! Tu m'as arraché du corps que j'animais ; pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une dure destinée ? Veux-tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les cendres de ton ennemie ? Je fus Clorinde, .. etc .. "

Dans ce que nous venons de citer on reconnaît la forte empreinte et de Dante et de Virgile.

Si de ces belles imitations, ou plutôt de ces créations nouvelles qu'a suscitées Virgile, nous revenons à l'épisode qui nous occupe, nous aurons doublement raison d'admirer l'art avec lequel le poète prête même au merveilleux le caractère de la vraisemblance.

Les imaginations du Dante et du Tasse s'expliquent facilement, l'une par la volonté divine, l'autre par l'art magique d'Armide : mais les deux poètes étaient à leur aise dans leurs suppositions.

L'imagination de Virgile a ses raisons en elle-même.

Apollonius de Rhodes avait dit avant lui, dans ses Argonautiques : " Le père de Parébius coupait un jour des arbres sur une montagne : une nymphe

Liv. II. v. 476
(traduct. de Caussin)

Hamadryade, faisant entendre une voix lugubre, le conjure en pleurant d'épargner un chêne avec le quel elle était née et où elle avait toujours fait sa demeure. Insensible à ses prières, et emporté par l'ardeur d'une jeunesse imprudente, il abattit l'arbre qu'il aurait dû respecter. La nymphe irritée rendit inutiles ses travaux et ceux de ses enfants."

C'est de là qu'est parti Virgile: mais tout le reste lui appartient, et surtout l'art merveilleux avec lequel il donne même à l'incroyable l'apparence du vraisemblable. Il suppose que le cadavre de Polydore a été recouvert de terre avec les traits fixés dans ses blessures: de là cette vie des arbustes produits par les traits qui ont repris racine, et ont germé pour ainsi dire dans le sang de l'hydre. On voit le chemin que Virgile a suivi pour arriver à la vraisemblance.

Ces traits étaient des branches de myrte et de cornouiller,

. . . . tumulus, quo cornea summo
Virgulta, et densis hastilibus horrida myrtus.

Le poëte se souvenait d'avoir dit au deuxième livre de ses Géorgiques (vers 447):

At myrtus validis hastilibus et bona bello
Cornus ...

De là ce bocage où il est naturel qu'Énée vienne cueillir pour un sacrifice à Vénus le myrte consacré

à cette déesse. On retrouve à chaque pas dans Virgile et nous aurons encore occasion de remarquer cet art qu'il possède au plus haut degré, de donner une sorte de vraisemblance aux choses même les moins vraisemblables.

Le second épisode de ce livre (vers 294 et suiv.) a été fourni à Virgile par la tragédie grecque. — Euripide avait admirablement représenté les vertus conjugales et maternelles d'Andromaque, déjà célébrées par Homère. Dans les Troyennes, la veuve d'Hector défend contre Pyrrhus la vie d'Astyanax; dans Andromaque, elle défend contre Hermione la vie de Molossus, du fils qu'elle a eu de Pyrrhus. L'intervention de Pélée sauve la mère et l'enfant. Hermione désespérée, abandonnée par Ménélas, son père, craignant le retour de son époux, se met sous la protection d'Oreste qui fait périr à Delphes le fils d'Achille. C'est de là que Racine a pris le sujet de son Andromaque, de cette tragédie moins complètement antique et grecque qu'il ne le croyait lui-même, ou du moins qu'il ne le dit dans une de ses deux préfaces.

Voir Chateaubriand (Génie du Christianisme, seconde partie livre II ch. VI.) et Mr. St. Marc Girardin (Cours de littérature dramatique T. 1 ch. XIV)

Virgile avait fait usage de cette fable avant Racine, en y ajoutant d'après les poëtes cycliques probablement, le troisième mariage d'Andromaque, et aussi cette étrange fortune d'Hélénus.

Énée, arrivant en Epire, apprend qu'un fils de

Priam, Hélénus règne sur des Grecs, qu'il possède le sceptre et la couche d'Hector ; et qu'Andromaque a retrouvé en lui un époux Troyen. Delà cet admirable épisode, l'un des plus beaux passages de l'Enéide. Ici nous ne pouvons mieux commenter Virgile qu'en le laissant parler lui-même :

Vers 298 suiv. (Trad. de Mr. Patin).

« Je m'étonne et brûle d'entretenir ce héros, de l'interroger sur ces grands événements. Je quitte ma flotte et le rivage et m'avance vers la ville. Ce jour même, non loin des portes, dans un bois sacré, au bord d'un faux Simoïs, Andromaque offrait à la cendre d'Hector un sacrifice solennel et des présents funèbres : elle appelait ses Mânes auprès d'un vain tombeau, de deux autels de gazon consacrés par elle à de chers souvenirs et qui faisaient couler ses larmes. Lorsqu'elle m'aperçut de loin, lorsqu'elle vit autour d'elle les armes de Troie, éperdue, interdite, frappée de cette vision inattendue, tout son corps se roidit, la chaleur l'abandonne, elle tombe, et un long temps s'écoule avant qu'elle puisse me dire : " N'est-ce point une trompeuse image ? Est-ce bien toi qui viens t'offrir à mes yeux, fils d'une déesse ? Vivrais-tu en effet ? ou, si tu ne jouis plus de la lumière, dis-moi où est Hector." A ces mots, elle répand des torrents de larmes et remplit tout le bois de ses cris. — Au milieu de ses transports, à peine

puis-je moi-même, dans mon trouble, trouver, pour lui répondre, quelques paroles sans suite, quelques mots entrecoupés : " Oui, je vis ; oui, je traîne encore mes jours, parmi toutes les misères. N'en doute point, ce que tu vois n'est point un songe... Et toi, autrefois unie à un tel époux, toi, tombée de si haut, quelle est aujourd'hui ton humble fortune ? Est-il vrai que tu sois remontée à un rang digne de toi ? Andromaque, veuve d'Hector, es-tu toujours l'épouse de Pyrrhus ?" Elle baissa les yeux, et, d'une voix affaiblie : " Heureuse, dit-elle, entre toutes, la fille de Priam, condamnée à mourir sur une tombe ennemie au pied des murailles de Troie ! Elle ne s'est point vue soumise à la honte d'un partage, comme un vil butin ; elle n'est point entrée, captive, au lit d'un vainqueur et d'un maître. Nous, hélas ! arrachées de notre patrie en cendres, traînées de mers en mers, il nous a fallu subir les orgueilleux caprices du fils d'Achille et devenir mères au sein de la servitude. Cependant Pyrrhus recherche l'hymen d'Hermione et l'alliance de Sparte : il m'abandonne, esclave, aux mains de l'esclave Hélénus. Indigné qu'on lui enlève l'épouse qui lui fut promise, poussé par les furies vengeresses, Oreste surprend son rival sans défense et l'égorge aux pieds des autels.

Par la mort de Néoptolème, une moitié de ses états devint le partage d'Hélénus; il l'a nommée Chaonie en mémoire du Troyen Chaon; il a bâti sur ces collines une nouvelle Pergame. Mais toi, quels vents, quels destins t'ont conduit? Tu ne pouvais connaître notre histoire; sans doute qu'un dieu t'a poussé vers nos bords. Et Ascagne, vit-il toujours? Jouit-il de la lumière?... dans un âge si tendre, songe-t-il quelque fois à la mère qu'il a perdue? Se forme-t-il déjà aux antiques vertus, aux sentiments d'un homme et d'un guerrier? Sent-il qu'il est le fils d'Enée et le neveu d'Hector?" Tels étaient ses discours interrompus de ses larmes et de ses longs et vains gémissements, lorsque, sorti des remparts avec une suite nombreuse, le noble fils de Priam, Hélénus vient à notre rencontre; il accueille ses concitoyens, il les conduit joyeux vers son palais, et aux plus doux entretiens il mêle de nombreuses larmes. Je m'avance et reconnais une petite Troie, une image de la grande Pergame, un ruisseau aride décoré du nom de Xanthe, et je baise, en entrant, le seuil d'une autre porte Scée..."

A ces détails touchants succèdent un peu longuement, un peu froidement les révélations

prophétiques qu'Enée obtient d'Hélénus. Ils reparaissent au départ du héros, dans le tableau des adieux que lui adressent ses hôtes :

« Non moins attendrie que son époux, non moins sensible à notre départ, Andromaque offre au jeune Iule des vêtements de pourpre enrichis d'une broderie d'or, un manteau Phrygien, de précieux tissus. « Reçois aussi, lui dit-elle, aimable enfant, ces ouvrages de mes mains; qu'ils soient pour toi un souvenir d'Andromaque, qu'ils te rappellent long-temps l'amitié de l'épouse d'Hector. Prends-les, ce sont, hélas! les derniers dons de tes proches; ô toi, la seule image qui me reste de mon Astyanax! Voilà ses yeux, ses traits, la grâce de son maintien! Il aurait aujourd'hui ton âge; il serait comme toi dans la fleur de l'adolescence. »

Ces beautés se commentent elles-mêmes : on sent combien cela est touchant et poétique. Les adieux d'Enée ne vont pas moins au cœur :

v. 492. Trad. Delestre
J'ai cru devoir rapprocher du texte la traduction.

« Je les quitte et leur dis en pleurant : Vivez
tandis que
heureux, vous dont le sort est désormais fixé; pour
encore
nous le destin nous appelle à passer d'épreuve en épreu-
A vous désormais le repos; point de vaste mer à sillonner
ve. Votre repos est assuré; vous n'avez plus de mers

de vos rames ; point d'Ausonie, toujours fuyant devant vous ; à
à parcourir ; vous ne cherchez point, comme nous, les champs
poursuivre une
de l'Ausonie qui s'éloignent toujours ; vous voyez l'image
élevée
du Xanthe, une autre Troie que vos mains ont bâtie ;
sous de meilleurs auspices, je l'espère, et moins exposée aux coups des Grecs.
puisse-t-elle, élevée sous de meilleurs auspices, etc. »

Dans ces vers, Virgile nous rappelle ce cri d'Enée au 1er Livre :

<u>O fortunati quorum jam mœnia surgunt !</u>

Mais cette jalousie de l'exilé, ce retour sur sa fortune errante et douteuse, sont des traits que le poète pouvait reprendre sans craindre de lasser l'intérêt par l'uniformité.

Tel est, dans son ensemble, cet admirable épisode. Nous ne pouvions mieux faire que de le citer tout entier. Son plus grand charme est dans le souvenir de Troie qui survit chez ces exilés à tous leurs malheurs ; dans le nom d'Hector qui s'échappe sans cesse de la bouche d'Andromaque et nous la montre toujours fidèle à son premier hymen, toujours pure, enfin dans ces marques de tendresse qu'elle prodigue au jeune Ascagne en qui elle retrouve, par une touchante illusion de l'amour maternel, les yeux, les traits, le maintien de son cher Astyanax.

De ces beautés générales naissent une foule de beautés de détail qu'il serait trop long d'analyser complètement. Mais comment ne pas nous arrêter sur ce beau dialogue entre Enée et Andromaque? Après l'espèce de saisissement et de stupeur où tombe Andromaque à la vue du prince Troyen, lorsqu'elle a terminé ses quelques paroles par ce cri d'une admirable éloquence :

« Hector ubi est ? »

Enée veut l'interroger sur sa situation présente : c'est une question très délicate. Il s'en tire avec une grande réserve, avec beaucoup de tact, et sait ménager l'orgueil d'une femme comme Andromaque :

Heu ! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit ? aut quæ digna satis fortuna revisit ?

Rien n'est plus mesuré ni plus délicat : « Conjuge tanto » et « digna satis » doivent réveiller dans l'âme de la femme d'Hector le sentiment de sa dignité. Enée ajoute :

Hectoris, Andromache, Pyrrhin' connubia servas ?

Connubia relève, par l'expression du mieux, ce que la situation a de trop humiliant pour Andromaque.

Cependant la question d'Enée lui a été pénible

à entendre; l'aveu qu'on lui demande coûte à sa fierté: cette noble pudeur lui suggère un détour éloquent: Andromaque regrette de n'être pas morte, comme Polyxène, sous les murs de Troie; Polyxène n'a pas souffert les affronts de l'esclavage:

O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!

Elle révèle ainsi d'une manière indirecte ce qu'elle-même a éprouvé. L'Andromaque d'Euripide exprime le même regret:

(Trad. de M. Patin.) " Polyxène est maintenant comme si jamais elle n'eût vu la lumière; elle ne sent rien de ses maux . . . . Je vais voguer vers la Grèce, captive, condamnée à l'esclavage: ah! le destin de Polyxène n'est-il pas moins malheureux? " Mais cela n'a pas toute la profondeur ni toute la portée des vers de Virgile

Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum

Servitio enixæ, tulimus...

Andromaque se cache, pour ainsi dire, sous cette forme du pluriel : elle a subi le sort commun ; elle aime à confondre sa faute, ou plutot sa malheureuse destinée avec celle de toutes les Troyennes captives. Servitio enixæ est de la plus grande énergie.

Puis vient un récit des événements, récit naturellement un peu froid, au milieu de cette scène si pathétique, mais aussi rapide et aussi précis qu'il pouvait l'être.

Il faudrait tout examiner de la même manière dans ce merveilleux épisode, si plein de profondeur et de passion, si digne à la fois et d'Euripide et de Racine.

Racine a beaucoup emprunté à Virgile ; mais il s'est mis à l'aise : son Andromaque n'a encore eu qu'un fils, Astyanax, qu'un époux, Hector. Celle d'Euripide et de Virgile a subi tous les affronts de l'esclavage, elle a eu un fils de Pyrrhus, elle est devenue sa concubine (car telle est la pensée que voile le mot Connubia dans le vers cité plus haut) ; elle a été donnée, esclave à l'esclave Hélénus. Mais ces outrages de la fortune n'ont pas altéré sa pureté morale : c'est là surtout ce qui fait l'immortelle beauté d'Andromaque chez les deux poetes.

Toutefois ils présentent des différences bien sensibles, finement et délicatement exprimées dans le morceau que nous allons citer :

« L'expression naïve et familière d'Euripide prend chez Virgile un ton plus élégant et plus élevé. C'est la même simplicité de mœurs, la même vérité de sentiments ; ce n'est plus tout à fait le même accent, le même langage ; il y a moins de cette vivacité, de cet abandon, de cette négligence si conformes à la nature, qu'il semble que l'art se soit borné à l'écouter et à transcrire fidèlement ses discours.

« Cette différence tient, sans doute, en partie, à celle de deux genres de composition qui peignent l'homme, l'un par l'action, l'autre par le récit, et doivent nécessairement avoir, le premier une plus grande liberté de mouvements, le second une allure plus mesurée. Mais elle tient encore davantage à cette perfection progressive de formes qui, dans tous les arts, polit la rudesse primitive du modèle et finit quelquefois par en effacer l'expressive physionomie. Telle ne fut pas, je me hâte de le dire, la perfection de Virgile, placé comme notre Racine, à cette époque heureuse où la pureté, la finesse de la touche corrigent sans la refroidir et la glacer la hardiesse du pinceau, et, conservant à son œuvre le sentiment et la vie, y ajoutent la grâce et la noblesse.

« La situation des deux Andromaque, d'Euripide et de Virgile, est absolument la même. Dans un sujet si délicat, l'un et l'autre poète ont égale-

ment fait prévaloir la dignité morale. Mais là une expression franche et libre rappelle la chaste nudité de la statuaire antique ; ici paraît déjà cette pudeur craintive de l'art moderne, qui lui fait voiler ses figures. L'Andromaque grecque avoue sans détour une faute involontaire ; elle s'abandonne, sans contrainte, aux affections nouvelles qu'une union forcée a mêlées dans son cœur avec l'amour vivant d'Hector. L'Andromaque latine n'a fait que traverser la servitude et ses outrages ; elle conserve à peine quelque trace de son atteinte ; elle en repousse avec confusion le souvenir presque oublié ; sa pensée est tout entière, en dépit du sort qui a si cruellement disposé d'elle, un culte toujours fidèle aux souvenirs sans cesse présents d'un premier hymen. Cette pure et noble figure est bien du même poète qui a fait dire à Didon près de faillir : " Celui qui, le premier, m'unit à son sort, celui-là a emporté avec lui mes amours ; qu'il les possède, qu'il les garde éternellement dans la tombe :

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit ; ille habeat secum servetque sepulchro ;

qui a inspiré ces deux beaux vers à Racine :

Ma flamme par Hector jadis fut allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée. " *

Nous arrivons au troisième épisode de ce livre ; on peut dire qu'il est lui-même un souvenir éloigné

* Mr. Patin, Études sur les tragiques grecs, livre IV, ch. 8, page 84).

de la tragédie grecque, et qu'il rappelle jusqu'à un certain point Philoctète abandonné dans l'île de Lemnos. Ce ne sont plus des Troyens que rencontre Enée ; c'est un grec malheureux qu'Ulysse a oublié dans sa fuite.

v. 616 sq. (... dum trepidi crudelia limina linquunt
Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere)

et qu'Enée recueille avec bonté dans ses vaisseaux.
– Achéménide n'est abandonné que depuis trois jours:

v. 645 sq. Tertia jam lunæ se cornua lumine complent,
Quum vitam, in sylvis, inter deserta ferarum
Lustra domosque traho...

Ainsi les deux héros de l'Odyssée et de l'Enéide ont failli se rencontrer. Il y a pour un lecteur lettré qui se souvient de son Homère en lisant son Virgile, un certain agrément dans cette rencontre imprévue de deux grands poèmes qui semblent ainsi se développer de concert.

C'est un agrément que Fénélon a quelquefois donné à son Télémaque : par exemple, au commencement du dix-huitième livre (le quatorzième dans quelques éditions). Dans ce morceau, la composition moderne cotoie, pour ainsi dire, le poème antique : les deux ouvrages se mêlent et n'en font plus qu'un.

" Télémaque ayant pris soin de mettre une

exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter le dessein qu'il avait conçu et qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avait déjà long-temps qu'il était agité pendant toutes les nuits, par des songes qui lui rappelaient son père Ulysse. Cette chère image revenait toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel par ses feux naissants les inconstantes étoiles, et, de dessus la terre, le sommeil, suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyait voir Ulysse nu, dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetaient des habits pour se couvrir; tantôt il croyait l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutaient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparaissait tout-à-coup dans des festins où la joie éclatait parmi les délices, et où l'on entendait les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses."

Ainsi Télémaque assistait, par les illusions du sommeil, aux événements réels qui se passaient chez les Phéaciens dans le même moment, et qu'Homère a racontés aux livres VI, VII et VIII de son <u>Odyssée</u>. Fénelon, par ces

artifice, rapprochait les deux poëmes.

L'épisode d'Achéménide rapproche de même l'Enéide et l'Odyssée. Il a fourni à Virgile un moyen ingénieux de raconter, après Homère (Odyss. liv. IX, v. 182 suiv.) l'histoire du Cyclope, et même de la mettre en scène. Car, à peine Achéménide a-t-il fini son récit, que "Polyphème arrive, monstre horrible, informe, immense;.. il marche au milieu de la mer, et l'onde mouille à peine ses flancs élevés... Quand il reconnaît que les flots élevés arrêtent sa poursuite, il pousse un cri terrible... A ce bruit, la troupe des Cyclopes, accourue des forêts et du haut des montagnes, se précipite vers le port et couvre le rivage... etc."

(v. 655 suiv.)
Trad. Delestre.

Vix ea fatus erat, summo quum monte videmus
Ipsum inter pecudes vasta se mole moventem
Pastorem Polyphemum, et littora nota petentem;
Monstrum horrendum, informe, ingens.....
. . . . graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.
. . . .
Verum ubi nulla datur dextra affectare potestas,
Nec potis Ionios fluctus æquare sequendo,
Clamorem immensum tollit . . . .
At genus e sylvis Cyclopum et montibus altis
Excitum ruit ad portas, et littora complent...

Cette histoire du Cyclope qu'Horace admirait tant et dont il fait mention dans son Art poétique,

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamq. et cum Cyclope Charybdim,

ce conte, qui a son côté puéril mais qui, dans Homère, amène tant de traits énergiques, Virgile a donc trouvé moyen de l'introduire dans son poëme en restant original.

Nous retrouvons chez Ovide cet artifice ingénieux d'imitation. Au quatorzième livre des Métamorphoses Enée arrive à Cumes: là, le grec Achéménide, qu'il a recueilli dans ses vaisseaux, rencontre Macarée, son ancien compagnon: les deux amis se font leurs confidences, et Achéménide se trouve naturellement amené à raconter l'histoire du Cyclope. C'est ainsi qu'Ovide s'est approprié d'une certaine façon le récit de Virgile, et qu'il s'est associé à une grande œuvre: assurément cet artifice dépasse de beaucoup les procédés vulgaires des autres imitateurs de Virgile. On voit qu'Ovide réveille à dessein le souvenir de son prédécesseur; il cite, pour le plaisir du lecteur, qui aura trop de jugement pour l'accuser de plagiat. D'autres fois il évite avec soin ce que Virgile a longuement dévelop

pé, et développe ce que ce grand poète a cru devoir négliger. C'est ainsi qu'il parlait d'Ariane après Catulle, et de Scylla après le Ciris. — Ajoutons que le récit d'Ovide met en relief, par une sorte de commentaire, la beauté morale du morceau de Virgile. Il a du reste un ton moins soutenu; c'est particulièrement par l'aisance, la facilité, l'élégance qu'il se distingue; Ovide est surtout un conteur, il en a le ton; ce qui ne l'empêche pas de s'élever assez haut quand il y est porté par son sujet.

Macarée reconnaît Achéménide, et s'étonne de le voir, lui Grec, sur un vaisseau Troyen:

v. 161 suiv. Noscit Achæmeniden: improvisoque repertum
Vivere miratus "qui te casusve deusve
Servat, Achæmenide? Cur, inquit, barbara Graium
Prora vehit? Petitur vestra quæ terra carina?

Ici vient une de ces copies involontaires et presque textuelles de Virgile: c'est une espèce de citation:

Talia quærenti jam non hirsutus amictu,
Jam suus, et spinis conserto tegmine nullis
Fatur Achæmenides ...

Si l'on excepte le jam suus, trait subtil et affecté, comme les aime un peu trop Ovide, ces vers rappellent un admirable passage du troisième livre, la peinture que fait Virgile d'Aché-

ménide, quand il se présente aux Troyens : ici, comme partout, chez ce grand poète, la gradation est parfaitement observée :

v. 588 suiv. Postera jamque dies primo surgebat Eoo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram,
Quum subito e sylvis macie confecta suprema
Ignoti nova forma viri miserandaque cultu
Procedit..

Ainsi de l'éloignement où ils se trouvent les Troyens voient sortir des bois une forme humaine qui s'avance lentement ; on ne peut encore distinguer tous les traits, et le poète reste à dessein dans un certain vague : mais à mesure qu'elle s'approche, Virgile la décrit :

Dira illuvies immissaque barba
Consertum tegumen spinis ; at cetera Graius
Et quondam patriis ad Trojam missus in armis.

Nous venons de reconnaître dans Virgile tout un hémistiche que lui a emprunté Ovide.

Ce qui suit, chez ce dernier, est d'une grande beauté ; c'est l'expression touchante de la reconnaissance d'Achéménide pour les Troyens. Virgile ne pouvait exprimer ce sentiment sans faire tort à la modestie de son héros qui raconte lui-même les événements de son séjour en Sicile : Ovide en a profité et a pu combler cette lacune en transportant le récit dans la bouche d'Achéménide :

(V. 167 suiv.)

Fatur Achæmenidos : iterum Polyphemon et -illos
Aspiciam fluidos humano sanguine rictus ;
Hac mihi si potior domus est Ithacæ que carina :
Sin minus Ænean veneror genitore ; nec unquam
Esse satis potero, præstem licet omnia gratus.
Quod loquor, et spiro ; cœlum que et sidera solis
Respicio (possim ne ingratus et immemor esse ?)
Ille dedit.

Ces vers sont naturels et touchants : mais, par malheur, ils sont suivis d'un trait affecté qui les gâte : un des bienfaits que doit Achéménide à ses sauveurs, c'est de n'avoir pas eu le ventre du Cyclope pour tombeau.

Ille dedit quod non anima hæc Cyclopis in ore
Venit, et ut lumen jam nunc vitale relinquam,
Aut tumulo aut certe non illa condar in alvo.

Ce n'est pas que cette idée ne se soit présentée à d'autres, mais elle est chanceuse. Elle a porté malheur à Théophile et lui a inspiré ce vers, dont Boileau s'est moqué avec raison. Pyrame s'adresse au lion qui, pense-t-il, a dévoré Thisbé, et s'écrie :

Toi, son vivant tombeau, reviens me dévorer.

Il y a des passages où, grâce à l'énergie, à la hardiesse de l'expression, cette image étonne le goût, saisit, émeut au point qu'on ne peut se résoudre à la condamner, par exemple ces vers d'Ennius :

(1er livre des Annales) Vulturus in spinis miserum mandebat homonem:
Heu quam crudeli condebat membra sepulcro!
Ce trait avait sans doute frappé Lucrèce, qui l'a reproduit avec plus de force encore dans le fameux passage où il peint l'homme, à l'origine des sociétés, sans armes, sans défense, dévoré vivant par les bêtes féroces :

(Livre V. vers 991) Viva videns vivo sepeliri corpora busto.

Mais l'image employée par Ovide ne saurait trouver grâce devant un goût tant soit peu sévère ; elle choque la raison, sans frapper l'imagination : ce n'est qu'un des jeux d'esprit auxquels sacrifie souvent la muse d'Ovide.

Elle devient plus sérieuse au vers 177 : peut-être alors s'est-elle inspirée de la tragédie grecque :

Quod mihi tunc animi (nisi si timor abstulit omnem
sensum animumque) fuit, cum vos petere alta relictus
Aequora prospexi ?

Mais combien cela est au-dessous de l'incomparable éloquence qui respire dans ces vers du Philoctète si bien interprétés par Fénelon, dans son Télémaque !

Philoctète, vers 276

Télémaque, livre XII ou XV

« Ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes ! Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je

ne trouvai que la douleur."

Ovide ajoute :

... Volui inclamare ; sed hosti
Prodere me timui.

Il insiste sur cette situation, qui n'est pas tout à fait celle de Philoctète : ce dernier est laissé dans une solitude complète ; Achéménide est abandonné sans défense aux cruels habitants de la Sicile.

Vient enfin une belle peinture de la colère du Cyclope : c'est une des imaginations que Virgile a négligées dans Homère : Ovide n'a pas manqué de s'en saisir, et il faut avouer qu'il est ici plein d'éloquence et d'énergie :

(v. 181 suiv.)

... vidi cum monte revulso
Immanem scopulum medias permisit in undas ;
Vidi iterum, veluti tormenti viribus acta,
Vasta giganteo jaculantem saxa lacerto.

Homère avait dit avant lui :

Odyssée, liv. IX. v. 481.

Ἧκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο·
Κὰδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρῴροιο.

Virgile lui-même, qui a négligé ce trait dans l'histoire du Cyclope, s'en est peut-être souvenu lorsqu'il a dit du guerrier Aemon, au dixième livre :

(vers 127)

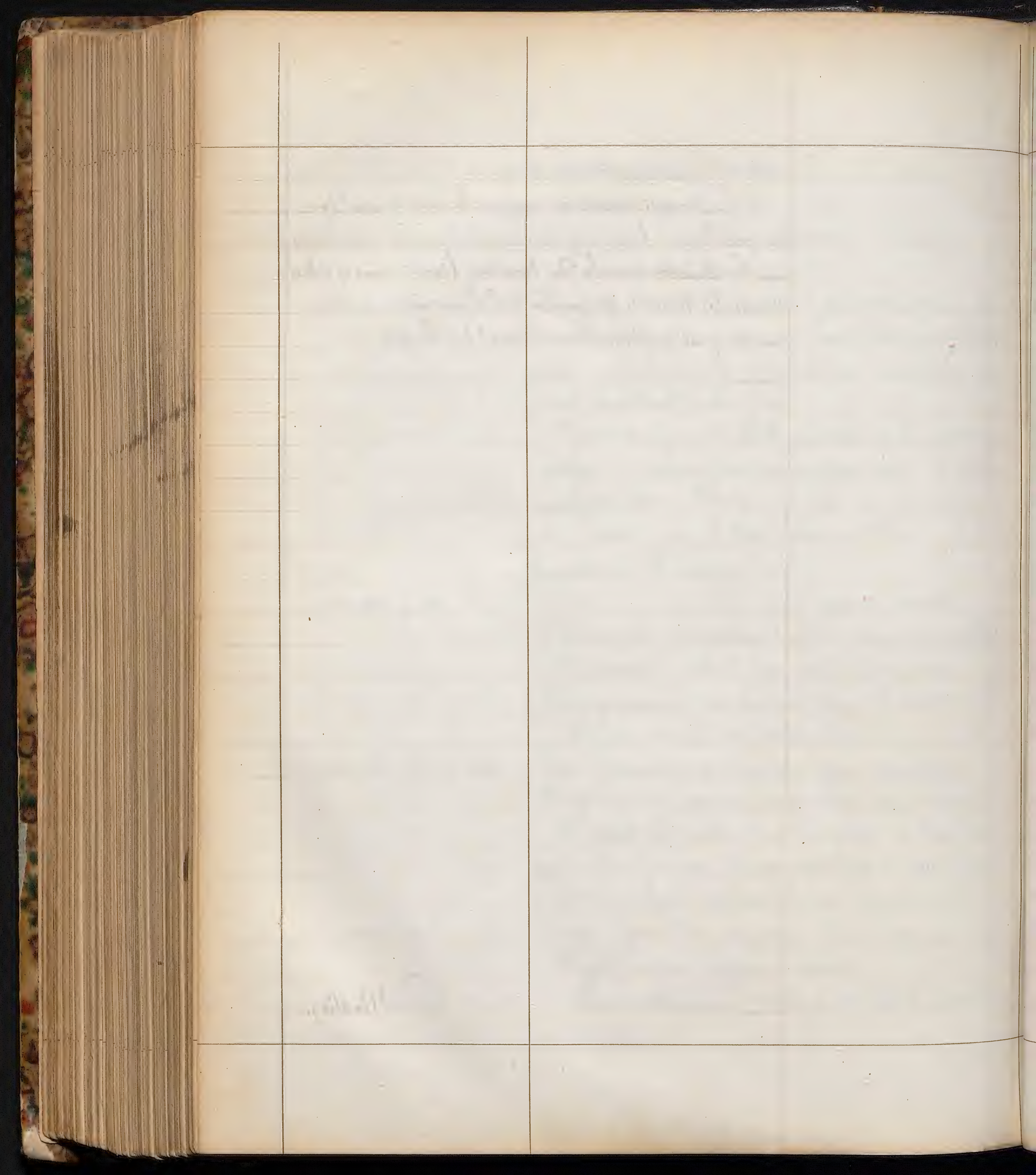
Fert ingens toto connixus corpore saxum,
Haud partem exiguam montis.

Peut-être aussi Ovide a-t-il voulu rappeler ces

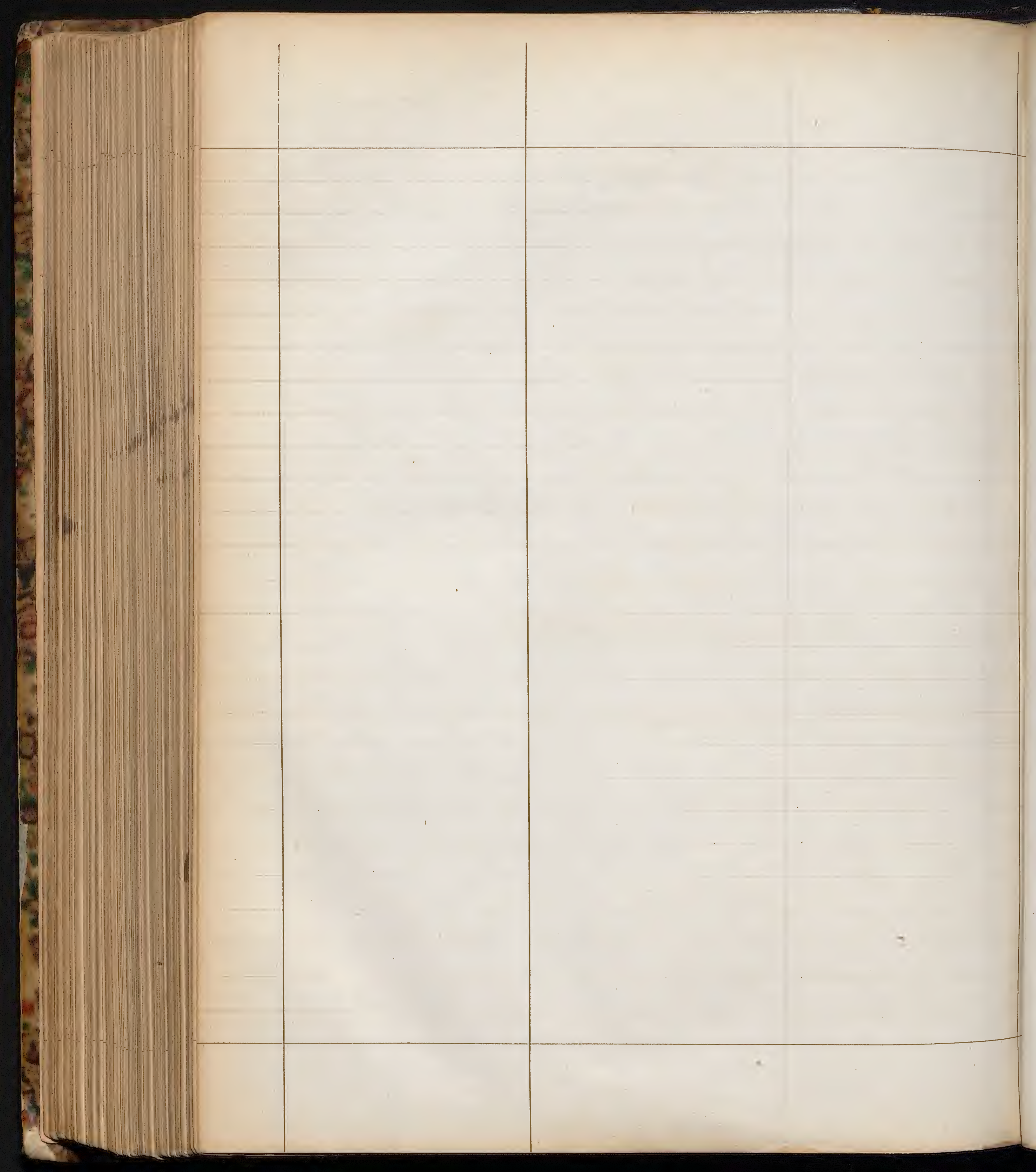
vers à la mémoire de ses lecteurs.

Nous continuerons ce rapprochement curieux dans la prochaine leçon, et nous reviendrons en même temps sur les beautés morales du troisième livre; nous y retrouverons les traces de cet amour de l'humanité, qui tint une si grande place dans l'âme de Virgile.

G. Hinstin.







17. Leçon.

3e. Livre.

Suite et fin
de l'épisode d'Achéménide.

L'érudition

17e Leçon.

Suite et fin de l'épisode d'Achéménide.

Très bonne rédaction, exacte et quelquefois ingénieuse et élégante.

Nous avons vu qu'Ovide après Virgile avait recommencé l'épisode d'Achéménide, tantôt rappelant comme à dessein par des images, par des expressions empruntées à l'Enéide le morceau célèbre de son prédécesseur, tantôt insistant de préférence sur certains développements qui n'avaient pu y trouver place, tantôt faisant ressortir par une sorte de commentaire la beauté morale et l'intérêt touchant de cet épisode. Déjà nous avons pu saisir ces divers procédés de l'art ingénieux d'Ovide pour marcher sans servilité à la suite de Virgile. Après le poète de l'Enéide, il avait su faire entrer dans le vaste cercle de ses Métamorphoses le récit des voyages d'Enée, et dans cette suite de prodiges et de légendes merveilleuses il ne pouvait manquer de donner une place à l'histoire si poétique du grec Achéménide. Il eut le bon goût de la reprendre sans la copier, et de la rajeunir sans en effacer le caractère. Chez lui, ce n'est plus Enée qui parle; c'est Achéménide lui même qui retrouve à Cumes Macarée, un des anciens compagnons d'Ulysse et qui lui raconte son aventure. Dans Virgile quand Achéménide

adresse à Enée cette prière pleine d'anxiété et d'effroi dont s'est souvenu le héros Troyen, le danger est présent, le bras du Cyclope peut encore l'atteindre : chez Ovide, il ne lui reste plus que le souvenir d'un péril passé ; et cette situation paisible laisse place à des détails nouveaux que Virgile avait dû éviter.

Nous étions arrivés dans l'étude du morceau d'Ovide à des vers qui se ressentent de cette situation différente imaginée par le poète ; Achéménide y décrit avec une sorte de complaisance la fureur du Cyclope à qui ses victimes viennent d'échapper :

Métam. livre XIV, vers 181

vidi, cum monte revulso
Immanem scopulum medias permisit[1] in undas.
Vidi iterum, veluti tormenti viribus acta
Vasta giganteo jaculantem saxa lacerto :
Et ne deprimeret fluctusve lapisve carinam
Pertimui, jam me non esse oblitus in illa.

Ovide est ici le digne héritier de Virgile par la beauté des expressions, par le choix et l'habile disposition des circonstances : comme Virgile, il suit l'ordre que lui indique la nature. On voit d'abord le géant qui déchire la montagne, puis l'immense rocher qu'il arrache : on en suit le vol dans les ondes, on tremble avec Achéménide pour le vaisseau d'Ulysse.

Ovide il est vrai avait un modèle : Homère,

(1) C'est un des exemples assez peu nombreux de permitto au sens propre.

avant lui, avait peint cette montagne déchirée, ce flux et reflux des flots qui menacent d'engloutir le navire ou de le briser sur les rochers:

Odys. liv. IX vers 481

Ἧκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο,
κὰδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρῴροιο,
τυτθὸν ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἱκέσθαι.
ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης·
τὴν δ' αἶψ' ἤπειρόνδε παλιρρόθιον φέρε κῦμα,
πλημμυρὶς ἐκ πόντοιο, θέμωσε δὲ χέρσον ἱκέσθαι.

" ... Il arrache la cime d'une montagne élevée et la lance devant le vaisseau à la proue noirâtre; peu s'en faut qu'elle n'atteigne l'extrémité du gouvernail. La mer agitée recule sous le rocher qui tombe; les vagues en revenant remportent le vaisseau vers la terre, et le reflux des ondes lui fait presque toucher le rivage. "

Il y avait là d'admirables détails perdus pour Virgile, à qui la situation de son personnage ne permettait pas d'en faire usage: Ovide se ménage l'occasion d'en profiter, et se montre dans les vers qu'il prend à Homère imitateur habile.

A cet heureux emprunt le poète ajoute un trait de sentiment que lui fournissait la situation et qu'il n'a eu garde de négliger. Achéménide voit le navire d'Ulysse menacé par le rocher et par les flots: il oublie qu'il n'y est plus: il tremble pour

jam me non esse oblitus in illa. v. 186

le vaisseau qui porte ses compagnons : le sentiment de ses maux s'efface devant la crainte que lui inspirent les dangers d'autrui. L'intérêt s'en accroît et la description en devient plus vive et plus variée. Il continue à décrire la fureur du Cyclope avec des détails qui sont permis à Achéménide tranquille et loin de tous les périls, mais que dans Virgile devait s'interdire Achéménide éperdu, tout entier à ses maux et à ses terreurs :

Métam. XIV 187.
Ut vero fuga vos ab acerba morte removit,
Ille quidem totam fremebundus obambulat Ætnam
Prætentatque manu silvas et luminis orbus
Rupibus incursat : fœdataque brachia tabo
In mare protendens gentem exsecratur Achivam.

La peinture de ce géant aveugle qui se heurte contre les rochers, qui tâte de la main la cime des forêts qui l'arrêtent, et se livre aux emportements d'une vaine fureur, tout ce tableau est tracé de main de maître : Virgile n'eût pas renié ces vers. Achéménide se rappelle les imprécations que le Cyclope vomissait contre Ulysse et les reproduit avec énergie :

Ibid. 192.
O si quis referat mihi casus Ulyssem,
Aut aliquem e sociis in quem mea sæviat ira,
Viscera cujus edam, cujus viventia dextra
Membra mea laniem, cujus mihi sanguis in-
-undet

Guttur et elisi trepidem sub dentibus artus
Quam nullum aut leve sit damnum mihi lucis
-adempta.

Ici on retrouverait peut-être, au milieu de cette verve éclatante et de cette riche poésie, un peu de cette surabondance facile que ne connut pas le génie sévère de Virgile : lui aussi, dans l'épisode d'Achéménide, il avait peint cette voracité féroce du Cyclope, mais d'un trait vif et rapide :

Æneid., III 626.

...Vidi atro quum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.

Ovide n'a pas craint en empruntant les expressions de l'Enéide, de rappeler l'origine toute Virgilienne de ce beau morceau, soigneux du reste de marquer par certaines différences la prise de possession. Les menaces de Polyphème amènent naturellement la peinture des craintes d'Achéménide et de sa vie malheureuse sur cette terre où il n'espère plus de secours :

Métam. XIV, 198.

Hæc et plura ferox : me luridus occupat horror,
Spectantem vultus etiam nunc cæde madentes,
Crudelesque manus et inanem luminis orbem,
Membraque et humano concretam sanguine
-barbam.
Mors erat ante oculos, minimum tamen illa
-malorum.

Dans ces vers brillants et qui, sans avoir la sévé-

re précision du style de Virgile, ne manquent ni de force ni d'inspiration. Ovide imitait à la fois Homère (IX, 289. Odys) et l'Enéide. Dans deux passages de l'épisode d'Achéménide, Virgile avait peint d'une part la férocité du Cyclope dévorant ses victimes, de l'autre les craintes du compagnon d'Ulysse abandonné sur cette terre inhospitalière, et dans cette lutte avec Homère il avait prodigué toutes les ressources de son énergique sobriété, et de sa force élégante :

Enéid., liv. III 622 Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro ;
Vidi egomet duo de numero quum corpora nostro
Prensa manu magna, medio resupinus in antro
Frangeret ad saxum, sanie que exspersa natarent
Limina : vidi atro quum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.

Plus loin, c'est Achéménide qui raconte ses craintes et ses souffrances :

ibid. 645. Tertia jam lunæ se cornua lumine complent
Quum vitam in silvis, inter deserta ferarum
Lustra domos que traho : vastos que ab rupe Cyclopas
Prospicio, sonitum que pedum, vocem que tremisco.
Victum infelicem baccas lapidosa que corna
Dant rami, et vulsis pascunt radicibus herbæ.

Ovide reproduit les mêmes idées, mais avec de plus longs développements : il s'est ménagé une

situation qui lui permet plus de détails et se laisse aller au cours de son génie abondant et facile :

Metam. XIV, 203

Et jam prensurum, jam jam mea viscera rebar
In sua mersurum : menti que hærebat imago
Temporis illius quo vidi bina meorum
Ter quater affligi sociorum corpora terræ,
Quæ super ipse jacens hirsuti more leonis (1)
Visceraque et carnes, oblisisque ossa medullis,
Semianimesque artus avidam condebat in alvum.
Me tremor invasit : stabam sine sanguine mestus,
Mandentemque videns ejectantemque cruentas
Ore dapes et frusta mero glomerata vomentem :
Talia fingebam misero mihi fata parari.

(1) Cette image du lion couché sur sa proie est empruntée à Homère : ... ὥστε λέων ὀρεσίτροφος (Odys. IX 292)

Nous sommes loin sans doute de la rapidité et de la sobriété de Virgile : Ovide se complaît dans les peintures brillantes : il revient avec moins de force et moins de bonheur sur des idées déjà exprimées : mais tout en blâmant cet excès d'abondance, ne doit-on pas quelque indulgence à un génie aussi flexible, à une élégance aussi soutenue.

Achéménide raconte avec beaucoup de rapidité et de mouvement sa vie sur la terre des Cyclopes et l'arrivée des Troyens :

Perque dies multos latitans, omnemque tremiscens
Ad strepitum, mortemque timens, cupidusq. mori ;

Glande famem pellens, et mixta frondibus herba,
Solus, inops, exspes: letho poenae que relictus
Haud procul adspexi longo post tempore navim.
Oravique fugam gestu ad littus que cucurri,
Et mori, Graium que ratis Trojana recepit.

Tel est cet épisode d'Achéménide qu'Ovide sut rajeunir par la nouveauté de la situation et les qualités de son esprit. Sans doute nous avons eu à blâmer quelque fois une abondance complaisante et excessive, un ou deux traits de ce mauvais goût spirituel comme Ovide les rencontre et les cherche même trop souvent: (celui-ci, par exemple, Jam jam mea viscera rebar - in sua mersurum); mais ce morceau a pour nous le double mérite, et d'offrir des beautés originales et de nous faire mieux sentir par un commentaire indirect et ingénieux celles de l'épisode de Virgile.

Le dernier vers: Graium... ratis Trojana recepit... est le résumé le plus éloquent dans sa simplicité et l'éloge le plus délicat de ce qu'il y a de neuf et de touchant dans la belle invention de Virgile, dans cette histoire d'un Grec sauvé par des Troyens. C'est un intérêt de plus que le poète attache à Enée et à ses compagnons. La pitié pour un ennemi, pour un vainqueur malheureux, qui fait le charme et le caractère

de ce morceau se retrouve plus d'une fois dans le troisième livre. On aime à entendre celui qui maudissait en passant devant Ithaque la patrie d'Ulysse, s'attendrir sur les malheurs de ce destructeur de Troie. Ces vers :

Eneid., III. 690 Talia monstrabat relegens errata retrorsum
Littora Achemenides comes infelicis Ulyssei
venant après cet autre :
Ibid. 273. ... terram altricem saevi exsecramur Ulyssei;
ont un charme de plus par le contraste entre la haine naturelle des Troyens pour l'auteur de leur ruine, et leur pitié pour un ennemi malheureux. On doit savoir gré à Virgile d'avoir montré dans ses vers son cœur autant que son esprit. Au milieu des vicissitudes de la fortune, des malheurs et des orages dont il nous présente le tableau, on aime à voir percer l'âme du poète, l'expression de ce sentiment généreux qui ne connaît plus ni Grecs ni Troyens, qui ne voit plus que des hommes également jouets du sort, également dignes de pitié. " Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux" disait la Mérope de Voltaire : c'est là le sentiment qui chez Virgile domine tous les autres, celui de la sympathie humaine, et le vers célèbre " Homo sum; humani nihil a me alienum puto

pourrait servir d'épigraphe à plus d'un livre de l'Énéide.

Le troisième est peut-être un de ceux qui laissent le plus de place à l'expression de ce sentiment; car c'est un de ceux où se pressent ces évènements étranges, ces vicissitudes imprévues qui bouleversent toutes les fortunes, et mettent au même rang les vainqueurs et les vaincus. Les Troyens ont succombé; mais Troie n'est pas tombée sans gloire et sans vengeance: Énée pourra écrire sur le bouclier qu'il consacre dans le temple d'Apollon Actiaque: "Énée aux Grecs vainqueurs enleva cette armure".

Æneid., III, 288 "Æneas hæc de Danais victoribus arma".

Le chef d'une poignée d'exilés, cherchant à travers les mers cette Italie où il va fonder un empire qui embrassera les siècles et le monde, emporte avec lui les armes du destructeur de Troie dont Hélénus lui a fait présent:

ib. 467. Loricam consertam hamis auroque trilicem,
Et conum insignis galeæ, cristasque comantes,
Arma Neoptolemi.

Que de souvenirs dans ces deux mots! Énée, le vaincu, le fugitif, recevant des mains d'un fils de Priam, sur les côtes d'Épire, les armes du fils d'Achille dont il nous retraçait naguères les sanglants exploits! — Néoptolème est tombé

à Delphes sous le poignard d'Oreste, aux pieds des autels, comme le vieux Priam :

Eneid., III, 331.

... Scelerum furiis agitatus Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad-
- aras ;

et en mourant il a laissé à Hélénus, à un fils de Priam, une partie de l'héritage d'Achille. Oreste règne à Argos, et occupe le trône des Atrides souillé par le meurtre d'Agamemnon et par la vengeance parricide de son fils. — Ulysse, l'implacable ennemi, le destructeur de Troie, erre depuis la chute d'Ilion, sans pouvoir retrouver sa patrie ; et Enée recueille un de ses compagnons abandonné sur une terre inhospitalière. — Dans son long voyage, Enée retrouve partout sur les côtes d'Italie, ces colonies lointaines, ces bourgades obscures qui ont ouvert un asile à ses infortunés vainqueurs. Les Compagnons d'Ajax ont fondé Locres ; Idoménée a bâti Salente, Philoctète la pauvre Pétilie :

Hic et Narycii posuerunt mœnia Locri,
Et Salentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus ; hic illa ducis Melibœi
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.

Rien de plus simple que ces vers ; mais rien de plus grand par le contraste qu'ils présentent entre

la gloire orgueilleuse des vainqueurs et leur humiliation qui console, qui attendrit presque les vaincus.

Sans doute, pour trouver de pareils contrastes, Virgile n'avait besoin que de son âme et de son génie; mais peut-être la tragédie grecque qu'il imitait comme imitent les grands poètes, lui avait-elle fourni des modèles dont il profita. Plus d'une fois Euripide avait su tirer de contrastes semblables les effets les plus touchants. Les Troyennes captives gémissant sur les ruines de Troie, se consolaient en pensant que la Grèce aussi avait ses souffrances et ses malheurs: "Là aussi, près des belles eaux de l'Eurotas, gémit et pleure dans sa maison déserte la jeune Lacédémonienne: là une mère dont les enfants sont morts, frappe sa tête blanchie, et déchire ses joues de ses ongles ensanglantés."

(Hécube, 642 suiv) Trad. de Mr. Patin.

Elles vont quelque fois jusqu'à préférer le sort des Troyens à celui de leurs vainqueurs: "Pour la seule Hélène, les Grecs ont perdu des milliers de soldats. Leur général, ce guerrier si sage, pour un objet odieux a immolé ce qu'il avait de plus cher; ses enfants, ses joies domestiques, il les a livrés à son frère pour une femme volontairement ravie. Descendus aux rives du Scamandre, ils y sont morts, et ils ne défendaient

pas la frontière de leur pays, les murs de leur cité ! Ceux que Mars a fait périr n'ont point vu avant d'expirer leurs enfants, n'ont point été ensevelis des mains de leur femme ; ils sont couchés dans une terre étrangère, tandis que chez eux, disgrâce pareille ! meurent abandonnés, des veuves, des vieillards, sans postérité, qui les ont inutilement nourris ; et sur leur tombeau nul jamais ne viendra répandre en offrande le sang des victimes... Les Troyens au contraire, et c'est la plus belle des gloires, sont morts pour la patrie. Ceux que la lance a frappés, rapportés dans leurs maisons par des mains amies, déposés par elles dans leur terre natale, ont reçu les honneurs funèbres de qui ils les devaient attendre. Pour ceux qui ne sont point morts dans le combat, ils ont passé leurs jours auprès de leurs épouses et de leurs enfants, bonheur refusé aux Grecs." — (Les Troyennes, 376-401) Trad. de M. Patin (Études sur les Tragiques Grecs 128-129).

Est-il rien de plus éloquent que cette joie des vaincus triomphant des malheurs de leurs vainqueurs ? Est-il rien aussi qui rappelle davantage ces contrastes si grands et si vrais du troisième livre de l'Énéide ?

Du reste Virgile en trouvait la matière dans la tradition poétique et historique qu'il avait étudiée

en érudit et dont il profite en poëte. Le savant commentateur de l'Énéide, Heyne n'a pas consacré moins de dix-sept Excursus au troisième livre; et chacun de ces travaux assez étendus est un témoignage rendu à la vaste érudition et à la critique judicieuse de Virgile. Dans les deux premiers de ces Excursus, Heyne établit avec une précision un peu superflue peut-être, quand il ne s'agit pas de faits historiques, la chronologie des voyages d'Énée. Ce qui fait honneur à l'exactitude de Virgile, c'est que presque partout le texte se prête facilement aux ingénieuses conjectures du critique. Cependant Heyne rencontre dans ce travail de chronologie une difficulté sérieuse. Au vers 755 du premier livre, Didon s'exprime ainsi en s'adressant à Énée:

.... Nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.

Dans le cinquième livre, au vers 626, la fausse Béroé dit aux Troyennes qui gémissent sur les rivages de Sicile:

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.

Ces deux passages semblent se contredire; il est impossible de placer dans une même année, dans une même saison, l'arrivée d'Énée en Afrique, son séjour à Carthage, sa fuite, son retour en Sicile: les textes mêmes s'y opposent.

Virgile dit clairement qu'Enée passa près de Didon au moins une partie de l'hiver.

Enead., IV. 193. Nunc hiemem inter se luxu, quam longa, fovere
Regnorum immemores, turpique cupidine captos.

Devons-nous chercher à concilier des passages qui s'excluent d'une manière aussi évidente ? Non, avouons une contradiction d'aussi peu d'importance, et pardonnons au poëte qui a oublié une fois d'être historien. Heyne, quand il cherche pourquoi Virgile étendit à sept années cette durée de trois ans que les traditions donnaient aux voyages d'Enée, est plus heureux que quand il essaie de ramener l'œuvre du poëte à l'exactitude d'une chronologie rigoureuse. Les longs malheurs et les lointains voyages d'Enée étaient un souvenir de ceux d'Ulysse; ils ajoutaient à l'intérêt, le héros grandissait avec les épreuves: les nombreuses aventures des Troyens exilés devenaient plus vraisemblables: le poëte se donnait le droit d'introduire dans son récit ces événements tragiques ou étranges qui signalèrent le retour des Grecs dans leur patrie, et qui devinrent le sujet de tout un cycle poétique, sous le nom si connu de Νόστοι. C'était à cet artifice que Virgile devait le souvenir de Pyrrhus, d'Oreste, d'Agamemnon,

le touchant épisode d'Andromaque et d'Hélénus, le contraste que présente le triomphe des Grecs, et l'exil de ces vainqueurs jetés par les révolutions et les tempêtes sur les côtes d'Italie où ils vont retrouver les Troyens à Padoue avec Antenor, sur les bords du Tibre avec Enée. Ces espèces de synchronismes présentés avec l'art d'une poésie savante sans affectation, l'intérêt qui s'attachait à ces relations nouvelles des Grecs et des Troyens se rencontrant sur une terre étrangère, donnaient aux événements la vraisemblance de l'histoire, et prévenaient par le mélange de la passion et du sentiment au récit la monotonie ou la sécheresse d'un itinéraire.

Excursus 1, lib. III

Heyne, dans le même Excursus où il fixe la chronologie des voyages d'Enée, a rassemblé avec patience et recueilli dans les historiens, dans les poëtes, dans les géographes, etc., les traditions qui se rapportent à l'itinéraire des Troyens exilés. Elles étaient nombreuses et diverses : les caprices de la poésie, les vanités nationales les avaient bien souvent altérées et enrichies de nouveaux détails. Les villes se disaient volontiers colonies Troyennes, surtout au temps de la puissance de Rome : et Lavinium trouvait des sœurs aînées sur presque tous les rivages où les Troyens avaient pu descendre. Virgile connaissait les traditions, et sa curieuse lettre à

Auguste cité par Macrobe (<u>Saturnales, I. 24</u>) montre qu'il s'en préoccupait : " De Aenea quidem meo, écrit-il à Auguste, si me hercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut paene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar: quum praesertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multo que potiora impertiar."

Virgile s'était donc préparé à son œuvre par de vastes travaux d'érudition : il avait étudié les traditions, et, avec cet habile éclectisme que nous avons souvent admiré en lui, il cherchait à les concilier, à la même époque où Denys d'Halicarnasse essayait le même travail de rapprochement et de conciliation dans ses <u>Antiquités romaines</u>. Toutefois Virgile fut poète, même en étant érudit. Il eut l'art de s'appuyer toujours sur quelque tradition, mais sans s'ôter le droit de choisir et d'innover discrètement quoique sans timidité. Après le départ de la Troade Virgile pouvait conduire son héros en Thrace ou en Macédoine: les poètes et les historiens autorisaient les deux suppositions: il préfère la Thrace,(1) où se plaçait naturellement le bel épisode de Polydore. Denys d'Halicarnasse donnait une raison tout historique à l'abandon de cette première colonie, la stérilité du sol: Virgile y substitue une cause plus poéti-

(1)
erra procul vastis colitur Mavortia campis,
hraces arant . . . .
eror huc et littore curvo
enia prima loco, fatis ingressus iniquis,
eneadas q. meo nomen de nomine fingo.
(Aen. III, 13)

que, l'avertissement donné aux Troyens par l'ombre du malheureux Polydore.

En quittant la Thrace les Troyens abordent à Délos

Enéid., III, 73

Sacra mari colitur medio gratissima tellus
Nereidum matri et Neptuno Aegeo:
Quam pius arcitenens, oras et littora circum
Errantem Gyaro celsa Mycono que revinxit,
Immotam que coli dedit, et contemnere ventos.
Huc feror: haec fessos tuto placidissima portu
Accipit. Egressi veneramur Apollinis urbem.

(Antiq. rom., I, LIX)
(Aurelius Victor, Origo gentis romanae, IX)

Denys d'Halicarnasse (I, LIX) suivi par le commentaire de Servius et par Aurélius Victor (lib. IX) rapporte que suivant les traditions grecques Enée épousa à Délos la fille du roi Anius, Launa ou Lavinia, qui devait plus tard donner son nom à la ville italienne de Lavinium. Virgile rejeta cette tradition qui ne pouvait entrer dans le plan de son poème; mais il y était autorisé par l'exemple d'un assez grand nombre d'écrivains grecs ou latins. Enée quitte bientôt Délos, à la recherche de cette terre mystérieuse que lui promettent les destins; il traverse la mer Egée et vient débarquer en Crète, où il fonde une nouvelle ville:

Enéid., III, 130

Prosequitur surgens a puppi ventus euntes;
Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.
Ergo avidus muros optatae molior urbis,

Pergameam que voco.

Cet épisode si court et si simple du séjour des Troyens en Crète fait éclater jusque dans les plus petits détails l'art de Virgile pour donner à ses récits la vraisemblance de l'histoire et les appuyer sur les autorités les plus respectables. Enée n'arrivera en Crète qu'après l'exil d'Idoménée, tradition postérieure à Homère (1) mais que Virgile recueille pour l'encadrer habilement dans son récit :

Fama volat pulsum regnis cessisse paternis
Idomenea ducem, deserta que littora Cretæ,
Hoste vacare domos, sedes que adstare relictas.

La peste qui chasse les Troyens de leur nouvelle ville n'est pas une invention de Virgile : au VIIe livre de son histoire, Hérodote parlait déjà d'une maladie contagieuse qui ravagea la Crète vers le temps du retour d'Idoménée. Il y avait peut-être quelque étrangeté dans cette espèce d'inconstance qui porte les Troyens à abandonner si vite les villes qu'ils fondent sur leur passage : mais la tradition le voulait, et même la légende était cette fois d'accord avec l'histoire. Dans ces temps reculés où les bornes du monde étaient si étroites, une sorte d'instinct poussait les peuples orientaux, Grecs et Troyens, vers les mystérieuses contrées de l'Occident, toutes pleines de prodiges, toutes peuplées d'êtres merveilleux :

(1) Homère (Odys. III, 191) nomme Idoménée parmi ceux qui sont revenus heureusement dans leur patrie.
Πάντας δ' Ἰδομενεὺς Κρήτην εἰσή-
-γαγ' ἑταίρους.

(Hérodote. VII, 171)

C'était la même curiosité qui entraînait Vasco de Gama et Colomb aux temps modernes ; l'Hespérie était l'Amérique du temps d'Homère : Mais les peuples de l'Orient n'avaient sur ces contrées qui les attiraient que de bien vagues notions : Homère connaissait à peine de l'Italie la partie qui fait face aux côtes d'Épire : pour Hésiode, c'est la terre des prodiges où règnent bien loin vers l'Occident les peuples sacrés des Tyrséniens. C'est là ce qui nous explique pourquoi Énée en quittant la Crète, au lieu de faire voile vers Malte, la Sicile et le Latium, remonte le long des côtes de Grèce et d'Épire, et ne change de route que sur la foi des oracles pour aborder à Cumes en cotoyant l'Italie et en doublant la Sicile.

Virgile sut donc concilier les traditions et la vraisemblance : il n'imagina rien de nouveau ni d'étrange ; il choisit, il ordonna, il retrancha, mais en s'appuyant toujours sur quelque autorité. Il passe sous silence bien des rivages obscurs où sont descendus les Troyens, bien des villes et des temples qui se vantent d'avoir été visités ou fondés par Énée : mais si quelque souvenir intéressant et national se présente, il s'arrête ; il le recueille avec un soin religieux : il va au-devant de ces rapprochements heureux qui rattachent le présent au passé.

Enée a franchi les dangereux écueils d'Ithaque et de Leucate : les matelots ont vu de loin le temple d'Apollon debout sur un rocher : ils jettent l'ancre près d'une petite ville que le poète ne nomme pas. Là ils offrent des sacrifices, ils célèbrent des jeux sur un rivage que le poète appelle Actiaque, puis ils repartent pour leur lointain voyage, confiants dans le secours des Dieux :

Eneid. III. 274

Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis
Et formidatus nautis aperitur Apollo.
Hunc petimus fessi, et parvæ succedimus urbi :
Anchora de prora jacitur ; stant littore puppes.
Ergo insperata tandem tellure potiti,
Lustramur que Jovi, votis[1] que incendimus aras,
Actia que Iliacis celebramus littora ludis.
Exercent patrias oleo labente palæstras
Nudati socii : juvat evasisse tot urbes
Argolicas, medios que fugam tenuisse per hostes.

[1] Votis peut être au datif ou à l'ablatif. S'il est au datif, il signifie pour nos voeux : s'il est à l'ablatif ; il signifie par ce qui représente nos voeux, par la flamme et l'encens du sacrifice.

Ces vers élégants et rapides n'éveillent plus chez le lecteur moderne que l'écho de sentiments effacés par le temps. Mais que de passions et de souvenirs pour le Romain du temps de Virgile ! Le temple d'Apollon dont parle déjà Thucydide, c'est celui qu'Auguste a fait réparer ! Cette petite ville sans nom c'est Nicopolis, la ville de la victoire ! Ces jeux célébrés sur le rivage d'Epire,

ce sont les jeux Actiaques établis après le triomphe d'Octave! Actium, Auguste, Antoine, ces grands noms, ces grands souvenirs de la veille, tout se presse, tout entre dans ces quelques mots : c'est le présent dans le passé, c'est comme une échappée par où le regard plonge dans l'horizon de l'histoire, bien lointaine pour les compagnons d'Énée, mais toute vivante, toute pleine d'intérêt et de passion pour les lecteurs de Virgile.

C'est par une intention semblable que le poète fait conclure à Énée une sorte de traité d'alliance avec Hélénus : une promesse de bonnes relations entre l'Italie et l'Épire:

Æneid., III, 500.

Si quando Thybrim, vicinaque Thybridis arva
Intraro, gentique meæ data mœnia cernam,
Cognatas urbes olim, populosque propinquos,
Epiro, Hesperia, quibus idem Dardanus auctor,
Atque idem casus, unam faciemus utramque
Trojam animis : maneat nostros ea cura nepotes.

Ce vœu accompli bien des années après par Auguste est encore une allusion à la fondation de Nicopolis et aux privilèges accordés par l'Empereur aux Épirotes.

Virgile qui savait si bien accorder la tradition avec l'intérêt contemporain de son sujet, eut quelquefois, grâce à ses scrupules de légendaire exact et fidèle, d'assez grandes difficultés à vaincre : la tradition lui imposait des événements singuliers et des oracles plus singuliers

encore, entre autres celui qui menaçait les Troyens de n'arriver au terme de leur voyage qu'après avoir mangé leurs tables. Suivant Varron (Rerum divinarum) cet oracle aurait été prononcé à Dodone; suivant Denys d'Halicarnasse (Antiquités romaines, 1. 55), la Sibylle d'Erythrée l'aurait rendu au nom d'Apollon. Virgile pensa sans doute que Jupiter et Apollon étaient des divinités trop sérieuses pour un pareil oracle, et préféra le placer dans la bouche de Celæno, une des Harpyes, divinité famélique dont le caractère s'accordait mieux avec celui de la prédiction: mais il n'ignorait pas la tradition; lui-même prend soin de l'indiquer, et de la rattacher à son heureuse innovation:

Eneid. III. 250.

Accipite ergo animis, atque hæc mea figite verba
Quæ Phœbo Pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.

On peut ici retrouver la trace des longues et savantes études de Virgile; on y prend sur le fait l'exactitude érudite qu'il portait jusque dans l'intérêt poétique.

Pour achever l'étude des beautés du troisième livre, un peu méconnues peut-être, par la critique, il nous resterait à citer de nouveaux exemples de cette érudition si poétique de Virgile, à tirer des conclusions, à caractériser ce côté particulier du talent de notre poète. Enfin une courte et brillante description de l'Etna, qui commence au vers 570, nous amènera à étudier

le poëme de l'*Etna*, faussement attribué à Virgile et rejeté par la critique moderne dans les œuvres de Cornélius Sévérus; de Manilius, ou plutôt de Lucilius Junior. La comparaison de ce poëme et de quelques autres morceaux célèbres sur le même sujet avec le passage de l'*Enéide*, fera mieux ressortir les beautés de Virgile, en même temps qu'elle nous donnera une occasion de compléter l'étude des œuvres apocryphes qu'une critique téméraire ou peu éclairée a attribuées au poëte de l'*Enéide*.

H. Pigeonneau.

18e Leçon.

3e Livre.

Virgile poète et érudit.

Fin du Livre.

Examen du poème de l'*Etna*, longtemps attribué à Virgile.

[illegible]

15e Leçon.

3e Livre – Virgile poëte et érudit – Fin du Livre – Examen du poëme de l'*Etna*, longtemps attribué à Virgile

Bonne rédaction ; textes rapportés et étudiés avec soin ; quelques additions qui témoignent de recherches personnelles. Idées assez exactement reproduites, mais avec quelques répétitions, quelques longueurs.

Il y a plusieurs sortes d'études à faire sur l'auteur de l'*Enéide* : on peut commencer par lire chacun des livres du poëme sans autre souci que de s'abandonner au charme de ces vers si harmonieux, si élégants, d'une expression si précise, si juste, si vive et si touchante à la fois ; mais, c'est là un plaisir plutôt qu'une étude ; l'étude commence lorsqu'on décompose par l'analyse ces ensembles si bien formés, qu'on en détache une à une, pour les apprécier à part, toutes les beautés d'ordonnance, d'expression, de pensée, de sentiment, dont ils abondent.

Cette curiosité satisfaite, il est naturel de souhaiter savoir quelle est dans ces beautés la part de l'imitation et la part de l'originalité ; ce que Virgile a emprunté à ses prédécesseurs grecs ou même latins, et ce qu'il ne doit qu'à lui même ; puis subsidiairement, ce que lui ont emprunté à lui-même, avec un génie d'ailleurs plus ou moins heureux, avec plus ou moins de liberté et de servilité, ses successeurs épiques.

Le poëte ainsi connu, reste à chercher l'érudit qui a laborieusement ramassé tous les éléments de son œuvre, toutes les traditions qui s'y rapportent, et à –

voir dans quelle proportion ont concouru à cette œuvre l'érudition et l'art : c'est cette dernière étude qui nous occupe en ce moment à l'occasion du troisième livre, l'un de ceux qui ont attiré le plus souvent les regards et aussi la sévérité de la critique.

Nous y avons relevé la suite et l'unité du récit ; l'intérêt national, géographique et archéologique qu'il offrait aux lecteurs romains ; l'intérêt descriptif qu'il a conservé pour les lecteurs de tous les lieux et de tous les temps ; nous y avons observé un très heureux mélange de réalité et de merveilleux ; et enfin la passion, l'émotion dramatique qui domine dans d'admirables épisodes.

Ce troisième livre nous a fourni l'occasion de rapprochements utiles avec d'autres poëtes grecs et latins, plus anciens ou plus modernes que Virgile : Homère, Apollonius de Rhodes ; les grands tragiques d'Athènes ; les poëtes de Rome, et les poëtes modernes. Nous y cherchons maintenant à la suite de Heyne la double trace et de cette érudition, dont Virgile alléguait les lenteurs, pour s'excuser auprès d'Auguste de ne lui avoir encore rien envoyé de son Enéide ; et de cet art consommé avec lequel le poëte, en possession de traditions diverses sur l'origine fabuleuse de Rome, a su choisir, coordonner et, au besoin, innover discrètement et ingénieusement. Nous avons déjà donné bien des détails à ce sujet ; nous avons parlé de ce singulier oracle rendu par Célæno

les Troyens seront réduits un jour à dévorer des tables!

Æneid., III. 250 Accipite ergo, animis atque hæc mea figite dicta:
Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.
Italiam cursu petitis, ventis que vocatis
Ibitis Italiam, portus que intrare licebit:
Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem
Quam vos dira fames, nostræ que injuria cædis
Ambesas subigat malis absumere mensas.

Dans ces vers on peut entrevoir l'érudition de Virgile, et saisir la trace de ses recherches. D'autres auteurs avaient parlé de cet oracle: suivant les uns, Denys d'Halicarnasse, par exemple, il avait été

Denys d'Hal. (I. 55). rendu par Apollon à Erythres, dans la Troade, où ce Dieu avait un temple: « ἦν γάρ τι θέσφατον αὐτοῖς, ὡς μέν τινες λέγουσιν, ἐν Δωδώνῃ γενόμενον· ὡς δ' ἕτεροι γράφουσιν, ἐν Ἐρυθραῖς σχεδίῳ τῆς Ἴδης, ἔνθα ᾤκει Σίβυλλα ἐπιχωρία νύμφη χρησμῳδός, ἥ αὐτοῖς ἔφρασε πλεῖν ἐπὶ δυσμῶν ἡλίου, ἕως ἂν εἰς τοῦτο τὸ χωρίον ἔλθωσιν, ἐν ᾧ κατεδοῦνται τὰς τραπέζας· ὅταν δὲ τοῦτο μάθωσι γενόμενον, ἡγεμόνα τετράποδα ποιησαμένους, ὅπου ἂν κάμῃ τὸ ζῷον, ἐνταῦθα δείμασθαι πόλιν. » Suivant d'autres, il aurait été prononcé à Dodone par Jupiter lui-même:

Servius (Comment. in Virgil. Ened. III. 256.)

ainsi le racontait Varron dans son livre : de antiquitatibus rerum humanarum Divinarum que, comme l'atteste Servius : " ut Varro in secundo Divinarum dixit, oraculum hoc a Dodonaeo Jove apud Epirum acceperunt." Virgile a disposé cela autrement ; mais il n'omet pas de rappeler toutes les anciennes traditions : " Ce que le tout puissant Jupiter* m'a fait connaître, je vous l'annonce, moi, la plus puissante des Furies" :

Quae Phoebo pater omnipotens, mihi Phoebus Apollo
Praedixit, vobis Furiarum ego maxima pando.

N'oublions pas enfin de remarquer que chez Virgile, cet oracle est tout à fait approprié à la nature de la divinité famélique qu'il reproduit d'après Apollonius de Rhodes, et au genre d'injure dont elle se plaint ; le choix d'une pareille prophétesse pour un pareil oracle est une preuve nouvelle du goût exquis de notre poete.

* a prédit à Apollon, ce qu' Apollon

Nous venons de rappeler d'après la tradition qu'Enée ayant abordé à Buthrote, s'était de là rendu à Dodone. Une petite ville de Troie sur la cote de l'Epire n'avait été d'abord qu'un camp où les Troyens avaient attendu le retour de leur roi ; c'est ce que nous apprend Servius d'après Varron : " Multi putant, Aeneam de ea venisse ad Epirum, et ibi haec loca per licentiam poeticam

Servius (Comment. in Verg. III, 349).

esse conficta. Varro Epiri se fuisse dicit, et omnia loca isdem dici nominibus, quae poeta commemorat se vidisse; unde apparet haec non esse fabulosa. Idem etiam Varro Trojam Epiri ab Aenea, sive a comitibus ejus Biopatora nuncupatam docet, ubi Trojana classis Aeneam exspectasse, socios que ejus castra in tumulis habuisse memoratur, quae ex illo tempore, Trojana appellantur: unde apparet divinum poetam aliud agentem verum semper attingere."

(1) Cf. Servius, II. 166.

Là régnait Hélénus un des fils de Priam; la tradition(1) racontait que, fait prisonnier par les Grecs, esclave de Pyrrhus, il avait reçu de son maître, avec de nombreux états, la couche d'Andromaque elle-même: de ce récit, concilié avec tout ce que la poésie avait dit de ces noms illustres, Andromaque, Hector, Hermione, Oreste, Pyrrhus, s'inspirant d'ailleurs d'Euripide, Virgile a tiré son admirable épisode d'Andromaque.

Quelques récits parlaient d'une entrevue d'Enée avec Diomède: s'il en faut croire Servius par exemple, Enée fugitif aurait reçu des mains de son vainqueur le Palladium jadis enlevé de Troie: "Hoc (s. Palladium) cum postea Diomedes haberet, ut quidam dicunt, quod et Virgilius ex parte tangit: et Varro plenissime dicit, credens, sibi non esse aptum, propter sua pericula,

Servius, II, 166
Cf. id III, 407
Cf. Plutarq. Questions romaines
Cf. Solin. c. 2.

(quibus nunquam cariturum responsis cognoverat, nisi Trojanis Palladium reddidisset), transeunti (per Calabriam) Aeneæ offerre conatus est. Sed cum se ille velato capite sacrificans convertisset, Nautes quidam accepit simulacrum. Unde Minervæ sacra non Julia gens habuit; sed Nautarum." Suivant d'autres, Enée, quittant le pays des Molosses, aurait fait la rencontre d'Ulysse, avec lequel il aurait continué sa route jusqu'en Italie : c'est du moins ce que rapporte Denys d'Halicarnasse, au 1er livre de ses _Antiquités_ : "ὁ δὲ τὰς ἱερείας τὰς ἐν Ἄργει καὶ τὰ καθ' ἑκάστην πραχθέντα συναγαγὼν, Αἰνείαν φησὶν ἐκ Μολοττῶν εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντα μετ' Ὀδυσσέως, οἰκιστὴν γενέσθαι τῆς πόλεως· ὀνομάσαι δ' αὐτὴν ἀπὸ μιᾶς τῶν Ἰλιάδων Ῥώμης."

Denys d'Halicarn. 1. 72
Cf. Aurelius Victor. c. 12
Cf. Lycophr. v. 1242 sq.

Virgile, avec beaucoup plus de vraisemblance, fait éviter à son héros toutes les colonies grecques, par haine pour les ennemis de sa patrie, et aussi par une prudence naturelle ; toutefois, même en laissant de côté ces légendes, il sait encore en tirer parti ; et c'est dans cette tradition d'une rencontre des Grecs et des Troyens, qu'il puise la première idée de son bel épisode d'Achéménide (au vers 590).

La tradition faisait mourir Anchise dans

v. Heyne (Excursus XVII ad lib. III).

des lieux bien nombreux et bien divers ; partout on montrait son tombeau : sur le mont Ida ; à Pallène, près du golfe Thermaïque, en Arcadie enfin. Virgile, avec sa discrétion et son goût habituels, choisit pour lieu de sa mort Drépane, à la pointe occidentale de l'Italie, et l'on peut deviner ses raisons : ce choix lui fournissait une conclusion frappante pour tous ses récits de voyage, qu'il eût été trop prosaïque de terminer par une arrivée à Drépane. En outre, cette perte, survenant au moment où Enée touche à la fin de ses épreuves, est par cela même d'autant plus amère ; et l'on conçoit qu'il doive la déplorer avec un accent d'autant plus pathétique : c'est ce qu'il fait, et l'expression de sa douleur remplit admirablement la fin de ce troisième livre :

" Drépane enfin me reçoit dans son port et sur ses rives malheureuses. C'est là qu'après tant d'orages essuyés sur les flots, mon père, la consolation de mes peines et de mes infortunes, Anchise, hélas ! m'est enlevé ! C'est là, cher auteur de mes jours que tu me laisses à ma douleur. Hélas ! tu échappes en vain à tant de périls ! Ni le sage Hélénus, parmi tant d'horribles présages, ni la cruelle Céléno, ne m'avaient prédit ce malheur. Ce fut là ma dernière

épreuve, et le terme de mes longs voyages."
(Trad. Delestre).

Ened. III. 707. Hinc Drepani me portus et illætabilis ora
Accipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actus,
Heu genitorem, omnis curæ casusque levamen,
Amitto Anchisen: hic me, pater optime, fessum
Deseris, heu! tantis nequidquam erepte periclis!
Nec vates Helenus, quum multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, nec dira Celæno.
Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.

Il faudrait reprendre chacun de ces admirables vers, si l'on voulait épuiser le détail de toutes les beautés qu'ils renferment. Quelle douleur profonde dans le illætabilis ora, et n'est-ce pas à la fois l'expression d'un douloureux souvenir, et de cette tristesse silencieuse de la plage aride de Drépane? Même dans cet accipit, rejeté d'une manière si frappante au commencement du vers suivant, ne peut-on pas entendre le cri de joie de l'exilé, qui se voit enfin arrivé au port, après tant d'épreuves et de traverses:

Fessum aussi est admirablement jeté, pour former le plus heureux contraste avec deseris qui le suit immédiatement: c'est au moment où Enée est accablé par la fatigue, qu'il se voit tout à coup abandonné par son père. Enfin, est-

il besoin de faire remarquer la beauté du dernier vers
Hic labor extremus, longarum hæc meta
-viarum.
Quoi de plus touchant, et en même temps de plus naturel et de plus simple ? Et comme dans ces dernières paroles se résume bien l'impression générale de ce récit de voyage ! Le choix des mots, leur place, l'harmonie du vers, tout concourt à produire un effet frappant; et en relisant ces quelques mots, on se rappelle involontairement le vers d'Horace :

Horac., Carm., II, VI. 7.

Sit modus lasso maris et viarum.

Mais ici se présente une objection qu'on a faite quelquefois: pourquoi Virgile ne s'est-il pas conformé à un certain nombre de traditions, qui conduisent Anchise jusqu'en Italie ? c'est ce que nous apprend Servius, qui cite le témoignage de Caton: " In hoc autem monte (sc. Eryce) dicitur etiam Anchises sepultus: licet secundum Catonem in Italiam venerit." Aurelius Victor, dans son Ouvrage Origo gentis Romanæ, s'accorde avec Caton sur ce point : " Inde (sc. ex Caieta) ad eam Italiæ oram, quæ ab arbusto ejusdem generis, Laurens appellata est, Latino regnante, pervectum cum patre Anchise, filio que et cæteris

Servius (in Virg. Æn. I, 570)

S. Aurelius Victor (Origo gentis romanæ C. 10)

	suorum; navibus egressum, in littore accubuisse, consumptoque, quod fuerat cibi, crustam etiam de farreis mensis, quas sacratas secum habebat, comedisse." A cela Heyne fait une très bonne
Heyne (Excursus XVII ad lib. III).	réponse: c'est que la présence d'Anchise eût été fort gênante à la cour de Didon: c'est pour cela que Virgile le fait disparaître au moment où va naître la passion de la reine de Carthage pour Enée.
	Ainsi se trouvent conciliés et le devoir du critique, qui doit respecter toutes les traditions de la fable, et le devoir du poète, qui doit songer surtout à l'intérêt de son œuvre. Par là Virgile ressemble à notre Racine, qui, lorsqu'il innove sur les sujets antiques, ne le fait jamais sans s'appuyer sur quelque autorité, et garde toujours avec la fable des mesures, que, dans notre temps, où l'on se pique d'exactitude historique, on ne garde pas toujours avec l'histoire: qu'on lise par exemple la préface de l'Iphigénie:
Racine (Préf. de l'Iphigénie)	"J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence, que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible

d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

« Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fois une princesse vertueuse, pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire. »

On voit avec quel soin Racine s'applique à nous montrer qu'il n'a point inventé le personnage d'Ériphile : « Je puis dire que j'ai été

très heureux ....." C'est là un bonheur qu'on se donnerait aujourd'hui sans tant de scrupules ; et l'on ne se préoccuperait guère si cette supposition est autorisée par quelque tradition antique : c'est là un mérite commun aux deux grands poètes dont nous parlons : tous deux savaient la tradition ; tous deux aussi en usaient avec habileté, conciliant avec un égal bonheur et l'intérêt de leur œuvre, et le respect de cette tradition même.

De tous ces emprunts que nous avons rappelés, Virgile a tiré son troisième livre, d'un intérêt continuel, et quelquefois si touchant et si élevé. Remarquons d'ailleurs, qu'il est très heureusement placé entre le second et le quatrième, reposant des vives émotions de l'un, et préparant par quelque chose de plus calme à l'intérêt tragique de l'autre. il a sans doute, comparé à ces deux beaux livres, une infériorité relative, et sa place même lui a fait tort dans l'esprit de quelques critiques : de là ces reproches et ces dédains injustes contre lesquels Delille a victorieusement réclamé.

Delille (livre III de l'Énéide, Notes à la fin)

" En tout, dit-il, ce livre, l'un des moins cités de l'Énéide, est un des plus estimables : on ne pouvait donner plus d'intérêt à un voyage sur les mers de Grèce et d'Italie. L'aventure touchante de Polydore ; l'entrevue encore plus touchante

——— d'Andromaque et d'Enée; les regrets du veuvage et de la maternité; les malheurs de l'exil et, dans l'histoire d'Achéménide, cette belle recommandation de la pitié et de l'humanité même entre ennemis; les regrets touchants d'Enée à la mort de son père; une foule de descriptions variées, celle d'une peste, d'un volcan, d'une tempête, des lieux les plus fameux de la Grèce et de l'Italie; l'exactitude du géographe; l'imagination brillante du poëte; en un mot la réunion de tout ce que la fable, l'histoire, la nature morale et physique offrent de plus touchant, de plus intéressant, de plus pittoresque; voilà ce que personne n'a dit de ce troisième livre, supérieur peut-être à d'autres, dont les beautés, plus sensibles, sont plus à la portée des lecteurs ordinaires. Ainsi, dans un cabinet de tableaux, tandis que la foule se presse devant une composition dont le sujet est plus intéressant, ou le coup-d'œil plus brillant, le connaisseur reste les yeux fixés sur un chef-d'œuvre, qui, moins intéressant au premier coup-d'œil, rappelle et entretient l'attention par la beauté du dessin, la vérité du coloris, la perfection des détails."

Toutefois, nous devons parler d'un reproche que Mr Tissot adresse à Virgile, à l'occasion de ce chant: c'est qu'Enée, si grand dans le

Tissot (Études sur Virgile) liv. III, p. 393.

second livre, s'efface un peu dans le troisième : il est plutôt témoin que héros : Ulysse ne s'efface point ainsi dans l'*Odyssée* : " Aucun épisode, dit le judicieux critique, aucun récit d'Homère, de Milton ou du Tasse, ne sauraient entrer en comparaison avec le tableau de la ruine de Troie. Là Virgile est sans modèle et sans rival. Si Enée n'a point, dans les derniers moments d'Ilion, les grandes proportions des Ajax et des Diomède, si l'on peut désirer quelque chose dans le successeur d'Hector, sa vertu, sa piété, son amour filial, les périls qu'il affronte pour sauver son père et ses Dieux, inspirent une haute admiration pour lui. Le poëte a satisfait aux obligations, qu'il s'était imposées, en nous annonçant dans son héros un guerrier réservé au rôle important de fondateur d'un empire. Mais, dans la suite, Homère reprend l'avantage : en effet, malgré des mensonges et des fables assez grossières quelquefois ; malgré des contes qui ne sont pas exempts de quelque ridicule, tout, dans l'*Odyssée*, concourt à mettre dans son jour la constance d'Ulysse. Ses voyages forment une partie considérable de l'action ; et, quand ils sont en récits, nous y trouvons toujours de nouvelles raisons de reconnaître en lui le héros d'Horace : cet athlète sublime, luttant contre l'adversité sans jamais lui céder la victoire. La

vérité ne permet pas d'accorder ces éloges à Virgile ; son héros décroît d'une manière d'autant plus fâcheuse, que cette espèce d'éclipse précède immédiatement la peinture du violent amour de Didon pour le héros."

L'objection est sérieuse ; toutefois on peut y répondre quelque chose : sans doute Enée s'efface un peu ; mais on peut dire qu'il le fait volontairement pour faire paraître Anchise, son père ; ce qu'il peut perdre d'un côté, il le retrouve ainsi en piété filiale. Ce rôle agissant, transporté d'Enée à Anchise, M. Magnier le fait très bien ressortir dans son Etude critique de l'Enéide : "Dans tout le troisième livre, il n'y a pas un récit important, où Enée ne rappelle le souvenir de son père. S'agit-il du départ de l'Asie ? Anchise l'ordonne (1) ; du prodige de Polydore ? Anchise est consulté le premier (2). C'est Anchise qui conduit les Troyens dans la Crète (3), et les dirige ensuite vers l'Italie. Après l'oracle des Harpyes, Enée retrace dans la personne d'Anchise la terreur religieuse des Troyens (4). En Epire, le discours d'-

Magnier (Anal. de l'Enéide) IIIe liv. 1er vol. p. 187.

(1) v. 9 = "Et pater Anchises dare fatis vela jubebat ...

(2) - 58 = "Delectos populi ad proceres, primum q. parentem ...

(3) - 102 = "Tum genitor ....

4 - 263 = "Et pater Anchises ....

Hélénus à Anchise est une partie remarquable du récit.[5] A la vue de l'Italie, c'est Anchise qui remplit le rôle le plus important (6). Anchise semblerait presque sauver les Troyens de Charybde et de Scylla (7). Dans l'épisode de Polyphême, le lecteur est touché de l'humanité d'Anchise envers le Grec (8). Le récit tout entier est terminé par la mort d'Anchise et par l'expression touchante de la piété filiale, première vertu du héros." (9)

Déjà Virgile avait donné à Anchise un rôle important aussi, à la fin du second livre de l'Enéide; et ce rôle ne se termine pas à la fin du troisième; nous retrouverons encore le père d'Enée dans la suite du poëme: il apparaît au héros dans son sommeil pour l'avertir de ce qui lui reste à faire †; c'est lui qui reçoit Enée dans les Champs-Elysées #; il lui fait en quelque sorte les honneurs de ce séjour, et lui annonce lui même les grandes destinées promises à sa race, et tous les grands hommes qui doivent un jour illustrer Rome. Ainsi, il entrait dans le plan de

† V. Eneid. liv. v v. 723
ib. vi 679

(5) v. 472 = " Interea classem...
(6) v. 525 = " Cum pater Anchises...
(7) v. 558 = " Et pater Anchises ...
(8) v. 610 = " Ipse pater dextram ...
(9) v. 708 = " ... Hic pelagi ...

Virgile de donner à Anchise un rôle très important; en cela encore, le poëte restait fidèle à la tradition: il était le vrai successeur des vieux poëtes de Rome, de Névius entre autres, le chantre de la première guerre Punique: on sait que Névius, dans des préambules remplis de merveilleux épique, remontait jusqu'aux premières origines de Rome: il y donnait à Anchise, le père d'Enée, honoré de la couche de Vénus, le même rôle agissant que Virgile lui a religieusement conservé dans l'Enéide.

On peut dire d'ailleurs que Didon ne juge pas cette seconde partie du récit d'Enée comme l'ont fait de sévères critiques: Enée ne perd rien à ses yeux, et les premiers vers du quatrième livre nous la montrent sous le charme du récit qu'elle vient d'entendre (v. 3):

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos; hærent infixi pectore vultus
Verbaque; nec placidam membris dat cura quietem.

Et un peu plus loin, lorsqu'elle fait à sa sœur ses premières confidences (v. 10):

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?
Quem sese ore ferens! quam forti pectore et armis!
Credo equidem (nec vana fides) genus esse Deorum.
Degeneres animos timor arguit. Heu quibus ille

Iactatus fatis ! Quae bella exhausta canebat !
Si bella exhausta se rapporte au second livre, Iactatus fatis ne saurait désigner que le troisième ; et ainsi Didon ne distingue pas entre le héros du second et le héros du troisième livre.

Une chose qui frappe, c'est que ce long récit d'Enée ne sert pas seulement à l'exposition rétroactive de l'avant-scène du poème, mais devient une partie de l'action elle-même, par son influence sur le développement de cette passion si dramatique, qui doit remplir le quatrième livre : c'est une preuve nouvelle de l'art profond de Virgile, caché sous la facilité, sous la grâce naturelle de son admirable poésie.

Avant de passer à l'examen de ce quatrième livre, nous nous autoriserons de quelques vers dans lesquels Virgile décrit l'Etna (571-587) pour compléter par l'étude d'un poème qui porte ce nom, tout ce qui a été dit dans le cours précédent, sur l'ensemble des œuvres de notre poète : cette composition, en effet a long-temps été attribuée à Virgile, comme on peut le voir dans la vie de Virgile par Donat :

Donatus (in Vita Virgilii ch. 7).

Poeticam puer adhuc auspicatus, in Balistam, ludi gladiatorii magistrum, distichon fecit ; deinde Catalecton et Moretum, et Priapeia, et Epigrammata, et Diras, et Culicem quum esset annorum quindecim. Scripsit etiam, de qua ambigitur, Aetnam.

Cette pièce s'est retrouvée à la suite des manuscrits du poëte, et les anciens éditeurs de Virgile l'ajoutaient ordinairement à ses œuvres; on l'y a lue fort long temps, jusqu'à ce qu'enfin la critique ait démontré d'une manière évidente que ce poème était d'une autre main: les éditions en ont été long-temps incorrectes et pleines de leçons hasardées: il en existe aujourd'hui un texte soigneusement étudié dans les Poetæ latini minores de Wernsdorf, au troisième volume de l'édition qu'en a donnée M. Lemaire.

Ce poëme de 640 vers commence par un préambule un peu démesuré de 90 vers: l'auteur y vante la nouveauté de son sujet; et à cette occasion, il fait une revue des lieux communs traités par la poésie: l'âge d'or, l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie, il n'oublie rien; mais cette revue elle-même était un lieu commun des plus usés; on la retrouve chez tous les poëtes, depuis les vers par lesquels Virgile commence le troisième livre des Géorgiques:

Georg. III 3. Cætera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata: quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos?
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno;
Acer equis?

L'auteur de l'Etna dit absolument la même chose,

seulement, dans de moins bons vers; et, tout en se plaignant de ces lieux communs, il les renouvelle tout le premier: il arrive à dire, qu'il ne veut pas chanter l'âge d'or, et il le décrit:

v. 9 et sq.

Aurea securi quis nescit secula regis?
Quum domitis nemo Cererem jactaret in arvis,
Venturis que malas prohiberet frugibus herbas;
Annua sed saturæ complerent horrea messes,
Ipse suo flueret Bacchus pede, mella que lentis
Penderent foliis, et pingui Pallas oliva,
Secretos omnes ageret cum gratia ruris.
Non cessit cuiquam melius sua tempora nosse.

Ainsi ne fait pas Virgile, qui se contente d'une indication très rapide, et ne tombe pas dans cette maladroite prétermission. Toutefois, remarquons le tour spirituel du dernier vers, tout à fait semblable à ce qu'a dit Juvénal, au commencement de sa première satire. Là aussi se trouve une revue des lieux communs, qu'il faut éviter, et le poète arrive à ce trait satirique:

Juvén. (Sat. I. v. 7 sq)

Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et Aeoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani...

C'est bien la même idée spirituelle que nous trouvons au début du poème de l'Etna:

"Non cessit cuiquam melius sua tempora nosse."

Juvénal a-t-il voulu imiter notre auteur ? S'il en est ainsi, c'est le seul souvenir qu'on rencontre de ce poëte et de son ouvrage, dans l'antiquité, à l'exception cependant du scholiaste qui attribuait à Virgile cette médiocre composition.

En quoi donc la description de l'Etna, tant de fois renouvelée dans l'antiquité, est-elle un sujet qu'on ait le droit de dire si nouveau ? c'est que l'auteur se propose de rechercher et d'expliquer les causes physiques des éruptions du volcan, sans s'arrêter aux fables imaginées par les poëtes :

(v. 24 et sq.)
Fortius ignotas molimur pectore curas :
Qui tanto motus operi, quæ caussa perennes
Explicet in densum flammas, eructet ab imo
Ingenti sonitu moles, et proxima quæque
Ignibus irriguis urat : mens carminis hæc est.

Alors l'auteur passe en revue les explications diverses inventées par les poëtes, qui placent dans l'Etna, les uns la demeure de Vulcain, les autres les fournaises des Cyclopes, d'autres enfin le géant Encelade, enseveli sous la montagne, et vomissant de sa large bouche des torrents de flamme : il déclare que ce sont là de pures fictions :

" ... turpe est sine pignore carmen." (1)
"... Hoc est mendosæ vulgata licentia famæ (2)
Vatibus ingenium est : hinc audit nobile carmen."

(1) v. 40
(2) v. 72 et 73

(v. 89 et sq.)

" .. Debita carminibus libertas ista, sed omnis
In vero mihi cura : canam quo fervida motu
Æstuet Ætna, novos que rapax sibi congerat
ignes."

On le voit, le poëte annonce hautement la prétention de tenter une route nouvelle, en exposant les vraies causes du phénomène. Mais il y a là une grande inadvertance : il plaît à l'auteur d'oublier qu'avant lui un grand poëte, Lucrèce, avait fait absolument la même chose. Au sixième livre de son poëme, il a rassemblé les explications d'un certain nombre de grands phénomènes, pour les rapporter au système général de la nature, tel qu'il le comprend, et voici comment il décrit l'éruption de l'Ætna :

Lucrèce (De rerum natura)
(L. VI, v. 640 et sq.)

"Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam : neque enim Dia de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,
Finitimeis ad se convortit gentibus ora :
Fumida quom cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,
Quid moliretur rerum Natura novarum."

Remarquons ces belles expressions : Fauces montis Exspirent ignes ; et le souffle puissant qui anime toute cette poésie, si grande, si forte, même lorsqu'elle se borne à de simples expositions scientifiques. Dia de clade est opposé au mot Ratio du premier

vers : quelle est la vraie cause de l'éruption, je vais le dire ; car ce n'est point un effet de la volonté des Dieux. On reconnaît ici le même plan que chez l'auteur de l'Etna : Lucrèce, lui aussi, laisse de côté les origines fabuleuses, pour rechercher les explications physiques. Remarquons la hardiesse du Flammæ tempestas "cette tempête de flamme" et la beauté pittoresque[2] et descriptive[1] de ce vers :

Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes.

Le mélange de ces nuages de vapeur et de ces tourbillons de flamme qui courent le ciel est admirablement rendu. — Templa cœli, c'est l'expression habituelle chez Lucrèce pour cœlum "les hauteurs du ciel." Mais ce qu'il y a de plus beau peut-être dans ce court passage, ce sont les deux vers qui le terminent :

"Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura
Quid moliretur rerum Natura novarum."

C'est là une belle image de la surprise universelle à la première éruption du volcan : le choix des expressions, leur harmonie grave et sourde, tout peint admirablement l'effroi qu'ont dû éprouver les mortels à la vue de ce spectacle nouveau. nous retrouvons ici le merveilleux de Lucrèce, c'est-à-dire l'intervention de ce personnage abstrait de la Nature

qui travaille à d'étranges nouveautés, devant lesquelles tous les hommes restent en suspens.

Il est bien étonnant que l'auteur de l'Etna ait oublié Lucrèce ; que de pareils vers, qu'il connaissait certainement, lui aient échappé, et qu'il se vante, en abordant son sujet, d'une nouveauté si peu nouvelle.

Quoi qu'il en soit, il écartera les fables, dit-il, et néanmoins il s'arrête encore à ces fables ; et, comme nous l'avons montré plus haut, il redit dans des vers bien faibles, dans des descriptions bien usées, et d'une expression d'ailleurs sèche, dure, embarrassée, quelquefois bien obscure, ce que tant d'autres avaient déjà raconté de Vulcain et des Cyclopes (29-40) des géants armés contre Jupiter, d'Encélade et de Titye (v. 40-80). Vient ensuite un passage un peu meilleur : c'est une satire de l'imagination des poëtes, qui ont vu tant de choses dans le sein de la terre, et ailleurs ; il y a là quelques traits spirituels :

" ... Minos, tuaque, Aeace, in umbris
Iura canunt ; idem que rotant Ixionis orbem,
Quidquid et interius falsi sibi conscia terra est.
Non est terra satis, speculantur numina Divum,
Nec metuunt oculos alieno admittere cœlo.
Norunt bella Deum, norunt abscondita nobis
Conjugia, et falsa quoties sub imagine peccent,
Taurus in Europen, in Ledam candidus ales,

Jupiter ut Danae pretiosus fluxerit imber.
Debita carminibus libertas ista; sed omnis
In vero mihi cura: canam quo fervida motu
Aestuet Aetna, novos quae rapax sibi congerat ignes."

Ce sont là des vers qui ne manquent ni de grâce ni d'esprit: Conscia surtout a de la finesse, quand il s'agit, comme c'est ici le cas, de quelque chose qui n'existe point; les vers qui suivent nous offrent plus d'un tour heureux, plus d'une expression piquante:

Nec metuunt oculos alieno admittere coelo.

Le norunt répété ne manque pas d'une certaine malice; mais surtout abscondita nobis conjugia est un trait fort spirituel. — Peccent est une expression que nous retrouvons ainsi appliquée dans les meilleurs écrivains:

Horace, Odes 1. 33. 9 — " Quam turpi Pholoe peccet adultero "

a dit Horace dans une de ses odes, et ailleurs, dans ses Satires:

id. Satires, 1, 2. 63. — . . . . " quid inter
Est in matrona, ancilla pecces ve togata ? "

Nous lisons dans Tibulle:

Tibulle, IV. 14. 1. — " Rumor ait crebro nostram peccare puellam."

Ces vers du chantre de l'Etna n'ont pas, il s'en faut, l'élégance et la précision de Virgile; il y aurait encore bien des choses à reprendre dans le

détail ; pourtant on ne saurait nier que l'idée et le tour n'en soient assez spirituels.

Telle est l'Exposition de ce petit poëme conforme dans le dessin et le cadre, plus que dans la beauté de la poésie, à l'annonce que l'auteur avait faite. Suivent, conformément à cette promesse, des considérations physiques, les mêmes qu'on trouve chez Lucrèce, seulement plus développées chez notre auteur, et avec moins de poésie. Lucrèce cherche à faire comprendre par des analogies comment la matière de tous les phénomènes, qui se produisent, est préparée dans la nature :

Lucrèce (De Rerum natura) VI, 663.

Nimirum quia sunt multarum semina rerum;
Et satis hæc tellus morbi cœlum que mali fert,
Unde queat vis immensi procrescere morbi.

Il arrive alors à ce magnifique développement :

Sic igitur toti cœlo terræ que putandum est
Ex infinito satis omnia suppeditare,
Unde repente queat tellus concussa moveri;
Per que mare ac terras rapidus percurrere turbo,
Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum;
Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia templa.
Et tempestates pluviæ graviore coortu
Sunt, ubi forte ita se tetulerunt semina aquarum.

Un peu plus loin, (v. 681) il donne les raisons du phénomène :

Nunc tamen, illa modis quibus, irritata repente,

Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,
Expediam. Primum, totius sub cava montis
Est natura, fere silicum suffulta cavernis.
Omnibus est porro in speluncis ventus et aër;
Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aër.
Hic ubi percaluit, calefecit que omnia circum
Saxa furens, qua contingit, terram que; et ab ollis
Excussit calidum flammis velocibus ignem;
Tollit se, ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Fertque ardorem longe, longe que favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum;
Extrudit que simul mirando pondere saxa.
Ne dubites, quin hæc animaï turbida sit vis.
Præterea, magna ex parte mare montis ad ejus
Radices frangit fluctus, æstum que resolvit.
Ex hoc usque mare speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces: hac ire, fatendum est,
Et penetrare mari, penitus res cogit, aperto,
Atque efflare foras; ideo que extollere flammam,
Saxa que subjectare, et arenæ tollere nimbos.
In summo sunt vertice enim crateres, ut ipsei
Nominitant; nos quod fauceis perhibemus et ora.

On retrouve dans ces admirables vers le même art, si frappant dans Virgile, d'animer la science, de passionner la nature: on pourrait y regretter peut-être quelques détails redondants, comme il s'en

trouve presque toujours dans Lucrèce, mais quelle force dans cette poésie ! quelle vivacité, quel éclat ! Ces vers sont, en quelque sorte, le résumé anticipé du poëme que nous étudions : les explications de l'auteur de l'Etna ne sont pas différentes ; et peut-être ce seul morceau eût-il dû le dispenser par avance d'écrire 640 vers sur le même sujet.

Un autre poëte latin a imité aussi ce passage de Lucrèce, mais avec plus de bonheur et de talent : c'est Ovide, au livre XV de ses Métamorphoses, dans ce discours si intéressant qu'il prête à Pythagore : tout change, dit le philosophe, et l'Etna lui-même un jour verra s'éteindre ses ardentes fournaises :

Ovide (Métamorph. XV, 340)

Nec, quæ sulfureis ardet fornacibus, Ætne
Ignea semper erit : neque enim fuit ignea semper.
Nam sive est animal tellus, et vivit habetque
Spiramenta, locis flammam exhalantia multis,
Spirandi mutare vias, quotiesque movetur,
Has finire potest, illas aperire cavernas ;
Sive leves imis venti cohibentur in antris,
Saxaque cum saxis, et habentem semina flammæ
Materiam jactant : ea concipit ictibus ignem ;
Antra relinquentur sedatis frigida ventis ;
Sive bituminæ rapiunt incendia vires,
Luteave exiguis ardescunt sulfura fumis :
Nempe ubi terra cibos, alimentaq. pinguia flammæ

Non dabit, absumptis per longum viribus ævum,
Naturæ que suum nutrimen deerit edaci,
Non feret illa famem, desertaq. deseret ignes.

C'est bien là l'explication de Lucrèce, reproduite non plus avec ces traits si vifs, si forts que nous admirions tout à l'heure, mais avec cette facilité élégante qui appartient au génie d'Ovide. Ces deux morceaux résument les considérations que présente avec beaucoup moins de talent l'auteur de l'*Etna*. Son poëme ne manque pas d'un certain intérêt scientifique; mais malheureusement l'intérêt poétique y fait complètement défaut: l'exposition des raisons physiques qu'il développe est sèche et obscure; Lucrèce, dont il n'a pas parlé, qu'il connaissait cependant, qu'il avait lu (1), ne lui

(1) Quelques expressions déposent de cette lecture; ainsi *Momen*, si fréquent dans Lucrèce, se retrouve dans deux passages de ce poëme: au vers 210:

" Spiritus inflatis *momen*, languentibus aër";

et au vers 302:

" . . . . et proxima secum
Momine tota trahant, tutaq. in sede resistant".

La même expression se retrouve plusieurs fois dans Manilius: V. *Astronomicon*, L. III v. 71:

" Res posuit, certas que vices: sua *momina*

- Cuique

a point légué son secret d'animer la science par le souffle de la poésie ; chez Lucrèce, les explications scientifiques sont fausses souvent, inadmissibles ; mais si elles ne peuvent pas satisfaire la raison, elles séduisent au moins l'imagination par la force, par l'éclat d'une poésie admirable : c'est là ce qui manque à notre poète.

Ce poète prête à très peu de citations, et à de très courtes ; s'il s'élève parfois, c'est pour retomber presque aussitôt ; néanmoins on peut louer dans son poème quelques traits heureux, quelques descriptions justes et élégantes, par exemple, celle qu'il fait de l'incendie d'une forêt (au vers 360). Lucrèce avait déjà fait une description semblable au 1.r livre de son poème, dans des vers d'une bien grande vivacité, d'un bien grand éclat de coloris :

Lucrec. (De Rer. nat. 1, 896) At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis

Attribuit ..."

Même livre, vers 459 :

"Augebunt que novem vicenas nomina summas.

Vers 462 :

" . . . . . . Conversa que nomina legem."

Cf (même livre, v. 676). 448 et L. 1 v. 32.

Dans Lucrèce, on la retrouve sans cesse :

L. II, v. 220 III, 189 VI, 474.

III. 145 III 190.

Arboribus vicina cacumina summa terantur
Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
Donec flammaï fulserunt flore coorto;
Scilicet; et non est lignis tamen insitus ignis,
Verum semina sunt ardoris multa, terendo
Quæ cum confluxere, creant incendia sylvis.
Quod si facta foret sylvis abscondita flamma,
Non possent ullum tempus celarier ignes:
Conficerent volgo sylvas, arbusta cremarent.

L'auteur de l'Etna a reproduit cette peinture non pas avec le même éclat, mais avec bonheur néanmoins:

Haud aliter, quam cum prono jacuere sub Austro,
Aut Aquilone fremunt sylvæ, dant brachia nodo
Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.

Prono jacuere sub Austro est une expression assez heureuse, dont l'idée rappelle un beau vers d'Horace:

Horace (Odes II, 9. 6.

" . . . . . Aquilonibus
Querceta Gargani laborant."

Jacuere sub Austro n'a pas la force de l'expression d'Horace; pourtant il exprime bien aussi cette fatigue de l'arbre qui plie sous l'effort du vent: c'est l'idée et presque la même expression que nous retrouvons dans notre Lafontaine:

La fontaine (L. 1, 22)

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête.

et plus loin :

Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin . . .

Serpunt junctis incendia ramis peint très bien, avec vérité et précision, l'incendie, qui se propage au loin, dévorant les rameaux entrelacés. Serpunt est une heureuse expression, pittoresque et juste.

Cette courte description, on le voit, ne manque ni d'élégance ni d'esprit : ce n'est pas le seul passage du poëme que l'on puisse citer ; il en est un autre (au vers 535) remarquable aussi par un tour heureux et facile : le poëte veut faire comprendre la force du feu, qui dissout toute chose, et voici comment il développe cette idée :

" . . . . densissima corpora sæpe
Et solido vicina, tamen compescimus igne.
Non animos æris flammis succumbere cernis ?
Lentitiem plumbum non exuit ? ipsa que ferri
Materies prædura, tamen subvertitur igne ?
Spissa que suspensis fornacibus aurea saxa
Exsudant pretium ? "

Ici encore nous retrouvons un tour agréable et spirituel ; mais il n'y a plus la même précision, la même justesse d'expression que nous remarquions

tout à l'heure : animos æris est une expression singulière, qui trahit encore chez notre poëte la lecture de Lucrèce : un peu plus haut déjà, il l'avait employée (v. 402) :

" . . . . . hunc (lapidem) multis circumdato flammis
Et potes extorquere animos . . . "

Succumbere flammis n'est pas d'un goût bien pur. Lentitiem, pour exprimer l'immobilité du plomb, est une expression étrange, de laquelle les commentateurs ont rapproché le vers d'Ovide :

Ovide (Amores, III, VI, 60)

" Ille habet et silices et vivum in pectore ferrum,
Qui tenero lacrymas lentus in ore videt."

Pretium : c'est ici la qualité précieuse de l'or, comme dans le vers d'Horace :

Horace (Odes III, 16, 8)

" Converso in pretium Deo."

Il n'y a donc plus dans ces vers l'élégance exquise des heureux temps qui nous occupent, l'élégance virgilienne ; on ne saurait y méconnaître cependant un tour facile, spirituel, agréable ; seulement ce sont là de bonnes fortunes, assez rares dans ce poëme.

Deux morceaux épisodiques interrompent des considérations physiques d'une sécheresse et d'une monotonie un peu fatigantes : le premier commence au vers 219 pour finir au vers 271. L'auteur y fait l'éloge des hautes spéculations de la science auxquelles il se livre : ce sont des vers un peu tourmentés, peut-être aussi altérés, et dont l'intelli-

gence est difficile : les critiques en ont donné des interprétations diverses, et l'on entrevoit le sens plutôt qu'on ne l'explique clairement. Toutefois ce passage renferme quelques traits heureux, mais où l'on sent toujours quelque effort pour arriver à la grandeur poétique : les premiers vers ne manquent pas d'une certaine élévation :

" ... Immensus labor est, sed fertilis idem ;
Digna laborantis respondent praemia curis.
Non oculis solum pecudum miranda tueri
More ; nec effusis in humum grave pascere corpus,
Nosse fidem rebus, dubias que enquirere causas,
Sacra per urgentem, capiti que attollere coelum."

Ce début rappelle des vers bien connus d'Ovide :

Ovide (Métamorphoses) 1, 85

Os homini sublime dedit, coelumque tueri
Jussit ; et erectos ad sidera tollere vultus.

mais aussi le beau vers de Perse :

Perse (Satires) II, 61.

O curvae in terras animae et coelestium inanes !

Ajoutons toutefois que ce souvenir est un peu au désavantage de notre auteur ; on ne peut guère le louer que d'un effort pour produire quelque chose de grand. Vient ensuite une longue énumération de tous les sujets d'étude qui peuvent exciter la curiosité de l'homme ; à peu près comme fait Virgile à la fin du second livre des Géorgiques :

Virg. (Georg. II, 474)

"Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero, ingenti percussus amore,
Accipiant; cœli quæ vias et sidera monstrent,
Defectus Solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet."

Seulement Virgile fait cette exposition avec beaucoup de choix et de mesure; notre poète au contraire s'étend longuement et avec un peu de diffusion sur ces divers sujets d'étude:

Scire quot et quæ sint magno natalia mundo
Principia; occasus metuant, an sæcula pergent
Et firma æterno religata est machina vinclo;
Solis scire modum, et quanto minor orbita lunæ est;
Hæc brevior cur bissenos cita pervolet orbes,
Annus ille meet; quæ certo sidera currant
Ordine; quæve suo careant incondita cursu;
Scire vices etiam signorum et tradita jura,
Nubila cur cœlo terræ denuntiet imbres,
Quo rubeat Phœbe, quo frater palleat igne;
Tempora cur variant anni, ver, prima juventa,
Cur æstate perit, cur æstas ipsa senescit,

Autumno quæ obrepit hiems et in orbe recurrit;
Axem scire Helices, et tristem nosse cometen,
Lucifer unde micet, quare Hesperus, unde Bootes;
Saturni cur stella tenax, cur Martia pugnax;
Quo rapiant nautæ, quo sidere lintea tendant;
Scire vias maris, et cœli prædicere cursus;
Quo volet Orion, quo Sirius incubet index;
Et quæcumque jacent tanto miracula mundo,
Non digesta pati, nec acervo condita rerum,
Sed manifesta notis certa disponere sede
Singula, divina est animi ac jucunda voluptas.

Nous sommes loin, on le voit, de la sobriété et de l'élégante précision de Virgile; il faut aller jusqu'au vers 270, pour rencontrer quelques vers dignes d'être remarqués: l'auteur s'est plaint de l'abandon dans lequel on laisse la science, et il termine par ce trait:

" Implendus sibi quisque bonis est artibus; illæ
Sunt animi fruges; hæc rerum maxima merces,
Scire quid occulto terræ Natura coercet..."

Il y a là une certaine élévation de pensée, et un bonheur d'expression, qu'on ne saurait méconnaître: illæ sunt animi fruges, rend avec esprit et élégance une assez belle idée. En général, ce passage épisodique, dont la conception ne manque pas de grandeur, pèche par l'expression: et l'effort visi-

ble du poète pour arriver à quelque chose de grand, trahit son impuissance même.

Au vers 563 commence l'autre digression épisodique, qui se termine au vers 594. Le poète vient de dire que l'Etna est l'objet le plus digne d'exciter la curiosité des voyageurs; à cette occasion il fait une revue d'objets moins dignes de cette curiosité, et qui cependant attirent un si grand nombre d'esprits :

" Magnificas ædes, operosaque visere templa
Divitiis hominum, aut sacra marmora, resque vetustas
Trajicimus maria et terras; per proxima fatis
Currimus, atque avidi veteris mendacia famæ
Eruimus, cunctasque libet percurrere gentes."

Le poète développe cette idée, et il arrive au vers 570 à un trait fort heureux :

" . . . felicesque alieno intersumus ævo."

L'expression est ingénieuse et poétique. Après une énumération de quelques lieux célèbres ordinairement visités par les voyageurs, nous trouvons d'assez beaux vers :

" Miramur Trojæ cineres et flebile victis
Pergamon, exstinctosque suo Phrygas Hectore, parvum
Conspicimus magni tumulum ducis;"



L'antithèse est bien froide ; peut-être est-ce un souvenir du théâtre grec : avant l'auteur de l'*Etna*, Sophocle avait dit :

Sophocle (Electre, 757)

καί νιν πυρᾷ κήαντες εὐθὺς, ἐν βραχεῖ
χαλκῷ μέγιστον σῶμα δειλαίας σποδοῦ
φέρουσιν ἄνδρες Φωκέων τεταγμένοι.

Les vers qui suivent sont dignes d'être remarqués ; le poëte y passe en revue quelques tableaux célèbres de l'antiquité (v. 588) :

Quin etiam Graiæ fixos tenuere tabellæ
Signave ; nunc Paphiæ rorantes arte capilli ;
Sub truce nunc parvi ludentes Colchide nati,
Nunc tristes circa subjectæ altaria cervæ,
Velatusque pater ; nunc gloria viva Myronis.
Quin etiam illa manus operum, turbæque morantur.

Le premier vers est assez beau, mais il doit beaucoup à certains vers d'Horace, qui a dit plusieurs fois la même chose ; dans ses Épîtres, par exemple :

Horace (Épitres II, 1, 97)

"Suspendit picta vultum mentemque tabella".

Au second livre de ses Satires, il s'est fait dire par Dave son esclave, à qui la liberté des Saturnales délie un peu trop la langue :

"Vel quum Pausiaca torpes, insane, tabella"

Ces vers d'Horace effacent bien par leur vivacité ce que notre poëte dit d'une manière élégante,

mais qui n'a d'autre mérite que cette élégance.
Rapidæ rorantes arte capilli désigne le célèbre tableau de Vénus Anadyomène, œuvre d'Apelle, qu'Auguste avait fait placer dans le temple de César, et dont il est sans cesse question dans les auteurs anciens: avant Pline, qui en a parlé au livre 35e de son ouvrage, Ovide l'avait ainsi décrit en deux vers dans une de ses Pontiques:

Pline (liv. XXXV, ch. 10)
Ovide (Art. am. III, 401)
" (Tristes, II, 527)
" (Pont. IV, 1, 29)

"Ut Venus artificis labor est et gloria Coi
Æquoreo madidas quæ premit imbre comas."

Remarquons, dans le vers de notre poète, le mot arte, placé comme dans le vers d'Horace:

Horace (Art poet. 33)

"... molles imitabitur arte capillos".

Le vers suivant désigne les Enfants de Médée jouant auprès de leur mère qui songe à les égorger. Ce tableau, peint par Timomaque, de Byzance, avait été acheté et placé par César dans le temple de Vénus Genitrix: c'est Pline qui nous donne ces renseignements: "Timomachus Byzantius Cæsaris dictatoris ætate Ajacem et Medeam pinxit, ab eo in Veneris Genitricis æde positas, octoginta talentis venumdatas." Cette biche substituée sur l'autel, et ce père voilé, dont il est parlé dans le vers suivant, c'est l'Iphigénie de Timanthe, et près d'elle son père Agamemnon: ce tableau était très célèbre dans l'antiquité:

Pline (L. XXXV, ch. 11)
Cf. Ovide (Trist. II, 525)

Cf. Cicéron (in Orat. c. 22) Quintilien, II, 14. Val. maxim. VIII, II.	il en est question dans un grand nombre d'auteurs: Cicéron, Quintilien, Valère-Maxime en ont parlé dans divers passages, et Pline l'ancien le mentionne au livre 35e de son ouvrage: " Timanthi plurimum adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia, oratorum laudibus celebrata, qua stante ad aras peritura, quum mœstos pinxisset omnes, præcipue patruum, et tristitiæ omnem imaginem consumpsisset, patris ipsius vultum velavit, quem digne non poterat ostendere." Quant à la biche, ce fut Diane qui la substitua à Iphigénie:
Ovide (Métam. XII. 34)	" Supposita fertur mutasse Mycenida cerva". dit Ovide dans ses Métamorphoses.
	Nunc gloria vivæ Myronis, désigne ces fameuses génisses, placées par Auguste devant le temple d'Apollon sur le mont Palatin: elles étaient l'œuvre de Myron, célèbre sculpteur contemporain d'Euripide et de Sophocle: les anciens en ont souvent parlé, et toujours avec les plus grands éloges; Properce, entre autres, dans une de ses élégies:
Properce (Elégies) II, XXXI, 7.	Atque aram circum steterant armenta Myronis Quattuor artifices, vivida signa, boves. et Ronsard, en quatre vers d'une naïveté spirituelle, fait dire à l'une de ces génisses: Si Myron mes pieds ne détache

Dessus ce pilier je mourrai ;
S'il les détache, je courrai
Par les fleurs, comme une autre vache.

En somme, on ne saurait méconnaître, dans les descriptions de notre poëte, certains agréments, un ton parfois spirituel, des expressions quelquefois heureuses ; mais ce ne sont là que des accidents trop rares dans cette composition d'un ordre tout à fait inférieur.

Le poëme se termine par un épisode, l'histoire de ces deux jeunes-gens de Catane, Amphinomus et Anapius, qui sauvèrent leurs parents, pendant une éruption de l'Etna : ils se précipitèrent au milieu des flammes, chargés de leurs précieux fardeaux, et la lave, comme touchée de leur piété, se partagea en deux courants, au milieu desquels ils sortirent sains et saufs. Cette histoire était très célèbre dans l'antiquité : une foule d'auteurs en ont fait mention, et Mr. Wernsdorf a réuni, dans le VI.e des Excursus qui suivent son édition de l'Etna, les noms de tous les écrivains qui l'ont rappelée. Les habitants de Catane avaient élevé des statues aux deux jeunes-gens, et le souvenir de leur dévouement avait été consacré par des médailles, dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous : les poëtes les avaient chantés à l'envi, et c'est ce que dit un peu faiblement notre auteur au

vers 637 :

" ... illos mirantur carmina vatum."
Illos seposuit claro sub nomine Ditis,
Nec sanctos juvenes attingunt sordida fata,
Sed vere cessere domus et rura piorum."

De ces pièces nombreuses auxquelles notre poëte fait allusion, il ne nous est resté que de courts fragments, quelques vers isolés ; ainsi ce trait de Silius Italicus :

Silius Italicus (XIV, 196)

Tum Catane, nimium ardenti vicina Typhœo,
Et generasse pios quondam celeberrima fratres.

Ainsi encore ce mot de Martial :

Martial (VII, 24)

Tu Siculos fratres, et majus nomen Atridas,
Et Ledæ poteras dissociare genus.

Ausone, célébrant la ville de Catane, ne manque pas de rappeler ce souvenir :

Ausone (de Claris Urbibus) XI.

Quis Catanam sileat? Quis quadruplices Syracusas?
Hanc ambustorum fratrum pietate celebrem,
Illam complexam miracula fontis et amnis ?

Mais ce ne sont là que des traits semés en passant, et sans aucune importance : sur le fait même il ne nous reste que les vingt derniers vers du poëme de l'Etna (620-640), et, ce qui vaut beaucoup mieux, une élégante description des deux statues de Catane par Claudien : elle a pour titre De piis fratribus, et eorum statuis, quæ sunt apud Catinam. On la trouve dans les œuvres de Claudien, parmi les pièces fugitives —

(Eidyllia) : c'est la 7e de ce genre dans l'édition de Mr. Lemaire (T. II des œuvres de Claudien, p. 358). Ces statues existaient-elles encore du temps de Claudien ? Etaient-elles les mêmes qu'avaient consacrées les habitants de Catane ? Le poète les avait-il vues, ou les décrivait-il par ouï-dire ? On ne saurait l'affirmer ; quoi qu'il en soit, sa pièce est très ingénieuse : elle intéresse l'histoire de l'art par des détails curieux sur l'expression, l'attitude, le caractère des deux statues, et l'on y retrouve la facilité, le talent de versification qui distingue ce poète parmi tous les successeurs de Virgile :

"Adspice sudantes venerando pondere fratres,
  Divino meritos semper honore coli.
Justa quibus rapidæ cessit reverentia flammæ
  Et mirata vagas reppulit Ætna faces.
Complexi manibus fultos cervice parentes,
  Attollunt vultus, accelerant que gradus.
Grandævi gemina sublimes prole feruntur,
  Et cara natos implicuere mora.
Nonne vides, ut sæva senex incendia monstret ?
  Ut trepido genitrix invocet ore Deos ?
Erexit formido comam, per que omne metallum
  Fusus in attonito pallet ore tremor.
In juvenum membris animosus cernitur horror,
  Atque oneri metuens, impavidus que sui.
Rejectæ vento chlamydes : dextram exserit ille,

Contentus læva sustinuisse patrem.
Ast illi duplices in nodum colligit ulnas,
Cautior in sexu debiliore labor.
Hoc quoque prætereiens oculis ne forte relinquas,
Artificis tacitæ quod meruere manus.
Nam consanguineos eadem quum forma figuret,
Hic propior matri fit tamen, ille patri.
Dissimiles animos solertia temperat artis;
Alter in alterius redditur ore parens;
Et nova germanis paribus discrimina præbens,
Divisit vultus cum pietate faber.
O bene naturæ memores, documenta supernæ
Justitiæ, juvenum numina, vota senum;
Qui spretis opibus, medios properastis in ignes
Nil præter sanctam tollere canitiem!
Haud equidem immerito tanta virtute repressas
Enceladi fauces obriguisse reor.
Ipse redundantem frenavit Mulciber Ætnam,
Læderet exempli ne monumenta pii.
Senserunt elementa fidem; pater adfuit æther,
Terra que maternum sedula juvit onus.
Quod si notus amor provexit in astra Laconas,
Æneam Phrygio raptus ab igne pater;
Si vetus Argolicos illustrat gloria fratres,
Qui sua materno colla dedere jugo;
Cur non Amphinomo, cur non tibi, fortis Anapi,

Æternum siculus templa dicavit honos?
Plura licet summæ dederit Trinacria laudi,
Noverit hoc majus se genuisse nihil.
Nec doleat damnis, quæ devius intulit ardor,
Nec gemat exustas igne furente domos.
Non potuit pietas flamma cessante probari;
Emptum est ingenti clade perenne decus.

On ne saurait nier qu'il n'y ait dans ces vers beaucoup d'élégance, un tour spirituel et facile; on pourrait y relever bon nombre d'expressions poétiques et de traits heureux: Venerando pondere réveille une idée qui ne manque pas de grandeur; et à l'occasion de ce vers, nous pouvons remarquer que le poète aime assez ces épithètes qui relèvent par une idée morale ce que l'expression pourrait avoir d'un peu commun; ainsi quelques vers plus loin cara mora; sæva incendia; animosus horror, ce sont là d'assez belles expressions: sæva appliqué à incendia nous semble tout autre chose qu'une épithète banale: il faut se représenter cet incendie qui dévore alentour les maisons, les campagnes, et l'effroi de ce vieillard à la vue de cet horrible spectacle. Le vers d'ailleurs est d'un bel effet dans sa précision rapide et expressive. Quelques vers plus loin nous trouvons un trait fort heureux:

In juvenum membris animosus cernitur horror,
Atque oneri metuens impavidus que sui.

Ces jeunes gens qui tremblent pour leur fardeau sacré, et qui pour eux-mêmes ne craignent rien, c'est là un assez beau contraste heureusement exprimé. On reconnaît aussi dans ce poète du 4e siècle de l'ère chrétienne quelques traces de l'art de Virgile : comme lui, il anime parfois les objets qu'il décrit ; il a dit plus haut (vers 4) :

Et mirata vagas reppulit Ætna faces.

Au vers 35 il reprend cette idée :

Senserunt elementa fidem ; pater adfuit æther
Terraque maternum sedula juvit onus.

Il est vrai que cette personnification des éléments, ce sentiment prêté à des objets inanimés, était le sujet même ; on doit reconnaître toutefois que le poète a su habilement tirer parti de cette heureuse nécessité. Quelques-uns des vers qui terminent cette pièce méritent aussi d'être remarqués, non pour l'expression qui n'a rien de très brillant, mais pour le sentiment qu'ils expriment ; on y reconnaîtrait presque un souvenir de Virgile :

Quod si notus amor provexit in astra Laconas,
Priscam Phrygio raptus ab ore pater ;
Si vetus Argolicos illustrat gloria fratres,
Qui sua materno colla dedere jugo ;
Cur non Amphinomo, cur non tibi, fortis Anapi,
Æternum Siculus templa dicavit honos ?

Voy. (Eneid., IX, 445)

N'y a-t-il pas là comme un écho, bien affaibli sans doute, pourtant reconnaissable encore, de ces beaux vers de Virgile :

Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperium que pater Romanus habebit.

Il y a bien loin du passage de Claudien à ces admirables vers ; n'y a-t-il pas cependant chez les deux poëtes la même émotion, le même sentiment d'admiration et de respect pour le même courage ? et le dévouement d'Amphinomus et d'Anapius n'a-t-il pas réveillé dans l'esprit du poëte le souvenir de Nisus et d'Euryale ?

Quoiqu'il en soit, la pièce de Claudien est une œuvre fort ingénieuse, élégante, facile, élevée quelquefois ; elle a d'ailleurs un intérêt particulier, puisqu'elle représente avec une merveilleuse vérité des monuments de l'art, dont tous les anciens ont fait mention : elle laisse bien loin derrière elle les vers très médiocres par lesquels se termine le poëme de l'Etna.

Claudien a laissé aussi une description de l'Etna ; elle se trouve dans le 1er livre de son poëme sur l'Enlèvement de Proserpine, au vers 151 ; cette description a de très grandes beautés ; et c'est peut-être le souvenir de ce passage très court d'ailleurs,

qui a fait attribuer à cet auteur le poème que nous avons étudié : ce qu'il y a de certain, c'est que des copistes l'ont ajouté à quelques-uns de ses manuscrits ; d'autres, nous l'avons vu, l'ajoutaient aux œuvres de Virgile ; et Mr. Wernsdorf (T. III des Poetæ minores de M. Lemaire p. 33) donne une indication assez longue des éditions de Virgile, à la suite desquelles on le retrouve. Bien évidemment ce poème n'est ni de Virgile, ni de Claudien ; il n'a ni la pureté naturelle de l'un, ni la pureté étudiée de l'autre. Entre Virgile et Claudien s'étend un intervalle de quatre siècles, dans lesquels la critique a dû chercher l'auteur véritable : c'est un problème historique que nous tâcherons de résoudre dans la prochaine leçon ; cette discussion nous ramènera +naturellement aux vers dans lesquels Virgile a dépeint lui-même, après Lucrèce, les éruptions du volcan ; et nous compléterons l'étude de ce morceau en examinant les imitations qu'en ont faites les successeurs du grand poète, jusqu'à Claudien, l'un des plus heureux de tous dans une entreprise peut-être inutile, tout au moins dangereuse.

+tout

A. Pailly.

19.e Leçon.

Du poëme de l'Etna
(Suite).

—

Quel est le véritable auteur
de ce poëme?

—

Examen et comparaison
des différentes descriptions de l'Etna,
dans Eschyle, Pindare et Virgile.

19e Leçon.

Du poëme de l'*Etna* (Suite) — Quel est le véritable auteur de ce poëme? — Examen et comparaison des différentes descript.s de l'Etna dans Eschyle, Pindare et Virgile.

Bonne rédaction qui témoigne d'une étude personnelle des textes cités, des ouvrages allégués, exacte, nette et d'un style naturel.

Dans la précédente leçon, nous nous sommes occupés du poëme sur l'Etna et nous avons conclu du style même de ce poëme qu'il n'était ni de Virgile, ni de Claudien, mais qu'il avait dû être composé dans l'intervalle de temps qui sépare ces deux poëtes. Il nous reste à essayer d'en découvrir l'auteur, en nous aidant des travaux de Wernsdorf, le savant éditeur des *Poetæ latini minores*, qui s'est beaucoup occupé de cette question et qui l'a résolue d'une manière assez spécieuse.

La critique est quelquefois sortie des quatre siècles dans lesquels semble se placer la date probable du poëme. Un savant, Gaspard Barth, auteur de nombreux commentaires et d'un recueil intitulé *Adversaria*, a pensé que ce poëme pouvait appartenir à un auteur chrétien, à cause de quelques expressions qui selon lui attestent le commerce de la littérature sacrée. Wernsdorf déclare que dans aucun passage il n'a trouvé de traces des Saintes Ecritures. Peut-être l'opinion de Barth s'autorisait-elle de certaines pensées sur Dieu et sur la Providence, comme dans ce passage où l'auteur

réfute l'opinion de ceux qui croyaient à l'épuisement des feux de l'Etna :

Etna, v. 367. Non est divinis tam sordida rebus egestas.

Les auteurs chrétiens prétendaient aussi que la matière du volcan ne s'éteignait pas, et ils en tiraient une preuve en faveur des feux éternels réservés aux damnés dans les Enfers. C'est ce qu'on voit dans Tertullien au chapitre 48 de l'Apologétique : "Non absumit, quod exurit, sed dum erogat, reparat. Adeo manent montes semper ardentes, et hoc erit testimonium ignis æterni pœnam nutrientis." Barth a dû penser à ce rapprochement qui venait en quelque sorte à l'appui de son idée. Mais quoi qu'il en soit, si le vers que nous avons cité peut être attribué à un auteur chrétien, nous étonnerait-il dans une bouche païenne?

Nous trouvons au vers 194 de l'Etna une autre pensée dont on pourrait encore s'autoriser :

Nec tamen est dubium penitus quis torqueat Ætnam
Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti.

Malgré ce qu'on sent de peu naturel dans l'expression torquere, que Virgile emploie quelquefois mais qu'il applique mieux, comme dans la description de l'Atlas :

Ubi maximus Atlas

En. liv. IV, v. 482. Axem humero torquet stellis ardentibus aptum,

on ne peut nier pourtant qu'il n'y ait dans ce passage de l'Etna une expression assez vive de la puissance divine et un sentiment très digne d'un poëte chrétien. Mais ce n'est qu'un trait jeté en passant, et l'auteur n'y insiste pas.

Il serait en outre assez singulier qu'un chrétien eût ainsi parlé de Jupiter dans le même passage du poëme, au vers 200 :

Ipse procul magnos miratur Jupiter ignes
Ne re sepulta novi surgant in bella gigantes
Neu Ditem regni pudeat, neu Tartara cœlo
Vertat; in occulto tantum premit omnia dextra.

" Jupiter lui-même admire de loin ces embrasements, et craignant que les géants ne songent à recommencer une guerre déjà éteinte, ou que Pluton mécontent de son partage ne veuille échanger les Enfers contre le ciel, il retient la terre comprimée sous sa main ".

Ce n'est pas la seule fiction mythologique qu'on trouve dans le poëme. Le début nous offre, entre autres, une invocation à Apollon et aux Muses que Wernsdorf trouve tout à fait contraire aux usages des poëtes chrétiens, et il cite à l'appui des vers de St. Paulin (Carmen X ad Ausonium) :

Quid abdicatas in meam curam, pater,
Redire Musas præcipis ?

Negant Camenis nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Sur ce point, malgré l'exemple de St. Paulin, l'opinion de Wernsdorf n'est pas parfaitement exacte et elle est contredite par M. Fauriel, qui nous apprend au chapitre X de son Histoire de la Gaule méridionale, qu'en général, bien qu'il n'y eût plus guère de paganisme dans les croyances, il y en avait encore beaucoup dans les habitudes et dans les mœurs, et que la mythologie gréco-romaine était restée une des principales sources de la poésie. Ainsi le paganisme littéraire que nous rencontrons dans le poème de l'Etna ne serait pas un argument suffisant pour prouver que l'auteur n'est pas un chrétien. D'un autre côté rien n'autorise la supposition contraire. Il est donc plus naturel d'attribuer cette œuvre à un païen : c'est ce qu'a fait la critique, mais en se prononçant quelque fois avec témérité. Jules César Scaliger, au chapitre 7. de l'Hypercritique donne pour auteur de l'Etna Quintilius Varus, l'ami de Virgile et d'Horace, un homme dont il ne nous reste pas un vers, qui peut-être n'était pas un poète, mais seulement un amateur et un juge délicat. On n'est même pas d'accord sur son identité : car il y eut plusieurs Varus au temps de Virgile. L'opinion

de Scaliger est donc dénuée de tout fondement; mais c'était l'habitude des savants de ce siècle de se prononcer fort légèrement sur la propriété littéraire. C'est ainsi que Joseph Scaliger reconnut un jour la manière de Quintus Trabéas dans des vers que Muret s'était amusé à traduire lui-même de Philémon pour le tromper, et l'on rit beaucoup et justement à ses dépens.

Barth trouvait dans le poëme de l'Etna beaucoup de ressemblance avec le style et le genre de Manilius, et il se crut autorisé à le lui attribuer. Un de ses principaux arguments était tiré de l'analogie qu'on remarque entre ce préambule par lequel le poëte sépare son œuvre des lieux communs mythologiques et un passage tout à fait pareil du troisième livre de Manilius. Mais est-il probable que Manilius se fût ainsi répété? D'ailleurs cette idée se retrouve chez tous les poëtes, depuis le début du troisième livre des Géorgiques:

Quis aut Eurysthea durum
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos,
Hippodame que, humero que Pelops insignis eburno;
Acer equis?

Manilius a dû penser à ce passage, et il est lui-même

imité par l'auteur de l'*Etna*; mais on lui fait tort en lui attribuant ce poème.

Il ne faut pas davantage le mettre sous le nom de Cornélius Sévérus, dont il nous reste sur la mort de Cicéron un fragment précieux bien supérieur pour l'élégance du style et l'inspiration poétique au poème qui nous occupe. C'est Joseph Scaliger qui répandit cette opinion, en s'appuyant sur une phrase de l'épître LXXIX à Lucilius: "Morbo tuo daturus eras, etiam si nemo mandaret tibi, donec Ætnam describas in tuo carmine, et hunc solemnem omnibus poetis locum attingas: quem quo minus Ovidius tractaret nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat: ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit".

Remarquons en passant cet éloge de la description de Virgile qui est courte et complète. Ovide, après Virgile a eu confiance en son génie. Enfin Cornélius Sévérus n'a pas craint d'aborder le même sujet. C'est donc lui qui selon Scaliger est l'auteur de l'*Etna*.

Wernsdorf remarque que Virgile et Ovide n'ont traité de l'Etna qu'en passant: Virgile en deux endroits, l'un dans la mort de César, au vers 471 du 1er livre des *Géorgiques*, l'autre dans le 3e livre de l'*Enéide* au vers 570: Ovide également dans

deux passages de ses Métamorphoses, au livre 5 (v. 349) et au livre 15 (v. 340). S'il en est ainsi pour Virgile et Ovide, ne peut-il pas en avoir été de même pour Cornélius Sévérus ? Nous savons qu'il fit un poème sur la guerre de Sicile : Quintilien en parle au Xe livre S. 1. 89 de l'Institution Oratoire : "Cornelius autem Severus etiam si versificator quam poeta melior, ad exemplar primi libri bellum Siculum perscripsisset, vindicaret sibi jure secundum locum, sed eum consummari mors immatura non passa est : puerilia tamen ejus opera et maximam indolem ostendunt et admirabilem, præcipue in ætate illa recti generis, voluntatem."

si tamen, ut est dictum,

Il était tout naturel qu'il y eût une description de l'Etna dans un poème sur la guerre de Sicile. D'ailleurs le poète en trouvait l'occasion dans un fait rapporté par Appien, qui, au livre V de la Guerre Civile, parle d'une éruption volcanique dont les deux camps ennemis furent très effrayés. — Wernsdorf ne trouve d'ailleurs aucun rapport entre l'élégance et la facilité du fragment de Cornélius sur Cicéron, et le style sec, dur, embarrassé, prosaïque de l'Etna.

Ainsi il ne faut tenir aucun compte de ces conjectures hasardées qui attribuent le poème à Quintilius, à Varus, à Manilius, ou à Cornelius

Sévérus. Autant vaudrait le donner à Auguste lui-même, d'après ce que rapporte Suétone au Chap. 85 de la Vie d'Auguste : " Poeticam summatim attigit. Unus liber exstat scriptus ab eo hexametris versibus cujus et argumentum et titulus est Sicilia". Casaubon a pensé que ce devait être un poëme sur les merveilles de la Sicile et l'Etna y tenait sans doute une longue place. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour attribuer le poëme en question à Auguste, ce serait encore une conjecture bien risquée.

Il y a dans l'Etna plusieurs mots que relève Wernsdorf, et qui selon lui n'appartiennent pas au siècle d'Auguste, mais à une époque postérieure. Il y est aussi question, au vers 290, d'un instrument de musique appelé Triton canorus qui fut inventé au temps de Claude et employé sous ce prince dans une naumachie ; c'est ce que nous apprend Suétone (In Claud. Cap. 21) : " Hoc spectaculo classis Sicula et Rhodia concurrerunt, duodenarum triremium singulæ, exciente buccina Tritone argenteo, qui e medio lacu per machinam emerserat". Un peu plus bas, au vers 293, l'auteur de l'Etna nous parle encore d'un instrument distinct du premier qui fut surtout adopté sous Néron. Nous voyons dans Suétone, au chapitre 41 de la Vie de ce prince, qu'il aimait beaucoup l'orgue hydrau-

lique : " partem dici per organa hydraulica novi et ignoti generis circumduxit." Au Chapitre 54 nous lisons qu'il introduisit au théâtre les joueurs d'orgue hydraulique. C'est cet instrument que l'auteur de l'Etna, au vers 293, appelle cortina theatri :

" Carmine que irriguo magni cortina theatri
Imparibus numerosa modis canit arte regentis." [a]

De ces différentes observations Wernsdorf conclut que l'auteur du poème a dû vivre au temps de Claude ou de Néron, et il s'arrête à Lucilius Junior, auquel est adressée la phrase de Sénèque que nous avons citée plus haut. D'autres passages de Sénèque semblent confirmer cette supposition. Voici ce qu'il écrit à son ami, dans cette même lettre LXXIX :

" Aut ego te non novi aut Ætna tibi salivam movet. Jam cupis grande aliquid et par prioribus scribere."

Au 3e livre, chap. 1er, des Questions naturelles, Sénèque cite un vers de Lucilius sur l'Alphée :

" Eleus siculis de fontibus exsilit amnis."

Ce vers est tiré d'une description de la fontaine Aréthuse, soit que cette description fût l'objet d'un poème entier, soit qu'elle ne fût qu'une partie d'un poème plus considérable sur les principaux fleuves de la Sicile et peut-être aussi sur Charybde et Scylla. Puisque Lucilius avait traité des merveilles de la Sicile,

il était naturel qu'il décrivît aussi l'Etna. Nous ne savons rien de Lucilius que par Sénèque, dont les témoignages ont été réunis dans l'édition Lemaire à la suite du travail de Wernsdorf. On peut conclure de ces différentes citations que Lucilius était de naissance obscure, qu'il se sentit de bonne heure un goût prononcé pour l'étude de la philosophie et pour la poésie; qu'il fut en faveur sous Caligula, sous Claude, sous Néron, qu'il fut nommé chevalier, et enfin procurateur de la Sicile. C'est dans les loisirs de son administration qu'il entreprit de décrire les curiosités de ce pays. Lucilius était évidemment un homme occupé de philosophie naturelle et de physique. Sénèque l'indique, entre autres endroits, dans la lettre LXXIX. Il lui recommande l'examen de quelques questions, comme celle de Charybde et de Scylla: « Exspecto epistolas tuas, quibus mihi indices, circumitus Siciliae totius quid tibi novi ostendent, et omnia de ipsa Charybdi certiora. »

Un peu plus bas, après lui avoir exposé ce qu'il veut savoir sur ce sujet, il lui demande des détails sur l'Etna, sur les éruptions du volcan :

« Si haec mihi perscripseris, tunc tibi audebo mandare ut in honorem meum Aetnam quoque ascendas, quam consumi et sensim subsidere ex hoc colligunt quidam, quod aliquando longius navigantibus

solebat ostendi."

Enfin la dédicace que fit Sénèque de ses Questions naturelles à Lucilius est une nouvelle preuve du goût de ce dernier pour la philosophie naturelle et une raison de plus de lui attribuer le poème de l'Etna, plus scientifique encore que poétique. On ajoute qu'il y a entre l'auteur de l'Etna et Sénèque une frappante communauté de pensées et de style. Wernsdorf remarque dans le poème beaucoup de détails que l'auteur a dû puiser dans le commerce et dans l'enseignement de Sénèque. Toutes ces raisons sont longuement exposées par le savant éditeur de l'Etna, et il termine en se prononçant pour Lucilius Junior.

On peut se demander comment Sénèque qui a cité un vers de l'Aréthuse n'a parlé nulle part du poème de l'Etna. Il est probable que cette composition est d'une date postérieure à la mort de Sénèque. L'importance du sujet avait sans doute décidé Lucilius à en faire l'objet d'un poème à part, qu'il n'aura entrepris selon toute vraisemblance qu'après avoir décrit les autres merveilles de la Sicile et trop tard pour que Sénèque ait pu le voir achevé.

Wernsdorf, qui s'exagère un peu le mérite du poème, dont il s'est tant occupé, s'étonne qu'il soit resté si peu connu des anciens et qu'ils en aient à peine parlé dans leurs ouvrages. Excepté chez le gram-

mairien Donat qui l'attribue à Virgile, et dans ce passage de Juvénal où il y est fait une simple allusion :

Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus
Martis, et Æoliis vicinum rupibus antrum
Vulcani;
(Sat. 1. 7).

nous ne trouvons ce poëme mentionné nulle part. Il n'en est même pas question au chapitre Xe du XVIIe livre d'Aulu-Gelle, qui contient une comparaison de Pindare et de Virgile au sujet de la description de l'Etna, comparaison reproduite par Macrobe au livre 5, ch. 17 des Saturnales, avec le même silence sur le poëme de Lucilius. Le jugement qu'on trouve dans Aulu-Gelle sur Virgile, est celui du philosophe Favorinus qui se montre injuste et partial envers le poëte latin et qui même ne le traite pas avec tout le respect dû à un si grand génie. Il parle d'abord d'un mot attribué à Virgile sur la manière dont il faisait ses vers : « Amici, inquit, familiaresque P. Virgilii in iis, quæ de ingenio moribusque ejus memoriæ tradiderunt, dicere eum solitum ferunt parere se versus more atque ritu ursino. » Selon lui tous les vers de Virgile n'auraient pas

reçu cette façon, et c'est pour cela que le poëte reconnaissant l'imperfection de son œuvre, l'aurait en mourant condamnée au feu. La description de l'Etna paraît être, aux yeux de Favorinus, un de ces passages qui demandaient à être retouchés. Il n'y voit qu'une imitation indiscrète et maladroite de Pindare, et il reproche à la peinture du poëte d'être inexacte, forcée, ampoulée, pleine de détails bizarres et monstrueux. Cette étrange critique fut réfutée par l'italien Pontanus, puis par Scaliger qui ne trouvant pas que Virgile eût été assez vivement défendu, reprend la question au 5e livre (Chap. 4) de sa Poétique. Mais ce dernier place la description de Pindare bien au-dessous de celle de Virgile, et il tombe ainsi dans un excès pareil à celui du philosophe Favorinus. Il faut être juste et pour Pindare et pour Virgile.

Virgile a pu se souvenir de Pindare sans avoir voulu le traduire, et, s'il s'est écarté du modèle grec, peut-on lui en faire un reproche? Il ne serait pas plus raisonnable de faire porter à Pindare la peine de ces différences. L'intention des deux poëtes n'était pas la même, il n'est pas nécessaire de trouver entre les deux peintures une identité absolue.

Cette description de l'Etna par Pindare est

une des plus anciennes qu'on connaisse. Homère ne parle pas du volcan, sans doute parce qu'il était inconnu de son temps ou qu'il n'y avait pas encore eu d'éruption; cependant il avait une occasion naturelle de le décrire dans le récit des Voyages d'Ulysse.

Hésiode au vers 820 et suiv. de la Théogonie fait une peinture du géant Typhée, fils de la Terre et du Tartare. Il raconte ses orgueilleuses tentatives et sa défaite sous les coups de Jupiter. C'était le lieu de parler de l'Etna: il n'en est pas question.

Les descriptions de l'Etna datent du temps de Pindare et d'Eschyle et il est probable que les éruptions historiques ne remontent pas à une époque plus reculée. Selon les chroniques de Paros, la première aurait eu lieu au temps de la bataille de Platée, la 2e année de la 75e Olympiade. A la fin de son 3e livre, Thucydide raconte qu'une seconde éruption ravagea la Sicile environ 50 années après la première.

Eschyle et Pindare vécurent tous deux en Sicile à la cour du roi Hiéron; et quand ils vinrent y habiter, il n'y avait pas long-temps qu'avait eu lieu la première éruption du volcan. Les deux poètes ne pouvaient pas oublier l'Etna dans leurs vers. Eschyle fit même une

tragédie particulière intitulée Αἰτναῖαι (Etnae) en l'honneur du prince et de la ville Etna, la nouvelle Catane qu'il avait récemment fondée près de la montagne. Il ne nous en reste que quelques fragments sans importance. Mais dans le Prométhée nous trouvons une admirable peinture de Typhée vaincu et de l'Etna qui l'écrase. Le poète se place à une époque où le volcan n'existe pas encore : il le voit, il le prédit. Cette annonce prophétique se trouve dans une scène où le vieil Océan, Dieu de race Titanique, vient proposer à Prométhée, Titan comme lui, sa médiation auprès de Jupiter. A quel rôle appartient cet admirable hors-d'œuvre où le poète décrit les châtiments infligés par Jupiter à quelques-uns des adversaires de son nouveau pouvoir, au frère de Prométhée, Atlas, au monstrueux Typhée ? Est-ce de la part de l'Océan un conseil de soumission, de la part de Prométhée un conseil de prudence ?

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Quoiqu'il en soit, la description du volcan est là, et il est étrange que le philosophe d'Aulu-Gelle comparant Virgile à Pindare n'ait pas songé à Eschyle.

Le poète nous montre Typhée étendu près

du détroit de Sicile et écrasé sous les racines de l'Etna:

Καὶ νῦν ἀχρεῖον καὶ παρήορον δέμας
Κεῖται στενωποῦ πλησίον θαλασσίου
Ἰπούμενος ῥίζαισιν Αἰτναίαις ὕπο·
Κορυφαῖς δ' ἐν ἄκραις ἥμενος μυδροκτυπεῖ
Ἥφαιστος, ἔνθεν ἐκραγήσονταί ποτε
Ποταμοὶ πυρὸς δάπτοντες ἀγρίαις γνάθοις
Τῆς καλλικάρπου Σικελίας λευρὰς γύας·
Τοιόνδε Τυφὼς ἐξαναζέσει χόλον
Θερμοῖς ἀπλήστου βέλεσι πυρπνόου ζάλης,
Καίπερ κεραυνῷ Ζηνὸς ἠνθρακωμένος.

(Prométhée, v. 363 et ss.)

Il est bien difficile de faire passer en français cette magnifique poésie d'Eschyle; cependant M. Puech a essayé de la reproduire dans son estimable traduction en vers du Prométhée enchaîné :

. . . .

Maintenant vain débris il languit tout broyé,
Près d'un étroit passage entr'ouvert par les ondes,
Et soutient de l'Etna les racines profondes.
Sur le sommet Vulcain frappe le fer brûlant,
Et de ces monts un jour, en fleuve se roulant,
La flamme doit bondir dans la plaine fertile,
Et de ses flots ardents dévorer la Sicile.
Par ces traits enflammés, par ces torrents de feu,
Sans apaiser jamais ses transports furieux,

Encor tout calciné par la céleste flamme,
Typhon exhalera le courroux de son âme.

"Ces vers ont de l'élégance, de l'énergie, et de l'éclat; mais reproduisent-ils toujours l'audace de l'expression grecque? quand par exemple elle donne à la lave de l'Etna des dents qui déchirent les fertiles plaines de la Sicile, cette audace ne s'apprivoise-t-elle pas pour ainsi dire dans ce vers:

"Et de ses flots ardents dévorer la Sicile."

beau vers, sans doute, mais trop conforme au style métaphorique ordinaire, c'est-à-dire à un style dont le caractère figuré s'est peu à peu effacé par l'usage, qui est presque devenu le mot propre."

On peut remarquer que ce grand phénomène des éruptions une fois entré dans la poésie y revêt une apparence fabuleuse et mythologique. C'est Vulcain qui forge son fer brûlant au sommet de la montagne, μυδροκτυπεῖ; plus bas c'est Typhée qui par des traits embrasés, par des tourbillons d'une fumée éternelle exhalera sa bouillonnante colère.

Nous trouverons dans la description de Pindare une frappante analogie avec celle d'Eschyle; et ce n'est pas seulement par la date qu'elles sont contemporaines, elles le sont aussi par le ton de la poésie.

Dans la 1.re Pythique chantée en l'honneur de Hiéron, Etnéen vainqueur à la course des chars, Pindare célèbre la lyre d'Apollon qui charme les Dieux et que haïssent les ennemis de Jupiter. Tel est le redoutable Typhée enseveli par la foudre sous l'Etna. C'est ainsi que le poète par cette montagne, nommée comme la ville voisine que Hiéron vient de bâtir, arrive à l'éloge de l'illustre vainqueur. Chez lui, comme dans Eschyle, on le voit, cette description de l'Etna n'est qu'un accessoire :

ὅσσα δὲ μὴ πεφίληκε
Ζεύς, ἀτύζονται βοὰν
Πιερίδων ἀΐοντα,
γᾶν τε καὶ πόντον κατ' ἀμαιμάκετον·
ὅς τ' ἐν αἰνᾷ Ταρτάρῳ κεῖ-
-ται, θεῶν πολέμιος,
Τυφὼς ἑκατοντακάρανος· τόν ποτε
Κιλίκιον θρέψεν πολυώνυμον ἄντρον· νῦν γε μὰν
ταί θ' ὑπὲρ Κύμας ἁλιερκέες ὄχθαι
Σικελία, τ' αὐτοῦ πιέζει
στέρνα λαχνάεντα· κίων
δ' οὐρανία συνέχει,
νιφόεσσ' Αἴτνα, πανετὲς
χιόνος ὀξείας τιθήνα·
τᾶς ἐρεύγονται μὲν ἀπλάτου πυρὸς ἁγνόταται
ἐκ μυχῶν παγαί· πόταμοι

δ' ἁμέραισιν μὲν προχέοντι ῥόον καπνοῦ
αἴθων· ἀλλ' ἐν ὄρφναισιν πέτρας
φοίνισσα κυλινδομένα φλὸξ ἐς βαθεῖ-
-αν φέρει πόντου πλάκα σὺν πατάγῳ.
Κεῖνο δ' Ἁφαίστοιο κρουνοὺς ἑρπετὸν
Δεινοτάτους ἀναπέμπει· τέρας μὲν θαυμάσιον-
-προσιδέσθαι,
Θαῦμα δὲ καὶ παριόντων ἀκοῦσαι,
Οἷον Αἴτνας ἐν μελαμφύλλοις δέδεται κορυφαῖς
Καὶ πέδῳ· στρωμνὰ δὲ χαράσ-
-σοισ' ἅπαν νῶτον ποτικεκλιμένον κεντεῖ.

" Tout ce que Jupiter n'aima jamais a horreur d'entendre la voix des Piérides, Et sur la terre et sur la mer indomptée ; Tel est étendu au fond de l'odieux Tartare, cet ennemi des Dieux, Typhon aux cent têtes, qu'un antre célèbre de Cilicie nourrit autrefois : maintenant les collines battues par les flots au-dessus de Cumes et la Sicile pèsent sur sa poitrine velue : sur lui repose la colonne du ciel, l'Etna neigeux éternel nourricier d'âpres frimats, l'Etna dont les cavernes vomissent les ondes ardentes d'un feu inaccessible, qui roule de jour les torrents d'une fumée

brûlante, tandis que la nuit les tourbillons d'une rouge flamme emportent les rocs avec fracas dans le bassin profond des mers. Et le monstre lance aux cieux les plus terribles flots de Vulcain; prodige affreux à voir, affreux à apprendre de ceux qui ont vu comme il est attaché entre les cimes ombreuses et la base de l'Etna, et couché sur un lit qui déchire et perce son dos."

Telle est la description de Pindare pleine d'images d'une incohérence hardie, entre lesquelles on ne trouve ni cette suite calculée ni cet enchaînement sévère que nous offre le style de Virgile; il y a chez le poète grec une sorte de désordre qui est le caractère particulier de la poésie lyrique. Mais ce qu'il y a de commun à ces deux grands génies, c'est l'harmonie avec laquelle ils savent imiter en quelque sorte les phénomènes et les bruits de la nature. Nous avons pu remarquer la beauté de cette coupe σὺν πατάγῳ qui exprime si vivement le fracas des rocs emportés par des tourbillons de flamme. N'est-ce pas le même effet que produit le vers si connu des Géorgiques :

1er livre, v. 326. ... implentur fossæ et cava flumina crescunt
Cum sonitu

Comme Eschyle, Pindare confond la fable et la réalité ; nous les trouverons plus séparées et plus distinctes dans Virgile. Entre les descriptions de l'Etna dont nous venons de parler et celle de l'*Enéide*, s'en placent d'autres que le poète latin a dû connaître. Callimaque touche à ce sujet dans quelques vers de son Hymne à Délos. C'est à l'endroit où Mars menaçant le fleuve Pénée, protecteur de Latone, frappe son bouclier de sa lance. L'armure rend un son terrible dont retentit l'Æmonie entière et que le poète compare au bruit de l'Etna :

ὡς δ' ὁπότ' Αἰτναίου ὄρεος πυρὶ τυφομένοιο
Σείονται μυχὰ πάντα, κατουδαίοιο γίγαντος
Εἰς ἑτέρην Βριαρῆος ἐπωμίδα κινυμένοιο,
Θερμαύστραί τε βρέμουσιν ὑφ' Ἡφαίστοιο-
-πυράγρης,
Ἔργα θ' ὁμοῦ, δεινὸν δὲ πυρίκμητοί τε λέβητες,
Καὶ τρίποδες πίπτοντες ἐπ' ἀλλήλοις ἰαχεῦσι.
Τῆμος ἔγεντ' ἄραβος σάκεος τόσος εὐκύ-
κλοιο.

(Vers 140 et ss).

" Aussi grand le géant Briarée enseveli sous l'Etna, se retourne sur sa couche ; la montagne est ébranlée jusque dans les profondeurs de ses antres fumants ; les tenailles de Vulcain, le fer qu'il travaille, tout se renverse avec fracas

sur les fourneaux et la forge retentit du choc épouvantable des trépieds et des vases : tel fut le bruit horrible que rendit le bouclier divin."

Virgile a dû s'inspirer de cette peinture dont nous retrouvons un trait dans ce vers :

Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam.

Mais ce qui a dû surtout agir sur l'imagination de Virgile, ce sont les admirables vers dans lesquels Lucrèce, au VIe. livre du De natura rerum décrit les phénomènes de l'Etna. L'auteur de l'Enéide s'est autant servi de Lucrèce dont il admirait tant la poésie, que d'Eschyle et de Pindare ; et il est étrange qu'Aulu-Gelle et Macrobe ne l'aient pas comparé aussi à son illustre prédécesseur latin. Nous sommes amenés à lire ces vers de Virgile, pour voir si les grands souvenirs de la poésie grecque lui font bien du tort et si Pindare, Eschyle, Callimaque, Lucrèce le condamnent :

Interea fessos ventus cum sole reliquit,
Ignari que viæ Cyclopum allabimur oris.
Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse ; sed horrificis juxta tonat Ætna-
-ruinis,
Interdum que atram prorumpit ad æthera-
-nubem,

Turbine fumantem piceo et candente favilla;
Attollit que globos flammarum et sidera
-lambit:
Interdum scopulos avulsa que viscera montis
Erigit eructans, liquefacta que saxa sub
-auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est, Enceladi semiustum fulmine
-corpus
Urgeri mole hac, ingentem que insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et, fessum quoties mutat latus, intremere
-omnem
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere
-fumo.
Noctem illam tecti sylvis immania monstra
Perferimus, nec, quæ sonitum det causa,
-videmus.
Nam neque erant astrorum ignes, nec luci-
-dus æthrâ
Sidereâ polus; obscuro sed nubila cœlo
Et lunam in nimbo nox intempesta
-tenebat.
(v. 568 et ss. 3e liv. Enéid.)

Le 1er vers de cette magnifique description est un exemple frappant de la plénitude de

sens qu'offre toujours le style de Virgile : la fatigue des Troyens, le vent qui tombe, le jour qui finit, tout cela est exprimé en un seul vers. Les Troyens débarquent sur les rivages du pays des Cyclopes, et ils entendent un bruit horrible, phénomène nouveau pour eux. C'est ce bruit dont on ignore encore la cause que Virgile rend par l'expression un peu vague de ruinis. Le poète ne pouvait pas choisir ici de mot plus propre. Bientôt il décrit en détails ce que les Troyens n'ont vu que le lendemain :

Interdum que atram prorumpit ad æthera
-nubem &a

Virgile est bien hardi lui-même ; seulement cette hardiesse est ramenée à la simplicité nécessaire. Le ton de ses vers n'est pas celui d'un poète lyrique comme Pindare ou comme Eschyle, qui l'est aussi. Le poète épique ne chante pas avec transport et enthousiasme ses propres impressions ; il raconte, et son récit doit surtout être simple. Virgile veut exprimer la terreur qu'un tel phénomène inspire aux Troyens, pendant une nuit ténébreuse qui les empêche de rien distinguer, comme Enée le dit plus bas :

... Nec, quæ sonitum det causa, videmus.
Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus
-æthra

Siderea polus, etc.
Le poète se borne aux circonstances qui produisent cette terreur, et il évite tout le reste. Les neiges de l'Etna contrastant avec les feux du volcan sont d'un bel effet dans Pindare : ce trait n'eût pas eu sa place dans la description du poète latin.

Virgile nous présente deux tableaux différents et distincts. Il y a chez lui plus de netteté, de suite et d'ensemble ; nous avons remarqué qu'il en devait être ainsi. Le premier tableau nous offre en trois vers (572-574) le commencement de l'éruption : c'est un nuage de fumée noire et de cendres ardentes d'où jaillissent de blanches étincelles ; puis c'est un tourbillon de flamme qui monte jusqu'aux astres. Ici, comme partout dans Virgile, nous trouvons un choix heureux de circonstances, et une gradation habilement conservée. Les expressions sont vives et énergiques : tonat, prorumpit, attollitque globos. De tout cela il résulte une peinture achevée, et l'on a peine à comprendre le dédain de Favorinus.

Il est absurde d'incidenter sur la contradiction apparente de turbine piceo et de candente favilla. Le volcan ne vomit-il pas à la fois une fumée épaisse et des cendres brûlantes ? N'est-ce pas

la vérité même ? Nous trouvons le même trait dans Lucrèce (VIe chant, v. 644) :

Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes pavida complebant pectora cura.

Il est bien puéril aussi de reprocher au poète d'avoir mêlé ce que Pindare a séparé. Rien n'obligeait Virgile à distinguer ce qui se passait le jour et ce qui avait lieu la nuit.

On critique l'expression attollitque globos flammarum, et Heyne ébranlé par l'opinion du philosophe Favorinus, qui trouve cette expression dure et impropre (duriter et ἀκύρως) a été tenté de rejeter le vers. Mais ce globos flammarum est au contraire d'une justesse parfaite, et Virgile ne l'emploie pas au hasard. Nous le trouvons déjà au 1er livre des Géorgiques (v. 472) :

Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa

Quand on songe que Virgile, si profondément pénétré des beautés de l'antiquité grecque, avait de plus vu les phénomènes qu'il décrit, on s'étonne encore davantage de la témérité de pareilles critiques.

Le trait Sidera lambit, qu'on blâme aussi dans Aulu-Gelle, est hardi et juste. Ces jets de flamme ressemblent bien à des langues ;

et ce n'est pas la seule fois que Virgile emploie cette expression; elle se retrouve au deuxième livre de l'*Enéide*, vers 684:

tactuque innoxia molles
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

Ce qu'on peut dire c'est que l'expression est peut-être mieux placée ici, que dans des vers où il s'agit d'objets de gigantesques proportions, comme les feux du volcan et la voûte du ciel: encore cette distinction est-elle peut-être hasardée.

Le second tableau que nous présente Virgile est celui de la lave: le poète nous la montre, il nous l'explique et en peignant ce terrible phénomène, il fait entendre le cri souterrain du volcan.

Lacerda, commentateur de Virgile, remarque ingénieusement qu'on mesure dans ces beaux vers toute la hauteur du volcan, depuis le ciel jusqu'au fond des abîmes. C'est un effet de l'art avec lequel le poète sait choisir et ordonner les différents traits de ses description. L'objet qu'il peint prend un corps dans sa poésie, et nous le voyons tout entier. On retrouve cet art admirable de description dans un passage à peu près semblable de l'épisode de Cacus, au huitième livre:

Stabat acuta silex præcisis undique saxis,

Speluncæ dorso insurgens, altissima visu
Dirarum nidis domus opportuna volucrum
(V. 233)

Nos regards sont attirés sur la pointe du roc : stabat acuta silex, puis ils redescendent jusqu'à la base præcisis saxis pour remonter encore au sommet, altissima visu. Ici comme plus haut, on mesure le roc dans toute sa hauteur.

Il y a dans la peinture de la lave une expression qui peut nous étonner, c'est le mot eructans. Ce mot a quelque chose d'énergique et il nous rappelle, par la ressemblance des sons, ceux de Pindare et d'Eschyle, ἐρεύγονται, ἐξερεύσονται, qui sont si expressifs dans le grec. Mais il offre une image qui nous paraît basse, comme celle de Furius Bibaculus dont Horace s'est moqué dans ce vers :

Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.
(Sat. II. v. 41)

Peut-être nous trompons-nous ; il est bien difficile aujourd'hui de distinguer ce qui était noble et ce qui ne l'était pas aux yeux d'un Romain. Ce qu'il y a de certain c'est que cette expression est souvent employée par Virgile. Il la met dans la bouche d'Achéménide, au vers 632 de ce livre 3 :

jacuit que per antrum
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento

Per somnum commixta mero.
Nous la trouvons encore au 6e livre :
Hinc via Tartarei quae fert Acherontis ad undas.
Turbidus hic cœno vastaque voragine gurges
Aestuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.
On pourrait en citer d'autres exemples chez d'autres poëtes que Virgile. Il est donc permis de croire que les Romains acceptaient plus volontiers que nous cette expression.

Le mot vomir est même noble quelquefois chez nous, comme dans cette traduction de Delille :
Vomit en bouillonnant ses entrailles fumantes.

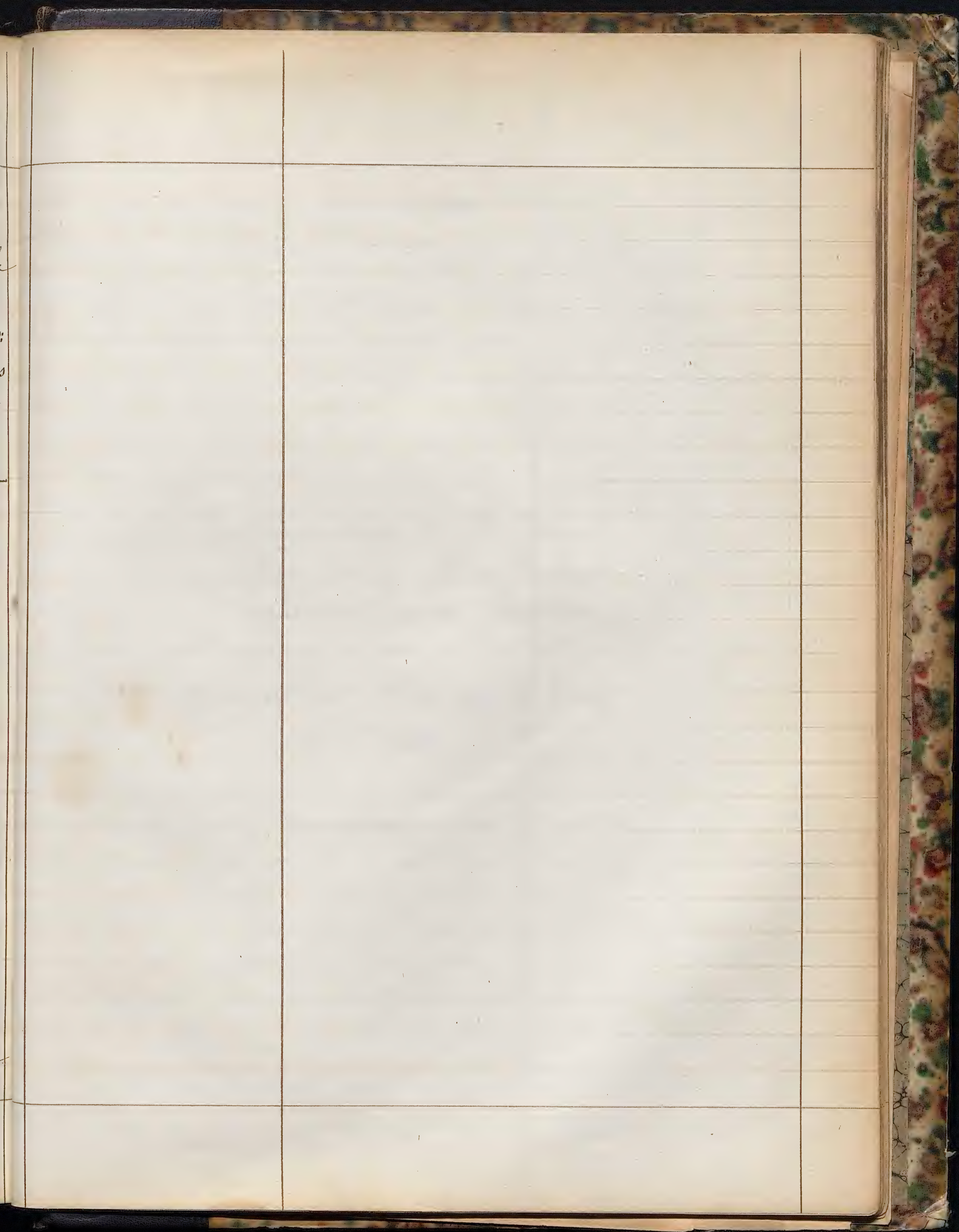
Il faut remarquer que Virgile non seulement décrit admirablement les phénomènes de l'Etna, et mêle avec un art infini la réalité et la fable, mais qu'il anime aussi et vivifie ce qu'il peint. Le volcan gémit, cum gemitu : c'est ainsi que le poëte sait toujours " animer et passionner la nature. "

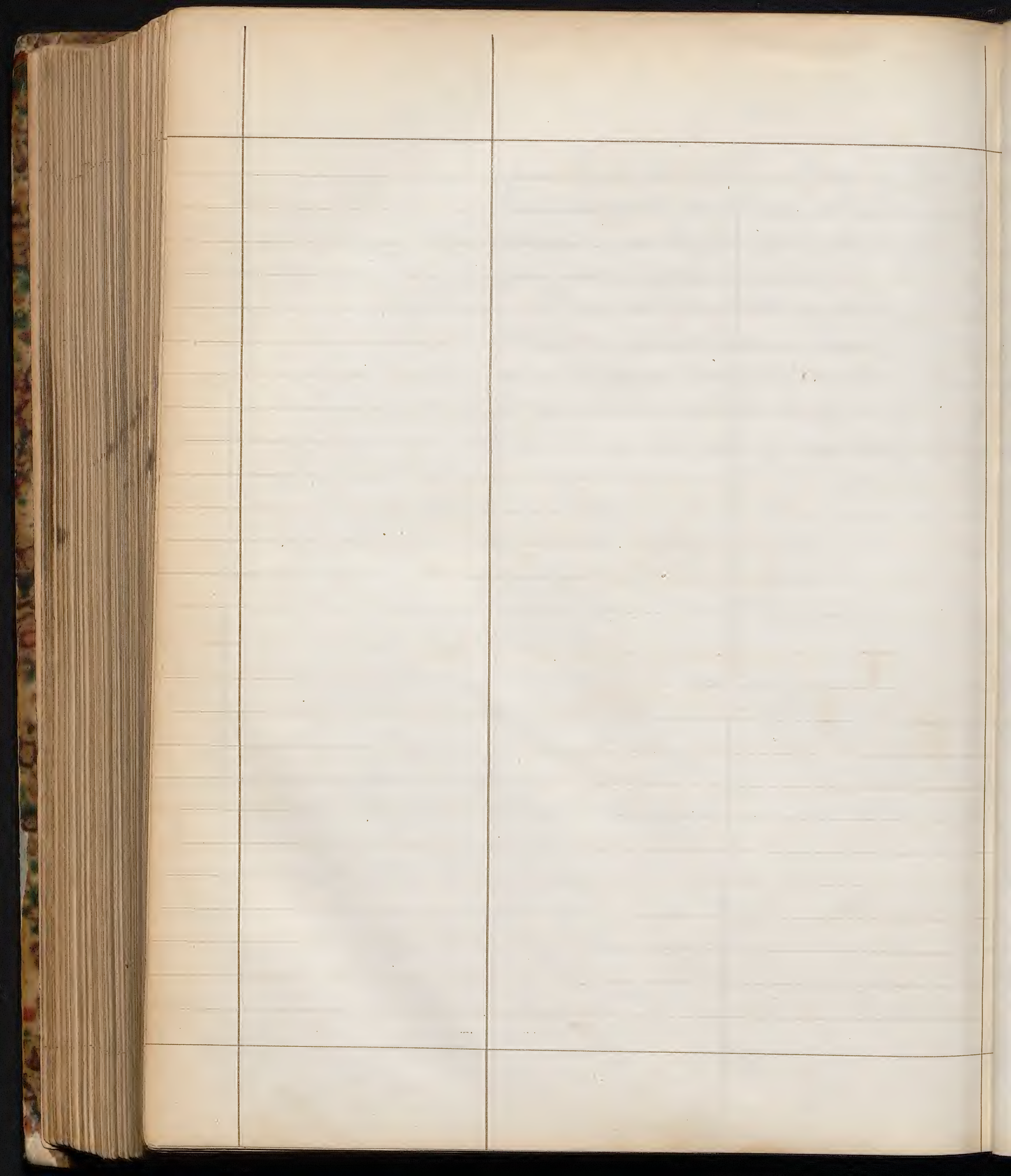
Après la description naturelle vient la description mythologique, amenée par une forme de doute qui est à remarquer :
Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac.
Ce n'est pas ainsi que la fable est introduite chez Homère, chez Pindare et chez Eschyle. Pour ces poëtes elle représentait des croyances populaires ;

pour Virgile elle n'est plus que fiction et légende. Virgile la rappelle avec élévation et hardiesse ; mais son goût si pur lui fait réduire cette hardiesse à la juste mesure du poëme épique.

Il nous reste maintenant une autre revue à faire : Virgile n'est pas le dernier qui ait décrit l'Etna : nous aurons à examiner comment sa description a été imitée ou renouvelée par les poëtes ses successeurs.

Derniame





20e Leçon.

La description de l'Etna
chez Ovide, Silius Italicus,
Valérius-Flaccus, Claudien.

Description d'Atlas au 4e livre
de l'*Enéide*.

Rédaction étendue et travaillée; dont le fond ne manque pas d'exactitude, mais qui laisse à désirer pour la justesse, la précision, l'élégance et la correction du style.
Un style plus serré eût fait disparaître bien des longueurs et des répétitions.
Des expressions plus sévèrement choisies rendraient les appréciations, en bien ou en mal, plus claires et plus justes.

20e Leçon.

La description de l'Etna chez Ovide, Silius Italicus, Valérius Flaccus, Claudien. — Description de l'atlas au 4e livre de l'Enéide.

Après avoir comparé la description de l'Etna dans Virgile[1] avec les modèles que lui avaient fourni ses prédécesseurs, il est convenable d'étudier les imitations qui ont été faites de ces deux morceaux par les poëtes latins successeurs de Virgile. Nous savons déjà par une phrase de la LXXIXe épître de Sénèque à Lucilius qu'Ovide n'avait pas été découragé par la beauté des vers de Virgile et avait lutté, non sans faire preuve de mérite avec un si grand modèle: « Nec pudor obstet ne hunc solemnem omnibus poetis locum attingas; quem quominus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat[2]. » C'est au 5e livre des Métamorphoses; Ovide raconte la lutte poétique des Muses et des Piérides; celles-ci chantent un récit des entreprises de Typhée contre le ciel et de la terreur des dieux qui rappelle Hésiode; les Muses chantent l'enlèvement de Proserpine et à cette occasion donnent quelques vers à la description de l'Etna. Ces vers sont très

(1) Enéid. liv. III, v. 568-583.
Georgiq. liv. I 471-474.
(2) Sénèq. Epit. à Lucilius, 79

bien faits, d'un tour élégant; quelques-uns s'élèvent même jusqu'à la noblesse; mais il fallait donner un peu de nouveauté à un sujet tant de fois traité: Ovide eut le tort de tomber dans la recherche et quelquefois dans le mauvais goût en tâchant d'échapper à ce que le sujet avait d'un peu commun. Malgré cette restriction, le morceau fait encore beaucoup d'honneur à Ovide:

Metamorph. 1. 346 Vasta giganteis ingesta est insula membris
Trinacris; et magnis subjectum molibus urget
Aethereas ausum sperare Typhoea sedes.

A la lecture de ces vers, on est frappé de leur son poétique, de leur allure noble et digne de Virgile. Malheureusement la simplicité est bientôt laissée de côté par Ovide, comme on en peut juger par les vers qui suivent:

Nititur ille quidem pugnat que resurgere sæpe:
Dextra sed Ausonio manus est subjecta Peloro:
Læva, Pachyne, tibi; Lilibæo crura premuntur:
Degravat Ætna caput: sub qua resupinus arenas
Ejectat, flammamq. fero vomit ore Typhœus.

Cette distribution géographique des membres du géant appartient en propre à Ovide, mais elle n'est pas d'un très bon goût... l'explication mythologique des phénomènes de la nature domine dans

ce morceau; les tremblements de terre de la Sicile sont causés par les efforts que fait le géant pour se débarrasser du poids qui l'oppresse:

Sæpe remoliri luctatur pondera terræ,
Oppidaque et magnos evolvere corpore montes.
Inde tremit tellus et rex pavet ipse silentum,
Ne pateat latoque solum retegatur hiatu,
Immissusque dies trepidantes terreat umbras.
Hanc metuens cladem tenebrosa sede tyrannus
Exierat ...

Cette manière d'amener le dieu dans la prairie d'Enna où il doit voir Proserpine est très ingénieuse; mais il y a dans ces vers un autre mérite, c'est la beauté simple et grandiose des expressions par lesquelles est dépeinte la terreur du roi des ombres. Ovide a imité très heureusement dans ces trois vers Homère et Virgile à la fois.

Iliad. XX. v. 61 et ss.

Homère parle de la frayeur de Pluton lorsque Neptune a ébranlé la terre d'un coup de son trident:

ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων, Ἀϊδωνεύς,
δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε μή οἱ ὕπερ-
-θεν
γαῖαν ἀναῤῥήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
σμερδαλέ', εὐρώεντα, τάτε στυγέουσι
θεοί περ.

Traité du Sublime de Longin, ch. VII (trad. de Boileau).

Il y a une sorte de contradiction à dire qu'elle est digne de l'original, si elle reste au dessous.

Boileau, en traduisant le chapitre où Longin dans le Traité du Sublime exprime son admiration pour ces beaux vers, nous en a donné une traduction digne de l'original, mais qui au jugement de Rollin reste encore au dessous :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie
Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

Virgile au livre huitième de l'Enéide a imité ces beaux vers d'Homère. Hercule vient de faire entrer le jour dans la caverne de Cacus en arrachant une pointe de rocher* ; la circonstance est assez grande pour permettre à Virgile d'emprunter au poète grec cette++ magnifique comparaison. C'est du reste un heureux emprunt, car Virgile ne s'éloigne pas beaucoup de la perfection de son modèle quand il dit :

* il faudrait ajouter quelque chose : qui le domine, par ex.
++ laquelle ? cette expression ne s'explique que trois lignes plus bas.

(VIII, 243)

Haud secus, ac si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, dis invisa ; superque immane barathrum
Cernatur, trepident que immisso lumine Manes.

Ce n'est pas un petit honneur pour Ovide d'avoir su encore si bien tirer parti d'un sujet qui avait déjà fourni l'occasion de si beaux vers. On désirerait d'autant plus voir disparaître cet abus d'esprit par lequel Ovide fait entrer la description géographique de l'île dans la tradition mythologique du supplice de Typhée :

Dextra sed Ausonio manus est subjecta Peloro:
Læva, Pachyne, tibi; Lilibæo crura premuntur;
Degravat Ætna caput: sub qua resupinus arenas
Ejectat, flammasq. fero vomit ore Typhœus.

Au fond il y a beaucoup moins d'effet produit par toute cette recherche, que par les images grandes et simples de Pindare, d'Eschyle, d'Homère et de Virgile.

Cette distribution exacte des membres du géant a encore l'inconvénient de révolter notre raison comme une chose impossible. Il est vrai que la fable de Typhée en elle-même ne nous paraît jamais admissible ; mais si on la laisse dans un certain vague favorable à l'illusion, elle prend une sorte de vraisemblance poétique dont nous nous contentons volontiers lorsque les vers sont beaux. Si au contraire on précise tous les détails comme si l'on décrivait une chose réelle,

cette expression est déjà plus haut.
Ce n'est pas cette distribution qui est impossible ; la fable admise ; mais par la précision même des détails, elle fait ressortir ce qu'il y a dans la fable elle même d'incroyable.

On pourrait dire la même chose de Virgile; seulement Virgile répète les traditions de la fable d'un ton plus sérieux.

Métam. liv. XV v. 340
(Ce passage a été cité dans une rédaction précédente)

nous cessons de nous prêter à la fiction. Il est vrai qu'Ovide n'attachait pas à cette description un intérêt sérieux; il traite la fable un peu comme l'Arioste, en souriant. Il est certain qu'il ne croyait pas à ces causes mythologiques des éruptions de l'Etna, et il le prouve lorsque faisant parler Pythagore au quinzième livre des Métamorphoses, il expose divers systèmes sur les causes naturelles de ces éruptions et sur la fin probable qu'elles auront. La fable dans Ovide de même que dans Virgile est bien nettement séparée de la physique; ces deux ordres d'idées ont leur place distincte et ne se nuisent pas réciproquement.

Après la description de l'Etna dans Ovide, se place par ordre de temps celle dont Sénèque parle dans sa 79e épître à Lucilius: "Ne Severum quidem Cornelium uterque+ deterruit."

+ Virgilius et Ovidius

Après le poëme de Cornelius Severus, se place le poëme de l'Etna que nous avons attribué à Lucilius Junior.

Phars. liv. V. v. 99
.. ceu Siculus flammis urgentibus Ætnam
Undat apex: campana fremens ceu saxa vaporat
Conditus Inarimes æterna mole Typhoeus.

Après Cornelius Severus, on rencontre Lucain. Il n'a parlé de l'Etna qu'en passant et par allusion; aussi n'est-il cité ici que pour mémoire.

Dans Stace, on trouve seulement une allusion à l'Etna. C'est au douzième livre de la Thébaïde:

Qualis ab Ætneis accensa lampade saxis

Orba Ceres magnae variabat imagine flammae
Ausonium Siculumque latus, vestigia nigri
Raptoris, vastosque legens in pulvere sulcos.
Illius insanis ululatibus ipse remugit
Enceladus, ruptoque vias illuminat igni.

(Thebaid. liv. XII, v. 270)

Phars. liv. X v. 447
Nec secus in Siculis fureret tua flamma cavernis
Obtineret summum si quis tibi, Mulciber, Aetnam.

Le quatorzième livre du poème des Guerres Puniques s'ouvre par une description de la Sicile où l'Etna a dû nécessairement trouver sa place. Le poète dans cette peinture entasse maladroitement des expressions empruntées à Virgile sans goût, sans discernement, de manière à gâter les plus belles choses par l'emploi malheureux qu'il en fait. Il commence par détruire l'effet de deux expressions de Virgile, fort poétiques si on les prend l'une à part de l'autre, mais fort peu naturelles si on les réunit comme Silius Italicus:

Il aurait fallu distinguer davantage, entre ces deux expressions de Virgile, dont une familièrement énergique choque un peu notre goût.

Punic. lib. XIV v. 58

Ast Aetna eructat tremefactis cautibus ignis
Inclusi gemitus, pelagique imitata furorem,
Murmure per caecos tonat irrequieta fragores
Nocte dieque simul.

Eructat gemitus : l'Etna vomit des plaintes. Le goût peut à bon droit s'offenser de cette alliance inattendue d'images, et pourtant ces images séparées l'une de l'autre sont parfaite-

ment à leur place dans Virgile:

Eneïd. III. 575.

avulsaque viscera montis

Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras

Cum gemitu glomerat . . .

Exagéré, non – mais n'est-il pas bas?

Eructans ne paraît pas exagéré lorsqu'il s'agit de l'éruption même du volcan; et le cum gemitu vient tout naturellement lorsque Virgile a déjà donné une telle vie à la montagne par sa belle description qu'il peut sans nous choquer la faire gémir comme un être animé. Mais Virgile n'aurait jamais dit: eructat gemitus: ici, comme presque partout, Silius Italicus est bien près de son modèle par l'expression qu'il lui prend sans scrupule, mais bien loin par le goût qu'il ne peut lui dérober.

Plus loin Silius Italicus rencontre cette circonstance singulière d'un volcan couvert de neige, phénomène que Pindare a caractérisé d'un trait puissant et unique (χιόνος ὀξείας τιθήνα) et

Pindare, 1re Pyth. 38

où Silius Italicus ne trouve qu'une occasion d'entasser des antithèses sur le contraste du froid et du chaud. C'est ici comme dans beaucoup d'autres endroits, un grand trait dérobé et faussé:

Sed quamquam largo flammarum exaestuet intus

Turbine, et assidue subnascens profluat ignis,

Summo cana jugo cohibet (mirabile dictu!)
Vicinam flammis glaciem; æternoque rigore
Ardentes horrent scopuli: stat vertice celsi
Collis hiems, calidaque nivem tegit atra favilla.

Cohibet n'est pas le mot qu'on attendrait: Collis semble au dessous de l'idée à exprimer. Le plus grand défaut de ces vers n'est pas encore dans l'impropriété de certains termes, il est bien plutôt dans cette attention puérile donnée aux antithèses et aux détails au milieu d'un grand spectacle de la nature.

Au commencement des Argonautiques, Valerius Flaccus a rendu en vers qui ne manquent pas d'éclat la mort de Typhée (1).

---

(1) . . . . Sicula pressus tellure, Typhœus.
Hunc profugum sacras revomentem pectore flammas
Ut memorant, prensum ipse comis Neptunus in altum
Abstulit, implicuitq. vadis: totiesque cruenta
Mole resurgentem, torquentemq. anguibus undas
Sicanium dedit usque fretum, cumq. urbibus Ætnam
Intulit, ora premens, tum ille ejectat adesi
Fundamenta jugi; pariter tunc omnis anhelat
Trinacria, injectam fesso dum corpore molem
Commovet experiens, gemituq. reponit inani.
(Liv. II. vers 24 et 33.)

+ Il le dit de celle de Virgile ; on ne peut pas l'appliquer à toutes.

Après tant de descriptions qui ont rempli la mesure du sujet, comme dit Sénèque+, celle que Claudien donne dans l'Enlèvement de Proserpine se fait encore lire avec un certain intérêt. Le supplice fabuleux d'Encelade y est raconté sans plagiat, en beaux vers auxquels on pourrait reprocher seulement un peu de monotonie. Les vers de Claudien ressemblent un peu pour le rhythme à nos vers alexandrins auxquels on a aussi reproché la monotonie. Si cette accusation était fondée, nous pouvons dire qu'on nous a bien corrigés de ce défaut et par des réformes un peu violentes.

resserrer et éviter les répétitions : Monotonie revient ici par trois fois.

Claudien commence sa description par des vers emphatiques mais d'un bel effet, à part la monotonie que La Harpe a spirituellement comparé au son d'une cloche :

Claud. De raptu Proserp. Lib. 1 v. 151

In medio scopulis se porrigit Ætna perustis,
Ætna giganteos nunquam tacitura triumphos,
Enceladi bustum, qui saucia terga revinctus
Spirat inexhaustum flagranti pectore sulfur ;
Et quoties detrectat onus cervice rebelli
In dextrum lævumve latus, tunc insula fundo
Vellitur, et dubiæ nutant cum mœnibus urbes.

Enceladi bustum est une fort belle expression et en général ces vers ne manquent ni d'élégance ni de noblesse. On n'y trouve pas précisément de la simplicité, mais on est porté à en trouver le style

naturel si on le compare avec celui des vers qui suivent: avec la peinture de l'éruption commence la recherche et le mauvais goût. Dans un sujet où le plus beau et le meilleur est enlevé par les anciens, si l'on veut innover, on court le risque de ne pas être naturel, c'est ce qui est arrivé à Claudien. Voici la peinture de l'éruption :

ib. vers 158

Ces trois premiers vers auraient dû être exceptés de la critique générale qui précède.

Et neos apices solo cognoscere visu,
Non aditu tentare licet : pars cætera frondet
Arboribus : teritur nullo cultore cacumen.
Nunc vomit indigenas nimbos, piceaq. gravatum
Fœdat nube diem : nunc molibus astra lacessit
Terrificis, damnisque suis incendia nutrit.
Sed quamvis nimio fervens exuberet æstu,
Scit nivibus servare fidem, pariterque favillis
Durescit glacies tanti secura vaporis.
Arcano defensa gelu, fumoque fideli
Lambit contiguas innoxia flamma pruinas.

Nunc vomit indigenas nimbos : "tantôt il vomit des nuages qui sont nés dans son sein", est une expression qui sent le travail le plus malheureux.

Nunc molibus astra lacessit - terrificis : cet hémistiche fait penser à cette image si vive et si hardie de Virgile, et sidera lambit et le résultat de la comparaison n'est pas heureux pour Claudien. Est-il rien de plus ridicule que

cette lutte du volcan avec les astres, que cette dernière révolte d'Encelade lançant des pierres contre le ciel? De même Virgile avait dit :

avulsa que viscera montis
Erigit eructans.

Claudien substitue à cette grande image une antithèse mesquine ; le volcan tire de lui-même la matière de l'incendie : dam nes que suis incendia nutrit.

Silius Italicus avait défiguré sous une forme trop ingénieuse* un beau trait de Pindare : le contraste de l'hiver qui se maintient au sommet de l'Etna parmi les laves brûlantes : Claudien a imité non Pindare mais Silius Italicus ; il a lutté avec lui de recherche et l'a certainement emporté sur son modèle. Scit nivibus servare fidem et fumo que fideli sont deux expressions qui font naître assez mal à propos l'idée d'un traité entre le feu et la neige, le froid et le chaud. Les deux puissances ont promis de se respecter mutuellement et elles tiennent parole. Dans le vers Lambit contiguas innoxia flamma pruinas, on est tout étonné de reconnaître en fort mauvaise compagnie un débris d'un joli vers de Virgile :

Eneid. II 683.

tactu que innoxia molles
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

*éloge peu fondé, et qui contredit ce qui a été dit plus haut.

En continuant à lire ce passage de Claudien, on rencontre une faute plus grave qui tient à la composition. Virgile et Ovide avaient soigneusement séparé de la tradition mythologique les spéculations scientifiques sur la nature des éruptions. Claudien mêle ces deux explications qui s'excluent l'une l'autre sans paraître s'apercevoir que la seconde détruit tout l'effet de la première; que si l'air ou la vapeur est la cause des éruptions, Encelade et les feux qu'il vomit perdent toute vraisemblance même poétique. Mais Claudien ne s'occupe pas de cela, et, en s'engageant dans un développement scientifique, il perd l'agrément de conteur sans trouver l'énergie brillante d'un poète de la nature comme Lucrèce:

pléonasme trop apparent.

Quae scopulos tormenta rotant? quae tanta procellas
Vis glomerat? quo fonte ruit Volcanius amnis?
Sive quod objicibus discurrens ventus opertis,
Offenso per saxa furit rimosa meatu,
Dum scrutatur iter, libertatemque reposcens
Putria multivagis populatur flatibus antra:
Seu mare sulfurei ductum per viscera montis
Oppressis ignescit aquis, et pondera librat.

Nous adoptons la leçon de procellas, au lieu de cavernas, qui ne donne pas un sens satisfaisant.

Dans une note de l'édition Lemaire, le commentateur fait remarquer que Claudien semble avoir pressenti l'usage que les modernes feraient plus tard de la vapeur. p. 203.

L'effort visible du poète pour être ingénieux et spirituel lui fait perdre le bénéfice du nouveau terrain sur lequel il s'est placé, cette noble simplicité

qui va si bien à la description et à l'explication scientifique des grands phénomènes de la nature.

L'étude de ces imitations si nombreuses que nous avons été chercher dans les poètes latins successeurs de Virgile, eût-elle été en elle-même entièrement dépourvue d'intérêt, et nous nous sommes convaincus du contraire, a servi à nous faire bien sentir tous les mérites du grand poète dont nous sommes partis. Essayons de résumer ces mérites.

Il a réduit à la mesure épique l'audace des expressions lyriques d'Eschyle et de Pindare.

Il a su très bien concilier la description pittoresque des phénomènes avec la tradition mythologique.

Il s'est montré plus sage que Lucrèce,* en usant très sobrement des explications savantes, parcequ'elles nuisent à la fiction qui fournit à la poésie une matière plus souple et plus brillante.

Il a su faire ressortir la véritable grandeur du sujet et n'a pas cherché la distinction dans les raffinements du bel-esprit. L'ensemble de ces divers mérites place Virgile au-dessus de presque tous ceux qui l'ont précédé et de tous ceux qui l'ont suivi.

Cette géographie poétique s'appuyant sur les vieilles traditions de la fable avait le plus grand charme pour les anciens ; elle les introduisait à la fois dans les deux mondes de la fiction et de la réalité

* C'est plutôt que Claudien, comme on l'a vu plus haut: Pour Lucrèce, ces explications, c'est le sujet même de son poëme.

Ne parlez pas de la naïveté des Alexandrins, mais de leur science encore ignorante, pour qui l'univers imparfaitement connu était encore plein de merveilles.

où ces âmes naïves et ignorantes trouvaient également le merveilleux ; car pour les anciens la description même véridique d'un lieu éloigné contenait autant de merveilles que les fables les plus anciennes. Les poëtes alexandrins avaient surtout cultivé ce genre de poésie* et en avaient transmis le goût aux Romains. Les Romains trouvaient un charme de plus dans ces descriptions : il n'était guère de points dans le monde qui n'aient été le théâtre de leurs triomphes et de leurs conquêtes, et en leur parlant des contrées étrangères on leur rappelait leur gloire et leur empire. Voilà pourquoi la géographie et l'archéologie tiennent une si grande place dans les Odes d'Horace et dans l'Enéide de Virgile ; cette sorte d'agrément ne manque pas au quatrième livre déjà recommandable à tant d'autres égards. Mercure envoyé par Jupiter pour rappeler à Enée les grandes destinées qu'il oublie auprès de Didon, aperçoit sur sa route l'Atlas, ou plutôt Atlas, la montagne ou le géant qui porte sur ses épaules la voûte céleste. Virgile mêle dans sa description la peinture de la montagne réelle avec celle du personnage mythologique, sans que le goût soit le moins du monde offensé par les métaphores hardies qui résultent naturellement d'une pareille description.

Enéid. liv. IV v. 246.

Virgile avait déjà été devancé dans cette voie par Homère

Odyssée, liv. I v. 52.

* Ce n'est pas un genre de poésie.

Dans le 1er livre de l'Odyssée, Minerve parlant de Calypso s'exprime ainsi :

"Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος, ὅς τε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
μακράς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.

" Fille d'Atlas aux funestes conseils, d'Atlas qui connaît tous les gouffres de la mer et qui porte les colonnes immenses par lesquelles sont séparés le ciel et la terre. "

ὅς τε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν, voilà le modèle de ces descriptions. Atlas est une montagne, sa base doit s'étendre jusque sous la mer, en même temps c'est un géant, c'est une personne. Homère explique cette double pensée en disant qu'il connaît tous les gouffres de la mer. Mais la mythologie l'emporte sur la géographie dans les vers d'Homère. C'est bien plus l'histoire d'un Titan que la description d'une montagne.

Il en est de même dans la Théogonie d'Hésiode. Le poète en racontant le châtiment des Titans arrive à Atlas et s'exprime ainsi :

Theogon. v. 517. "Ἄτλας δ' οὐρανὸν εὐρὺν ἔχει κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης,
πείρασιν ἐν γαίης, πρόπαρ' Ἑσπερίδων λιγυφώνων,
ἑστηώς, κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτῃσι χέρεσσι.

" Sous la loi invincible de la fatalité, Atlas, aux confins de la terre, près des Hespérides

à la voix harmonieuse, debout, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses bras infatigables."

Les vers grecs sont d'une grande beauté; mais ils contiennent seulement le récit de la punition d'Atlas, ils ne nous font pas voir la montagne.

Eschyle, dans Prométhée, a deux fois parlé de l'Atlas. La première fois c'est Oceanus qui rappelle les malheurs terribles qui ont aussi frappé ses proches:

Esch. Prometh. v. 347

ἐπεὶ με καὶ κασιγνήτου τύχαι,
τείρουσ' Ἄτλαντος, ὃς πρὸς ἑσπέρους τόπους
ἕστηκε κίον' οὐρανοῦ τε καὶ χθονὸς
ὤμοιν ἐρείδων, ἄχθος οὐκ εὐάγκαλον.

" Car moi aussi j'ai à gémir sur le sort de mon frère Atlas qui, dans les régions de l'Occident, est debout, soutenant sur ses épaules la Colonne* du ciel et de la terre, fardeau insupportable."

Plus loin le chœur des Océanides se rappelle le malheur d'Atlas à propos du malheur de Prométhée:

v. 425

Μόνον δὴ πρόσθεν ἄλλον ἐν πόνοις
δαμέντ' ἀκαμαντοδέτοις Τιτᾶνα λύμαις
εἰσιδόμαν θεὸν Ἄτλανθ',
ὃς αἰὲν ὑπέροχον σθένος, κραταιὸν
οὐράνιων τε πόλον νώτοις ὑποστε-
-γάζει.
Βοᾷ δὲ πόντιος κλύδων

* Cette expression est empruntée à Homère. Voir la citation plus haut.

ξυμπίτνων, στένει βυθὸς,
κελαινὸς Ἄϊδος δ' ὑποβρέμει μυχὸς γᾶς
παγαί θ' ἁγνορύτων ποταμῶν στένουσιν ἄλγος
-οἰκτρόν.

"Je n'ai vu qu'un autre malheureux enchaîné avant toi à ces affronts éternels, c'est Atlas à la force immense qui porte sur ses épaules la voûte des cieux. Le flot marin qui vient se briser sur ses flancs pousse des cris; l'abîme gémit sur son sort; les noirs souterrains de Pluton se plaignent sourdement au-dessous de lui et les sources des fleuves sacrés pleurent sur ses malheurs."

Déjà dans ces vers l'idée qu'Atlas est une montagne se fait sentir: les flots qui viennent se briser sur ses flancs, les cavernes qui grondent au dessous de lui, les fleuves qui descendent de son sommet rappellent bien l'idée d'une montagne; mais cette idée n'est qu'implicitement contenue dans la description d'Eschyle; nous sommes obligés d'ajouter quelques mots pour bien faire ressortir ce qui n'est pas évident. C'est Virgile qui le premier donna à l'histoire d'Atlas une face nouvelle, en y mêlant ingénieusement la description de la montagne qui porte son nom.

Tout cela est trop tourmenté. On ne dit pas assez simplement une chose très simple: Que, chez Virgile, moins exclusivement mythologique que ses devanciers, Atlas se rapproche davantage par des traits descriptifs, de l'objet naturel.

Mercure, dans le voyage aérien qu'il fait de l'Olympe à Carthage, rencontre sur son

chemin l'Atlas :

...Jam que volans apicem et latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit,
Atlantis cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri;
Nix humeros infusa tegit, tum flumina mento
(III, 246) Præcipitant senis et glacie riget horrida barba.

On se rappelle cette description du huitième livre : Stabat acuta silex, etc. Nous avons remarqué avec quel art Virgile, changeant en quelque sorte le lecteur en spectateur, lui fait porter les yeux tantôt sur la pointe, tantôt sur la base de ce rocher. C'est ici encore le même art. Mercure vient de l'Olympe; ce qu'il doit apercevoir d'abord, c'est le sommet, puis ensuite les flancs de la montagne :

... Jamque volans apicem et latera ardua cernit

Mais ce qu'il y a de mieux et ce que nous aurions du mal à rendre en français, ce sont ces mots qui réveillent aussi bien l'idée d'un personnage que celle d'une montagne : apicem, veut dire aussi bien tête que sommet ; latera, les flancs, s'applique à un homme comme à une montagne ; caput et humeros, mento nous éloignent un peu de la montagne ; mais ces pins qui ombragent le front du géant, cette couronne de pluies et de nuages, ces fleuves qui se précipitent et qui restent

suspendus en cascades de glace au menton du vieillard, nous rappellent que nous avons sous les yeux une montagne, sans compter que notre attention attirée en bas en quelque sorte par la pensée des fleuves qui descendent de la montagne, est prête à suivre Mercure dans la plaine :

Hinc toto praeceps se corpore ad undas
Misit, avi similis, quae circum littora, circum
Piscosos scopulos, humilis volat aequora juxta.

Il est impossible de ne pas sentir plus vivement la légèreté du vol de Mercure, après s'être arrêté quelques instants dans la contemplation de cette grande masse immobile.

L'art de Virgile a donc été parfait dans cette description de l'Atlas : nous verrons ce talent éclairé par un goût si pur disparaître peu à peu sous les imitations d'Ovide, de Silius Italicus, de Valerius Flaccus
qui se sont à la suite de Virgile exercés sur ce beau sujet.

Mercier.

Table des matières



